ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

THÉÂTRE - VI

THÉÂTRE DE JEUNESSE
MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE
PLANS ET PROJETS

50¢
Toronto.

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5
5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10
40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50
300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

[Oeuvres complètes Vol. 32.]

VICTOR HUGO

THÉÂTRE DE JEUNESSE
MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE
PLANS ET PROJETS

ALBIN MICHEL - PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCXXXIV

302924/34
8°
20°

PQ
2279
F04
1904
[v.32]

Portrait de Victor Hugo, vers 1816 ou 1817.
Collection de M. Louis Barthou.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Nous offrons aux lecteurs de cette édition dix actes inédits[1] de Victor Hugo et un grand nombre de plans et de projets auxquels le maître n'a pas donné suite.

Nous divisons ce volume, selon l'ordre chronologique, en trois parties :

Premièrement, les essais dramatiques de l'auteur d'*Hernani :* une tragédie, un opéra-comique, un mélodrame; nous les groupons sous le titre : THÉÂTRE DE JEUNESSE;

Deuxièmement, MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE, le seul drame moderne qu'ait écrit Victor Hugo, drame basé, comme *les Misérables,* sur l'idée de rédemption, mais ici celui qui veut se racheter reste gai, bon enfant, un Gavroche arrivé à maturité;

Troisièmement, les PLANS ET PROJETS, s'échelonnant sur une période d'une soixantaine d'années, et dont l'intérêt n'échappera pas à tous ceux qui sont soucieux de suivre, depuis sa formation, les évolutions d'un génie.

[1] Nous ne comptons pas dans ce nombre *Inez de Castro* que nous insérons dans le THÉÂTRE DE JEUNESSE, mais qui avait été publiée intégralement par Mme Victor Hugo (*Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*).

THÉÂTRE DE JEUNESSE

IRTAMÈNE

TRAGÉDIE

181

Irtamène

Tragédie

1816

Victor

Poudro

commencé le

le Premier acte . 5 Scènes . 236 . vers . 17 Juillet 1816 Premier Acte

le Second acte . 5 Scènes . 300 . 2ème

le troisième acte . 6 Scènes . 308 . 22

le quatrième acte . 7 Scènes . 370 . finie le

le cinquième acte . 7 Scènes 294 / 1508 vers . 14 Décembre 1816 . — 5ème acte

Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo en tête du manuscrit d'Irtamène.

PERSONNAGES.

ZOBÉIR, roi d'Égypte, fils de celui qui fut détrôné par Cambyse.

ACTOR, esclave de Cambyse, gouverneur d'Égypte.

IRTAMÈNE, ancien capitaine des gardes, conspirant le rétablissement de Zobéir sur le trône.

PHORCYS, confident d'Irtamène.

PHALÉRIE, épouse d'Irtamène.

CIRMA, confidente de Phalérie.

JELTAS
MÉGABISE, confident d'Actor.

Un Geôlier.

Gardes, Hérauts d'armes.

Peuple, Mages, Satrapes.

La scène se passe à Memphis, dans le palais des rois, occupé maintenant par Actor.

IRTAMÈNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRTAMÈNE, PHALÉRIE.

PHALÉRIE.

Seigneur, abandonnez une telle entreprise.
En attaquant Actor, vous attaquez Cambyse.
Il est beau, je le sais, de périr pour son roi :
Mais avez-vous songé (j'en frissonne d'effroi)
Aux dangers où ce zèle expose votre vie !
Que deviendrait, hélas! la triste Phalérie
Si...

IRTAMÈNE.

Madame, cessez de craindre pour mes jours,
Cessez de m'offenser par de pareils discours;
Quoi! baissant sous le joug une tête soumise,
J'irais ramper aux pieds d'un soldat de Cambyse,
Et, trahissant l'espoir d'un héros que je sers,
Je baiserais la main qui nous donne des fers!
Moi! grands dieux! Ah, plutôt perdre cent fois la vie.
Mourir pour mon devoir est un sort que j'envie;
Avant que d'être à vous, j'appartiens à mon roi.
Tout autre sentiment est indigne de moi.
Mais vous, dont j'attendais un plus mâle courage,
De trembler pour mes jours vous me faites l'outrage,
Quand votre voix eût dû m'engager à mourir
Pour un roi que l'honneur me dit de secourir!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Quels vains pressentiments, quelle aveugle tendresse
A changé tout à coup votre force en faiblesse ?
Ne vous souvient-il plus de ces jours pleins d'horreur
Où du Persan l'Égypte éprouva la fureur,
Où le fils de Cyrus, rassemblant son armée,
Vint glacer de terreur la patrie alarmée,
Et la flamme à la main pénétra dans Memphis ?
De ces jours malheureux où le père et le fils
L'un sur l'autre immolés, se demandant vengeance,
Sous les coups des soldats expiraient sans défense ?
Vous avez vu nos toits, nos temples embrasés,
Sur le sein maternel les enfants écrasés,
Le féroce vainqueur, jouissant de ses crimes,
Et d'un œil furieux désignant ses victimes...
Vous l'avez vu, madame, et ce seul souvenir...

PHALÉRIE.

Irtamène, arrêtez, c'est assez me punir.
Si, redoutant pour vous les coups de la fortune,
J'ai pu vous témoigner une crainte importune,
Pardonnez à l'amour, pardonnez-moi, seigneur,
Je suis digne de vous, n'accusez que mon cœur.
Vous voulez donc, guidé par un noble courage,
Braver du fier Actor la soupçonneuse rage,
Vous baigner dans son sang ou chercher le trépas,
Cruel, si mon amour ne vous arrête pas,
J'y consens, ébranlez le colosse du crime,
Vous-même soyez-en la première victime !..
Mais quand de vos dangers vous me verrez frémir,
Ne m'ôtez pas du moins la douceur d'en gémir !

Irtamène laisse échapper quelques larmes.

Ciel ! que vois-je ! des pleurs mouillent votre visage.
Ah ! seigneur, fléchissez cette vertu sauvage
Qui dans le trépas seul vous fait trouver l'honneur.
Irtamène, vivez, rendez-moi le bonheur,
Laissez-vous émouvoir; songez à Phalérie,
Aux doux nœuds de l'hymen !..

IRTAMÈNE, reprenant sa fermeté.

Je songe à ma patrie;
J'ai juré son salut, je tiendrai mon serment.

PHALÉRIE, avec feu.

Hé bien! puisque mes cris t'implorent vainement,
Barbare, mes dangers te toucheront peut-être.
Va, tu n'as pas encore appris à me connaître.
Je saurai me venger! Compagne de ton sort,
Je te suivrai partout, à la gloire, à la mort!
Cours immoler Actor, ma main désespérée
Guidera dans ses flancs ta main mal assurée,
Et si l'on ose, ingrat! attenter à tes jours,
Tu me verras périr pour en sauver le cours,
Contente en expirant de prolonger ta vie...

IRTAMÈNE.

Ô magnanime épouse! Ô vertu que j'envie!
A de si grands périls tu courrais t'exposer!.,.
Non, seul je dois mourir, seul je dois tout oser.

PHALÉRIE, radoucie.

Ne me refuse pas une si faible gloire.
Doutes-tu de mon cœur? Ô ciel! as-tu pu croire
Que rien pour te sauver coûtât à mon amour?
Et comment, si tu meurs, soutiendrais-je le jour?
Comment vivre sans toi?

IRTAMÈNE.

Crois aussi, Phalérie,
Que d'un époux si cher tu n'es pas moins chérie.
Mais fais taire un instant ton cœur : écoute-moi.
Tu sais que plein d'amour, de zèle pour mon roi,
Je veux lui rendre un trône usurpé par Cambyse,
Eh bien! si je succombe en ma noble entreprise,
Imite, j'y consens, mon exemple et ma mort.
Mais si, comblant mes vœux, couronnant mon effort,
Les dieux ont résolu mon triomphe et ma gloire,
Si le sort à mon bras réserve la victoire,
N'expose point ta vie; ah! songe à ma douleur
Si le succès pour moi devenait un malheur.
Jure donc à celui qui te tient lieu de père
D'éloigner des périls une tête si chère.

PHALÉRIE.

Tu le veux?

IRTAMÈNE.

Je l'exige.

PHALÉRIE.

Eh bien! j'obéirai.
Je vivrai, si tu vis, si tu meurs, je mourrai.

Elle sort.

SCÈNE II.

IRTAMÈNE, PHORCYS.

IRTAMÈNE.

Est-ce toi, cher Phorcys?

PHORCYS.

Oui, vaillant Irtamène,
Je vous cherchais.

IRTAMÈNE.

Quel est le sujet qui t'amène?

PHORCYS.

Je viens vous annoncer que, lassés de servir
Le despote orgueilleux qui nous crut asservir,
Nos braves compagnons, remplis d'impatience,
Brûlent de renverser sa superbe puissance.
À secouer le joug nos cœurs sont résolus,
Frappons donc dès ce jour, et ne différons plus.

IRTAMÈNE.

Mais le roi...

PHORCYS.

Zobéir, à votre voix docile,
Se hâte d'accourir du fond de son asile.
Et peut-être aujourd'hui...

IRTAMÈNE.

C'en est assez, frappons.
Nous sommes découverts si nous délibérons.
Toi, généreux Phorcys, guerrier brave et fidèle,
De nos vaillants amis cours enflammer le zèle,
Contre le lâche Actor irrite leurs esprits,
De leurs nobles travaux rappelle-leur le prix,
La liberté, leur roi. Pars, c'est assez t'en dire.
Bientôt, vers ce palais, tu me verras conduire
Cent héros à ma voix prêts à se rassembler;
Bientôt nos fiers tyrans apprendront à trembler!
Mais, sans nous arrêter dans un discours frivole,
Hâte-toi, cher Phorcys, le temps fuit et s'envole.

PHORCYS.

Je cours vers nos amis leur montrer leur devoir,
Adieu, seigneur.

Il sort.

SCÈNE III.

IRTAMÈNE, seul.

IRTAMÈNE.

Ô toi qui fier de ton pouvoir,
Te dis l'égal des dieux et le maître des hommes,
Frémis! Actor, bientôt tu sauras qui nous sommes,
Frémis, tu vas bientôt gémir de tes forfaits,
En vain de tes remords tu maudiras le faix,
En vain tu pleureras quand plongé dans l'abîme,
Désespéré, tremblant, poursuivi par le crime,
Tu verras contre toi s'unir pour t'accabler
Ces esclaves qu'hier ton nom faisait trembler.

Voilà le triste sort qu'un tyran doit attendre,
Voilà le fruit des pleurs que tu nous fis répandre,
Et du sang dont ta rage inonda tout Memphis.
Vois-tu ce père en deuil? il te demande un fils,
Cet orphelin te dit : qu'as-tu fait de mon père?
Tu périras, Actor! tu causas leur misère.
Et toi, dont les vertus feront notre bonheur,
Ô Zobéir, reçois l'hommage de mon cœur :
Oui, des bons rois un jour tu seras le modèle.
Tes sujets, protégés par ta main paternelle,
Couleront sous tes lois des jours pleins de douceur,
De leur heureux destin ils béniront l'auteur,
Et, fiers de tes bontés, célèbreront sans cesse
L'objet de leur amour et de leur allégresse.
J'entends même, j'entends leur unanime voix,
M'ordonner de mourir pour le meilleur des rois.
Vous serez obéis! Le fidèle Irtamène,
Braves concitoyens, brisera votre chaîne.
Actor va succomber... Mais j'entends vers ces lieux
Venir... Retirons-nous. C'est ce monstre odieux.

Il sort.

SCÈNE IV.

ACTOR, MÉGABISE.

MÉGABISE.

Quoi! d'un sombre chagrin le funeste nuage
Couvrira-t-il toujours votre auguste visage,
Seigneur? Et vous verrai-je, au milieu des grandeurs,
Succomber lentement sous le poids des douleurs?
Daignez me confesser le mal qui vous consume,
Vos ennuis partagés perdront leur amertume.
Se peut-il que du sort éprouvant les faveurs,
Craint du peuple et des grands, environné d'honneurs,
Tenant entre vos mains la puissance suprême,
Et foulant à vos pieds l'orgueil du diadème,
Tout-puissant dans la paix, heureux dans les combats,
Tant de prospérité ne vous suffise pas?
Souvent pour me cacher vos secrètes alarmes,

Vous fuyez, et vos yeux laissent couler des larmes;
Ah! de grâce, seigneur, au sein de votre cour,
Qui peut vous tourmenter?

ACTOR.

Le remords et l'amour.

MÉGABISE.

Que dites-vous? l'amour?

ACTOR.

Ecoute, Mégabise,
Lorsque pour maintenir le pouvoir de Cambyse,
Je vins régner ici, le peuple, consterné,
Tremblait à mon aspect lâchement prosterné,
De mes pieds en silence il baisait la poussière;
Seul au milieu de tous levant sa tête altière,
Un jeune homme, un guerrier, d'un front calme et serein,
Sans fléchir le genou fixait son souverain;
D'un souris dédaigneux il bravait ma puissance.
Aussitôt pour punir sa coupable insolence
Cent glaives sont levés. Sans témoigner d'effroi,
«Moi? m'abaisser devant l'ennemi de mon roi!
Dit-il, superbe Actor, connais mieux Irtamène.»
À ces mots, furieux, j'ordonne qu'on l'entraîne,
Mais tout fuit devant lui, tout tombe sous ses coups,
Il disparaît enfin...

MÉGABISE.

Eh quoi! votre courroux
Ne vous a point vengé d'un sujet téméraire?

ACTOR.

Non, mais il va bientôt ressentir ma colère.
Apprends encor (ceci redouble ma fureur),
Le traître est mon rival!

MÉGABISE.

Votre rival! seigneur,
Par son juste trépas couronnez votre flamme.

ACTOR.

Mais, Mégabise...

MÉGABISE.

Eh bien?

ACTOR.

Hélas! j'aime sa femme!

MÉGABISE.

Quoi! les nœuds de l'hymen pourraient vous arrêter?
Seigneur, un tel obstacle est-il à redouter?
De votre fier rival ces liens font le crime,
S'ils blessent votre amour, sa mort est légitime.

ACTOR.

Crois-tu que lorsqu'il faut contenter mon amour,
Moi qu'aucun frein n'a pu dompter jusqu'à ce jour,
De ce frivole hymen je respecte la chaîne?
Ah! si je n'écoutais que la voix de la haine,
Déjà mon fier rival eût payé de son sang
Le bonheur d'être aimé! De son sein palpitant
J'eusse arraché son cœur aux yeux de Phalérie!...
Mais une juste crainte arrête ma furie;
Ce peuple efféminé, lâche esclave des lois,
Se ressouvient encor qu'il eut jadis des rois :
Il brûle de les voir remonter sur le trône,
Il m'accuse tout bas d'usurper leur couronne,
Il m'appelle tyran, et conjure les dieux
De l'affranchir enfin de mon joug odieux;
S'il tremble à mon aspect, en secret il m'abhorre,
Gardons-nous d'exciter le feu qui couve encore.
Irtamène est chéri du peuple et des soldats,
Craignons donc d'irriter par son juste trépas
Ses partisans nombreux dont l'ardente colère
Livrerait mon pouvoir aux hasards de la guerre.
Mais d'un autre côté laisserai-je le jour
Au rival insolent qui brave mon amour?
Mégabise, ah! réponds. Parle, que faut-il faire?

MÉGABISE.

Vous délivrer, seigneur, d'un rival téméraire.
Le poison seul pourra... Mais, n'entendez-vous pas
Retentir dans les airs le signal des combats?
Quels sont ces cris confus mêlés au bruit des armes?...

SCÈNE V.

MÉGABISE, ACTOR, UN OFFICIER PERSAN.

L'OFFICIER.

Fuyez, seigneur, fuyez.

ACTOR.

Que dis-tu? tu m'alarmes.

L'OFFICIER.

Le peuple se révolte. Il menace vos jours;
Déjà de ce palais il inonde les cours.

ACTOR.

Quoi? le peuple...

L'OFFICIER.

Oui, seigneur, il accourt plein de rage.
Un perfide guerrier le guide et l'encourage.
«Chers citoyens, dit-il, il est temps de briser
Ces chaînes qu'un tyran voulut nous imposer!
J'ose en prendre à témoin tous ces dieux que j'implore,
Des rois que vous pleurez un rejeton encore
Vit pour votre bonheur. Jurez donc aujourd'hui
De combattre, de vaincre, ou de mourir pour lui!»
Du peuple à ce discours la colère redouble,
Il répand en tous lieux l'épouvante et le trouble.
Entendez-vous, seigneur, ces cris séditieux?
Voyez-vous à grands flots s'élancer vers les cieux

Ces tourbillons de feu, ces torrents de fumée?...
Déjà de ce palais la voûte est consumée...
Vos fidèles Persans, liés à votre sort,
Tentent pour se défendre un inutile effort;
De leur généreux sang ils inondent les portes...
Fuyez!... des factieux les terribles cohortes
A travers les mourants, les morts et les débris,
Vers vous, le fer en main, s'avancent à grands cris!...
Fuyez! fuyez! seigneur, il en est temps encore...

ACTOR, avec rage.

Ce sont là de vos coups, cruels dieux que j'abhorre!
Vous m'arrachez le prix de trente ans de forfaits.
Me haïssez-vous donc autant que je vous hais!...

A Mégabise et à l'Officier.

Eh bien! ces factieux sentiront ma colère,
Bientôt vous les verrez rentrer dans la poussière!

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRTAMÈNE, enchaîné; GARDES.

IRTAMÈNE.

Ainsi donc, m'abusant d'un chimérique espoir,
C'est en vain que des dieux j'invoquais le pouvoir;
C'est en vain qu'écoutant une noble furie,
Je brûlais de venger mon prince et ma patrie,
Et que pour leur salut je bravais mille morts;
Mes coupables amis ont trahi mes efforts!...
Un regard du tyran, une vaine menace,
De leurs cœurs éperdus a ralenti l'audace,
Sa voix a fait tomber les armes de leurs mains,
Je les ai vus trembler... et fuir!... Dieux inhumains!
Quand cesserez-vous donc de protéger le crime?
La foudre dort encore, et le juste... on l'opprime!
Insensé! qu'ai-je dit? quelle aveugle fureur?...
Ah! grands dieux! Pardonnez... J'abhorre mon erreur!
Ce n'est pas mon malheur qui me porte au blasphème,
Jamais, vous le savez, je n'ai craint pour moi-même,
J'ai toujours contemplé le trépas sans effroi,

Il verse quelques larmes.

Et si je pleure, hélas! ce n'est que sur mon roi.
Un jour, j'aime à le croire, ô Zobéir! mon maître!
D'Irtamène ton cœur se souviendra peut-être,
Tu diras : son amour partagea mes malheurs!
Et mon nom à ton tour fera couler tes pleurs.
Doux pensers! dans mon cœur ils font naître la joie!...

D'un ton plus animé.

Prépare tes tourments, Actor, je suis ta proie!
Baigne-toi dans mon sang, va, je sais tout souffrir.
Déjà tu m'as vu vaincre, eh bien! vois-moi mourir!...

Tyran! de tes bourreaux les fureurs seront vaines,
Qu'ils s'abreuvent du sang qui coule dans mes veines,
De ce sang qui toujours fut versé pour ses rois...
Mais c'est lui, justes dieux! c'est Actor que je vois...

SCÈNE II.

ACTOR, IRTAMÈNE, GARDES.

ACTOR.

Enfin donc punissant ton dessein téméraire,
Je puis par ton supplice assouvir ma colère,
Succombe sous le poids de mes ressentiments.
Viens exhaler ta rage au milieu des tourments...
Peut-être ils dompteront ce courage inflexible!
Esclave audacieux! la mort la plus horrible
De tes lâches complots saura bien me venger.
Et ce jeune imposteur, ce perfide étranger,
Ce rejeton des rois, dis-tu, mais ton complice,
Saisi par mes soldats, va te suivre au supplice!

IRTAMÈNE, à part.

Qu'entends-je?... Zobéir au pouvoir du tyran!

ACTOR, avec rage.

Oui! je veux t'immoler sur son corps expirant.
Gardes, à l'échafaud qu'on conduise ce traître!

Les gardes s'approchent.

Mais non, retirez-vous...

A Irtamène, qui est plongé dans ses rêveries.

Je te ferai connaître,
Irtamène, quelle est la clémence d'Actor :
Je remets en tes mains ou ta vie, ou ta mort;
Parle. D'un mot tu peux désarmer ma furie,
Le seul prix que j'attends de toi : c'est Phalérie!

IRTAMÈNE, comme réveillé par ce nom.

Que me dis-tu? Quel nom oses-tu profaner?

ACTOR.

Je t'offre ton pardon.

IRTAMÈNE, avec force.

Toi, tyran! pardonner!

ACTOR, reprenant sa fureur.

De tes emportements modère le fiel, traître!
Songe que je peux tout et que je suis ton maître!

IRTAMÈNE, avec force.

Je n'ai jamais connu de maître que mon roi.

ACTOR, à part.

Indomptable fierté!

Haut.

N'importe, écoute-moi :
Tu connais mon pouvoir : tu sais, fier Irtamène,
Que plus d'un roi gémit sous le poids de ma chaîne,
Tu sais que de Cambyse esclave respecté,
D'un vil peuple peut-être haï, mais redouté,
Mon joug a fait souvent trembler jusqu'à mon maître,
Et que j'eusse été roi si j'avais voulu l'être;
Tu sais que soit qu'on m'aime ou que je sois haï,
Je n'ai qu'un seul désir, je veux être obéi.
Apprends donc ce qui peut arrêter ma colère.
A l'inflexible Actor Phalérie a su plaire,
Ton épouse commande en ce cœur trop épris.
Qu'elle écoute mes vœux! Ta vie est à ce prix.

IRTAMÈNE, avec véhémence.

Eh quoi! tyran, ma mort n'assouvit pas ta rage,
Tu veux à mes tourments mêler encor l'outrage,

Lâche! pour te venger tu fais rougir ce front,
Ce front toujours sans tache, et pur de tout affront,
Et tu ne trembles pas que ma juste colère
N'étouffe dans ton cœur un amour téméraire,
Et que dans sa fureur ce bras chargé de fers
Ne t'envoie expier ton audace aux enfers!
Tu ris de mon courroux, mais malgré ta puissance
Les remords sauront mieux assurer ma vengeance,
Il approche, ce jour où, las de tes forfaits,
Les dieux par ton trépas se verront satisfaits,
Où d'affreux repentirs seront ta récompense,
Il approche, tyran! tremble et frémis d'avance!...
Tu m'offres mon pardon, me dis-tu? Mais de quoi?
Que me pardonnes-tu? d'avoir servi mon roi?...
Monstre! mais quand ma mort deviendrait légitime,
Quand ce bras innocent serait souillé d'un crime,
Crois-tu que je voudrais apaiser ta fureur,
Et racheter ma vie au prix de mon honneur?
Ah! que tu connais peu l'intrépide Irtamène!
Oui, je le jure! avant que pour fléchir ta haine,
Je remette en tes bras l'objet de mon amour,
Tu verras le soleil nous refuser le jour,
Et les cieux s'ébranlant sous les coups du tonnerre,
De leurs vastes débris couvrir au loin la terre!

ACTOR, avec sang-froid.

Va donc périr sans gloire au pied des échafauds,
Insensé! Va t'offrir aux coups de mes bourreaux.
Mais non : dompte plutôt un orgueil trop sévère,
Livre-moi Phalérie. Apaise ma colère,
Esclave, et non content de respecter tes jours,
D'honneurs et de plaisirs j'en sèmerai le cours;
Oui, mes bienfaits rendront ton sort digne d'envie...

IRTAMÈNE, avec dignité.

Tôt ou tard nous devons tous sortir de la vie.
Mais dès qu'ils sont plongés dans l'éternel repos,
On maudit les tyrans, on pleure les héros :
Je veux être pleuré. Loin de flétrir sa gloire,
La mort de l'innocent fait chérir sa mémoire.
L'échafaud n'est honteux que pour le criminel;
Mais toi, barbare Actor, crains le courroux du ciel!...

ACTOR, furieux.

C'en est assez. Meurs donc! Ta coupable démence
Insulte à mes bienfaits, se rit de ma clémence,
Tu repousses ce bras qui voulait te sauver.
Hé bien! traître, je vais t'apprendre à me braver.
Actor peut tout oser pour venger ses injures!
Tu méprises, dis-tu, la mort et les tortures,
Perfide! Aucun tourment ne peut t'épouvanter!
Mais ma fureur saura peut-être en inventer
Qui pourront ébranler ce superbe courage!
Frémis donc, Irtamène, et crains tout de ma rage!
Quand il punit, Actor ne connaît point de frein.
Mais je lis sur ton front ta haine et ton dédain;
Tu sembles défier ma trop juste colère,
Tu braves mon pouvoir... connais-moi, téméraire!
Ce jeune audacieux que tu nommes ton roi,
Tremble pour lui!... si tu ne trembles pas pour toi...
Vous immoler tous deux, ce sera mes délices!
Mais songe en le voyant périr dans les supplices,
Songe que c'est ton bras qui lui donne la mort,
Que tu veux son trépas!...

IRTAMÈNE, au désespoir.

Ciel! qu'as-tu dit, Actor?
Aux plus affreux tourments fais traîner Irtamène,
Frappe-moi, j'y consens, tu satisfais ta haine!
Mais respecte les jours d'un prince infortuné,
Que le sort a trahi, mais non abandonné,
Respecte ses malheurs, respecte son courage,
Et ses mâles vertus au-dessus de son âge.
Ne souille point tes mains du sang de ce héros,
Livre ton seul rival aux coups de tes bourreaux.
Serais-tu plus cruel que l'atroce Cambyse?
Ah! n'immole que moi, que ma mort te suffise.

ACTOR.

Irtamène, tu sais quelle est ma volonté;
Si tu veux m'obéir et dompter ta fierté,
A Zobéir, à toi je laisserai la vie.
Sinon, de son trépas ta mort sera suivie.

IRTAMÈNE.

Quoi! destins ennemis, réduirez-vous ce cœur
À se souiller d'un crime en sauvant son honneur?
Assassiner mon prince ou perdre mon épouse!...

À Actor.

Apaise les transports de ta haine jalouse,
Actor; ne commets point d'inutiles forfaits,
Et sans me proposer de coupables bienfaits,
Montre une fois du moins une âme généreuse,
Honore dans mon roi la vertu malheureuse,
Épargne sa jeunesse!... Ah! ne redoute pas
Qu'il s'efforce jamais de venger mon trépas.
Baigne-toi dans mon sang, jouis de ta puissance,
Mais d'un prince innocent détourne ta vengeance.
Vois-moi, vois mon orgueil sous toi s'humilier,
Songe qu'il s'avilit jusqu'à te supplier!

ACTOR.

Non! je veux si tu meurs que Zobéir périsse!
Parle! tu peux d'un mot ordonner son supplice.

IRTAMÈNE.

Ah! puisque mes discours ne peuvent te fléchir,
Accorde-moi du moins un jour pour réfléchir...
Ce soir je répondrai!

ACTOR.

J'y consens, Irtamène,
Va, songe à m'obéir! Gardes, qu'on le remmène.

Les Gardes sortent et emmènent le héros.

SCÈNE III.

ACTOR, seul.

Au gré de mes souhaits enfin cet heureux jour
Satisfait à la fois ma haine et mon amour.
Tous mes vœux sont comblés! un adroit stratagème
Va remettre en mes bras une beauté que j'aime.

La force, le pouvoir, l'amour, voilà mes droits :
Plein d'un zèle insensé pour le fils de ses rois,
Irtamène pour lui sacrifierait sa tête,
S'il faut servir son prince il n'est rien qui l'arrête,
De ce vain dévoûment ma flamme a profité.
Le croyant dans mes fers, tremblant, épouvanté,
Voulant de Zobéir détourner ma furie,
Mon rival à mes feux va livrer Phaléric,
Ou marcher à la mort...

SCÈNE IV.

ACTOR, MÉGABISE.

ACTOR.

Mégabise, c'est toi?
Hé bien! ce peuple encor songe-t-il à son roi?
Modère-t-il l'élan de sa fière insolence?

MÉGABISE.

Oui, seigneur, votre aspect l'a réduit au silence;
En secret agité de noirs pressentiments,
Il craint votre vengeance et vos ressentiments;
Une morne douleur remplace tant d'alarmes,
Un désespoir muet succède au bruit des armes.
De vos fiers ennemis j'ai vu tomber l'orgueil,
Vos triomphes pour eux sont un sujet de deuil.
Leurs cœurs sont agités d'une terreur farouche,
Le seul mot de *tyran!* échappe de leur bouche,
Et je crois qu'il faudrait redouter leurs desseins,
Si les jours de leur chef n'étaient entre vos mains.
Cependant pour dompter leur fougue audacieuse,
De vos braves Persans l'élite courageuse,
Par mes ordres, seigneur, errant de toutes parts,
Protège ce palais et couvre les remparts.
Mais, malgré mes efforts, ce Zobéir, ce traître,
Que l'altier Irtamène a reconnu pour maître,
Échappe à mes soldats...

IMPRIMERIE NATIONALE.

ACTOR.

Je ne crains rien de lui,
S'il perd son Irtamène, il perd son seul appui.
S'il a des partisans, ce sont ceux d'Irtamène,
Mon rival mort, que peut son impuissante haine?
Contre un pouvoir réel, que peuvent de vains droits?
Il est, dit-on, des dieux qui protègent les rois;
Mais il est des mortels qui savent les détruire,
Et qui bravent les dieux!... Un fugitif! me nuire!
À moi qui...

MÉGABISE.

Mais, seigneur, ce fugitif est roi.

ACTOR.

Que peut, je le répète, un vain nom contre moi?
Contre moi de l'Égypte et l'arbitre et le maître?
S'il est mon ennemi ce roi n'est plus qu'un traître!
Et tout traître impuissant n'est plus à redouter,
Qu'on le laisse donc fuir.

MÉGABISE.

Mais daignez m'écouter.
Un péril effrayant peut-être vous menace,
De ce peuple, seigneur, vous connaissez l'audace,
Il aime encor ses rois...

ACTOR.

S'il les aime, il me craint.

MÉGABISE.

A trembler, il est vrai, votre aspect le contraint;
Vous savez cependant...

ACTOR.

Bannis tout soin funeste,
Actor touche au bonheur; il méprise le reste :
Mes désirs sont comblés.

MÉGABISE.

Oui, vous êtes vainqueur,
Mais il ne suffit pas d'un triomphe, seigneur :
Vos ennemis encor ne...

ACTOR.

Garde-toi de croire
Que je puisse être heureux d'une seule victoire.
Cher Mégabise, apprends quel favorable sort
En ce jour fortuné sourit aux vœux d'Actor.
J'adore, tu le sais, l'épouse d'Irtamène;
Le destin a livré ce perfide à ma haine,
Il est en mon pouvoir : et je n'ignore pas
Que je pourrais d'un mot prononcer son trépas,
Me couvrir de son sang et, d'une main fumante,
Par la mort d'un rival conquérir une amante.
Mais ce peuple inconstant, respectant de vains droits,
Dirait que de l'hymen j'ai profané les lois,
D'une juste vengeance il me ferait un crime.
Peut-être de mes feux serais-je la victime,
Et peut-être la mort d'un odieux rival
De mon propre trépas deviendrait le signal;
Prévoyant ces malheurs, plein d'amour et de haine,
Adorant Phalérie, haïssant Irtamène,
Voulant être obéi, brûlant d'être vengé,
Entre ces sentiments indécis, partagé,
Que décider, ami? comment, par quelle adresse
Satisfaire à la fois ma rage et ma tendresse?
En vain de mon rival je tente la fierté,
En vain je lui promets le jour, la liberté,
S'il seconde mes vœux, s'il couronne ma flamme,
Que je connaissais peu l'audace de son âme!
Bravant le fer vengeur sur son front suspendu,
Par d'outrageants mépris le traître a répondu.
Justement irrité d'une telle insolence,
J'allais de mes fureurs suivre la violence,
Quand, soudain inspiré par le ressentiment :
Tremble, ai-je dit, redoute un nouveau châtiment,
Ce Zobéir, l'objet de ton coupable zèle,
Va subir à l'instant la mort la plus cruelle,
Si tu ne m'obéis! Mon rival à ces mots
Se trouble,

Ironiquement.

et l'homme enfin remplace le héros :
Ce superbe ennemi pliant son âme altière,
Pour un autre que lui s'abaisse à la prière,

Mais ses efforts sont vains; et bientôt confondu :
Ce soir, dit-il, Actor, je t'aurai répondu.
Mégabise, tu vois quelle est mon espérance.
Mon succès est certain, Irtamène balance.

MÉGABISE.

Cette feinte, seigneur, seconde votre amour :
Mais à votre rival laisserez-vous le jour?

ACTOR.

Moi! calmer ma fureur sans l'avoir assouvie!
D'un rival odieux, moi! respecter la vie!
Qu'oses-tu dire? Eh quoi! ne me connais-tu plus!
Tous mes soins jusqu'ici seraient-ils superflus?
Non, Mégabise, non, un utile breuvage
De sa charmante épouse hâtera le veuvage :
Et mes désirs ainsi seront tous satisfaits;
Mais de ma politique admire les effets,
De mes secrets desseins je veux te rendre compte.
Quand, pour sauver son roi consentant à sa honte,
Mon fier rival aura contenté mon ardeur,
Élevé par mes mains au sein de la grandeur,
Comblé d'honneurs, de biens, mais pourtant sans puissance,
Il sera retenu dans mon obéissance :
Je feindrai de l'aimer, sans en rien ressentir,
Et le protégerai pour mieux l'anéantir.
Tu connais de Memphis le vulgaire imbécile,
Tu connais son esprit inconstant et docile,
Je saurai le gagner. Mes zélés partisans,
De fourbes, de complots habiles artisans,
Vanteront en tous lieux ma clémente indulgence,
Diront que mon rival redoutait ma vengeance,
Qu'il craignait le trépas, et qu'il a racheté
Ses jours déshonorés par une lâcheté.
Ces discours abusant ce peuple qui l'adore,
Le lui feront haïr autant qu'il l'aime encore,
Et sa mort, prompt effet de mon ressentiment,
Lui paraîtra du ciel un juste châtiment.
Crois-tu qu'alors Memphis secoue encor sa chaîne?
Crois-tu que sans secours et privé d'Irtamène,
Privé de tout appui, Zobéir ose encor
Eprouver la fortune et menacer Actor?
Enfin crois-tu...

MÉGABISE.

Seigneur, je n'ai plus rien à dire;
Quand mon maître a parlé, je me tais, et j'admire.
Esclave, j'obéis à ses ordres divins,
Et j'adore en tremblant le plus grand des humains.
Mais quel est donc...

SCÈNE V.

MÉGABISE, ACTOR, UN HÉRAUT D'ARMES.

LE HÉRAUT, à Actor.

Seigneur, sur le sort d'Irtamène,
Des nobles de la cour l'assemblée incertaine,
Prête à se conformer à vos sages arrêts,
Voudrait que vous vinssiez lui dicter vos décrets.

ACTOR.

J'approuve de ces grands la démarche soumise.

À part.

Vils esclaves!

Au héraut.

J'y cours.

À Mégabise.

Toi, suis-moi, Mégabise.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHALÉRIE, CIRMA.

PHALÉRIE.

Hélas ! chère Cirma, prends pitié de mes pleurs !
Laisse-moi d'un seul coup terminer mes douleurs.
A ce cœur déchiré la vie est importune.
Quoi ! cruelle, tu sais quelle est mon infortune,
Tu sais que mon époux est dans les fers d'Actor,
Qu'il ne doit en sortir que pour trouver la mort !
Et que, pour prolonger son horrible agonie,
Actor veut en tourments épuiser son génie.
Tu connais mon malheur, et ta fausse amitié
Me refuse un poignard ! Au nom de la pitié,
Au nom pur et sacré du nœud qui nous enchaîne,
Donne au moins...

CIRMA.

Non, vivez, vivez pour Irtamène.
Peut-être en ce moment ce malheureux époux
N'attend-il son salut, madame, que de vous ?
Peut-être espère-t-il que vos larmes amères
Changeront du tyran les arrêts sanguinaires,
Que d'une amante en pleurs le noble désespoir
Sur l'esprit de ce monstre aura quelque pouvoir.
Madame, calmez donc une douleur stérile,
Songez qu'à votre époux votre vie est utile,
Et songez que vos soins, que vos tendres secours
De ce héros si cher peuvent sauver les jours.

PHALÉRIE.

Ah ! ta voix consolante allège ma souffrance,
Tu fais luire en mon cœur un rayon d'espérance ;

Mais, Cirma, penses-tu que je fléchisse Actor,
Qu'il me rende un époux qu'il dévoue à la mort ?
Crois-tu que ma douleur puisse toucher son âme,
Qu'il se laisse attendrir ?

CIRMA.

Si je le crois, madame !
Ah ! d'une femme en pleurs connaissez le pouvoir.
Vous verrez devant vous le tyran s'émouvoir.
Vos prières sauront désarmer sa vengeance.
L'éloquence du cœur est la seule éloquence.

PHALÉRIE.

Hé bien ! je vais tenter de calmer son courroux.
Quand Actor me verra tremblante à ses genoux
Puisse-t-il à mes vœux ne pas être insensible !
Puisse-t-il... Mais c'est lui ! Dieux, quel instant terrible !
Si mes tourments, hélas ! ne peuvent l'attendrir,
Mon arrêt est dicté. Je n'ai plus qu'à mourir.

SCÈNE II.

PHALÉRIE, ACTOR, CIRMA.

ACTOR.

Vous ici, Phalérie !... Eh ! quel hasard propice
Me fait...

PHALÉRIE.

Je viens, seigneur, fléchir votre justice
En faveur d'un époux, d'un héros que le sort
Semble, en vous le livrant, dévouer à la mort,
D'un innocent !... hélas ! serait-ce donc un crime
Que d'exposer ses jours pour son roi légitime ?
Et doit-on, pardonnez à ma témérité,
Recevoir le trépas sans l'avoir mérité ?
Mais, seigneur, je le vois, ce discours vous offense.
S'il ne m'est pas permis d'embrasser sa défense,

Souffrez du moins, souffrez que ma juste douleur
À vos yeux attendris retrace mon malheur.

En pleurant.

Je n'avais qu'un époux. Je n'avais qu'Irtamène !
Il faisait mon bonheur... la fortune inhumaine,
Jalouse de mon sort, dans ce funeste jour,
Pour l'offrir à vos coups l'enlève à mon amour !
Quoi ! ne puis-je, grands dieux, expirer la première !
Comment sans mon époux soutenir la lumière ?
Exaucez mes désirs, soyez humain, Actor,
Rendez-moi mon époux, ou donnez-moi la mort !

Elle se jette à ses pieds.

ACTOR, la relevant.

Quoi ! madame ! à mes pieds vous implorez la grâce
D'un sujet factieux dont la coupable audace
N'a pas craint d'attaquer, de menacer mes jours !
Voulez-vous à ma perte employer mon secours ?

Il s'arrête et semble réfléchir.

Non, je ne puis, madame, oublier un tel crime.

Il s'arrête encore.

Cependant... pour calmer ma haine légitime,
Il n'est qu'un seul moyen !...

PHALÉRIE.

Ah ! quel est-il, seigneur ?

ACTOR.

C'est de lui, c'est de vous que dépend mon bonheur.
Si vous y consentez, je vous rends Irtamène :
Sinon, il doit mourir !

PHALÉRIE.

Ah ! terminez ma peine.
Oui, j'y consens, Actor, si l'honneur y consent.

ACTOR.

Pour sauver son époux tout doit être innocent.

PHALÉRIE.

Parlez, seigneur, parlez.

ACTOR.

Apprenez donc, madame,
Qu'Actor brûle pour vous d'une secrète flamme,
Apprenez qu'il ne vit que pour vous posséder,
Contentez ses désirs.

PHALÉRIE.

Qu'osez-vous demander?
Savez-vous qui je suis?... l'épouse d'Irtamène
Doit préférer l'honneur à tout autre...

ACTOR.

Inhumaine!
Je le fais à regret; mais vous m'y contraignez,
Votre époux va mourir! Vous, madame, craignez
Qu'à l'amour en mon cœur ne succède la haine!

PHALÉRIE, à part.

Que faire?

Haut, à Actor.

Permettez que je voie Irtamène,
Il peut seul me porter à couronner vos vœux.
Ses désirs sont les miens : ce qu'il veut, je le veux :
Et s'il peut m'ordonner d'écouter votre flamme,
Seigneur : j'obéirai peut-être...

ACTOR.

Hé bien! madame,
J'y consens : mes soldats l'amèneront vers vous;
Peignez-lui mon amour : peignez-lui mon courroux :
Dites-lui que sa vie est toute en sa puissance,
Qu'il ne peut la sauver que par l'obéissance,
Enfin, retracez-lui mes vœux et mon espoir.
Je vous quitte.

SCÈNE III.

PHALÉRIE, CIRMA.

PHALÉRIE.

Ah! Cirma, je vais donc le revoir
Ce héros malheureux, cette triste victime
De son attachement pour son roi légitime!
Il va m'être amené! Mais si je le revois,
Peut-être ce sera pour la dernière fois...
Qu'une si triste idée empoisonne ma joie!
A quel trouble secret mon esprit est en proie!
Hélas! quel doute affreux s'empare de mon cœur!
Aux jours de mon époux dois-je immoler l'honneur?
Ou plutôt, écoutant la vertu qui m'entraîne,
Cirma, dois-je à l'honneur immoler Irtamène?
Immoler Irtamène! Ah! que dis-je? Grands dieux!
Qui? moi? je commettrais ce forfait odieux!
Immoler mon époux! Eh quoi! ta loi cruelle
D'un parricide affreux me rendrait criminelle!
Honneur, terrible honneur! Non, pour fuir un tel sort,
Il n'est qu'un seul chemin...

CIRMA, effrayée.

Quel est-il donc?

PHALÉRIE.

La mort.
Voilà le seul moyen de rester innocente,
Et de braver d'Actor la vengeance impuissante!

CIRMA.

Ah! madame, arrêtez, modérez ce transport!
Quoi! la douleur vous porte à désirer la mort?
Songez qu'en prononçant cet horrible blasphème,
Vous outragez des dieux la volonté suprême.

PHALÉRIE.

Les dieux!... que me dis-tu? Je ne crains plus leurs coups;

Eh ! qu'ai-je à redouter, Cirma, de leur courroux ?
Que peut-il contre moi ? Je n'ai plus d'Irtamène.

CIRMA.

À quels affreux discours la douleur vous entraîne !
De votre désespoir calmez l'emportement.
N'irritez pas les dieux, madame, en blasphémant.
Songez que quelquefois leur sévère justice
Eprouve la vertu par le bonheur du vice ;
Mais qu'enfin le coupable à leurs pieds abattu
Montre aussi que leur bras sait venger la vertu.
Peut-être que lassés d'Actor et de ses crimes,
Écoutant à la fin la voix de ses victimes,
Ces dieux, qu'ose braver votre aveugle courroux,
Vont punir le tyran et sauver votre époux.
Oui, madame, espérez un destin plus prospère,
Espérez que le sort...

PHALÉRIE.

Que veux-tu que j'espère ?
Si ces dieux, dont ta voix me vante le secours,
Protégeaient Irtamène et défendaient ses jours,
Auraient-ils attendu, pour montrer leur justice,
Que ce héros fût prêt à marcher au supplice ?
Auraient-ils exaucé son barbare ennemi ?
Va, les dieux ne sont point injustes à demi...
Mais, Cirma, me trompé-je ? Est-ce lui qu'on amène ?
Est-ce mon époux qui ?..,

SCÈNE IV.

IRTAMÈNE, PHALÉRIE, CIRMA, GARDES.

Les gardes se retirent.

IRTAMÈNE, enchaîné.

Phalérie !...

PHALÉRIE.

Irtamène !

Elle se jette dans ses bras.

IRTAMÈNE.

Dois-je en croire mes yeux ?... Est-ce un bienfait d'Actor ?
Chère épouse, c'est toi !... Je te revois encor !...
Se peut-il ?... Quoi ! Du sort la faveur imprévue...
Mes maux sont oubliés, je jouis de ta vue !...
Dois-je écouter mon âme ? Éclaire mon erreur...
Le tyran aurait-il apaisé sa fureur ?
Mais, qu'importe à mon cœur la raison qui t'envoie !
Je suis heureux, puisqu'on permet que je te voie !...

Phalérie pleure.

Tu ne me réponds pas... tes yeux rouges de pleurs
Semblent me présager quelques nouveaux malheurs ;
Ah ! parle à ton amant, parle, épouse chérie ;
Romps ce silence affreux... réponds-moi, Phalérie.

PHALÉRIE.

Irtamène, pardonne à mes gémissements ;
Hélas ! quand je jouis de tes embrassements,
Quand je serre en mes bras un époux que j'adore,
Pardonne !... l'avenir me fait trembler encore !
À ce malheur nouveau sachons nous préparer,
Cher époux, pour jamais il faut nous séparer !

IRTAMÈNE.

Oui, je le sais, la mort...

PHALÉRIE.

Est l'unique barrière
Qui puisse des destins arrêter la colère,
Si son calme éternel ne nous rend le bonheur,
Il nous garantira du moins du déshonneur !...
Tu frémis !... Mais apprends que ce tyran infâme,
Actor... brûle pour moi d'une coupable flamme ;
Et c'est pour t'engager à remplir son espoir
Que ce monstre odieux me permet de te voir :
Tes refus sont punis de la mort la plus prompte,
Et ta vie, en un mot, est le prix de ta honte !...

IRTAMÈNE.

Ciel !

PHALÉRIE.

Tu vois que pour fuir la vengeance d'Actor,
Nous n'avons qu'un moyen, ce moyen est la mort!

IRTAMÈNE.

Chère épouse, bannis cette funeste idée
Dont en ce jour de deuil ton âme est possédée.
Seul je mourrai, le sort ne demande que moi,
Et les coups du trépas ne sont pas faits pour toi :
Obéis au tyran, et fléchis sa colère...
Songe qu'à Zobéir ta vie est nécessaire...

PHALÉRIE.

Que dis-tu ? Zobéir ?

IRTAMÈNE.

Eh quoi ? ne sais-tu pas
Qu'Actor l'a fait saisir par ses lâches soldats ?
Que ce roi malheureux doit me suivre au supplice,
Et que sa vie enfin dépend du sacrifice
Qu'exige le devoir, que tout doit t'imposer ?

PHALÉRIE.

Grands dieux ! par quelle feinte on a su t'abuser !

IRTAMÈNE.

Qu'entends-je ?

PHALÉRIE.

Zobéir n'est pas en la puissance
Du monstre dont ton cœur redoutait la vengeance ;
Aussitôt que trahi par tous tes partisans,
Tu tombas dans les fers d'Actor et des Persans,
Le généreux Phorcys, dont l'âme encor fidèle
Brûlait de te prouver son courage et son zèle,
Vole vers Zobéir, lui trace en peu de mots
Le triomphe d'Actor, tes revers et nos maux,
Et, pour sauver son prince affrontant la tempête,
Il l'aide à regagner la paisible retraite

Où le prince, d'Actor bravant le vain pouvoir,
Nourrit encor peut-être un chimérique espoir.

IRTAMÈNE.

Il n'est pas dans les fers! À mon âme ravie
Combien un tel bonheur est plus cher que la vie!...
Mon prince! O Zobéir, noble fils de mes rois!
Toi dont j'avais juré de défendre les droits,
Toi pour qui je fus prêt aux plus grands sacrifices,
Toi pour qui j'affrontai le sort et ses caprices,
Je vais mourir! reçois mes fidèles adieux!
Ah! puisses-tu (mon cœur en conjure les dieux)
Puisses-tu désormais, plus heureux qu'Irtamène,
Briser de tes sujets l'avilissante chaîne,
Et, punissant Actor de ses nombreux forfaits,
Combler par son trépas ta gloire et tes hauts faits!
Pour moi, foulant aux pieds la fortune ennemie,
Je saurai préférer la tombe à l'infamie;
Jamais d'un lâche effroi je ne serai surpris,
Je puis souffrir la mort, et non pas le mépris!

PHALÉRIE.

Eh bien! tu veux mourir, et moi je veux te suivre,
Ta Phalérie, hélas! peut-elle te survivre?
Non, non, si mon époux descend dans le tombeau,
L'y suivre, c'est pour moi le destin le plus beau!
Voilà le seul désir, le seul vœu qui m'anime.

IRTAMÈNE.

Je n'attendais pas moins de ton cœur magnanime,
Je savais que, toujours attachée à mon sort,
Pour moi tu braverais et les fers et la mort,
Chère épouse. Eh bien donc! qu'un trépas volontaire
Nous prête contre Actor un secours salutaire,
Et que ce monstre enfin apprenne avec effroi...

SCÈNE V.

ACTOR, MÉGABISE, LES PRÉCÉDENTS, GARDES.

ACTOR, s'avançant sur le théâtre avec fureur.

Qu'on doit toujours punir des traîtres comme toi !
A la fin, grâce aux dieux, ta rebelle insolence
A rallumé ma haine et lassé ma clémence.
Tremble, perfide ! Apprends que j'ai tout entendu !

IRTAMÈNE, sans s'émouvoir.

À ce coup de ta part je m'étais attendu.
Mais je veux à mon tour te parler sans contrainte,
Sache que rien ne peut m'inspirer de la crainte.
Mon cœur indépendant ne connaît point l'effroi,
Et trembler n'appartient qu'aux tyrans tels que toi !
Et qu'ai-je à redouter d'ailleurs de ta vengeance,
Lâche imposteur ? Mon roi n'est point en ta puissance,
Et moi-même bientôt, terminant mes revers,
Je saurai d'un seul coup m'affranchir de tes fers !

ACTOR, comme pétrifié.

Aux gardes.

Qu'on le remmène !

A Phalérie.

Et vous, sortez de ma présence,
Madame, et craignez tout de ma juste vengeance.

SCÈNE VI.

ACTOR, MÉGABISE.

ACTOR.

Je ne puis plus longtemps contenir ma fureur,
Mégabise, la rage éclate dans mon cœur.
Un esclave insolent m'ose parler en maître,

Mais je lui prouverai qui de nous deux doit l'être !
Parle, as-tu remarqué ses outrageants mépris ?

MÉGABISE.

De sa témérité je suis encor surpris.

ACTOR.

As-tu vu, réponds-moi, comme il bravait ma rage ?
Un sourire insultant errait sur son visage,
Et sans paraître ému, sans montrer de terreur,
À peine daignait-il répondre à ma fureur !
Moi-même, j'oubliais, tremblant devant ce traître,
Et qu'il était l'esclave, et que j'étais le maître.
Mon cœur, à son aspect de remords combattu,
Se sentait accablé du poids de sa vertu.
Ce discours, je le vois, t'étonne, Mégabise,
Que dis-je ? j'en rougis ! Quoi ? moi, qui de Cambyse
Égalai les forfaits, surpassai les fureurs,
Moi ! je puis ressentir d'importunes terreurs !
Respectant la vertu d'un rival qui me brave,
Je tremble !... et devant qui ? devant un vil esclave !
Contre lui de ma haine en vain je veux m'armer,
Je suis en l'immolant forcé de l'estimer !
De la vertu, grands dieux ! quelle est donc la puissance ?
Si moi-même à l'instant d'assouvir ma vengeance
Sur un audacieux qui mérite la mort,
Moi-même !... je me sens troublé par le remord.

MÉGABISE.

Est-ce bien vous, seigneur, dont j'entends le langage ?
Eh quoi ! vous souffrirez le dédain et l'outrage,
Vous suspendrez l'effet d'une juste fureur,
Pour écouter la voix d'une vaine terreur !
À d'impuissants remords votre âme abandonnée
Du vain nom de vertu semble encore étonnée...
Se peut-il qu'un héros, noble arbitre des rois,
Respecte de l'honneur les chimériques lois,
Qu'un prince tel que vous, maître de la fortune,
Ne puisse repousser une crainte importune ?
Non, seigneur, vengez-vous d'un esclave odieux,
Livrez à vos bourreaux ce lâche factieux;

Votre ennemi peut-il ne pas être coupable ?
Songez de quels forfaits il s'est montré capable !
D'un peuple furieux empruntant le secours,
C'est lui, seigneur, c'est lui qui menaça vos jours,
C'est lui qui dans les fers gardant son arrogance,
Dédaigna vos bienfaits, brava votre vengeance;
Mais pourquoi m'arrêter en détails superflus ?
Il est votre rival... que vous faut-il de plus ?

ACTOR, reprenant sa fureur.

Il est vrai... ce seul mot raffermit mon courage.
Le traître éprouvera tout ce que peut ma rage !
De Phalérie il est le trop heureux époux...
Qu'il maudisse ce sort qui lui semble si doux !
Mais ne crois pas, ami, que ma vaine colère
Se borne à lui donner cette mort qu'il espère...
Le poison, le poignard pourraient-ils dignement
Servir de mon courroux le juste emportement ?
Non, ce n'est qu'au milieu des fers et des tortures
Que le lâche Irtamène expiera mes injures,
Je veux voir de son corps tout son sang s'écouler...
Un spectacle si doux peut seul me consoler.
Viens. Hâtons ce moment si cher à ma vengeance;
D'un orgueilleux rival punissons l'insolence;
Puissé-je enfin, puissé-je, en le privant du jour,
Assouvir à la fois ma haine et mon amour,
Et, n'écoutant ainsi que ma seule furie,
À force de forfaits mériter Phalérie !

Ils sortent.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente un cachot.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRTAMÈNE, enchaîné.

Dieux! m'avez-vous assez accablé de vos coups?
Ai-je enfin fatigué votre aveugle courroux?
Par quel forfait, hélas! ai-je pu vous déplaire?
Mon sort ne doit-il pas fléchir votre colère?
Eh quoi! moi, qui jadis, sur cent peuples vaincus,
Étendais le pouvoir du grand Psamméticus;
Moi, le soutien, l'égal, et l'ami de mon maître,
Moi, que l'Égypte aimait autant que lui, peut-être...
Je me vois arraché, par vos injustes coups,
Au sort le plus paisible, au destin le plus doux!
Je me vois dans les fers! et dans ce palais même,
Où mon roi de ma main reçut le diadème,
Dans ce palais qui vit autrefois mon bonheur,
Et maintenant témoin de ma sombre douleur...
Malheureux! qu'ai-je dit? Hélas! est-ce à la terre
D'élever ses regards au séjour du tonnerre?
Est-ce à nous d'y porter des doutes criminels
Et d'accuser des dieux les décrets éternels?
Non, puisqu'ils ont permis que dans mon infortune
Je rejette le poids d'une vie importune,
Bénissons-les plutôt : quand on meurt pour son roi,
Ce doit être avec joie et non avec effroi;
Contre tous les tourments mon âme est affermie;
Je veux par le trépas éviter l'infamie.
Quoi! moi qui dans la paix, moi qui dans le bonheur,
Ne m'écartai jamais du sentier de l'honneur,
Moi de qui la vertu ne fut jamais ternie,
Je me verrais, grands dieux! couvrir d'ignominie!
J'irais, servant d'Actor les infâmes désirs,
Sacrifier ma femme à ses lâches plaisirs!...

Ah! si c'est là le prix que tu mets à ma vie,
Frappe, Actor, que ta rage ainsi soit assouvie!...
Mais qu'entends-je?... quel bruit?... sans doute mes bourreaux
Vont... J'ai su vivre en homme, expirons en héros!

SCÈNE II.

IRTAMÈNE, ZOBÉIR, PHORCYS, UN GUERRIER ÉGYPTIEN.

Une porte masquée au fond de la prison s'ouvre.

IRTAMÈNE.

Que vois-je? Zobéir!

ZOBÉIR.

Oui, fidèle Irtamène,
C'est Zobéir, c'est moi que l'amitié t'amène.

IRTAMÈNE.

Quoi? seigneur, dans ces lieux vous exposez vos jours!...
Ah! songez-vous qu'Actor y commande toujours?
Songez-vous que sa main peut...

ZOBÉIR.

Que m'oses-tu dire?
Je craindrais le trépas, quand Irtamène expire!
Quand c'est pour me servir que tu verses ton sang,
Moi! je redouterais le fer d'un vil Persan!
Ah! sont-ce là, grands dieux, les leçons dont toi-même,
Quand ce front dut porter le poids du diadème
Dans des temps plus heureux, nourris mon jeune cœur!
Non, lorsque mon ami languit dans le malheur,
Lorsque, pour rétablir les droits de ma naissance,
Il brave d'un tyran la cruelle puissance,
Prévenant son trépas, partageant ses revers,
Je dois mourir pour lui, je dois prendre ses fers;
Je ferai mon devoir, fuis donc, cher Irtamène,
Fuis, et charge mes mains de cette indigne chaîne.

Irtamène recule d'étonnement. Il continue.

Toi, tyran, affermis ton pouvoir par ma mort,
Je sauve mon ami, je dois bénir mon sort.

IRTAMÈNE.

Ciel! que viens-je d'entendre?... Âme trop magnanime,
Que le malheur poursuit, mais que l'honneur anime!...
Qu'un cœur si généreux est rare dans les rois!...
Mais pouvez-vous penser que moi, qui tant de fois
Jurai de m'immoler pour sauver votre vie,
Je puisse maintenant contenter votre envie?
Vous voulez, dites-vous, pour prévenir ma mort,
Vous-même, vous offrir à la rage d'Actor!
Ah! fiez-vous, seigneur, à mon expérience!
Répondez, songez-vous qu'une telle imprudence
Plonge dans le malheur vos fidèles sujets,
Et de vos ennemis seconde les projets.
Reste sacré des rois, et l'unique espérance
D'un peuple qui de vous attend sa délivrance,
Vous sur qui la patrie a maintenant les yeux,
Osez-vous exposer des jours si précieux
Pour le salut d'un homme inutile à la terre?
Non, non, abandonnez ce dessein téméraire,
Fuyez, prince, cessez de vouloir secourir
Un sujet qui pour vous est heureux de mourir!
Qui veut...

ZOBÉIR.

N'achève pas, un tel discours m'offense;
Peux-tu douter ainsi de ma reconnaissance?
Ami tendre et barbare!... Hélas! dans mon malheur,
Qu'un soupçon si cruel aggrave ma douleur...
Mais toi, dont la vertu se fait assez connaître,
Dis, voudrais-tu servir un ingrat dans ton maître?
Voudrais-tu, réponds-moi, prostituer ton bras
À protéger un roi qu'effraierait le trépas?
Un roi!... nom détesté s'il me coûte ta vie!
Non; de ma propre mort ta mort sera suivie!
Ou plutôt, te prêtant un utile secours,
Je donnerai mon sang pour conserver tes jours.
Fuis donc! hâte-toi! fuis! je te le dis encore!..
Loin de moi le vain nom d'un devoir que j'abhorre!
Ah! si l'ingratitude est la vertu des rois,
Je rejette mon rang, je renonce à mes droits!
Du moins, de l'amitié dont le lien m'engage,
Je pourrai sans remords écouter le langage;

Et sans priver d'espoir un peuple malheureux,
Je mourrai pour sauver un ami généreux!
Ne me parle donc plus d'état ni de couronne;
Si je te perds, hélas! que m'importe le trône!...
Les dieux m'en sont témoins, je ne l'ai disputé
Que pour t'y voir, ami, monter à mon côté.
Mais, puisque le destin demande une victime,
C'est moi qui dois périr sous la hache du crime!
Pour toi, de mes sujets tu feras le bonheur;
Qu'ils adorent en toi leur roi, leur bienfaiteur;
Ah! (permets ce doux nom à mon âme attendrie)
Mon père!... sois celui de ma triste patrie!..
Que mes peuples chéris aiment à t'obéir,
Et fais-leur oublier qu'il fut un Zobéir;
Je remets en tes mains la puissance suprême,
Et pour prix de tes fers je t'offre un diadème.

Il détache son bandeau royal et s'avance vers Irtamène pour prendre ses fers. Irtamène recule et le repousse.

Que vois-je? tu frémis!... tu détournes les yeux!
Tu repousses mon bras! arrête, malheureux!
Ne retiens plus les fers que l'amitié t'envie.
Règne, je veux pour toi sacrifier ma vie,
Et, tout en acquittant la dette de l'honneur,
De ma chère patrie assurer le bonheur!

IRTAMÈNE.

Ah! que m'avez-vous dit? Quoi! le lâche Irtamène
Pourrait charger son roi d'une odieuse chaîne?
Je verrais, justes dieux! sans honte et sans remord
Mon prince s'immoler pour prévenir ma mort!
Ah! n'aurai-je de vous reçu le nom de père
Que pour trancher moi-même une trame si chère?
Meurtrier de mon roi, meurtrier de mon fils,
J'irais encor m'asseoir au trône de Memphis,
Et, tout couvert du sang d'un prince magnanime,
Offrir à mes sujets un modèle du crime!
Hélas! laissez du moins à mon cœur abattu
Son seul et dernier bien, son antique vertu,
Ne me refusez pas le bonheur que j'envie
De perdre en vous servant une inutile vie!
Redoutez les périls que vous osez courir;
C'est à vous de régner, c'est à moi de mourir!

ZOBÉIR.

Moi, régner quand tu meurs! à cette seule idée
D'un douloureux transport mon âme est possédée;
Eh quoi! je t'aurais vu, par un sublime effort,
Refuser un empire et réclamer la mort;
J'aurais vu mon ami, dans un affreux supplice,
De ses jours précieux m'offrir le sacrifice;
Je l'aurais vu souffrant, mais non pas abattu,
Sous les coups des bourreaux expier sa vertu;
Et moi, loin d'imiter un si noble modèle,
À notre affection lâchement infidèle,
J'irais, abandonnant un généreux ami,
Conquérir un pouvoir par son sang affermi!
As-tu pu le penser, homme trop magnanime?
Non, non, si conservant le grand cœur qui t'anime,
Au sceptre de Memphis tu préfères la mort,
Je saurai partager et ta gloire et ton sort!

IRTAMÈNE.

Partager mon trépas! Hélas! dois-je le croire?
Eh quoi! pour obtenir une frivole gloire,
Pour suivre dans la tombe un sujet malheureux,
Qu'y plongent du destin les arrêts rigoureux,
Vous que l'Egypte en pleurs rappelle au rang suprême;
Trompant l'unique espoir d'un peuple qui vous aime,
Vous ne craindriez pas d'affermir en mourant
Le pouvoir ébranlé d'un farouche tyran,
D'un lâche usurpateur dont la main sanguinaire
Vous a privé d'un roi, vous a privé d'un père!
Et moi, chargé de fers, je pourrais voir, grands dieux!
Zobéir sans défense enchaîné dans ces lieux!

Il poursuit d'un air égaré.

Actor, s'applaudissant d'une telle conquête,
Déjà du fils des rois veut voir tomber la tête,
Je le vois... il s'avance, entouré de bourreaux...
Il donne le signal, ciel! où sont tes carreaux!
D'un spectacle de sang le barbare s'enivre...
Tout est perdu! mon prince!... il a cessé... de vivre!...
Ah! pour mon cœur brisé quel assaut déchirant!
Son corps privé du jour tombe aux pieds du tyran!...

Revenant à lui-même.

Hélas! j'ai su braver les plus affreux supplices;
J'ai su du sort ingrat défier les caprices;
Le malheur m'a toujours vainement combattu;
Mais un si rude coup accable ma vertu.
Et c'est vous, vous, mon fils! de qui la main trop chère
D'un malheur si cruel veut accabler un père!
Quel trouble à cette idée agite mes esprits!
De mon amour pour vous est-ce donc là le prix?
Si de mille dangers affrontant la tempête,
Aux hasards des combats j'ai présenté ma tête;
Si, bravant le trépas, les tourments et les fers,
Je me suis vu plongé de revers en revers,
Vous le savez, mon fils, ce fut moins pour vous rendre
L'antique diadème où vous pouvez prétendre,
Que pour sauver vos jours... vos jours que ma valeur
M'ordonne d'arracher à la faulx du malheur!
Et lorsqu'enfin le ciel, à mes vœux plus propice,
M'accorde votre vie au prix de mon supplice,
Vous-même, vous offrant à la fureur d'Actor,
Vous me percez d'un coup plus cruel que la mort!
Ah! si vous me devez quelque reconnaissance,
Par pitié, laissez-moi l'unique récompense
À laquelle mon cœur puisse aspirer encor,
Que je meure pour vous, et je chéris mon sort!...
Vous, délivrez Memphis d'un tyran sanguinaire,
Seigneur, vengez les dieux, l'Égypte et votre père;
Allez; un peuple entier, d'une unanime voix,
Vous rappelle en pleurant au trône de ses rois;
Déployez contre Actor l'étendard de la guerre,
Son sang de ses forfaits peut seul purger la terre;
Qu'il tombe sous vos coups, et que son souvenir
Aille un jour effrayer les tyrans à venir!
Allez; de vos amis ranimez le courage;
De leur premier revers qu'ils effacent l'outrage;
Que pleins d'un noble zèle ils volent sur vos pas!...
Seigneur! fuyez ces lieux où règne le trépas!...

ZOBÉIR.

Je fuirai, j'y consens! Mais garde-toi de croire
Que j'imprime en fuyant une tache à ma gloire;
Que, prince trop ingrat, je laisse dans les fers
Celui dont l'amitié partagea mes revers!

Si j'échappe à la mort, mon ami doit me suivre!
Et s'il meurt... c'est à moi de ne lui pas survivre!
Viens donc, brise tes fers, viens au sein des combats
Prêter à Zobéir le secours de ton bras!...
Écoute, en ces caveaux, sous ces voûtes antiques
Où des rois mes aïeux reposent les reliques,
Le sort m'a découvert de tortueux chemins,
Que n'a jamais connus le reste des humains,
Profitons du hasard...

IRTAMÈNE.

Une garde nombreuse
Entoure de ces lieux l'enceinte ténébreuse,
Vous le savez, seigneur : pouvez-vous espérer...

ZOBÉIR.

A servir nos desseins tout semble conspirer;
Le temps presse, fuyons! Guerrier noble et fidèle,
De mes sujets vaincus viens ranimer le zèle!
Verse dans mon esprit ta généreuse ardeur,
Rends-moi grand, s'il se peut, de ta propre grandeur...
Viens, j'attends tout de toi, toi de qui la prudence
Veut...

IRTAMÈNE.

Modérez l'élan de votre impatience;
Le devoir, de vos jours l'intérêt précieux,
Tout, seigneur, me défend d'obéir à vos vœux!

ZOBÉIR.

Que me dis-tu? Ta mort à mes jours nécessaire...

IRTAMÈNE.

Peut seule contenter un monstre sanguinaire.
Si je brise les fers dont ce bras est chargé,
Peut-être de nouveau m'y verrai-je plongé?
Peut-être même, hélas, dans cet affreux abîme,
Je vous entraînerais, prince trop magnanime!
Tandis que par ma mort bercé d'un fol espoir,
L'usurpateur, croyant raffermir son pouvoir,

Au moment de cueillir l'heureux fruit de son crime,
De son aveuglement peut être la victime!...
Volez donc aux combats, je le répète encor;
Le trône vous attend, mon partage est la mort!

ZOBÉIR.

Vains discours! Non, suis-moi!... je l'exige... mon père!
Ah! ne rejette pas ma tremblante prière...
Viens, tout est prêt; ce guide...

IRTAMÈNE, se jetant à ses pieds.

Ô mon roi! Zobéir!
Épargnez-moi l'horreur de vous désobéir.

ZOBÉIR.

Ah! si ma faible voix ne peut rien sur ton âme,
Peut-être les accents de l'objet de ta flamme,
Ses prières, ses cris, l'aspect de sa douleur
Sauront-ils amollir ton insensible cœur!
Tout te parle en faveur d'une épouse chérie!...
Volez vers votre époux, paraissez, Phalérie!

SCÈNE III.

LES MÊMES, PHALÉRIE.

IRTAMÈNE, à part.

Qu'entends-je? Phalérie! Ô douloureux moments!
Dieux! comment résister à ses gémissements?

Haut.

Quoi! madame...

PHALÉRIE.

Irtamène, une épouse qui t'aime
Vient t'implorer, hélas! pour toi, pour elle-même!
Par les lois de l'amour enchaînée à ton sort,
Je te suivrai sans cesse à la vie, à la mort,
Tu le sais, cher époux! Ah! si je te suis chère!...

IRTAMÈNE, à part.

Si tu m'es chère! Hélas!... Ô devoir trop sévère!

PHALÉRIE.

Crains de plonger toi-même un poignard dans mon sein
Et tremble en t'immolant d'être mon assassin!...
Tu frémis, je le vois... Ah! vis, cher Irtamène,
Fuyons... Affranchis-toi de cette indigne chaîne,
Suis un roi généreux qui t'arrache à la mort,
Dérobe ton épouse à l'odieux Actor...
Mais j'en ai dit assez : je vois sur ton visage
De mon bonheur, du tien, briller le doux présage...
Je renais à l'espoir!...

IRTAMÈNE.

N'espérez rien de moi,
Malgré vous, malgré lui, je sais servir mon roi;
Quand l'honneur a parlé, c'est au cœur de se taire!
Au bonheur de l'état ma mort est salutaire,
Je saurai donc mourir! Qu'on ne m'arrête plus,
Vos discours seront vains, vos soins sont superflus!

PHALÉRIE.

Ah! vois les yeux en pleurs ton épouse chérie,
Celle que tu nommais ta tendre Phalérie,
Te supplier, hélas! non de trahir l'honneur,
Mais d'écouter du moins la voix de sa douleur.
L'amitié sur ton cœur n'a donc point de puissance,
Et l'amour!... rien ne peut amollir ta constance!
Ah! cher époux, vois-moi, tremblante à tes genoux!...

IRTAMÈNE.

Je suis sujet, madame, avant que d'être époux!

PHALÉRIE.

Redoute les excès où ta vertu t'égare,
En voulant être grand ne deviens pas barbare,
Irtamène, du moins montre quelque pitié
Aux douleurs de l'amour, aux pleurs de l'amitié!...

Modère les élans de ta vertu coupable;
De tant de cruauté ton cœur est incapable!...
Hélas! embrasse enfin des sentiments plus doux...

IRTAMÈNE.

Je suis sujet, madame, avant que d'être époux!

PHALÉRIE.

Arrête! je saurai te suivre dans la tombe,
D'un sang que tu proscris je t'offre l'hécatombe.
Frappe! perce mon sein! je déteste le jour...
Comment le supporter sans toi, sans ton amour?
Hé! qu'importe à mon cœur le trépas ou la vie!
Ne jamais te quitter, voilà ma seule envie!
Je suis prête à mourir.

IRTAMÈNE, à part.

Chère épouse!

PHORCYS, au roi.

Seigneur,
Quel bruit de ces cachots trouble soudain l'horreur?
Entendez-vous ces voix, le cliquetis des armes?

PHALÉRIE.

Juste ciel! je pressens de nouvelles alarmes!

IRTAMÈNE.

Sans doute c'est la mort que l'on vient m'annoncer.

ZOBÉIR.

La mort, cruel! Quel mot oses-tu prononcer?...
Actor à ce forfait va joindre un autre crime;
Qu'il s'abreuve du sang d'une noble victime!
Je vais te suivre, ami, je le veux, je le dois.

IRTAMÈNE.

Vous me suivre au trépas! Ô mon fils, ô mon roi!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MÉGABISE, SOLDATS.

MÉGABISE, s'élançant sur le théâtre.

Son roi! Qu'ai-je entendu?

IRTAMÈNE.

C'est mon roi, c'est lui-même!
Lâche, respecte en lui la majesté suprême!

MÉGABISE, aux soldats.

Saisissez-les!

IRTAMÈNE, soulevant ses fers.

Fuyez! ou ce bras irrité
Saura bientôt punir votre témérité.

MÉGABISE.

Soldats, obéissez!

IRTAMÈNE.

Toi-même, obéis, traître!
Fuis avec tes Persans, tremble devant ton maître!

MÉGABISE.

Insensé! le trépas...

IRTAMÈNE.

Je saurai le souffrir.

ZOBÉIR et PHORCYS, ensemble.

C'est le glaive à la main que nous voulons mourir.

MÉGABISE.

Gardes, entraînez-les!

Les gardes s'approchent.

ZOBÉIR, PHORCYS, tirant à demi leur épée; IRTAMÈNE, secouant ses fers.

Le premier qui s'avance
Va payer de son sang une telle insolence!

MÉGABISE, arrêtant les soldats.

Mais non, un tel trépas serait trop doux pour eux!
Arrêtez; il n'est pas de tourments trop affreux
Pour punir des sujets rebelles à leurs maîtres;
Je vole vers Actor, il va juger ces traîtres.
Que plus étroitement surtout ils soient gardés.
Soldats, c'est sur vos jours que vous m'en répondez!

Il sort avec les siens et la porte se referme.

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté MÉGABISE et LES SOLDATS.

IRTAMÈNE, à Zobéir.

Seigneur, nous sommes seuls! le sort nous est propice,
Fuyez, dérobez-vous aux horreurs du supplice;
Vivez, je vais mourir.

ZOBÉIR.

Tu meurs, et je vivrais!
Ah! serait-ce donc là les sentiments si vrais
Que je t'avais jurés, que je te jure encore!
Non, laisse-moi mourir, un tel trépas m'honore!

IRTAMÈNE.

À des périls sans fruit n'exposez pas vos jours,
Zobéir, à l'état ménagez vos secours.

Si vous fermez l'oreille aux cris de la patrie,
Craignez d'en voir un jour votre gloire flétrie!
Fuyez, prince, fuyez, retournez aux combats!
Vengez-moi! j'en remets le soin à votre bras!

ZOBÉIR.

Te venger, cher ami? non, non, et je le jure!
J'en atteste les dieux, ennemis du parjure!
Si ma valeur ne peut t'arracher à la mort,
Je reviendrai t'y suivre et partager ton sort!
Ainsi de mes guerriers je vais flatter le zèle,
Et bientôt, conduisant cette troupe fidèle,
Je revole en ces lieux, plutôt ami que roi,
T'enlever au supplice ou périr avec toi!

Tous, excepté Irtamène, sortent par la porte masquée.

SCÈNE VI.

IRTAMÈNE, seul.

Ô tendresse! Ô patrie! Ô devoir inflexible!
Combien vous déchirez mon âme trop sensible!
Ah! que de tels combats sont pénibles pour moi!...
Mais que dis-je, insensé!... quand j'ai sauvé mon roi,
Dois-je écouter la voix d'une vaine tristesse?
Qu'ai-je à craindre? la mort? je la brave sans cesse.
Les tourments? est-ce à moi d'en redouter l'horreur?
Non, non, sachons d'Actor affronter la fureur,
Mourons!... est-ce mourir, que mourir avec gloire?
Oui, les siècles futurs béniront ma mémoire,
Que j'aime à le penser!... Mais Actor vers ces lieux
Vient... mon prince est sauvé, je vous rends grâce, ô dieux!

La grande porte s'ouvre.

SCÈNE VII.

IRTAMÈNE, ACTOR, MÉGABISE, GARDES.

ACTOR.

Les traîtres, où sont-ils?

IRTAMÈNE.

La céleste puissance
Vient de les dérober, tyran, à ta vengeance.

MÉGABISE.

Quoi! seigneur, ils ont fui! Comment?... par quels détours?

IRTAMÈNE.

Ils sont sauvés! Le ciel a veillé sur leurs jours.
Le ciel sait, quand il veut, protéger l'innocence,
Le ciel est juste, Actor! il a pris leur défense!

ACTOR, furieux.

Dis, perfide! quel lieu recèle Zobéir?
Parle, ou tremble du moins de me désobéir!
Il y va de tes jours!...

IRTAMÈNE.

Insensé! peux-tu croire
Que d'un forfait si bas ternissant ma mémoire,
Je ne sauve mon roi que pour te le livrer!
Va, tyran, de mon sang tu pourras t'enivrer,
Tu pourras dans les feux voir périr ta victime
Avant que ma vertu se souille d'un tel crime.

ACTOR.

L'excès de la douleur saura bien t'arracher
Ce secret important que tu prétends cacher;
Crains de voir châtier ta criminelle audace,
Traître, crains ma fureur!

IRTAMÈNE.

Je brave ta menace,
Mon roi peut plus sur moi que tout ton vain pouvoir!
Irtamène ne sait obéir qu'au devoir.

ACTOR.

Tu le veux, va périr par ta propre démence;
En vain pour te sauver j'épuise ma clémence,
Ta sauvage vertu s'obstine à m'outrager!
Mais tu vas éprouver si je sais me venger,
Esclave audacieux! viens au sein des tortures,
Dans d'horribles tourments expier mes injures,
Viens épuiser sur toi mille genres de mort,
Et par ses cruautés connais enfin Actor!

Il sort avec Mégabise et les gardes qui emmènent Irtamène.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un vaste péristyle.

SCÈNE PREMIÈRE.

ACTOR, MAGES, SATRAPES, GARDES.

ACTOR.

Satrapes révérés, et vous, antiques mages,
Actor daigne accepter vos fidèles hommages;
Esclave de mes lois et de mes volontés,
Le sénat est toujours digne de mes bontés.
Je vous assemble ici pour condamner un traître
Dont l'audace insolente ose outrager son maître;
Pour ce vil factieux tout supplice est trop doux,
Inventez des tourments dignes de mon courroux!

UN MAGE.

Tremblants avec respect devant votre puissance,
Nous vous offrons le vœu de notre obéissance,
Seigneur; c'est à vous seul de dicter nos décrets,
Vos désirs sont pour nous d'immuables arrêts.
Peut-il être, grands dieux! une mort trop cruelle
Pour punir d'un sujet l'insolence rebelle,
D'un sujet, qui foulant à ses pieds tout devoir,
Osa, le fer en main, braver votre pouvoir?
Non, seigneur; et bientôt ce criminel esclave
Va sentir les horreurs de cette mort qu'il brave,
Bientôt vous le verrez gémissant devant vous
S'efforcer de fléchir votre juste courroux;
Plus, en vous outrageant, il montra d'arrogance,
Plus son cœur lâche et vil craindra votre vengeance!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Mais même, en entendant l'arrêt de son trépas,
Voyons si sa fierté ne s'amollira pas!

Aux gardes.

Qu'on l'amène en ces lieux!

SCÈNE II.

LES MÊMES, IRTAMÈNE enchaîné, GARDES.

IRTAMÈNE.

Que me voulez-vous?

ACTOR.

Traître!
Vois enfin éclater le courroux de ton maître!
Tous les tourments sont prêts! Que dis-je? les tourments!
Perfide! est-il pour toi d'assez grands châtiments?
Toi, qui réunissant la menace à l'outrage...
Non, jamais tes tourments n'égaleront ma rage!
Je ne saurais punir dignement ton forfait!
Mais tu mourras du moins! je serai satisfait!

IRTAMÈNE.

La mort!... de mes douleurs ce seul mot me console;
Tyran, ne tarde pas, je suis prêt, qu'on m'immole!
Fidèle à mon vrai roi, vertueux, sans remord,
Dis, tyran, est-ce à moi de redouter la mort?

ACTOR.

Si contre les tourments ton âme est affermie,
Traître, de l'échafaud crains du moins l'infamie.

IRTAMÈNE.

Il n'est point d'infamie, Actor, sans les forfaits!
Va, de ton vain courroux je crains peu les effets,
Jusqu'au dernier moment je braverai ta rage.

Aux mages.

Et vous, n'êtes-vous point lassés de l'esclavage?

Vous verra-t-on toujours servir l'usurpateur,
Et brûler à ses pieds l'encens adulateur?
Jusqu'à quand serez-vous indignes du nom d'hommes?
Actor n'est, croyez-moi, rien que ce que nous sommes.
Que dis-je? lui, mortel! mérite-t-il ce rang,
Non; il est moins qu'un homme, il n'est qu'un vil tyran.
Songez à votre roi...

ACTOR.

C'en est trop! qu'il périsse!
Soldats, qu'à l'instant même on le mène au supplice!

Les gardes emmènent Irtamène.

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté IRTAMÈNE, PHALERIE, CIRMA.

PHALÉRIE.

Barbares, arrêtez!

ACTOR, reculant d'étonnement.

Justes dieux! qu'ai-je vu?

PHALÉRIE.

Mon époux va mourir!

ACTOR.

Quel hasard imprévu?

PHALÉRIE.

Mon époux va mourir! Tigre, il est ta victime.
Je viens ici, je viens te reprocher ton crime!
Les dieux...

ACTOR.

Calmez, madame, un impuissant courroux.

PHALÉRIE.

Eh quoi! toi dont la rage immole mon époux,
Toi qui pour inventer de nouvelles tortures

Rassembles ces sujets à leur maître parjures,
Barbare, toi qui seul as causé mes douleurs,
Oses-tu bien chercher à contenir mes pleurs?
Va, je lis tes projets dans le fond de ton âme,
Je sais les noirs desseins de ton amour infâme!
À force de forfaits tu veux me conquérir,
Mais avec mon époux tu vas me voir périr!
Viens, tyran, hâte-toi, frappe tes deux victimes.
La mort va te ravir le fruit de tant de crimes,
Puissent les justes dieux et le remords rongeur!...
Mais non; toi-même un jour tu seras mon vengeur...
L'ombre de mon époux, mon ombre vengeresse,
Dans le calme des nuits te poursuivront sans cesse,
Elles reprocheront à ton cœur endurci
L'inutile forfait dont ton nom s'est noirci,
Alors, tyran, alors, plongé dans les alarmes,
Contre ton propre sein tu tourneras tes armes;
Alors ton propre sang apaisera les cris
Du sang des malheureux que ta rage a proscrits,
Et tu seras, frappé par le courroux céleste,
Pour les tyrans futurs un exemple funeste!

ACTOR, à part.

Dieux! quel trouble à sa voix agite mes esprits?
De quels frémissements mes sens sont-ils surpris?
D'où vient qu'en entendant cette femme adorée
Par le fouet du remords mon âme est déchirée?
Je tremble en sa présence... un lâche repentir
Pourrait-il?... Non, sachons ne nous pas démentir!

Il sort avec les siens.

SCÈNE IV.

PHALÉRIE, CIRMA.

PHALÉRIE.

Le lâche fuit! ma voix l'étonne et l'épouvante,
Il redoute les pleurs et les cris d'une amante;
Il fuit!... et mon époux, sous les coups des bourreaux,
Au milieu des tourments meurt... mais meurt en héros!...

Et moi, qui tant de fois lui jurai de le suivre,
Moi! je pourrais l'aimer, hélas! et lui survivre!...
Non, non, époux trop cher, sans trouble et sans effroi,
Je veux dans le tombeau m'engloutir avec toi!

Elle tire un poignard de dessous sa robe.

Reçois de mon amour cette preuve dernière...
Le fer...

CIRMA.

Que dites-vous, grands dieux! qu'allez-vous faire,
Madame? respectez la trame de vos jours,
Pour pleurer un époux conservez-en le cours;
Et que du moins, hélas, si ce héros succombe,
Il ne descende pas tout entier dans la tombe!...
Ah! pour votre Cirma daignez souffrir le jour,
Peut-être l'amitié peut consoler l'amour...
Ou, si le désespoir dans votre âme égarée
Repousse de mon cœur la voix désespérée,
Si jusques au tombeau vous suivez votre époux,
Madame, je n'ai plus qu'à mourir avec vous!
Qui peut, si vous mourez, m'attacher à la terre?

PHALÉRIE.

Arrête!... Hélas! pardonne, amie injuste et chère!
Pardonne! tu le sais, l'amour, le désespoir,
D'un trépas doux pour moi, tout me fait un devoir.
Mais toi, tendre Cirma, ton devoir est de vivre :
Est-il aucun lien qui t'oblige à me suivre?...

CIRMA.

Quoi! l'amitié...

PHALÉRIE.

Je sais que la douce amitié
Doit pour mon infortune exciter ta pitié,
Mais qu'à plaindre mon sort ta tendresse s'arrête.
L'implacable destin ne proscrit que ma tête.

CIRMA.

Eh bien donc, je consens, puisque vous l'ordonnez,
À traîner loin de vous des jours infortunés,

Madame. Mais voici la triste récompense
Que j'exige pour prix de mon obéissance...

PHALÉRIE.

Parle.

CIRMA.

Attendez, avant d'attenter à vos jours,
Que votre époux des siens ait vu trancher le cours;
Lorsque de son trépas la nouvelle trop sûre
Pourra justifier...

PHALÉRIE.

Tu rouvres ma blessure!
Cruelle! hélas! comment pourrai-je supporter
Le coup, le coup affreux que l'on me va porter?
Sans expirer d'horreur, comment pourrai-je entendre
Les détails de la mort de l'époux le plus tendre?
Ah! non, non, je saurai, poursuivant mon dessein,
Pour le suivre au tombeau percer ce triste sein,
Avant (à ce penser ma douleur se réveille!...)
Avant qu'un tel récit ne blesse mon oreille.

CIRMA.

Le ciel peut tout, madame, il est juste, et souvent
Son bras sauve le faible et punit le méchant;
Il peut frapper Actor au sein de sa puissance;
Espérez...

PHALÉRIE.

Le malheur m'a sevré d'espérance,
Par de trop vains discours tu penses m'abuser...
Mais apprends que la mort ne peut se refuser!

Elle tire un poignard de dessous sa robe et le lève pour s'en frapper.

SCÈNE V.

PHALÉRIE, CIRMA, PHORCYS.

PHORCYS.

Il s'élance et arrête Phalérie.

Ah! madame, arrêtez! Dieux! quel transport funeste
Vous...

PHALÉRIE.

Qui vois-je? Phorcys! je devine le reste,
Mon époux...

PHORCYS.

Espérez, madame, que les dieux...

PHALÉRIE.

Que dis-tu? Quoi! le ciel...

PHORCYS.

Va peut-être à vos vœux
Accorder...

PHALÉRIE.

Je succombe à l'excès de ma joie!...
Cher époux, se peut-il qu'enfin je te revoie!..

PHORCYS.

L'honneur va triompher sur le crime abattu,
Pour sauver votre époux les dieux ont combattu
Et peut-être bientôt son heureuse présence...

PHALÉRIE.

Ah! Phorcys! satisfais ma vive impatience,
Dis, hâte-toi, dis-moi, quel favorable sort
En un jour de bonheur change ce jour de mort?

PHORCYS.

Tout était prêt : déjà près de l'antique enceinte,
Où de nos premiers rois dort la dépouille sainte,
S'élevait à nos yeux, par la main des bourreaux,
L'échafaud où devait expirer un héros;
Le peuple, dans son cœur renfermant ses alarmes,
Sur son sort en tremblant répandait quelques larmes;
Mais, hélas! que pouvait sa stérile pitié?
Par l'aspect du supplice ému, mais effrayé,
Du tyran furieux redoutant la vengeance,
N'osant briser sa chaîne, il pleurait en silence.
Soudain Actor paraît, plein de joie et d'orgueil,
Il semble s'applaudir de ce lugubre deuil;
Il approche : on frémit, sa garde menaçante
Repousse à flots pressés la foule gémissante;
Le monstre de vengeance et de sang altéré
S'assoit insolemment sur un trône doré.
Cependant entouré d'une troupe farouche,
Le calme dans les yeux, le dédain sur la bouche,
Le corps chargé de fers, mais l'âme libre encor,
Irtamène sans crainte avançait à la mort;
Il monte à l'échafaud, et d'un œil intrépide
Contemple des tourments l'appareil homicide;
Puis élevant au ciel des bras chargés de fers :
Dieux, dit-il, justes dieux, qui du trône des airs
Voyez en ce moment le triomphe du crime,
Toi dont j'ai défendu la cause légitime,
Généreux prince, et vous, citoyens impuissants,
Que le sort a courbés sous le joug des Persans,
Esclaves malheureux d'une puissance impure,
Je vous prends à témoins! citoyens, je le jure,
Et par ce que je fais, et par ce que je fis,
Jamais je ne songeai qu'au bonheur de Memphis!
Jamais dans les combats je n'exposai ma vie
Que pour rompre les fers de l'Egypte asservie!
Et si mes derniers vœux peuvent fléchir le sort,
Ah! qu'il rende Memphis heureuse après ma mort!...
Le supplice m'attend, Actor, je te pardonne...
Mais quoi! le désespoir éclate et m'environne...
Vous gémissez?... Adieu, chers citoyens, je meurs...
Mais je meurs pour mon roi! Séchez d'indignes pleurs.
Il dit, et sans frémir du trépas qu'on apprête,

Il présente au bourreau sa généreuse tête.
Le bourreau, plein d'horreur, d'une tremblante main
Saisit le fer cruel, il va frapper!... Soudain
Vers les cieux ébranlés s'élève un cri terrible :
Arrêtez, vils Persans! arrêtez, troupe horrible!
Avant de l'immoler tranchez mes tristes jours...
Tiens, voici ta victime, Actor! A ce discours,
Parmi les flots bruyants de la foule incertaine
Un jeune homme, un héros vole vers Irtamène :
Les bourreaux à sa vue ont reculé d'effroi,
Et votre époux surpris a reconnu son roi;
Pour lui, vers ses sujets étendant son épée :
Bientôt du sang d'Actor vous la verrez trempée,
Ce bras, dit-il, ce bras va le rendre aux enfers!
Amis, secondez-moi, je viens briser vos fers!
Nous bornerons-nous donc à répandre des larmes?
Non, non, le désespoir nous fournira des armes;
Compagnons, écoutez l'honneur et votre roi;
Vengeance! Venez vaincre ou mourir avec moi!
A ces mots, agitant sa redoutable épée,
Il s'élance et poursuit la garde dissipée.
Actor, à cet aspect, ordonne, furieux,
Que le même trépas les punisse tous deux;
Le nombre des soldats, ministres de sa rage,
Déjà des deux héros accable le courage...
Ils vont périr!... Les vœux du tyran sont comblés!...
Soudain de mille cris tous les airs sont troublés :
Le peuple se soulève, il s'indigne, il menace,
Les dangers de son roi réveillent son audace;
Las de courber le front sous un sceptre étranger,
Il court dans les combats mourir ou se venger.
Déjà brille le fer, déjà vole la flamme;
Actor par la terreur sent agiter son âme,
Il voit un peuple entier, qu'arme le désespoir,
Prêt pour sauver son prince, à briser son pouvoir,
Il voit de toutes parts sa garde repoussée,
Irtamène excitant la foule courroucée,
Un roi jeune et vaillant, les armes à la main,
Vers la gloire et l'honneur lui montrant le chemin.
Alors, sans hésiter, l'œil enflammé de rage,
Il court en rugissant au milieu du carnage,
Tout périt sous ses coups, tout tombe sous son bras,
Son exemple imprévu ranime ses soldats,
Ils redoublent d'efforts, le peuple d'héroïsme,

Le sang coule à grands flots (que peut le despotisme
Contre un peuple ligué qui combat pour son roi!)
Partout plane la mort, partout règne l'effroi;
Entre les deux partis que guide la vengeance,
La victoire en suspens tient encor la balance;
Mais sans doute les dieux, vengeurs de la vertu,
La feront triompher sur le crime abattu;
Pour moi, couvert d'un sang que j'ai versé pour elle,
Je m'arrache aux combats et j'accours, plein de zèle,
Par un rayon d'espoir adoucir vos douleurs,
Et tarir, s'il se peut, la source de vos pleurs!
Madame, trop heureux d'arracher votre vie
A l'affreux désespoir qui vous l'aurait ravie!

PHALÉRIE, se détournant.

Eh quoi! j'ai donc encore à craindre pour ses jours...

PHORCYS.

Non, madame, les dieux lui prêtent leur secours.

PHALÉRIE.

Ah! les secours des dieux, leur main toute-puissante,
Dis, Phorcys, peuvent-ils rassurer une amante?
Non, mon amour craintif ne sera sans terreur
Que quand je presserai mon époux sur mon cœur...
Et tant que le danger menacera sa tête,
Je croirai voir toujours la hache déjà prête...

PHORCYS.

Madame, bannissez ces pensers douloureux :
Croyez que votre époux... Mais qu'entends-je?... ces lieux
Retentissent soudain des chants de la victoire...
C'est lui!... c'est Irtamène!...

PHALÉRIE.

Hélas! dois-je le croire?...
Ah! Cirma, soutiens-moi!... j'ai donc pu le revoir...
Je vous rends grâce, ô dieux! vous comblez mon espoir!...

SCÈNE VI.

PHALÉRIE, IRTAMÈNE, CIRMA, PHORCYS.

IRTAMÈNE.

Il court vers Phalérie et la soutient dans ses bras.

Ô toi que pour jamais je crus avoir perdue,
Épouse trop chérie! enfin tu m'es rendue!...
Si quelque chose peut augmenter mon bonheur,
Ah! c'est de te serrer contre ce tendre cœur!

PHALÉRIE.

Hélas!... dois-je goûter un plaisir sans nuage?...
Actor...

IRTAMÈNE.

Ce bras a su mettre un frein à sa rage,
De ses sombres fureurs ne crains plus les effets;
Le monstre et Mégabise ont payé leurs forfaits!...
Et le peuple, espérant des destins plus prospères,
Rappelle Zobéir au trône de ses pères...
Mais que vois-je?... entouré de ses nombreux sujets,
Ce prince généreux accourt vers ce palais...
C'est lui-même...

SCÈNE VII.

ZOBÉIR, IRTAMÈNE, PHALÉRIE, PHORCYS, CIRMA, PEUPLE.

ZOBÉIR.

Irtamène!...

IRTAMÈNE.

Il se jette aux pieds du roi.

Ô mon prince! ô mon maître!
Que ne vous dois-je pas? et comment reconnaître
Les bienfaits...

ZOBÉIR, le relevant et l'embrassant.

A mes pieds mon ami s'élancer!
Viens, viens, c'est dans mes bras que je dois te presser!...
Guerrier trop généreux, ce que je viens de faire
De ton zèle pour moi n'est qu'un faible salaire.
Toi qui dans le malheur seul m'as gardé ta foi,
Viens sur mon sein, le ciel te couronne avec moi;
Viens ouvrir à mes yeux ma nouvelle carrière;
De tes sages conseils prête-moi la lumière;
Montre à mes pas tremblants le sentier du devoir;
Et dirige en mes mains les rênes du pouvoir!

IRTAMÈNE.

Comblé de vos bontés, ah! par quels traits de flamme
Exprimer dignement tout ce que sent mon âme!
Comment peindre à la fois mes transports et les vœux
D'un peuple que vous seul avez su rendre heureux!...
Sans doute (et vos vertus nous en offrent le gage!)
Vous dont la main brisa son horrible esclavage,
Sans doute vous saurez assurer son bonheur,
Et pour régler son sort consulter votre cœur!...

Au peuple.

Et vous, qu'a délivrés son sublime héroïsme,
En abhorrant le joug d'un honteux despotisme,
Peuples, soyez toujours fidèles à ses lois;
Quand on hait les tyrans, on doit aimer les rois!

NOTES

DE CETTE ÉDITION

LE MANUSCRIT

D'IRTAMÈNE.

Ce n'est pas sans émotion que l'on tient entre ses mains le manuscrit de cette première tragédie de «l'enfant sublime».

C'est sur trois simples cahiers cousus les uns aux autres avec de la ficelle, c'est sur ce même papier employé pour ses devoirs d'écolier que Victor Hugo a écrit à quatorze ans *Irtamène;* papier de fil non ébarbé, tout jauni par le temps; d'une ligne à l'autre, l'encre est parfois si pâle qu'on a peine à lire l'écriture, pourtant très nette, de 1816; l'écolier ajoutait sans doute de l'eau quand sa provision d'encre s'épuisait.

Ces précieux petits cahiers, mesurant vingt-deux centimètres de hauteur sur dix-huit de largeur, non reliés et protégés par un étui, sont tenus avec un soin méticuleux; sous le titre on lit, pour chaque acte, le compte des vers avec les dates; le fac-similé publié en tête de ce volume est si pâle que nous croyons devoir le transcrire ici :

Le premier acte, 5 scènes.....	236 vers.	juillet 1816.
Le second acte, 5 scènes.....	300 —	
Le troisième acte, 6 scènes....	308 —	
Le quatrième acte, 7 scènes...	370 —	
Le cinquième acte, 7 scènes...	294 —	14 décembre 1816.
	1.508 —	

Ce qui n'empêche pas qu'à partir du quatrième acte, chaque page porte son nombre de vers noté au bas.

A la liste des personnages, hésitation pour le nom du traître Mégabise, il devait d'abord s'appeler *Jeltas.*

Chaque page, remplie au recto et au verso, est numérotée des deux côtés, de 1 à 83.

Le jeune auteur n'a pas, comme il le fera plus tard, laissé une marge importante; celle-ci ne contient, sauf à la page 8 où quatre vers sont ajoutés dans le sens de la largeur, ni additions, ni corrections; le manuscrit semble d'ailleurs écrit d'un seul jet; il devait cependant exister des notes, des plans qu'on n'a pas retrouvés.

Dès le début de la pièce le sens critique dont a fait preuve toute sa vie Victor Hugo et qui nous a valu pour toutes ses œuvres de si intéressantes variantes, se manifeste. La première scène s'ouvrait par une longue tirade d'Irtamène reprochant à Phalérie (tel Curiace à Camille) de vouloir sacrifier l'honneur à l'amour.

Au deuxième vers, Irtamène dit :

> Cessez de m'offenser par de pareils discours.

Or, Phalérie n'a pas encore ouvert la bouche. Vite, un renvoi nous reporte a six vers ajoutés qui commencent l'acte et justifient la sévérité d'Irtamène :

Seigneur, abandonnez une telle entreprise.

A la page 53, l'auteur souligne d'une accolade les huit vers où Irtamène, égaré, a la vision de Zobéir mourant; cette accolade condamnait peut-être ce passage, réminiscence de Racine.

A la page 11, en regard d'une réplique de «l'usurpateur» Actor, l'auteur affirme son royalisme par ces mots : *Vive le roi!* exclamation qu'on retrouve page 59, qui sera ébauchée trois fois, page 61, et qu'il répétera quatre fois au dos de son cahier; là, afin que nul ne puisse se méprendre sur ses sentiments, il trace la silhouette d'un roi barbu et orné d'une fraise moyen-âge, couronne en tête :

VARIANTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE. — IRTAMÈNE, PHALÉRIE.

IRTAMÈNE.

c'est le sort
Mourir pour mon devoir est un sort que j'envie...

.....

Sous les pieds des chevaux
Sur le sein maternel les enfants écrasés...

.....

PHALÉRIE.

Si tu meurs, je mourrai! [1]
Je saurai me venger!

.....

frapper le tyran...
Cours immoler Actor...

SCÈNE IV. — ACTOR, MÉGABISE.

MÉGABISE.

Dans vos yeux enflammés vous dévorez des larmes.
Vous fuyez, et vos yeux laissent couler des larmes.

.....

Qui peut vous tourmenter?

ACTOR.

terreur
La fureur
Le remords et l'amour.

[1] Cet hémistiche a été réservé comme conclusion de la scène.

IMPRIMERIE NATIONALE.

SCENE V. — MÉGABISE, ACTOR, UN OFFICIER PERSAN.

L'OFFICIER.

assiège les tours.
Déjà de ce palais il inonde les cours.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE. — IRTAMÈNE enchaîné, GARDES.

IRTAMÈNE.

vous lasserez-vous
Quand cesserez-vous donc de protéger le crime?

. . . . . .

Prépare tes tourments, Actor, je suis ta proie!
Quelque cruels qu'ils soient je les saurai souffrir.
Baigne-toi dans mon sang, va, je sais tout souffrir.

SCÈNE II. — ACTOR, IRTAMÈNE, GARDES.

ACTOR.

Tu me connais du moins,
Tu connais mon pouvoir, tu sais, fier Irtamène,
l'Egypte gémit
Que plus d'un roi gémit sous le poids de ma chaîne...

. . . . . .

IRTAMÈNE.

mon zèle pour lui pourrait paraître un crime
en le défendant j'aurais commis un crime
Quand ce bras innocent serait souillé d'un crime,
Crois-tu que je voudrais apaiser ta fureur,
aux dépens de l'honneur?
Et racheter ma vie au prix de mon honneur?
le sévère
l'inflexible
Ah! que tu connais peu l'intrépide Irtamène!

. . . . . .

la foudre en éclats tombera sur ma tête
Et les cieux s'ébranlant sous les coups du tonnerre,
Avant que pour sauver ma propre vie...
De leurs vastes débris couvrir au loin la terre.

ACTOR.

Arrête.

ACTOR.

Tu le veux, va périr
Va donc périr sans gloire au pied des échafauds...

.....

Mais ma fureur saura peut-être en inventer
Capables de fléchir
Dont l'aspect seul vaincra
Qui pourront ébranler ce superbe courage!

.....

IRTAMÈNE

Quoi! destins ennemis, réduirez-vous ce cœur
déshonorer pour sauver son honneur? [1]
À se souiller d'un crime en sauvant son honneur?

.....

Je répondrai demain.
Ce soir je répondrai.

SCÈNE III. — ACTOR, seul.

ACTOR.

... Un adroit stratagème
Dans ces bras amoureux remet celle
Va remettre en mes bras une beauté que j'aime...

.....

Se croyant le soutien et l'appui de ses rois
Plein d'un zèle insensé pour le fils de ses rois...

SCÈNE IV. — ACTOR, MÉGABISE.

MÉGABISE.

pénétrés haine
Leurs cœurs sont agités d'une terreur farouche...

.....

[1] Victor Hugo a condamné cette variante par cette note entre parenthèses : (Mauvaise antithèse).

ACTOR.

maître puissant
Contre un pouvoir réel que peuvent de vains droits?

.....

Ne le poursuis donc plus.
Qu'on le laisse donc fuir.

.....

D'un juste châtiment
D'une juste vengeance il me ferait un crime.

.....

En injures le traître alors s'est répandu,
Par d'outrageants mépris le traître a répondu.

.....

Mon ennemi trompé
Ce superbe ennemi pliant son âme altière...

.....

Non, Mégabise, non, un utile breuvage
L'enverra lentement à l'éternel rivage.
Punira ce rival dont le nom seul m'outrage.
De sa charmante épouse hâtera le veuvage...

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE. — PHALÉRIE, CIRMA.

PHALÉRIE.

Chère Cirma, je cours embrasser ses genoux!
Quand Actor me verra tremblante à ses genoux...

SCÈNE II. — PHALÉRIE, ACTOR, CIRMA.

PHALÉRIE.

Il était tout pour moi.
Il faisait mon bonheur!...

ACTOR.

Que vos divins attraits ont enflammé mon âme.
Qu'Actor brûle pour vous d'une secrète flamme...

.....

Que mon amour déçu ne se transforme en haine!
Qu'à l'amour en mon cœur ne succède la haine!

SCÈNE IV. — IRTAMÈNE, PHALÉRIE, CIRMA.

PHALÉRIE.

Sitôt qu'abandonné de
Aussitôt que trahi par tous tes partisans...

.....

sauvant de son roi la personne sacrée
Et, pour sauver son prince affrontant la tempête,
retraite ignorée
Il l'aide à regagner la paisible retraite
nourrissant encor peut-être un vain espoir,
Où le prince, d'Actor bravant le vain pouvoir,
Le prince du tyran peut braver le pouvoir.
Nourrit encor peut-être un chimérique espoir.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE. — IRTAMÈNE.

IRTAMÈNE.

de porter des doutes curieux
d'élever
Est-ce à nous d'y porter des doutes criminels,
Sur les arrêts du ciel, sur les décrets des dieux?
Et d'accuser des dieux les décrets éternels?

SCÈNE II. — IRTAMÈNE, ZOBÉIR, PHORCYS, UN GUERRIER ÉGYPTIEN.

ZOBÉIR.

renonce à mon rang, je te remets
Je rejette mon rang, je renonce à mes droits!

.....

IRTAMÈNE.

d'un tyran affrontant le courroux,
Vous-même, vous offrant à la fureur d'Actor,
Vous m'ôtez la douceur de m'immoler pour vous!
Vous me percez d'un coup plus cruel que la mort!

.....

ZOBÉIR.

Ne sois point sourd aux vœux d'une
Pourras-tu repousser une amante
Tout te parle en faveur d'une épouse chérie!

SCÈNE III. — Les mêmes, Phalérie.

IRTAMÈNE.

, à mon roi,
À l'état en danger
Au bonheur de l'état ma mort est salutaire...

ACTE V.

SCÈNE II. — Les mêmes, Irtamène, Gardes.

ACTOR.

Ma justice
... C'en est trop! qu'il périsse!
Enfin doit éclater; qu'on le
Soldats, qu'à l'instant même on le mène au supplice!

SCÈNE III. — Les mêmes, Phalérie, Cirma.

PHALÉRIE.

Les mânes d'Irtamène et mon ombre irritée
L'ombre de mon époux, mon ombre vengeresse,
Sans cesse poursuivront ton âme épouvantée...
Dans le calme des nuits te poursuivront sans cesse...

SCÈNE V. — Phalérie, Cirma, Phorcys.

PHORCYS.

Intrépide, à la hache il présente sa tête.
Il présente au bourreau sa généreuse tête.

. . . . . .

qu'arme le désespoir,
Il voit un peuple entier, qu'anime le devoir...

À QUELQUE CHOSE HASARD EST BON

OPÉRA-COMIQUE.

PERSONNAGES.

M. D'ESCOUR.

SAINT LÉGER, amant de Céline.

ARMAND, fils de M. d'Escour.

CÉLINE, fille de M. d'Escour.

MAÎTRE JACQUES, maître de l'hôtel garni.

ROGNESPÈCE, juge de village.

Un Greffier.

Gardes champêtres.

La scène est dans un village, près de Melun.

À QUELQUE CHOSE HASARD EST BON.

Le théâtre représente une espèce d'avenue plantée d'arbres; à droite, on voit le mur d'un parc sur lequel est percée une porte basse; à gauche, une petite maison sur laquelle on lit : *Hôtel garni.* Une petite chaumière, attenante à cette maison, s'avance sur le théâtre, sa porte est élevée au-dessus du sol, on y monte par quelques marches. Au fond, on voit une partie d'une belle maison de campagne et un joli paysage.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND.

M'y voici!... Ce diable de semestre[1] vient bien lentement. Il est enfin arrivé et moi aussi...

Il s'avance vers la porte.

Entrons par cette porte, je vais bien surprendre tout le monde... mais suis-je fou?

Il regarde sa montre.

Il n'est pas encore trois heures... Le soleil va se lever, cette perspective est agréable, je puis attendre.

Il s'assied sur un banc près de la porte.

Voilà donc le nouveau domaine de mon père, et moi qui n'étais autrefois qu'Armand, je suis M. d'Escour; ce serait le cas de dire quelque chose de joli sur les noms, sur les titres, si je savais philosopher. Mais songeons plutôt à ce qu'écrit mon père.

Il tire une lettre de sa poche, en lit une partie tout bas et continue.

«Un parti avantageux se présente pour ta sœur. Je le lui annoncerai aussitôt que tu seras arrivé; j'ai arrangé tout cela dans mon dernier voyage à Paris; j'attends incessamment mon gendre futur, que quelques affaires y retiennent encore. C'est un colonel fort riche et d'une naissance distinguée. J'espère qu'il plaira à Céline; si le contraire arrivait, rien n'est conclu.» Fort bien! tout cela est raisonnable; pour moi, tête sans cervelle, j'avais

[1] Congé de six mois donné aux officiers. (*Note de l'Éditeur.*)

conçu un projet, oh! c'est bien le plus extravagant de tous les projets! Au lieu d'un colonel riche et de bonne famille, je me plaisais à destiner à ma sœur un pauvre lieutenant sans naissance, gueux comme Diogène, il est vrai, mais le meilleur enfant du monde; gai, vif, brave, étourdi, généreux jusqu'à n'avoir jamais le sou, ce bon Saint Léger! Comme nous nous aimions! Deux ans nous avons vécu dans le même corps comme deux frères, goûts, plaisirs, tout était commun entre nous.

Si quelqu'un offensait mon frère,
Soudain je volais le venger;
S'il me survenait quelque affaire,
On voyait courir Saint Léger.
Sans appui, sans argent, sans père,
Saint Léger à peine y songeait,
Le fou riait de sa misère,
Et c'était moi qu'elle affligeait.

Un jour, j'allais dans la bataille
Périr, de Pandours entouré,
Saint Léger vole, il frappe, il taille,
Tout fuit, et je suis délivré.
Pour qu'il eût ma sœur (je m'emporte!)
Je donnerais bien mes dix doigts;
A qui doit-il le jour? qu'importe,
Quand c'est à lui que je le dois.

Il se lève.

Ce serait là l'unique moyen de m'acquitter envers lui; mais... n'y songeons plus. Je voudrais pour le moment savoir seulement ce qu'est devenu mon ami; séparés depuis un an je n'en entends plus parler : peut-être ne le reverrai-je jamais...

Pendant ces dernières paroles, Saint Léger, un emplâtre sur l'œil et vêtu d'une mauvaise redingote, s'avance derrière lui.

SCÈNE II.

ARMAND, SAINT LÉGER.

SAINT LÉGER, lui frappant sur l'épaule.

Avoue qu'il ne faut jurer de rien.

ARMAND, se retournant brusquement.

Que voulez-vous?

SAINT LÉGER, jetant sa redingote et ôtant son emplâtre.

Étourdi que je suis!... Tu ne me reconnais pas!

ARMAND, sautant à son cou.

C'est toi, Saint Léger?... Comment diantre veux-tu que je te reconnaisse? Que signifie ce bizarre accoutrement? Voudrais-tu, par hasard, jouer l'homme singulier? Comment te trouves-tu ici à point nommé, quand je songe à toi? parle, je brûle de savoir...

SAINT LÉGER.

Et toi-même, par quel hasard te rencontré-je ici?

ARMAND.

Je vais t'en instruire, mais, de grâce, satisfais-moi le premier. Je suis impatient de connaître ton sort, tu sais s'il m'intéresse.

SAINT LÉGER, regardant de côté et d'autre.

Écoute, nous sommes seuls; comme ce récit est très embrouillé, je vais reprendre les choses *ab ovo.* Tu sais que j'ignore ma naissance et que je fus élevé chez un notaire à qui mon éducation avait été payée.

ARMAND.

Oui, continue.

SAINT LÉGER.

Ce que tu ne sais pas, c'est que ce brave homme est mort il y a six mois; j'étais alors à Paris et à la demi-solde. Le bon vieillard me fit venir près de son lit et me remit une tabatière d'or sur laquelle était un portrait qu'il me dit être celui de ma mère, il ajouta que la personne qui le lui avait confié en me livrant à ses soins lui avait dit que j'avais un frère militaire et qu'un jour cette boîte pourrait servir à me faire reconnaître de mes parents. Une heure après le vieillard expira. Je m'en retournai tranquillement dans mon logis, sans me douter du complot qui se tramait contre moi. Un M. Rognespèce, procureur dans je ne sais quelle ville, parent de l'honnête notaire et son légataire universel, ne s'avisa-t-il pas de me redemander tout à coup les frais de mon éducation? Le vieux fripon m'avait vu sortir de la chambre du moribond avec un paquet, et, pensant que c'était une somme d'argent, il voulait se l'approprier d'une manière ou de l'autre. Cet infernal Harpagon eut l'adresse de détruire tout ce qui constatait que

les frais n'étaient point dus et d'y substituer de gros mémoires à ma charge, en sorte que je fus, je ne sais comment, condamné à restituer au profit de Rognespèce une somme exorbitante.

ARMAND.

Quelle horreur!

SAINT LÉGER.

J'étais sans argent; mon adversaire, comptant sans doute sur la somme dont il me supposait nanti, obtint un arrêt qui me condamne à être détenu à Sainte-Pélagie et le rend possesseur de tous mes effets.

Armand frappe du pied.

Je venais d'être remis en activité, que s'ensuit-il? Deux jours avant l'exécution de l'arrêt, je prends la poste, je pars et j'arrive à mon corps.

ARMAND.

Ah! je respire!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MAÎTRE JACQUES.

MAÎTRE JACQUES.

Il arrive en chantant et le journal en main.

Je n' prétendons pas qu'on m' suborne,
Chacun a son avis, j'ai l' mien :
Quand on m' dit qu'en tout faut eun' borne,
Moi j' dis qu'i n'en faut pas dans l' bien;
Pour tous les biaux mots, j' m'en dispense,
Ça n'est bon qu' pour des insensés;
Vaut mieux trop aimer son roi, j' pense,
Que de ne l'aimer pas assez.

SAINT LÉGER.

Bonjour, maître Jacques.

MAÎTRE JACQUES.

Vot' serviteur, monsieur.

Il répète :

Vaut mieux, etc.

SAINT LÉGER.

Ah! ça, maître Jacques, vous m'avez l'air passablement *ultra?*

MAÎTRE JACQUES.

Comment! monsieur...

La main à son chapeau.

Est-c' qu' vous n' voyez pas ma cocarde ?
Est-c' que je n' sommes pas Vendéen ?
Quand on m' demande ça, la moutarde
M' monte droit dans l' nez, voyez-vous bien ?
Oui, j' somm's *Ultra,* quoiqu' je n' sache guère
C' qu' veut dire el mot ?

SAINT LÉGER.

Outré, je croi.

MAÎTRE JACQUES.

Si c'est ça, dans l' parti contraire,
J'en connais d' bien plus *ultra* qu' moi.

Témoin la commère Marie-Jeanne, a' m' soutenait hier...

SAINT LÉGER.

Ah! ce que vous dites n'est que trop vrai, maître Jacques, mais que font les journaux ?

MAÎTRE JACQUES.

Les journiaux! ah! qu'i sont maussades!
Ni pus, ni moins, qu' des mascarades,
C'est tout le mêm' depuis ben longtemps;
I nous cont' des capucinades,
Ou ben quéqu' viell' nouvell' bien fades,
Qu'étaient nouvell'... y a d' ça vingt ans!
Un jour, pour dir' du nouveau p't'êt'
Qu'y diront quand j'dois tuer not' viau...
Mais je m' tromp', car parler d'eune bête,
Pour eux ce n' serait pas trop nouviau.

SAINT LÉGER.

Là! Là! Maître Jacques, ne vous emportez pas, les journaux sont assujettis au temps : ainsi rien, absolument rien de neuf?

MAÎTRE JACQUES, regardant son journal.

T'nez, si, attendez donc. Ah! v'là : *On est à la recherche d'un jeune lieutenant qui s'est battu en duel avec son colonel.* V'là, v'là tout... Ah? dame, c'est qu' les lois militaires sont sévères, au moins... J' me rappelle qu'au temps où je servais sous Monsieur d' La Roche-Jacquelein, dame, fallait faire ci, fallait aller là, fallait s' faire tuer... sans broncher encore!... Mais aussi c'était pour les Bourbons qu'on f'sait tout ça, et pour eux on en aurait fait ben davantage, témoin... Oh! l' bon temps! tout le monde était Ultra alors et personne ne prétendait l'être... Oh! l' bon temps!

Il sort en chantant :

Vaut mieux, etc.

SCÈNE IV.

ARMAND, SAINT LÉGER.

ARMAND.

Voilà un brave homme, mon ami, un vrai Vendéen!

SAINT LÉGER.

C'est-à-dire un vrai Français, Armand; aimer la France et le Roi, voilà notre devoir à tous. Mais sais-tu quel est ce jeune officier dont parle le journal?

ARMAND.

Non, c'est sans doute quelque écervelé, comme moi, par exemple, comme toi...

SAINT LÉGER.

Tu devines juste, c'est moi.

ARMAND.

Comment! toi?

SAINT LÉGER, riant.

Moi, moi-même. Te voilà bien étonné.

ARMAND.

Oui, sûrement, je le suis, mais dis-moi donc, étourdi que tu es...

SAINT LÉGER.

Étourdi : oh! tu as bien raison! J'ai tort, je l'avoue, écoute : ce n'est pas tout. Il n'y avait pas dix jours que j'étais à mon corps et déjà j'avais acquis l'amitié de mes camarades et même l'estime du comte Dorval, mon colonel, quand mon vieux procureur me découvrit; il écrivit à mon colonel cent horreurs sur mon compte; cet officier, d'un caractère emporté, me fit, un jour que nous nous promenions hors de la ville avec d'autres officiers du même corps, des reproches assez aigres auxquels je ne compris rien; je voulus m'expliquer, mais voyant qu'il ne m'écoutait pas, je lui répondis avec hauteur... il me menaça. Bref, quand nous nous séparâmes il avait une blessure au bras. En regagnant mon hôtel, je réfléchis à ma sottise, et peu curieux de m'exposer aux suites d'un jugement militaire, je repris la poste la nuit même. Muni de mes papiers et d'un peu d'argent, je retournai à Paris, où malheureusement les agents de Rognespèce me trouvèrent; je délogeai encore clandestinement et j'errai ainsi de retraite en retraite, poursuivi par la justice civile et militaire. La vie délicieuse que j'y menai mérite bien que je t'en parle : j'avais loué pour quelques francs par mois une petite chambre garnie où je travaillais tout le jour, sans valets et sans maîtres, libre de soins et d'inquiétudes :

Le soir, dans maints salons joyeux,
J'allais fuir la mélancolie,
Chacun y portait des aïeux,
Moi j'y portais de la folie;
Mes jours n'étaient point obscurcis
Par la crainte ou par la tristesse,
Rien ne me donnait de soucis,
Et j'en donnais à Rognespèce.

Le matin, plein d'un feu nouveau,
Il fallait faire mon service,
J'étais, couvert d'un vieux manteau,
Mon valet de chambre et mon suisse,
Je portais lettres et paquets,
Pour me cacher plaisant système!
On me prenait pour mon laquais,
Et j'étais tout fier de moi-même.

Quelle douce existence! Maître, valet, homme à la mode, poursuivi pour deux mauvaises affaires, menacé de la prison, libre comme l'oiseau, toujours gai, riant, chantant, tu reconnais bien là Saint Léger, mais avoue

pourtant que je n'étais pas malheureux. Ah! si j'avais pu toujours vivre ainsi!... Je suis enfin venu ici, je n'y habite que depuis dix jours, mais je ne veux plus en sortir, quoi qu'il arrive; quand Rognespèce, le colonel, la maréchaussée, la chicane et tous les cinq cents diables incarnés se ligueraient pour me tirer de ce petit village, vois-tu bien, mon ami, j'y resterais... tant que cette maison y restera.

Il montre la maison de campagne.

ARMAND.

Eh! quel motif si puissant t'attache donc à ce hameau!

SAINT LÉGER.

Armand, j'y suis fixé par la plus tyrannique de toutes les passions...

ARMAND.

Eh quoi! tu es amoureux?

SAINT LÉGER.

Oui, mon ami.

ARMAND.

Au milieu des embarras dont tu es surchargé, tu songes encore à faire l'amour! Es-tu fou?

SAINT LÉGER.

Tu en es encore à me le demander! Mais, pour m'excuser un peu, figure-toi...

ARMAND.

Oh! tu vas me faire un beau portrait, qui n'existe peut-être que dans ta cervelle! Mais dis-moi donc comment cela t'est arrivé.

SAINT LÉGER.

Avoue que j'avais bien raison de te prévenir que ce récit était le plus embrouillé de tous les récits; c'est un tissu des hasards les plus incohérents, qui tous aboutissent à ma perte. On croirait que le sort a juré de me rendre triste. Écoute donc, pour la troisième fois, et plains-moi, si tu me trouves à plaindre. Quand j'arrivai ici, le soleil venait de se lever; couvert de l'habit de chasse que tu vois, mon fusil sous le bras, je m'avançais lentement à travers un petit bois voisin du hameau. À ma gauche s'étendait la grille d'un parc magnifique, sur lequel mes yeux se portaient machinalement.

Chemin faisant, je fus frappé de quelque chose de blanc qui semblait errer dans les allées, je regarde attentivement; bientôt je vois sortir d'un bosquet une jeune fille... mon ami, comment te la peindre?

ARMAND.

Poursuis, va, je me la représente très bien.

SAINT LÉGER.

Le soleil dorait l'horizon,
Et l'humide rosée
Tremblait parmi le frais gazon
Sur la fleur arrosée.
Tout dans ce spectacle enchanté
Transportait cette belle;
Moi, j'étais aussi transporté,
Car je ne voyais qu'elle.

J'étais là comme un fakir en contemplation, la bouche béante, les bras pendants. Tout à coup elle se rapprocha de la grille; je tremblais comme la feuille en l'entendant s'avancer, moi, que le bruit de cent bouches à mitraille n'avait pas fait trembler. Arrivée près de moi, elle me considéra quelque temps avec l'air de l'étonnement et de la pitié, puis disparut.

ARMAND.

Saint Léger, tout cela ressemble à un roman, comme toi à un fou.

SAINT LÉGER.

C'est pourtant la pure réalité : né par hasard je ne sais où, confié par hasard à un notaire, condamné par hasard (il est vrai que celui-là a été bien conduit) à payer je ne sais quelle dette, duelliste par hasard, amoureux par hasard, tu conviendras que je ne puis être de l'avis de ceux qui prétendent que le hasard n'est rien.

ARMAND.

Eh bien! qu'est-il advenu de cette belle passion?

SAINT LÉGER.

Tout occupé de ma charmante inconnue, j'ai côtoyé la grille du parc dans toute sa longueur; après quelques détours je suis parvenu ici; voir cette maison garnie, y demander un logement, m'y installer, cela n'a été pour moi que l'affaire d'un instant; le lendemain matin, j'ai volé à l'endroit fatal, elle n'y était pas; le surlendemain, même contre-temps; le troisième jour,

IMPRIMERIE NATIONALE.

elle y était, mais elle s'est enfuie sitôt qu'elle m'a aperçu, je crois vraiment que je lui fais peur; je vais ainsi tous les matins chasser dans le bois; quelquefois j'ai le bonheur de la voir; mais elle s'éclipse aussitôt.

ARMAND.

Et tu ne sais rien de ce qui la concerne?

SAINT LÉGER.

Je sais qu'elle se nomme Céline, qu'elle est la fille de M. d'Escour, le propriétaire de cette belle maison de campagne, que tous les villageois l'adorent presque autant que moi et qu'il est dans sa destinée de me rendre tout à fait fou.

ARMAND, à part.

C'est ma sœur.

Haut.

Mais elle est riche et tu es pauvre.

SAINT LÉGER.

Oui, Armand, mais j'ai du courage... il n'est rien que je ne fasse pour l'obtenir.

ARMAND.

Mais peut-être est-elle destinée à un autre.

SAINT LÉGER.

En ce cas, j'ai un pistolet, et qu'est-ce que la vie?

ARMAND.

Je plaisante, mais enfin tout cela peut arriver.

SAINT LÉGER.

Armand, sois persuadé que je ne la rendrai pas malheureuse... j'aimerais mieux ne plus la revoir; d'ailleurs tu ne fais là qu'une supposition; six heures vont sonner; veux-tu venir avec moi, tu ne me trouveras plus si coupable.

ARMAND.

Non, je craindrais de devenir ton rival.

SAINT LÉGER.

Tu ne peux pas être mon rival, tu es mon ami.

ARMAND.

Non, Saint Léger, je ne veux pas m'y exposer. Vas-y seul.

SAINT LÉGER.

Tu le veux... Te le dirai-je? je trouve que ses traits ont un rapport frappant avec les tiens.

DUO.

Il me semble
Qu'elle te ressemble
Comme la jeune aurore au jour.

ARMAND.

Qu'en conclure?
Que par sa nature,
L'Amitié ressemble à l'amour.

SAINT LÉGER.

Allons, adieu... mais à propos, tu m'avais promis de me dire quel hasard t'amenait ici.

ARMAND.

Volontiers, oh! ce ne sera pas long. Je vais en semestre, cette nuit je me suis arrêté dans ce village, ce matin je t'ai rencontré. Voilà toute mon histoire.

SAINT LÉGER.

Eh bien, puisqu'il en est ainsi, il faut que tu restes quelques jours avec moi. Amène ici ton cheval, apporte tous tes effets, voici notre appartement.

Il lui montre la petite chaumière et lui en donne une clef.

Pendant mon absence, tu pourras le visiter, tu y verras tous mes papiers, tous mes projets...

ARMAND.

Comment! quels projets peuvent donc t'occuper encore?

SAINT LÉGER.

Eh! eh! de petits projets littéraires, par exemple, je fais un *opéra-comique.*

ARMAND.

Un opéra-comique! tu as donc tout à fait perdu la raison?

SAINT LÉGER.

Au contraire, mon ami, cela prouve que je ne l'ai pas tout à fait perdue. Au lieu de m'affliger, de me désespérer, ce qui certainement serait le comble de la démence, le soir, je chante, et je compose, et comme je n'ai pas reçu de la nature un génie inventif, j'ai trouvé tout simple, pour m'épargner la peine de construire un canevas, de me peindre moi-même dans un drame.

S'il faut, pour être bon poëte,
Être rempli de son objet,
Puis-je, quand c'est moi que je traite,
Etre plus plein de mon sujet?
Pour mon but, je me le propose;
Ici-bas, où tout suit son char,
Que le hasard de moi dispose,
Là, je dispose du hasard.

Là, l'on m'aime et je me marie,
Ici, je ne suis qu'amoureux.
Ici, le sort me contrarie,
Mais là, je sais me rendre heureux;
Maintenant rien ne me fatigue,
Rien, si ce n'est mon lourd fatras;
Embarrassé dans mon intrigue,
Je n'ai plus d'autres embarras.

Tu vois, mon cher ami, que j'ai trouvé là un excellent préservatif contre l'ennui et la tristesse; malheureux en réalité, je suis heureux en idée, et voilà tout ce qu'il me faut. Six heures sonnent, adieu, je cours à mon poste.

SCÈNE V.

ARMAND, seul.

Le fou!... Ainsi le voilà amoureux de ma sœur; il est clair maintenant qu'il faut qu'ils soient unis; et mon père tient à ses projets, si pourtant il s'en désistait... l'affaire Rognespèce s'arrangera facilement, mais comment le tirer de celle qu'il s'est faite avec le colonel Dorval? Je comptais pour cela m'aider de mon futur beau-frère le colonel, mais si ce mariage est manqué... Bon Dieu! que d'embarras! s'il n'épouse pas ma sœur, il est capable de tout; s'il l'épouse, le voilà chargé d'une affaire criminelle; le

dilemme est pressant; cependant il est mon ami, il m'a sauvé la vie, je dois tout faire pour lui; à quelque prix que ce soit, il faut le servir et je veux le faire sans qu'il le sache; il ne voit encore en moi qu'Armand et non le frère de Céline, ne le lui découvrons pas. J'aurai l'air de ne me mêler de rien et je ferai tout agir; pour cela je dois éviter d'être aperçu ici par quelqu'un de la maison... on vient, retirons-nous.

SCÈNE VI.

CÉLINE, seule.

Elle ouvre la porte basse et s'avance doucement en regardant de côté et d'autre avec inquiétude.

Il n'y a personne?... Le parc est assez fréquenté, j'y puis être aperçue; ici, l'on ne saurait me voir.

Elle tire un papier de son sein.

Que dois-je en penser? qu'est-ce que ce billet? Je n'ai pas osé le lire dans le parc, je suis venue pour cela dans un endroit plus désert, et je n'ose pas encore l'ouvrir; que se passe-t-il en moi depuis quelques jours? Autrefois, tranquille et sans crainte, je me promenais gaîment dans le parc, maintenant, j'y vais songer... à je ne sais quoi, et quand je suis arrivée dans l'endroit qui me plaît le plus, je ne puis y rester; d'où vient cela? pourquoi mon habitude de sortir tous les matins est-elle devenue un besoin, et pourquoi tremblé-je toujours en approchant de la grille?

Si le matin dans la prairie
Je veux courir comme autrefois,
Je ne sais quelle rêverie
Toujours me guide au bord du bois;
Parfois, sans l'entendre, en silence,
J'écoute le bruit d'un ruisseau,
Et quelquefois encor, je pense...
Mais ce n'est pas à mon oiseau.

Aujourd'hui je me lève, ma première pensée est d'aller dans le parc, un papier tombe devant moi, je le ramasse précipitamment. Pourquoi ai-je craint de l'ouvrir? pourquoi hésité-je encore à présent? Il faut cependant le faire, peut-être y verrai-je ce que je brûle de savoir.

BILLET.

Je vous ai vue, ah! Céline!
Vous voir, n'est-ce pas aimer?
Votre aspect, fille divine,
A suffi pour m'enflammer;

Malgré mes soins pour vous plaire,
Si je ne puis vous charmer,
Entendez-moi sans colère,
Ou laissez-vous désarmer.
A l'amant, votre victime,
Pardonnez d'avoir osé,
Le punirez-vous d'un crime
Que vous seule avez causé?
Belle Céline, il vous aime,
Aimez-le donc à son tour;
Quand on ne plaint pas l'amour,
On est à plaindre soi-même.

Celui qui vous écrit ces mots
Est jeune et déjà sans ressource,
Dès l'enfance il souffre des maux
Dont il ne connaît pas la source;
Son colonel sentit ses coups,
Des fripons ont vidé sa bourse;
Il fuyait... l'amour près de vous
Pour jamais a fixé sa course.
Son sort, lui dit-on, est affreux,
Vous l'avez-vu trois fois peut-être;
Céline, qu'il serait heureux
Si vous pouviez le reconnaître!

Le relirai-je pour le comprendre? quel est donc cet amant qui est ma victime? Quel crime ai-je causé? Hélas, oui, je le plains, je le plains bien sincèrement. Mais je n'en suis pas moins à plaindre moi-même; il me parle d'amour dans ce billet, il me prie de l'entendre sans colère et je sens que je je ne le hais pas...

Pendant qu'elle parle ainsi, Saint Léger paraît dans le fond du théâtre et s'arrête.

Il est bien infortuné! Que ne ferais-je pas pour le soulager? Ah! si pour qu'il soit heureux, il suffit que je le reconnaisse, oui, oui, je le reconnais, c'est ce jeune chasseur...

SCÈNE VII.

CELINE, SAINT LÉGER.

Il se précipite à genoux devant Céline et couvre sa main de baisers.

CÉLINE, avec un cri d'effroi.

C'est lui!

Elle veut s'enfuir.

SAINT LÉGER, la retenant.

Oui, c'est moi, chère Céline, c'est un amant qui vous adore, et qui meurt si vous ne restez.

CÉLINE.

Vous m'effrayez. Qui êtes-vous donc?

SAINT LÉGER.

Je viens de vous le dire!

CÉLINE.

Est-ce que vous m'avez entendue?

SAINT LÉGER.

Charmante Céline, pardonnez-moi d'être heureux.

CÉLINE.

Vous l'êtes donc maintenant?

SAINT LÉGER.

Si je le suis!... ô ciel!

CÉLINE.

Pourquoi donc êtes-vous heureux?

SAINT LÉGER.

Parce que vous m'aimez.

CÉLINE.

Vous étiez donc heureux hier.

SAINT LÉGER.

Non, Céline, j'ignorais encore votre amour.

CÉLINE.

Et moi, je l'ignorais comme vous.

SAINT LÉGER.

Aimable innocence! Ô Céline! bientôt nous le serons tout à fait; je veux me rendre digne de vous posséder, peut-être notre amour touchera-t-il votre père...

CÉLINE.

Monsieur, ma mère me disait avant de mourir qu'il était mal d'écouter les jeunes gens, je regrette amèrement d'avoir oublié un instant ses avis; laissez-moi m'éloigner... mais on vient... Dieu! si c'était mon frère, mon frère doit arriver ce matin, il est officier, il est emporté, s'il nous surprenait ensemble... si c'était lui, fuyez...

SAINT LÉGER.

Votre frère, ô ciel! non, toutes les puissances du monde ne peuvent nous séparer, vous êtes à moi, à moi pour toujours. Votre frère! qu'il vienne, je l'attends!

CÉLINE.

Oh! Dieu! Monsieur, calmez-vous. Retirez-vous, de grâce.

SAINT LÉGER.

Vous le voulez?

CÉLINE.

Je vous en prie.

SAINT LÉGER.

Allons, adieu! songez que vous êtes à moi. Où vous reverrai-je?

CÉLINE.

Ici.

Il s'enfuit.

SCENE VIII.

CÉLINE, M. D'ESCOUR, ARMAND.

M. D'ESCOUR.

Ma fille, nous te cherchons depuis longtemps dans le parc, que fais-tu donc ici?

DUO.

CÉLINE, rougissant et les yeux baissés.

Mais... mon père, je me promène...
Hors de votre domaine,
Le hasard seul m'amène...
J'aime ce lieu charmant :
La belle perspective!
Là, ma vue attentive
Venait chercher Armand.

ARMAND.

Je crois que l'amour la promène.
Hors de notre domaine,
Si le hasard l'amène,
C'est dans ce lieu charmant :
La belle perspective,
Où sa vue attentive
Ne cherchait pas Armand!

ARMAND.

Viens, Céline, embrasse ton frère,
Pour lui ta vue est le bonheur,
Viens qu'il te serre sur son cœur
Auquel ton image est si chère.
Tu pleures... de quels nouveaux soins?...

CÉLINE, l'interrompant.

À la douleur, puis-je être en proie?
Si je pleure, Armand, crois du moins
Que ce sont des larmes de joie.

M. D'ESCOUR.

Céline, embrasse ton frère... puisqu'il est arrivé, je vais te faire part devant lui de mes projets pour ton établissement. Écoute-moi, ma fille, il est temps de songer à te donner un époux : je souhaiterais que tu en acceptasses un de ma main; celui qui se présente est un homme d'un âge mûr, il est vrai, le comte Dorval.

ARMAND, à part.

Le comte Dorval!

CÉLINE.

Mais... mon père, j'aime mieux...

M. D'ESCOUR.

Oh! tu vas me dire que tu aimes mieux rester auprès de moi; jusqu'ici élevée loin des villes, tu trembles à la seule idée d'y habiter; cependant, ma fille, tu n'es pas née pour n'être que cela toute ma vie, il faut aussi être épouse et mère... il est d'autres devoirs...

CÉLINE, d'une voix étouffée.

Hélas!...

M. D'ESCOUR.

Pourquoi, hélas?... ma fille, voilà par quelle parole vous répondez aux soins que je prends pour votre bonheur? parle, Céline, en quoi le mariage peut-il t'affliger? Ton cœur ne serait-il plus libre?...

CÉLINE.

Mon père...

ARMAND.

Épargnez-la, mon père, si jeune encore, comment voulez-vous qu'elle ne s'effare pas de la proposition que vous lui faites? Jusqu'à présent, habituée à concentrer sur vous seul toutes ses affections, accoutumée à voir en vous le but de ses devoirs, peut-elle songer sans crainte aux nouvelles affections que vous voulez lui inspirer, aux nouveaux devoirs que vous voulez lui imposer?

M. D'ESCOUR.

Que je veux lui imposer! Détrompe-toi, Armand, jamais je ne serai le tyran de ma fille : Céline, le colonel Dorval m'écrit qu'il arrivera aujourd'hui même, tu le verras; si tu aimes ton vieux père, si tu veux lui procurer le dernier plaisir dont il puisse jouir maintenant, celui de te voir heureuse et mariée, tu ne refuseras pas l'époux qu'il te présente; je commence à vieillir, mon amie; le pied dans la tombe, je pourrais me consoler en me voyant renaître dans tes enfants...

ARMAND.

Mon père, soyez sûr que cette consolation ne vous sera pas enlevée; pour le présent, jouissez du respect et de l'amour des deux enfants que le ciel vous a donnés; laissez à Céline le temps d'étudier le caractère du colonel Dorval, et à moi, celui de voir ma sœur, je l'ai à peine encore embrassée.

Il l'embrasse.

CÉLINE, à part [1].

Ce bon Armand! comme il prend ma défense;
Frère chéri! si j'osais lui parler!...
Mais aux regards d'un père que j'offense,
Il faut cacher mes pleurs prêts à couler;
Trop tard, hélas! le désespoir m'éclaire,
Je sens que j'aime, et quel est mon malheur,
Pour moi le jour où je revois mon frère
Devrait-il donc être un jour de douleur?

Céline va pour sortir.

[1] En regard de ce couplet, ces quelques lignes de prose étaient proposées : «Bon Armand! comme il prend ma défense! Hélas! le jour où je le revois, devrais-je donc répandre d'autres larmes que celles de la joie?» (*Note de l'Éditeur.*)

M. D'ESCOUR.

Tu nous quittes, ma fille?

CÉLINE.

Mon père, permettez...

M. D'ESCOUR.

Allons, Céline, dans un instant, j'irai te retrouver. Réfléchis à la volonté de ton père. Tu verras bientôt le colonel.

SCÈNE IX.

M. D'ESCOUR, ARMAND.

ARMAND.

Mon père, un jeune homme doit la vie à son frère d'armes. Criblé de dettes, poursuivi pour une affaire d'honneur, mais plus malheureux par la faute des autres que par la sienne, ce frère d'armes est obligé de se cacher. Il est sans fortune, et n'a jamais connu ses parents : maintenant celui auquel il a sauvé la vie au contraire est riche, appartient à une bonne famille, serait heureux en un mot si son ami l'était. Que faut-il qu'il fasse pour son frère d'armes?

M. D'ESCOUR.

Tout, mon ami.

ARMAND.

Ce jeune homme n'a d'autre moyen de sauver son ami que de lui donner sa sœur. Il sait de plus qu'elle en est adorée, et que son ami est capable d'attenter à ses jours s'il ne peut l'obtenir...

M. D'ESCOUR.

Mon fils, il doit lui donner sa sœur. Mais où veux-tu en venir?

ARMAND.

J'en veux venir là, mon père, que je suis le jeune homme en question et que vous venez vous-même de donner ma sœur à l'ami qui m'a sauvé la vie.

M. D'ESCOUR.

Comment ! que dis-tu ?

ARMAND.

La vérité.

M. D'ESCOURS.

Non, car si tu m'avais avoué que la jeune personne était promise à un autre, que cet autre était le colonel Dorval, et que ce galant homme avait, pour ainsi dire, la parole du père, certainement je ne t'aurais pas conseillé de donner ta sœur à ton ami. Tu me parles d'un mariage pour ta sœur, quand tu sais celui qui se prépare. Si tu m'avais dit tout cela il y a un mois, rien n'était impossible, mais au point où j'en suis avec le colonel Dorval...

ARMAND, froidement.

Ainsi, mon père, vous me conseillez d'abandonner mon ami.

M. D'ESCOUR.

Non pas, Armand, console-le de toutes les manières possibles, arrange ses affaires, satisfais ses créanciers, ouvre-lui ta bourse...

ARMAND.

Ma bourse, ô ciel ! Est-ce donc avec de l'or que j'aurais payé le sang qu'il a répandu pour moi ?

M. D'ESCOUR.

Mon ami, tu aurais fait pour lui tout ce que tu aurais dû, tout ce que tu aurais pu faire.

ARMAND.

Et voilà tout ce que j'aurais dû, tout ce que j'aurais pu faire ! lui refuser ma sœur quand je sais que c'est le seul moyen de le rendre heureux ! Et lui-même, mon père, quand il s'élança au milieu d'une armée pour m'arracher à une mort certaine, ne fit-il pas pour moi plus que mille autres n'auraient pu faire ? Il ne me devait rien pourtant et je lui dois tout !

M. D'ESCOUR.

Mais, mon ami, parles-tu sérieusement ? quel est-il donc, ce jeune homme ! quel est son caractère ?...

ARMAND.

Son caractère ! ah ! si vous le connaissiez !...

Il rit, il se tourmente,
Dans son âme brûlante,
L'amitié consolante
Devient même un excès ;
Avec rage il se venge,
Mais jamais il ne change,
Il a le cœur d'un ange
Et le bras d'un Français.
Je sais comme il aime,
Il est franc et valeureux,
Il plaint tous les malheureux,
Excepté lui-même.

Je connais trop son funeste dessein,
Si votre fille à ses feux est ravie,
Il m'a juré de se percer le sein.
Grands dieux ! il m'a sauvé la vie,
Et je serais son assassin !

M. D'ESCOUR.

Mon ami, ne m'as-tu pas dit qu'il était criblé de dettes et poursuivi pour de mauvaises affaires ?

ARMAND.

Oui, mon père.

M. D'ESCOUR.

Ce jeune homme est donc un étourdi, un imprudent.

ARMAND.

Mon père, s'il eût été prudent, vous ne me diriez pas ici qu'il ne l'est pas.

M. D'ESCOUR.

Ne m'as-tu pas raconté, Armand, que sa naissance était inconnue ?

ARMAND.

Oui, mon père, mais qu'importe !

M. D'ESCOUR.

Tu raisonnes comme un fou, comme un jeune homme; crois-tu que ma famille souffrirait qu'un inconnu devînt l'époux de Céline ?

ARMAND.

Un inconnu ! mon père, c'est un des meilleurs officiers de l'armée. Il en est qui l'ont peut-être trop connu.

M. D'ESCOUR.

Mon fils, comment se nomme-t-il ?

ARMAND.

Son nom est son secret et non le mien. Tout ce dont je puis vous faire part, mon père, c'est que ce colonel Dorval, que vous voulez pour gendre, est non seulement son rival, mais encore un des hommes les plus à craindre pour lui.

M. D'ESCOUR.

S'il en est ainsi, mon ami, tu n'as pas lieu de désirer l'union de ce jeune homme avec Céline, car alors le colonel serait encore bien plus intéressé à sa perte. Allons, je te quitte, je vais savoir la résolution de Céline; ton ami l'aime, dis-tu...

ARMAND.

Mon père, il l'adore.

M. D'ESCOUR.

Céline l'aime-t-elle ?

ARMAND.

Je l'ignore, mais il faut espérer que non.

M. D'ESCOUR.

Armand, je ne veux pas contraindre ta sœur, je sens pourtant que si le mariage que je projette était manqué, mon espérance la plus chère serait déçue.

Il sort.

SCÈNE X.

ARMAND, seul.

Ainsi voilà de nouveaux hasards combinés pour accabler mon ami ! Ce n'était donc pas assez qu'il eût outragé son colonel, il fallait encore que ce colonel fût son rival ! que faire ? plus j'y songe, et plus je m'y perds. Ce que dit mon père n'est que trop vrai, Saint Léger est perdu s'il épouse Céline, car alors il a tout à redouter du double ressentiment de Dorval. Il faut donc qu'il y renonce, malgré son amour, et moi je n'aurai pu rien pour lui... Mais le voici.

Saint Léger arrive portant du gibier à l'extrémité de son fusil.

SCÈNE XI.

ARMAND, SAINT LÉGER.

ARMAND.

C'est toi, Saint Léger, que portes-tu donc là?

SAINT LÉGER.

Mon ami, j'ai voulu que tu n'eusses pas à te plaindre de moi en venant partager mon logis. Voici du gibier.

ARMAND.

Comment donc te l'es-tu procuré ?

SAINT LÉGER.

L'aventure est assez plaisante. La justice est à ma poursuite.

ARMAND.

Et tu appelles cela une aventure plaisante ?

SAINT LÉGER.

Pourquoi pas ? Je revenais de la chasse assez mécontent de ne rapporter que quelques perdreaux; chemin faisant j'aperçois dans un enclos bordé

d'une haie ce beau lièvre; à l'instant où je l'ajustais, le drôle s'enfuit; je franchis la haie sans façon et j'abats la pièce. Au moment où je m'en emparais, arrive vers moi un garde-chasse suivi d'un couple de valets de ferme. Monsieur, me dit le garde-chasse avec hauteur, de quel droit venez-vous chasser dans ce domaine? — Pourquoi votre maître a-t-il de si beaux lièvres? — Monsieur, vous allez avoir la bonté de me rendre tout ce gibier, ou je vous mène en prison. — Et en parlant ainsi, il mettait la main non seulement sur le lièvre, mais encore sur les perdrix. Transporté d'une juste impatience, d'un coup de crosse sur l'échine je renverse notre homme, et je disparais aux regards des valets ébahis.

ARMAND.

Il faut avouer, Saint Léger, que tu te fais de belles affaires : pour un méchant lapin, tu t'exposes à être pris par la justice. Alors, la chicane s'en mêlant, le créancier, le duel, tout se découvrira, et te voilà perdu de peur de faire un mauvais souper. N'es-tu donc pas las de voir des chicaneurs à tes trousses?

SAINT LÉGER.

Ne crains rien, mon ami, je saurai me tirer d'embarras.

ARMAND.

Te tirer d'embarras, étourdi que tu es?

SAINT LÉGER.

Ne crains rien, te dis-je... à propos, Armand, je voulais te parler d'une affaire.

ARMAND.

De quoi, mon ami? C'est sans doute quelque nouvelle imprudence?...

SAINT LÉGER.

Non, non, il s'agit de se battre et je cherche un second.

ARMAND.

En ce cas, je suis ton fait. Quel est ton antagoniste?

SAINT LÉGER.

C'est le frère de Céline.

ARMAND.

Le frère de Céline ! Je ne m'en serais pas douté.

SAINT LÉGER.

Pourquoi ris-tu ? Rien cependant n'est plus simple. J'adore Céline, j'ai su ce matin qu'elle m'aimait.

ARMAND.

Elle t'aime !

SAINT LÉGER.

Oui, eh bien ? en quoi cela peut-il t'affliger ? L'aurais-tu vue par hasard ? serais-tu mon rival ?

ARMAND.

Es-tu fou ? tu m'as dit toi-même que je ne pouvais pas l'être. Va, poursuis.

SAINT LÉGER.

Il se pourrait que s'il venait à savoir mon amour, le frère de Céline trouvât cela mauvais.

ARMAND.

Je le pense.

SAINT LÉGER.

Il est militaire, il est emporté, m'a-t-elle dit, je le suis pareillement, entre de telles gens, une affaire s'organise bientôt. Pensant donc que je ne tarderais pas à me mesurer avec ce jeune homme, j'ai songé à me pourvoir d'un second, et j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de m'adresser à toi.

ARMAND.

Tu as eu raison. As-tu vu ce jeune homme ?

SAINT LÉGER.

Mais... j'espère que nous nous verrons bientôt.

ARMAND.

Va, puisque je suis ton second, il ne t'entravera pas.

IMPRIMERIE NATIONALE.

SAINT LÉGER.

Qu'en sais-tu ?

ARMAND.

Oh ! j'en suis sûr.

Il frappe du pied.

Quoi ! Céline t'aime !

SAINT LÉGER.

Oui, elle m'aime, cela paraît te contrarier; parle, ne me cache rien, es-tu mon rival ? Si tu l'as vue, je t'excuse sans peine.

ARMAND.

Non, Saint Léger, je ne suis pas ton rival.

SAINT LÉGER.

Écoute, si tu l'es, avoue-le moi, sans détours; j'aime beaucoup Céline, cependant, je me sentirais encore la force...

ARMAND.

Excellent ami !

Il l'embrasse.

Non, rassure-toi, je te jure que je ne suis pas ton rival.

SAINT LÉGER.

Armand, donne-moi la main. C'est bien, mon ami, tout est oublié. Tu m'ôtes un grand poids de dessus le cœur; pardonne moi mes soupçons.

ARMAND.

Si je te les pardonne !

SAINT LÉGER.

Armand, as-tu fait porter tes effets chez moi ?

ARMAND.

Non, mon ami, pas encore.

SAINT LÉGER.

Eh bien, cours donc vite à ton auberge, afin que nous puissions ce soir habiter ensemble; pendant ce temps-là, je vais éconduire la justice.

ARMAND, à part.

Ma sœur l'aime! cela n'est que trop certain. Grand Dieu! comment faire?

Il sort.

SCÈNE XII.

SAINT LÉGER, seul.

Ils ne doivent pas être loin... je sais bien comment...

On entend du bruit.

Ce sont eux probablement, rentrons.

Il rentre dans sa chaumière.

SCÈNE XIII.

CÉLINE, seule.

C'est ici que je lui ai parlé pour la première, c'est ici que je vais lui parler pour la dernière fois. Que veut donc dire mon père? quand je lui objecte ma répugnance pour le mariage, il me demande si je n'ai pas d'autre motif... Qu'entend-il par là? Saurait-il que j'aime? Non, il l'ignorera toujours. Je dois déférer à sa volonté, je vais l'annoncer... et pourtant je ne puis vaincre ma répugnance!

Mon père dit : entends ton père,
C'est à Dorval qu'il faut donner ta main.
Mon cœur me dit : un autre a su te plaire,
Ah! garde-toi de ce fatal hymen.
L'amour d'un père efface la prière,
L'amour me charme et m'aigrit tour à tour;
Ah! s'il peut plus que la voix la plus chère,
Hélas! hélas! qu'est-ce donc que l'amour!

Non, non, je veux suivre ma destinée,
C'est au devoir qu'il me faut obéir;
Quand en aimant je suis infortunée,
Mon cœur encor ne voudrait pas haïr;
Du triste amour que la puissance est grande!
Quel est-il donc? à nos vœux est-il sourd?
Quel est-il? Dieu! mon cœur se le demande,
Hélas! hélas! il connaît trop l'amour!

Encore, si je l'avais connu plus tôt, j'aurais cherché à l'étouffer, mais aujourd'hui, je le dois et je ne le puis... cependant, il le faut. Que va dire ce malheureux jeune homme quand il saura... L'on vient, c'est peut-être lui, je lui ai promis de le revoir ici, mais non...

Céline se retire dans un coin du théâtre de façon qu'on ne peut la voir.

SCÈNE XIV.

CÉLINE, ROGNESPÈCE, LE GREFFIER.

ROGNESPÈCE, sans voir Céline.

Or ça, dressons notre procès-verbal. Et soyez complaisant, monsieur Polygraphe, vous savez que vous vous en trouverez bien.

LE GREFFIER.

Oui, monsieur; mais pourquoi donc ne vous êtes-vous pas fait accompagner d'une escorte respectable?

ROGNESPÈCE.

Parce que cela était inutile, monsieur Polygraphe; comment un homme de talent comme vous, chargé de la confiance du juge et de la mienne, sachant réunir à la fois les fonctions d'écrivain du village, de greffier, d'huissier, d'espion, etc., ne devine-t-il pas de suite mes intentions? On m'a volé un lièvre, n'est-il pas vrai? Devant les témoins du fait, je n'aurais pu prétendre qu'à la restitution d'un lièvre et à une indemnité pour le garde-chasse; sans témoins, je puis épouvanter notre homme, qui est probablement un étranger et en tirer une somme considérable...

CÉLINE, à part.

Quelle horreur!

ROGNESPÈCE.

Qui sait? c'est peut-être un milord? Et vous savez qu'il y a beaucoup de milords dans ce pays maintenant.

LE GREFFIER.

Mais croyez-vous, monsieur, qu'un milord puisse habiter sous ce toit? *Divites sub culmine...*

ROGNESPÈCE.

Bah! chansons que tout cela! Les grands ne voyagent-t-ils pas *incognito?* Avez-vous pris quelques renseignements sur son compte, monsieur Polygraphe?

LE GREFFIER.

Oui, monsieur, je sais que c'est un grand jeune homme bien bâti.

ROGNESPÈCE.

Jeune, tant mieux! il n'y a que les jeunes qui soient riches, les vieux comme moi n'ont jamais le sou, voyez-vous, monsieur Polygraphe. Ah ça! ne vous figurez pas que je sois à mon aise, au moins.

LE GREFFIER.

Oh! ce n'est pas ce que je pense, monsieur. — Je sais qu'il aime beaucoup la chasse.

ROGNESPÈCE.

La chasse! les milords sont de grands chasseurs. Boit-il aussi?

LE GREFFIER.

C'est ce que j'ignore : *non omnia possumus omnes.*

ROGNESPÈCE.

Oh! il boit, monsieur Polygraphe, c'est moi qui vous le dis, tous les milords boivent. Vous mettrez qu'il est jeune, qu'il chasse et qu'il boit.

Le greffier tire ses ustensiles et écrit sur son chapeau.

Mettez qu'il...

Il aperçoit Céline. — Bas, au greffier :

C'est la fille de M. d'Escour, le plus riche propriétaire du canton; j'ai des vues sur cette jeune personne, voilà une bonne occasion de lui parler.

LE GREFFIER.

Et carpitis crinibus occasionem.

ROGNESPÈCE.

N'auriez-vous pas là quelque petit compliment... quelque petit... vous m'entendez bien, vous qui êtes écrivain?

LE GREFFIER.

A votre service, monsieur le juge, *semper mecum arma gero;* de quel style voulez-vous? à quel prix? à quatre? à six? ou à dix?

ROGNESPÈCE.

A quatre! monsieur Polygraphe! à quatre! vous n'en avez pas à deux?

LE GREFFIER.

Non, monsieur.

ROGNESPÈCE.

C'est un vieillard à une jeune fille.

LE GREFFIER.

Oui, oui, tenez, voici qui vous convient.

Il tire de sa poche une liasse et remet un papier au juge. Pendant cet entretien, Céline paraît absorbée dans ses réflexions.

ROGNESPÈCE, à Céline.

Mademoiselle! Mademoiselle!

CÉLINE, impatientée.

Eh bien?

ROGNESPÈCE.

Après deux ou trois salutations, son papier en mains, il lit d'une voix chevrotante le compliment suivant :

Pour vous je deviens hypocondre,

À part.

Cela n'est pas.

Je vous aime et je dépéris;
Depuis vingt ans je vous chéris.

À part.

Elle en a à peine seize!

A mon ardeur enfin daignerez-vous répondre?

Vous m'aigrirez[1] si je maigris,
Me laisserez-vous donc morfondre?
Par vos rigueurs me verrai-je confondre?
Ne craignez pas mes cheveux blancs,
Car c'est la neige des vieux ans,
Et ma flamme la fera fondre.

LE GREFFIER.

Bravo, monsieur le juge, bravo, c'est bien cela!

Céline ne répond pas.

ROGNESPÈCE.

Vous ne répondez pas, mignonne, est-ce que vous n'auriez pas entendu?

CÉLINE.

Non, qu'avez-vous dit?

ROGNESPÈCE.

Mademoiselle, monsieur votre père vous l'apprendra bientôt.

Au greffier.

Elle est de mauvaise humeur aujourd'hui, ce sera pour un autre jour. Maintenant, monsieur Polygraphe, songez à exercer vos fonctions et à saigner, s'il se peut, le milord. Vous serez bien récompensé, je vous le promets.

LE GREFFIER.

Il y a longtemps que vous m'en promettez autant.

Il va à la porte de Saint Léger qui ouvre.

[1] Ce mot est presque illisible.

SCÈNE XV.

CÉLINE, ROGNESPÈCE, LE GREFFIER,
SAINT LÉGER, un emplâtre sur l'œil et vêtu d'une vieille redingote.

ROGNESPÈCE.

N'y a-t-il pas ici quelqu'un ?

SAINT LÉGER, à part.

C'est Rognespèce ! ah ! coquin !

Haut.

Oui sûrement, il y a quelqu'un, est-ce que vous ne me voyez pas ?

ROGNESPÈCE.

Ah ! mille pardons, milord !...

SAINT LÉGER.

Comment, milord ?

ROGNESPÈCE.

Oui, je viens pour une petite affaire, n'est-ce pas vous qui êtes venu chasser sur mon terrain, milord ?

SAINT LÉGER.

De par tous les diables ! je ne sais pas de quoi vous voulez me parler ; si vous cherchez un milord, pourquoi diantre vous adressez-vous ici ? Suis-je un milord, moi ?

ROGNESPÈCE.

Ah ! milord, nous savons bien ce que c'est que *l'incognito.*

SAINT LÉGER.

L'*incognito !* je vous répète que je ne suis pas un milord.

ROGNESPÈCE.

Eh bien, milord ou non, c'est vous toujours qui demeurez ici.

SAINT LÉGER.

Oui.

ROGNESPÈCE.

C'est donc vous toujours qui êtes le coupable que je cherche.

DUO.

Vous avez pris mon plus beau cerf,
Croyez que je ne suis pas neuf,
Car avec vous j'aurai du nerf...

SAINT LÉGER, tirant un nerf de bœuf de dessous sa redingote.

De bœuf.

Oui, coquins, vous en aurez; sortez d'ici au plus vite, je vous apprendrai à venir troubler ici les gens tranquilles.

Il poursuit Rognespèce et le greffier à l'entour du théâtre, son emplâtre tombe tout à coup.

ROGNESPÈCE ET CÉLINE, ensemble.

C'est Saint Léger!

SAINT LÉGER, à Rognespèce.

Oui, coquin, c'est moi.

ROGNESPÈCE, se frottant les épaules.

Ah! je l'avais bien reconnu à sa brutalité. Oh! je saurai me venger!

Il s'enfuit avec son greffier.

SCÈNE XVI.

CÉLINE, SAINT LÉGER.

SAINT LÉGER.

Eh quoi! vous étiez là, chère Céline?

CÉLINE.

Oui, mon ami, mais que veut donc dire tout ce bruit? Pourquoi frappez-vous cet homme?

SAINT LÉGER.

Il n'a eu que ce qu'il méritait. C'est un des hommes les plus acharnés à ma perte; je vois maintenant qu'il va tout faire pour arriver à son but, mais, je vous en supplie :

Puisqu'un hasard nous réunit, Céline,
Sans nous réunir pour toujours,
Quelques malheurs que sa main nous destine,
Ne songeons plus qu'à nos amours;
Hâtons-nous donc, ces heures fortunées
Sont celles des tendres discours;
Ces doux instants, fussent-ils des années,
Pour moi seront toujours trop courts.

CÉLINE.

Hélas, mon cher ami, ces doux instants ne renaîtront plus pour nous, il faut nous quitter...

SAINT LÉGER.

Nous quitter, ô ciel!

CÉLINE.

Oui, nous quitter pour toujours. Mon père me marie.

SAINT LÉGER.

Il vous marie, Céline!

CÉLINE.

Hélas! il n'est que trop vrai! Celui auquel il donne ma main arrive aujourd'hui même.

SAINT LÉGER.

Aujourd'hui, grand Dieu! Et c'est vous qui venez me l'annoncer! Et vous sacrifiez ainsi les nœuds les plus saints, les plus chers, mon bonheur, le vôtre! Et vous comptez que je verrai tout cela d'un œil tranquille!

CÉLINE.

De grâce, apaisez-vous, mon ami, croyez que...

SAINT LÉGER.

Que je m'apaise! quand je vais périr! pour la première fois, je le dis, on est heureux de n'avoir point de père!

DUO.

CÉLINE.

C'est mon père, il faut obéir,
Étouffons notre flamme,
Enfermée en mon âme
Je crains de la trahir.

SAINT LÉGER.

Vous devez lui désobéir.
Vous irritez ma flamme.
Ah! je vois que votre âme
Craint peu de me trahir.

CÉLINE.

Fuyez...

SAINT LÉGER.

Fuyons.

CÉLINE.

Ô ciel!

SAINT LÉGER.

O rage!

SAINT LÉGER.

Je n'écoute que mon courroux,
Ah! je vais laver mon outrage;
Je meurs ou je pars avec vous.
Pour ce rival, je veux apprendre
Son nom... qu'il tombe sous mes coups!
Vous avez connu l'amant tendre,
Il connaîtra l'amant jaloux!

CÉLINE.

Hélas! calmez votre courroux,
Ce transport furieux m'outrage;
Je dois rester, retirez-vous;
Non, non, je ne puis vous apprendre
Son nom, je redoute ses coups.
Hélas! si vous étiez plus tendre,
Vous ne seriez pas si jaloux.

SAINT LÉGER

Quoi! votre tendresse frivole
De mon rival n'ose parler.
Voulez-vous donc que je m'immole
Sans que je puisse l'immoler?

CÉLINE.

Retenez ce fougueux courage,
Soyez discret à votre tour.
Je vous en dirais davantage
Si j'avais pour vous moins d'amour.

SAINT LÉGER.

Vous m'aimez ! vous me le redites !
Et c'est pour fuir qu'ici je vous revois !
Céline, hélas ! si tu me quittes,
Oui, tu me vois pour la dernière fois !

CÉLINE.

Ah ! laissez-moi hâter ma fuite,
C'est pour jamais qu'ici je vous revois,
Non, non, avant que je vous quitte,
Nous nous verrons une dernière fois !

Elle s'enfuit.

SCÈNE XVII.

SAINT LÉGER, seul.

Ô malédiction ! ô fureur ! le sort me l'envoie donc enfin, ce seul malheur que je ne puisse supporter ! J'ai un rival, ô ciel ! et un rival heureux ! Demain, ce soir peut-être, il possédera... ô idée affreuse ! Et je le verrais !... non, non, ces idées bouleversent tout mon être, je tremble de rage, mais je ne tremblerai pas quand il faudra frapper ; rentrons, ce rival va arriver, dit-elle, je veux lui écrire, ensuite je le rencontre, et s'il a du cœur...

Avec un sourire amer.

je saurai où le trouver !

Il rentre et pousse la porte avec violence.

SCÈNE XVIII.

ROGNESPÈCE, LE GREFFIER.

Le greffier entre tout doucement et regarde de tous côtés.

LE GREFFIER.

Vous pouvez entrer, monsieur Rognespèce, ce diable d'enfer est parti.

ROGNESPÈCE, de l'intérieur de la coulisse.

En êtes-vous certain, monsieur Polygraphe ?

LE GREFFIER.

Oh ! très certain ! Voyez : il n'y a personne.

ROGNESPÈCE, il paraît.

Personne?... hum! c'est que vous ne connaissez pas ce démon-là! peut-être à l'instant où nous venons de nous cacher pour épier son départ, s'est-il caché lui-même pour épier notre retour... Regardez bien, monsieur Polygraphe, regardez bien.

Polygraphe examine avec soin tout le théâtre.

LE GREFFIER.

Oh! soyez sûr, monsieur le juge, qu'il n'y a personne, *Loces terrens...*

ROGNESPÈCE.

Bien, bien, monsieur Polygraphe, il s'agit de voir.

LE GREFFIER.

Oh! je vois; mais, monsieur le juge, pourrait-on vous demander quel est ce *monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ædemptum?*

ROGNESPÈCE.

Volontiers, monsieur Polygraphe, ce jeune homme est probablement possesseur d'une somme considérable que je soupçonne lui avoir été remise en mourant par le notaire Dumont dont j'ai hérité il y a six mois. En mon titre de légataire universel, j'ai voulu que cette somme me fût restituée, je ne pouvais la répiter publiquement n'étant pas sûr qu'elle eût été donnée; qu'ai-je fait? j'ai appelé notre homme devant les tribunaux pour qu'il me payât divers articles que j'ai prétendu m'être dus. J'ai produit diverses pièces en témoignage; bref, gain de cause m'a été adjugé, notre jeune homme n'a pas voulu payer; Sainte Pélagie allait le mettre à la raison, le scélérat s'est enfui; en sorte que dans toute cette affaire je n'avais reçu que quelques coups de bâton et point d'écus. Ce voyant, je me suis mis à sa recherche. Mais tous mes efforts ont été vains jusqu'à ce jour où je suis enfin parvenu à le trouver, comme vous savez :

Depuis quatre mois je l'épie,
Il a toujours su me tromper;
À ma vigilance assoupie,
Il semblait enfin échapper;
Aujourd'hui je me sens frapper,
Je reconnais sa main impie,
Sitôt qu'il frappe, il estropie,
Ou s'efforce d'estropier;
Ces coups, je veux qu'il les expie,
D'autres pourraient s'en effrayer;
En l'enfermant, je fais une œuvre pie...
Et je le force à me payer.

Vous voyez, monsieur Polygraphe, qu'il faut l'enfermer, la prison nous présente un double avantage; d'abord, elle donne un bon exemple aux brutaux, qui sont les gens du monde que nous haïssons le plus, ensuite elle force un de mes débiteurs à se déboutonner.

LE GREFFIER.

Vous avez bien raison, monsieur Rognespèce, c'est ainsi qu'on fait *d'une pierre deux coups.*

ROGNESPÈCE.

Oh! le coquin! le scélérat! il me le paiera cher! Allez, monsieur Polygraphe, dressons un bon procès-verbal, ensuite nous irons chercher la garde et nous investirons sa demeure où je pense qu'il est rentré. Oh! le vaurien!

LE GREFFIER.

Monsieur Rognespèce, ne faites pas tant de bruit, il n'aurait qu'à sortir.

ROGNESPÈCE, à voix basse.

Ouf! coquin! oui, vous avez raison, monsieur Polygraphe; écrivez...

LE GREFFIER.

Je suis prêt.

ROGNESPÈCE.

Vous avez mis qu'il chasse et qu'il boit?... Mettez qu'il frappe...

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, DORVAL, ARMAND.

ARMAND, à Dorval.

Je voudrais vous parler d'une affaire...

ROGNESPÈCE, au greffier.

Mettez qu'il a eu une affaire...

DORVAL, à Armand.

Monsieur, je vous écoute.

LE GREFFIER, à Rognespèce.

Monsieur, parlez, j'écris.

ARMAND, aux verbaliseurs.

Messieurs, allez plus loin, s'il vous plaît.

ROGNESPÈCE.

Non, messieurs, c'est à vous de vous retirer, ne vous déplaise.

DORVAL.

Comment, morbleu! de nous retirer! pour qui nous prenez-vous?

LE GREFFIER.

Tout beau, monsieur, la justice avant tout, vous voyez que *Justinien,* page 10, titre XII...

DORVAL.

Que le diable enlève *Justinien,* ses pages et ses titres! Je n'ai point de pages, moi, mais j'ai un titre

Il montre sa canne.

et le voici, entendez-vous?

LE GREFFIER.

Doucement, monsieur, ne vous emportez pas.

DORVAL.

Sortez!

Il prend sa canne.

LE GREFFIER.

De grâce, monsieur, de grâce!..

DORVAL.

Point de grâce, sortez.

ROGNESPÈCE, bas au greffier.

Quel bruit il fait! si l'autre sortait! ils sont tous trois militaires; allons achever notre procès-verbal plus loin, ensuite nous reviendrons avec bonne escorte.

Ils sortent.

SCÈNE XX.

ARMAND, DORVAL.

DORVAL.

Puisque nous voilà seuls, monsieur, vous pouvez m'expliquer l'affaire pour laquelle vous m'avez amené ici.

ARMAND.

Oui, monsieur le colonel, je vais le faire en peu de mots et sans préambule. Il vous souvient sans doute d'un jeune officier de votre corps avec lequel vous vous êtes battu...

DORVAL.

Eh bien? que voulez-vous me dire de ce vaurien?

ARMAND.

Monsieur, il est mon ami.

DORVAL.

Tant pis!

ARMAND.

Comment! je lui dois la vie.

DORVAL.

A la bonne heure, mais en quoi peut-il être question de lui? A la veille d'épouser mademoiselle votre sœur, je croyais que vous veniez me parler de quelque nouvel engagement...

ARMAND.

Vous ne vous trompiez pas, monsieur, c'est aussi d'un engagement essentiel que je veux vous entretenir; ayant appris que mon ami était poursuivi

par la justice militaire, je viens vous prier de solliciter vous-même sa grâce, vous avez du crédit, des connaissances, étant la partie offensée vous pouvez beaucoup pour lui; rendez-moi ce léger service et je verrai votre mariage avec plaisir; mais autrement je ne puis point avoir pour frère celui auquel je devrai la perte de celui qui en était un pour moi.

DORVAL.

Monsieur, je suis aussi choqué que surpris de voir que vous preniez la peine de vous adresser à moi pour obtenir la grâce d'un mauvais sujet qui doit être puni comme il le mérite...

ARMAND.

Monsieur!..

DORVAL.

Jeune homme, ne m'interrompez pas, quand vous m'aurez entendu, vous justifierez votre ami, si vous pouvez. Quand il arriva à mon corps, sa bonne conduite apparente lui gagna mon amitié; je me proposais même de lui être utile, quand je reçus une lettre qui me désabusa sur son compte. Un de ses créanciers m'écrivait pour m'avertir de me défier d'un joueur, d'un libertin qui s'était enfui de Paris, ne pouvant payer ses dettes. Vous pensez comme je dus être satisfait en voyant un semblable vaurien prendre mon régiment pour refuge. Je ne lui cachai pas mon indignation. Notre jeune homme, au lieu de s'excuser, voulut me donner une foule de mauvaises raisons que, bien entendu, je refusai d'écouter : alors il m'insulta pour me forcer à un duel, me blessa, et s'enfuit dès la nuit même. Qu'est-ce, je vous en prie, qu'un jeune fat qui fait des dettes à Paris, rosse ses créanciers, échappe à la justice, s'enfuit à son corps, au bout de trois jours insulte son colonel qui lui reproche ses fredaines, le force à se battre, le blesse, et déloge la nuit même, sans s'embarrasser s'il existe une discipline ou non? Morbleu! j'étais disposé à lui pardonner le duel, je rentre chez moi, et le lendemain j'apprends que le drôle s'est enfui, et sans mon ordre, encore! Je portai plainte alors, non pas du duel, mais de cette infraction à la subordination; on fit des enquêtes, on trouva, que sais-je? mille diableries à son compte, les témoins du combat parlèrent, on le poursuit à présent, qu'il s'en tire comme il voudra! je ne veux agir ni pour, ni contre lui.

ARMAND.

Eh bien, monsieur...

DORVAL.

Monsieur, ce qui est, est. Je vous avoue que je commençais à m'attacher à ce jeune homme, mais avec une telle conduite, quel attachement pourrait

IMPRIMERIE NATIONALE.

subsister! Tenez, monsieur, j'ai un jeune frère, que je n'ai jamais vu de ma vie et pour qui je donnerais bien mes deux bras si j'étais sûr de le retrouver par ce sacrifice. Eh bien, si mes recherches réussissaient tout d'un coup, si mon frère se présentait à moi, mais qu'il fût libertin, chargé de dettes, poursuivi pour de mauvaises affaires comme votre ami, je le repousserais; dès qu'on est malheureux par sa faute...

ARMAND.

Mais, monsieur, qui vous dit que mon ami soit malheureux par sa faute? Si je vous apprenais que ce créancier n'est autre chose qu'un fripon adroit qui a su, par d'habiles fourberies, se créer des droits à la bourse de ce jeune homme, et les faire valoir comme il faut, ou plutôt comme il ne faut pas, en sorte que...

DORVAL.

Comment! j'aurais été trompé! S'il en est ainsi, tout est excusé, je vous promets de servir votre ami, et de réparer mes torts; mais a-t-on des preuves de tout cela?

ARMAND.

Il s'en trouvera, monsieur. Ecoutez-moi, et vous serez convaincu de ce que je vous dis. Ce jeune homme n'a jamais su quels étaient ses parents. Dès son enfance il fut confié à un notaire.

DORVAL.

À un notaire!

ARMAND.

Oui, monsieur.

DORVAL.

Et quel est le nom de ce notaire?

ARMAND.

Je l'ignore. Ce notaire est mort il y a quelque temps.

DORVAL.

Combien de temps?

ARMAND.

Six mois.

DORVAL.

Six mois! Voulez-vous continuer?

ARMAND.

À son lit de mort, il a déclaré au jeune homme que l'un de ses frères était militaire et lui a remis une boîte d'or sur laquelle était le portrait de sa mère.

DORVAL.

Le portrait de sa mère! une boîte d'or! Que s'en est-il suivi?

ARMAND.

Que l'héritier du notaire, un fripon fieffé, a cru que le moribond avait remis au jeune homme une somme d'argent, qu'il a voulu s'approprier cette somme, qu'il a intenté un procès...

DORVAL, à part.

Ma foi, il serait plaisant que je me fusse battu avec mon frère sans le savoir...

Haut.

Ne pourriez-vous pas, monsieur, me faire avoir une heure d'entretien particulier avec ce jeune homme? Je crois connaître l'un de ses parents!

ARMAND.

L'un de ses parents! Ah! monsieur, si vous pouviez lui apprendre quelle est sa famille!... Voici sa demeure; je vous laisse.

Il sort.

SCÈNE XXI.

DORVAL, SAINT LÉGER.

Dorval va frapper à la porte de Saint Léger qui lui ouvre.

SAINT LÉGER, déguisé comme ci-devant.

Qui est là?

Il se découvre.

C'est vous, mon colonel? Me voici, faites-moi saisir, faites-moi juger, puissé-je payer de ma vie l'affront que je vous ai fait!

DORVAL.

Jeune homme, ce n'est pas cela dont il s'agit. Je me charge d'obtenir votre grâce.

SAINT LÉGER.

Ma grâce! et qui vous la demande? Je veux la mort.

DORVAL.

Jeune homme, calmez-vous : vous obtiendrez tout ce que vous voudrez; c'est votre intérêt qui m'amène ici; répondez aux questions que je vais vous faire, votre bonheur peut-être en dépend.

SAINT LÉGER.

Mon bonheur! allez, il ne dépend plus que de moi; mais parlez, mon colonel, que voulez-vous?

DORVAL.

Je désirerais savoir quels sont vos parents?

SAINT LÉGER.

Je ne le sais pas moi-même.

DORVAL.

On dit qu'en naissant vous fûtes confié à un notaire.

SAINT LÉGER.

Oui, mon colonel.

DORVAL.

Quel était le nom de ce notaire?

SAINT LÉGER.

Dumont.

DORVAL, à part.

Dumont! grand Dieu!

Haut.

Ne vous a-t-il pas remis en mourant une boîte d'or sur laquelle est le portrait de votre mère?

SAINT LÉGER.

Oui, monsieur.

DORVAL.

Pourriez-vous me montrer ce portrait?

SAINT LÉGER.

Mon colonel, me permettriez-vous de vous demander à quoi bon tout ceci?

DORVAL.

Vous allez le savoir; satisfaites mon impatience, je vous en conjure. Où est ce portrait?

SAINT LÉGER.

Le voici; je le porte toujours sur moi.

Il tire une boîte de sa poche et la remet à Dorval, qui la considère attentivement.

DORVAL.

Jeune homme, viens embrasser ton frère.

SAINT LÉGER.

Vous! mon frère!

DORVAL.

Oui je suis ton frère, tu es celui que je cherche depuis si longtemps; ô mon ami, sors de l'indigence où tu parais plongé, viens, la moitié de ma fortune t'appartient.

SAINT LÉGER.

Mon frère, de grâce, expliquez-moi...

DORVAL.

Oui, oui, je vais dissiper tous tes doutes, je vais tout t'apprendre. A la veille de périr sur l'échafaud de la révolution, notre mère te confia encore enfant à l'honnête Dumont; j'avais été alors obligé d'émigrer en Angleterre; à mon retour je cherchai à savoir le nom du notaire qui t'avait élevé; il y a environ six mois que je l'appris à l'instant où il venait de mourir. Tous mes efforts pour te trouver furent alors inutiles; je commençais à

désespérer, lorsqu'aujourd'hui un hasard imprévu a plus fait que six mois de recherches, et grâce à ces indices certains

Il montre le portrait.

je ne puis pas douter de mon bonheur.

Il le serre dans ses bras.

SAINT LÉGER.

Mais, mon frère, comment se fait-il donc que je vous rencontre ici ?

DORVAL.

Mon ami, félicite-moi, je viens épouser la fille de M. d'Escour.

SAINT LÉGER.

La fille de M. d'Escour ! Je croyais, mon frère, que nous n'aurions plus à nous battre ensemble !

DORVAL.

Que dis-tu, mon ami ?

SAINT LÉGER.

Que je suis votre rival.

DORVAL.

Toi ! mon rival ?...

SAINT LÉGER.

Oui, j'adore Céline, et je la disputerai au diable s'il veut me l'arracher.

DORVAL, souriant.

Et Céline, t'aime-t-elle ?

SAINT LÉGER.

Oui, mon frère.

DORVAL.

À Dieu ne plaise, mon ami, que je fasse ton malheur et celui de cette jeune fille ! Ce jour doit être celui de la joie, je suis assez heureux de t'avoir retrouvé, sois-le complètement, épouse ta Céline et laisse-moi dans ton cœur une place à côté d'elle.

SAINT LÉGER.

Ô mon bon frère ! je ne pensais pas être si près de la félicité; lorsque j'ai appris l'arrivée d'un rival, je me suis cru perdu et c'est justement ce qui m'a sauvé. Ô mon ami, comment reconnaître ce que je te dois?

DORVAL.

En m'aimant comme je t'aime... mais voici la famille de M. d'Escour.

SCÈNE XXII.

DORVAL, SAINT LÉGER, CÉLINE, ARMAND, M. D'ESCOUR.

CÉLINE, à part.

Que vois-je? Saint Léger!

SAINT LÉGER.

Armand près de Céline! que veut dire cela?

M. D'ESCOUR, au colonel.

Hé bien, mon gendre, toutes les difficultés sont levées, on n'attend plus que vous pour signer le contrat.

DORVAL.

Monsieur, vous permettrez que je ne le signe qu'en qualité de parent du marié, je ne crois pas déplaire à mademoiselle votre fille en renonçant à mes droits en faveur de ce jeune homme.

ARMAND, CÉLINE, à part, SAINT LÉGER.

Ô bonheur!

M. D'ESCOUR.

Quoi donc, mon gendre, que dites-vous?

DORVAL.

Je dis que je viens de reconnaître mon frère dans le jeune homme que voilà!

ARMAND, à part.

Saint Léger, frère du colonel!

DORVAL.

Qu'il adore votre fille, et qu'entre nous je crois qu'il est prudent de la lui céder; ces jeunes gens-là ne connaissent aucun frein, voyez-vous! Ainsi, avec la grâce de Dieu et votre consentement, ces deux amants verront leurs désirs accomplis.

M. D'ESCOUR.

Il faut que je me dépêche de consentir, car l'on va ici d'un train à se passer de moi, je ne comprends pourtant rien encore...

ARMAND.

Mon père, permettez-moi de vous l'expliquer. Ce jeune homme

Montrant Saint Léger.

est l'ami dont je vous parlais ce matin; obligé de se cacher dans ce village, il s'était épris de ma sœur, tandis que par un hasard qui semblait devoir lui être funeste, vous projetiez d'unir Céline à son colonel, avec lequel il s'était battu. Aujourd'hui, par un coup du sort inespéré, il s'est trouvé que mon ami était le frère de monsieur le comte Dorval, qui lui a noblement cédé ses droits à la main de ma sœur.

M. D'ESCOUR.

Ah! j'entends; et toi, Céline, tu aimes monsieur?

CÉLINE.

Mon père...

M. D'ESCOUR.

Tu rougis; eh bien, je dis oui pour toi; sois heureuse, ma fille.

SAINT LÉGER.

Oh! Céline!

ARMAND, à Saint Léger.

Mon ami, me pardonnes-tu la petite supercherie dont je me suis servi pour t'être utile? Je savais tout, excepté le bonheur qui t'attendait.

SAINT LÉGER.

Et qui eût pu le savoir, cher Armand ? il n'y a pas une heure que j'étais décidé à mourir; en un instant tout change, mon rival devient mon frère, Céline est mon épouse, et Armand le frère de Céline. Ah ! cela seul suffirait pour doubler ma joie; mais, dis-moi, mon ami, c'est donc contre toi que je te demandais pour second ?

ARMAND.

Oui, Saint Léger, mais ne crois pas que pour cela je renonce à l'être :

Me prends-tu donc pour un gascon !
Ce que j'ai dit, je dois le faire,
Oui je veux être ton second,
Ton second frère.

M. D'ESCOUR.

Allons, mes enfants, soyez heureux... mais que veut dire tout ce bruit ?...

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS, ROGNESPÈCE, LE GREFFIER, GARDES-CHASSE.

ROGNESPÈCE, aux gardes-chasse, rangés en bataille.

En avant, marche !

À Saint Léger.

Vous, monsieur, il est inutile de faire résistance, vous voyez que nous sommes en force, rendez-vous.

Saint Léger s'avance vers lui, il recule.

À moi !

SAINT LÉGER.

Ah ça ! coquin...

DORVAL.

De quoi s'agit-il ?

À Saint Léger.

Tu te fais donc des affaires avec les gens de chicane ?

À Rognespèce.

Monsieur, que signifie tout ce fracas? Parlez, on est prêt à vous donner satisfaction; que voulez-vous? Eh bien, vous tremblez!

Pendant qu'il parle ainsi, Saint Léger menace Rognespèce du geste.

Parlez donc, morbleu! parlez donc!

ROGNESPÈCE, les yeux fixés sur Saint Léger qui le menace.

Mais, monsieur... je venais ici... pour certaine somme...

DORVAL.

Comment! est-ce que quelqu'un ici vous doit de l'argent? parlez... parlez donc!

ROGNESPÈCE.

Oui, monsieur, l'on me doit...

Il tire de sa poche avec assurance une pancarte de jugement.

Voici un arrêt par lequel monsieur

Montrant Saint Léger.

est condamné à me payer une somme de 16.456,75 à moi due pour frais d'éducation déboursés par M. Dumont, notaire à Paris.

DORVAL.

Comment, déboursés par M. Dumont! À quel titre réclamez-vous cet argent?

ROGNESPÈCE.

Monsieur, à titre de son héritier.

DORVAL.

À titre de coquin, de fripon que vous êtes! Lorsque mon frère que voici

Montrant Saint Léger.

fut confié aux soins de M. Dumont, on remit à ce notaire une somme de 20,000 francs pour pourvoir à son entretien; que venez-vous donc demander à présent?

ROGNESPÈCE.

Monsieur... monsieur...

À part.

Je suis perdu.

DORVAL.

Monsieur le gibier de galères, videz-nous la place au plus vite; en attendant que vous soyez puni comme vous le méritez, voici pour vous souvenir de moi.

Il lui applique quelques coups de canne, Rognespèce s'enfuit. Sa brigade le suit.

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LE JUGE ET LES SIENS.

DORVAL.

Mon ami, voilà donc ton prétendu créancier?

SAINT LÉGER.

Oui, mon frère.

DORVAL.

Et c'est pour un tel coquin que nous nous sommes battus! c'est par un tel coquin que je me suis laissé tromper! ah! il me le paiera cher! en attendant, livrons-nous à la joie.

ARMAND.

Et livrons-nous y avec d'autant plus d'ardeur qu'elle est plus inattendue. Qui nous aurait dit, Saint Léger, que cette journée finirait d'une manière si heureuse?

VAUDEVILLE GÉNÉRAL.

ARMAND, à Saint Léger.

Si ce matin, avant l'aurore,
Je m'étais empressé d'entrer
Lorsqu'il n'était point jour encore,
Je n'aurais pu te rencontrer;
L'aveugle dieu que chacun fronde
Aujourd'hui pourtant a raison,
Ami, conviens qu'en ce bas monde,
À quelque chose hasard est bon.

DORVAL, à Saint Léger.

Si, pour éviter la justice,
Ici tu n'étais point venu,
Ici, par un hasard propice,
Je ne t'aurais point reconnu;
Cette amante, qui t'est si chère,
N'eût eu pour époux qu'un barbon,
Ah! conviens qu'ici-bas, mon frère,
À quelque chose hasard est bon.

CÉLINE, à Saint Léger.

Si par hasard dans l'avenue
Nous ne nous étions rapprochés,
Si d'une tendresse inconnue
Nos cœurs n'avaient été touchés;
Ma main aurait été donnée,
Et j'ignorerais votre nom;
Sur cette terre fortunée,
À quelque chose hasard est bon.

SAINT LÉGER.

Le hasard de ma destinée
Embrouilla le fil ténébreux,
Longtemps sa fureur obstinée
Obscurcit mes jours malheureux;
Mais aujourd'hui tout se répare;
Si je fus pauvre et vagabond,
Le bonheur pour moi se prépare,
À quelque chose hasard est bon.

M. D'ESCOUR.

Oui, je veux faire, en père tendre,
Le bonheur de ces deux époux;

Au parterre.

Les auteurs peuvent-ils attendre,
Messieurs, même grâce de vous?
Si par hasard, à leur jeunesse,
Vous accordez quelque pardon,
Ils rediront, pleins d'allégresse,
À quelque chose hasard est bon.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

LE MANUSCRIT

DE

À QUELQUE CHOSE HASARD EST BON.

Pour titre, en tête de la première page de texte, les simples lettres : A. Q. C. H. E. B.; les couplets de la fin donnent la clef de ce titre-rébus. En marge, la date : 3 décembre 1817.

Le manuscrit consiste en un petit cahier de dix-sept feuillets de papier de fil, non ébarbé, mesurant 22 centimètres de hauteur sur 17 de largeur; ces dix-sept pages sont couvertes au recto et au verso d'une écriture fine, très serrée, les lignes se touchent presque, les noms des personnages et les répliques se suivent sans alinéas; on n'en trouve qu'à chaque changement de scène. Une marge de deux centimètres à peine a été laissée, et encore cette marge est-elle souvent remplie de corrections et d'ajoutés, car cet acte a été écrit au courant de la plume, les ratures, nombreuses, en font foi, et sans autre préparation que ce plan détaillé :

OPÉRA-COMIQUE.

SCÈNE PREMIERE. — ARMAND.

Il arrive de semestre. Il est de trop bonne heure pour entrer. Il s'assied. Projet de mariage de Céline avec un colonel. Son ami Saint Léger. Il lui doit la vie.

SCENE II. — ARMAND, SAINT LÉGER.

Saint Léger survient; reconnaissance. Explication du rôle de Saint Léger. Sa naissance inconnue; son éducation chez un notaire; l'héritier du notaire le fait chercher pour lui payer l'éducation.

SCENE III. — ARMAND, SAINT LÉGER, JACQUES.

Cet aubergiste *ultra* passe le journal en main. Quoi de nouveau? On cherche un jeune homme qui a blessé son colonel en duel.

SCENE IV. — ARMAND, SAINT LÉGER.

Ce jeune homme est Saint Léger. Au bout de 3 jours qu'il était au régiment, il s'est querellé avec le colonel Dorval. Il aime Céline par-dessus tout. Description de

sa vie. Armand projette d'être utile à Saint Léger; (Saint Léger fait un opéra-comique dont il est le sujet), il accepte de partager avec lui son logement, etc. Saint Léger le quitte pour aller porter un billet.

SCENE V. — ARMAND, seul.

Comment servir Saint Léger? Quel étourdi. Heureusement il peut être caché à ses yeux. Saint Léger ignore son nom de terre. On vient, il se retire, ne voulant pas être vu dans la maison, avant d'avoir embrassé son père.

SCÈNE VI. — CÉLINE.

Elle lit un billet qu'un inconnu lui a remis dans le parc; elle vient là, craignant d'être vue. Elle reconnaît de qui est le billet. Il est de Saint Léger.

SCÈNE VII. — CÉLINE, SAINT LÉGER.

Il se jette aux pieds de Céline, etc., Céline, ignorant à qui elle est destinée, l'encourage. Quelqu'un vient, si mon frère vous voyait. Saint Léger part.

SCENE VIII. — CÉLINE, M. D'ESCOUR, ARMAND.

Il annonce à Céline son mariage avec le colonel Dorval. Armand stupéfait. Céline sort.

SCENE IX. — M. D'ESCOUR, ARMAND.

Il propose à son père Saint Léger et non Dorval pour l'époux de Céline. Saint Léger lui a sauvé la vie; il est son ami, il adore Céline, etc. M. d'Escour lui oppose sa promesse, la naissance de Saint-Léger. D'ailleurs il ne veut pas forcer Céline.

SCÈNE X. — ARMAND, seul.

Son ami a pour rival le colonel qu'il a blessé. Que faire?

SCENE XI. — ARMAND, SAINT LÉGER.

Il a braconné du gibier; le juge est à sa poursuite. Il offre à Armand d'être son second, si le frère de Céline voulait l'entraver. Il est aimé de Céline. Armand accepte. On vient. Il rentre dans son taudis; Armand se retire.

SCENE XII. — CÉLINE.

Elle vient dire à Saint Léger qu'il ne peut plus songer à elle, qu'elle se marie avec le colonel Dorval.

SCÈNE XIII. — CÉLINE, LE JUGE, SON GREFFIER.

Le juge cherche Saint Léger; il annonce à Céline l'intention de l'épouser; il va frapper à la porte de Saint Léger.

SCÈNE XIV. — CÉLINE, LE JUGE, LE GREFFIER, SAINT LÉGER.

Apercevant le juge, il le reconnaît pour l'héritier du notaire et fond sur lui armé d'un gros bâton. Le juge Rognespèce s'enfuit, et le reconnaît aussi à sa brutalité pour être Saint Léger.

SCÈNE XV. — LES MÊMES, JACQUES.

Il entend du bruit, il accourt et frappe de son gourdin le greffier qui à ce qu'il dit est un jacobin [1].

SCÈNE XVI. — CÉLINE, SAINT LÉGER.

Elle annonce à son amant que tout est perdu, qu'elle épouse le colonel. Saint Léger furieux lui demande le nom du colonel pour se battre avec lui; Céline effrayée le refuse et se retire.

SCÈNE XVII. — SAINT LÉGER.

Il rentre dans sa cabane désespéré, et se propose d'écrire au colonel qu'il saura trouver.

SCÈNE XVIII. — LE JUGE, LE GREFFIER.

Voyant Saint Léger parti, ils reviennent verbaliser. Rognespèce dicte...

SCÈNE XIX. — LES PRÉCÉDENTS, DORVAL, ARMAND.

Gênés par les verbaliseurs, ils les prient de s'éloigner. Ceux-ci le font après quelques difficultés.

SCÈNE XX. — DORVAL, ARMAND.

Armand met la main de Céline au prix de la grâce de Saint Léger; Dorval inflexible sur la discipline, refuse. Armand lui peint le malheur de Saint Léger, sa

[1] Cette scène n'a pas été écrite. (*Note de l'Éditeur.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

naissance, sa jeunesse passée chez un notaire, etc. Dorval croit reconnaître à ces traits son jeune frère dont un de ses correspondants lui parle dans une lettre qu'il vient de recevoir. Il prie Armand de le laisser seul entretenir Saint Léger. Il va frapper à sa porte.

SCÈNE XXI. — DORVAL, SAINT LÉGER.

Saint Léger ouvre et se découvre au colonel. Le colonel l'interroge, à des signes certains (le nom du notaire, un portrait de sa mère, etc.) il reconnaît son frère en Saint Léger. Saint Léger apprenant qu'il vient épouser Céline lui dit de le faire emprisonner ou de recommencer. Dorval lui cède Céline.

SCÈNE XXII. — DORVAL, SAINT LÉGER, CÉLINE, ARMAND, M. D'ESCOUR, JACQUES.

Dénouement. Saint Léger étonné de voir en Armand ce frère contre qui il voulait l'avoir pour second. Joie.

SCÈNE XXIII. — LES MÊMES, ROGNESPÈCE, LE GREFFIER, GARDES-CHASSE.

Rognespèce les fait avancer en bataille pour prendre Saint Léger; Dorval lui paie ce qu'il veut; alors il demande à M. d'Escour la main de sa fille; se voyant rebuté, il s'en console avec ses écus. Vaudeville général.

On a vu que ce plan a été assez fidèlement suivi.

L'un des changements les plus importants est, dans le texte définitif, la confusion de Rognespèce ne recevant, pour toute réponse à ses réclamations injustifiées, que des coups de bâton; à noter aussi la suppression presque partout du nom : LE JUGE remplacé par celui, combien plus suggestif, de *Rognespèce*. A la réflexion, le jeune auteur aura sans doute pensé que, malgré le plaisir que l'on prenait encore à cette époque à «voir rosser le commissaire», il était irrespectueux de présenter un juge sous les traits d'un fripon.

En regard de la première ligne de texte, on lit la date : 3 décembre 1817.

Nous trouvons, au courant du manuscrit, quelques notes prises en vue de modifications futures; en face de la scène IV qui ne s'enchaînait pas assez à la scène précédente, cette observation : *à lier*. Plus bas, un développement paraît insuffisant, nous lisons : *à étendre*.

Cette même scène donnait le motif du duel; il a été biffé :

Sur ce, mon homme me menace de me faire reconduire à Paris par des gendarmes, ma foi je n'y tins pas, je forçai M. le Colonel à mettre l'épée à la main et je le blessai légèrement au bras.

Quelquefois, pour satisfaire à la mode des couplets intercalés dans le texte, un passage rayé est mis en vers dans la marge.

Après le couplet final cette indication :

N. B. Il est dans l'ordre que la toile ne tombe qu'ici.

Après le mot *fin*, huit vers intitulés :

SUR GLYCÈRE :

Hébé, d'une aimable candeur,
Orna ses traits charmants où brille un doux sourire,
Narcisse eût vu près d'elle éteindre son délire,
Oserai-je la peindre au gré de mon ardeur?
Répondez-moi, vous seuls, qui près de cette belle,
Ivres d'un plaisir pur, pouvez voir fuir le jour,
N'est-il point vrai que, la croyant l'amour,
En la voyant, tous les cœurs sont pleins d'elle?

Puis les pages 14 et 15 donnent la mise au net d'une seconde version des dernières scènes :

SCÈNE XVI [1]. — SAINT LÉGER, ROGNESPÈCE, LE GREFFIER, GARDES CHAMPÊTRES.

LE GREFFIER, bas à Rognespèce.

Comment! sa bile n'est pas encore calmée! *Scilicet et potius pelagi compescere fluctus.*

ROGNESPÈCE.

Oh! je vous l'ai dit, c'est un terrible homme! d'ailleurs nous allons lui donner le loisir de s'apaiser.

Aux gardes champêtres.

Et vous, faites votre devoir, en avant, marche! qu'on me saisisse ce furieux-là.

Les g. c. entourent Saint Léger.

SAINT LÉGER.

Que me voulez-vous?

ROGNESPÈCE.

Allons, monsieur, il ne s'agit pas de feindre ici, rendez-vous à la force, puisque vous ne vous êtes pas rendu à la justice.

[1] Cette scène correspond à la scène XXIII. (*Note de l'éditeur.*)

SAINT LÉGER, se retournant.

À la justice! c'est donc encore toi, vieux coquin?

A part.

Ô rage!...

ROGNESPÈCE.

Vous l'entendez!

A Saint Léger.

Oh! des invectives, monsieur, tant qu'il vous plaira. Elles grossissent les dommages et intérêts comme les voies de fait.

SAINT LÉGER, à part.

Scélérat!

Haut.

Que me veux-tu donc? réponds.

ROGNESPÈCE.

Aucun mal, vous le devez croire. Ayez seulement la bonté de nous suivre.

SAINT LÉGER.

Où?

ROGNESPÈCE.

Belle demande! en prison.

SAINT LÉGER.

En prison, vieux brigand? et de quel droit?

ROGNESPÈCE.

De quel droit? Avez-vous perdu la mémoire ou en faites-vous semblant? Je le vois bien, les débiteurs sont plus disposés à oublier que les créanciers.

SAINT LÉGER.

Va, va, prends tout ce que je possède et laisse-moi seulement deux heures de liberté.

ROGNESPÈCE.

Oui, oui, prends tout ce que je possède parce que je ne possède plus rien, et laisse-moi deux heures de liberté pour que j'aie le temps de m'enfuir. Oh! que

nenni, que nenni, vous nous suivrez, mon beau monsieur, et sans que ce que vous pouvez posséder maintenant nous en appartienne moins...

SAINT LÉGER.

Je te suivrai!

Il fait un geste menaçant.

ROGNESPÈCE.

Oui.

Aux gardes champêtres.

Et vous, arrêtez-le. Je suis las de causer avec cet homme-là.

SAINT LÉGER.

Et moi las de te voir ici.

Il lui arrache sa canne et l'en frappe, Rognespèce crie, les gardes champêtres entourent et veulent saisir Saint Léger, qui se défend contre eux tous.

ROGNESPÈCE.

Voies de fait! voies de fait! Hola ho! du secours!

SCÈNE XVII. — LES PRÉCÉDENTS, DORVAL, accourant de l'intérieur du parc.

DORVAL.

Quel bruit est-ce là?... Saint Léger!

SAINT LÉGER.

Mon colonel! que vois-je?

Il s'arrête.

DORVAL.

Continuez, jeune homme. Je suis surpris de vous voir ici, mais votre conduite ne m'étonne pas, je n'en attendais pas plus de vous. Je m'aperçois avec peine que vous n'avez pas dégénéré...

SAINT LÉGER, fièrement.

Colonel!

ROGNESPÈCE.

Monsieur, puisque vous êtes son colonel, veuillez faire en sorte que je sois payé et indemnisé.

DORVAL.

Je vous dois, monsieur, de voir un officier français dans la honte

SAINT LÉGER.

N'achevez-pas, colonel : vous me connaissez? Veuillez m'entendre.

ROGNESPÈCE.

Mon colonel, écoutez-moi d'abord.

DORVAL, à Rognespèce.

Parlez, monsieur.

ROGNESPÈCE.

Vous saurez donc en deux mots, monsieur, que ce jeune homme, après avoir reçu frauduleusement une somme énorme d'un notaire dont j'héritais, refuse...

DORVAL.

Monsieur, ne m'avez-vous pas déjà écrit tous ces détails?

ROGNESPÈCE.

M. le colonel, je crois avoir eu cet honneur.

DORVAL.

Bien, monsieur, je sais ce dont il s'agit. Jeune homme, qu'avez-vous à répondre?

SAINT LÉGER.

La vérité, colonel. Jugez par la violence que je me suis faite jusqu'ici du désir que j'ai de reconquérir votre estime. Élevé par le notaire dont il est ici question, j'atteste n'avoir reçu de lui qu'une boîte d'or sur laquelle est un portrait de ma mère, cette boîte m'appartenait, et quant aux frais de l'éducation...

DORVAL.

Jeune homme, où est ce portrait?

SAINT LÉGER.

Le voici. Je le porte toujours sur moi.

Il remet le portrait à Dorval qui le considère attentivement.

DORVAL.

Grand Dieu! c'est là votre mère? L'avez-vous vue?

SAINT LÉGER.

Non, monsieur; j'ignore ma naissance. Le notaire qui m'a élevé et qui est mort il y a six mois ne connaissait pas mes parents.

DORVAL.

Mort il y a six mois! et quel est le nom de ce notaire?

SAINT LÉGER.

Dumont.

DORVAL.

Dumont! Juste ciel!...

ROGNESPÈCE.

Monsieur, il vous est facile de voir qu'il cherche à vous abuser par des mensonges. Veuillez lui ordonner de se laisser saisir par mes gens.

Aux gardes champêtres.

Et vous...

DORVAL.

Arrêtez, il est mon frère.

SAINT LÉGER.

Moi, votre frère!

ROGNESPÈCE.

Votre frère, monsieur le colonel? J'en suis ravi pour lui et pour moi, vous êtes solvable au moins. J'ose donc espérer que vous voudrez bien en son lieu et place me solder ce petit mémoire, dûment appuyé du jugement dont voici les considérants.

Il tire une pancarte de sa poche.

SAINT LÉGER.

Mon colonel, n'écoutez pas ce vieux voleur.

DORVAL.

Allons, monsieur, au fait.

ROGNESPÈCE.

Voici le fait. Monsieur votre frère est condamné, etc. [1].

.....

[1] Un signe nous renvoie au texte publié page 122.

DORVAL.

Monsieur le gibier de galères, mon frère faisait ici ce que je devrais faire, je suis ravi de l'avoir retrouvé assez à temps pour l'arracher de vos griffes. J'ai été votre dupe, je ne vous conseille pas de vous en réjouir, car je veux être aussi juste envers vous que j'ai été injuste envers mon frère. Sortez au plus vite, vous et les vôtres, ou autrement je hâterais votre départ.

Rognespèce se retire confondu.

SCÈNE XVIII. — DORVAL, SAINT LÉGER.

DORVAL.

Et c'est pour un tel coquin que nous nous sommes battus!

SAINT LÉGER.

Mon colonel...

DORVAL.

Ne m'appelle pas ton colonel, ce nom me rappelle mes torts, appelle-moi ton frère.

SAINT LÉGER.

Permettez-moi pourtant, mon colonel, de vous faire observer, avant de prendre cette liberté, que vous avez peut-être agi avec précipitation en me reconnaissant pour votre frère, des indices, spécieux en apparence, induisent souvent en erreur. Songez, colonel, que je suis un malheureux, sans fortune, sans famille, jusqu'ici isolé dans le monde. L'on m'a dit, il est vrai, que j'avais un frère militaire, mais...

DORVAL.

Mais, mais ce frère, c'est moi. La révolution me força d'émigrer, notre mère, moins heureuse que moi, en fut victime. La veille de sa mort elle te confia, encore enfant, aux soins de l'honnête Dumont, et lui remit ce portrait que je connais bien, morbleu! À mon retour, je cherchai à savoir le nom du notaire qui t'avait élevé, etc...

.....

SCÈNE XIX. — LES MÊMES, CÉLINE, ARMAND, M. D'ESCOUR.

ARMAND.

Juste ciel! le colonel a découvert l'asile de Saint Léger!

SAINT LÉGER.

Armand près de Céline!

M. D'ESCOUR.

Hé bien, mon gendre! toutes les difficultés sont levées, on n'attend plus que vous pour signer le contrat.

ARMAND.

Arrêtez, mon père. Monsieur le colonel, veuillez m'entendre. Vous connaissez ce jeune homme?

DORVAL.

Oui, monsieur, eh bien?

ARMAND.

Ou renoncez à ma sœur, ou jurez d'oublier tous les torts qu'il peut avoir envers vous.

M. D'ESCOUR.

Mon fils!...

DORVAL.

Ah! monsieur, puissé-je au contraire en lui abandonnant la main de Mlle votre sœur lui faire oublier tous ceux que j'ai envers lui!

ARMAND.

Qu'entends-je?

SAINT LÉGER, bas à Armand.

Mon ami, tout est expliqué. Rognespèce est démasqué. Le colonel est mon frère. Dis-moi...

ARMAND.

Grand Dieu! est-il vrai?

M. D'ESCOUR.

Mais de quoi s'agit-il donc? que disiez-vous, mon gendre?

DORVAL.

Je dis que je viens de reconnaître... etc.

Voici une autre version du couplet final :

CÉLINE, au parterre.

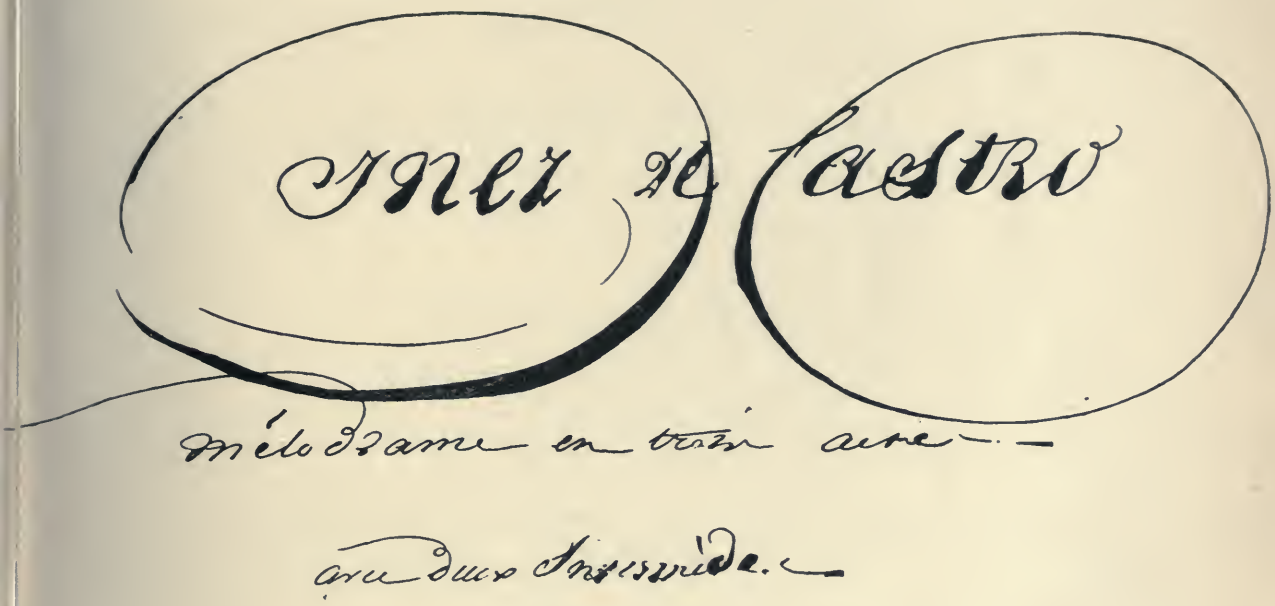
Grâce au hasard, ce dieu charmant,
Je suis unie à ce que j'aime;
Il nous abat en un moment,
Mais il nous rend heureux de même;
Messieurs, nos auteurs qui sans art
Ont tâché de vous satisfaire,
Béniront aussi le hasard
S'ils ont le bonheur de vous plaire.

Aux deux dernières pages, texte et couplets utilisés.

Au verso du dernier feuillet, le nom de Blondel, l'ami et l'émule de Victor Hugo, est inscrit près d'une figure géométrique.

INEZ DE CASTRO

MÉLODRAME



Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo en tête du manuscrit d'*Inez de Castro*.

PERSONNAGES.

ALPHONSE LE JUSTICIER, roi de Portugal.

DON PÈDRE, infant de Portugal.

LA REINE.

INEZ DE CASTRO, fille d'honneur de la reine.

LES DEUX ENFANTS D'INEZ.

L'ALCADE D'ALPUÑAR.

ROMERO, paysan.

ALIX, fille de Romero.

GOMEZ, amoureux d'Alix.

ALBARACIN, chef des maures.

LE CHANCELIER DE PORTUGAL.

LE PRÉSIDENT DU HAUT CONSEIL.

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Juges, Gardes, Exécuteurs. Un Greffier, Geôliers.

Villageois. Piqueurs. Veneurs.

Grands. Dames. Officiers.

Guerriers maures. Jeunes filles maures.

La scène est à Lisbonne et aux environs.

INEZ DE CASTRO.

MÉLODRAME EN TROIS ACTES

AVEC DEUX INTERMÈDES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une forêt. A droite est une chaumière.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN MENDIANT, L'ALCADE D'ALPUÑAR.

Ils arrivent ensemble de l'intérieur de la forêt.

LE MENDIANT, attirant à lui l'alcade, lui montre d'un air mystérieux la chaumière.

C'est ici !

L'ALCADE, du même ton.

Cette chaumière renferme les enfants du Prince de Portugal ?

LE MENDIANT.

Les enfants de don Pèdre et d'Inez.

L'ALCADE.

Et quel gage de certitude me donneras-tu ?

LE MENDIANT.

Alcade d'Alpuñar, est-ce à toi de douter de mes paroles? Les deux enfants, nés de l'union secrète de don Pèdre et d'Inez sont cachés dans cette chaumière. Entre, et tu les verras, si tu refuses de me croire.

L'ALCADE.

Je te crois. C'est toi qui m'as dit tout ce que je sais sur cette ténébreuse histoire. L'infant don Pèdre retarde son union avec la nièce de la reine; l'invasion des maures, rend, dit-il, sa présence nécessaire à l'armée. C'est toi qui m'as fait connaître et m'as mis à même d'apprendre à la reine le véritable motif de ses retards, tu m'as révélé son mariage secret avec doña Inez de Castro; il me fallait des preuves de cette alliance; aujourd'hui tu me découvres l'asile où sont cachés les deux enfants, fruits de ces amours clandestines. Écoute, tu n'es pas un mendiant, toi qui connais les secrets des rois; dis-moi qui tu es. Mes bienfaits et ceux de la reine récompenseront ton zèle, pourvu que ta discrétion l'égale.

LE MENDIANT.

Alcade d'Alpuñar, tu parlais tout à l'heure de l'invasion des maures?...

L'ALCADE.

Oui, mais ton nom? c'est ton nom que je te demande. Compte sur ma reconnaissance...

LE MENDIANT.

Alcade, je suis Albaracin, le chef des maures.

L'ALCADE.

Qu'entends-je? Vous, ce chef redouté!

ALBARACIN.

La seule présence de l'infant don Pèdre au camp portugais m'empêche de pénétrer jusqu'à Lisbonne; des soldats commandés par lui sont invincibles. J'ai dû chercher un moyen de me délivrer de cet ennemi formidable; je l'ai trouvé. Mes émissaires ont découvert le mariage caché de l'héritier du trône avec une fille d'honneur de la reine. Alors, sous ce déguisement, je suis venu à toi, alcade, à toi, le confident des secrets de cette reine. Je n'en ai point rougi. Le roi Boabdil venait ainsi souvent s'asseoir inconnu sous la tente de l'ennemi. Je t'ai appris le mariage clandestin de l'infant, je te livre ses deux enfants : maintenant c'est aux fureurs de cette reine à me servir. Les périls de tout ce qu'il a de cher au monde rappelleront don Pèdre à Lisbonne. Je ne tarderai pas à l'y suivre, car je ne crains pas l'armée, mais seulement le général.

L'ALCADE.

Je ne puis revenir de mon étonnement, de mon effroi...

ALBARACIN.

Alcade, nous nous servons tous deux en servant nos propres intérêts. Que ta reine déploie toutes ses vengeances sur Inez et ses enfants; plus leurs jours seront menacés, plus ma victoire sera certaine.

L'ALCADE.

Seigneur...

ALBARACIN.

Hé bien! tu livres ton pays à l'invasion étrangère. Qu'importe! Alcade d'Alpuñar, tu seras corrégidor de Lisbonne.

L'ALCADE.

Croyez, seigneur, que je ne veux servir que les intérêts de la reine...

ALBARACIN.

Alcade, je viens de te dire mon secret : cela te prouve assez combien je te méprise. Adieu.

Il sort.

L'ALCADE.

Oh! que n'ai-je avec moi quatre alguazils! tu ne reverrais jamais ton camp de pirates et de corsaires, audacieux Albaracin! Et moi, quelle bonne fortune! mettre à la fois la main sur le général maure et sur les enfants d'Inez! Allons, il faut se contenter de cette dernière capture.

La porte de la chaumière s'ouvre.

Hé, mais les voilà justement qui sortent... éloignons-nous.

Il se retire au fond du théâtre.

IMPRIMERIE NATIONALE.

SCÈNE II.

L'ALCADE, au fond du théâtre; ROMERO, LES DEUX ENFANTS.

ROMERO.

Pendant que les enfants jouent sur la scène, il se promène rêveur, sans voir l'alcade.

Pauvres enfants! si je comprends rien à leur sort, je veux avoir volé les reliques de Notre-Dame-da-Monte. — Oui, voilà deux mois qu'ils sont dans ma chaumière, qu'on a choisie sans doute à cause de son isolement; mais quels sont leurs parents? Je crois que Dieu le sait mieux que moi; — à moins que leur mère ne soit cette belle dame qui vient de temps en temps les voir comme en cachette, et qui pleure. — Vraiment, à chaque visite, elle laisse une bourse d'or qui contient plus de dollars que le malin diable n'en offrit à Saint-Antoine dans la tentation, elle appartient à la cour, sans doute. — Mais qu'importe tout cela? Je lui dois ma fortune, elle peut compter sur mon dévoûment. Car me voilà riche, et ce pauvre Gomez peut maintenant chercher une autre femme que ma fille Alix. — Comme ils jouent, ces chers petits enfants! — Que signifie encore cette recommandation qu'on me fait de changer leurs noms de baptême?... Qu'importe qu'on s'appelle Hilarion ou Andreo, si l'on est fils d'une femme qui n'est point mariée! Mais chut! ces innocents payent peut-être quelque grand crime ou quelque insigne folie...

Il aperçoit l'alcade.

Qui vois-je venir là? C'est l'alcade d'Alpuñar. Peste soit!... Rentrez, enfants.

L'ALCADE.

Dieu vous garde, père Romero! Vous avez là deux jolis enfants. Ne les renvoyez donc pas.

ROMERO, à part.

Que ta langue t'étrangle!

Haut.

Mille grâces, seigneur alcade... Des enfants peuvent gêner...

Aux enfants, vite et baissant la voix.

Rentrez donc, rentrez.

L'ALCADE.

Non, qu'ils restent. Ils sont charmants. Mais il me semblait, père Romero, que vous n'aviez qu'une fille...

ROMERO.

En effet, seigneur alcade; mais ce sont les enfants de mon neveu Perez... qui me les a envoyés au moment où il a été requis de se joindre à la milice qui garde les côtes de l'invasion des pirates maures.

LE PETIT GARÇON.

Cela n'est pas vrai.

L'ALCADE.

Hum! que dit-il donc là?

A part.

Bon!

ROMERO, bas à l'enfant.

Te tairas-tu? Ose dire encore un mot!

Haut.

Il parle à sa sœur, sans doute.

L'ALCADE.

Oui... — On dit qu'une grande dame vient les voir quelquefois...

LE PETIT GARÇON.

C'est...

ROMERO, bas à l'enfant.

Tais-toi donc!

Haut.

C'est leur marraine qui leur apporte quelques présents de leur âge.

L'ALCADE.

Quelle est leur marraine, père Romero?

ROMERO.

La... la duchesse de — de Rivas...

LE PETIT GARÇON.

Non.

ROMERO, avec colère.

Cesseras-tu, Gil, de parler avec ta sœur?

LE PETIT GARÇON, fièrement.

Je ne m'appelle point Gil, je m'appelle don Pèdre.

L'ALCADE, à part.

Don Pèdre! bien. C'est cela.

ROMERO, à l'alcade.

Si vous vouliez entrer dans ma cabane, pour vous rafraîchir?

L'ALCADE.

Mille grâces, mon cher Romero, ces enfants m'intéressent.

ROMERO, à part.

Le maudit homme! les damnés enfants!

L'ALCADE, à la petite fille.

Et vous, ma chère fille, comment vous appelle-t-on?

LA PETITE FILLE, avec une révérence.

Francisca. On m'appelait auparavant Inezilla.

L'ALCADE, à part.

Don Pèdre! Inez! à merveille!

LE PETIT GARÇON.

Oui, doña Inezilla. C'était votre nom quand nous demeurions dans le vieux château et que le beau prince nous nommait ses enfants.

ROMERO.

Songez au moins, seigneur alcade, qu'il ne sait ce qu'il dit.

A part.

Miséricorde!

L'ALCADE, à part.

La chose est sûre, le nid est trouvé. Allons tout dire à la reine.

Haut.

Salut, père Romero. Que la sainte vierge vous assiste!

ROMERO.

Adieu, seigneur alcade!

A part.

Que les démons t'enlèvent!

SCÈNE III.

ROMERO.

Cet infernal alcade! De quoi vient-il se mêler là! Allons, enfants, rentrez, et toi, Gil, ne t'avise plus de me démentir une autre fois.

Les enfants rentrent dans la cabane.

Voyons, qu'est-ce? Voici Alix et ce Gomez! Que me veulent-ils avec leur mine effarée?

SCÈNE IV.

ROMERO, ALIX, GOMEZ.

Pendant cette scène, on entend plusieurs fois le bruit du cor dans les bois.

ALIX.

Comment! est-ce bien vrai, mon père?

ROMERO.

Quoi?

GOMEZ.

Seigneur Romero, mon père m'a dit...

ALIX.

Que vous ne vouliez plus me marier avec Gomez.

ROMERO.

Votre père vous a dit vrai, Gomez.

ALIX.

Ô ciel! et pourquoi donc, mon père?

ROMERO.

Par notre mère de Atocha, les jeunes filles interrogent maintenant leur père comme la très sainte inquisition interroge les hérétiques.

GOMEZ.

Souffrez au moins que je vous demande, seigneur Romero, si vous avez quelque reproche à me faire?

ROMERO.

Aucun.

GOMEZ.

Eh bien! alors, pourquoi donc me refuser mon Alix après me l'avoir tant promise?

ROMERO.

Je ne saurais vous dire, mon cher Gomez, mais cela ne se peut plus.

ALIX.

Mon père!...

GOMEZ.

Moi qui menais tous les jours votre jument blanche à l'abreuvoir de Horcarral...

ROMERO.

Cela est vrai.

GOMEZ.

Moi qui ai contraint le nécroman Zulco de lever le sort qu'il avait jeté sur vos moutons...

ROMERO.

Je ne le conteste pas.

GOMEZ.

Moi qui vous ai cédé ce morceau des saints vêtements du bienheureux Jean-Baptiste que m'avait légué ma grand'mère...

ROMERO, avec impatience.

Fort bien, fort bien, Gomez! Épargnez-vous des paroles inutiles. Je ne puis vous donner Alix. J'en suis fâché; que voulez-vous? Les affaires ont changé.

GOMEZ.

Quoi! auriez-vous éprouvé quelque malheur, quelque perte? Dites, seigneur Romero, et sur-le-champ ma cabane, mes filets, mon bateau, tout est vendu pour vous...

ROMERO, à part.

Bon jeune homme! il m'afflige; mais dans le fait, ma fille est devenue riche, et les doublons de la belle dame l'élèvent au-dessus d'un pêcheur.

ALIX.

Hé bien! mon père!

ROMERO.

Bien désolé, ma chère fille; mais j'ai réfléchi; la naissance de Gomez...

GOMEZ.

Seigneur Romero, je suis le fils d'un honnête pêcheur.

ROMERO.

Il n'y en a pas de plus honnête sur toute la côte, d'Ortiz à Pilavera; mais savez-vous, mon cher Gomez, que l'un de mes ancêtres a été greffier de l'alcade d'Alpuñar?

GOMEZ.

J'ignorais...

ALIX.

Mon père, est-ce une raison pareille qui vous fera décider le malheur de votre fille? Je vous en supplie...

ROMERO.

Allons, jeune fille, il y a du chanvre à filer chez votre mère, et les heures qu'on donne aux larmes sont perdues pour le travail.

ALIX.

Non! vous m'écouterez, mon père. Je vous fléchirai. Hélas! Gomez est toute mon espérance et toute ma joie. Viens, Gomez, aide-moi à l'attendrir; dis-lui que tu m'aimes, que tu me rendras heureuse... — Mon père, ayez pitié de moi, de mes larmes, ô Dieu!

Elle tombe à ses pieds.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, L'ALCADE, LE ROI, LA REINE, INEZ, DAMES ET OFFICIERS, VALETS DE PIED, PIQUEURS, VILLAGEOIS, ETC.

Toute la cour en habit de chasse.

L'ALCADE.

Notre seigneur le roi!

ALIX ET GOMEZ.

Le roi!

ROMERO.

Le roi!

Bas à Alix.

Relevez-vous, ma fille.

LE ROI.

Qu'est-ce donc? D'où vient que cette belle jeune fille est aux pieds de ce vieillard?

ROMERO.

Seigneur... Votre Majesté... Ce n'est rien... c'est...

LE ROI.

Comment! je veux savoir cela. Parlez, jeune fille, qu'avez-vous? Ne craignez rien.

ALIX, essuyant ses larmes.

Seigneur... je suppliais mon père de me marier à mon fiancé.

LE ROI.

Mais rien n'est plus juste. Et qui empêche donc que votre père ne vous marie à votre fiancé?

ROMERO.

Seigneur, c'est que...

LE ROI.

Paix! laissez-la parler.

ALIX.

C'est que... Gomez n'est que le fils d'un pêcheur, tandis que mon père... descend du... de l'alcade d'un greffier...

ROMERO.

Du greffier d'un alcade!

LE ROI.

Bien, bien! peu importe! Vous l'aimez donc, votre Gomez?

ALIX.

Dieu!... tenez, le voilà!

Elle montre Gomez.

LE ROI, à Romero.

Allons, croyez-moi, vieillard, ils s'aiment, mariez-les. Il ne faut pas tenir à ces préjugés de la naissance.

ROMERO.

Mais, votre majesté, un pêcheur!

L'ALCADE, mystérieusement à la reine.

Madame, votre majesté m'a chargé de diriger la chasse. C'est ici la maison où sont les enfants soupçonnés d'être les fils de don Pèdre.

LE ROI, riant.

Allons! allons! ne serait-il pas possible de combler avec des doublons la distance qui sépare un pêcheur d'un greffier d'alcade? Je m'en charge, moi; Gomez touchera sur mon trésor royal une rente de cent doublons d'or.

ROMERO unit les mains d'Alix et de Gomez et s'écrie :

Tombez aux pieds du roi, mes enfants! Vive le roi!

ALIX, GOMEZ, TOUS LES VILLAGEOIS.

Vive, vive le roi! notre bon roi!

LE ROI, à Romero.

Vous, mon brave homme, n'attachez plus désormais autant d'importance aux avantages de votre naissance. Ce sont des préjugés, voyez-vous.

Romero, Alix et Gomez s'inclinent profondément et se retirent sur l'un des côtés de la scène.

LA REINE, à l'alcade.

Silence!

Elle s'avance vers le roi, tous les assistants se retirent dans le fond.

Si vous visitez cette maison, seigneur, un fidèle serviteur m'assure que vous y trouverez les fruits de cette intrigue clandestine...

LE ROI.

C'est encore de cette histoire que vous m'occupez! Ne croyez rien de tout ce qu'on vous a rapporté, madame! Don Pèdre ne songe qu'à son épée, mon fils épousera votre nièce Constance quand je le lui ordonnerai.

LA REINE.

Mais, seigneur, depuis que le traité qui a conclu notre union a décidé également ce mariage entre votre fils et ma nièce, avez-vous remarqué la sombre préoccupation d'Inez, les regards inquiets que lui lance don Pèdre...

LE ROI.

Observations sans fondement que tout cela! Et vous voulez qu'un hasard m'amène en chassant précisément devant la maison...

LA REINE.

Mais que votre majesté daigne seulement la visiter.

LE ROI.

Non sans doute; je n'irai pas troubler la paix de ces pauvres gens par des perquisitions inquiétantes pour eux... Allons, piqueurs, veneurs!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LES DEUX ENFANTS.

LE PETIT GARÇON entr'ouvre la porte de la maison et appelle sa sœur.

Oh! ma sœur, ma sœur, viens voir! des hommes, des chevaux! c'est le roi! viens voir le roi!

LA PETITE FILLE, se pressant contre son frère.

Oh!

LE ROI.

Quels sont ces enfants?

LA REINE, montrant Inez au roi.

Seigneur, voyez pâlir Inez.

En ce moment le regard du petit garçon s'arrête sur Inez, et il accourt vers elle en criant :

Ma mère! ma mère!

LA PETITE FILLE.

Ma mère!

INEZ.

Grand Dieu! malheureux enfants!

Étonnement général; Inez reçoit ses enfants dans ses bras et tombe anéantie sur un banc.

LE ROI.

Leur mère! Qu'entends-je?

LA REINE.

Vous le voyez...

LE ROI.

Que tout le monde se retire. Qu'on me laisse ici seul avec cette femme et ces enfants.

SCÈNE VII.

LE ROI, LA REINE, INEZ, LES ENFANTS.

LA REINE.

Seigneur, pour éclaircir vos doutes, interrogez ma fille d'honneur.

LE ROI.

Doña Inez de Castro, est-il vrai que vous soyez la mère de ces enfants?

INEZ, pressant dans ses bras ses enfants effrayés.

Vous le voyez, seigneur.

LE ROI.

Doña Inez de Castro, est-il vrai que don Pèdre de Portugal soit le père de ces enfants?

INEZ.

Demandez-le-lui, seigneur.

LE ROI.

Répondez.

INEZ.

Je ne puis répondre à cette question. Que votre majesté prenne ma tête.

LA REINE.

Seigneur, que voulez-vous de plus? toutes ces réticences ne sont-elles pas des aveux?

LE ROI.

Ainsi, doña Inez, vous avez souillé à la fois le noble sang de vos pères et l'auguste sang de vos rois?

LA REINE.

Oui, seigneur, elle a séduit l'infant, et les fruits de ces impures amours sont devant vos yeux.

INEZ.

Arrêtez, madame. Don Pèdre est mon époux légitime. Ces enfants sont les siens.

Au roi.

Et les vôtres, seigneur.

LA REINE.

Vous l'entendez, seigneur.

LE ROI.

Quoi! vous êtes mariés! vous avez pu tous deux oublier à ce point votre naissance!

INEZ.

Seigneur, nous nous aimions. Les caveaux funèbres de Castro ont été le temple de notre mariage, et mes aïeux ont reçu nos serments.

LE ROI.

C'est à eux que vous en rendrez compte. — Holà! gardes, que l'on conduise doña Inez à la forteresse de Lisbonne, et que le comte de Mayo m'en réponde sur sa tête.

Les deux enfants s'attachent en pleurant à Inez que les gardes emmènent.

INEZ.

Mes enfants, chers enfants, adieu!

PREMIER INTERMÈDE.

Le théâtre représente le camp des maures, assis au bord de la mer, sur laquelle on aperçoit les mâts de leurs galères. Les tentes sont ornées de flammes et de banderoles. Des soldats sont épars parmi des trophées et des faisceaux d'armes. Un chœur de jeunes filles maures et de chevaliers arabes s'avance en chantant au son des harpes, des tambours, des guitares et des clairons.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN GUERRIER.

Albaracin est absent. Avec lui la guerre a quitté son camp pour y faire place aux fêtes.

On entend une symphonie.

UNE JEUNE FILLE.

Guerriers, mêlez-vous à nos danses.
Mes sœurs, variez les cadences,
Nos maîtres vont suivre nos lois.
Qu'en nos jeux le tambour résonne,
Et que le fier clairon s'étonne
D'accompagner nos douces voix.

On danse.

UN GUERRIER.

Que le jour des combats se lève,
Soldats, dans les fêtes nourris,
Nous aimerons les jeux du glaive
Comme la danse des houris.

Les danses recommencent.

CHŒUR.

Guerriers, mêlez-vous, etc.

UN AUTRE GUERRIER.

En vain le trépas nous menace :
Rions, et tendons-nous la main.
Le Plaisir enfante l'Audace.
Dansons, nous combattrons demain.

Les danses continuent.

CHŒUR.

Guerriers, mêlez-vous, etc.

UN GUERRIER.

Voici le chef, notre chef, le grand Albaracin!

TOUS.

Albaracin! Allah! Gloire à Albaracin!

Ils se prosternent.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALBARACIN.

Il est richement vêtu d'étoffes de soie et d'or, et porte à sa ceinture un poignard recourbé.

ALBARACIN.

Compagnons, levez-vous, il faut combattre.

Tous se lèvent.

C'est en sortant d'une fête qu'on vole plus volontiers sur le champ de bataille : la main qui vient de toucher la guitare n'en sait que mieux manier le cimeterre. Amis, vous vaincrez; mes soins ont tout préparé pour la victoire. Le prince de Portugal, le redoutable don Pèdre, a quitté son camp. Vous allez attaquer une armée sans général, oui, vous allez vaincre! Venez! Nous arborerons le croissant jusque sur les murs de Lisbonne. Venez! don Pèdre a laissé ses soldats sans défense pour porter secours à une femme. Aux armes! braves amis, aux armes!

TOUS.

Allah! Allah! aux armes!

Les clairons et les cymbales exécutent une marche militaire, et les maures sortent en ordre de bataille.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une vaste salle tendue de draperies noires semées de têtes de mort et de larmes blanches, éclairée par des cierges et des pots-à-feu. Au fond est un tribunal également tendu de noir; à droite, un trône pour le roi; à gauche, un échafaud noir surmonté d'un catafalque et sur lequel on voit briller une hache. Le devant de la scène est occupé par des gardes vêtus de noir et de rouge et par les bourreaux couverts de robes de pénitents noirs et portant des torches. Deux gardes se tiennent debout au pied du trône et au pied de l'échafaud. Devant le tribunal est la table du greffier.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN GARDE, à un autre garde.

Fabricio, savez-vous pourquoi le conseil s'assemble et qui l'on va juger?

LE SECOND GARDE.

Je n'en sais rien.

LE PREMIER GARDE.

On dit que c'est une femme.

LE SECOND GARDE.

Que m'importe!

LE PREMIER GARDE.

Pauvre malheureuse! si elle entre dans cette salle, elle n'en sortira pas.

LE SECOND GARDE.

Cela ne me regarde point. Adressez-vous à Melchior, l'exécuteur, il pourra sans doute répondre à vos questions.

LE PREMIER GARDE.

Vous avez raison.

Il s'adresse à l'un des exécuteurs debout au pied de l'échafaud.

Hé, Melchior, savez-vous quelle est cette femme que le conseil va juger?

L'EXÉCUTEUR.

Non.

LE GARDE.

C'est une femme, n'est-ce pas?

L'EXÉCUTEUR.

Je l'ignore. D'ailleurs, cela n'est pas mon affaire. Je ne connais les gens que lorsqu'ils sont condamnés.

LE GARDE, à part.

Je plains l'accusé quel qu'il soit. S'il s'assied sur ce banc, c'est fait de lui.

UN OFFICIER, entrant.

Silence! les juges vont entrer.

Les gardes se rangent, et neuf grands de Portugal, vêtus de noir, prennent place au tribunal.

SCÈNE II.

LES JUGES, au tribunal; LE GREFFIER, à sa table; GARDES, ETC.

LE PRÉSIDENT.

Seigneurs, levez-vous. Voici le roi.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE ROI. Il entre précédé du héraut de justice, et s'assied sur son trône qu'entourent ses gardes; LE HÉRAUT DE JUSTICE.

LE HÉRAUT.

Moi, héraut de la justice du roi notre seigneur, voici ce que je dis : sa majesté don Alphonse, notre légitime roi, assemble le haut-conseil de la très noble grandesse de ce royaume béni de Portugal et des Algarves.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE PRÉSIDENT.

Le pouvoir de sa majesté très fidèle notre seigneur le roi vient de Dieu.

Tous se lèvent.

LE ROI.

Nous vous avons convoqués en ce palais, afin que vos très excellentes seigneuries décident de la haute accusation portée contre doña Inez, comtesse de Castro, d'avoir séduit et épousé secrètement notre fils bien-aimé don Pèdre, infant de Portugal.

LE HÉRAUT.

Loi : Tout sujet qui aura osé s'unir par le mariage à un membre de la famille royale de Bragance sera puni de mort.

LES GARDES ET EXÉCUTEURS.

Mort!

Les juges s'inclinent.

LE PRÉSIDENT.

Le pouvoir de sa majesté très fidèle notre seigneur le roi vient de Dieu. Le noble conseil va juger avec l'aide du Saint-Esprit.

LE HÉRAUT.

Le roi sort.

Tous se lèvent.

LE GREFFIER, aux gardes.

Amenez l'accusée.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté LE ROI; INEZ, vêtue de blanc, enchaînée et escortée de gardes.

LE PRÉSIDENT.

Au nom de la très miséricordieuse Trinité, je vous fais cette demande : Qui êtes-vous?

INEZ.

Inez, comtesse de Castro.

LE GREFFIER.

Inez, comtesse de Castro, est accusée d'avoir épousé secrètement son altesse royale don Pèdre, infant de Portugal.

LE PRÉSIDENT.

Est-elle accusée de ce crime?

LE HÉRAUT.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Qui le prouvera?

LE HÉRAUT.

Moi, avec l'aide de Dieu.

LE PRÉSIDENT.

Parlez : le Christ vous entend. Songez que la Vérité est mère de la Justice.

LE HÉRAUT.

Par-devant nous, héraut de la justice du roi notre seigneur, a comparu le frère très révérend Urbano Velasquez, religieux de Saint-François, chapelain du château de Castro, lequel a déposé avoir, il y a six ans à la Sainte-Marie, donné la bénédiction nuptiale dans les caveaux funèbres de Castro, à doña Inez et à un inconnu qui s'est nommé don Pèdre de Portugal. Cela est la vérité.

LE PRÉSIDENT, aux juges.

Seigneurs, le crime est-il prouvé?

UN JUGE.

Avec la permission de sa seigneurie, est-il sûr que cet inconnu fût l'infant?

LE HÉRAUT.

Le religieux l'affirme.

LE JUGE.

Ce religieux connaissait-il son altesse royale?

LE HÉRAUT.

Nous devons dire qu'il ne la connaît pas.

LE JUGE.

Cette déclaration est insuffisante pour prononcer l'arrêt de mort de l'accusée.

LE HÉRAUT.

Elle suffit, noble seigneur, puisque l'accusée avoue son crime.

LE PRÉSIDENT.

Les paroles d'un accusé ne peuvent rien ni pour ni contre lui. — Seigneurs juges, le crime est-il prouvé?

LE MÊME JUGE.

Non.

UN SECOND JUGE.

Pour lever tout obstacle, je demande que l'infant soit cité devant le haut tribunal.

UN TROISIÈME JUGE.

Son altesse est absente de Lisbonne. Elle est au camp de Billegas.

LE SECOND JUGE.

Qu'on envoie un messager. Son altesse peut être ici demain.

LE PREMIER JUGE.

Votre seigneurie prendra garde qu'un prince de sang royal ne peut comparaître devant un tribunal sans la permission expresse du roi.

LE SECOND JUGE. Il s'adresse au premier.

Seigneur, quand il s'agit d'un crime d'état, le très haut conseil de la Grandesse peut tout pour s'éclairer, et ses membres devraient dépouiller toutes les préventions de l'amitié ou de la compassion.

UN QUATRIÈME JUGE.

Noble président, que votre seigneurie cite son altesse royale.

LE PREMIER GRAND.

Je demande à vos seigneuries si cela se peut sans la permission royale.

LES JUGES.

Oui. — Non.

LE PRÉSIDENT.

Le tribunal va juger de cette difficulté, et se rendre d'abord à la chapelle, afin d'éclairer sa délibération par la prière. — Faites sortir l'accusée.

Tous sortent.

SCÈNE V.

La décoration change et représente l'intérieur d'une prison.

L'ALCADE, seul.

Ces divisions qui ont éclaté dans le conseil inquiètent la reine. L'infant est puissant, les grands l'aiment ou le craignent, le peuple l'adore. On dit que, pendant que le tribunal se disputait, la foule commençait à murmurer. Bref, la reine, que l'existence d'Inez blesse dans ses plus chers intérêts, a cru prudent de décider son sort, quelle que soit l'issue du procès. Je lui ai proposé un moyen, elle m'a chargé de l'exécution, et je crois...

Entre un geôlier.

SCÈNE VI.

L'ALCADE, UN GEÔLIER.

L'ALCADE, mystérieusement.

Hé bien?

LE GEÔLIER.

Elle a fait ce que vous désiriez.

L'ALCADE.

Sans refus, sans hésitation? Que lui avez-vous dit?

LE GEÔLIER.

Ce que vous m'aviez ordonné. Que le médecin de la forteresse la priait de boire cette potion calmante...

L'ALCADE, à part.

Calmante pour la reine. — Courage! La prédiction du chef maure s'accomplira. Me voilà, de cette affaire, au moins corrégidor de Lisbonne.

Il sort.

SCÈNE VII.

LE GEÔLIER, seul.

Comme il est joyeux, ce seigneur! Il faut qu'il s'intéresse bien à la prisonnière. Il est vrai de dire que la pauvre doña m'attendrit moi-même, moi qui ne me croyais pas plus tendre que les taureaux de pierre laissés par les maures dans la vallée de Roconceì.

Une porte du fond s'ouvre.

Hé! qui va là?

SCÈNE VIII.

LE GEOLIER, DON PÈDRE, caché par un large manteau et un chapeau rabattu; LES DEUX ENFANTS, ROMERO.

DON PÈDRE.

Au nom de sa majesté le roi, lisez.

LE GEÔLIER, lisant.

«Sa majesté permet à doña Inez de voir ses enfants. Le comte de Mayo «ordonne aux concierges et geôliers de laisser libre passage à l'officier et au «guide desdits enfants, auxquels on amènera leur mère...» C'est bien en effet la signature du comte de Mayo. — Seigneurs, attendez-moi, je vais chercher la prisonnière.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LE GEÔLIER.

ROMERO, à don Pèdre.

Seigneur, je ne vous connais pas, mais je crois voir des larmes briller dans vos yeux. Hélas! si vous vouliez, si vous daigniez m'aider, il nous serait facile de sauver la prisonnière. Ah! je vous en aurais une reconnaissance éternelle... et l'infant don Pèdre n'oublierait pas ce service.

DON PÈDRE, surpris.

Comment!...

ROMERO.

J'expose ma tête peut-être, seigneur, mais je vais tout vous dire. C'est à moi que doña Inez avait confié ses enfants, ces malheureux enfants qui l'ont perdue. Ses bienfaits m'ont tiré de l'indigence, mon dévoûment la tirera du péril, ou je succomberai. C'est dans ce dessein que je me suis aujourd'hui introduit dans cette prison comme guide de ces enfants, et ne prévoyant pas qu'on me ferait garder par un officier. Maintenant, noble seigneur, vous pouvez la sauver avec moi ou me perdre avec elle.

DON PÈDRE, il serre vivement la main de Romero.

Tu es un brave et digne vieillard.

ROMERO.

Seigneur, voici doña Inez. Silence!

Inez entre accompagnée de gardes, et enchaînée.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, INEZ, GARDES, GEÔLIERS.

DON PÈDRE.

Geôliers, gardes, retirez-vous.

Les gardes se retirent.

INEZ.

Mes enfants! mes enfants!

Ils se jettent dans ses bras.

Votre présence m'apporte bien de la joie, mais, hélas! elle m'annonce mon arrêt de mort sans doute : on me permet un moment de bonheur avant le supplice. Le supplice, ô ciel! Mourir sans avoir vu don Pèdre, sans lui avoir dit un dernier adieu! Il n'aura pu me protéger; je n'aurai pu le consoler. Mes enfants, embrassez-moi, vous n'embrasserez plus peut-être votre père, ni votre mère... Ô don Pèdre, don Pèdre, où êtes-vous?

DON PÈDRE. Il jette son manteau et découvre sa tête.

Inez! mon Inez bien-aimée! le voici!

INEZ, se jetant dans ses bras.

Dieu sauveur!

LES ENFANTS.

Mon père!

ROMERO, tombant à genoux.

Quoi! c'était son altesse royale...

DON PÈDRE, pressant Inez sur son cœur et tendant la main à Romero.

Ô ma noble épouse!... — Oui, brave homme, c'est moi-même à qui vous avez dévoilé votre dévoûment, et, comme vous le disiez, l'infant don Pèdre n'oubliera pas ce service. Vous me seconderez pour sauver votre bienfaitrice.

ROMERO.

Ah! seigneur, ma vie, mon sang, tout est à vous.

LE PETIT GARÇON, à Romero.

Vous voyez que je ne suis pas Gil, mais don Pèdre.

DON PÈDRE.

Que vois-je, Inez? Dieu! des chaînes, d'infâmes chaînes sur tes mains adorées! Oh! laisse-moi briser tes fers...

Il brise violemment les chaînes.

Les misérables! Qu'ils sentiront un jour cruellement ma vengeance! Mais viens, viens maintenant, le temps presse...

LES DEUX ENFANTS.

Ma mère, oh! venez.

INEZ.

Prince, que voulez-vous? Ciel!

DON PÈDRE.

Que tu me suives! Couvre-toi de ce manteau.

INEZ.

Oh non! si nous étions surpris, j'exposerais vos jours...

DON PÈDRE.

Qu'importe, lorsqu'il s'agit des tiens!

INEZ.

Ô Dieu! déjà peut-être votre vie est menacée. Comment avez-vous pu vous introduire ici?

DON PÈDRE.

Écoute, j'étais au camp, près de la côte de Billegas. Un message secret m'avertit de tes périls, j'accours. Le haut tribunal était assemblé, en une séance il allait décider ta mort. Un des juges, mon ami dévoué, suscite un incident pour retarder la délibération. Le comte de Mayo, qui me sert également, me facilite secrètement l'entrée de cette prison. Le peuple est prêt à se soulever. Les soldats murmurent. Fuyons. Tout nous favorise. J'ai un château-fort dans les Algarves, j'y soutiendrai, s'il le faut, une guerre contre le roi. Mon absence permettra aux maures de débarquer.

INEZ.

Y pensez-vous, seigneur! La révolte, la guerre civile!

DON PÈDRE.

Tout pour te sauver!

INEZ.

Ah! plutôt mille fois mourir!

DON PÈDRE.

Ô Inez, n'es-tu pas mon épouse? n'est-ce pas mon premier devoir que de t'immoler tout, père, trône, patrie?... Hé bien! point de révolte, point de guerre, viens, mon Inez, je ne combattrai pas, je ferai plus pour toi, je me cacherai. Oh! laisse-toi fléchir, tu sais que je mourrai si tu meurs, ne fais pas deux orphelins de ces enfants auxquels tu dois ta vie puisqu'ils ne t'ont point demandé la leur.

LES ENFANTS.

Oh! venez! venez! Ma mère, ne pleurez plus!

INEZ.

Mes enfants, prince, cher prince, laissez-moi, je n'ai point de force dans le cœur... laissez-moi, de grâce.

ROMERO, à genoux.

Madame, au nom du ciel!...

En ce moment, la porte du fond s'ouvre. Une foule de gardes et de geôliers entrent avec des torches. Le héraut de justice les précède. Les enfants effrayés se jettent dans les bras d'Inez et de don Pèdre.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, LE HÉRAUT DE JUSTICE, GARDES, GEÔLIERS.

LE HÉRAUT.

Notre seigneur le roi!

Étonnement et terreur.

LE ROI, à don Pèdre.

Vous ici, prince!

DON PÈDRE.

Seigneur, c'est de ne m'y voir pas que vous auriez pu vous étonner.

LE ROI.

Avez-vous osé oublier votre devoir?

DON PÈDRE.

Mon devoir, je ne l'oublie pas, il est de défendre mon épouse légitime menacée.

LE ROI.

Fils téméraire! sujet rebelle! Savez-vous que la loi du royaume punit du dernier supplice celui qui brave son père et son roi?

DON PÈDRE.

La loi du ciel défend de plus haut d'abandonner son épouse.

LE ROI.

Audacieux! Est-ce la rébellion que vous invoquez?...

DON PÈDRE.

Non, mon père, non, seigneur, voici mon épée.

Il remet son épée.

Sans elle, sans Inez, peut-être aurais-je écouté de séditieuses tentations et usé de ma gloire pour protéger mon amour. Mais maintenant, je n'aspire qu'à partager son sort, quel qu'il soit. C'est à cet ange que vous persécutez que votre majesté doit l'innocence de son fils et le salut de son trône.

LE ROI.

Qu'entends-je, Inez?

INEZ.

Seigneur, il s'accuse, ne le croyez pas...

DON PÈDRE.

Laissez-moi tout dire, Inez. Oui, seigneur, j'avais pénétré dans cette prison pour en arracher mon épouse, fuir avec elle, et la défendre avec l'épée contre votre majesté même... — C'était mon dessein, seigneur. La généreuse résistance d'Inez a tout changé!

LE ROI.

Tant de noblesse eût mérité un meilleur sort.

DON PÈDRE.

Oui, mon père, c'est celle que vous refusez pour fille qui vous a conservé votre fils!

LE ROI.

Inez!.. Pourquoi faut-il qu'un crime d'État pèse sur sa tête?

DON PÈDRE.

Un crime! Si c'en est un, c'est moi qui suis coupable. Ah! vous ne savez pas, mon père, que de soins, que de séductions funestes j'ai dû employer pour lui faire partager mon amour! Et quand elle m'aima, que de larmes, que de vaines prières pour obtenir d'elle une secrète union! Ma mort seule, il fallut l'en menacer, pour qu'elle consentît à mon bonheur. Maintenant, seigneur, vous le voyez, si elle m'a épousé, ce n'était que pour sauver mes jours. Ah! sauvez-la à son tour, mon père! Punissez-moi, condamnez-moi. Que votre majesté ordonne mon supplice. Tout le crime doit retomber sur moi qui ai entraîné cette noble Inez dans l'abîme.

LE ROI.

Mon fils!

INEZ.

Ah! seigneur, ne l'écoutez pas. C'est moi qui ai été faible et coupable. Les jours de l'infant vous doivent être précieux pour vos sujets et contre vos ennemis. Moi, ma vie n'est rien, prenez-la, seigneur, qu'importe dans le royaume que je vive! Il faut un héritier au trône, seigneur, il faut un père à ces enfants qui n'auront bientôt plus de mère.

Elle se jette aux pieds du roi.

Seigneur, promettez-moi que don Pèdre vivra, qu'il vivra pour vous, pour votre peuple, hélas! et pour mes tristes enfants qui ne seront bientôt plus que les siens...

Les enfants embrassent le roi, il détourne la tête comme pour cacher des larmes d'attendrissement.

LE PETIT GARÇON, au roi, montrant don Pèdre.

Il est mon père, et vous êtes mon père aussi! — N'est-il pas vrai que vous ne tuerez pas ma mère?

LE ROI.

Grand Dieu! je ne sais où je suis,..

ROMERO, à genoux.

Seigneur, que votre majesté se souvienne de ce qu'elle m'a dit quand je me refusais au mariage de mes enfants.

LE ROI.

Mon fils, ma fille Inez!... Oui, don Pèdre, elle est à toi, elle est noble et grande comme une reine. Laissez-moi embrasser vos enfants, ils sont les miens. — Qu'on avertisse la reine et les grands! Que le haut tribunal se sépare; qu'on sache qu'Inez est ma fille et que j'approuve son union avec l'infant.

DON PÈDRE, INEZ, LES ENFANTS, aux pieds du roi.

Ah! seigneur! Ô mon père!

DON PÈDRE, serrant Inez dans ses bras.

Qui eût espéré ce bonheur? Oh! quelles longues années de félicité devant nous, mon Inez! — Vous pâlissez, qu'avez-vous?

INEZ.

Je ne sais, prince, cette révolution soudaine... peut-être... On ne passe pas sans émotion du désespoir à la joie...

DON PÈDRE.

Juste Dieu! vos yeux s'éteignent, votre sein se gonfle!

INEZ.

Ah! je brûle! un feu sourd et violent dévore mes entrailles! je brûle, ô ciel! tous mes membres se roidissent...

Effroi général.

DON PÈDRE.

Mon Inez! ma bien-aimée Inez! dis-moi, qu'as-tu?

INEZ.

Soutenez-moi dans vos bras, cher prince, je me sens défaillir... Donnez-moi mes enfants.

Elle tombe dans les bras du prince.

LE ROI.

Mon malheureux fils!

DON PÈDRE.

Ô Dieu! va-t-elle mourir? Qu'ai-je fait pour qu'un tel malheur renverse toute ma vie?

INEZ.

Oui, je me meurs... Ce breuvage cruel...

DON PÈDRE.

Le poison!

LE ROI.

Qu'entends-je?

DON PÈDRE.

Je reconnais tes ennemis implacables, Inez, tu seras vengée...

INEZ.

Oh non!... j'aurais vécu bien heureuse, mais je meurs satisfaite, car je meurs votre épouse et innocente devant mon roi.

DON PÈDRE.

Tu meurs donc!... Dis-moi, mon Inez adorée, il est donc vrai que tu meurs?

INEZ.

Prince!... bien cher époux!... Hélas! mes enfants, embrassez-moi, consolez votre père...

LES ENFANTS.

Ma mère, oh! ne mourez pas, ma mère!

INEZ, au roi.

Seigneur, mon père, pardonnez-moi.

LE ROI.

Ô malheur! mon cher fils!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, au roi.

Seigneur, les maures sont sous les murs de Lisbonne. Albaracin a profité de l'absence du prince pour combattre. L'armée, vaincue et découragée, attend votre présence.

LE ROI.

Grand Dieu! tous les malheurs à la fois!

INEZ.

C'est moi qui cause ce nouveau désastre.

A don Pèdre.

Prince, sortez de votre abattement. Adieu. Allez combattre... je meurs.

Elle expire.

DON PÈDRE.

Ô douleur!

Il se réveille avec égarement.

Seigneur, aux armes! à la mort! à la vengeance!

SECOND INTERMÈDE.

On voit un champ de bataille sous les murs de Lisbonne. Combat. D'un côté, Albaracin et les maures. De l'autre, le roi, don Pèdre et les Portugais. Don Pèdre, entraîné par la chaleur de l'action, disparaît. Combat du roi et d'Albaracin. Le roi tombe. Les grands accourent et l'environnent. On entend en même temps des cris de triomphe.

UN OFFICIER.

Victoire! victoire! les maures sont repoussés.

UN AUTRE.

Le roi est mort.

UN AUTRE.

Le salut de notre patrie nous coûte la perte de notre roi.

SOLDATS ET OFFICIERS.

Le roi Alphonse est mort! vive le roi don Pèdre!

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le péristyle d'un superbe palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, en habits de deuil; L'ALCADE D'ALPUÑAR, revêtu de la toge de corrégidor; GRANDS DE PORTUGAL, GARDES.

L'alcade, maintenant corrégidor, et la reine sont sur le devant de la scène. Dans le fond, les grands paraissent s'entretenir avec inquiétude.

LA REINE, à voix basse.

Quoi! c'est vraiment aujourd'hui qu'il veut être couronné?

LE CORRÉGIDOR, de même.

Oui, madame.

LA REINE.

Le lendemain de la mort de son père. Voilà bien la preuve de sa folie!

LE CORRÉGIDOR.

Il l'exige, il l'ordonne, madame. Et, par suite de cette démence, il veut que la cathédrale soit pour son couronnement tendue de draperies funèbres.

LA REINE.

Mais il comprend pourtant qu'il est roi?

LE CORRÉGIDOR.

Oui, madame, on a vu s'éclaircir un moment cette sombre mélancolie qui, depuis la perte si récente d'Inez...

Ici la reine tressaille.

égare l'esprit de don Pèdre et que n'avait même pu dissiper la mort inattendue du roi son père dans le combat contre les maures.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LA REINE, à part.

Puisse cette folie durer longtemps! Ma puissance durera avec elle.

Haut.

Eh bien! mon cher corrégidor, qu'a dit le roi don Pèdre?

LE CORRÉGIDOR.

Rompant ce silence farouche qu'il garde depuis que doña Inez...

LA REINE, bas au corrégidor.

Encore! Alcade d'Alpuñar, est-ce sans effort que votre mémoire revient sur cet événement?

LE CORRÉGIDOR, bas.

Puis-je me repentir de vous avoir servie, madame?

Haut.

Sa majesté a ordonné que tout fût prêt aujourd'hui pour son couronnement. Puis comme occupée de quelque dessein secret, elle a demandé si le tombeau de doña Inez n'était pas déjà placé dans la cathédrale.

LA REINE.

Vraiment! Quel peut être son projet? Mais je crois que voici le roi lui-même.

Les grands se rangent à droite et à gauche.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DON PÈDRE, précédé de ses gardes et vêtu de deuil, LES DEUX ENFANTS, également en deuil; PEUPLE, SUITE, ROMERO, GOMEZ, ALIX, parmi le peuple.

UN OFFICIER DES GARDES.

Notre seigneur le roi!

Tous se découvrent. Don Pèdre s'avance, sombre, les bras croisés sur sa poitrine, la tête baissée.

LE CORRÉGIDOR, un genou à terre.

Seigneur, le peuple de Lisbonne attend avec impatience le couronnement de votre majesté...

DON PÈDRE.

Oui, cela est vrai, — c'est moi qui suis le roi, alcade d'Alpuñar.

LE CORRÉGIDOR, troublé, à part.

Alcade d'Alpuñar! Juste ciel! saurait-il?

Haut.

Tout est prêt pour cette heureuse...

DON PÈDRE.

Ah! vous avez eu soin aussi de faire construire un échafaud devant la prison d'état?

LE CORRÉGIDOR.

Un échafaud! Votre majesté! j'ignorais... Et pour qui?

DON PÈDRE.

Pour vous, alcade d'Alpuñar.

LE CORRÉGIDOR.

Dieu tout-puissant! moi! Je suis innocent! Grâce, seigneur! Votre miséricordieuse majesté!...

DON PÈDRE.

Silence! La peur vous fait perdre la mémoire. — Alcade d'Alpuñar, qui a remis le poison au geôlier?...

LE CORRÉGIDOR, aux pieds du roi.

Au nom du ciel, au nom du Dieu clément par qui vous régnez, prenez pitié de moi, seigneur!

DON PÈDRE.

Pitié! tu demandes ce que tu n'as pas eu, misérable!

LE CORRÉGIDOR.

J'ai tout fait, seigneur, par ordre de la reine.

DON PÈDRE.

Je le sais, lâche!... Qu'on l'entraîne et qu'il meure! Le jour de vengeance est venu.

Des gardes entraînent le corrégidor.

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté LE CORRÉGIDOR.

LA REINE.

Seigneur, vous ne croyez pas...

DON PÈDRE, avec égarement.

Qui me parle? C'est elle, ce me semble, cette femme qui a causé tout mon malheur. Ô Inez! Inez! ta meurtrière est devant mes yeux...

A la reine.

N'est-il pas vrai, madame?

LA REINE.

Vôtre majesté...

DON PÈDRE.

Je vous présente les enfants que vous avez rendus orphelins...

LA REINE.

Seigneur, ces soupçons...

DON PÈDRE.

Madame, vous êtes veuve; moi aussi je suis veuf; mais nous reverrons peut-être bientôt tous deux les êtres qui partageaient notre vie. Réjouissez-vous avec moi.

LA REINE, tremblante.

Oserez-vous?...

DON PÈDRE.

Si vous craignez que je n'attente à une tête royale, fuyez, retournez en Castille, près de votre frère, ou demain je vous envoie dans la tombe, près de votre époux.

LA REINE.

Qu'entends-je? un exil!...

DON PÈDRE, avec fureur.

Reine, femme, ôtez-vous de la portée de mes yeux et de mon épée!

LA REINE.

Eh bien! guerre à vous, roi insensé!

Elle sort.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté LA REINE.

DON PÈDRE.

Ô Inez! les cruels m'ont rendu cruel. Ô mon Inez!

Aux grands.

Allons! l'archevêque ne m'attend-il pas à la cathédrale?

ALIX, GOMEZ, LE PEUPLE.

Vive le roi! Hommage au roi don Pèdre!

ROMERO.

Vive à jamais notre roi don Pèdre!

DON PÈDRE.

Quelle est cette voix?... Elle a retenti en moi comme une voix fidèle.

Il se tourne vers Romero.

Ah! c'est toi, digne vieillard! Approche, je te reconnais. C'est le jour de récompenser autant que de punir. Tu assisteras à la cérémonie de mon couronnement comme corrégidor de Lisbonne.

LES GRANDS, à part.

Corrégidor de Lisbonne, un simple paysan! Il est vraiment en délire!

ROMERO.

Ah! seigneur, je suis indigne...

DON PÈDRE.

Tu en es digne, puisque tu t'en dis indigne.

Aux grands.

Seigneurs, reconnaissez le nouveau corrégidor.

LE PEUPLE.

Vive notre roi bien-aimé don Pèdre! qu'il vive à jamais!

DON PÈDRE, à part.

Ah! peuple, si tu m'aimes, demande au ciel ma mort et non ma vie.

Il sort avec sa suite.

SCÈNE V.

Le théâtre représente l'intérieur d'un caveau sépulcral.

LE ROI, LE CHANCELIER, LE CORRÉGIDOR, LES ENFANTS, SEIGNEURS, GARDES, PRÊTRES, ETC.

UN SEIGNEUR.

Quoi! c'est devant ce tombeau que votre majesté place son trône!

DON PÈDRE, sombre et les yeux baissés.

Oui, c'est ici! Seigneurs, c'est ici que je veux être couronné.

Étonnement.

LE CHANCELIER.

Hommage, au nom de Dieu, au roi don Pèdre, notre seigneur!

TOUS, s'agenouillant.

Hommage!

LE CHANCELIER.

Fidélité, au nom de Dieu, au roi don Pèdre, notre seigneur!

TOUS.

Fidélité!

LE CHANCELIER.

Que le ciel répande les bénédictions sur son règne et les félicités sur sa vie!

DON PÈDRE, comme réveillé par ces paroles.

Mon règne! ma vie! félicités!...

LE CHANCELIER, au roi.

Seigneur, au milieu de l'ivresse qu'inspire cette auguste et heureuse cérémonie, que votre majesté daigne un moment s'arracher à la douleur dont l'accable la mort glorieuse du roi son auguste père...

DON PÈDRE. Il se lève de son trône comme réveillé.

Oui, il est mort, mon père! Mon veuvage m'avait fait oublier que je suis orphelin. Mon père est mort! O Dieu! c'est elle qui est morte! elle, mon Inez, celle qui était tout pour moi!

LE CHANCELIER.

Roi de Portugal, suspendez votre douleur. Voici l'instant solennel; la couronne va être posée sur votre front sacré.

DON PÈDRE.

Oui, il faut que vous me couronniez; — mais attendez donc, seigneur chancelier, il faut en même temps couronner votre reine.

TOUS.

Notre reine!

DON PÈDRE.

Hé oui, seigneurs! — Dites, n'est-elle pas couchée, là, dans ce caveau funèbre? — Oui, ce cercueil est sa couche royale. Allons, qu'on aille la chercher, elle attend. — C'est votre reine, plusieurs d'entre vous, seigneurs,

l'ont persécutée, mais, soyez tranquilles, elle ne s'éveillera pas pour vous nommer à son vengeur.

On apporte sous un drap noir le cercueil qui contient les restes d'Inez.

La voilà! — Qui la reconnaîtra? Hélas!

Il jette son manteau royal sur le cercueil.

Les tigres ne m'ont laissé d'elle que cela. Et ce manteau royal ne peut me cacher le linceul.

LE CHANCELIER.

Seigneur, voici la couronne et l'épée.

DON PÈDRE.

La couronne, l'épée, c'est tout ce que j'attends.

Il prend la couronne et la pose sur la tête du cercueil.

Ô Inez, reçois la couronne, je vais prendre l'épée; partage mes honneurs sur terre, je vais partager les tiens dans le ciel.

Il prend l'épée, embrasse ses enfants et lève le bras pour s'en frapper.

LES ENFANTS.

Ô mon père!

TOUS.

Grand Dieu!

En ce moment une lumière miraculeuse remplit la scène; une musique douce et lointaine se fait entendre. L'ombre d'Inez apparaît radieuse et environnée d'anges au-dessus du tombeau.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, L'OMBRE D'INEZ.

TOUS.

Quel prodige!

Ils tombent prosternés.

L'OMBRE.

Arrêtez, don Pèdre! Un crime allait nous séparer pour jamais. Si vous voulez que l'éternité nous unisse, vivez pour nos enfants, vivez pour votre

peuple. La vie est courte et bien des hommes qui vivent ont besoin de vous sur la terre. Il m'a été permis, cher époux, de venir du séjour des âmes pour vous dire ceci de la part du Seigneur : Vivez et souffrez, le bonheur des peuples a quelquefois besoin du malheur des rois.

DON PÈDRE.

C'est bien vous, ô mon Inez, je vous revois, je vous obéirai, mais, ange du ciel, daignez rester près de moi, ne m'échappez pas.

LES ENFANTS, tendant les bras.

Restez, restez, ma mère, nous sommes heureux!

L'OMBRE.

Ô mes enfants! ô mon époux bien-aimé! il faut que je vous quitte, mais vous me reverrez toute l'éternité. Vivez, adieu!

L'ombre s'évanouit.

DON PÈDRE.

Ô Dieu! quel est donc le devoir des rois, puisqu'il me faut lui sacrifier jusqu'au bonheur de mourir!

NOTES

DE CETTE ÉDITION

LE MANUSCRIT

D'INEZ DE CASTRO.

Ce manuscrit, non daté, se compose de quatre petits cahiers de fort papier réglé, cousus avec de gros fil, numérotés au recto et au verso de 1 à 95, et mesurant 16 centimètres de hauteur sur 22 de largeur. L'auteur laisse déjà une marge de la moitié de la page en prévision des additions et corrections, mais il écrit au recto et au verso. Peu de ratures. Les feuillets 9, 53, 63, 77, sont soigneusement collés par des pains à cacheter sur des pages contenant le texte de premier jet. Pourtant, on peut voir, en transparence (feuillet 9), que le «mélodrame» était intitulé d'abord : *Don Pèdre de Portugal* et commençait par le monologue de Romero, seul devant sa cabane (actuelle scène II). Plus tard, Victor Hugo a jugé nécessaire d'exposer plus clairement la situation et a ajouté une scène entre l'Alcade et le chef des Maures; puis, sur ce dernier nom il a écrit en surcharge : *le Mendiant,* ne voulant pas tout de suite découvrir la personnalité d'Albaracin.

Les derniers mots du premier acte sont barrés; on lit sous les ratures :

INEZ, au roi et à la reine.

Seigneur, madame, je vous laisse vos enfants.

La seconde page collée (feuillet 53) cache une partie de l'intermède au camp des Maures, qui venait après la délibération des juges d'Inez; cet intermède est recopié presque sans changements et placé avant le deuxième acte. L'écriture est renversée et très différente du reste du manuscrit.

Sous la troisième page collée (feuillet 63), on découvre des différences assez sensibles dans le texte primitif de la scène V, acte II; nous rétablissons ici ce texte que le lecteur pourra comparer à celui de la page 170 :

... trône, patrie?... Grand Dieu! tu m'aurais sacrifié ta jeunesse, donné ta vie, dévoué ton âme, Inez, tu aurais tout fait pour moi, toi qui n'es qu'une faible femme, et moi qui porte un cœur de prince et une épée de gentilhomme, j'accepterais tant de preuves de tendresse sans te donner un témoignage d'amour!

INEZ.

Ah! don Pèdre, je tremble pour vous. Prouvez à votre Inez que vous l'aimez, embrassez-la et fuyez.

DON PÈDRE.

Moi fuir! Moi, que je t'abandonne! Va, ne l'espère pas. As-tu donc cru lier ta vie au destin d'un lâche? Ah Dieu! je te suivrai plutôt au supplice, mais avant de t'y suivre, j'aurai ébranlé de mes mains ce trône de Portugal, dont je suis l'héritier

INEZ.

Ne parlez pas ainsi, seigneur. Hélas! je ne puis vous suivre. N'empoisonnez pas mes derniers instants.

DON PÈDRE.

Tes derniers instants seront les miens. Ô mon Inez, s'il est vrai que tu m'as jamais aimé, s'il est vrai que tu as en souvenir les belles et douces années de notre secret bonheur, viens, ne me repousse pas, viens recommencer dans quelque obscure retraite cette vie de félicité. Eh bien, point de révolte, point de guerre, je ne combattrai pas...

A la scène suivante, trois lignes barrées affirment les projets de don Pèdre :

Si elle m'eût écouté, vous auriez trouvé cette prison vide, votre armée révoltée, votre peuple divisé... Hélas!

La dernière page recouverte par le texte définitif (feuillet 77) contient en quelques répliques la mort d'Inez, qui expirait avant d'apprendre la défaite des Portugais; en marge est écrite la dernière scène et l'exhortation d'Inez envoyant don Pèdre combattre; c'est le texte mis au net sur une nouvelle page.

Peu de variantes au dernier acte; la plus importante est dans la dernière phrase :

DON PÈDRE.

Ô Dieu! quel est donc le devoir des rois, puisqu'il *m'impose le sacrifice de ma mort!*

NOTES DE L'ÉDITEUR.

HISTORIQUE DU *THÉÂTRE DE JEUNESSE.*

Le Théâtre de Jeunesse fut composé pendant la période où Victor Hugo, adolescent, était très malheureux.

Une lettre, datée de juin 1814 et adressée par Pierre Foucher au général Hugo [1], nous apprend que celui-ci, alors à Thionville qu'il défendait contre les alliés, avait envoyé sa sœur, Mme Martin, chercher ses deux fils chez leur mère et les lui enlever.

A son retour de Thionville, en septembre, le père mit Eugène et Victor en pension, avec interdiction formelle de voir Mme Hugo [2].

Ce fut un désespoir pour les deux enfants, pour Victor surtout, le plus jeune, qui avait pour sa mère un véritable culte; séparé d'elle brutalement, enfermé dans cette « triste pension sombre et enserrée entre la prison de l'Abbaye et le passage du Dragon » [3], il n'avait d'autre ressource que de pleurer avec son frère Eugène et de traduire son chagrin dans des vers qui, abstraction faite de la forme « noble » imposée par l'époque, sont vraiment touchants; les voici; ils sont extraits de l'un des onze cahiers signalés par Mme Victor Hugo [1] et dont deux seulement subsistent :

ÉLÉGIE [2].

Brillants de pourpre et de lumière,
Les coursiers du soleil ont fini leur carrière;
La couronne du dieu, les nuages dorés
De ses derniers rayons sont déjà colorés;
Déjà sur l'horizon l'étoile scintillante
Mêle au jour expirant sa lueur vacillante,
Et le char de Phébé s'élevant dans l'azur,
Répand sur l'univers un éclat doux et pur.
Tout est calme. Oubliant la guerre et ses alarmes,
Le soldat dort en paix étendu sur ses armes;
Le laboureur jouit d'un utile repos,
Et le berger paisible a rentré ses troupeaux;
Les oiseaux assoupis ont cessé leur ramage,
Le seul Zéphyre agite le feuillage;
Le silence en tous lieux a remplacé le bruit,
Et rien ne trouble plus le repos de la Nuit...
Tout est calme... et moi seul, ô douleur trop amère!
Séparé d'une tendre mère,
Privé du bonheur de la voir,
J'exhale en soupirant mon sombre désespoir!
Jusqu'à quand, Destin implacable,
Poursuivras-tu ce cœur que ta fureur accable?
Quel crime ai-je commis? par quel forfait affreux
Ai-je pu mériter un sort si rigoureux?
Ma mère des vertus m'offrait un pur modèle,
Elle eût formé mon cœur... Je suis séparé d'elle!
Séparé de ma mère!... O vous, sensibles cœurs!
Jugez si ma tristesse égale mes malheurs!
Non, non, ce ciel que j'importune
Allègera mon horrible infortune,
Près de ma mère enfin je coulerai mes jours,
Et si je la revois, ce sera pour *toujours*.
Je me tais; tout à coup, l'amante de Narcisse
A répété *Toujours!* Sa voix consolatrice
Dans mon cœur désolé fait renaître l'espoir...
Maman, je suis heureux, si je puis te revoir!

Une nature moins énergique se fût abandonnée à son chagrin; Victor en

[1] *Collection Louis Barthou.* — Cette lettre a été publiée par M. Louis Guimbaud (*Souvenirs inédits de Pierre Foucher*).

[2] Cette interdiction durait encore en 1817. Une lettre d'Abel Hugo à son père y fait allusion. Voir Louis Belton, *Victor Hugo et son frère Eugène à la pension Cordier et Decotte et au lycée Louis-le-Grand.*

[3] Mme Victor Hugo, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

[1] *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

[2] Cette élégie est l'ouvrage de deux heures. Pourquoi l'esprit dit-il si mal ce que le cœur sent si bien? — *Note du manuscrit.*

triompha par un travail acharné et varié. Nous lisons dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie :*

«J'ai entre les mains une dizaine de cahiers de vers faits par Victor en pension. Au bas de la table du plus ancien qui contient quatre-vingt-cinq pièces, je lis : *N. B. Voyez la table du onzième cahier.* Ceci en 1815; l'auteur avait treize ans.

«... Pendant les trois ans qu'il passa à la pension Cordier [1], il fit des vers de toutes les sortes possibles : odes, satires, épîtres, poèmes, tragédies, idylles, imitations d'Ossian, traductions de Virgile, d'Horace, de Lucain (*César passe le Rubicon*), d'Ausone, de Martial, romances, fables, contes, épigrammes, madrigaux, logogriphes, acrostiches, charades, énigmes, impromptus [2]. Il fit même un opéra-comique.

«... A chaque cahier, son goût s'éclairait, et il brûlait le cahier précédent. C'est ainsi qu'il en manque onze.»

Quand Victor Hugo trouvait-il le temps matériel de composer tant de vers ? Dans la seule année 1816 on compte 24 poésies, *Le Déluge* et *Irtamène*. Et pourtant le travail de l'écolier, cette année-là, était fort absorbant; quoique plus jeune de deux ans que son frère Eugène, Victor suivait avec succès les mêmes cours que lui au lycée Louis-le-Grand où la pension Decotte et Cordier les conduisait.

Voici une lettre dans laquelle les deux jeunes gens envoient à leur père leur emploi du temps :

3 décembre 1816.

Depuis six semaines que nous allons au collège de Louis-le-Grand, nous avons repassé toute l'arithmétique, et toutes les fois que nous avons été appelés au tableau, nous avons eu les numéros les plus élevés, tels que 15, 16, 17 et 18; nous avons eu, dans les compositions, les 3e et 4e places, quoique, pour la géométrie, nous nous trouvions les plus faibles de la classe; enfin M. le professeur lui-même nous a souvent adressé des paroles flatteuses sur notre travail et notre application.

En philosophie, tous les devoirs que nous avons présentés depuis un mois que le cours est ouvert ont été notés *bien* et *très bien*, et nous ont pareillement attiré des choses flatteuses de la part de M. le professeur.

... Tu sais sans doute que les cours du collège nous tiennent depuis 8 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir. Le cours d'arithmétique, professé par M. Guillard, dure depuis 8 heures 1/2 du matin jusqu'à 10 heures 1/2; après ce cours, M. le professeur donne, de son propre gré, à ses élèves privilégiés des leçons d'algèbre auxquelles il a la bonté de nous inviter; en sorte que nous ne pouvons revenir à la pension qu'à 12 heures 1/2. Depuis une heure jusqu'à 2 heures, nous avons trois fois la semaine la leçon de dessin que nous donne M. Cadot [1]; à 2 heures nous partons pour nous rendre en philosophie d'où nous ne sommes revenus qu'à 5 heures du soir. Depuis 6 heures jusqu'à 10, nous nous occupons, soit aux leçons de mathématiques que nous donne M. de Cotte, soit à nos rédactions et aux devoirs du collège [2].

En considérant ce programme, il faut admettre que Victor prit sur son sommeil pour écrire sa première tragédie commencée en juillet et terminée le 17 décembre.

On peut remarquer que le sujet choisi reflète la préoccupation dominante de tous les esprits à cette époque. Qu'est-ce que Zobéir ? un roi reprenant possession du trône de ses aïeux et chassant l'usurpateur. Le dernier vers d'ailleurs est significatif :

Quand on hait les tyrans, on doit aimer les rois !

[1] Les lettres publiées depuis l'apparition de *Victor Hugo raconté* ont rectifié cette erreur : c'est bien quatre ans que Victor Hugo a passés à la pension Cordier.

[2] Nous avons publié dans cette édition (*Odes et Ballades*, Appendice) presque tous les vers des cahiers qui restent.

[1] Le général Hugo avait désiré que ses fils apprissent le dessin en vue de leur admission à l'école Polytechnique.

[2] Louis BELTON, *Victor Hugo et son frère Eugène à la pension Cordier et au collège Louis-le-Grand.*

La tragédie est empreinte de la jeune ardeur royaliste de l'auteur; elle ne l'est pas moins de ses lectures; à quatorze ans, Victor Hugo avait déjà un bagage littéraire assez imposant pour que des réminiscences involontaires vinssent sous sa plume : tel dialogue entre Actor et son confident rappelle étrangement la scène où, dans *Polyeucte*, Félix expose à Albin ses sentiments contradictoires, et le récit de Phorcys à Phalérie évoque le récit final d'Ulysse à Clytemnestre. Il n'est pas jusqu'à ce vers :

Le peuple saint en foule inondait les portiques.

qui ne trouve un écho dans ceux-ci :

Le peuple se révolte, il menace vos jours,
Déjà de ce palais il inonde les cours [1].

Le jeune auteur eut-il conscience, cette fois, de la réminiscence? il se propose une variante :

Déjà de ce palais il assiège les tours.

Mais s'il ne peut éviter les rencontres, il a déjà des audaces signalées par M. Gustave Simon dans l'étude consacrée à *Victor Hugo, auteur dramatique à quatorze ans* [2] :

« ... C'était une tâche assez ardue pour ce jeune écolier de mettre sur pied une tragédie en cinq actes, sans laisser faiblir l'intérêt. Il y réussit. Il est vrai que certaines invraisemblances, ou certaines audaces ne l'embarrassent pas. Elles ne paraissent pas le toucher, comme on le verra, car il ne fait aucun effort pour les masquer, ni même pour les atténuer, encore moins pour les expliquer. Il a son idée, il la poursuit, et, bravement, il n'essaie pas de tourner la difficulté pour sauver l'invraisemblance. Il pense que la scène deviendra si dramatique qu'on oubliera bien vite le motif un peu ingénu qui l'a fait naître.

« Il ne s'inquiète pas davantage de l'unité de lieu. Et c'est déjà une des curiosités de sa première tragédie. Il viole carrément une des règles le plus en honneur, et il supprime le fameux vestibule ou l'antique péristyle, champ unique de l'action. Il tient à ce que le drame se passe, non dans la coulisse, mais sur la scène, et il plante bravement trois décors. Il ne respecte pas davantage l'unité de temps, mais il maintient l'unité d'action. N'est-ce pas l'application, avant la lettre, des idées émises onze ans plus tard?

« L'écolier de quatorze ans témoignait déjà d'une belle audace en entamant fortement la théorie des trois unités. »

Sa tragédie terminée, à quel juge pouvait-il la soumettre? tout naturellement à sa mère; il la lui envoie pour le jour de l'an, puisque, hélas! il ne pourra la lui remettre en mains propres; il ne sera pas près d'elle comme autrefois pour l'embrasser au réveil, voilà deux ans qu'il est privé de ce bonheur. Du moins il veut lui faire hommage de son travail et il y joint un *Envoi* où il met tout son cœur :

À MAMAN
en lui envoyant *Irtamène*,
le 1er janvier 1817.

Du 25 au 30 décembre 1816.

Lorsque, sorti de la poussière,
Enfant, j'apparus sur le seuil
De cette orageuse carrière,
Où chacun porte son orgueil,
Où chacun traîne sa misère,
Et détournant les yeux de la céleste sphère,
Tâche toujours d'être ce qu'il n'est pas;
Tout ébloui par la vive lumière
Des fausses grandeurs de la terre,
Je chancelai; dans l'ombre du trépas
J'allais rentrer, sans ta main salutaire.
Ce fut toi, mère aimante et chère,
Toi qui soutins mes premiers pas
Dans cette vie errante et passagère,
Toi qui m'appris que les biens d'ici-bas
Sont plus fragiles que le verre,
Que pour l'homme de bien le vice a peu d'appas,
Et que la vertu seule a le droit de lui plaire.

Maintenant s'offre à mes regards
Le temple heureux du génie et des arts,
Daigne m'y guider, ô ma mère,
Ce n'est qu'à toi que j'ose avoir recours,
De tes sages avis prête-moi le secours,
Et bientôt, le front ceint du laurier tutélaire,
J'entrerai glorieux au fond du sanctuaire.
O Maman, daigne donc sur ces faibles essais,
Jeter un regard peu sévère,

[1] Voir page 9.

[2] *Revue d'Histoire littéraire de la France.* — Janvier 1904.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ces enfants de ton fils, Maman, accueille-les
Avec le souris d'une mère!
Mais que dis-je? exhalant sa jalouse colère,
Malnt rimeur à ces mots vient d'enfler ses sifflets :
«Eh quoi! jeune insensé, ta muse téméraire
«Veut suivre parmi *nous* la muse auguste et fière
«Et des Racine et des Voltaire,
«Ces demi-dieux du Théâtre français,
«Et ta présomption espère
«Des louanges et des succès!
«Va, va, détrompe-toi! crains-nous, crains le parterre!
«De ton orgueil nous rabattrons l'excès.»

Zoïles faux et vils, votre rage impuissante,
Vos menaces, vos cris ne m'épouvantent pas.
C'est pour ma mère que je chante,
De votre vain courroux je crains peu les éclats.
Si j'espère que d'un sourire
Ma mère accueillera le fruit de mes travaux,
Je sais aussi, je sais, messieurs, qu'en l'art d'écrire,
Toujours vous vous hâtez d'exclure et de proscrire
Ceux que vous craignez pour rivaux.
Mais vais-je donc, dans l'ardeur qui m'inspire,
A mon emportement donner un libre cours?
Vais-je contre ces fats écrire une satire?...
Non, non, pour me venger, je veux les laisser dire,
Ils sont assez punis par leurs propres discours.

Je reviens à toi, tendre mère,
A toi qui m'élevas, à toi qui me nourris,
Daigne, daigne agréer cette offrande légère
De l'un de tes enfants chéris,
Trop payé si tu lui souris!

L'autre jour, en errant sur les bords d'Hippocrène,
En parcourant l'empire d'Apollon,
Je ramassai, guidé par Melpomène,
Quelques fleurs du sacré vallon.
Ce ne sont pas de ces fleurs immortelles
Dont Racine se pare au céleste banquet,
Ce sont des fleurs simples et naturelles
Comme mon cœur; Maman, je t'en offre un bouquet.

Pour 1817, nous comptons trente pièces de vers, indépendamment du *Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie* [1], premier succès littéraire.

Cela n'empêcha pas Victor Hugo d'être, au lycée Louis-le-Grand, l'un des six élèves désignés pour prendre part au concours général et d'y obtenir un premier accessit de philosophie.

Ces lauriers ne l'éloignaient pas du théâtre; il commença une seconde tragédie : *Athélie, ou les Scandinaves;* bien qu'il en eût dressé le plan complet en cinq actes, il l'interrompit le 15 novembre 1817 après le deuxième acte et ne la reprit jamais. Nous donnons ce début en tête des PLANS ET PROJETS.

Le 3 décembre suivant, Victor changea de genre et sous le titre imposant d'*Opéra-Comique* il commença un vaudeville à couplets qu'il intitula A. Q. C. H. E. B. (*À quelque chose hasard est bon*). Il ne dut pas y consacrer beaucoup de temps puisque, le 1er janvier 1818, il l'adressait à sa mère accompagné de l'*Envoi* traditionnel. Ce qu'il y a de curieux, c'est que cet envoi contient la critique d'*Irtamène;* il juge sévèrement *l'enfant hissé sur le grand Irtamène;* il n'y a pourtant qu'un an d'écoulé.

À MAMAN,

le 1er janvier 1818.

En lui dédiant mon Opéra-Comique.

J'ai vu le ver ramper dans la poussière,
Bientôt après, papillon passager,
Abandonnant sa dépouille grossière,
De fleurs en fleurs je l'ai vu voltiger.
Là, reposant ses antennes cruelles,
De l'aubépine il souillait la blancheur;
Ou, secouant la poudre de ses ailes,
Du vert lilas ternissait la fraîcheur;
Puis tout à coup de la rose éclatante
Dans son Instinct, je l'ai vu s'approcher.
L'insecte vain voletait dans l'attente
De la flétrir de son impur toucher.
A son aspect la rose épouvantée
A tressailli de crainte et de pudeur;
J'ai vu frémir sa corolle agitée,
Et dans son sein rentrer sa douce odeur.
Le ver ailé se promettait encore
De posséder, ignorant sa laideur,
Ces pleurs légers, dons brillants de l'aurore,
Ces frais contours, qu'un vif éclat colore,
Traits enchanteurs, voile aimable de Flore,
Quand de Zéphyr elle tente l'ardeur.
Que faire, hélas?... la rose purpurine
A ses désirs opposa son épine;
Il en sentit le fatal aiguillon;
Il fut puni de sa flamme indiscrète.
Je vis alors tomber le papillon;
Mais en tombant, au fond de sa retraite,
Il vint faner la tendre violette.

Je me suis dit : semblable est mon destin.
Des plats rimeurs grossissant la phalange,
Comme ce ver, j'ai rampé dans la fange.
Bientôt, poussé d'un désir incertain,
Je voulus suivre, en ma folie étrange,
Virgile, Horace, et Tibulle et Bertin;

[1] *Odes et Ballades.* (Historique. — Édition de l'Imprimerie Nationale.)

Mais gâtant tout, sans trouver la louange,
Je m'embrouillai dans ce grossier mélange.
A quatorze ans, novice en mon essor,
J'osai porter mes vœux à Melpomène,
Et je croyais lui porter un trésor.
Enfant hissé sur le grand Irtamène,
Sur Phalérie et le farouche Actor,
Je vins camper dans son vaste domaine.
Que je fus sot quand je vis l'inhumaine,
En entendant mon ouvrage né-mort,
Me dire : enfant, à quoi bon tant de peine?
Pour ennuyer chez toi je me démène,
C'est bien chez toi que quand on meurt, on dort;
La vraisemblance [1] y croît de scène en scène
Ainsi que dans la belle aux cheveux d'or.
Fuis loin d'ici, naissant énergumène.
Tout étourdi de ma chute soudaine,
Je fus chassé, je m'en ressens encor.
En descendant du mont de Castalie
Plus vite, hélas! que je n'étais monté,
Je rencontrai la charmante Thalie.
Elle me plut, car elle était jolie;
Je lui déplus, je crois, de mon côté,
Car je n'avais qu'une lyre avilie.
Dans mon ardeur pour elle j'ai chanté,
Mais ma fierté d'avance s'humilie,
Car je crains bien d'en être rebuté.

ENVOI.

C'est donc à toi, mère sensible et sage,
Que j'adresse aujourd'hui ma prose et mes couplets;
Je brave les rigueurs d'une muse volage,
Je brave tout, si je te plais.
Ne crois pas que je veuille échapper au naufrage
Sur ce brin de laurier, doux prix de mes essais;
Le laurier quelquefois peut sauver de l'orage,
Non d'un orage de sifflets.
Tes conseils, mieux encor que l'arbre du Parnasse,
De la chute qui me menace
Garantiront mes premiers pas;
Tu me tiens lieu de tout : tiens-moi donc lieu de muse.
Ce faible écrit, du moins, si Phébus le refuse,
Tu ne le refuseras pas.

Cet opéra-comique, d'après deux fragments de lettres publiés par M. Louis Barthou [2], affronta les risques d'une lecture publique; Biscarrat, le maître d'études, ayant quitté la pension et changé de profession, s'intéressa toujours aux travaux de son jeune élève, de son ami, et il lui écrit de Nantes :

«Avez-vous, enfin, lu votre ouvrage devant l'Assemblée des acteurs et des actrices? Ah! comme ces dernières ont dû jouir de l'air embarrassé du jeune auteur, car je m'imagine que vous aviez l'air bien timide et bien tremblant, et que vous avez dû paraître bien novice à toutes ces rusées femelles.»

Puis, la lecture ayant eu lieu, Biscarrat demande de nouveaux détails :

«... Vous me dites que les acteurs ont paru satisfaits de l'ouvrage, et que l'opinion contraire des actrices sera sans doute un obstacle : il faudra bien que ces demoiselles s'en contentent, car ce n'est pas le cas de faire la petite bouche.»

Une autre lettre nous montre que le travail acharné de Victor Hugo influait sur sa santé :

«Je vois avec une peine infinie que votre santé s'altère, j'en attribue comme vous la cause à vos veilles. Au nom de ce qu'il y a de plus sacré, au nom de l'amitié qui nous unit, ménagez-vous... Vous avouerai-je que les vers que vous m'adressez ne m'ont pas fait le même plaisir que les précédents? je songeais trop à la peine qu'ils vous ont coûtée. Rien n'est plus nécessaire que le sommeil à votre âge et l'envie de troubler celui de vos rivaux ne doit pas vous faire sacrifier le vôtre. S'il vous est impossible d'abandonner tout à fait la poésie pour quelque temps, cultivez-la au moins avec plus de modération. Au lieu de vous obstiner à rimer un ouvrage entier en une nuit, que ne vous contentez-vous de faire une vingtaine de vers avant de vous endormir?... Réfléchissez sérieusement aux conseils que vous donne votre meilleur ami.»

Imposer à l'inspiration une telle discipline et l'arrêter net au vingtième vers, ce n'était guère facile au futur auteur de *la Légende des Siècles.*

Victor Hugo s'est-il souvenu, en 1861, de l'opéra-comique de 1817 en écrivant dans *Les Misérables* (Les amis de l'A. B. C.) ce dialogue entre deux étudiants ébauchant un vaudeville dans l'arrière-salle du café Musain :

— Commençons par trouver les noms.

— Quand on a les noms, on trouve le sujet.

[1] Le manuscrit porte bien : la vraisemblance; est-ce ironie ou erreur de plume?

[2] *Victor Hugo, élève de Biscarrat.* (*Revue de Paris,* octobre 1924.)

— C'est juste. Dicte, j'écris.
— Monsieur Dorimon.
— Rentier?
— Sans doute.
— Sa fille. Célestine.
— ... Tine. Après?
— Le colonel Sainval.

Au début de 1818, Victor avait déjà une belle provision de vers, et, comme tout auteur, les publier était son rêve. Quand on a tant de richesses, est-ce pour les garder en portefeuille? Le débouché fut trouvé. Le 25 janvier 1818 il signa l'acte d'association établissant le règlement d'une revue : *Les Lettres Bretonnes*. Cinq associés : les trois frères Hugo, naturellement, Ader et Louis Marteau. Le traité était fort bien rédigé; on y prévoyait même les peines corporelles (la prison) qu'un article pourrait attirer à son auteur. Les bénéfices y étaient sagement répartis entre les collaborateurs et l'imprimeur; tout était prévu. Il ne restait à trouver que les fonds. On ne les trouva pas, et *Les Lettres Bretonnes* restèrent à l'état de projet.

Cette déception n'empêcha pas Victor de continuer à travailler; il composa encore dix poésies dont l'une, *Les Derniers Bardes*, connut les honneurs de l'impression dans le recueil de l'Académie des jeux floraux de Toulouse. Enfin, avant de quitter la pension, Victor obtint au concours général un cinquième accessit de physique.

Des lettres adressées par les deux jeunes gens à leur père [1] montrent que le général, quoique leurs études fussent terminées, aurait bien voulu laisser ses fils au pensionnat, mais un jugement, prononcé le 3 février 1818, sépara les deux époux et confia les enfants à leur mère. Ils retournèrent donc en septembre 1818 vivre avec Mme Hugo. Ce dut être près d'elle que Victor composa *Inez de Castro*; Mme Victor Hugo, et à sa suite les écrivains qui ont parlé de la jeunesse de Victor Hugo, ont daté ce «mélodrame» de 1817; l'idée lui en est peut-être venue en pension, mais le manuscrit, non daté, nous semble être de 1819 ou même 1820 (voir le fac-similé, page 205). D'autre part, si cette pièce avait été écrite pendant qu'il était séparé de sa mère, il la lui aurait envoyée, comme les deux autres. Dans les vers qu'il lui adressait, il était question de ses travaux : aucune allusion à *Inez de Castro*. Nous ne trouvons comme document à ce sujet que la lettre publiée dans *Odes et Ballades* (Historique) et que nous reproduisons ici :

Paris, le 5 décembre 1822.

Monsieur,

Le comité de lecture du Panorama dramatique a entendu avec infiniment de plaisir la lecture de votre ouvrage *Inez de Castro* qui a été reçu à l'unanimité.

J'ai aussi l'honneur de vous informer que je viens de vous faire porter sur le tableau des entrées au théâtre que je dirige. Si donc il vous convenait de nous faire l'honneur de nous visiter quelquefois, vous n'aurez qu'à vous nommer et vous serez bien reçu.

Agréez, Monsieur, l'assurance de la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très humble serviteur.

LANGLOIS.

On a prétendu qu'en écrivant *Inez de Castro* Victor Hugo s'était inspiré des règles énoncées dans le *Traité du Mélodrame* publié en 1819 par les trois A [1]; on y conseille en effet de «*séparer* les scènes par des accords de musique qui servent en même temps à les *lier* entre elles» : deux intermèdes coupent l'action dans *Inez de Castro*. — «Battez, tambours! sonnez, trompettes! nos plaisirs

[1] Ces lettres trouveront place dans la *Correspondance*.

[1] Ader, Armand Malitourne, Abel Hugo.

réclament une bataille» : on voit dans le second intermède le combat des Maures et des Portugais. — «Quand on saura l'art des décorations, il faudra apprendre celui de placer à propos un ballet» : au camp des Maures, jeunes filles et guerriers dansent. — Enfin, le dénouement est conforme aux lignes suivantes : «Quelquefois, des auteurs inspirés s'élançant vers le ciel en ont descendu les anges jusque sur la scène» : à défaut d'anges, c'est l'ombre d'Inez qui apparaît à don Pèdre, lui ordonnant de vivre pour son peuple.

Bien plus tard, quand Victor Hugo fréquenta les Tuileries, il fut assez lié avec le duc et la duchesse d'Orléans; eut-il l'occasion de leur parler de son mélodrame de jeunesse *Inez de Castro,* ou ne faut-il voir qu'une simple coïncidence dans le choix du cadeau qui lui fut envoyé, toujours est-il qu'on apporta place Royale, peu après la publication des *Voix intérieures,* un grand tableau : *Inez de Castro,* de M. Saint-Èvre. Sur la dorure du cadre était gravée cette inscription :

Le duc et la duchesse d'Orléans,
à M. Victor Hugo.
27 juin 1837.

Il nous a paru intéressant, en présentant les premières pièces de Victor Hugo, de rappeler les conditions morales et matérielles dans lesquelles elles avaient été conçues et écrites.

Victor Hugo a dit dans son discours de réception à l'Académie française : «Ce n'est qu'en explorant les commencements d'une vie qu'on peut étudier la formation d'un caractère.» Nous avons pensé qu'en lisant *Le Théâtre de Jeuneße,* on pourrait mieux étudier la formation d'un génie.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

Et je croirais devoir qu'il faudrait redouter leurs desseins,
Si les jours de leur chef n'étaient entre vos mains.
Toutefois
Cependant pour dompter leur fougue audacieuse,
De vos braves persans l'élite généreuse, courageuse,
Par mes ordres, Seigneur, veillant errant de toutes parts,
Protège ce palais et garde couvre les remparts.
Mais, malgré mes efforts ce zobéir, ce traître,
que l'altier Artamène en vain nomme son Ile a reconnu pour maître,
Échappe à mes vos guerriers... soldats...

Actor.

Je ne crains rien de lui,
En perdant
S'il perd son Artamène, il perd son seul appui.
S'il a des partisans, ce sont ceux d'Artamène,
Ce traître mon rival } mort que peut son impuissante haine?
Contre un maître puissant pouvoir réel que peuvent de vains droits?
Il est, dit-on, des dieux qui protègent les Rois;
Mais il est des mortels qui savent les détruire,
Et qui bravent les dieux!.. Un fugitif! me nuire!
A moi qui....

Megabise

Mais, Seigneur, ce fugitif est roi.

Actor.

Que peut, je le répète, un vain nom contre moi?
Contre moi de l'Egypte et l'Arbitre et le maître!
S'il est mon ennemi ce roi n'est plus qu'un traître:

Fac-similé du Manuscrit d'Irtamène. (Acte II. — Voir pages 17 et 18.)

Imprimerie nationale.

Pour aller comme l'amant tendre
Il commande l'amant jaloux.

Ah! Clay! si vous étiez plus tendre,
Je ne serais pas si jaloux.

St Léger.

Quoi! vous tendresse frivole
Du mon rival n'osez parler,
Daley. vous que j'ai immolé
Sans que j'aie pu l'immoler?

Céline.

Retenez ce fougueux courage,
Soyez discret ~~et soutenez~~,
Je vous en dirais d'avantage
Si j'avais pour vous moins d'amour.

St Léger.

Vous m'aimez! vous me le redites!
Et c'est pour faire que j'ai pu vous revoir!
Céline. Hélas! si ta me quitter,
Eh, ta me vous pour la dernière fois!

Céline.

Ah! laissez-moi hâter ma fuite,
C'est pour jamais que j'ai pu vous revoir,
Non, non, avait que vous quitte,
Nous ~~nous~~ reverrons.. une dernière fois!
(~~elle s'enfuit~~)

Scène XVII. St Léger seul. O Malédiction! ô fureur! Disant m'avoir donné enfin, a seul malheur qui je puisse supporter! J'ai un rival, ô ciel! et un rival heureux! Demain, ce soir peut être, il possédera. ô idée affreuse! et je le verrais!.. Non, non, au pis-aller bouleversant tout mon être, je tremble de rage, mais je ne tremblerai pas quand il faudra frapper; Rewzond, a Rival va arriver, dit-elle, Tuez-le avant, ensuite je le verrai et s'il a du cœur. (avec un sourire amer.) Je saurai où trouver!.. (~~il sortit et prance la porte avec violence~~)

Sc XVIII. Rogneseice le Greffier. (le greffier est en douceur et regarde autour ~~éclairé~~.) vous pouvez entrer, Mr Rogneseice, le diable d'enfer est parti. — R (de l'intérieur de la coulisse) en être vous certain, Mr Polygraphe? — L.G. Oh! certain! voyez il n'y a personne! — Rog. (il paraît) personne?.. hum: c'est que vous ne connaissez ~~cette~~ ~~[illegible]~~ ~~de gens~~ - la! peut être a l'instant où vous vous nommez de vous cacher pour épier son départ, s'est-il caché lui même pour epier votre retour.. regardez bien. monsieur Polygraphe, regardez bien. — (Polygraphe ~~paraît~~ ~~avec soin tout le theatre~~) Oh! soyez sûr, Mr Rogneseice qu'il n'y a personne ~~loca~~ ~~tonnerre~~. Ne R bien, bien, Mr Polygraphe, il ~~n'est agit pas de faire~~ ~~d'entrer~~, il s'agit de voir — L.G. oh! je vois, mais Mr Rogneseice, pourrait-on vous demander quel est ce, monsieur honorable, ~~enforme~~, ingénu, ou bienfaiteur? — R. Volontiers monsieur Polygraphe, ce jeune homme est ~~actuellement~~ possesseur d'une somme considérable ~~inconnue~~ par la ~~mort~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]

et que le comte de Mayo [redacted] en réponse
sur sa tête.
(Les deux infants s'attachent en pleurant à
Inès que les gardes emmènent)
Inès.
Mes enfants, chers enfants; ~~[redacted]~~ adieu!.
([redacted]) [redacted],
[redacted].
(la toile tombe)

fin du premier acte.

Fac-similé du Manuscrit d'*Inez de Castro*.

(Acte I. — Voir page 157.)

Couronnement d'Inez de Castro, par Saint-Èvre.
Offert à Victor Hugo par le Duc et la Duchesse d'Orléans, en 1837.

MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE

IMPRIMERIE NATIONALE.

MILLE FRANCS
DE
RECOMPENSE

Drame en quatre actes

Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo en tête du manuscrit de *Mille francs de récompense*.

PERSONNAGES.

GLAPIEU.

ROUSSELINE.

ÉTIENNETTE.

CYPRIENNE.

LE MAJOR GÉDOUARD.

EDGAR MARC.

LE BARON DE PUENCARRAL

M. DE PONTRESME.

M. BARUTIN.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

SCABEAU, huissier de saisies.

Un Huissier de tribunal.

Un Huissier d'appartement.

Un Inspecteur de police.

Un Costumier-habilleur.

Un Afficheur.

Un Médecin.

Recors, Gendarmes, Masques et Dominos,
Gens de la foule, Passants.

Paris, Hiver 182...

ACTE PREMIER.

CHEZ LE MAJOR GÉDOUARD.

PERSONNAGES.

GLAPIEU.	ÉTIENNETTE.
ROUSSELINE.	CYPRIENNE.
EDGAR MARC.	SCABEAU, huissier.
LE MAJOR GÉDOUARD.	DEUX RECORS. — DU PUBLIC.

Décor en trois parties. À droite et à gauche deux compartiments étroits; au milieu une chambre assez grande avec porte à deux battants au fond, et à gauche un pan coupé où il y a une alcôve fermée par des rideaux. En regard de l'alcôve à droite un autre pan coupé plus petit où il y a une cheminée. Dans la cheminée un petit feu où chauffent des bouilloires et des tisanes. Sur la cheminée des tasses et des soucoupes. Un piano sur le devant de la scène avec deux chaises. Fauteuils autour des murs, cadres accrochés. Petits meubles de femmes en acajou. — Dans le compartiment de gauche le palier d'un escalier dont on voit se perdre les marches, les unes descendant, les autres montant. Une porte bâtarde fermée donne de la chambre sur ce palier. Au-dessus du palier une fenêtre de quatre carreaux. — Dans le compartiment de droite, un réduit figurant une garde-robe. Ce réduit est mansardé. Dans le plafond oblique on voit une lucarne en tabatière. Au fond un porte-manteau où sont accrochées des robes, quelques-unes de soie, mais très fanées. Ce réduit communique avec la chambre par une porte bâtarde qui est entr'ouverte. — A côté de cette porte, sur une crédence fixée au mur, un coffret de Boulle, d'aspect riche.

SCÈNE PREMIÈRE.

CYPRIENNE, robe de toile, propre, blanche, pauvrement et gracieusement simple.
Puis GLAPIEU.

Au fond, dans l'alcôve, un vieillard endormi.

Au lever du rideau, pendant que Cyprienne parle, on voit sur le palier dans le compartiment de gauche un homme en haillons, barbe non rasée, cheveux non peignés, trous aux coudes, casquette fripée, souliers sans semelles, faisant dans l'escalier des mouvements d'animal pris au piège. Il semble chercher une issue, guettant, épiant, furetant. Il descend quelques marches, puis remonte et disparaît dans l'étage supérieur de l'escalier. — Cyprienne est assise en train de coudre, elle pose son ouvrage sur le piano, se lève, va à l'alcôve et en ouvre les rideaux. On voit sur un lit un vieillard en cheveux blancs, couché et endormi. Il dort tout habillé, en robe de chambre et en pantalon à pieds.

CYPRIENNE.

Il dort. Pauvre grand-père!

Elle le baise au front.

Je vais le gronder pendant qu'il dort. Voyez-vous, père, c'est mal. Vous me désobéissez. Voilà sept semaines que vous avez la fièvre, et le médecin

dit qu'il faut faire bien attention, tellement que cette nuit vous avez eu le délire, et vous ne nous reconnaissiez plus, ma mère et moi; et tout le temps vous m'avez dit Madame. Et ce matin vous avez voulu vous lever, malgré moi, et il a fallu vous recoucher, et vous vous êtes jeté tout habillé sur votre lit. Pas sage, monsieur grand-père. Vous n'êtes pas raisonnable. Ah mais! vous êtes mon grand-papa, mais je suis votre petite maman. Dormez à présent.

Elle le regarde dormir.

Moi je suis comme ma mère, elle m'a pour fille, et moi

Baisant au front le vieillard.

voilà mon enfant. Dormez, monsieur. — Pauvre bon père! il ne sait rien de notre misère. Depuis deux mois qu'il est malade, ma mère lui a tout caché! Oh! quand il apprendra l'affreuse situation où nous sommes ce matin! Comment faire pour qu'il ne s'en doute pas? Ce sera presque impossible. Il verra bien les huissiers. Oh! j'ai peur qu'il ne soit bien malade. Ma mère et moi, qu'est-ce que nous deviendrions?

Elle va à la porte du fond et écoute.

J'entends ma mère parler dans le salon. Est-ce que ces gens seraient déjà arrivés? Ils monteront de l'autre côté, par le grand escalier. Comment cela va-t-il se passer, mon Dieu? Viendront-ils jusque dans cette chambre? — C'est que je ne suis plus chez moi ici. Ce n'est plus ma chambre. Il a fallu y transporter mon grand-père. Et puis c'est le refuge de toutes les petites choses que ma mère voudrait sauver de la saisie.

Regardant le coffret de Boulle.

Voici la boîte à laquelle ma mère tient tant. Je ne suis plus seule ici. Ma mère va et vient. — Pourvu qu'il ne vienne pas ce matin, lui?

GLAPIEU, reparaissant.

Il redescend du haut de l'escalier avec précaution, comme quelqu'un qui tâche d'amortir le bruit de ses pas.

Je suis très pensif, savez-vous? Aucun moyen de gagner le toit par là-haut. Tout est fermé. J'ai l'honneur d'être dans une souricière. Le portier ne m'a pas vu passer. C'est bon, mais après? A peine a-t-on résolu ce problème, entrer, qu'il faut résoudre celui-ci, sortir. Voilà la vie.

Il ouvre la petite fenêtre et y passe sa tête, puis referme la fenêtre en faisant le moins de bruit possible.

Toute l'escouade est encore là, dans la rue. Damnée police. Alguazils! sbires! infâmes curieux! Ils ont l'air de chercher. Ils guettent. Peut-être ont-ils perdu ma piste. Vague espérance. Délibérons.

Il croise les bras.

Croiser les bras, c'est assembler son conseil. Que faire? Redescendre? Pas possible. Empoigné, comme dit monsieur le vicomte de Foucauld. Demeurer ici? Pas possible. Les locataires montent et descendent. Qu'est-ce que je fais là? Ma tenue manque de respectabilité. Dilemme : si je m'en retourne par où je suis venu, je suis pris. Si je reste, je suis pris. Pour bien posée, la question est bien posée. Mais que faire?

Il regarde la fenêtre.

Comme c'est drôle, les oiseaux! ça se moque de tout. Voler, quel bête de mot! il a deux sens. L'un signifie liberté, l'autre signifie prison.

Cris au dehors : «A la chie-en-lit!» Chants. Bruits de trompes. — On entend des trompes et du cornet à bouquin.

Nous sommes en carnaval. Il y a pourtant des gens qui s'amusent! La nature ne prend aucune part à ma détresse.

Rêvant.

Les agents m'ont reconnu, quels gueux! Est-il possible de pourchasser un pauvre homme comme cela qui ne fait de mal à personne, uniquement parce qu'il a accompli autrefois une sottise. C'est de mon vieux temps, j'étais enfant. C'est égal, ça me suit. Ça ne pardonne pas, une sottise. On flanque un pauvre diable en surveillance dans un trou de province, surveillance, ça veut dire famine, il ne peut pas gagner sa vie, il s'esquive, le voilà à Paris. Qu'est-ce que tu viens faire à Paris? — Je viens devenir honnête homme, là. Paris est grand, Paris est bon; je viens m'y perdre, et m'y retrouver. Je vais y changer de nom et y changer de métier. Voyons, veut-on de moi dans l'honnêteté? Je viens planter dans le sol parisien l'oignon de la vertu, mais laissez-lui le temps de pousser, que diable! Point. — Ah! c'est toi, vaurien! Et la police vous saute à la gorge. Et je n'ai plus que le choix de la cave ou du toit. Dans la cave avec les taupes, sur le toit avec les moineaux. — Oh! les oiseaux! les oiseaux! quel chef-d'œuvre. C'est çà qui est toujours en rupture de ban.

Rêvant.

Ah! ils ont le chat! — Moi, j'ai monsieur Delavau.

Rêvant.

La première sottise, fil à la patte qui ne se casse jamais. Ô qui que vous soyez, qui ne voulez pas faire la deuxième sottise, ne faites pas la première. Je passais, j'étais gamin, le tiroir d'une fruitière était entr'ouvert, il bâillait, il avait l'air de s'ennuyer, je lui fis une farce, je lui chipai douze sous. On me happa, on me soutint que j'avais forcé le tiroir. J'avais un peu plus de seize ans. C'est grave. Quinze ans et onze mois, on est un polisson; quinze ans et treize mois, on est un bandit. On me trouva des dispositions. On pensa que j'avais de l'étoffe. Je n'étais pas même un filou; on me jugea digne de

passer voleur. On me mit pour trois ans dans une maison d'éducation. A Poissy. J'appris là bien des choses utiles à la société. Du tiroir des fruitières, je m'élevai à la caisse des banquiers. Un professeur, qui avait vu Toulon en France et Horsemonger Lane, Newgate en Angleterre, m'expliqua le coffre-fort et la manière de s'en servir. Il m'inculqua les notions. Il m'enseigna que les meilleurs coffres-forts se font à Londres. Et encore il y a fabricant et fabricant. Il y a le coffre-fort facile et le coffre-fort difficile. Ça a ses mœurs, le coffre-fort. Ceux de Griffith sont bons, ceux de Tann sont excellents, ceux de Milner sont inviolables. Coffre-fort de Milner, pucelle d'Orléans. Eh bien, grâce à l'excellente méthode qui présidait à mon instruction, j'appris à venir à bout même d'une caisse Milner. Par exemple, pour une caisse Milner il faut sept heures de travail, tandis que pour une caisse Griffith, dix minutes suffisent. Ayez un coin. Si la rainure du coffre-fort repousse le coin, vous avez affaire à Milner. C'est sérieux. Autrement, si le coin mord, vous n'êtes qu'en présence de Tann ou de Griffith; quelques pesées en viennent à bout. Voilà quel a été mon baccalauréat. C'est ainsi qu'on devient, grâce à la sollicitude de la société, un homme à talents. Pourtant, quoique savant, je suis un mauvais voleur, au fond je n'ai point de vocation. Le cœur du mal, je ne l'ai pas. Je quitterais volontiers l'état, mais la police ne veut pas. La haute surveillance me tient et me dit : Tu as embrassé une carrière. Tu ne peux pas t'en dédire. La société s'est donné la peine de faire de toi un voleur, et n'entend pas en avoir le démenti. Reste où tu es et reste ce que tu es. — Je me débats. De là ma fugue en ce moment.

Rêvant.

— Monsieur Delavau. Pourquoi a-t-on changé le préfet de police? Nous avions eu tant de peine à dresser l'autre. L'autre n'était que taquin, celui-ci me fait l'effet d'être tracassier. C'était monsieur Anglès, c'est monsieur Delavau. Je n'aime pas les nouveaux visages. J'avais pris mon parti de monsieur Anglès. Allons, maintenant qu'on a monsieur Delavau, qu'on le garde donc au moins, celui-là! Puisqu'on l'a, je m'y tiens. Autant ce préfet de police-là qu'un autre. On ne gagne rien à ces renvois-là. On ne fait que changer de défauts. — Eh bien, j'y insiste, vous me croirez si vous voulez, monsieur le préfet, j'étais venu à Paris dans l'intention de faire peau neuve et d'être l'ornement de la société. J'ai eu toute ma vie plutôt du malheur qu'autre chose. Je sais bien, moi, que ma conscience ne me dit pas toutes les injures qu'on croit. N'importe, on me poursuit, on me traque, en province, à Paris, partout, le voilà, on me court après, je m'enfuis, je m'échappe, je me sauve, je pends mes jambes à mon cou, et je suis si essoufflé que je n'ai pas le temps de devenir vertueux. Chien de sort! Ah! c'est comme ça! Eh bien! on va voir, la première bonne action que je trouve à faire, je me jette dessus, je la fais. Ça mettra le bon Dieu dans son tort. — Mais, il faut pourtant que je me tire d'ici. Si les gens de police

s'avisent de monter les escaliers, je suis fumé. En voilà au moins pour deux ans. Coffré, bouclé, autant dire mort. Voyons, où sont les ressources? La perche, père bon Dieu, à ce pauvre noyé! Rendons-nous compte un peu de la maison. Ceci est le quatrième étage. Ces marches-ci

Montrant le tronçon d'escalier qui monte.

ne mènent à rien. Pas d'issue. Je suis dans l'escalier de service. Il y a un autre escalier, le grand, qui mène aux appartements sur le devant, l'escalier des maîtres. De ce côté-ci sont les petites chambres mansardées communiquant avec les appartements à plafonds qui donnent sur la rue. Par ici le toit doit être en pente, et ce serait bien le diable s'il n'y avait pas quelque cour, quelque ruelle, où je pourrais glisser et filer. Oui, c'est par l'autre côté du toit que je peux m'échapper. L'autre côté! Mais il faut lui passer à travers le corps à cette maison. Comment faire? Par là peut-être.

Il se courbe devant la porte bâtarde et regarde par le trou de la serrure.

Justement. J'aperçois là-bas au fond un recoin en mansarde avec une lucarne en tabatière. Ça ferait mon affaire. De là je gagne le toit, puis la cour, puis la rue, puis la liberté.

Il regarde.

Il y a une femme. Elle est seule. Une jeunesse. Ça n'est pas méchant, les jeunesses.

Il regarde.

Fichtre! charmante! *che boccone!* Elle est peut-être cruelle, mais elle n'est pas méchante. Dans tous les cas, je n'ai point d'autre ressource. Cognons, Psst!

Il frappe un petit coup et observe. Cyprienne lève les yeux. Glapieu contrefait sa voix.

Gustave.

Cyprienne tourne la tête. Il gratte discrètement. Il adoucit encore sa voix.

Alfred.

Cyprienne se dresse sur sa chaise et écoute. Il gratte de nouveau et fait une voix de plus en plus douce.

Oscar.

CYPRIENNE.

Est-ce vous, monsieur Edgar?

GLAPIEU, à part.

Edgar, parbleu! Je disais Oscar. Je brûlais.

Haut, et *amoroso*.

Oui, Edgar.

Cyprienne va à la porte, l'ouvre, et recule effrayée.

GLAPIEU, le doigt sur la bouche, souriant.

Chut! Vous êtes jolie. Faites une bonne action.

CYPRIENNE.

Ah! mon Dieu!

GLAPIEU.

Ça va aux jolis visages, les bonnes actions.

CYPRIENNE.

Mon Dieu! mon Dieu!

GLAPIEU.

Mademoiselle, je commence par déclarer que je ne suis pas monsieur Edgar. Cet aveu doit me concilier votre confiance.

CYPRIENNE.

Qui êtes-vous?

GLAPIEU, souriant.

Un pas grand'chose. Mais un bon garçon.

CYPRIENNE.

Monsieur...

GLAPIEU.

Merci, mademoiselle. C'est déjà beaucoup de ne pas avoir crié. Une sotte aurait crié. Vous n'êtes pas une chipie, merci.

CYPRIENNE.

J'ai peur.

GLAPIEU, souriant.

Fausse route. Ayez pitié.

CYPRIENNE.

Qui êtes-vous? que voulez-vous?

GLAPIEU.

Je suis un excentrique en rupture de ban. Je vais vous dire. Avoir pitié, je vous assure que cela ne sera pas bête. Vous ne vous en repentirez pas. Je

suis à votre discrétion. Vous n'avez qu'à appeler, je suis pincé, qu'à jeter un cri, je suis pris, qu'à dire un mot, je suis flambé. Il dépend de vous de souffler sur moi, et me voilà perdu. C'est moi qui aurais le droit d'avoir peur de vous. Je n'en use pas. Je donne l'exemple de la confiance. Écoutez. Je suis un homme qui se sauve. Pourquoi? Parce qu'on court après moi. Pourquoi court-on après moi? Parce que j'étais dans la rue. Pourquoi étais-je dans la rue? Parce que je m'imaginais qu'on peut être dans la rue. Qui suis-je? Un innocent, pour le quart d'heure. Qu'est-ce que je faisais? Rien. Qu'est-ce qu'on veut me faire? Tout. Car qui n'a pas la liberté, n'a plus la vie. Voilà mon histoire. Vous ne la comprenez pas. Ni moi non plus.

CYPRIENNE.

Monsieur, j'ai là mon grand-père malade, qui dort.

GLAPIEU.

Honneur et respect. Je ne suis pas l'ennemi des grands-pères, étant l'ami des petites-filles. Si je vous fais peur, c'est bien malgré moi, car je vous assure que je fais ce que je peux pour être aimable.

CYPRIENNE, à part.

Il est laid. Mais il n'a pas l'air très méchant.

GLAPIEU.

Mademoiselle, qu'y a-t-il de l'autre côté, derrière la maison?

CYPRIENNE.

Il y a une église.

GLAPIEU.

Une église. Bon. C'est inhabité. C'est commode pour passer.

CYPRIENNE.

Nous sommes rue Saint-Antoine. C'est l'église Saint-Gervais et Saint-Protais.

GLAPIEU, à part.

Protêt! Me croit-elle poursuivi par les huissiers? Serait-ce une allusion? Faire des calembours dans un âge si tendre!

Haut.

Mademoiselle...

CYPRIENNE.

Que voulez-vous?

GLAPIEU.

Une toute petite chose. Je suis un mortel qu'on ennuie et qui voudrait bien marcher un peu sur les toits. — Laissez-moi traverser tout doucement sur la pointe du pied cette chambre et sortir par cette fenêtre

Il montre la lucarne en tabatière.

bien amicalement.

CYPRIENNE.

Sur le toit!

GLAPIEU.

Le bon Dieu vous le rendra.

CYPRIENNE.

Mais il pleut, c'est l'hiver. Quoi! sur le toit!

GLAPIEU.

Oui. Comme les chats. C'est mon genre. Chacun a son histoire naturelle.

CYPRIENNE.

Mais le ciel est tout noir. Il va neiger tout à l'heure.

GLAPIEU.

Ce n'est pas ma faute.

CYPRIENNE, à part.

Il n'a vraiment pas l'air méchant.

GLAPIEU.

Ayez un bon mouvement. Sauvez-moi. Entrer, passer, sortir, voulez-vous?

CYPRIENNE, à part.

Et puis j'ai tant besoin de pitié moi-même!

À Glapieu.

Passez.

GLAPIEU.

Il entre, salue l'alcôve, et traverse la chambre sur la pointe du pied.

Avouez que c'est simple. Voyez comme c'est gentil. Le bon papa n'en fera pas un plus mauvais rêve. Vous sauvez un homme, mademoiselle.

Il arrive au réduit mansardé et se retourne.

Ah! si quelqu'un vient me demander, dites que je n'y suis pas.

Il soulève la fenêtre de la tabatière.

Je me dépêche pour que vous n'ayez pas de courant d'air.

Il enjambe à moitié sur le toit, et se penche dans la chambre.

C'est fait. Silence. N'ayez pas l'air de faire attention. Les signes d'approbation sont interdits.

À part.

Cette belle petite a les yeux rouges. Hé! hé! nous avons donc des chagrins! Je devine. De ces jolis petits chagrins qu'on appelle des peines de cœur.

Il achève d'enjamber la lucarne. Au moment de la refermer, il passe sa tête par l'ouverture. Haut, à Cyprienne.

Comptez sur moi.

Il referme la lucarne et disparaît.

CYPRIENNE, seule.

Je ne crois pas avoir fait mal. Mais c'est comme un songe cet homme. Je suis toute tremblante.

Entre Étiennette. Une robe de toile comme Cyprienne.

SCÈNE II.

CYPRIENNE, ÉTIENNETTE.

ÉTIENNETTE.

Tu es seule?

CYPRIENNE.

Oui, ma mère.

ÉTIENNETTE.

Mon père ne s'est pas réveillé?

CYPRIENNE.

Non, ma mère.

ÉTIENNETTE.

Qui est-ce donc qui était ici tout à l'heure?

CYPRIENNE.

Ma mère...

ÉTIENNETTE.

J'ai entendu une voix.

CYPRIENNE.

Ma mère...

ÉTIENNETTE.

Mon enfant, il faut que je te parle.

CYPRIENNE.

Oui, ma mère.

ÉTIENNETTE.

Sérieusement.

CYPRIENNE.

Oui, ma petite mère.

ÉTIENNETTE.

Ma fille, la gêne entraîne des conditions fâcheuses. Les soins du ménage me retiennent à la maison; je ne puis t'accompagner sans cesse comme je le devrais; je suis forcée de te laisser sortir seule. Hélas! et nous sommes déjà au delà de la gêne, nous sommes dans la pauvreté, et demain il faudra descendre la troisième marche qui entre dans la nuit, la misère. Tu connais notre position. Elle est lamentable. Ton grand-père donnait des leçons de musique. Il est vieux, il est tombé malade. Voilà tout à l'heure deux mois qu'il a la fièvre et le délire. Les élèves l'ont quitté un à un. Plus de leçons, et des dettes. Ce matin, on vient saisir ici. Quel réveil pour ton grand-père! Je lui ai caché l'extrémité où nous sommes. Il ignore tout. C'est là notre situation. Eh bien, mon enfant bien aimée, j'ai une autre angoisse encore, et plus cruelle. Ceci est ta chambre. J'ai été imprudente, il y a là une porte sur le petit escalier. Comme on va tout vendre, il a fallu démeubler les chambres, nous avons dû transporter ton grand-père ici. Ma fille, j'ai le cœur serré, écoute-moi. Tu vois comme le malheur est sur nous, la maladie, la ruine, les huissiers dans la maison, mon père et moi, vois-tu, nous n'avons

plus que toi, tu es notre unique joie, notre unique orgueil, notre unique reste de lumière ici-bas. Ne nous accable pas, ma fille, ne nous achève pas, ne nous ôte pas le dernier, le seul bonheur que nous ayons, le bonheur de ton innocence! Songe à ton grand-père vénérable. Je t'en conjure, dis-moi la vérité. Ma fille, un jeune homme vient ici de temps en temps par cet escalier, par cette porte. J'ai entendu plusieurs fois une voix. Tu aimes quelqu'un?

CYPRIENNE.

Oui, ma mère.

ÉTIENNETTE.

Ma fille! ne te perds pas!

CYPRIENNE.

C'est monsieur Edgar Marc, caissier chez un grand banquier très riche. Il est bon et doux. C'est un noble cœur. Nous nous sommes rencontrés.

ÉTIENNETTE.

Juste ciel! Et des rendez-vous dans cette chambre! Oui, tu sors seule, et il vient ici! Si mon père venait à le savoir! Retire-toi à temps de cette fâcheuse aventure. Brise ce commencement funeste. Ne vois plus ce jeune homme. Ma fille! Ah! c'est ma faute!

CYPRIENNE.

Je l'aime, et il m'aime.

ÉTIENNETTE.

Ne le vois plus!

CYPRIENNE.

Ma mère, il m'épousera.

ÉTIENNETTE

Ma fille...

CYPRIENNE.

Il me l'a promis.

ÉTIENNETTE.

Folie! Ne le vois plus, te dis-je!

CYPRIENNE.

Ma mère, vous avez aimé mon père.

ÉTIENNETTE, lui saisissant le bras.

Il ne m'a pas épousée!

CYPRIENNE.

Ciel!

ÉTIENNETTE.

Ah! malheureuse enfant! tu viens de m'arracher un secret terrible. Je connais la route où tu entres, tiens, regarde à tes pieds, cette route sombre se prolonge devant toi dans les ténèbres, regarde, tu y vois l'empreinte d'un pas, c'est le mien. Je m'y suis perdue. Oui, c'est un secret poignant. Personne ne le sait. Mon père lui-même ne s'en doute pas. On m'appelle madame André. Jamais je n'ai été mariée. On me croit veuve, je suis fille. Nous étions dans une petite ville de province, en Bretagne, à Chatelaudren, près de Guingamp. Mon père était absent, ma mère a été faible. J'ai fait une rencontre, comme toi. On croit à l'avenir. On dispose de l'éternité. Ces amours-là, l'oubli souffle dessus. Il était pauvre et obscur. Il a été pris par la conscription. Il est parti. Il n'est pas revenu. A-t-il été tué? peut-être. Est-il vivant? peut-être. Depuis ma mère est morte. Nous avons quitté la petite ville. D'autres circonstances encore. Nous sommes venus à Paris. Ah! c'est une sombre histoire, et dont tu portes le poids. Où est-il, ton père? L'épaisse obscurité s'est faite. Je l'ai cherché. Peut-être me cherche-t-il de son côté. Je ne sais plus rien. J'attends. Je suis dans l'isolement et dans la nuit. Ma fille, c'est une descente funèbre. Arrête, ne va pas plus loin.

CYPRIENNE.

Ma mère, je l'aime.

ÉTIENNETTE.

Moi aussi, je l'aimais!

CYPRIENNE.

Il m'aime.

ÉTIENNETTE.

Lui aussi, il m'aimait!

CYPRIENNE.

Il est honnête.

ÉTIENNETTE.

Lui aussi, il était sincère!

CYPRIENNE.

Il est trop pauvre encore pour que le mariage soit possible.

ÉTIENNETTE.

C'est ce qu'il me disait.

CYPRIENNE.

Mais il m'a promis.

ÉTIENNETTE.

Il m'avait juré!

CYPRIENNE.

Ma mère!

ÉTIENNETTE.

Chose lugubre que le passé revienne, et se refasse l'avenir! C'est le tour de ma fille aujourd'hui.

CYPRIENNE.

Ma mère, ayez pitié de moi.

ÉTIENNETTE.

Aie compassion de moi, mon enfant.

Elles pleurent toutes deux, chacune tombée dans un fauteuil.

À part.

Baisser les yeux dans ce qu'il y a de plus auguste au monde, la maternité, c'est le dernier degré de l'accablement. J'en suis là. Quelle honte de ne pouvoir dire à son enfant : Mon enfant, voilà ton père!

Un battant de la porte du fond s'ouvre. On entrevoit au delà un salon. Un homme vêtu de noir, le chapeau sur la tête, paraît, accompagné de deux hommes en redingote boutonnée. Étiennette se retourne et essuie rapidement ses larmes.

SCÈNE III.

CYPRIENNE, ÉTIENNETTE, SCABEAU et SES AIDES.

ÉTIENNETTE, se levant.

Qui est là? qui est-ce donc qui entre ainsi? Ah! c'est l'huissier et ses recors. Ce sont les maîtres de la maison. J'oubliais que nous ne sommes plus chez nous. Un débiteur, c'est un esclave. Oh! tous les abaissements à la fois!

IMPRIMERIE NATIONALE.

SCABEAU, aux recors, désignant les fauteuils.

Enlevez ces meubles.

ÉTIENNETTE, à l'huissier.

Monsieur, pardon. Mon père est là dans l'alcôve.

SCABEAU, ôtant son chapeau.

Bien, madame.

ÉTIENNETTE, à Scabeau.

C'est que le médecin est inquiet.

SCABEAU.

Madame, je procède régulièrement. J'instrumente au nom de monsieur le baron de Saint-André de Puencarral, banquier, rue Saint-Marc-Feydeau.

ÉTIENNETTE.

Vous savez, les malades, quand ça dort!

SCABEAU.

Le commandement vous a été signifié. Vous n'avez pas les fonds?

ÉTIENNETTE.

Et puis, c'est un vieillard.

SCABEAU.

Je serais charmé de me retirer sans exécuter la saisie. Malheureusement, il me faut l'argent, ou la vente. Les officiers ministériels sont passifs. Mais le lit est excepté, de même que les vêtements qu'on a sur soi...

ÉTIENNETTE.

Hélas, non. Je n'ai pas les fonds.

SCABEAU.

Et les outils, quand il y a métier. Nous ferons le moins de bruit possible, madame. Mais nous sommes forcés de porter tous les meubles dans le salon à côté, où la vente va avoir lieu.

Les recors prennent les fauteuils, les tables, les cadres qui sont aux murs et les passent dans le salon voisin. Ils entrent et sortent emportant chaque fois un meuble. La chambre se dégarnit peu à peu.

ÉTIENNETTE.

Monsieur l'huissier, je vais vous dire. Mon père ne sait pas qu'il y a une saisie et qu'on va vendre. Voilà sept semaines qu'il est au lit, en danger, avec la fièvre. C'est un homme qui a été riche. Il n'est pas habitué à l'idée d'une si grande détresse. Voyez-vous, nous sommes bien malheureuses.

SCABEAU, aux recors.

Faites doucement.

Étiennette et Cyprienne regardent, consternées, les recors démeubler la chambre. Un recors s'approche de la crédence fixée au mur où est le coffret.

C'est un coffret de Boulle.

ÉTIENNETTE.

N'enlevez pas cette boîte!

SCABEAU.

Madame, cette boîte est décrite dans le procès-verbal de saisie. Elle fait partie du gage du créancier. Je dois la faire vendre.

ÉTIENNETTE.

La boîte, soit. Mais pas les papiers qui sont dedans.

SCABEAU.

Quels sont ces papiers?

ÉTIENNETTE.

Des choses de famille à moi. Des lettres.

SCABEAU.

Sans valeur? vous pouvez retirer ces papiers, madame.

Étiennette prend une petite clef cachée dans son corset, ouvre le coffret et en retire une liasse de papiers et de lettres nouée d'un ruban rose fané. Elle presse ce paquet sur son cœur et lève les yeux au ciel. Un recors emporte le coffret vide. Étiennette pose les papiers sur la crédence.

ÉTIENNETTE.

Merci bien, monsieur l'huissier.

SCABEAU.

Remerciez la loi, madame. La loi excepte de la saisie les papiers de famille.

Aux recors

Enlevez le piano.

ÉTIENNETTE, bas à Cyprienne.

Promets-moi que tu ne reverras plus ce jeune homme.

CYPRIENNE.

Ma mère!

Les recors se mettent en devoir d'enlever le piano. Étiennette se retourne.

ÉTIENNETTE.

Ah! mon Dieu, le piano! Ils saisissent le piano. Et mon père, quand il va se lever! qu'est-ce qu'il dira? C'est toujours à son piano qu'il va tout de suite.

A l'huissier.

Laissez-nous le piano, monsieur l'huissier.

SCABEAU.

Je ne puis, madame. Un piano est une valeur.

ÉTIENNETTE.

Eh bien, laissez-nous-le le plus longtemps possible. Ne l'enlevez pas encore.

SCABEAU.

Soit, madame. Je puis ne pas commencer par le piano. Je le ferai prendre un peu plus tard.

Il salue et sort avec les recors par la porte du fond. — Cyprienne va à l'alcôve, entr'ouvre les rideaux et arrange l'oreiller sous la tête du vieillard endormi. — Étiennette sur le devant de la scène s'approche de la crédence et dénoue le ruban de la liasse de papiers. Elle prend une des lettres qu'elle relit en silence. — Une larme tombe de ses yeux. — Cependant la trappe vitrée de la lucarne en tabatière se rouvre. La tête de Glapieu passe par l'ouverture.

SCÈNE IV.

CYPRIENNE, ÉTIENNETTE, GLAPIEU; puis ROUSSELINE; puis L'HUISSIER.

GLAPIEU, la tête à la lucarne.

Je rentre. — Les agents sont encore dans la rue. Messieurs les gêneurs officiels ne volent pas le gouvernement; ils font leur chasse en conscience. Pourtant il commence à neiger, et la neige les fera décamper. Je serai mieux ici que sur le toit. Quand la police sera partie, j'ai exploré le toit, j'ai trouvé mes aboutissants, il me sera facile de m'échapper. L'église est utile. Dans un quart d'heure, la rue sera nettoyée. En attendant, je puis très bien me cacher dans ce recoin.

Il saute dans le réduit mansardé et referme doucement le châssis de la lucarne. Il regarde dans la chambre par la porte entrebaîllée et aperçoit Étiennette.

Une madame. Deuxième femme. La mère probablement. Encore belle. D'anciens chagrins. Trente-huit ans qui en paraissent quarante-cinq. Salut à la maman!

Il examine la chambre.

C'est drôle, il me semblait qu'il y avait plus de meubles que cela.

Continuant son examen.

C'est ce que j'appelle des gens riches qui sont pauvres. Luxe et Indigence. Il y a une comédie comme ça à l'Odéon. C'est déchu. Ça a eu de l'aisance. C'est une campagne où il y a eu des fleurs, mais vue au mois de décembre. Pauvreté, c'est hiver. — Il faut pourtant que je me mette derrière quelque chose. Abritons le fugitif. Comme c'est puéril de forcer un bon garçon à jouer à cache-cache avec la société!

Il aperçoit les robes accrochées au porte-manteau.

Voici des nippes qui feront l'affaire. C'est dit. Je me blottis ici. Et puis ces gens-là ont l'air malheureux. Je ne peux pas les quitter comme ça. Je serai très bien dans cette anfractuosité. Là-dessous.

Il se blottit dans les robes. On ne voit plus que sa tête et ses pieds. Il abaisse son regard sur les robes et les considère.

Pauvres robes, vous êtes fanées.

On commence par être jupe,
On finit par être chiffon.

Il regarde ses pieds. Le bout de ses souliers crevés et éculés s'aperçoit.

Prenons garde. Je crois qu'on peut voir mes sakoski.

Il fait tomber une robe qui lui cache les pieds.

C'est bien ainsi.

Jetant un coup d'œil à Cyprienne.

Toi, tu es une bonne fille. Tu épouseras ton Edgar. Je ne te dis que ça.

ÉTIENNETTE, posant sur la crédence la lettre qu'elle vient de relire, et l'œil fixé sur la liasse dénouée.

Ô ma jeunesse! Toute ma joie et toute ma douleur est là. Où est-il, lui? Hélas, où est le passé? Ma pauvre fille!

La porte du fond se rouvre. Paraît Rousseline.

GLAPIEU, apercevant Rousseline.

Un homme chauve. Dans un endroit où il y a des femmes! Attention.

Rousseline entre, le chapeau à la main, le lorgnon dans l'œil, vêtu à la dernière mode, d'une façon juvénile, exagération de bijoux et de breloques, crâne luisant, patte d'oie aux tempes, favoris grisonnants. — Pendant toute la scène qui suit, Glapieu, caché, épie et écoute, tantôt avançant la tête, tantôt la retirant, selon qu'il éprouve le besoin de mieux observer ou de mieux se dérober. — Cyprienne, assise, a repris sa couture, et semble absorbée dans ses réflexions.

ROUSSELINE, au fond de la chambre, regardant les murs et les meubles.

Tiens, je n'étais pas encore venu dans cette chambre. Quand les recors et les huissiers sont dans un logis, c'est commode, on a ses grandes entrées partout.

Il aperçoit Cyprienne.

Hé! voilà Cyprienne.

Il la lorgne.

Qu'elle est jolie, cette petite!

ÉTIENNETTE, sortant de sa rêverie et apercevant Rousseline.

C'est vous, monsieur Rousseline?

ROUSSELINE.

Je vous cherchais, madame.

ÉTIENNETTE.

Ah! c'est la providence qui vous envoie!

GLAPIEU.

Voyons ça, la providence. — J'ai toujours été curieux de voir la figure de cette dame-là.

ÉTIENNETTE.

Monsieur Rousseline, vous êtes pour nous comme un ami, mon père a confiance en vous, vous lui avez aplani beaucoup de difficultés, vous êtes son homme d'affaires. Vous voyez notre situation. Le malheur s'est mis dans la maison. Mon père a perdu presque toutes ses leçons. Il ne lui reste plus que deux ou trois élèves. Mon père a vu la misère venir. Le désespoir l'a pris. Il est tombé malade. Voilà presque deux mois qu'il a la fièvre et le délire. Aujourd'hui on saisit tout ce que nous avons pour une dette de quelques mille francs, moins de quatre mille. L'huissier est là. On va vendre nos meubles ce matin. Mon père n'en sait rien. Heureusement il dort en ce moment. Mais s'il se réveille, s'il voit les huissiers, les recors, la catastrophe... Ah mon Dieu! cela le tuera. Monsieur Rousseline, sauvez-nous.

ROUSSELINE.

Madame, rendre service est ma loi. Faire le bien est la plus douce des jouissances. Il y a dans l'homme un principe immuable, c'est la conscience. Heureux celui qui, à l'heure de paraître devant le souverain juge, peut se dire : j'ai obligé mes semblables.

GLAPIEU.

Toi, tu es une canaille.

ROUSSELINE.

Ces règles d'une saine philanthropie ont dominé toute ma vie. J'ai traversé pourtant beaucoup d'épreuves. Ce n'est pas sans bien des sueurs que je suis parvenu où je suis arrivé, mais au milieu même de mes soucis et de mes labeurs, je n'ai jamais oublié ce grand devoir d'aider ceux qui sont dans l'infortune, si bien que Dieu m'a béni et que je me trouve aujourd'hui à la tête d'une jolie aisance, avec ce cabinet d'affaires fondé par moi, petit hôtel à la ville, élégant cottage à la campagne, cinq ou six maisons bien louées dans Paris, bonne table, trois domestiques, cheval et cabriolet.

GLAPIEU, *à part.*

Pauvre chatte!

ROUSSELINE.

Mes affaires ont pris une extension considérable particulièrement depuis le retour des Bourbons dont le pouvoir tutélaire a raffermi l'ordre et relevé les autels.

GLAPIEU, à part.

Ça a déjà servi, ça. Ça a servi sous l'empereur. C'est égal, ça va tout de même pour le roi.

ROUSSELINE, continuant.

La France a retrouvé le chemin de l'honneur et les sources de la félicité publique en suivant le panache blanc.

GLAPIEU, à part.

Encore une métaphore qui fait le trottoir depuis longtemps.

ROUSSELINE.

Nous devons tous notre prospérité au trône légitime qui nous délivre de l'usurpateur et qui unit la gloire à la bonté sur la double base de la religion et des mœurs, désormais abritées au port sous l'empire de la loi.

GLAPIEU, à part.

Dire une phrase comme ça me gênerait aux entournures. Tout de même, la phrase est belle.

ROUSSELINE.

Oui, grâce à nos rois, ma fortune est faite, et avec cela, madame, je suis célibataire. Mon maniement d'opérations est considérable. Tel de mes clients, le baron de Puencarral, par exemple, le grand banquier d'Espagne à Paris, possède à lui seul plus de quinze millions.

ÉTIENNETTE.

Le baron de Puencarral, vous dites? Mais alors vous pouvez beaucoup pour nous. C'est précisément en son nom qu'on poursuit mon père. Vous savez, les femmes n'entendent rien aux affaires, un nom de banquier, ça ne leur dit rien, mais je crois bien que c'est un nom dans ce genre-là...

Tournant la tête.

Ah! mon Dieu! il me semble que mon père se plaint.

Elle va à l'alcôve, écarte les rideaux et regarde l'homme endormi. Rousseline s'approche de Cyprienne assise et cousant.

ROUSSELINE.

Eh bien, mademoiselle, nous amusons-nous? avons-nous les plaisirs de notre âge? c'est un peu ennuyeux, les grands-papas malades? Prenons-nous au moins des distractions? Allons-nous au spectacle, au bal? Il y a dans ce moment-ci à Feydeau un opéra-comique qui fait fureur, *les deux Mousquetaires,* Lemonnier et Lafeuillade, deux beaux hommes.

Il chante.

Je gèle, je gèle, je gèle,
Je donne au diable la saison.

C'est charmant. Il faut voir cela. Avez-vous vu Potier dans *Je fais mes farces?*

CYPRIENNE, levant les yeux.

Monsieur...

GLAPIEU, observant Rousseline, à part.

Quel sourire! il a des dents d'ogresse. C'est égal, la physionomie est bonasse. Voilà un homme fort. On lui donnerait Dieu, et même le diable, sans confession. C'est le comble de l'art, cette mine-là. Avoir l'air d'un garde national habillé en bourgeois, c'est superbe. Il est gras. Je me suis toujours défié des citoyens potelés. Expliquez-moi ça.

ROUSSELINE, examinant le travail de Cyprienne.

Des doigts de fée. — Il faut voir Potier, mademoiselle, et Tiercelin dans le *Rempailleur de chaises.* Pourtant je préfère *la Somnambule.* J'aime les pièces sensibles. On a toujours dans l'âme un coin mélancolique.

GLAPIEU, à part.

Je te conseille d'être bleuâtre!

ROUSSELINE.

J'étais né pour les sentiments tendres.

GLAPIEU, à part.

Flâneur!

ROUSSELINE.

On a un cœur, mademoiselle, quoiqu'on ait quarante-neuf ans.

GLAPIEU, à part.

La boutique à quarante-neuf sous. Autant dire cinquante, va!

ROUSSELINE.

Mademoiselle, à votre âge, si belle, si jolie, toutes les jouissances de la terre vous appartiennent, on vous les doit, toutes les toilettes, toutes les parures, vous n'êtes pas faite pour les travaux pénibles, les cœurs sont à vous, vous n'avez qu'à vouloir pour régner, vous êtes à ce moment de la vie où les émotions, multipliées par ces doux instincts intérieurs qui s'éveillent, impriment à l'organisation de la femme sensible un trouble délicieux... — Mademoiselle, il faut aimer.

GLAPIEU, à part.

On croit entendre une flûte dans les bois.

ROUSSELINE.

Un homme bien posé dans la société, ayant une jolie aisance, libre et sans engagement, sachant s'occuper, ayant l'expérience de la vie, a souvent, mieux qu'un tout jeune homme, ce qu'il faut pour faire le bonheur d'une jeune personne bien élevée qui a besoin de discrétion dans ses relations et dont la réputation veut des ménagements.

GLAPIEU, à part.

Une dent est en train de me pousser contre ce gueux-là. Une dent canine.

ROUSSELINE.

Vous êtes belle. Le bonheur est fait pour vous. Mademoiselle, j'ose dire que c'est mon cœur qui parle.

GLAPIEU, à part.

Écoutons le langage de ce viscère.

ROUSSELINE.

Belle Cyprienne...

CYPRIENNE.

Monsieur...

GLAPIEU, à part.

Tu es trop gros. Ça t'ôte de la poésie.

ROUSSELINE.

Belle Cyprienne, vous méritez le paradis. Vous êtes créée pour connaître tous les enchantements de l'existence. J'ai vu hier à l'Opéra une femme, moins belle que vous, en robe de velours avec une bordure d'hermine d'au moins vingt-cinq centimètres, et une parure d'émeraudes qui scintillait à son front. Que vous seriez éblouissante ainsi!

GLAPIEU, à part.

Ève. Et Rousseline dans le pommier.

ÉTIENNETTE, laissant retomber les rideaux.

Non. Il dort. Il dort d'un bon sommeil. Ô mon bien-aimé père! Sa santé, c'est ma vie.

Elle revient vers Rousseline.

Vous disiez, cher monsieur Rousseline, que ce grand banquier si riche, le baron de Puencarral...

ROUSSELINE.

Est un de mes clients.

ÉTIENNETTE.

Eh bien, c'est justement lui, à ce qu'il paraît, qui est le créancier de mon père. C'est en son nom, si je ne me trompe pas, que la saisie est faite.

ROUSSELINE.

Voulez-vous que je parle à l'huissier?

ÉTIENNETTE.

Oh! merci. Je savais bien que vous nous sauveriez.

Elle va à la porte du fond et l'entr'ouvre.

Monsieur l'huissier!

Scabeau paraît.

SCABEAU.

Ah! c'est monsieur Rousseline.

Il salue.

ROUSSELINE.

Monsieur Scabeau, j'aurais un mot à vous dire.

Scabeau approche. Étiennette et Cyprienne se retirent au fond du théâtre. Rousseline et Scabeau s'avancent sur le devant. Glapieu tend avidement l'oreille, et les écoute.

GLAPIEU, à part.

C'est ça l'huissier? Comme avec un habit noir et une cravate blanche on a tout de suite l'air d'un honnête homme!

ROUSSELINE, à Scabeau.

Parlez bas.

Glapieu avance la tête.

SCABEAU, bas.

Monsieur Rousseline, d'après vos ordres j'ai sous main racheté toutes les créances.

ROUSSELINE.

Toutes?

SCABEAU.

Toutes. Vous êtes à cette heure créancier unique.

ROUSSELINE.

Et secret?

SCABEAU.

Et secret.

GLAPIEU, à part.

L'huissier est son second. Moi j'ai toujours travaillé seul. Je n'ai pas de commis.

SCABEAU.

J'opère en réalité pour vous, et en apparence pour monsieur le baron de Puencarral, banquier. Dois-je continuer de la sorte?

ROUSSELINE.

Quelle question! sans doute. Mon nom ne doit pas paraître.

SCABEAU.

J'entrevois.

ROUSSELINE.

Entrevoir ne suffit pas, il faut comprendre. Mon cher, cartes sur table. C'est moi qui vous ai prêté les fonds pour acheter votre étude. Pourquoi? parce que j'ai besoin d'un huissier à moi. Je ne fais et ne ferai jamais rien d'illégal; mais les affaires ont des complications. Je désire être compris. Toute affaire a un dessus et un dessous. Ici, le dessus, c'est le baron de Puencarral, banquier archi-millionnaire, qui ne perd pas son temps à s'occuper du côté fastidieux des opérations d'argent, rentrées de capitaux, créances en souffrance, échéances, protêts, jugements, arrêts, saisies, ventes, *et cætera,* et qui se repose en pleine confiance de tout ce détail sur son homme d'affaires, attendu que dans ces immenses maisons-là, où chaque commis a une espèce de petit royaume à part, le maître se contente de s'enrichir, et plane. Le dessous, c'est l'homme d'affaires, c'est moi. Est-ce entendu? Vous voyez que j'ai fait ma fortune, soyez intelligent, et je me charge de la vôtre.

SCABEAU.

Ça ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd.

GLAPIEU, à part.

Ça ne tombe pas dans l'oreille de deux sourds.

ROUSSELINE.

Du reste, rien d'illicite. Notre probité demeure intacte. La stricte observation des lois est le devoir du bon citoyen.

GLAPIEU, à part.

Comme cela fera bien au Père-Lachaise, l'épitaphe de cet homme-là!

ROUSSELINE.

Avec moi vous ne craignez rien. Je suis scrupuleux. Se mouvoir dans la légalité, c'est à la fois l'habileté et l'honnêteté. Nous ne sommes pas des voleurs rôdant au coin d'un bois.

GLAPIEU, à part.

Ô lisière du code!

ROUSSELINE.

Les malhonnêtes et les maladroits font des friponneries. Nous, nous faisons des affaires.

GLAPIEU, à part.

Dictionnaire des synonymes.

SCABEAU, s'inclinant.

Pour l'instant, et en ce qui concerne les gens d'ici, quelles sont vos instructions? Dois-je donner suite à la saisie-exécution? C'est annoncé pour aujourd'hui.

ROUSSELINE.

Toutes les formalités légales sont remplies?

SCABEAU.

Il n'y a plus qu'à exécuter. Le public commence à arriver. La vente se fera dans le salon qui communique avec cette chambre.

ROUSSELINE.

Ici, à côté?

SCABEAU.

Oui, monsieur. J'attends vos ordres. Dois-je passer outre à la vente immédiatement?

ROUSSELINE.

Si d'ici à une heure, je ne vous fais rien dire, vendez.

Scabeau salue et sort par la porte du fond.

ÉTIENNETTE, revenant.

Eh bien?

ROUSSELINE.

Je n'ai rien pu obtenir.

ÉTIENNETTE.

La vente va se faire?

ROUSSELINE.

Tout à l'heure.

ÉTIENNETTE.

Mais alors nous sommes dans un gouffre!

ROUSSELINE.

Vous trouvez?

ÉTIENNETTE.

Mon pauvre père! Quel réveil! Qu'est-ce qu'il va dire! Malade comme il l'est. Cela lui donnera le coup de la mort. Ainsi la vente se fera!

ROUSSELINE.

À moins que...

ÉTIENNETTE.

À moins que?

ROUSSELINE.

Écoutez.

Il jette un coup d'œil autour de lui. Sur un signe de sa mère, Cyprienne entre dans l'alcôve et disparaît derrière les rideaux refermés. Rousseline tire sa tabatière d'or de sa poche, et s'assied :

ROUSSELINE, le pouce et l'index dans sa tabatière entr'ouverte.

C'est une belle chose que l'enthousiasme. Il y a trente-cinq ans, — deux ans environ après votre naissance, madame, — un grand évènement éclate, la révolution française. L'ennemi est aux frontières, la France crie : aux armes! C'est à qui s'enrôlera, une armée de volontaires s'improvise. Un homme, jeune, riche, bien né, de bonne bourgeoisie, lettré, un peu peintre, un peu musicien, marié, ayant un enfant, saisit cette occasion d'être un héros. Il part. Sa femme qu'il aimait, son enfant qu'il idolâtrait, une petite fille âgée de deux ans, cela ne l'arrête point. Ne doit-on pas sacrifier la famille à la patrie? Le voilà aux armées. Il se bat; il bat les prussiens, les autrichiens, les russes; il est soldat, puis officier; en quelques mois, il est major. Un beau jour, il est fait, général? non, prisonnier. Par Souvaroff. En Italie. Pour les prisonniers de guerre, les anglais ont les pontons, les russes ont les mines. Le major républicain prisonnier est envoyé en Sibérie. Il y reste dix-neuf ans. Jusqu'à la paix. La paix faite avec l'Eu-

rope, le prisonnier est rendu, il revient, il trouve la république détruite, sa fortune anéantie, son grade supprimé, sa femme morte, et sa fille, de petite devenue grande, point mariée, avec un enfant.

ÉTIENNETTE.

Monsieur!

ROUSSELINE.

Je continue. Ces tronçons d'une famille brisée se rejoignent. Le père, devenu de son côté un vieillard, embrasse, pleure, bénit. Que voulez-vous que fasse un père? Sa fille lui dit qu'elle est veuve, qu'elle se nomme la veuve André, madame André, qu'elle a été mariée, que lui, le père, passant pour mort, le consentement de sa mère a suffi; il la croit, s'informe peu, par crainte peut-être de savoir la vérité, et le voilà avec deux filles. Ces deux filles, il se met tout de suite à les adorer. Que devenir pourtant? il est ruiné. Il sort des camps, il sort des cachots, il est fait, lui, aux privations; la pauvreté, à la rigueur, il la supporterait pour lui-même, mais il n'en veut pas pour ses enfants. On est démagogue, mais on a de ces contradictions-là. Et puis, leur sexe! La misère des femmes, c'est lugubre. Reconstruire sa fortune est impossible, mais il a des talents, c'est une ressource, il se fait maître de musique. Maître de musique? sous quel nom? Sous son vrai nom? sous le nom du major Gédouard? Point. Sous le nom du professeur Zucchimo. Pourquoi? C'est que le major Gédouard, ancien volontaire montagnard, vieux sans-culotte, comme on dit, fort compromis, un peu proscrit même, est un nom qui sonne mal aujourd'hui. Le major a un dossier politique fort chargé. Se cacher est sage; nécessaire même. On parle un peu l'italien, on se fait passer pour italien. Être italien, d'ailleurs, c'est être aux trois quarts musicien; et cela attire les élèves. Gédouard renonce à Gédouard et le voilà Zucchimo.

ÉTIENNETTE.

Mais, monsieur, d'où savez-vous? qui vous a dit?

ROUSSELINE.

L'histoire de Gédouard? c'est Zucchimo. L'histoire de Zucchimo? c'est Gédouard.

ÉTIENNETTE.

Mon père!

ROUSSELINE.

Sous ses deux espèces. Major français et maëstro italien. Le plus honnête homme de la terre, et se cachant comme un malfaiteur. Je suis son homme

d'affaires, madame, donc son homme de confiance. Dans ses embarras de toutes sortes, il s'est adressé à moi et il a dû tout me dire. Un cabinet d'affaires est un confessionnal.

ÉTIENNETTE.

Mais ce que mon père ignore, comment le savez-vous?

ROUSSELINE.

Ce qui vous concerne?

ÉTIENNETTE, hésitante.

Oui.

ROUSSELINE.

Je l'ai deviné.

Étiennette baisse les yeux. Rousseline continue.

Il y a dans cette maison, avec toute la probité du monde, deux faux noms. Professeur Zucchimo, c'est un masque; veuve André, c'est un voile. Je reprends.

Regardant Étiennette qui semble absorbée dans une profonde rêverie.

Vous semblez ne plus m'écouter, madame.

GLAPIEU, dont on voit la tête attentive passer entre les plis des jupes du porte-manteau.

À part.

Ça ne fait rien. Je t'écoute, moi. Va ton train.

ÉTIENNETTE, humble.

Je ne perds aucune de vos paroles, monsieur Rousseline.

ROUSSELINE, secouant une prise de tabac.

S'appeler Zucchimo, s'annoncer comme maître de musique, cela n'avance à rien, si l'on ne sait pas la manière de s'en servir. Il n'y a d'expédient que l'expédient réussi. Il ne suffit pas de vouloir faire, il faut savoir faire. Donner des leçons, c'est une question de devanture de boutique. Il importe d'avoir des élèves qui paient. Si vous donnez des leçons dans un grenier, vous aurez les meurt-de-faim; si vous donnez des leçons dans un salon, vous aurez les gens du monde. La même leçon donnée par le même homme, s'il arrive à pied, vaut trente sous, s'il arrive en voiture, vaut un louis. Si vous voulez devenir riche, n'ayez pas l'air pauvre. Paraître mène à

IMPRIMERIE NATIONALE.

être. Un beau dessus de panier est nécessaire. La poudre qu'il faut jeter aux yeux des hommes, c'est de la poudre d'or. Le major le comprit. Il loua et meubla, à un quatrième étage, il est vrai, mais dans une très belle maison, un appartement de bonne mine, antichambre, salon, *et cætera*, ayant sur le derrière une chambre un peu mansardée, mais point faite pour le public. Les leçons vinrent, puis décrurent, puis tarirent. Le major est d'une mauvaise santé. Il sort des mines. On n'a pas été impunément dix-huit ans sous terre. Les dépenses grossirent, les recettes diminuèrent, les dettes frappèrent à la porte. Le major tomba malade. J'abrège. Aujourd'hui tout est fini. Ce matin, environ quatre mille francs à payer. Sinon, dans une heure, vente des meubles.

ÉTIENNETTE.

Situation extrême, en effet.

ROUSSELINE.

Ce n'est pas tout.

ÉTIENNETTE.

Ce n'est pas tout?

ROUSSELINE.

Non.

ÉTIENNETTE.

Qu'y a-t-il donc encore?

ROUSSELINE.

Aujourd'hui saisie pour quatre mille francs. Après-demain...

ÉTIENNETTE.

Après-demain?

ROUSSELINE.

Échéance d'une traite de vingt-cinq mille francs signée Zucchimo.

ÉTIENNETTE.

Vingt-cinq mille francs!

ROUSSELINE.

Vingt-cinq mille francs.

ÉTIENNETTE.

Mais c'est un coup de foudre! Vingt-cinq mille francs! Ah mon Dieu!

ROUSSELINE.

On n'a pas, depuis plusieurs années déjà, tout ce mobilier, et un gros loyer, et une vie convenable, et de la représentation, pour rien. Votre père a emprunté, par mon entremise, vingt-cinq mille francs.

ÉTIENNETTE.

Soit. Je n'ai rien à répondre. C'est le naufrage.

ROUSSELINE.

Votre père a voulu pour vous l'aisance.

ÉTIENNETTE.

La misère eût mieux valu.

ROUSSELINE.

Oh! que voilà qui n'est pas mon avis! J'approuve votre père. Les femmes sont faites pour être heureuses. Être heureux, c'est être riche. Une robe de toile, de gros souliers, et un joli visage de dix-huit ans, ça jure. Soyez belles, mesdames, c'est votre devoir. Ravauder des bas le soir à la chandelle, cela éraille les yeux. Avoir aux doigts des piqûres d'aiguille, c'est laid. Qui dit femme, dit soie, velours, dentelles, bijoux, voiture au bois, loge au spectacle. Être une femme, c'est avoir tout cela. On ne recommence pas la jeunesse quand on l'a manquée. On n'a pas deux fois dix-huit ans. Il faut qu'une jolie fille soit défrayée, qu'elle ne sente pas ce poids de la vie, qu'on s'en charge pour elle, qu'elle ne songe qu'à être jeune, qu'à être gaie, qu'à être charmante, qu'à être belle, et que quelqu'un fasse le budget de cette beauté-là. Si c'est le père, tant mieux; si ce n'est pas le père, il faut que ce soit un autre. Une seule chose importe, c'est que la femme chante, rie et plaise. Telle est ma morale. La vertu finit où la bêtise commence.

ÉTIENNETTE, absorbée et sans entendre Rousseline.

Vingt-cinq mille francs! où prendre vingt-cinq mille francs?

ROUSSELINE.

Je suis un homme consciencieux, je ne veux rien vous laisser ignorer. D'ailleurs votre père n'aura pas toujours cent vingt pulsations et le délire, à son premier moment de lucidité il vous dirait la chose. Votre père n'est pas insolvable. Les vingt-cinq mille francs peuvent être payés.

ÉTIENNETTE.

Ah ! merci ! de quel poids vous me soulagez !

ROUSSELINE.

Votre père, à son retour en France, a trouvé sa ruine complète, moins une vieille créance de trente mille francs, non périmée. Il m'a chargé de ses intérêts. Sur ces trente mille francs éventuels, je lui ai fait prêter vingt-cinq mille francs. De là la traite signée Zucchimo. Puis j'ai fait rentrer les trente mille francs dus à votre père; le major Gédouard m'avait donné procuration avec pleins pouvoirs; les trente mille francs ont été payés entre mes mains et déposés par moi dans la caisse du banquier Puencarral pour qui, vous le savez, je fais des affaires...

GLAPIEU, à part.

Voilà une série d'aveux candides. Je palpite. Si ce n'est pas un filou, je suis volé.

ROUSSELINE, continuant.

Ainsi les trente mille francs sont là en caisse, tout prêts. La traite Zucchimo peut être soldée.

ÉTIENNETTE.

Oh ! je disais bien que vous êtes la providence ! Et même la saisie d'aujourd'hui peut être empêchée !

ROUSSELINE.

Sans doute. D'autant plus qu'il est en effet réel qu'elle est faite précisément par ordre du banquier Puencarral; mais ce n'est qu'un détail. Occupons-nous de la traite Zucchimo. Elle échoit dans deux jours...

ÉTIENNETTE.

Bien. Mon père a l'argent.

ROUSSELINE.

Votre père, pas tout à fait. L'argent, c'est moi qui l'ai.

ÉTIENNETTE.

C'est la même chose.

ROUSSELINE.

Certainement. Mais laissez que je vous explique. Comme vous êtes vive !

ÉTIENNETTE.

Cela me paraît si simple.

ROUSSELINE.

Simple. Oui et non.

ÉTIENNETTE.

Mais puisqu'on a l'argent.

ROUSSELINE.

Sous quel nom l'argent est-il déposé à la caisse Puencarral ? Sous le nom de Gédouard ? Point. C'est un nom dissimulé. Sous le nom de Zucchimo ? Point. C'est un faux nom. La somme est inscrite au livre de caisse sous mon nom à moi. La caisse ne paiera que sur la signature Rousseline.

GLAPIEU, à part.

Je respire. C'est un coquin.

ÉTIENNETTE, à Rousseline.

Eh bien ?

ROUSSELINE.

Pourquoi donc ne menez-vous pas quelquefois mademoiselle votre fille au spectacle ? ces jeunes filles, ça a besoin de distractions. Bref, la caisse, où sont les trente mille francs, ne connaît que moi. Il dépend de moi de les en retirer ou de les y laisser.

ÉTIENNETTE.

Mais puisqu'ils sont à mon père ?

ROUSSELINE, souriant.

Sans doute.

ÉTIENNETTE.

Eh bien alors ?

ROUSSELINE.

Je ne dis pas non. Je dis seulement que cela dépend de moi.

ÉTIENNETTE.

Je ne vous comprends pas.

GLAPIEU, à part.

Sainte innocence! je comprends, moi.

ROUSSELINE.

Si l'argent est retiré à temps de la caisse Puencarral, la traite est payée. Si l'argent n'en sort point, la traite est protestée. Cela dépend de moi, vous dis-je. Et, écoutez-moi bien, le major Gédouard, insolvable, a signé une traite de vingt-cinq mille francs du nom de Zucchimo, et alors, fausse signature, manœuvres frauduleuses, article [1] du code, procès en escroquerie.

ÉTIENNETTE.

En escroquerie? contre qui?

ROUSSELINE.

Contre le major Gédouard.

ÉTIENNETTE, pâle.

Vous voulez rire, monsieur. Contre mon père! Escroquerie! contre ces cheveux blancs-là!

ROUSSELINE.

Et condamnation certaine.

ÉTIENNETTE.

Escroquerie!

ROUSSELINE.

Il y a des escrocs qui ont des cheveux blancs.

GLAPIEU, à part.

Et il y en a qui n'ont pas de cheveux du tout.

[1] Un blanc est laissé dans le manuscrit pour y insérer le numéro de l'article.

ÉTIENNETTE, se tordant les mains.

Oh! c'est pour rire, n'est-ce pas? Vous avez l'argent, mon père a l'argent. Vous n'êtes pas capable! nous ne vous avons rien fait. Juste ciel! Il est impossible que la traite ne soit pas payée. La traite sera payée.

ROUSSELINE.

Si je veux.

GLAPIEU, à part.

J'admire.

ÉTIENNETTE.

Je ne comprends pas.

ROUSSELINE.

Vous allez comprendre. Vous êtes dans mes mains. Votre père est dans mes mains. Si je veux, pour vous la ruine, pour lui le déshonneur.

S'approchant d'elle.

J'aime votre fille.

ÉTIENNETTE, le regardant fixement.

Vous êtes un misérable!

Elle se tourne vers l'alcôve, joint les mains et tombe à genoux.

Ô mon père, au fond de quel précipice nous sommes! ne te réveille pas!

Pendant qu'elle est tournée vers l'alcôve, le regard de Rousseline tombe sur la liasse de papiers posée sur la crédence. Étiennette, agenouillée devant le lit de son père, ne le voit pas. Il se penche vivement et fouille les papiers d'un coup d'œil.

ROUSSELINE, à part.

Qu'est-ce que c'est que ces papiers? des lettres. Je connais cette écriture!

Il lit rapidement.

«Mon Étiennette...» signé CYPRIEN ANDRÉ. La fille s'appelle Cyprienne. C'est le père. André. Oui. N'importe qui s'appelle André, mais Cyprien André, c'est une autre affaire. Et d'ailleurs, c'est bien là sa signature. Veuve André, j'aurais dû me douter de quelque chose.

Haut à Étiennette qui pendant qu'il parle se retourne et se relève.

Madame, je ne puis m'expliquer ce cri d'indignation parce que j'ai l'honneur de vous demander en mariage mademoiselle votre fille.

ÉTIENNETTE.

En mariage!

ROUSSELINE.

En légitime mariage, madame.

GLAPIEU, à part.

Tiens, tiens, tiens. Changement de décor. Il a fait quelque découverte. Il a lu dans ces papiers-là.

Il étend la main derrière Rousseline, sans être vu de Rousseline ni d'Étiennette, saisit la lettre que Rousseline vient d'examiner, et la met dans sa poche. Cyprienne vient de sortir de l'alcôve. Elle est au fond de la chambre, et écoute.

ROUSSELINE, avec dignité.

Madame, je me nomme Rousseline de Bicollière, je suis éligible, membre de la fabrique de Notre-Dame de Nazareth et l'un des principaux agents d'affaires de Paris. Mon cabinet ne rapporte pas moins de quarante mille francs par an. Je sollicite de vous, madame, et de monsieur votre père, la main de mademoiselle Cyprienne, votre fille.

ÉTIENNETTE, stupéfaite.

C'est en effet un mariage qui s'offre. J'avais donc mal compris. Je suis comme étourdie. Tous ces coups répétés! Je ne puis plus mettre deux idées ensemble. Il y a quelque chose qui m'échappe. Les paroles dites n'avaient évidemment pas le sens que j'ai cru entrevoir. Il a dit : j'aime votre fille, c'est tout simple, puisqu'il veut l'épouser. Il me semble bien qu'il nous a mis le marché à la main, c'est un tort, mais s'il est amoureux. L'amour excuse. Pourquoi pas ce mariage? cela arrangerait tout. Mon père serait sauvé.

Rousseline épie le visage d'Étiennette. Glapieu guette. — A Cyprienne debout près de l'alcôve.

Approche, ma fille, il s'agit de toi.

Cyprienne fait un pas. Rousseline la salue profondément.

ROUSSELINE.

Mademoiselle, j'ai déposé une supplique aux pieds de madame votre mère. Je vous demande respectueusement à vous-même le bonheur de ma vie et l'honneur d'être votre mari.

CYPRIENNE, courant à sa mère.

Ma mère, sauvez-moi!

ROUSSELINE.

Mademoiselle...

ÉTIENNETTE.

Ma fille, monsieur te demande en mariage.

CYPRIENNE.

Jamais.

GLAPIEU, à part.

Bien, mon loulou!

Il fait le geste d'applaudir.

ÉTIENNETTE.

Réfléchis, ma fille.

CYPRIENNE.

Ma mère, j'ai horreur de cet homme.

ROUSSELINE, à Étiennette.

Je me retire, madame.

A part.

Oh! ce que je veux se fera. Je mettrai cette famille dans un étau.

Il salue Étiennette et Cyprienne, va à la porte du fond, et l'ouvre. On aperçoit par l'ouverture la tête de l'huissier.

L'HUISSIER, se penchant à l'oreille de Rousseline.

Quels sont vos ordres?

ROUSSELINE, à l'oreille de l'huissier.

Saisissez. Vendez.

Il sort par la porte du fond. L'huissier reste dans l'entrebaîllement de la porte.

ÉTIENNETTE, à part.

Il sort ulcéré. Que va-t-il faire? Oh! je ferme les yeux pour ne pas voir ce qui va crouler sur nous.

L'HUISSIER, à Étiennette.

Madame, la vente va commencer. Votre présence serait utile.

ÉTIENNETTE.

Qu'as-tu fait, ma fille? Je vous rejoins, monsieur.

Elle sort. L'huissier la suit. La porte du fond se referme.

GLAPIEU, sortant de sa cachette.

Ah ça, les agents doivent être partis, la voie publique doit être désencombrée, la rue doit être redevenue convenable : il s'agit de filer. Portons nos pas hors de ces lieux. Avec ça qu'il y a ici une saisie, que les recors vont venir décrocher ces nippes, et qu'ils pourraient bien me pincer dessous. Les mouchards, c'est Charybde, les recors, c'est Scylla. Ce sont les deux griffes de l'ordre social. Évanouissons-nous.

Il reste un instant pensif.

Récapitulons : deux femmes, un vieux bonhomme, un coquin, trente mille francs déposés dans la caisse du banquier Puencarral. Eh bien, mes braves gens, je vais m'occuper de vous.

Il soulève la trappe de la lucarne et disparaît par le toit. Pendant que Glapieu sort par la lucarne à droite, un jeune homme monte à gauche par le petit escalier. Petite redingote noire. Chapeau rond. C'est Edgar Marc. Il monte les marches en courant, et frappe doucement à la porte bâtarde.

SCÈNE V.

CYPRIENNE, EDGAR MARC.

CYPRIENNE, ouvrant.

Edgar! Oh! n'entrez pas.

EDGAR MARC.

Bonne nouvelle. Bonne nouvelle. Je ne viens que pour un moment. Je me suis détourné de mon chemin pour venir vous l'annoncer. Je vais être augmenté. J'aurai cent louis d'appointements l'an prochain. Nous nous ma-

rierons. Ce matin, le banquier, mon patron, monsieur de Puencarral... Mais d'abord il faut que je pose le portefeuille sur la table.

Il met le portefeuille sur le piano.

— Regardez-le. — A mon âge, c'est rare, ces marques de confiance-là. — Monsieur de Puencarral m'a dit... — je vous adore.

CYPRIENNE.

Monsieur vous a dit ça?

EDGAR MARC.

Non, c'est moi qui vous le dis. Oh! je suis heureux. Tout va bien. Tout à l'heure, monsieur de Puencarral m'a dit : Je suis satisfait de vous. Il y a des fonctions de confiance dans une maison comme la mienne. C'est à ces fonctions-là que je vous destine. Vous êtes laborieux et sûr. Dès aujourd'hui je vous charge d'un paiement. Vous irez à la banque payer ce bordereau, et vous le rapporterez acquitté. L'an prochain vos appointements seront doublés. Et il m'a remis un bordereau et ce portefeuille. Cyprienne, avec cent louis par an, et du courage, on peut se marier, et j'avancerai encore. Vous serez ma femme. Je suis bien vite venu vous dire cela. Oh! je vous aime.

CYPRIENNE.

Edgar...

EDGAR MARC.

Dites-moi, je viens de voir en bas des gens... — Êtes-vous contente? Vous n'avez pas l'air contente.

CYPRIENNE.

Si, Edgar. Mais...

EDGAR MARC.

En montant le petit escalier, j'ai vu, dans le vestibule, des brocanteurs, des habitués de vente, est-ce qu'il y a une saisie dans la maison?

CYPRIENNE.

Je ne sais pas.

EDGAR MARC.

C'est probablement dans le voisinage. Il y a là de pauvres gens qui souffrent. Une saisie, en hiver, c'est terrible. Et, à côté, nous qui sommes

si joyeux! comme c'est triste que tout le monde ne puisse pas être heureux à la fois!

CYPRIENNE.

Mon Edgar, maintenant il faut vous en aller.

EDGAR MARC.

Vous me chassez!

CYPRIENNE.

Dieu! si ma mère rentrait! si mon grand-père se réveillait! Edgar, mon grand-père est là, dans cette alcôve, couché, malade. Il dort. Il ne vous connaît pas, il ne vous a jamais vu, il ne sait pas qu'un jeune homme vient ici, s'il ouvrait les yeux, s'il vous voyait! je vous en conjure, je vous remercie, c'est bien d'être venu, j'ai peur, allez-vous-en. Mon Dieu, si mon grand-père...

EDGAR MARC.

Votre grand-père! nous le rendrons heureux. Vous n'aurez pas à regretter de m'avoir confié son secret. Ah! cet homme vaillant, ce pauvre proscrit!...

CYPRIENNE.

Edgar, silence là-dessus! je n'aurais pas dû vous le dire!

EDGAR MARC.

Ne craignez rien. Un secret que je garde est bien gardé. Jusqu'au jour où vous serez ma femme, jusqu'au jour où nous pourrons tous lever la tête, pas un mot de moi ne trahira que je vous vois, que je vous connais, que je viens chez vous. La moindre indiscrétion sur le professeur Zucchimo pourrait, je le sais, compromettre, perdre peut-être, le major Gédouard. Nous vivons en des temps de réaction. De meilleurs jours viendront. Cyprienne, je subirais mille tortures plutôt que de faire la lumière sur ce qui doit rester dans l'ombre! soyez tranquille.

CYPRIENNE.

Je le sais. J'ai foi en vous. Oh! je vous en conjure, allez-vous-en.

Elle lui presse l'épaule et lui montre la porte avec un sourire triste et suppliant.

EDGAR MARC.

Eh bien oui, je m'en vais. Vous avez raison. D'ailleurs j'ai ce paiement à faire. C'est égal, dans six mois nous serons mariés. Oh! mon cœur dé-

borde. C'est le paradis. Oui, je sens bien que vous me renvoyez doucement. Comme c'est difficile de vous quitter! Ah! mon portefeuille!

Il reprend son portefeuille.

Je vais courir, dans vingt minutes je serai à la banque. Adieu. A bientôt. A tout de suite. A toujours. Je pars. — Ah! encore un mot pourtant, j'oubliais une chose bien importante. — M'aimes-tu?

Ils se prennent les mains et restent un moment silencieux, se regardant fixement, enivrés.

CYPRIENNE.

Je vous aime.

EDGAR MARC.

On ne dit pas je vous aime, on dit je t'aime.

CYPRIENNE.

Non. C'est justement cela qu'il ne faut pas. S'aimer, c'est bien, se tutoyer, c'est mal. Edgar, je vous défends de me tutoyer.

EDGAR MARC.

Cyprienne, ne pas tutoyer, c'est ne pas aimer.

CYPRIENNE.

Si vous me dites tu, je vous dirai monsieur.

EDGAR MARC.

Soit. Je vous obéirai. Vous savez que, «je vous aime», cela ne se dit qu'à plusieurs femmes.

CYPRIENNE.

Vilain!

EDGAR MARC.

Tutoie-moi, toi.

CYPRIENNE.

Jamais.

EDGAR MARC.

Alors vous ne m'aimez pas.

CYPRIENNE.

Regardez au fond de mes yeux. Edgar, après la mort, dans le ciel, je ne vous aimerai pas davantage; seulement je vous aimerai dans plus de lumière. Edgar, mon sourire, c'est vous. Ma tristesse, c'est vous. Quelle chose étrange que de penser toujours à quelqu'un! Le matin je me lève, je me dis : le verrai-je aujourd'hui? Je me dis : viendra-t-il? Je tremble quand vous venez, j'ai peur, mais c'est ma joie. Quand vous êtes parti, à peine la porte est-elle refermée, je me rappelle tous les mots que vous avez dits, le gilet que vous aviez, vos gants, votre chapeau posé sur la chaise, le rayon de soleil qu'il faisait, je passe ma journée à cela, je n'ai pas autre chose dans l'esprit, je me fais des reproches, oui, vous serez mon mari, vous êtes déjà mon âme. Oh! quel profond oubli que l'amour! — Ciel! mon grand-père!

L'homme en cheveux blancs apparaît dans les rideaux entr'ouverts. Il chancelle comme un malade qui vient de se réveiller. Il avance lentement avec une sorte d'oscillation et comme dans l'ébriété de la fièvre. Il regarde Edgar et Cyprienne avec un sourire égaré.

SCÈNE VI.

CYPRIENNE, EDGAR MARC, LE MAJOR GÉDOUARD; puis ÉTIENNETTE, SCABEAU, LES RECORS.

LE MAJOR GÉDOUARD, à Edgar.

Ah! c'est vous, monsieur. Bonjour. Vous venez pour votre leçon?

CYPRIENNE, bas à Edgar.

Il a la fièvre et le délire. Il vous prend pour un de ses élèves.

LE MAJOR GÉDOUARD.

J'ai été malade, mais je vais mieux. Je suis bien. C'est drôle, je ne sais plus votre nom. Je vous reconnais pourtant. Je vais vous donner votre leçon. Asseyez-vous, monsieur.

CYPRIENNE, à Edgar.

Faites ce qu'il vous dit.

Regardant le major Gédouard.

Grand Dieu! mon pauvre père!

LE MAJOR GÉDOUARD.

Tout à l'heure, je ne sais pas si je dormais, vous savez, quand on vient d'être malade, on est faible, on a des rêves, j'entendais des musiques dans l'air, cela passait, cela flottait, c'était dans le bleu, c'était dans l'obscur, là-haut, j'écoutais. Eh bien, monsieur, vous me croirez si vous voulez, c'était de la musique connue, c'était ce beau motif de l'*Orfeo* de Monteverde, ah! ce n'est pas de la musique d'à-présent, cela date de 1604, on rirait de l'orchestre de ce temps-là, dix dessus de viole, *viole da brazzo*, et trois basses de viole, *viole da gamba,* plus deux orgues de bois...

CYPRIENNE.

J'ai peur que sa fièvre n'augmente. Pourvu qu'il ne se rende pas plus malade!

LE MAJOR GÉDOUARD.

Duoi organi di legno, ce qui est la même chose qu'un bourdon. Monteverde se contentait de cela. Et avant Monteverde, qu'est-ce qu'on avait? En Allemagne la posanne, en France la saquebute. C'est aujourd'hui le trombone. L'Italie se contentait du flantino, qui est le flageolet à la triple octave aiguë du tuyau d'orgue avec quatre pieds. Ah! l'art a marché, monsieur... — Je vous demande pardon, votre nom va me revenir tout à l'heure. Vous savez, quand on est vieux, la mémoire, ça tremblote, ce n'est plus qu'une veilleuse dans le cerveau, ça s'éteint, puis ça se rallume. Par exemple, je me rappelle très bien votre visage.

VOIX au dehors, venant du salon qui est au fond.

Attention, messieurs. — Vingt-sept francs. — Vingt-sept cinquante. — Trente francs. — ...

EDGAR, bas à Cyprienne.

Qu'est-ce que c'est que cela?

CYPRIENNE, bas.

Rien.

LE MAJOR GÉDOUARD.

Le progrès, monsieur, c'est la loi. Tout va vers le mieux, vers plus de lumière, vers plus d'harmonie, vers plus de liberté. Après le chant ambrosien, vient le chant grégorien. Ambroise, saint Ambroise, cela m'est égal qu'il soit saint, trouve les quatre échelles, Grégoire, un pape, cela ne

me fait rien qu'il soit pape, trouve l'antiphonaire. De là le chant authentique et le chant plagal. Quatre tons pour chaque chant.

VOIX au dehors.

— Cinquante-cinq. — Soixante. — Soixante-dix. — Voyez messieurs, pour soixante-dix francs la glace avec son cadre.

EDGAR, bas à Cyprienne.

Mais c'est un encan! c'est une saisie! Est-ce que la saisie est ici?

CYPRIENNE, bas.

Non.

LE MAJOR GÉDOUARD.

Suivez, monsieur. Voyez l'enchaînement. Dans le chant grégorien, le premier ton est authentique et le deuxième ton est plagal. Guy d'Arezzo, un moine, peu m'importe qu'il soit moine, a fixé l'octave. *Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut.* Et vous en savez l'origine. Le chant de Jean Baptiste :

Ut queant laxis
Re sonare...

Jean Baptiste, encore un saint. C'est tout de même un peu ennuyeux, trop de saints, trop de papes, trop de moines. *Ut queant laxis.* On a remplacé *ut* par *do.* Sottise. Où est l'étymologie? Monsieur, dans le chant, ce qu'il faut savoir trouver, démêler, accentuer, c'est la syllabe de valeur. Le chant doit être parlé en dessous. Le chanteur est un orateur. C'est de cette façon que la musique est grande. Voyez la *Marseillaise.* Quelle accentuation de l'héroïsme! Quel cri vers la liberté!

Il s'assied au piano et chante en s'accompagnant.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé!

LA VOIX DE SCABEAU, au dehors.

Plus rien ne va. Rien ne va plus.

On entend le frappement d'un marteau.

Adjugé.

LE MAJOR GÉDOUARD, s'interrompant.

On fait du bruit dans la pièce à côté, faites donc taire.

LA VOIX DE SCABEAU.

Nous allons passer au deuxième lot. Il y a divers instruments de musique. Un piano.

LE MAJOR GÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là qui parle? Il y a là un homme. Je ne peux pas recevoir, je donne ma leçon, qu'il revienne. — Monsieur, à de certaines heures, la musique, c'est la puissance. Cette *Marseillaise,* voyez-vous, c'est un projectile. Il s'agit de jeter bas le vieux monde. La *Marseillaise* part, tonne, et frappe. Il s'agit de délivrer, de sauver, de régénérer, d'écraser toutes les bastilles, d'abolir toutes les exploitations, de délier l'esclave, de racheter le pauvre, d'anéantir tous les despotismes, le despotisme de l'or comme le despotisme du dogme; il s'agit de payer la vieille dette de toutes les fatalités et de toutes les misères; il s'agit de remuer le fond de l'homme; il s'agit de faire ouvrir ses ailes toutes grandes à l'âme du peuple. Écoutez :

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
Liberté, Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs!

Voyez-vous ces horizons qui resplendissent? Voyez-vous l'immense porte entre-bâillée de l'avenir? Plus de tyrannie, plus d'ignorance, plus d'indigence. Plus de prostitution pour la femme. Plus de servitude pour l'homme. Le genre humain avait les poucettes, ce chant les dissout. Plus de pourpres en haut, mais plus de haillons en bas. Fraternité. Où sont les pauvres? Dans les bras des riches. Refoulement des despotes dans les ténèbres. L'antique fatalité est morte. Délivrance! Délivrance!

Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons!
Marchons!...

Il s'interrompt. Derrière lui, la porte du salon vient de s'ouvrir à deux battants. Les deux recors ont paru, et viennent de saisir, chacun par une extrémité, le piano qu'ils se disposent à emporter. Au fond, Scabeau. Dans l'entrebâillement de la porte Étiennette consternée. Derrière Étiennette, dans la pénombre, des visages de curieux.

LE MAJOR GÉDOUARD répète :

Marchons!.. —

Les deux recors soulèvent le piano.

Qu'est-ce que cela veut dire? Qui sont ces hommes? Qui êtes-vous?

IMPRIMERIE NATIONALE.

UN DES RECORS.

Monsieur, c'est pour la vente.

LE MAJOR GÉDOUARD.

La vente!

L'AUTRE RECORS.

C'est pour la saisie.

LE MAJOR GÉDOUARD.

La saisie!

SCABEAU, avançant.

Monsieur...

LE MAJOR GÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est que cela?

SCABEAU.

Il y a dette exigible, saisie-arrêt, jugement exécutoire. Je suis forcé de faire vendre. Je suis l'huissier.

LE MAJOR GÉDOUARD, atterré et d'une voix qu'on entend à peine.

L'huissier. Je comprends. On saisit, on exécute, on vend. Ah! je me réveille. C'est la misère!

ÉTIENNETTE, à Scabeau.

Monsieur, vous tuez mon père.

LE MAJOR GÉDOUARD.

La misère! Oh! je meurs trop tard.

ÉTIENNETTE, à Scabeau.

Grâce, monsieur!

SCABEAU.

Il me faut l'argent, madame.

LE MAJOR GÉDOUARD, d'une voix de plus en plus éteinte.

Qu'est-ce qu'elles vont devenir? Me voilà brisé. Je ne puis plus rien faire. L'indigence, la maladie, la vieillesse, deux femmes. Et seuls au monde! Pas un ami!

Se dressant, terrible.

Ah ça, qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là? Qui êtes-vous? Sortez de chez moi.

SCABEAU, souriant et saluant.

Il me faut l'argent.

EDGAR MARC, pâle.

Payez-vous.

Il tire de sa poche son portefeuille et le remet à Scabeau. L'huissier ouvre le portefeuille, et le vide. Le portefeuille contient quatre billets de banque de mille francs que l'huissier déplie. Il présente à Edgar Marc un papier.

SCABEAU, à Edgar Marc.

Voici mon compte.

EDGAR MARC, sans regarder le papier.

Y a-t-il assez?

SCABEAU.

Oui. Il vous revient sept napoléons.

Il serre dans sa poche les quatre billets de mille francs, ouvre sa bourse et pose un à un sept napoléons sur le piano. Edgar met les pièces d'or dans son gousset. Il reprend le portefeuille vide.

SCABEAU salue le major Gédouard.

Monsieur, nous sommes satisfaits. Nous nous retirons.

CYPRIENNE, bas à Étiennette.

Ma mère, c'est Edgar.

Bas, à Edgar Marc.

Je t'aime!

La toile tombe. — Fin du premier acte.

19 février.

ACTE DEUXIÈME.

QUAI DES ORMES.

PERSONNAGES.

GLAPIEU.
EDGAR MARC.
CYPRIENNE.
M. DE PONTRESME.
M. BARUTIN.
LE VICOMTE DE LÉAUMONT.
UN INSPECTEUR DE POLICE.
UN AFFICHEUR.
UN FRIPIER-COSTUMIER.
MASQUES, DOMINOS.

Une petite place voisine de la Seine sur l'ancien quai des Ormes. A droite et à gauche maisons. Au delà des maisons, le quai bordé d'un parapet. Au delà du parapet, obscurité. La rivière coule là. Il neige. Le pavé de la place, les toits, le plat bord du parapet sont blancs dans les ténèbres. Bruit de danses et de musique. — Le théâtre est divisé en deux compartiments. Le compartiment de gauche, très peu spacieux, est l'intérieur d'une boutique de fripier-costumier. Une table, des chaises tout autour, miroirs çà et là, costumes de toutes sortes pendus au mur à des clous, y compris des habits de ville. Au fond de la boutique, une petite porte correspondant avec le logis du marchand-loueur de costumes et avec les dépendances du magasin. Quinquet au plafond. Le compartiment est fermé à droite sur la place par une devanture vitrée surmontée d'un auvent sur lequel la neige tombe et s'épaissit. Au-dessous de l'auvent, une enseigne de forme ancienne où on lit :

GANTRIVIER
LOUE DES COSTUMES.

Le reste du décor est la place. À droite une façade; rez-de-chaussée et premier étage, percés de fenêtres longues, hautes, très éclairées. Cette façade se perd à droite derrière le manteau d'Arlequin en pan coupé. Ce pan coupé offre deux fenêtres par lesquelles on voit la salle d'en bas et la salle d'en haut pleines de lumière. Le rez-de-chaussée communique avec la place par une porte avec perron de deux marches au-dessus de laquelle est accroché à une potence de fer fixée à l'angle même du pan coupé un grand réverbère colorié, en verres transparents. On lit sur un compartiment blanc de cette verrerie lumineuse :

BAL DES NEUF MUSES
DIT
L'ANCIEN TRIPOT SAUVAGE.

Le quai et le parapet, parallèles au spectateur, achèvent la place. Les passants débouchent du quai dans la place tantôt par la droite, de derrière l'angle du Bal des Neuf Muses, tantôt par la gauche, de derrière l'angle du magasin de costumes. Au fond, rien, la nuit. — Sur les vitres du premier étage du Bal des Neuf Muses, passent et repassent des ombres dansantes. Par la fenêtre du rez-de-chaussée on voit dans la salle basse des pontes des deux sexes, quelques-uns en costumes de carnaval, assis autour d'une grande table de jeu. — La place et le quai sont solitaires. Pourtant il y passe de temps en temps, soit un groupe de masques, soit un agent de police en observation. Masques, hommes et femmes, au Bal des Neuf Muses. Les uns entrent, les autres sortent. — Au lever du rideau, un jeune homme, M. de Pontresme, est dans la boutique du fripier, occupé à se costumer en chevalier abricot, style pendule. Le costumier l'aide. Un autre jeune homme à moustaches, est attablé à un petit luncheon dans un coin de la boutique et boit et mange. Il est déguisé en nourrice cauchoise avec une grosse gorge et un grand bonnet. — Dehors Glapieu est adossé au parapet. Il neige sur lui. Il s'avance à pas lents en regardant à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

GLAPIEU; puis UN INSPECTEUR DE POLICE et UN AFFICHEUR; puis EDGAR MARC. Par instants, MASQUES et PASSANTS DIVERS; LE VICOMTE DE LÉAUMONT; M. DE PONTRESME dans le magasin.

UN MASQUE, chantant.

Rogome! rogome!
Fous et sages, costumez-vous.
Costumez-vous, sages et fous.
Masque à dix francs, masque à deux sous.
Dieu fit le monde, je l'absous.
Rogome! rogome!

Pendant que les morts font leur somme,
Payens, chrétiens, amusons-nous.
Vénus riante, Ève aux yeux doux
Nous tendent chacune leur pomme.

Rogome! Rogome!
Au bal! honnêtes gens! filous!
Décrochez les nippes des clous.
Femmes en fête, hommes jaloux,
Mettez des nez, mettez des loups.
Rogome! Rogome!

C'est Mardi-gras que je me nomme.
Déguisez tout, et montrez tout.
La femme se double d'un loup.
Un pied de nez complète un homme.

Rogome! Rogome!
Dieu fit le monde, je l'absous.
Masque à dix francs, masque à deux sous.
Buvons, dansons, nous sommes soûls.
Le diable rit, gare dessous.
Rogome! rogome!

Va-et-vient des masques. Passent trois femmes avec des loups. Elles entr'ouvrent leurs pelisses sous lesquelles elles sont très décolletées.

LE MASQUE, interrompant sa chanson.

Oh! les blanches créatures!

UNE DES FEMMES.

C'est ce qui te trompe, masque pas beau. Nous sommes trois sœurs créoles des Antilles. Nous sommes mieux que des blanches, nous sommes des mulâtresses.

GLAPIEU, à part.

Denrées coloniales.

Les femmes entrent dans le bal. Le masque les suit. Glapieu reste seul dans la place. La neige tombe. Il continue de s'avancer en considérant la devanture du fripier et la façade du Bal qui se font vis-à-vis.

VOIX DU MASQUE, chantant dans l'intérieur du Bal.

Costumez-vous, sages et fous.
Rogome, rogome!

GLAPIEU.

Brrr! — Heureusement que tantôt il ne neigeait pas avec cette générosité-là, j'aurais eu bien plus de peine à descendre du toit. Pour l'instant, messieurs, mesdames, me voilà hors d'affaire.

Il lit les enseignes :

BAL DES NEUF MUSES. — GANTRIVIER, LOUE DES COSTUMES.

On s'habille ici pour entrer là. Déguisements, travestissements, dominos. On appelle cela se masquer. C'est tout le contraire. Tous ces gens-là viennent ici s'appliquer sur la face le vrai visage sincère qui ne trompe pas et qui dit : je suis en carton. Demain, ils montreront leur figure, c'est-à-dire, ils remettront leur masque. Quel temps!

Il relit l'enseigne :

BAL DES NEUF MUSES, DIT L'ANCIEN TRIPOT SAUVAGE.

J'aimais mieux le premier nom. Tripot Sauvage. Au moins, cela dit quelque chose. — Jeu où l'on se ruine, femmes apprivoisées. — Brrr! Carnaval, soit, mais sépulcralement glacé. Huit degrés au-dessous de zéro. Saint Cotteret, où es-tu? Quel mois de janvier! et la Seine qui est là! — êtes-vous comme moi? rien que d'y penser, ça vous mord. Une rivière dans le paysage, ça s'ajoute au froid. Ça vous glisse sur le squelette. Il semble qu'on sente passer le long de soi la couleuvre de l'hiver. Suis-je bête de ne pas être amoureux! Ça me réchaufferait. J'aurais dû me précau-

tionner d'une flamme. On ne peut pas penser à tout. — Brrr ! avec cela que je n'ai pas mangé de la journée !

Regardant par une fenêtre du rez-de-chaussée du Bal des Neuf Muses.

Oui, on joue dans cette salle basse. Vrai jeu, gros jeu, ma foi. Des piles d'or, des billets. Ah ! j'aperçois au fond le buste du grand Napoléon. Cela me console. On est fidèle au malheur dans ce bastringue. Ce buste est un velours sur mon âme.

Contemplant la façade du Bal des Neuf Muses.

Salut, bastringue, tu n'es pas comme ses maréchaux, qui l'ont trahi ! — Allons ! il neige ferme ! Je crois que j'aurais faim si je n'avais pas froid. Et quel vent ! Sssss ! à travers le ciel, à travers la nuit, à travers le genre humain. Sssss ! le diable siffle la pièce du bon Dieu. Dans cette église que j'ai traversée aujourd'hui, j'ai entendu le prédicateur dire que Dieu est très en colère. Pauvre bon Dieu ! que de mal on en dit partout ! s'il n'avait pas moi pour le défendre ! Je le plains, ce vieillard !

Il avance de quelques pas.

J'ai bien fait ce matin de me passer la curiosité de regarder dans les honnêtes gens. C'est instructif. J'ai fait la connaissance d'un Rousseline qui est un homme sérieux. Ah ! la magnifique canaille ! — Et toute cette pauvre famille ! Mais qu'est-ce qu'on pourrait donc faire pour elle ? — Le vent redouble. Je gèle. — Leur argent est là dans la caisse de ce banquier. Mais ce Rousseline, quel talent ! il les tient sous ses deux mains ; la dextre sur l'argent, la sinistre sur la fille.

Il avance de quelques pas encore.

Et comme il vous a exécuté cette volte-face du côté du mariage ! Il a eu une échappée sur quelque chose d'extraordinaire, évidemment. Les papiers lui ont fait une révélation. J'ai pincé la lettre qu'il lisait, je l'ai lue ; je n'ai rien vu d'étonnant, moi. Cela tient à ce que je suis un imbécile. Des Kiss, comme disent les anglais. Des : mon ange ! du parfait amour. Mon Étiennette ! c'est signé Cyprien André. C'est égal, je garde la lettre.

Il désigne sa poche de côté.

C'est un savant, ce Rousseline. Il mériterait d'être de l'académie des sciences du bagne. Quel mécanicien ! C'est une vraie machine pneumatique qu'il a construite là. D'un côté, il exploite ce faux nom Zucchimo qui pèse sur le bonhomme, de l'autre, il a sa signature à lui Rousseline sans laquelle on ne peut pas retirer les trente mille francs de la caisse Puencarral : bascule ; soupape ; cloche hermétique ; cette famille est là-dessous. Il l'étouffe lentement, il la fait agoniser comme bon lui semble. Rendez-vous, misérables ! il ôte et remet de l'air à volonté. J'épouserai votre fille, sinon la cour d'assises ; ou je serai votre gendre, ou vous serez un faus-

saire. Après-demain l'échéance, vingt-cinq mille francs à payer. Et il les a, l'infortuné vieux! Le taquinant, c'est qu'il les a! Mais allez donc les pêcher dans le coffre-fort Huret et Fichet de monsieur le banquier Puencarral! Ah! quel Rousseline! lui escroc, faire condamner comme escroc ce grand-père, renverser les situations, susbstituer ce *pater familias* à sa place dans le cabanon légitimement dû à lui Rousseline, c'est beau, voilà un *ôte-moi de là que je t'y mette,* réussi! Brrr! — Blanchir une âme comme celle-là, c'est ça qui mangerait un savon énorme! Rousseline mon ami, vous êtes d'un beau noir.

Il se remet à considérer les deux étages éclairés.

Une supposition que j'irais trouver ce digne homme de banquier et que je lui dirais : Monsieur, écoutez cette histoire. Rousseline, Zucchimo, votre caisse, trente mille francs, j'ai vu et entendu, on me ficherait à la porte. Et puis, qui êtes-vous? et puis mon costume par trop négligé. Il faudrait dire mon nom. Dire comment j'étais là. Grabuge. Pas possible. Brrr! — C'est égal, cher Rousseline, vous n'aurez point la jolie petite Cyprienne. Je m'y oppose. Edgar est inscrit le premier. Il passe avant vous à l'ancienneté. Et au choix.

Regardant les fenêtres du Bal des Neuf Muses.

Salles chauffées. On joue au rez-de-chaussée. On danse au premier. Qu'est-ce que je ferais si j'étais là? Jouerais-je? Non. Je n'ai point de capitaux. Danserais-je? Non. Je n'ai point de rêves d'azur. Je me chaufferais. Le paradis, ce doit être cela, un homme qui a eu froid toute sa vie et qui trouve là-haut un bon feu, et qui étale dans la chaleur son onglée, et qui ouvre largement ses dix doigts devant cet admirable fagot flambant qu'on appelle l'enfer. De là la joie des élus quand on ajoute des damnés. C'est du combustible.

Secouant ses vêtements couverts de flocons.

Quelle diablesse de neige! Si j'entrais demander un coin au foyer domestique des Neuf Muses?

UN MASQUE, montrant à Glapieu la porte du Bal.

Entrez, monsieur le bourgeois.

GLAPIEU.

Mon ami, je n'ai pas de lettre d'introduction.

LE MASQUE, répondant à un air de danse de l'orchestre intérieur.

On y va.

Il entre dans le Bal.

GLAPIEU.

Ce masque joyeux m'a dit monsieur le bourgeois. Faut-il qu'il fasse nuit ! — Je ne suis recommandé que par ma mine, qui manque à son devoir, et qui me calomnie. Mon habit est un traître qui laisse entrer le vent et qui dit du mal de moi. Mettez-moi un frac de Staub, et un grand col empesé, j'aurai l'air d'un huissier, absolument comme tous les autres hommes.

Rêvant.

Dans ce moment-ci, si j'avais seulement les pieds sur deux chenets d'une cheminée quelconque, je me croirais dans la béatitude éternelle. J'en suis loin. Je ne sais pas si jamais on m'ouvrira le paradis, il faudra mettre diablement d'huile dans la serrure. — Froid de chien !

Un homme en redingote longue avec gourdin paraît et disparaît de temps en temps au fond du théâtre se promenant le long du parapet. Entre un afficheur avec son échelle, son paquet d'affiches et son pot à colle. L'homme en redingote est en ce moment arrêté à l'angle du magasin de costumes. L'afficheur se tourne vers lui, et montre le côté de mur du fripier.

L'AFFICHEUR.

Puis-je afficher là, Monsieur l'inspecteur de police ?

GLAPIEU, regardant l'inspecteur de police.

Froid de loup !

L'INSPECTEUR DE POLICE, à l'afficheur.

Non. Pas là.

Tous deux au fond du théâtre regardent les murailles, cherchant un endroit pour l'affiche. On entend l'orchestre et les rires.

GLAPIEU.

Contradictions bizarres du cœur humain ! Il y a ici de la police, et j'y viens rôder. Pourquoi ? Parce que, Parce que, Parce que. Parce que je n'ai pas mangé. Parce qu'il y a là des gens gais, et que c'est déjà quelque chose de les côtoyer. Parce que, d'un heureux, il peut me tomber une aubaine. D'où tombera-t-il une pomme, si ce n'est d'un pommier ? Parce que je vais peut-être trouver là une duchesse qui m'invitera à souper. Est-ce vraisemblable ? Non. Est-ce possible ? Non. Je viens tout de même. Ô pente de l'homme vers les Mille et une nuits ! qui sait ? ce farceur de hasard ! Il y a des minutes où il est bon enfant. Moi, dans les ténèbres, je lui tends lâchement la patte avec mon plus doux sourire. Il me mettra peut-être du bonheur dedans. Flânons.

L'AFFICHEUR, montrant à l'inspecteur l'angle du mur du Bal des Neuf Muses.

Monsieur l'inspecteur, si je collais mon affiche là?

GLAPIEU.

Je me contenterais de peu. Je n'ai jamais visé à être pair de France.

L'INSPECTEUR, à l'afficheur.

Où?

L'AFFICHEUR.

Sous le réverbère.

L'INSPECTEUR.

Oui. L'affiche sera éclairée. On pourra la lire. Et ne l'affichez pas trop haut.

L'afficheur pose son échelle et colle une affiche sous la lanterne.

GLAPIEU.

La Seine d'un côté, de l'autre la surveillance. On a envie de se jeter dans la rivière pour échapper à la police. Ça vaut encore mieux que de se jeter dans la police pour échapper à la rivière.

L'affiche collée, l'afficheur s'en va. L'inspecteur le suit. Glapieu s'approche de l'affiche, dont les majuscules sont lisibles pour le spectateur.

Voyons l'affiche. — Moi, je suis un liseur d'affiches. Les murs de Paris, c'est mon cabinet de lecture. — Une affiche collée à cette heure-ci, cela doit être pour quelque chose d'urgent.

Il lit :

«Mille francs de récompense...»

Il se retourne vers le spectateur.

Mille francs!

Il ôte sa casquette, respectueusement, puis la remet.

Mille francs de récompense, c'est toujours urgent en effet.

Il reprend la lecture de l'affiche.

«... à qui rapportera quatre billets de banque de mille francs perdus ce «matin 19 janvier dans le trajet de l'hôtel Puencarral à la Banque de «France en passant par les rues Saint-Marc-Feydeau, Vivienne, Neuve-«Croix-des-Petits-Champs et La Vrillière. Celui qui rapportera les quatre

«mille francs chez monsieur le baron de Puencarral, banquier, rue Saint-«Marc-Feydeau, n° 7, recevra les mille francs de récompense.»

Rêveur.

Puencarral, c'est précisément le nom du banquier qui a dans sa caisse, comme appartenant à cet escroc de Rousseline, les trente mille francs qui sont au pauvre vieux.

Entre Edgar Marc. Il vient du quai, et marche lentement vers les fenêtres éclairées du Bal des Neuf Muses. L'inspecteur de police rentre au même moment par le côté opposé, et traverse le fond du théâtre.

GLAPIEU, sans voir Edgar Marc, l'œil fixé sur l'inspecteur.

Ce gardien des lois et des mœurs me fatigue. A force de constater que la police est bien faite, on finit par éprouver un léger agacement. Et puis, quel vers alexandrin que cet homme! Il est beau, j'en conviens, mais quelle monotonie dans la démarche! Aucune variété. Les bras croisés. Un gourdin. Une fausse majesté. Décidément j'ai un fond hostile aux gouvernements. — Puisqu'il s'égare vers le Sud, je vais errer vers le Nord. Brrr! qu'il fait froid!

Il se dirige, sans rencontrer Edgar Marc, vers le fond du théâtre. L'inspecteur a disparu derrière le coin du Bal des Neuf Muses. Glapieu disparaît derrière l'angle du magasin de costumes.

EDGAR MARC.

Son regard tombe sur l'affiche. Il y jette un coup d'œil et recule.

Déjà l'affiche! Oui, il a fallu dire que j'avais perdu cet argent. Que mon portefeuille était tombé de ma poche. Monsieur de Puencarral, qui est bon et honnête, m'a cru, moi faussaire. Oh! c'est ma honte qui est placardée sur ce mur. Je lis, moi, sur cette affiche : — EDGAR MARC, VOLEUR. — Qu'est-ce que je viens faire ici? Eh bien, je viens jouer. Il y a ici une roulette, un trente et quarante. C'est bien. Je n'ai jamais mis le pied dans une maison de jeu. On dit que celui qui joue pour la première fois, gagne. Il me reste sept napoléons. Je vais les risquer. Si je gagne, je rembourserai les quatre mille francs. Si je perds...

Jetant un regard vers le parapet.

J'ai choisi ce tripot, parce qu'il est bien situé.

Il entre dans le Bal des Neuf Muses.

SCÈNE II.

M. DE PONTRESME, LE VICOMTE DE LÉAUMONT, puis M. BARUTIN; LE COSTUMIER-HABILLEUR.

M. de Pontresme se costume. Le vicomte de Léaumont mange. Son poupon à grosse face de carton rouge est posé sur la table.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT, la bouche pleine.

Je ne te cache pas que je mange.

M. DE PONTRESME.

Mange et bois.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

C'est la prose de la vie. L'amour en est...

M. DE PONTRESME.

Ah bien, dis donc, calme-toi. Ne fais pas de mots.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT, la bouche pleine.

Plein de beautés et de défauts,
Le vieil Homère a mon estime.
Il est, comme tous ses héros,
Babillard outré, mais sublime.

Ce sont des vers de Voltaire. Quel poëte que Voltaire! Comme il vous dit son fait à Homère! — Ma foi, oui, je soupe. J'ai quêté toute la journée pour saint François Régis. J'ai mené en laisse ma cousine...

M. DE PONTRESME.

La jolie?

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

Parbleu. Ma cousine de Gourvières. Une quête à cause du carême qui approche. De maison en maison. Nous avons monté au moins vingt escaliers. Les femmes, ça monte les escaliers avec une facilité! Ça ne se fatigue pas. Et il faut la voir entrer, bonjour, monsieur, bonjour, madame, les jolis

enfants que vous avez là ! Elle a l'air d'être l'amie intime de l'univers. — Veux-tu un sandwich ?

M. DE PONTRESME.

Monsieur le vicomte de Léaumont, je te remercie.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

Tu refuses ?

M. DE PONTRESME.

J'accepte.

Il prend un sandwich et mange. — L'habilleur pose un deuxième verre sur la table.

L'HABILLEUR.

Verserai-je à monsieur un verre de champagne ?

Il verse.

M. DE PONTRESME, après avoir bu.

Mon ami, si vous tenez à être un fripier du monde, il faut dire vin de Champagne. Un verre de champagne, c'est du style d'antichambre et cela n'est pas digne d'un costumier tel que vous.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

Vingt maisons au moins. Monter à des quatrièmes ! Je suis éreinté. C'est une bonne action fatigante. Je viens à ce bal me reposer.

M. DE PONTRESME, mangeant un deuxième sandwich.

Ça s'appelait autrefois le Tripot Sauvage.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

On dit que Louis XV y est venu.

M. DE PONTRESME.

Dans les temps.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

Avant la révolution les rois s'amusaient. Chienne de révolution.

M. DE PONTRESME.

Quel est le saint pour qui tu as quêté ?

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

Saint François Régis.

M. DE PONTRESME.

Qu'est-ce qu'il a fait, ce saint-là?

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

Je ne sais pas.

M. DE PONTRESME.

Il a donc besoin d'argent?

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

Les saints ont toujours besoin d'argent. On passe son temps à quêter pour le paradis. Hein? ai-je un costume? comment me trouves-tu?

M. DE PONTRESME.

Très belle. Tu me troubles avec ta gorge.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

Je l'espère. Vois-tu, j'ai remarqué une chose. On est bien plus dévot aux saints qu'à Dieu. Les saints, les saintes, les bonnes vierges, les madones, les bambino, le saint-sang, le Sacré-Cœur, voilà les dévotions vives. Pour Dieu proprement dit, on est froid.

M. DE PONTRESME.

Dieu est de toutes les religions; cela lui nuit dans l'esprit des prêtres.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT, admirant Pontresme.

Cette pelure de chevalier te va à merveille.

M. DE PONTRESME.

C'est le costume de Tancrède. Je m'appelle Tancrède.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

Illustres chevaliers, l'honneur de la Sicile. — Quel dommage que Voltaire n'ait pas eu de religion!

M. DE PONTRESME.

O Léaumont, vicomte de mon cœur! Je vais être heureux! Bastringue et tripot. Les deux formes de l'idéal. Je vais me désosser à faire des cavalier seul. Je vais perdre de l'argent.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

Pourquoi ça, perdre?

M. DE PONTRESME.

C'est bien plus élégant que de gagner. Tu ne trouves pas? Quel mérite y a-t-il à gagner? on est, en pleine lumière, en public, *coram plebe,* le favori bête d'une drôlesse masquée qui s'appelle la chance. Savoir gagner, le premier venu en est capable. Savoir perdre, c'est si rare que Napoléon lui-même ne l'a pas su. Eh bien moi, je sais perdre.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

As-tu beaucoup travaillé pour cela?

M. DE PONTRESME.

Beaucoup. J'ai étudié à fond le trente et quarante. On joue ici une roulette allemande toute nouvelle qui est très meurtrière. Jouer aux jeux de hasard, quelle haute occupation! tiens, vois comme je suis consommé dans cet art rêveur. J'ai toujours sur moi mes deux tableaux. Regarde.

Il tire deux cartes de sa poche.

Tableau du trente et quarante. Vois le grand carré *couleur* flanqué des deux petits carrés, et cette espèce de fer de lance qui tient toute la table, mi-parti, *noir, rouge,* et dans les deux coins en haut, *rouge, noir,* et en bas, dans ce triangle, l'inverse. Et puis, paysanne, contemple-moi à présent, avec tes gros yeux dignes de Florian, la Roulette.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

Tu te donnes toute cette peine-là pour perdre?

M. DE PONTRESME.

Oui.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

Moi, je t'avoue mon faible. Je joue pour gagner.

M. DE PONTRESME.

C'est une faute. Tu n'auras jamais de femmes.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

Bah! plus on a d'argent...

M. DE PONTRESME.

Fi! — Mais regarde-moi ça, la Roulette. Deuxième tableau, toujours les deux couleurs de Belzébuth; noir, rouge, et la triple colonne des chiffres au milieu, ayant à sa droite et à sa gauche, rangés par quatre, les huit compartiments de la destinée : *primo,* manque, impair, passe, noir. *Secundo,* manque, impair, passe, rouge. Et en bas, sous chaque colonne : douze un, douze deux, douze trois. Et cela se répète de l'autre côté! Qu'en dis-tu, nourrice? — Ah! ça, maintenant, c'est bon, me voilà en chevalier, mais il faut que je choisisse un casque un peu farce. — Garçon! des casques.

Un garçon costumier apporte des casques de formes diverses et excessives sur une table, têtes d'animaux, panaches extravagants, etc.

Ah! d'abord serrons mes deux tableaux. Ils vont me servir tout à l'heure. Où donc est la poche de ma cuirasse?

Il cherche et finit par retrouver dans son costume la poche d'où il a tiré les deux cartes. Il les y remet. Il essaie un des casques.

Que dis-tu de cette gueule de veau?

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

Elle est bien.

M. DE PONTRESME.

Dessous, à visage découvert, j'ai l'air noble.

Entre M. Barutin. Il arrive par le quai, se dirige vers le fripier et ouvre la porte qui est au centre de la devanture vitrée. Il est en habit de ville.

M. DE PONTRESME.

Tiens, te voilà, Barutin?

M. BARUTIN.

Barutin lui-même.

M. DE PONTRESME.

Tu viens au Bal des Neuf Muses?

M. BARUTIN.

Au Tripot Sauvage. J'y viens.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

Moi j'y vais.

Il se dispose à sortir de la boutique.

M. BARUTIN.

Ah, bonsoir, monsieur de Léaumont.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT, lui serrant la main.

Bonsoir. — En danse!

Il va pour sortir.

M. DE PONTRESME, lui montrant le poupon resté sur la table.

Tu oublies ton enfant.

LE VICOMTE DE LÉAUMONT.

C'est vrai. Cela faisait un petit orphelin.

Au poupon.

Remerciez monsieur.

Il sort, traverse la place et entre au Bal des Neuf Muses

M. DE PONTRESME.

En quoi te déguises-tu, Barutin?

M. BARUTIN.

En anthropophage polygame du fleuve Zambèze, Afrique Orientale
Ou bien en turc. S'il y a ici une veste avec un soleil dans le dos.

Le garçon costumier apporte et déploie un costume de turc.

M. DE PONTRESME, montrant la veste.

Voici le soleil demandé.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M. BARUTIN.

Alors en turc.

Il ôte son habit et passe par-dessus son pantalon le pantalon turc en calicot blanc dont l'habilleur serre la coulisse sur les bottes.

C'est bien usé, les turcs. Au fait, les sauvages aussi. Je suis convaincu qu'il viendra un jour où l'on se déguisera en homard, en salade, en trognon de chou, en botte d'asperges. Les femmes auront des moulins sur la tête. Je crois au progrès, moi. — À propos!

M. DE PONTRESME.

Quoi?

M. BARUTIN.

J'arrive du *Moniteur.*

M. DE PONTRESME.

Qui ça, le *Moniteur?*

M. BARUTIN, tout en s'habillant en turc.

Eh bien, le *Moniteur,* rue des Poitevins, veuve Agasse.

M. DE PONTRESME.

Après?

M. BARUTIN.

L'imprimerie du *Moniteur.* C'est un endroit.

M. DE PONTRESME.

Qu'est-ce que tu vas y faire?

M. BARUTIN.

J'y suis allé ce soir.

M. DE PONTRESME.

Pourquoi?

M. BARUTIN.

Pour corriger mon épreuve.

M. DE PONTRESME.

Ton épreuve?

M. BARUTIN, tout en continuant de se costumer.

Mon épreuve de mon discours.

M. DE PONTRESME.

Ton discours?

M. BARUTIN.

Oui. J'ai parlé aujourd'hui.

M. DE PONTRESME.

Où ça?

M. BARUTIN.

Où veux-tu qu'on parle? À la Chambre.

M. DE PONTRESME.

Ah! C'est vrai, au fait. Pensais plus. Tu es député.

M. BARUTIN, mettant la veste avec soleil.

Oui, je suis député, cela ne te regarde pas, je n'ai que quarante et un ans, je peux bien aller au bal...

M. DE PONTRESME.

Masqué et sauvage. Soit.

M. BARUTIN.

Je suis député, je danse, voilà tout. D'ailleurs je ne m'occupe pas de politique.

M. DE PONTRESME.

De quoi as-tu parlé alors?

M. BARUTIN.

J'ai parlé finances. Il n'y a que ça qui pose un homme.

Il met le turban.

M. DE PONTRESME.

Et puis?

M. BARUTIN.

Et puis je te fais mon compliment.

M. DE PONTRESME.

De quoi ? de ton discours ?

M. BARUTIN.

Non. De ta nomination.

M. DE PONTRESME.

Charade. Quelle nomination ?

M. BARUTIN.

Tu ne sais donc rien ?

M. DE PONTRESME.

Que diable veux-tu que je sache ? Je t'ai dit que je savais perdre. Je ne sais que ça. Ah ! tiens, ce n'est pas à toi que je l'ai dit, c'est à Léaumont.

M. BARUTIN.

Comment ! tu ne sais pas ?

M. DE PONTRESME.

Non.

M. BARUTIN.

On m'a remis l'épreuve du *Moniteur* où était mon discours. Tout en corrigeant mes mouvements oratoires, j'ai jeté un regard languissant sur le reste de la feuille, laquelle paraît demain matin. J'ai vu la partie officielle.

M. DE PONTRESME.

Eh bien ?

M. BARUTIN.

Eh bien, tu es nommé.

M. DE PONTRESME.

Nommé qui ? nommé quoi ? nommé où ?

M. BARUTIN.

Nommé qui ? Monsieur Tancrède de Pontresme, avocat. Nommé quoi ? Substitut du procureur du roi. Nommé où ? A Paris.

M. DE PONTRESME.

Justes dieux!

M. BARUTIN.

Qu'as-tu?

M. DE PONTRESME.

Aïe! aïe! aïe!

M. BARUTIN.

Tu t'es pincé le doigt dans le tiroir?

M. DE PONTRESME.

Moi sous-procureur! Moi en robe noire! Moi en bonnet carré! Au secours, Barutin!

M. BARUTIN.

Je me suis dit : est-il heureux, ce Pontresme! Il a un pied magnifique à l'étrier. D'emblée magistrat!

M. DE PONTRESME.

Je suis un jeune homme mort.

M. BARUTIN.

Pauvre petit!

M. DE PONTRESME.

Moi robin! Pas possible.

M. BARUTIN.

Tu le verras demain au *Moniteur*.

M. DE PONTRESME.

C'est un tour que me joue mon oncle. Soyez donc neveu du chancelier! Mon chancelier d'oncle m'a dit souvent : tu te dissipes trop; je te forcerai bien à te ranger. Il m'incruste dans la magistrature. Et en traître. En voilà une tuile!

M. BARUTIN.

Partie officielle. Louis, par la grâce et cætera, sur le rapport de notre garde des sceaux et cætera, avons nommé et nommons substitut de notre

procureur au tribunal de première instance du département de la Seine le sieur Tancrède de Pontresme, avocat à notre cour royale de Paris. Fait en notre palais des Tuileries le 18 janvier et cætera. Signé Louis. Pour le roi, le garde des sceaux et cætera.

M. DE PONTRESME.

Tancrède de Pontresme! oh! c'est bien moi. Où fuir?

M. BARUTIN.

Au bal masqué.

M. DE PONTRESME.

Parbleu, cette nuit. Mais demain?

M. BARUTIN.

Demain, le *Moniteur*.

M. DE PONTRESME.

Chute d'un aérolithe.

M. BARUTIN.

Demain, la justice et le code.

M. DE PONTRESME.

Mercredi des cendres.

M. BARUTIN.

Demain la salle des Pas Perdus, les dossiers, les paperasses, la chicane.

M. DE PONTRESME.

Suis-je bête de m'appeler Tancrède à présent

M. BARUTIN.

Demain entrée dans la peau de l'homme d'ordre et d'autorité.

M. DE PONTRESME.

Je flanque à mon oncle ma malédiction.

M. BARUTIN.

Je n'y vois pas d'inconvénient.

M. DE PONTRESME.

Barutin ?

M. BARUTIN.

Pontresme ?

M. DE PONTRESME.

Je ne suis pas forcé d'accepter. Je réfléchirai beaucoup avant de faire cette folie-là. Je suis riche, je suis jeune...

M. BARUTIN.

Et beau.

M. DE PONTRESME.

Cela ne sert plus à rien quand on est magistrat. Autant dire enterré, quoi ! Mais c'est que cela ne me va pas du tout de manger cinquante mille livres de rente à être grave !

M. BARUTIN.

Debout sous un plafond de fleur de lys, la vindicte publique à la bouche, la balance de Thémis à la main.

M. DE PONTRESME.

Plains-moi.

M. BARUTIN.

Avec de grandes manches qu'on démène et qu'on ramène, de la main droite sous le bras gauche, de la main gauche sous le bras droit.

M. DE PONTRESME.

Mais plains-moi donc !

M. BARUTIN.

Je te plains.

M. DE PONTRESME.

Il faut être absolument en démence, quand on peut jouir de la vie, pour se mettre à juger les hommes ! écouter bavarder monsieur Bellart quand on pourrait prendre la taille d'une jolie fille, est-ce assez insensé ! Mais où donc est la raison humaine ? Ils s'entortillent dans beaucoup de calicot rouge, et les voilà tout fiers. Ils appellent cela la pourpre judiciaire. Je suis indigné. Au lieu de rire, de boire, de chanter, d'être amoureux

comme les oiseaux! on est monsieur le conseiller, monsieur le procureur! Vanités puériles! Mon oncle a cette manie-là. Juger, jugeoter, jugeailler! Ah! je hais les toques, et les toqués!

M. BARUTIN.

C'est un mot que tu fais là dans ta douleur.

M. DE PONTRESME.

Pleure sur ma jeunesse.

M. BARUTIN.

Je pleure à verse.

M. DE PONTRESME.

Je n'accepterai pas!

M. BARUTIN.

Si.

M. DE PONTRESME.

Crois-tu?

M. BARUTIN.

Pontresme, va, au fond c'est agréable de tripoter un peu le glaive de la loi.

M. DE PONTRESME.

Tu crois que j'accepterai?

M. BARUTIN.

Parbleu!

M. DE PONTRESME.

Ce serait pourtant là une occasion de montrer l'indépendance de l'homme du monde. Je pourrais écrire au garde des sceaux une lettre...

M. BARUTIN.

Bah! ne cherche pas de réponse sublime. On a aussitôt fait de dire une faribole que de dire *qu'il mourût*. Accepte.

M. DE PONTRESME.

Sais-tu que c'est risqué ce que tu profères là? appeler faribole l'acceptation des fonctions judiciaires, c'est grave. On pourrait te chicaner sur ce manque de respect.

M. BARUTIN.

Tiens, tu as de la vocation.

M. DE PONTRESME.

Non, fichtre non, je n'en ai pas. Mais...

M. BARUTIN.

Mais tu acceptes.

M. DE PONTRESME.

C'est toi qui le dis. — Eh bien, puisque je n'ai plus que cette nuit, qu'elle soit bonne! que mon agonie soit une bacchanale! que le viveur d'aujourd'hui scandalise à jamais le magistrat de demain! À tous les diables tous les oncles! Ah! les grands-parents, les perruques, les toges, les rabats, tous les vieux yeux ronds fixes de la famille, Argan juge, Orgon président, Géronte chancelier! faisons-les frémir. Amusons-nous.

M. BARUTIN.

J'en suis, par la mortbleu!

M. DE PONTRESME.

Que dis-tu de mon casque à mufle, homme consulaire?

M. BARUTIN.

Superbe.

Rentre Glapieu sur la place.

M. DE PONTRESME.

Allons rejoindre Léaumont.

GLAPIEU, pensif.

J'ai fait ma petite reconnaissance. Le poste de police est là à deux pas. Cela saute aux yeux tout de suite. Une lanterne rouge, une porte bâtarde treillissée de fer, et un joli mur blanc avec des inscriptions en grosses lettres: Pompe à incendie. Secours pour les noyés et les asphyxiés. Liberté. Ordre public.

Il secoue ses haillons et en fait tomber la neige.

Bon Dieu, un peu moins de neige, sans vous commander. De la modération, bon Dieu, de la modération, s'il vous plaît. — C'est là vraiment un hiver de trop bonne qualité. C'est conditionné, ce froid-là.

Il jette un coup d'œil sur l'affiche.

Monsieur le baron de Puencarral.

Il rêve. — M. de Pontresme et M. Barutin se disposent à sortir de la boutique. M. de Pontresme entr'ouvre la porte et aperçoit l'affiche sous le réverbère au coin de mur en face. Il s'arrête.

M. DE PONTRESME, regardant l'affiche.

Une affiche de spectacle? non. De bal? non. D'assaut d'armes? non. De concert? non. Qu'est-ce que c'est que ça? Un banquier qui a ensemencé les pavés de billets de banque. Je ne gémis pas là-dessus.

Examinant l'affiche.

Je vois d'ici le nom en grosses lettres. Baron de Puencarral.

M. BARUTIN.

En voilà un qui est riche!

M. DE PONTRESME.

Avec son nom espagnol, c'est un français. A millions, mon cher.

M. BARUTIN.

Entrons-nous?

M. DE PONTRESME.

Attends que je boucle mon glaive.

M. BARUTIN.

Le connais-tu, ce baron de Puencarral?

M. DE PONTRESME.

Non.

M. BARUTIN.

Je le connais, moi. C'est un millionnaire triste. Il y a une variété comme ça.

M. DE PONTRESME.

Mélancolie de millionnaire. Comme je crois à ces grimaces-là!

M. BARUTIN.

Cela existe pourtant. Il suffit d'un chagrin d'amour. On peut tout dorer, excepté le cœur. Ce Puencarral, — ah! tu ne le connais pas, — est très particulier. C'est un millionnaire au désespoir, et de plus, un capitaliste naïf. C'est un poëte, ce financier. Il est toujours dans l'empyrée. Il a confiance dans le premier venu. C'est sa manière. Et le bizarre, c'est que cela lui réussit. Être crédule est son moyen de succès comme pour d'autres être sceptique. On le fraude, on le fait tomber dans des chausse-trapes, il s'en tire plus riche qu'auparavant. Il a de la chance, une hausse survient, on ne sait quoi, et la tricherie qu'on lui a faite tourne à son profit. Il s'est enrichi à être dupe comme tel autre à être fripon. Il faudra que je te présente chez lui.

M. DE PONTRESME.

Ce que tu prends pour l'exception est la règle. Un millionnaire doit toujours être trompé sur toute chose. C'est moral. C'est sa faute, pourquoi est-il millionnaire?

M. BARUTIN.

Tu l'es bien, toi!

M. DE PONTRESME.

Aussi tout le monde me met dedans. Sois tranquille, je ne me marierai pas.

M. BARUTIN.

Tu es un sage.

M. DE PONTRESME.

Sagesse non, logique oui. Je raisonne un homme, un caractère, une existence. Ce Puencarral est un mélancolique, par conséquent un peu la marionnette de tout le monde. Les gens tristes sont distraits. On en profite pour jouer d'eux. Et cet homme triste est un homme heureux. Tout lui réussit. Encore deux choses qui vont bien ensemble. Il gagne des millions sans avoir l'air d'y toucher.

M. BARUTIN.

Ni d'en vouloir. Et cet homme heureux est un homme sévère.

M. DE PONTRESME.

Encore deux choses qui vont volontiers ensemble. Bonheur et sévérité.

M. BARUTIN.

Puencarral donne de belles fêtes à travers sa mélancolie. Par exemple, il a une manie. On ne joue pas chez lui. Il déteste le jeu. De sa vie, il n'a touché une carte. S'il surprenait un de ses employés jouant dix sous à la roulette aux macarons, il le chasserait. Ce n'est pas lui qui entrerait comme nous,

Montrant le bal des Neuf Muses.

dans un tripot.

M. DE PONTRESME.

Il va à la Bourse pourtant.

M. BARUTIN.

Ce Puencarral s'appelle quelque chose comme Aubry, Landry, André, un nom très commun; le premier nom venu. Tu sais de ces noms comme Dumont et Durand. Tout le monde s'appelle comme cela. Il a prêté de l'argent au roi d'Espagne qui l'a fait baron de Puencarral.

M. DE PONTRESME.

Carral! ça sonne.

M. BARUTIN.

Au total, c'est un honnête homme. Il s'est enrichi très loyalement dans les grandes affaires. Il a fait des spéculations heureuses et considérables. Il n'y a pas d'eau trouble dans sa pêche. Il est sorti de rien du tout. Avec zéro pour enjeu, il a gagné le quine. Ce n'est pas très rare ces fortunes-là. Laffitte a commencé par ramasser une épingle.

M. DE PONTRESME.

Ah ça, est-ce que nous allons parler finances? c'est dans ton discours ce que tu viens de dire là. Au diable les banquiers! au diable les chanceliers! soyons les fous! soyons les sages! faisons feu de tous nos éclats de rire! amusons-nous!

M. BARUTIN, préoccupé, et se prenant la joue par un favori.

Tancrède?

M. DE PONTRESME.

Amusons-nous! amusons-nous! au nom du ciel, amusons-nous!

M. BARUTIN.

Tancrède!

M. DE PONTRESME.

Ah oui, au fait, tu as raison. Tancrède. Ça me revient. Comment vais-je me tirer de mon nom de Tancrède à présent? Mon nom jure avec mon état. Tancrède! un robin! Parbleu, mon parrain et mon oncle auraient bien dû se mettre d'accord. L'un me fait paladin, l'autre me fait procureur.

M. BARUTIN.

Je vais te dire. Songe au *Moniteur* de demain. Tu es un fonctionnaire très sérieux. Il y aurait des inconvénients à ce que tu fusses reconnu au Tripot Sauvage. Il peut y avoir là des hommes de police.

M. DE PONTRESME.

Je vais m'informer.

Avisant Glapieu.

Fanandel, y a-t-il de la rousse dans cette piolle?

GLAPIEU.

Monsieur, je ne suis pas un homme du monde, je ne parle pas argot.

Il s'éloigne.

M. BARUTIN, à M. de Pontresme.

Réfléchis. Tu peux être appelé demain, par l'austère devoir, à tonner au nom de la morale outragée, contre la fille à laquelle tu auras fait cette nuit vis-à-vis. Il ne faut pas qu'elle te reconnaisse et qu'elle te dise : tiens! c'est toi!

M. DE PONTRESME.

Tableau, au fait. Je tonne. Et elle me dit : De quoi? de quoi?

M. BARUTIN.

Et juge de ce que diraient les journaux jacobins, comme *le Constitutionnel!*

M. DE PONTRESME.

Premier Paris. Bastringue et magistrature.

M. BARUTIN.

Pense à ta parenté. Quel esclandre pour la simarre! Tancrède!...

M. DE PONTRESME.

Hein?

M. BARUTIN.

Je t'en prie.

M. DE PONTRESME.

Hé bien hein?

M. BARUTIN.

Fais une concession à ton oncle monsieur le Chancelier.

M. DE PONTRESME.

Laquelle?

M. BARUTIN.

Mets un faux nez.

M. DE PONTRESME.

Un faux nez?

M. BARUTIN.

Cela sauvegarde la dignité du magistrat.

M. DE PONTRESME.

Oui, mais cela modifie le profil.

M. BARUTIN.

Au moins on ne te reconnaîtra pas.

M. DE PONTRESME.

Voilà les sacrifices qui commencent. Ce nez fera concurrence à mon casque et gâtera l'effet. Première concession. Où cela s'arrêtera-t-il?

M. BARUTIN.

Il faut accorder quelque chose à la famille, à l'ordre, à la société. Il faut songer au respect dû aux corps constitués dont on fait partie. Il faut tout le

premier en donner l'exemple. Mets un faux nez. C'est comme député que je te demande cela.

M. DE PONTRESME.

La Chambre des députés le veut. Soit. Au fait, d'ailleurs cela me va. Déguisé, je suis irresponsable. Je pourrai me plonger dans les pyrrhiques jusque par-dessus la tête de mon oncle le chancelier. Je pourrai être terrible! C'est dit. Ce nez me botte.

Appelant.

Esclave!

Entre le costumier.

Un nez.

Le costumier apporte des faux nez. M. de Pontresme ôte son casque, et en essaie plusieurs devant le miroir.

Magistrat! substitut du procureur! homme du parquet! Je suis un gens du roi! Suis-je assez malheureux!

M. BARUTIN, riant.

O to to to to toï!

M. DE PONTRESME.

Je voudrais t'y voir toi, vieux député! — Que dis-tu de ce nez?

M. BARUTIN.

Médiocre. Je prendrais un nez à lunettes.

M. DE PONTRESME.

Point. J'aurais l'air du grimacier de Tivoli. Je prends un nez à moustaches.

Il ajuste un nez à grosses moustaches.

Parfait. C'est le nez de Tancrède. — Sur ce, échevelons-nous!

L'habilleur donne la dernière main aux deux costumes de M. de Pontresme et de M. Barutin. — Une femme voilée paraît au fond du théâtre. Elle s'arrête près du parapet. Elle semble hésitante et inquiète et regarde comme si elle cherchait.

GLAPIEU, rêveur.

Monsieur de Puencarral, rue Saint-Marc-Feydeau, numéro sept. Remettons-nous un peu en marche. Pas de stationnement. Le stationnement est malsain. L'hiver le déconseille et la police le défend.

Il fait un pas vers le quai et aperçoit la femme voilée.

Une Madelonnette. Je le suppose du moins. Pauvre fille! errante elle aussi. Elle espère un passant. Elle s'offre aux ténèbres. Elle a faim comme moi, elle a froid comme moi. Maintenant, mes beaux masques, faites sa conquête. Ce dénûment-là, cette détresse-là, ce désespoir-là, v'là le plaisir, messieurs, v'là le plaisir!

Pendant que la femme voilée avance, Glapieu s'enfonce. Il sort. La femme écarte son voile. C'est Cyprienne.

SCÈNE III.

M. DE PONTRESME, M. BARUTIN, CYPRIENNE, MASQUES.

CYPRIENNE.

Il n'a fait qu'entr'ouvrir ma porte, il m'a dit... Qu'est-ce donc qu'il m'a dit? je roule ses paroles dans mon esprit pour tâcher d'en bien fixer le sens. — Il m'a dit... oui, ce sont bien ces paroles-là : — Silence et secret absolu. L'huissier ne me connaît pas. Qu'on ne sache pas que je suis venu ce matin chez vous. J'ai dit que j'avais perdu cet argent. — Puis, moi muette, pétrifiée, il s'est enfui. Il avait l'air effrayant. Il a descendu rapidement l'escalier. Je me suis jeté ce voile sur la tête, et j'ai couru pour le rejoindre. Impossible. Il allait plus vite que moi. Je l'ai aperçu un instant au coin d'une rue. Puis je l'ai perdu de vue dans la nuit. Et c'est fini, je ne sais plus où il est. Où est-il allé? Je crois bien que c'est de ce côté-ci qu'il s'est dirigé. Edgar! Ah mon Dieu!

Elle approche du tripot et regarde par les fenêtres du rez-de-chaussée. Elle joint les mains, effarée.

Le voilà!

Elle regarde avec un mélange d'avidité et de crainte.

Oui, c'est lui. Je ne me trompe pas. Il a son habit bleu à boutons dorés. Il se tourne. Il est éclairé de face. C'est bien lui. Si j'entrais lui parler? Oh! je n'ose pas. Mon Dieu, j'ai peur. Qu'est-ce qu'il fait là? Qu'est-ce que c'est que cet endroit-ci? une table, une lampe, des hommes et des femmes assis et debout, au fond toutes sortes de fantômes qui passent! — Comme il est pâle! Qu'est-ce que cette maison? Edgar! Il remue de l'or. Il en a plein les mains. Oh! je sens quelque chose d'horrible autour de moi. — Edgar! où est-il?

Entrent deux masques.

PREMIER MASQUE, montrant Cyprienne.

Une jolie tournure. Prends-tu feu?

DEUXIÈME MASQUE.

Avec un voile. Non.

PREMIER MASQUE.

Eh bien moi oui.

DEUXIÈME MASQUE.

Deviens éperdu, si bon te semble.

PREMIER MASQUE.

J'y vas.

Il laisse l'autre entrer dans le bal et s'approche de Cyprienne. Cyprienne, absorbée, regarde dans l'intérieur du tripot par les fenêtres basses.

CYPRIENNE, hésitante.

Entrer? Oui. Non. Ce lieu m'attire et me repousse. Non. D'ailleurs je crois sentir que ce n'est pas permis d'être ici. Rien que d'y passer, c'est mal faire. Pourquoi est-il, lui! dans un endroit pareil? On est joyeux. C'est terrible. Il me semble qu'on entend ici le rire de la mauvaise conscience. J'ai peur. Je n'ose rester, je n'ose m'en aller. Edgar!

Elle regarde.

Toujours de l'or dans les mains! On dirait qu'il a la fièvre. S'il savait que je le vois! Oh! il ne me le pardonnerait pas. Cachons-nous. Il y a là, sous mes yeux, un secret redoutable, et Edgar m'en voudrait peut-être de l'avoir pénétré. Nous ne sommes pas, lui et moi, où nous devrions être. Je ne dois pas savoir qu'il est là, et il ne doit pas savoir que je suis ici. Mais il faut que je lui parle pourtant. Qui lui prendra la main dans un lieu terrible, si ce n'est moi? Oh! qu'allons-nous devenir? Je ne vois plus rien distinctement que ceci : Je l'aime!

Le masque aborde Cyprienne.

LE MASQUE, à Cyprienne qui se retourne, effrayée.

Par deux portes, on peut m'en croire,
Les songes viennent à Paris.
Aux amants par celle d'ivoire,
Par celle de corne aux maris.

Belle enfant, cette porte est d'ivoire. Entrons, faisons un songe.

Il lui prend le bras.

CYPRIENNE, le repoussant.

Ah!

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE MASQUE.

Un songe à deux. Levons un peu ce voile-là.

Il essaie de lui ôter son voile.

CYPRIENNE.

Monsieur!

LE MASQUE.

Je paie le songe. Venez. Il y aura, au beau milieu du songe, un perdreau truffé.

CYPRIENNE.

Laissez-moi, monsieur.

Elle recule, le masque avance.

LE MASQUE.

Mademoiselle, je ne veux pas vous offenser, j'ai l'honneur de vous prier d'avoir l'indulgence de me permettre de vous prendre la taille.

Il saisit à bras-le-corps Cyprienne. Elle s'échappe et se réfugie dans l'angle du fripier sur le devant du théâtre. — Le masque la suit.

CYPRIENNE, terrifiée.

Où suis-je?

LE MASQUE, cherchant à l'embrasser.

Dans les bras d'un rêve, ma belle.

CYPRIENNE, se débattant.

Et Edgar qui est là! au secours, Edgar! oh! c'est l'enfer.

LE MASQUE.

Enfer. Cela s'appelle ainsi en effet. On dit les enfers de Londres, les enfers de Paris. Aimables enfers.

Pretty Miss
Give a Kiss!

Il la ressaisit dans ses bras.

CYPRIENNE.

Au secours! y a-t-il ici un honnête homme?

M. DE PONTRESME, quittant M. Barutin.

Pardon. Quelqu'un m'appelle?

D'autres masques surviennent. On entend des rires.

M. BARUTIN, jetant un coup d'œil sur Cyprienne dans les bras du masque.

C'est une... — créature.

M. DE PONTRESME.

C'est une femme.

M. BARUTIN.

Allons donc!

M. DE PONTRESME.

Je vole à sa défense. Le sexe, mon cher!

M. BARUTIN.

Y penses-tu? dans ta position! toi magistrat!

M. DE PONTRESME.

Puisque je suis déguisé en chevalier. D'ailleurs c'est mon vrai costume. C'est demain, avec une robe, que je serai déguisé. — Monsieur, lâchez madame...

LES MASQUES, apostrophant M. de Pontresme.

Qu'est-ce que c'est que ce tapageur-là?

M. BARUTIN, à M. de Pontresme.

Ils sont plusieurs. Tu vas te faire rosser. Tu es un contre quatre. Je t'en prie. Ne te compromets pas.

M. DE PONTRESME.

A quoi me sert mon faux nez si je ne peux pas faire une action d'éclat? Monsieur, respectez madame.

M. BARUTIN.

Lâchez suffisait.

M. DE PONTRESME.

Sinon ayez l'extrême bonté de dégainer. — L'épée à la main !

Il tire son épée.

M. BARUTIN.

Mais c'est en bois. C'est une latte.

M. DE PONTRESME.

Qu'est-ce que cela fait ? qui s'attaque à une femme a peur d'un homme. Qui est lâche, est poltron. Ces gens-là prendront une latte pour une épée.

M. BARUTIN.

De même que tu prends une fille pour une femme.

LE MASQUE, quittant Cyprienne.

C'est donc ton amant, ce troubadour ? — Monsieur, je la lâche, mais je ne la respecte pas.

Il entre dans le bal. Les masques entourent M. de Pontresme et l'applaudissent avec des rires.

VOIX parmi les masques.

Il est bête, mais il est brave.

M. DE PONTRESME, à M. Barutin.

Tu vois, ils me rendent justice.

Les masques se dispersent. Les uns sortent par le quai. Les autres rentrent au tripot.

M. DE PONTRESME, à Cyprienne qui a ramené son voile sur son visage.

Madame, un voile m'est sacré. Voulez-vous que je vous reconduise chez vous ?

Silence de Cyprienne.

Non ? Eh bien, entrez ici. Vous y serez en sûreté. Ne craignez rien. — Barutin, voilà comme je comprends la chevalerie.

CYPRIENNE.

Merci, monsieur.

À part.

Ah! quelle imprudence j'ai faite de sortir à cette heure et de venir jusqu'ici! Pourtant Edgar est là. Ah! il faut que je lui parle. Entrer est impossible. Peut-être va-t-il sortir.

A M. de Pontresme.

Monsieur, j'attends quelqu'un. Puis-je attendre ici un moment?

M. DE PONTRESME.

Mais c'est de droit.

CYPRIENNE.

Merci bien, monsieur. — Oh! je tremble.

M. DE PONTRESME, à l'habilleur.

Fripier, une chaise. — Madame, veuillez vous asseoir.

Cyprienne s'assied dans le coin de la boutique. M. de Pontresme prend à part M. Barutin.

Je l'ai un peu entrevue.

M. BARUTIN.

Est-ce une idylle que tu entames? Fais ton début près de ta conquête. Je te laisse, moi j'entre jouer.

M. DE PONTRESME.

Ma foi, je ne te cache pas que c'est une jolie fille.

M. Barutin entre au Bal des Neuf Muses. On l'aperçoit un moment après à travers une fenêtre près de la table de jeu. M. de Pontresme se tourne vers Cyprienne, toujours assise, immobile et voilée.

À part.

Il y a deux sortes de sourires; le sourire de la bonne compagnie, qui avorte souvent, et le sourire de la mauvaise, qui réussit presque toujours. Faisons l'essai du premier. On est toujours à temps pour se replier sur le second.

Haut, à Cyprienne.

Madame... — ou mademoiselle...

Cyprienne accablée ne semble pas l'entendre. À part.

Étant donnée une belle inconnue, il y aurait une phrase à faire sur la

grâce mêlée à la majesté. La grâce fait qu'on dit : Mademoiselle, la majesté fait qu'on dit : Madame...

VOIX de M. BARUTIN, de l'intérieur du tripot.

Tancrède !

M. DE PONTRESME, se détournant.

Quoi ?

M. BARUTIN, qu'on entrevoit au rez-de-chaussée.

Je fais un coup superbe.

M. DE PONTRESME.

Combien joues-tu ?

M. BARUTIN.

Vingt louis.

M. DE PONTRESME.

Part à deux. J'en fais dix.

M. BARUTIN.

Va pour dix.

M. DE PONTRESME, redoublant son sourire et s'approchant de Cyprienne.

Mademoiselle...

CYPRIENNE, reculant sa chaise.

Monsieur ! Vous m'avez rendu service !

M. DE PONTRESME, à part et déconcerté.

Une fière leçon de dignité qu'elle me donne là :

VOIX DE M. BARUTIN.

Tancrède !

M. DE PONTRESME.

Quoi ?

M. BARUTIN.

Sois dans la jubilation.

M. DE PONTRESME.

Je perds ?

M. BARUTIN.

Tu gagnes.

M. DE PONTRESME.

Pas de chance.

M. BARUTIN, sortant du tripot une poignée de billets de banque à la main.

Vingt et une fois la mise.

M. DE PONTRESME.

Diable !

M. BARUTIN.

Je t'apporte moi-même ta somme. Elle en vaut la peine.

M. DE PONTRESME.

Combien ?

M. BARUTIN.

Vingt et une fois dix louis. Quatre mille deux cents francs.

Posant les billets de banque sur la table, l'un après l'autre.

Quatre billets de mille. Plus dix napoléons.

M. DE PONTRESME.

Quel diantre de coup as-tu fait là ? C'est une persécution de gagner de la sorte. Qu'est-ce que je vais faire de tout ce mauvais argent du hasard ? Ah bah ! je vais me mettre à jouer, j'ai plus de bonheur que toi, Barutin, je reperdrai cela.

M. BARUTIN.

Alors, viens.

M. DE PONTRESME.

Pas encore.

M. BARUTIN, à demi-voix.

Ah ! la charmante inconnue. Effet de voile. Elle est probablement laide. Viens donc.

M. DE PONTRESME.

Tout à l'heure.

M. BARUTIN.

En ce cas, veux-tu que je joue pour toi ?

M. DE PONTRESME.

Non, tu as trop de guignon. Tu gagnerais encore. Je suis dans une mauvaise veine ce soir, la fatalité y met de l'acharnement. Je ne sais pas ce que j'ai, je suis nommé magistrat, je gagne au jeu. Qu'est-ce que cela veut dire ? tiens, Barutin, j'ai là une fille ravissante, je lui fais énergiquement la cour, gageons que j'échoue.

M. BARUTIN.

Toi échouer ! impossible. Surtout avec ton faux nez.

M. DE PONTRESME.

Je l'ôterai. Je ne veux rien devoir à l'art.

M. BARUTIN.

Je retourne à ma chance.

Il rentre au tripot. M. de Pontresme revient à Cyprienne.

M. DE PONTRESME.

Mademoiselle, ce n'est pas pour insinuer que je vous donne l'exemple, mais je retire mon voile.

Il porte la main à son faux nez et le soulève. — Cyprienne se tait et demeure immobile.

Je dis donc que je le retire.

Se ravisant.

Au fait non. Restons nocturne. Autant ne point courir le risque d'être reconnu plus tard par l'objet momentané de mes amours. Maintenons l'appendice. Gardons l'anonyme.

Il replace et consolide son faux nez.

Depuis quelques instants Glapieu est rentré. Il a fait quelques pas du côté de l'affiche, l'a regardée en passant, puis s'est arrêté derrière l'angle du Bal des Neuf Muses, caché par l'obscurité. Il tourne le dos au quai et au tripot.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GLAPIEU; puis EDGAR MARC.

GLAPIEU.

Comme si j'y pouvais quelque chose! — Suis-je fou de toujours penser à cette pauvre petite et à ce vieux grand-père! Je me répète bêtement : l'argent du bonhomme est chez ce banquier. Quelle brute que moi-même! Je songe à cette caisse Puencarral qui est pleine au lieu de songer à ma poche qui est vide! — Ah! Rousseline triomphera! Pour les principes, je devrais le désirer, car c'est un voleur qui réussit. Mais je ne suis pas rigide, moi. D'ailleurs suis-je un voleur? ai-je droit à ce titre? la justice me l'a décerné. Eh bien vrai, là, la main sur la conscience, je ne le méritais pas. — Je hais ce Rousseline! — Oui, vous verrez ça qu'il triomphera. Il n'y a pas d'autre dieu que le diable, et Rousseline est son prophète. — Quelle épaisseur de neige! ça tombe, ça tombe, tous les pas de tout à l'heure sont effacés.

La porte du tripot s'ouvre. Edgar Marc en sort. Il ne peut voir Glapieu ni en être vu, Glapieu étant derrière le coin du mur.

EDGAR MARC.

J'ai perdu.

Il entr'ouvre son habit, et en tire son portefeuille qu'il jette au milieu du théâtre sur la neige. Puis il se dirige à grands pas vers le quai. Il monte sur le parapet. Il lève les bras au ciel.

Adieu, amour!

Il se retourne et se jette la tête la première derrière le parapet où il disparaît.

CYPRIENNE, tressaillant, se dresse debout et laisse tomber son voile.

Il me semble que je viens d'entendre une voix!

M. DE PONTRESME.

Bigre! elle est jolie!

Regardant par les vitres.

Il n'y a personne dehors, mademoiselle.

CYPRIENNE, se rasseyant accablée, et cachant son visage dans ses mains.

Oh ! je fais un sombre rêve.

Au cri poussé par Edgar Marc, Glapieu a levé la tête; il fait quelques pas vers le fond du théâtre. Arrivé à la porte du tripot, il regarde dans l'obscurité, puis il regarde à terre. Il aperçoit des pas tout frais empreints sur la neige, il les suit, et arrive au point du quai où ces pas finissent. Il se penche en dehors du parapet, avance le cou dans les ténèbres, puis se retourne. On entend l'orchestre et le bruit des danses dans le tripot.

GLAPIEU.

Un joueur ruiné.

Il regarde encore dans l'ombre, puis se retourne. Les pas vont de la porte du tripot au parapet de la rivière.

Faites votre affaire, filets de Saint-Cloud ! — Brrr ! quel froid !

Il avise à terre le portefeuille.

Voilà son portefeuille.

Il le ramasse, l'ouvre et le secoue, le portefeuille est vide.

Je le prends. Le portefeuille vide d'un joueur noyé, c'est la même chose que de la corde de pendu. Cela doit porter bonheur.

Il met le portefeuille dans sa poche et revient sur le devant du théâtre.

Il y aura spectacle demain à la morgue. Joie des gamins.

Sortent précipitamment du tripot des joueurs et des masques. Hommes et femmes. Ils courent au parapet et regardent. Parmi eux M. Barutin, effaré.

M. BARUTIN.

Tancrède !

M. DE PONTRESME.

Eh bien ?

M. BARUTIN.

As-tu vu l'homme ?

M. DE PONTRESME.

Quel homme ?

M. BARUTIN.

L'homme qui vient de se jeter à l'eau ?

M. DE PONTRESME.

Un homme vient de se jeter à l'eau ?

M. BARUTIN.

Un ponte, qui a perdu.

CYPRIENNE, se dressant sur sa chaise.

Ciel!

M. BARUTIN.

Tout jeune. Habit bleu, boutons de cuivre. Beaucoup de cheveux. Un beau garçon.

CYPRIENNE, se tordant les bras.

C'est lui!

M. DE PONTRESME.

Un homme qui se noie! Je me jette à l'eau.

M. BARUTIN.

Es-tu fou! tu viens de souper.

CYPRIENNE, avec égarement.

Sauvez-le! sauvez-le! — Ah! je me meurs.

Elle tombe presque évanouie sur la chaise.

M. DE PONTRESME.

Soyez tranquille, mademoiselle. J'y vais.

Il ôte une manche de sa tunique.

LE COSTUMIER.

Monsieur, vous êtes en sueur.

UN MASQUE.

Tu vas mouiller ton faux nez.

M. DE PONTRESME.

Je me jette à l'eau, vous dis-je!

M. BARUTIN, le rhabillant de force.

Pas de bêtises. C'est assez d'un.

M. DE PONTRESME.

Mais on ne peut pourtant pas laisser se noyer un homme comme ça. Le temps se perd. Voyons, y a-t-il un brave homme là?

GLAPIEU, au fond du théâtre.

Brrr! Qu'il fait froid!

M. DE PONTRESME, avisant l'argent qui est sur la table.

Ah! cet argent! — Mes amis, pour celui qui se jettera à l'eau et qui en tirera l'homme, quatre mille francs!

GLAPIEU, dont l'œil s'allume.

Où çà, les quatre mille francs?

M. DE PONTRESME.

Les voici. — Plus dix louis.

GLAPIEU, à M. de Pontresme.

Vous me plaisez, vous. — Les dix louis pour avoir des habits secs. — Ça va.

Il ôte sa veste.

Gardez-moi ma pelure.

M. de Pontresme reçoit la veste.

Je me jette.

M. DE PONTRESME, à Glapieu.

Vous savez nager?

GLAPIEU.

Pour quatre mille francs on sait toujours nager. — Gare! que je pique ma tête. — Brrr!

Il prend son élan, court et saute par-dessus le parapet. — La foule des dominos et des masques court au fond du théâtre, et le regarde. Voix confuses. Musiques et danses dans le tripot.

UNE VOIX dans la foule.

Il disparaît.

AUTRE VOIX.

Il reparaît.

AUTRE VOIX.

Il nage!

AUTRE VOIX.

Il fait sa coupe.

AUTRE VOIX.

On ne le voit plus.

AUTRE VOIX.

C'est si noir, cette rivière!

AUTRE VOIX.

Il faudra un grand feu pour le noyé.

AUTRE VOIX.

Courons au poste. Il est tout près.

AUTRE VOIX.

Il faut voir si la boîte de sauvetage est en état.

AUTRE VOIX.

Toujours. C'est prévu, les asphyxiés.

AUTRE VOIX.

Il faut aller chercher la civière.

AUTRE VOIX.

Vite!

AUTRE VOIX.

Et un médecin.

UN PIERROT, se démasquant.

Un médecin. Présent.

M. DE PONTRESME.

Vous êtes pierrot?

LE PIERROT.

Et médecin.

M. BARUTIN.

À point nommé. Il y a toujours partout un médecin. Observation que j'ai faite.

M. DE PONTRESME, s'approchant de Cyprienne.

La pauvre enfant s'est presque évanouie. Elle commence à revenir à elle. C'est que c'est là une fière émotion! Qui sait même si ce noyé ne l'intéresse pas?

M. BARUTIN, penché au bord du parapet au fond du théâtre.

Tancrède!

M. DE PONTRESME.

Quoi?

M. BARUTIN.

Tancrède! il me semble que je vois une espèce de silhouette à vau-l'eau dans la rivière, comme d'un homme qui porte un autre homme.

M. DE PONTRESME.

Ce n'est pas quatre mille, c'est cent mille francs que je donnerais!

M. BARUTIN.

Ça approche.

VOIX dans la foule.

Il revient!

AUTRES VOIX.

Il l'a!

TOUTE LA FOULE.

Bravo!

Un groupe ruisselant s'ébauche dans la lueur crépusculaire de la neige et surgit au-dessus du parapet. C'est Glapieu, portant dans ses bras Edgar Marc sans connaissance. Il dépose Edgar Marc sur le parapet et se dresse debout à côté.

GLAPIEU.

Le voilà.

M. BARUTIN.

Mort ?

GLAPIEU.

Pour qui me prenez-vous ? mort ! par exemple ! Je ne rapporte les gens que vivants. Je ne suis pas un médecin, moi !

VOIX dans la foule.

Un médecin ! au fait, où est le médecin ?

M. BARUTIN.

Hé, le pierrot qui est médecin !

LE PIERROT.

Moi ? me voici, rangez-vous.

Il va à Edgar Marc. On s'écarte.

VOIX dans la foule.

Il paraît que c'est un médecin fameux.

AUTRE VOIX.

On dit que c'est Dupuytren.

Une escouade de police apporte une civière. On y place Edgar Marc.

AUTRE VOIX.

Le noyé ne remue pas.

AUTRE VOIX.

Il a les yeux fermés.

GLAPIEU.

Il est assoupi par l'eau. Mais j'ai tâté le cœur. Le cœur bat.

LE MÉDECIN, tâtant le pouls d'Edgar.

L'homme est vivant. Il faut vite le porter au poste. On le ranimera. Surtout pas d'encombrement. La foule ôte l'air. Écartez-vous tous. L'homme n'est pas mort. Je réponds de l'homme.

Cyprienne, ranimée, écoute avidement.

CYPRIENNE.

Dieu soit béni ! la sombre aventure !

La civière, portée par les gens de police, sort et se dirige vers le poste. Toute la foule sort à sa suite. Cyprienne court mêlée à ce tumulte, et disparaît derrière la civière. Il ne reste sur le théâtre que Glapieu et M. de Pontresme. M. de Pontresme prend l'argent sur la table et le présente à Glapieu qui entre dans la boutique, tout trempé.

M. DE PONTRESME.

Voici vos quatre mille francs.

GLAPIEU.

Ah ! c'est vrai, à propos.

M. DE PONTRESME.

Plus les dix napoléons.

GLAPIEU.

Plus les dix napoléons.

M. DE PONTRESME.

Maintenant, je vous remercie.

GLAPIEU.

Voyez-vous, monsieur, vous avez soupé, nous autres nous n'avons pas mangé; voilà notre avantage sur vous. Nous pouvons sauver un homme.

M. DE PONTRESME.

Je vous quitte, mon ami. Je vais voir comment va ce pauvre jeune homme. Dépêchez-vous de vous sécher et de vous rhabiller. Vous devez geler.

GLAPIEU.

Si c'est un devoir, je le remplis. Je gèle.

M. DE PONTRESME.

Vous êtes un brave garçon. J'espère vous revoir.

M. de Pontresme sort du côté où est sortie la civière.

GLAPIEU, à part.

Je ne fais aucun souhait. C'est selon.

L'INSPECTEUR DE POLICE au fond du théâtre.

Hé l'homme qui a sauvé l'homme! Vous viendrez au poste chercher votre prime.

On ne répond pas. L'inspecteur cherche des yeux. Glapieu se rencogne dans la boutique.

Où a-t-il donc passé? Est-ce qu'il n'est plus là?

GLAPIEU, à part.

Non. Il n'est plus là. Plus souvent que j'irai me jeter dans la gueule du poste!

L'inspecteur sort. Glapieu ploie les quatre billets de banque.

Avant tout, mettons en sûreté ce papier-monnaie.

Il prend le portefeuille dans la poche de sa veste.

Ai-je bien fait de ramasser ce portefeuille! c'est lui qui a pompé l'argent. Un portefeuille, ça abhorre le vide. Il a tout de suite soutiré à l'espace quatre billets de mille.

Il met les billets dans le portefeuille.

Entrez là, mes amours. Et maintenant ne faisons pas de bruit. Chut, argent du bon Dieu!

Il remet le portefeuille dans sa veste qu'il jette sur son épaule sans l'endosser.

Sur ce, habillons-nous à sec et à neuf. Brrr! j'ai froid, froid, froid. Il y a ici tout ce qu'il faut.

Rentre Cyprienne.

CYPRIENNE.

Je n'ai pu arriver jusqu'à lui. On ne laisse entrer personne. On a renvoyé tout le monde. Mais il est vivant. Je l'ai vu à travers la vitre. Il a ouvert les yeux. Le médecin lui parle. Oh! lui mort, j'étais morte!

Elle entre dans la boutique. Elle aperçoit Glapieu.

Ah! voilà l'homme qui l'a sauvé! Il est tout ruisselant. Monsieur, monsieur, laissez-moi vous baiser les mains à genoux!

IMPRIMERIE NATIONALE.

GLAPIEU.

Me baiser les mains. Non ! pas de ces innovations-là. Tiens, c'est vous !

CYPRIENNE, reconnaissant Glapieu.

C'est l'homme de ce matin !

GLAPIEU.

Tout mouillé. Oui, Glapieu. Votre ami. Mais comment êtes-vous ici ?

CYPRIENNE.

Quoi ! c'est vous qui avez sauvé Edgar !

GLAPIEU.

Sans doute. Je vous avais promis quelque chose comme ça. Ah ! c'est Edgar ! Eh bien, je n'ai pas vu sa figure. Je n'ai songé qu'à tâter le cœur. Vous savez qu'il est archivivant.

CYPRIENNE.

Je le sais. Oh ! ma reconnaissance...

GLAPIEU.

Eh bien, voulez-vous me la prouver, votre reconnaissance, ne me reconnaissez pas. Pardonnez-moi cet affreux jeu de mots, j'ai si froid ! Maintenant écoutez. Vous avez tort d'être ici, votre Edgar est vivant, rentrez chez vous. Heureusement vous êtes à deux pas de votre maison. Quant à moi, écoutez bien, vous ne m'avez jamais vu. C'est nécessaire pour ce qui me reste à faire. Je n'ai pas fini, je commence. Votre Edgar est sauvé, c'est bon, c'est en passant, c'est sans le savoir, tant mieux; mais tout n'est pas arrangé; mais il reste votre grand-père, mais il reste vous. Donc vous ne me connaissez point. Je ne sais pas dans quoi je vais entrer. Il y a de l'inconnu. J'ai besoin d'être seul dans les aventures possibles. Je suis un homme que vous n'avez jamais vu. C'est dit. C'est entendu. Rentrez chez vous. Plus un mot.

CYPRIENNE.

Je ne comprends pas, mais je vous obéis.

GLAPIEU.

Allez-vous-en vite chez vous.

CYPRIENNE.

Vous avez sauvé Edgar. Quand vous voudrez, demandez-moi ma vie, vous l'aurez.

GLAPIEU.

Gardez-la pour lui.

CYPRIENNE.

Ô Dieu, bénissez cet homme.

GLAPIEU.

J'ai un froid! Hé le marchand d'habits galons!

CYPRIENNE.

Vous êtes notre bon ange.

GLAPIEU.

Votre bon diable, tout au plus. Je sers dans les irréguliers.

Il lui fait signe de s'en aller. Cyprienne sort. Le fripier paraît.

Vite, bon feu, et habillez-moi. Un costume d'honnête homme.

ACTE TROISIÈME.

CHEZ LE BARON DE PUENCARRAL.

PERSONNAGES.

GLAPIEU.	LE BARON DE PUENCARRAL.
ROUSSELINE.	UN HUISSIER DE CHAMBRE.
EDGAR MARC.	GENS DE SERVICE.

Une grande pièce d'un style riche et sévère, sorte de vaste cabinet. A droite un grand coffre-fort en fer. À côté du coffre, dans un enfoncement, un lit de fer est dressé. En avant du coffre, un bureau à écrire debout. Sur le bureau un flambeau à trois branches allumé. Sous le bureau un panier à rebuts. À gauche une porte bâtarde. Au delà de la porte une cheminée avec grand feu. Sur la cheminée une pendule de Ravrio. Au delà de la cheminée une crédence sur laquelle sont des registres, dont un est ouvert. Dans l'angle à gauche sur un pan coupé, une porte à deux battants. Au fond, une porte-fenêtre donnant sur un balcon. À travers les vitres, on distingue un grand jardin, et des branches d'arbres chargées de givre. Il est nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON DE PUENCARRAL; puis ROUSSELINE, UN HUISSIER DE CHAMBRE.

Le baron de Puencarral entre, vêtu de noir, le chapeau sur la tête. Un crêpe à son chapeau. Cheveux gris, avec l'air encore jeune. Un huissier le précède, la chaîne d'argent au cou, un flambeau à trois branches à la main.

LE BARON DE PUENCARRAL, ôtant ses gants.

Quelle heure est-il?

L'HUISSIER, regardant la pendule.

Huit heures et demie.

LE BARON DE PUENCARRAL,
posant son chapeau sur le bureau à écrire debout.

Quelqu'un est-il venu?

L'HUISSIER.

Monsieur Rousseline est là

Désignant la porte bâtarde.

qui attend que monsieur soit rentré.

L'huissier pose le flambeau sur la cheminée et y prend un plateau d'argent chargé de lettres qu'il présente au baron de Puencarral. Le baron de Puencarral y jette un coup d'œil. Une lettre à large enveloppe et à grand cachet rouge attire son attention.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Qu'est-ce que c'est que cette lettre?

Il examine le cachet.

Préfecture de police.

S'interrompant.

Que peut me vouloir la préfecture de police?

Il décachète la lettre. Il lit :

Cabinet du préfet. Police secrète. Accidents et suicides.

Il lit la lettre en silence. — Haut à l'huissier.

Je dois avoir encore du monde ici dans les bureaux? Les employés du service du soir ne doivent pas être partis?

L'HUISSIER.

Ils sont là, monsieur. Ils ne partent qu'à dix heures.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Monsieur Edgar Marc n'est-il pas de semaine dans le bureau du soir?

L'HUISSIER.

Oui, monsieur.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Qu'on voie s'il est venu au bureau. S'il y est, qu'on me l'envoie sur-le-champ. S'il n'y est pas, qu'on aille où il demeure s'informer de lui.

L'huissier vide sur le bureau le plateau chargé de lettres, puis se dirige vers la porte

Monsieur Rousseline peut entrer.

Le baron de Puencarral décachète les lettres posées par l'huissier sur le bureau, annote les unes, jette les autres au panier. L'huissier va à la porte bâtarde, l'ouvre et introduit Rousseline, qui entre en faisant silencieusement à l'huissier un signe d'habitué de la maison. L'huissier sort. Le baron de Puencarral tourne le dos et ne voit pas entrer Rousseline. Il continue de décacheter et de lire les lettres. Il est debout près de la caisse. Rousseline est debout sur le devant du théâtre. Il se tient, pensif, à quelque distance du baron de Puencarral, rêveur.

ROUSSELINE.

L'étrange chose que l'homme, et comme c'est peu connu! Un jour que j'étais en garde national à cheval, une femme m'a regardé et a ri, je l'aurais dévorée. On croit que je suis tout intérêt, je suis tout amour-propre. Les idées reçues, les banalités courantes, les opinions toutes faites, y a-t-il rien qui ressemble moins à la réalité? Moi, par exemple, me devine-t-on, me comprend-on, me voit-on tel que je suis?

Il hausse les épaules.

Tas d'imbéciles que vous êtes! — C'est vrai, on a coutume de dire des hommes d'argent et d'affaires : ce sont des gens impassibles, froids, uniquement occupés de bourse, de hausse et de baisse, de spéculations et de calculs, absorbés dans le chiffre, qu'aucune passion humaine n'émeut, qui n'ont rien là.

Il touche sa poitrine.

Moi, tout m'émeut; et j'ai là quelque chose; un gouffre. J'aime l'argent? non, j'aime moi. Je veux plaire; je veux plaire aux femmes; de gré ou de force, j'entends plaire; malheur si je ne plais pas! un affront me creuse à jamais. Être chauve, être laid, m'indigne. Contre qui? je n'en sais rien. Oh! punir qui vous dédaigne, châtier qui vous trouve ridicule et vieux, quelle profonde joie! J'ai en moi un soulèvement bouillonnant de lave et de colère. Je souris, ne vous y fiez pas. Je suis bon payeur. La passion, c'est la moëlle de mes os. Quand je rends le mal pour le mal, ce n'est pas de la rancune, c'est de la vengeance. Si j'en voulais au soleil, et si cette prunelle-là dépendait des miennes, je me ferais crever les yeux pour aveugler le monde! Personne ne hait comme moi. Comme on se trompe quand on dit que, nous autres, nous n'avons pas de cœur! — Je n'ai pas d'âme, moi! je la sens grincer. Les trente mille francs de ce vieil imbécile sont là dans cette caisse. Ils n'en sortiront que si je veux. Ce coffre-fort est mon complice. Il est solide et muet. Et je suis de fer comme lui. Moi aussi j'ai ma serrure. Huret et Fichet ouvriraient celle-ci. Satan n'ouvrirait pas la mienne.

Rêvant.

J'ai été souffleté dans cette famille. Si je veux, oui, la lettre de change de vingt-cinq mille francs protestée, oui, la fausse signature, oui, le procès en escroquerie, tout cela pend sur ces misérables.

LE BARON DE PUENCARRAL, se retournant.

Ah! vous voilà, Rousseline. J'ai justement à vous parler.

ROUSSELINE, profondément absorbé, à part.

Par exemple, je suis sûr d'une chose : c'est que tout le monde est comme moi. On ne se laisse pas insulter impunément. J'ai posé un dilemme, cela sera. Il me faut l'un ou l'autre dénouement. C'est drôle, je trouve cette fille laide, à présent. Il ne tient qu'à moi de faire de la vieille brute de père un faussaire et un repris de justice. Ou j'épouserai cette sotte petite créature, ou je me vengerai. — Me venger serait bon.

LE BARON DE PUENCARRAL, s'approchant de Rousseline et lui mettant la main sur l'épaule.

À quoi pensez-vous donc?

ROUSSELINE, réveillé de sa rêverie et souriant.

À rien.

Il salue profondément.

Mon respect à monsieur le baron.

LE BARON DE PUENCARRAL.

J'ai beaucoup à vous parler.

ROUSSELINE, à part.

Me venger serait bon.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Rousseline, j'ai des mesures à prendre. Mais d'abord, — je vous dis cela tout de suite, parce que je l'oublierais, — est-ce que vous ne pensez pas que ce coffre-fort est là peu en sûreté? On saute un mur de jardin, on escalade ce balcon, on casse un carreau, on ouvre la fenêtre, et l'on est dans cette chambre. J'ai fait construire cet hôtel, il est tout neuf, je n'y suis installé que depuis huit jours, et déjà les défauts se révèlent. Les architectes bâtissent pour l'architecture. Ensuite, logez-vous dedans, si vous pouvez. On pourrait jouer ici une pièce : la caisse mal gardée. Mettre des barreaux aux fenêtres, non. Je ne veux pas habiter une prison. D'ailleurs aucune grille de fer ne vaut un dogue. Un homme-dogue, voilà ce qu'il me faudrait. La probité faite chien de garde. Il coucherait là. Le coffre-fort serait défendu. Trouvez-moi donc cet homme-là. Je chercherai de mon côté,

cherchez du vôtre. Maintenant, Rousseline, causons. J'ai confiance en vous. Vous êtes peut-être de tous les hommes que j'emploie le seul auquel je me fierais à l'heure qu'il est. Vous avez de la religion, de l'honnêteté et de l'esprit. Je m'ouvre à vous. Les choses ne vont pas dans ma maison comme je le voudrais. Il y a des réformes à faire. Jusqu'à ce jour, j'ai eu la confiance de l'indifférence. J'ai réussi dans les affaires, c'est vrai. Que voulez-vous? je dédaigne un peu mon succès. C'est probablement parce que je n'ai pas fait à la richesse l'honneur de la souhaiter qu'elle s'est jetée à ma tête. Riche, je le suis trop. Je suis garçon. Je n'ai pas de famille. Je continue machinalement ce remuement d'affaires qui remplace pour moi la vie. C'est un engrenage, je m'y laisse aller, car au fond cela m'est égal. Quel besoin ai-je d'augmenter ma fortune? Je laisserai à qui héritera de moi au moins quinze millions.

ROUSSELINE, à part.

Épouser serait mieux.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Pourtant cette existence d'affaires a ses exigences, et puisque je la traîne, il faut que ce soit avec dignité, et que mon entourage ne soit pas autour de moi vice, fraude et corruption. Être confiant, oui; être dupe, non. Rousseline, vous êtes probe et rigide; désormais, en vérité, je ne croirai plus personne, si ce n'est vous. Il importe qu'on se souvienne que je suis un homme sévère.

ROUSSELINE, à part.

Encore un dont je tiens les fils!

S'inclinant profondément.

Monsieur le baron!

À part.

Tu te crois sévère; tu ne l'es pas. Tu es triste. Cet homme est bon et dur. Une variété de la bêtise. La dureté sur la bonté, c'est là le résultat de la tristesse. C'est dans cette tristesse qu'il faut jeter la sonde.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Ce que les affaires ont d'efficace pour guérir les hommes mélancoliques, c'est qu'elles les occupent de petites choses. Les petits soucis importunent et apaisent les grandes douleurs. C'est un tiraillement utile. Rousseline, les subalternes chez moi ont besoin d'être surveillés. Ou ils ont des vices, ou ils ont du zèle. Deux choses que je hais. Tenez, par exemple, il me revient qu'on fait en mon nom beaucoup de saisies, que les huissiers travaillent de tous côtés pour ma maison, et qu'on exécute une foule de petits débiteurs.

C'est là une outrance odieuse. Mettez-y un terme. Je vous en charge. Vous me ferez un rapport sur ces saisiès; vous me direz les noms et les détails. Je m'en repose sur votre tact et sur votre science des affaires. Je compte sur vous pour être renseigné et conseillé. Il faut être sévère aux vicieux, mais pitoyable aux malheureux. Brutaliser ceux qui souffrent, est-il rien de plus révoltant! Et cela en mon nom! Je sais qu'une banque ne fait pas de sentiment; mais qu'on laisse en paix les misérables!

ROUSSELINE.

Je suis heureux que monsieur le baron vienne au devant de ma pensée, je voulais justement appeler son attention sur cet abus. Quant à moi, — puisque monsieur le baron m'en parle, — je fais ce que je peux, je ne suis rien, mais voici ce que je fais. Je saisis les occasions quand elles se présentent. Monsieur le baron, il existe quelque part, dans un trou de Paris, un vieux maître de musique appelé Zucchimo, — ce sont là les infiniment petits, que monsieur le baron ne peut pas connaître. — Ce bonhomme n'a pas le sou, et il a des dettes. Vous savez, ces organisations musicales! Il a une femme, une fille, c'est une détresse profonde. Une traite signée de lui a passé par la caisse de monsieur le baron, et a été protestée, et il y a eu saisie.

LE BARON DE PUENCARRAL.

En mon nom?

ROUSSELINE.

Je crois que oui.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Et les meubles à l'encan! et cette famille dépossédée, chassée peut-être de son logis, perdue!

ROUSSELINE.

Pas précisément. Il s'est trouvé là un jeune homme que l'huissier ne connaît pas, un élève du vieux musicien, à ce qu'il paraît, quelque étranger riche, qui a payé.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Voilà un digne jeune homme! Et la famille est sauvée!

ROUSSELINE.

Pas précisément. Payer, ce n'était rien. Le coup était porté. La vue de l'huissier et des recors avait bouleversé le vieillard. Ébranlement au cerveau, délire, il est tombé malade. J'ai su la chose. Je me suis dit : il y a une

faute commise, ni par monsieur le baron, ni par moi, mais elle est commise, il faut la racheter. Qui sait si, sans m'en douter, je ne suis pas pour quelque chose dans le malentendu qui a déterminé l'huissier à cette exécution? Une plaie est faite, il faut la guérir. En outre, la misère est là. Monsieur le baron, je ne suis pas marié, j'ai quarante mille francs de revenu, j'ai demandé au pauvre musicien Zucchimo sa fille en mariage. Je vais l'épouser. C'est là ma réparation.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Vous avez fait cela, Rousseline! Donnez-moi vos mains que je les presse dans les miennes. Rousseline, vous êtes mon ami! Rousseline, vous valez mieux que moi.

ROUSSELINE, s'inclinant.

Monsieur le baron!...

LE BARON DE PUENCARRAL.

Les fautes que vous n'avez point faites, vous les réparez; moi, les fautes que j'ai faites, je ne les répare pas.

ROUSSELINE.

Monsieur le baron!

LE BARON DE PUENCARRAL, montrant à Rousseline son chapeau.

Regardez ce crêpe.

ROUSSELINE

Je l'ai toujours vu au chapeau de monsieur le baron.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Et vous l'y verrez toujours. À moins que Dieu... — Ce crêpe, je le porte depuis bien des années. Ce crêpe, c'est le deuil d'une faute. Une faute non réparée, c'est un spectre dans notre âme. — Rousseline, vous êtes un vrai grand cœur. Ah! vous épousez cette pauvre fille! Vous méritez la confiance sans bornes. Vous riche, vous épousez cette indigence! Vous, notable de Paris, vous donnez une patrie à cette famille étrangère, exilée peut-être! Oui, vous valez mieux que moi. Oui, vous êtes devant mes yeux comme un reproche, vous êtes mon remords, qui m'apparaît. Merci. Ce que vous faites aujourd'hui, sans que ce soit votre devoir, moi dont c'était le devoir, que ne l'ai-je fait il y a vingt ans! Écoutez-moi. Vous êtes le seul à qui j'aurai jamais dit ce que vous allez entendre. Rousseline, j'ai un passé. Un passé charmant et sombre. La prospérité, la réussite, les mil-

lions, ne dissipent pas ces profonds nuages de l'âme. La richesse est une aventure comme une autre; une distraction. Rien de plus. La joie est finie à jamais quand la tristesse vient de la jeunesse. Rousseline, Cyprien André pèse sur le baron de Puencarral. Vous le savez, je m'appelle Cyprien André. Mon titre n'est que le vêtement de mon nom; manteau d'or sur de la nuit. J'ai été longtemps obscur sous ce nom, Cyprien André. Obscur, et heureux. Ma fortune s'est faite depuis. André est devenu M. de Saint-André. Faire sa fortune n'est rien, faire son devoir est tout. Ai-je fait mon devoir? Non. Et j'en souffre. Et j'ai les cheveux gris avant l'âge. C'est juste. J'étais jeune, j'étais pauvre, j'ai aimé une fille, plus jeune encore. Plus pauvre encore. Je lui ai promis le mariage. Elle m'a cru, je me suis cru moi-même. Je suis un coupable de bonne foi. Pourquoi ai-je attendu? parce que nous étions deux pauvres. Ce fut là son malheur, ce fut là mon tort. C'était une orpheline. Orpheline d'un soldat pris par les russes, mort. Vous savez, la vieille histoire du grenier, de la mansarde, du rendez-vous furtif, toutes ces joies d'oiseaux, responsabilité plus tard. Le père mort s'appelait le major Gédouard. Cela se passait dans une petite ville bien loin de Paris. À Chatel-audren. En Bretagne. Étiennette, — elle se nommait Étiennette, — a eu confiance en moi, nous ne pensions pas qu'il y avait la guerre, la guerre c'est la chose que l'amour ignore, l'empereur, la coalition, la conscription, est-ce que nous nous occupions de cela? Nous attendions toujours pour nous épouser un peu moins de misère. On s'aime cependant. Un jour elle est devenue pour moi sainte et sacrée, un jour, ô mon ami! elle m'a fait ce don auguste, un enfant, et tout à coup, comme je regardais cette aurore, la loi militaire m'a saisi, je n'étais plus amant, ni père, ni homme, j'étais esclave, j'étais soldat; il a fallu partir. Il a fallu laisser derrière moi cette femme, cette mère, et cette enfant, cette petite fille dont j'avais vu le sourire. Oh! ce sourire est resté sur moi. C'est une lumière sur ma vie. Cette lumière rend tout le reste sombre. Les évènements sont arrivés. Je suis revenu de la guerre. À mon retour, hélas, en notre siècle cette histoire est dans presque toutes les familles, chacun raconte la même aventure, à mon retour j'ai trouvé les ténèbres et le deuil. Un souffle de tempête avait passé. Qu'il est terrible, ce vent de l'ombre! Étiennette avait disparu. Et l'enfant. Et tout. Rousseline, je vous dis là le secret de ma vie.

ROUSSELINE.

Votre confiance m'honore, monsieur le baron. Qui eût jamais pu soupçonner rien de pareil? Mon étonnement est au comble. Vous me faites marcher de surprise en surprise.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Ma vie était brisée. Que faire? Je me suis jeté dans les affaires. Cela étourdit. C'est une ivrognerie comme une autre. Une fortune immense

m'est venue. Pourquoi? Quelle ironie! J'ai cherché Étiennette. J'ai remué ciel et terre pour la retrouver. En vain. J'ai réussi en tout, excepté à cela. Ce qu'on ne désire pas vous vient, ce qu'on désire vous fuit. J'ai accumulé les millions, en me disant : c'est l'indemnité que je leur dois. Quand je les retrouverai, ce sera pour elles. Ce sera pour Étiennette, ce sera pour Cyprienne. Ma fille s'appelle Cyprienne. Mais je ne les ai pas retrouvées. Ma joie est morte. Voilà pourquoi il y a un crêpe à mon chapeau.

ROUSSELINE.

Ce crêpe, la fatalité l'a mis, le bonheur peut l'ôter. L'oubli peut venir. Un baron quinze fois millionnaire n'est point laissé sans consolation. Les plus hautes alliances, et les plus magnifiques, s'offrent à vous. En vous mariant...

LE BARON DE PUENCARRAL.

Jamais. Je suis l'époux de celle qui est dans la nuit, dans la tombe peut-être. L'enfant qu'elle a de moi nous a mariés.

ROUSSELINE.

J'admire.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Pourquoi vous ai-je dit tout cela, Rousseline? Sans but? Non. D'abord, vous m'avez ouvert le cœur avec votre généreuse action, et mon secret en est sorti. Et puis une idée m'est venue. Vous n'êtes pas seulement un homme honnête, vous êtes un homme habile. Vous savez maintenant ma poignante histoire. Vous comprenez mon deuil. Le deuil d'une conscience. Eh bien, aidez-moi à en sortir. Retenez tous ces noms, Chatelaudren, en Bretagne, le major Gédouard, Étiennette, Cyprienne. Recommencez les recherches. N'épargnez rien. Fouillez toutes les obscurités et toutes les profondeurs. Vous faites avec ces Zucchimo une bonne action, aidez-moi à en faire une de mon côté. Ces millions que j'ai sont à mon enfant. Aidez-moi à la retrouver. Vous si inventif, si sagace, si bien renseigné, cherchez, j'ai bien fait de vous parler, oh! que je répare le mal que j'ai fait! que je les revoie, ces doux êtres! Rousseline, vous me retrouverez ma femme, n'est-ce pas? Vous me retrouverez mon enfant. Oh! cherchez, questionnez, creusez, trouvez! Rendez-moi ma fille!

ROUSSELINE, à part.

Quand je l'aurai épousée.

La porte du fond s'ouvre.

Haut.

Quelqu'un vient. Je me retire, monsieur le baron. Vos volontés sont une religion pour moi. Comptez sur tous mes efforts.

Il se dirige vers la porte latérale. À part.

Brusquons le dénouement. Pas un instant à perdre. — Et puis, épouser, c'est encore me venger. Elle est probablement amoureuse, cette sotte! Cette famille est sur le chevalet. Il faudra bien qu'elle se rende. La traite de vingt-cinq mille francs échoit après-demain. Serrons cet écrou.

Il sort par la porte latérale. Edgar Marc paraît à la porte du fond.

SCÈNE II.

LE BARON DE PUENCARRAL, EDGAR MARC.

EDGAR MARC.

Vous m'avez demandé, monsieur?

LE BARON DE PUENCARRAL, sévèrement.

Hé bien, comment êtes-vous ce matin, comment vous trouvez-vous?

EDGAR MARC.

Bien, monsieur.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Je vais vous parler, monsieur. Par les années je pourrais être votre père. Songez-y en m'écoutant.

EDGAR MARC.

Je m'incline, monsieur.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Monsieur, si j'avais votre âge, ou si vous aviez le mien, je vous appellerais en duel. J'aimerais mieux vous mettre une balle dans la tête ou recevoir de vous en pleine poitrine un coup d'épée que de vous dire ce que j'ai à vous dire.

EDGAR MARC.

Monsieur...

LE BARON DE PUENCARRAL.

Vous avez manqué à l'honneur.

EDGAR MARC.

Monsieur!... En effet, si ce n'était la distance d'âge qui nous sépare!

À part.

Oh! ce qu'il dit est vrai!

LE BARON DE PUENCARRAL.

On vous paiera une année de vos appointements. Je ne mets personne sur le pavé. Vous sortirez de ma maison dès demain.

EDGAR MARC.

Dès aujourd'hui, monsieur, sur-le-champ.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Pas avant que je vous aie dit ce que vous devez entendre. Ah! dès le premier jour, avoir trahi ma confiance! Je venais d'augmenter votre traitement. Je me chargeais de votre avenir. Vous m'intéressiez, monsieur, je vous croyais honnête. Hier, quand vous m'avez fait ce récit de portefeuille égaré, d'argent perdu dans la rue, je vous ai cru, je vous ai plaint, je vous ai presque consolé...

EDGAR MARC.

En effet, monsieur. Et j'ai été ému de votre bonté.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Mon portefeuille a glissé de ma poche, disiez-vous, en arrivant à la banque je ne l'ai plus retrouvé, il sera tombé dans la rue. Eh bien, monsieur, après tout, quoique avec des cheveux gris, au besoin je suis votre homme, et puisque vous méritez ce mot, je dois le prononcer, vous mentiez.

EDGAR MARC.

Monsieur!...

À part.

Oh! pourquoi m'a-t-on retiré de cette tombe où je m'étais jeté!

LE BARON DE PUENCARRAL.

La vérité était laide. Il valait mieux pourtant me la laisser voir. Pourquoi ne m'avoir pas dit la vérité?

EDGAR MARC, à part.

Saurait-il? soupçonnerait-il? Oh! cette famille m'est confiée par la providence. Il y a là un secret qui n'est pas le mien. Un changement de nom, une affaire de politique, un vieillard que des recherches de justice pourraient perdre, presque un proscrit! Je dois me taire. Je leur dois ce dernier service, le silence. Je dois garder tout sur moi. Non, pas d'aveu. Ô Cyprienne!

LE BARON DE PUENCARRAL, insistant.

Pourquoi ne m'avoir pas dit la vérité?

EDGAR MARC.

Je vous l'ai dite, monsieur.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Non.

EDGAR MARC.

Monsieur...

LE BARON DE PUENCARRAL.

Croyez-vous donc, monsieur, que je n'ai pas été jeune? Les entraînements, je les comprends. J'ai eu des passions, moi, comme un autre. Comme vous. Seulement ce n'étaient pas des passions basses.

EDGAR MARC.

Passions basses!

LE BARON DE PUENCARRAL.

Écoutez. Il y a un œil ouvert sur la voie publique. Ce qui s'y passe est toujours vu.

Il montre la lettre à cachet rouge.

Les rapports de police existent. Hier, quai de l'École, dans un lieu fâcheusement famé, dit le Bal des Neuf Muses, le Tripot Sauvage, que sais-je, vers neuf heures du soir, un jeune homme est entré. C'est une roulette, ce mauvais lieu, un trente et quarante, un enfer. Ce jeune homme

a joué. Il a perdu. Il s'est jeté à l'eau. On l'en a retiré. Il est en ce moment devant moi.

EDGAR MARC.

Monsieur, c'est vrai.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Eh bien, dites donc tout alors. Je puis tout pardonner à la sincérité. Ah! un vice à votre âge! Et quel vice, le jeu! Les passions sont des filles. Des filles publiques, soit. Un vice est un vieillard. Allons, jeune homme, un bon mouvement. Jouer, c'est difficile à pardonner, mentir, c'est impossible à absoudre. Votre volonté de suicide, que je blâme, est néanmoins une preuve peut-être d'un reste de battement de cœur honnête chez vous. Monsieur Edgar Marc, dites la vérité et je vous pardonne. Je fais plus, je vous rends ma confiance, et je vous garde chez moi. La candeur de l'aveu blanchit la faute. Avouez. La mort vue de si près conseille la probité. Allons, avouez. Ces quatre mille francs, vous ne les avez pas perdus dans la rue, vous les avez perdus au jeu.

EDGAR MARC.

Non, monsieur.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Vous vous obstinez?

EDGAR MARC.

Je n'ai joué et perdu que quelques louis.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Un aveu! je vous en conjure. Dites la vérité.

EDGAR MARC.

Je n'ai pas perdu ces quatre mille francs au jeu.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Regardez-moi en face. Osez-vous soutenir que vous les avez perdus dans la rue?

L'HUISSIER de la porte, entrant.

Quelqu'un demande à parler à monsieur le baron.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Qui? quel nom?

L'HUISSIER.

Un monsieur en noir. Il dit que son nom est inutile. Que c'est un nom inconnu à monsieur le baron. Qu'il désire parler à monsieur le baron lui-même.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Je ne puis en ce moment.

L'HUISSIER.

Il dit que c'est pour une affaire extrêmement pressée.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Allons, faites entrer.

L'huissier sort. À Edgar.

Ce qui aggrave votre faute, monsieur, c'est qu'elle est préméditée. Préméditation avant, endurcissement après. L'abus de confiance ici est absolument voulu, et des plus coupables. Vous vouliez aller jouer le soir, et le matin, froidement, vous me faisiez cette fable que vous aviez par mégarde laissé tomber dans la rue ces quatre mille francs.

Entre Glapieu, en noir, cravate blanche, chemise blanche, bottes, chapeau rond à la main. Aspect correct et grotesque.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GLAPIEU.

GLAPIEU.

Monsieur le baron de Puencarral, j'ai lu l'affiche, j'ai trouvé dans la rue les quatre mille francs perdus, je les rapporte.

EDGAR MARC, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE BARON DE PUENCARRAL.

Les quatre mille francs! vous les avez trouvés?

IMPRIMERIE NATIONALE.

GLAPIEU.

Dans la rue.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Dans la rue!

GLAPIEU, tirant de sa poche une liasse de billets de banque.

Les voici.

EDGAR MARC, à part.

Qu'est-ce que c'est que ce rêve?

GLAPIEU, déployant les billets et les posant sur la table l'un après l'autre.

Un. Deux. Trois. Quatre.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Dans la rue!

GLAPIEU.

Rue de la Vrillière. Dans un recoin. Je présume que le jeune homme se sera arrêté là un moment. Elle n'est pas longue la rue de la Vrillière. On passe plutôt par la place des Victoires. J'ai vu quelque chose sur le pavé. J'ai dit : qu'est-ce que c'est que ça? C'est à côté du grand mur de la Banque. Il y avait là autrefois un bouquiniste. J'ai ramassé ce qui était par terre.

EDGAR MARC.

Mais ces billets n'étaient pas épars. Ils devaient être dans un portefeuille.

GLAPIEU.

Portefeuille, oui. Ah! vous tenez au portefeuille.

À part.

Comme on pourrait être pincé pourtant! J'en ai un. Tous les portefeuilles se ressemblent. Autant celui-là qu'un autre.

Il tire de sa poche et met sur le bureau le portefeuille.

Voilà.

Edgar Marc saisit le portefeuille et l'examine.

EDGAR MARC.

Mon portefeuille!

Il regarde Glapieu avec une stupeur croissante.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Monsieur, je vous félicite de votre probité.

Il prend un des billets et le tend à Glapieu.

Je vous remets la récompense promise.

GLAPIEU.

Je n'accepte pas, monsieur le baron.

EDGAR MARC, de plus en plus stupéfait, à part.

L'étrange coup de foudre. Qu'y a-t-il là-dessous?

LE BARON DE PUENCARRAL.

Vous n'acceptez pas?

GLAPIEU.

Pourquoi ça, une récompense?

LE BARON DE PUENCARRAL.

Puisqu'elle est promise! Puisque vous l'avez gagnée!

GLAPIEU.

Monsieur le baron, trouver dans la rue cent sous, deux louis, quatre mille francs, et les rapporter à leur propriétaire, c'est une action toute simple. En pareil cas qui se laisse récompenser, se laisse un peu offenser. On ne mérite pas mille francs parce qu'on n'est point un voleur.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Ou je n'ai jamais vu un honnête homme, ou en voilà un.

GLAPIEU.

C'est un hasard que ces billets n'aient point été ramassés par un autre. Cela tient à ce que la rue est peu passante. Au fait, il fallait bien toujours qu'il y eût quelqu'un qui les trouvât le premier.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Est-ce que vous êtes riche, monsieur?

GLAPIEU.

Oui, monsieur le baron. J'ai mes deux bras.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Vous n'avez que vos deux bras?

GLAPIEU.

C'est déjà beaucoup. Il y a des manchots.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Ainsi vous êtes pauvre?

GLAPIEU.

Je n'ai point dit cela, monsieur le baron.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Tenez, faites-moi un plaisir, prenez les quatre mille francs. Ils sont à vous bien plus qu'à moi. C'est moi qui vous volerais en les recevant. Prenez-les. Remportez-les.

GLAPIEU, avec un sourire de refus.

Je me retire, monsieur le baron.

Il fait un pas pour sortir.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Attendez un moment. Je désire vous parler en particulier.

GLAPIEU, revenant, à part.

Ça prend. L'hameçon remue.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Monsieur Marc?

EDGAR MARC.

Monsieur?

LE BARON DE PUENCARRAL.

J'ai eu tort.

Il tend la main à Edgar Marc. Edgar Marc recule.

EDGAR MARC.

Monsieur...

LE BARON DE PUENCARRAL.

Je me suis trompé. Vous m'aviez dit la vérité. Je vous prie de me pardonner.

Silence d'Edgar Marc.

Donnez-moi la main.

EDGAR MARC.

Monsieur...

LE BARON DE PUENCARRAL.

Je vous ai offensé. J'en ai regret. Je comprends à présent votre aventure d'hier soir et votre désespoir. Vous vouliez regagner cet argent. Recevez mes excuses. Faites-moi l'honneur de rester dans ma maison.

EDGAR MARC.

J'en dois sortir, monsieur, et j'en sors.

Il se dirige vers la porte.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Vous me tenez rigueur. C'est vous à présent qui avez tort. Je vous disais tout à l'heure : regardez mes cheveux gris pour respecter. Je vous dis maintenant : regardez-les pour pardonner. Restez, vous dis-je.

EDGAR MARC.

Mon devoir est de quitter votre maison. Adieu, monsieur.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Vous ne me rendez pas justice.

EDGAR MARC.

Je me la fais.

À part, en regardant Glapieu.

Je ne puis parler, mais je puis veiller. J'aurai l'œil sur cet homme.

Il sort.

LE BARON DE PUENCARRAL, regardant la porte se fermer sur Edgar Marc. À part.

À son âge, j'aurais eu sa susceptibilité. Laissons passer le premier moment. Je le ramènerai.

Rêvant.

Il est fils d'une pauvre veuve qui habite la province.

Il prend sur la table les quatre billets de mille francs, et les met sous enveloppe avec un mot qu'il signe. Il sonne. L'huissier paraît.

L'adresse de madame veuve Marc?

L'HUISSIER, consultant le registre placé sur la crédence.

Madame veuve Marc. A Lassay, près Domfront.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Madame veuve Marc. A Lassay. Près Domfront.

À l'huissier.

Orne?

L'HUISSIER.

Orne.

Le baron de Puencarral allume une cire à une bougie et cachète la lettre, puis la tend à l'huissier.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Vous ferez porter cette lettre à la poste. Vous la ferez enregistrer. Elle contient de l'argent.

L'huissier prend la lettre et sort.

SCÈNE IV.

LE BARON DE PUENCARRAL, GLAPIEU.

LE BARON DE PUENCARRAL. Il se tourne vers Glapieu.

Mon ami, j'étais en quête de quelqu'un de confiance. Vous arrivez à propos.

GLAPIEU, saluant.

Monsieur le baron...

LE BARON DE PUENCARRAL.

Il y a ici une chose à garder. Et j'ai besoin d'un homme sûr qui la garde. L'homme qui la gardera couchera auprès. La chose à garder, la voici.

Il montre le coffre-fort.

GLAPIEU, à part.

Hé, viens-y donc!

Haut.

Et l'homme qui la gardera?...

LE BARON DE PUENCARRAL.

C'est vous.

GLAPIEU.

Je ferai remarquer à monsieur le baron qu'il ne me connaît pas...

LE BARON DE PUENCARRAL.

Je vous sais par cœur.

GLAPIEU.

Que je ne lui suis point recommandé...

LE BARON DE PUENCARRAL.

Vous m'êtes recommandé par votre probité.

GLAPIEU.

Qu'il ne m'a pas même demandé mon nom.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Je n'en ai pas besoin. Votre nom, j'ai mieux, j'ai votre regard. On n'a pas l'œil honnête que vous avez sans être un brave garçon.

GLAPIEU, à part.

Eh bien, vrai, il s'y connaît.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Je vous estime.

Glapieu salue.

Je vous tiens. Je vous prends. Je vous garde. Dès ce soir. Vous êtes à moi. Vous entrez immédiatement en fonction. Vous passerez la nuit dans cette chambre.

GLAPIEU.

Je dois insister pour faire observer à monsieur le baron que je n'ai ni famille, ni répondants, ni papiers. Je suis étranger à Paris. Je suis même étranger à tout. J'arrive de province, aujourd'hui même, pour chercher à me placer. Il n'y a que mon travail qui me connaisse et je ne connais que lui. Je me nomme Glapieu. Je suis enfant trouvé.

LE BARON DE PUENCARRAL.

C'est cela, je vous trouve. Vous n'êtes pas honnête, vous êtes l'honnêteté. Je cherchais un homme. La providence a mis le doigt dessus. Vous êtes à moi, entendez-vous. Deux mille francs par an. Défrayé de tout. Vous couchez ici. Voilà votre lit. C'est dit.

GLAPIEU.

Il ne me reste qu'à m'incliner.

Le baron de Puencarral sonne. L'huissier paraît.

LE BARON DE PUENCARRAL, à l'huissier.

Vous ferez savoir demain dans les bureaux que l'homme que voici est de la maison.

À Glapieu.

Vous m'avez dit que vous vous nommez?

GLAPIEU.

Glapieu.

LE BARON DE PUENCARRAL, à l'huissier.

Glapieu. Il est chargé de garder la caisse. Il couche dans cette chambre.

Il regarde la pendule.

Comme le temps passe! il est plus de onze heures. Je rentre dans mon appartement.

À l'huissier.

Éclairez-moi.

L'huissier prend le flambeau à trois branches. À Glapieu, en lui montrant le cordon de la sonnette.

Si vous avez besoin de quelque chose, vous sonnerez. Demandez tout ce qui vous est nécessaire.

GLAPIEU.

Je n'ai besoin de rien, monsieur le baron.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Vous pouvez, si vous voulez, envoyer quelqu'un d'ici prévenir chez vous que vous ne rentrerez pas ce soir.

Il sort, précédé de l'huissier. Glapieu reste seul.

SCÈNE V.

GLAPIEU, seul.

Il croise les bras et regarde fixement le coffre-fort.

A nous deux!

Sa tête tombe sur sa poitrine.

Envoyer prévenir chez moi que je ne rentrerai pas. Chez moi. Sous la première arche du pont d'Iéna. Le propriétaire est le vent, la portière est la nuit. C'est la chambre qui n'a pas de murs, où l'on peut se mettre à la fenêtre qui n'a pas de carreaux, pour voir passer les poissons, et les joueurs allant à Saint-Cloud. À vau-l'eau. C'est tout le jeu. Commencement et fin.

Il s'approche de la cheminée et aperçoit le poker. Il le saisit vivement.

Voici qui sera excellent. On trouve toujours tout ce qu'il faut chez ces gens riches.

Il l'examine.

La pointe est en biseau. C'est à la fois un coin et un levier. Cela a l'air fait exprès.

Il regarde par la fenêtre du fond.

Suis-je seul? Non. Tant qu'il y aura dans l'hôtel des fenêtres éclairées, je ne serai pas seul. Mais cela ne va pas tarder.

Il revient et pose le poker sur le bureau. Rêvant et riant.

Je m'étais dit : on a toujours besoin d'un honnête homme chez un banquier. Quelqu'un de sûr, quelqu'un qui trouve à terre quatre mille francs et qui les rapporte, c'est si rare! un toutou de probité, quoi! J'arriverai en innocent, les mains pleines. Je refuserai la récompense. Ce serait bien le diantre si je ne parvenais pas à me caser dans la chose. N'importe comment.

Comme homme de peine. Comme bouche-trou. Le premier emploi venu. Mais je conviens que ce bon garçon de hasard me gâte. Il me donne d'emblée la vraie place. Il me flanque au cœur de la citadelle.

Au coffre-fort.

Je suis chargé de te garder, mon gros.

Rêvant.

Je lui ai promis qu'elle épouserait son Edgar. Pour cela, il s'agit d'abord de sauver le grand-père. Détraquons la combinaison de l'homme chauve.

Il va à la fenêtre.

Par exemple, rien ne sera plus facile que de m'en aller. Ce n'est qu'un étage aussi facile à dégringoler qu'à escalader. Je saute dans le jardin, et j'enjambe le mur. Courez après ! Évanouissement. Eh bien, on croira que je suis un coquin; on se trompera. Jugement des hommes.

Il regarde.

Ce banquier m'a dit : je vous estime. Eh bien, moi aussi, de mon côté, je l'estime. J'ai du guignon avec lui.

Il s'étend sur le lit.

Défaisons un peu le lit.

Il se dresse sur son séant et regarde aux fenêtres.

Il y a encore des lumières. Nécessité d'attendre. Je commence à bouillir un peu. Que les femmes sont longues à mettre leurs papillotes !

Il descend du lit et se regarde dans la glace.

Effet de costume. Je ne suis plus moi. Je suis un agent de change, un notaire, un membre de l'académie des inscriptions. J'ai l'air de quelqu'un, bien pensant. Moi, je me trouve assez laid comme cela. Je m'aime mieux avec ma casquette et ma mine de faubourien.

Se mirant.

Mais c'est que c'est drôle, je fais illusion. Je ressemble vaguement à monsieur Thibord du Chalard, député. — Il me semble que j'entends marcher dans le jardin.

Il va à la fenêtre, regarde et écoute.

Non. Personne.

Il écoute encore.

C'est le givre qui fait craquer les branches.

Il regarde.

Joli effet de neige. Toujours une mansarde éclairée là-haut. C'est quelque femme de chambre. Allons, ma colombe, dépêchons-nous. Nous faisons notre prière, donc ?

Il revient à la cheminée et s'en approche.

Chauffons-nous aujourd'hui pour le froid que j'aurai demain. Demain il faudra encore recommencer la promenade du haillon qui grelotte. À un homme qui ne se chauffe jamais qu'en passant devant le réchaud des marchands de marrons, cela fait un drôle d'effet, une vraie cheminée.

Il examine le poker.

C'est une chose bizarre que l'acharnement de nos commencements à nous poursuivre. Je veux faire une bonne action. Soit. Il faut que je la fasse avec effraction. Dans la jaunisse tout est jaune; dans la chute, tout est faute. Une fois qu'on est dans ce que les gens du monde appellent la pègre, il n'est pas possible d'être honnête autrement qu'en se servant du moyen déshonnête. Pour aller de la rive coquine à la rive vertueuse, pas d'autre passerelle que le pont du diable.

Rêvant.

Si j'avais le temps, je me mettrais à penser un peu.

Il s'accoude au bureau.

Eh bien, vrai, là, c'est un brave homme que ce banquier, et j'ai regret... — Regret de quoi? Ah çà, restons dans la simplicité limpide de notre action. Vais-je compliquer ma pitié pour les pauvres avec de la pitié pour un millionnaire? Cela finirait par faire un embarras de charrettes dans ma conscience. Droit au but, mon garçon! Sauve la petite! — Sauve le vieux! — C'est l'affaire du bon Dieu d'être miséricordieux pour les millionnaires. — Sus au coffre!

Il scrute et examine le coffre-fort.

C'est anglais, c'est bon. J'estime que c'est un Tann. Ça n'est toujours pas un Milner, heureusement. Quelques pesées feront l'affaire. C'est l'instant de déployer nos connaissances spéciales. Il s'agit de montrer qu'on a profité de son éducation. Le gouvernement qui m'a mis paternellement au collège de perfectionnement de Poissy et à l'école d'application de Melun n'a pas perdu son temps et son argent, espérons-le.

Il va à la fenêtre.

Bon. La dernière chandelle est soufflée. Tous les Pater-noster et tous les Ave-Maria sont dits. Le dernier bonnet de nuit est rabattu sur la dernière paire d'yeux. Descendez sur toutes ces caboches, ô songes! que personne ne se réveille! Il y a ici un honnête homme qui va forcer un coffre-fort. Veillez sur lui, bonnes ténèbres.

On entend sonner minuit. Glapieu compte à haute voix les derniers coups.

Dix, onze, douze. — Minuit. Minuit! c'est l'heure des bonnes actions incorrectes. *All right!*

Se tournant vers le coffre-fort.

Je te parle anglais. C'est une attention. Box de Londres, tu dois comprendre.

Il saisit le poker.

Écoute, je t'attaque. Mais d'abord je vais te dire ton fait. Tu ne t'appelles pas Puencarral, tu t'appelles Rousseline. Le voleur, ce n'est pas moi, c'est toi. Pourquoi lui gardes-tu son argent, à ce pauvre vieux? Allons, caisse Rousseline! en garde. Défends-toi.

Il introduit l'extrémité du poker entre les deux battants de la porte du coffre. Haut, faisant effort.

La rainure cède. — Le coin pénètre. — Han! Encore une pesée. — La porte va sauter. — La porte saute. Madame se meurt, Madame est morte.

Les deux battants de fer du coffre s'ouvrent. Il force une trappe qui recouvre les tiroirs.

Le reste n'est rien.

La trappe s'abat, et laisse à découvert l'échiquier de la caisse, toutes sortes de tiroirs de toutes grandeurs.

C'est fait.

Glapieu se précipite et ouvre les tiroirs.

Ici les valeurs. Ici l'or. Ici l'argent. Ici les lingots. Ici les billets de banque.

Il regarde dans l'ombre.

Bon Dieu, vous êtes là. Vous êtes témoin que je ne vais prendre que trente mille francs.

Montrant le coffre-fort.

Je force ce voleur à rendre l'argent volé. Rien de plus.

Il fouille dans un tiroir.

Les billets de mille sont par paquets de dix. C'est bien simple. Trois paquets. Trente. Voilà.

Il prend trois paquets de billets dans le tiroir.

Demain matin, tu auras tes trente mille francs, mon brave grand-père. Culbuté, Rousseline. Et elle fera sa petite noce avec son petit Edgar, ma petite amie!

Il met les trois paquets sur le bureau.

Maintenant, bien gentiment, refermons.

Il s'avance vers le coffre-fort et ses yeux tombent sur tous les tiroirs ouverts.

Fichtre! c'est tout de même difficile. Je sens des démangeaisons dans les paumes, dans les doigts, dans les ongles. Combien y a-t-il de millions là? Ne me chatouillez donc pas comme ça, tiroirs du diable! Je n'ai rien de commun avec saint Antoine, sinon que je suis du faubourg, mais, sapristi, en voilà une de tentation! — Je voudrais bien y voir la plus chère des honnêtes femmes de Paris! Oui, madame, vous.

Il fait un pas vers le coffre-fort.

Quel numismate j'aurais fait!

Un second pas.

La médaille était ma vocation.

Il regarde dans un tiroir entr'ouvert.

J'aime ces modules variés.

Il ouvre le tiroir tout à fait.

Des napoléons, des louis, des roupies, des philippes, des roubles, des guinées. Toute la constellation des monnaies!

Il prend une grande pièce d'or et la contemple.

Un quadruple! une once d'Espagne! Ça vaut quatrevingt et tant de francs! Et en voilà des tas! — À bas les pattes, citoyen!

Il laisse retomber la pièce d'or dans le tiroir et recule, comme égaré.

Oh! j'ai des éblouissements. Il y a des fouillis d'étoiles dans ces tiroirs. Toute la nuit est là avec ses astres, avec ses pièges, avec son bien qui est le mal, avec ses millions de mauvaises pensées. C'est la caverne aux escarboucles. Ce tourbillon d'or me monte à la tête. Cela rend ivre, cela rend fou. Au secours!

Il repousse violemment les tiroirs et les referme.

Cabre-toi, ma conscience! Le diable veut te faire prendre le galop, jette-le les quatre fers en l'air!

Il fait retomber la trappe du coffre sur laquelle il rejette les deux battants.

Victoire!

Il pose le poker sur le bureau.

Maintenant, allons-nous-en. Serviteur, monsieur le baron!

Depuis quelques instants une forme noire, montant du jardin, s'est dressée sur le balcon derrière les vitres de la fenêtre fermée. Un homme observe Glapieu. C'est Edgar Marc. Il casse un carreau.

SCÈNE VI.

GLAPIEU, EDGAR MARC; puis VALETS et flambeaux.

EDGAR MARC, à travers la vitre brisée.

Je m'en doutais. — C'est un filou.

Le carreau cassé tombe avec bruit. Edgar Marc passe son bras par la cassure, ouvre l'espagnolette, pousse la porte-fenêtre, et entre. Au bruit du carreau cassé, Glapieu a retourné la tête.

GLAPIEU.

On casse un carreau! Un homme! Il ouvre la fenêtre. Il entre. Un voleur! Quel bonheur que je me sois trouvé là!

Edgar Marc se jette sur lui et l'empoigne au collet.

EDGAR MARC.

Au voleur!

GLAPIEU.

Au voleur! — Par exemple, en voilà un effronté! — Au voleur!

Ils luttent à bras-le-corps. Le bureau heurté tombe avec les paquets de billets de banque. La lumière s'éteint.

Sans moi la caisse était dévalisée.

EDGAR MARC, le colletant.

Ah! brigand!

GLAPIEU.

Vous en êtes un autre, monsieur!

EDGAR MARC.

Ah! gueux!

GLAPIEU.

Vous-même, s. v. p.

EDGAR MARC, le secouant.

Au voleur!

GLAPIEU, lui serrant le cou.

Au voleur!

Entrent, effarés, des valets avec flambeaux.

Je me suis réveillé à temps. Empoignez-moi cet homme. C'est un voleur.

ACTE QUATRIÈME.

AU PALAIS DE JUSTICE.

PERSONNAGES.

GLAPIEU.	SCABEAU.
ROUSSELINE.	ÉTIENNETTE.
EDGAR MARC.	CYPRIENNE.
LE BARON DE PUENCARRAL.	UN HUISSIER-AUDIENCIER.
M. DE PONTRESME.	GENDARMES.

Une vaste salle voûtée du Palais de Justice. — Près de la voûte, au fond, dans un tympan ogive, une grande Thémis en ronde-bosse, avec balance, glaive et bandeau. — Des deux côtés de la Thémis deux pans coupés, un à droite, assez large, vitré du haut en bas, avec rideaux de serge et porte à deux battants, au centre; par le vitrage on aperçoit une des galeries du palais. Un à gauche, plus étroit, avec une porte bâtarde au-dessus de laquelle on lit : *Cabinet de M. le Substitut du procureur du Roi.* Du même côté, en retraite, une table avec tapis de serge et un fauteuil de cuir, à bras, élevés d'une marche au-dessus du plancher. Sur la table, écritoires, plumes, buvards, registres, un livre à tranches peintes de cinq couleurs, qui est le code. Dans un recoin en arrière de la table sur le devant du théâtre, deux ou trois chaises de paille. Devant la table une sellette de bois. Bancs de chêne autour de la salle. Au mur, vis-à-vis la table, une grosse horloge-applique. Çà et là, casiers et dossiers. Un poële allumé. — Au lever du rideau, deux femmes sont assises l'une près de l'autre sur deux chaises dans le recoin de la table. C'est Étiennette avec Cyprienne. Un huissier, la chaîne au cou, va et vient, sortant et rentrant par instants.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉTIENNETTE, CYPRIENNE, L'HUISSIER DU TRIBUNAL.

ÉTIENNETTE.

Monsieur l'huissier, nous vous remercions de nous avoir permis de nous asseoir.

L'HUISSIER.

Tant que monsieur le substitut du procureur du roi n'est pas entré, vous pouvez attendre ici, mesdames. C'est ici la salle des confrontations. Vous pouvez rester jusqu'au moment où l'on appellera le premier témoin. Comme c'est moi qui fais l'appel, je vous avertirai quand vous devrez sortir. Vous

êtes citées sans doute. Vous venez probablement pour l'affaire d'aujourd'hui.

ÉTIENNETTE.

L'affaire d'aujourd'hui? Nous ne savons pas ce que c'est.

L'HUISSIER.

Vous n'êtes pas des témoins cités?

ÉTIENNETTE.

Non. Nous venons, ma fille et moi, pour parler à monsieur Rousseline. Nous sommes allées chez lui. Il était absent. On nous a dit que nous le trouverions au Palais de Justice.

L'HUISSIER.

On est sûr en effet de le rencontrer ici presque tous les jours.

ÉTIENNETTE.

Ainsi il est certain que monsieur Rousseline viendra?

L'HUISSIER.

Certain, madame.

ÉTIENNETTE.

Tout à l'heure?

L'HUISSIER.

Tout à l'heure.

ÉTIENNETTE, à Cyprienne.

Attendons, ma fille. Vous permettez, monsieur l'huissier?

L'HUISSIER, avec un signe de consentement.

Monsieur Rousseline est un agent d'affaires très occupé. Il vient au palais très fréquemment. Il demeure à côté; rue de la Barillerie. Mais ce matin il ne peut manquer. Il est assigné.

ÉTIENNETTE.

Ma fille, mettons-nous tout à fait dans le coin. Il ne faut pas tenir de place. Est-ce que tu ne trouves pas qu'on tremble ici?

L'HUISSIER.

Il y a pourtant bon feu au poële.

Il remet une bûche.

ÉTIENNETTE, à Cyprienne.

Le mieux pour des femmes, c'est qu'on ne les voie pas.

Elles se rapprochent et se rencognent.

L'HUISSIER.

Monsieur Rousseline ne peut tarder. Il est appelé comme témoin dans l'information de l'affaire dont l'instruction commence ce matin.

ÉTIENNETTE.

Quelle affaire ?

L'HUISSIER.

Un vol qualifié.

ÉTIENNETTE, à Cyprienne.

Qu'est-ce que c'est que cela, un vol qualifié? Serre un peu ta chaise contre la mienne.

L'HUISSIER, montrant la porte bâtarde.

Monsieur le substitut du procureur du roi est là dans son cabinet pour les formalités préliminaires. Si vous êtes curieuses de voir l'accusé, il va passer ici tout à l'heure.

ÉTIENNETTE, à Cyprienne.

Je trouve que cette petite robe à pois te va très bien. Mon Dieu, tout est dans l'idée. Une robe de toile, c'est aussi joli qu'autre chose.

Cyprienne prend dans ses mains les mains de sa mère. Toutes deux, pressées l'une contre l'autre, sont en quelque sorte blotties et comme dérobées derrière la table. Elles baissent les yeux. On ne les voit pas. Elles ne regardent pas. L'huissier, affairé, met les papiers en ordre sur la table. Entre, par la porte vitrée, Glapieu, vêtu de noir, son chapeau rond à la main. Il regarde l'horloge. L'huissier ne fait pas attention à lui.

IMPRIMERIE NATIONALE.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GLAPIEU.

GLAPIEU.

Encore une demi-heure de pas perdus. Dix heures vingt-cinq. L'assignation est pour onze heures.

Regardant les voûtes et la statue de Thémis.

Je n'aime point flâner dans cet endroit majestueux. — A quoi cela leur sert-il de vous faire venir comme cela d'avance?

Regardant l'assignation qu'il tient à la main, et lisant:

«Le sieur Marc» ... Voilà un nom qui ne me dit rien. Mais celui-ci me dit quelque chose :

Il lit :

«Sur la plainte de monsieur le baron André de Saint-André de Puencarral, banquier...». André. Je prends note. Moi je disais Puencarral tout court. Bah! qui est-ce qui ne s'appelle pas André? — Donc le voleur se nomme Marc. Il me semble que c'était le nom du petit jeune homme qui était là le soir quand je suis arrivé chez le baron. Eh bien, je ne sais pas si je le reconnaîtrais. On ne songe jamais à regarder en temps utile les visages des personnes. Ce serait donc lui qui serait revenu dans la nuit. Domestique chassé qui vient voler son maître. — En voilà un maladroit! Il casse un carreau d'un coup de poing. Patatras! Ça ne sait rien faire, ces petits jeunes gens. — Hein pourtant? Si je n'avais pas été là pour garder la caisse! — Pas comme un frère garde sa sœur, mais comme un mari garde sa femme. J'avais, c'est vrai, un peu attenté à la pudeur de la caisse, mais pour le bon motif. Je vais vous dire une chose, ça n'était pas légal, mais c'était légitime. Nuance. Le code a sa manière de voir, c'est très superficiel la loi; mais c'est le fond qui est la question. Je sens bien que Dieu n'est pas fâché contre moi. — Donc me voilà passé honnête homme. Ah çà, je voudrais bien savoir si quelqu'un ici en a l'étoffe plus que moi. J'ai de l'attitude. Je m'embourgeoise. La justice me demande des renseignements. Prenez la peine de vous asseoir, monsieur, et veuillez éclairer la vindicte. Par exemple, non, je n'ai pas de scrupules, c'est un vrai voleur celui-là.

Regardant autour de lui.

Eh bien, je m'y fais à ce local des lois. Je m'y promène avec une certaine aisance. Je me sens un peu chez moi. Au fait, je vais aider au fonc-

tionnement de l'ordre public. Je suis partie essentielle du rouage. C'est flatteur.

Rêvant.

Cet argent rapporté à cette banque me fait un bon incognito. Rapporter l'argent. Ça a l'air bien cette action-là; celle que je faisais était bien mieux. Ce petit imbécile nocturne, ce garnement raté, m'a fait manquer la chose. Il me le paiera. L'argent du vieux bonhomme est resté sur le carreau. Rousseline va triompher maintenant. Il peut crisper ses ongles sur cette malheureuse famille. Que va devenir le grand-père? Que va devenir Cyprienne? Madame Rousseline! Ah! pauvre enfant! Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu. Bonne Providence, pourquoi m'avez-vous refusé votre collaboration? — Pensons à moi et tenons-nous bien. La situation est bonne, mais tendue pourtant. Le moindre faux pas, et je roule. L'homme a eu évidemment l'intention de forcer la caisse; donc c'est lui qui l'a forcée. Ne sortons pas de là. En pareil cas, l'intention c'est le fait. La caisse brisée, c'est le bagne pour lui, ou pour moi. — Pour lui, parbleu! — Moi, je suis en sûreté. Quatre billets de mille réintégrés en leur domicile, la récompense refusée avec un chaste sourire, comme cela vous pose, comme cela vous drape, comme cela vous assoit carrément au beau milieu de l'estime publique! Comme cela déroute les furets de monsieur Delavau, comme cela dépayse l'impolitesse des conjectures, comme cela vous modifie une piste, comme cela vernit les antécédents un peu éculés qu'on pourrait avoir! Je me déclare tranquille. Néanmoins boutonnons-nous. Effraction, la nuit, maison habitée, je serais dans de fichus draps si l'on parvenait à découvrir mon action vertueuse. Heureusement j'ai mon éditeur responsable, monsieur Marc. Laissons-le se débattre là-dessous. Dame! que venait-il faire? — Autre bon détail : le parquet s'est un peu trompé sur mon nom dans l'assignation qu'il m'a envoyée ce matin comme témoin à confronter.

Il regarde son papier timbré.

Ils ont écrit Galbieu. Va pour Galbieu. Je ne suis pas puriste quant à mon orthographe natale et personnelle. Je ne tiens pas éperdument à mes syllabes. Galbieu me plaît. Ces légères inadvertances de l'autorité protectrice et cætera n'ont rien de désagréable. On respire plus à l'aise sous ce nom créé par la riche imagination du greffe, Galbieu. Galbieu, c'est vierge et pur. Greffier, mon petit chéri, estropie mon nom tant que tu voudras. Tu l'améliores. Galbieu! quel tendre incarnat! Ce nom charmant a les joues roses de l'enfance. Il n'a rien fait, ce nom-là.

Rêvant.

Il est évident que ce Marc est un voleur. Donc c'est le voleur. Toutefois il y a une supposition qui m'ennuie. Si c'était tout simplement un être amené là par le soupçon, se défiant de moi le nouveau venu, décidé à

m'épier, brisant la fenêtre pour m'arrêter. Non. Impossible. Il avait été congédié le soir, il venait la nuit voler. Chassons ce nuage.

Il considère la statue.

Cette statue me fait l'effet de me regarder par-dessous son bandeau. Ah çà, dis donc, toi, ne va pas me reconnaître. Fais semblant de ne pas me voir, entends-tu, Justice? Elle n'est pas si aveugle qu'elle en a l'air. Je la soupçonne de tricher, cette dame. C'est Dieu qui lui a dit : ne regarde pas; mais c'est le diable qui lui a bandé les yeux.

Regardant par la porte ouverte sur la galerie extérieure.

Ah! voici Rousseline avec son compère, l'huissier de la saisie. Deux têtes dans un bonnet — qui mériterait d'être vert. — Ils viennent de ce côté. J'ai cet avantage sur eux que je les connais et qu'ils ne me connaissent pas. Ils paraissent absorbés dans un doux entretien. Tâchons d'en cueillir quelques syllabes.

Entrent Rousseline et l'huissier Scabeau. Ils s'arrêtent et causent au fond du théâtre, sans voir Étiennette et Cyprienne, toujours abritées derrière l'estrade du bureau. Glapieu, auquel ils ne prennent pas garde, les écoute.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROUSSELINE, SCABEAU.

SCABEAU.

Monsieur Rousseline, je viens d'entrevoir au greffe cet accusé Marc, c'est singulier, mais il me semble bien que c'est ce jeune homme-là, le même, qui, avant-hier, au moment où commençait la saisie faite, au nom du baron de Puencarral, chez Zucchimo, a arrêté la vente, et qui m'a payé.

ROUSSELINE.

Vous m'aviez dit que c'était un élève de Zucchimo, quelque étranger riche.

SCABEAU.

C'était ma conjecture.

ROUSSELINE.

Un homme qui en est à forcer une caisse la nuit ne donne pas quatre mille francs de la sorte. Vous devez vous tromper.

SCABEAU.

Remarquez, monsieur Rousseline, que ce Marc était commis chez le banquier, et chargé d'un paiement peut-être. On voit de ces détournements-là. Je suis à peu près sûr d'avoir reconnu ce jeune homme.

ROUSSELINE.

Vous faites probablement erreur. Dans tous les cas je songerai à ce détail, et je verrai le parti qu'on en pourrait tirer. Quant à présent, ne créons pas d'incident. J'ai un but; je dois y marcher droit; je vais au plus pressé. Élaguons l'inutile. Êtes-vous assigné?

SCABEAU.

Non, monsieur Rousseline.

ROUSSELINE.

Eh bien, ne paraissez dans l'affaire que si l'on vous appelle.

SCABEAU.

Soit. J'attendrai.

ROUSSELINE.

Voyons venir.

Ils se serrent la main. Scabeau sort.

GLAPIEU, à part.

Avant-hier, chez le bon vieux Zucchimo, exécuté à la requête du baron de Puencarral, un individu a empêché la saisie et payé l'huissier, et cet individu, ce serait l'accusé Marc, employé chez le banquier, chargé d'un paiement ce jour-là, et chassé hier soir, ce même Marc, mon voleur de cette nuit. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? N'importe. Ajoutons cette note au dossier.

Il sort en flânant.

SCÈNE IV.

ÉTIENNETTE, CYPRIENNE, ROUSSELINE.

ÉTIENNETTE.

Ah! voici monsieur Rousseline.

Elle se lève. Cyprienne reste assise.

ROUSSELINE.

Vous ici, mesdames.

ÉTIENNETTE.

Nous sortons de chez vous, monsieur. On nous a dit que nous vous trouverions au Palais de Justice.

ROUSSELINE, à part.

Revanche. Elles viennent me relancer jusqu'ici. Les voilà qui courent après moi maintenant. Elles arriveront où je veux. C'est bien. Je les tiens.

ÉTIENNETTE.

Monsieur Rousseline, nous venons à vous. Mon père est toujours malade. Tout retombe sur nous. Vous savez notre détresse. Monsieur Rousseline, la traite de vingt-cinq mille francs a été présentée ce matin.

ROUSSELINE.

Signée du faux nom Zucchimo. C'est grave.

ÉTIENNETTE.

Mais non. Puisque, c'est vous-même qui l'avez dit, mon père a l'argent. Vous n'avez qu'une signature à donner.

ROUSSELINE.

Rien de plus facile, madame. Vous venez me trouver, cela prouve que vous m'acceptez. Vous ne me feriez pas une demande si vous ne m'accor-

diez pas la mienne. Tout peut s'arranger en quelques minutes. Mademoiselle votre fille m'agrée? je suis votre gendre, n'est-ce pas?

ÉTIENNETTE.

Monsieur...

ROUSSELINE.

Dites oui, je dirai oui.

CYPRIENNE, bas à Étiennette.

Non, ma mère!

ÉTIENNETTE.

Monsieur, ce n'est pas de ma fille qu'il est question. Je ne dispose point de ses sentiments d'ailleurs. Il s'agit d'une somme qui est à mon père et dont vous avez le fidéi-commis. Je m'adresse à votre probité.

ROUSSELINE.

Pardon, madame, je désire ne pas être insulté.

ÉTIENNETTE.

Mais, monsieur, ce que je dis est tout simple. Vous ne voudriez pas détenir une somme qui est à mon père. C'est une question de conscience.

ROUSSELINE.

Encore, madame. Parlez-moi, je vous prie, avec respect.

ÉTIENNETTE.

Je ne comprends pas, monsieur. Il n'y a rien d'offensant dans une chose si naturelle. Cet argent n'est pas à vous, il est à mon père...

ROUSSELINE, interrompant.

Allons! vous continuez!

ÉTIENNETTE.

Vous ne le niez point. Il est à mon père. Nous avons besoin de cet argent. Notre situation est extrême. Je fais appel à votre honneur.

ROUSSELINE.

Ah! c'est trop fort! mon honneur mis en doute! Sachez, madame, que ma réputation est au-dessus des atteintes d'une personne étrangère comme

vous l'êtes aux affaires. Il est vraiment dur pour un galant homme de s'entendre dire des choses qui pourraient, si je n'étais pas connu comme je le suis, faire croire de ma part à un manque de délicatesse!

ÉTIENNETTE.

Mais, monsieur...

ROUSSELINE.

Qu'un homme tel que moi, qui a fait sa fortune, qui est riche, qui a des maisons dans Paris, qui a voiture, qui est un notable de sa paroisse, qui n'est plus un enfant, soit exposé à ce qu'on lui parle comme vous faites, cela n'est pas tolérable. La considération due aux situations est une des bases de la société. Je manquerais à mes devoirs si je permettais qu'on outrageât en ma personne les positions acquises. Me parler de la sorte, à moi! Il faut convenir qu'on voit des choses bien extraordinaires.

ÉTIENNETTE.

Mais, monsieur, vous le dites vous-même, mon père est dans un grand péril si la traite n'est point payée. Son argent est là pour y faire face. Je viens tout simplement vous prier de nous rendre ce qui est à nous.

ROUSSELINE.

N'y eût-il que cette insistance, cela suffirait pour m'indigner. Cette insistance indique un défaut de confiance. Savez-vous ce que je suis, madame? Je suis votre bienfaiteur. Vous êtes dans l'abîme. Je vous tends la main. Je consens à épouser votre fille. Oui, c'est vrai, votre père est dans une situation terrible, et c'est au moment où moi, homme considéré et considérable, je viens à vous, je descends jusqu'à vous, vous offrant mon alliance, ma protection, ma fortune, vous couvrant de mon honorabilité, c'est à ce moment-là que je recueille pour remercîment la défiance et pour récompense l'ingratitude! c'est odieux, madame.

ÉTIENNETTE.

Monsieur, je n'ai pas voulu vous offenser. C'est sans intention. Je vous prie de me pardonner, monsieur.

ROUSSELINE.

Oui, votre père est perdu.

ÉTIENNETTE.

Mais, monsieur, son argent, l'argent qui est à lui, suffit pour le sauver. Rendez-nous-le.

ROUSSELINE.

C'est l'orgueil qui vous dérange l'esprit à toutes. Quelles idées avez-vous donc? Allez-vous me faire responsable à présent?

ÉTIENNETTE.

Monsieur, puisque c'est la justice et puisque tout dépend d'une signature de vous...

ROUSSELINE.

Quand donc les femmes seront-elles raisonnables? Elles n'ont aucune idée des proportions. On ne se doute pas de ce qu'il a fallu de travaux et de talents pour arriver où je suis. Je suis en passe d'être député, madame.

ÉTIENNETTE.

Je n'ai rien dit pour vous fâcher, monsieur Rousseline, et dans tous les cas je répète que je vous en demande pardon, seulement, l'argent étant à mon père, vous ne voudrez certainement pas...

ROUSSELINE.

Madame, je suis officier de la garde nationale. Il dépend de moi, quand je voudrai, d'avoir la croix. Mais on la donne à tant de gens que je n'y tiens pas. Il est inexplicable qu'on ne puisse pas parvenir à vous faire comprendre la réalité. Je n'ai pas de dettes, moi, madame. Inexplicable, c'est le mot. Vous m'excédez avec votre argent qui est à vous, qui est à moi, que je détiens, qui est à votre père, que je n'ai qu'une signature à donner, je ne sais pas ce que vous voulez me dire. Vous revenez toujours à la même chose. Comme une cloche. C'est fatigant ces conversations-là. Je n'ai pas de temps à perdre, madame. Vous vous exagérez la beauté de votre fille. Où voulez-vous en venir? Restons dans le vrai.

ÉTIENNETTE.

Nous sommes dans vos mains, monsieur. À votre discrétion. Nous nous adressons à votre prob... à votre générosité. C'est que je ne parviens pas à me faire comprendre. Et puis vous parlez plus vite que moi. Vous ne voudrez pas nous laisser dans l'embarras.

ROUSSELINE.

Non, pas un sou de dettes. Entendez-vous, madame? Accoutumez-vous donc à voir les situations comme elles sont. Il m'est désagréable d'entendre

des choses à côté. Vous me devez des remercîments. Dans l'embarras! c'est moi qui vous en fais sortir. Remarquez-le, madame, je ne tire pas avantage de certains détails. Je suis dans une situation régulière, moi, madame. Avec moi, votre fille sera épousée. Toutes les femmes ne peuvent pas en dire autant.

ÉTIENNETTE.

Monsieur...

ROUSSELINE.

Votre manière d'agir envers moi qui vous veux du bien, est incroyable. Le premier passant venu vous dirait que vous êtes folle. Est-ce que c'est ma faute si toutes sortes d'extravagances ont été faites dans votre famille? Je vous donne la solution. Prenez-la. Ne vous égarez ni à droite, ni à gauche. Faites ce que je vous dis. Pourquoi votre père s'appelle-t-il Zucchimo? Je n'approuve pas ces changements de nom. Ce sont des infractions aux lois. Tôt ou tard, vous le voyez, cela a des inconvénients. Restons dans le code. Soyons d'honnêtes gens. Zucchimo! cela sent l'aventurier! Je m'appelle Rousseline moi, je porte mon nom, mon vrai nom, le nom de mon père, madame, et si j'ai ajouté le nom de Bicollière, qui est une campagne à moi, c'est avec l'autorisation de monsieur le garde des sceaux. Je n'aime pas qu'on manque de bon sens. On ne sait jamais ce qu'il y a dans la tête des femmes. Je vous dis qu'un gendre comme moi est pour vous un quine. Vous le gagnez. Estimez-vous heureuse. Prenez garde que je ne m'en dédise. Arrivons au but, et finissons-en. Je suis net. Il n'y a rien en dehors de ceci : — Si j'épouse votre fille, vous êtes sauvés. Si je ne l'épouse pas, vous êtes perdus. — M'acceptez-vous pour gendre? oui ou non. Répondez.

ÉTIENNETTE.

Oh! quelle angoisse! ou sacrifier mon père, ou sacrifier ma fille.

ROUSSELINE.

Oui, ou non.

Cyprienne se lève et va à Rousseline.

CYPRIENNE.

Monsieur, qu'un homme tel que vous, riche, veuille épouser une fille comme moi, qui n'a rien et qui n'est rien, je ne me l'explique pas. Quel peut être votre motif?

ROUSSELINE.

Mademoiselle, je vous aime.

CYPRIENNE.

Je vous en dispense, monsieur. Moi, je ne vous aime pas. Maintenant, je m'adresse, aussi moi, à votre honneur, et à un côté plus délicat encore. Je n'entends rien aux choses d'argent, mais celles de l'âme et du cœur, je les comprends. Je n'ai qu'un mot à dire pour que vous renonciez à moi, et je le dis. J'aime quelqu'un.

ROUSSELINE.

Vous aimez quelqu'un ?

À part.

Parbleu !

CYPRIENNE.

J'aime monsieur Marc, employé dans une maison de banque.

ROUSSELINE.

Marc ?

CYPRIENNE.

Je l'aime. Il m'aime. Il m'a promis le mariage, et c'est lui que j'épouserai.

ROUSSELINE.

Au bagne, alors ?

CYPRIENNE.

Monsieur ! que voulez-vous dire ?

ROUSSELINE.

Tournez la tête.

Passe au fond du théâtre Edgar Marc entre deux gendarmes. Il vient de la galerie extérieure. Il baisse les yeux et ne voit personne. Il entre par la petite porte sur laquelle est écrit : *Cabinet de M. le Substitut du procureur du Roi,* et disparaît. L'huissier qui se promène au fond de la salle referme la porte sur lui.

CYPRIENNE.

Edgar ! des gendarmes ! Qu'est-ce que c'est que ceci ?

ROUSSELINE.

Demandez-le à l'huissier.

CYPRIENNE, courant à l'huissier.

Monsieur ! ce jeune homme...

L'HUISSIER.

C'est l'accusé Marc. C'est un commis de la banque Puencarral. Il a été arrêté cette nuit au moment où il venait de briser le coffre-fort du banquier. Vol la nuit. Maison habitée. Escalade. Effraction. Quinze ans de travaux forcés. Il les aura.

CYPRIENNE, se tordant les mains.

Dieu! ce n'est pas possible!

L'HUISSIER.

Cela est.

CYPRIENNE.

Dieu! mon Dieu!

ROUSSELINE, bas, et prenant le bras de Cyprienne.

Voulez-vous sauver cet homme?

CYPRIENNE.

Monsieur...

ROUSSELINE.

Voulez-vous le sauver?

CYPRIENNE.

Monsieur...

ROUSSELINE.

Épousez-moi.

CYPRIENNE.

Monsieur...

ROUSSELINE.

Si vous m'épousez, si vous me donnez parole, là, sur-le-champ, tout de suite, je connais le baron de Puencarral, je fais retirer la plainte. J'étouffe l'affaire. Marc est mis en liberté. Dites oui.

CYPRIENNE, bas.

Oui. — Oh! je voudrais mourir! Qu'est-ce que cette vision?

ROUSSELINE, à Étiennette.

Je suis votre gendre, madame.

ÉTIENNETTE.

Puisque ma fille consent... — Tu consens, ma fille?

CYPRIENNE.

Oui, ma mère.

ROUSSELINE.

Je me charge de tout. Surtout ne contredites aucune de mes paroles. Vous êtes tous sauvés.

Il regarde dans la galerie.

Voici précisément le baron de Puencarral. Il vient, comme moi, pour cette affaire. Je vais lui parler. Je vais lui annoncer notre mariage. C'est au nom de notre mariage que je vais lui demander cette grâce. Il me l'accordera. J'en réponds. Surtout dites comme moi. Un mot qui indiquerait un désaccord perdrait tout. Vous comprenez?

CYPRIENNE.

Oui.

Entre par la porte de la galerie le baron de Puencarral. Il présente à l'huissier son assignation. Pendant que l'huissier l'examine, Glapieu entre derrière le baron de Puencarral, et s'arrête, regardant et écoutant.

L'HUISSIER.

Votre assignation est pour l'affaire Marc? C'est ici, monsieur le baron.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE BARON DE PUENCARRAL, GLAPIEU.

GLAPIEU, à part.

Cette saisie de l'autre matin chez ces pauvres gens se faisait au nom du gros banquier, et c'est ce Marc, mon adversaire de cette nuit, commis chez ce banquier, qui a payé l'huissier et empêché l'exécution. Cela me trotte

dans la tête. Tant pis. Tirons-nous de là. Songeons à nous. Il est tout de même à peu près sûr de son affaire, ce garçon-là. Je ne voudrais pas être à sa place.

LE BARON DE PUENCARRAL, apercevant Glapieu.

Ah! voilà ce brave Galbieu.

GLAPIEU, à part.

C'est de lui que me vient ma nouvelle orthographe.

Haut.

Moi-même, monsieur le baron.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Vous êtes, comme moi, appelé pour déposer dans l'instruction de l'affaire de cette nuit? Pénible affaire.

ROUSSELINE, saluant.

Nous sommes témoins. Monsieur le baron est de plus plaignant.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Ah! bonjour, Rousseline. Vous aussi?

ROUSSELINE.

Oui, monsieur le baron.

LE BARON DE PUENCARRAL, à l'huissier.

Ce substitut ne va pas tarder, n'est-ce pas?

L'HUISSIER.

Pour l'affaire Marc? Vol qualifié. Oui, monsieur. Monsieur le substitut prendra séance à son bureau tout à l'heure. C'est un nouveau magistrat. Un jeune homme. Il vérifie en ce moment l'écrou de l'accusé.

GLAPIEU, apercevant Cyprienne et Étiennette, à part.

La petite ici! avec sa mère! Sont-elles aussi témoins? Comment se fait-il qu'elles soient ici?

ROUSSELINE, au baron de Puencarral, montrant Cyprienne.

Monsieur le baron, j'ai l'honneur de vous présenter mon épouse.

GLAPIEU, toujours au fond du théâtre.

Hein?

LE BARON DE PUENCARRAL.

Mademoiselle?...

À part, regardant Cyprienne.

Ma fille aurait cet âge.

ROUSSELINE.

Mademoiselle Zucchimo.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Elle est jeune pour vous. Mais vous faites une si bonne action qu'elle vous aimera. Vous aurez la beauté de votre bonté.

À Cyprienne.

Je vous félicite, mademoiselle. Vous épousez un honnête et digne homme.

GLAPIEU, à part.

Ô candeur des millionnaires! Mais comment! la petite accepte! Ça ne se peut pas. Comme elle est pâle!

ROUSSELINE, au baron de Puencarral, désignant Étiennette.

Madame est ma belle-mère.

ÉTIENNETTE, saluant, tremblante, les yeux baissés.

À part.

C'est cet homme si riche! je n'ose le regarder. Comme on a le cœur serré quand on est pauvre!

ROUSSELINE, bas, à Cyprienne et à Étiennette.

Je ferai tout ce qui est convenu, soyez tranquilles.

Pendant que Rousseline parle bas aux deux femmes, Glapieu s'approche vivement en arrière du baron de Puencarral, et lui remet un papier. La lettre prise par lui chez Cyprienne au premier acte.

GLAPIEU, bas, au baron de Puencarral.

Vous vous appelez André, si par hasard vous vous appelez aussi Cyprien, voici qui pourra vous intéresser.

Le baron de Puencarral prend machinalement le papier. Son attention est absorbée par Étiennette sur laquelle ses yeux sont fixés.

LE BARON DE PUENCARRAL, à part.

C'est singulier. Cette femme... — Qu'est-ce que j'ai donc?

ROUSSELINE, en aparté, au baron de Puencarral.

En sortant d'ici, je vais à la mairie faire publier les bans. Je considère le mariage comme conclu. Vous ne pouvez vous figurer la misère de ce pauvre professeur Zucchimo. Mais j'ai le cœur épanoui en songeant que toute cette famille va être heureuse.

GLAPIEU, à part.

Rhumpf!

LE BARON DE PUENCARRAL, sans regarder le papier qu'il tient.

À Étiennette.

Madame est la femme du professeur Zucchimo?

ÉTIENNETTE, les yeux toujours baissés.

Non, monsieur. Je suis sa fille.

LE BARON DE PUENCARRAL, à part.

Ce son de voix... — Vous êtes veuve, madame?

ÉTIENNETTE, de plus en plus tremblante.

Non, monsieur. Je ne suis pas veuve. Monsieur, je ne veux pas mentir. Tout est sérieux quand il s'agit de mariage, et je dois la vérité sur ma situation. Monsieur, il y a des accablements. Les femmes ne sont pas toujours heureuses. Pourtant je ne me plains pas de lui. Il m'aimait. Nous étions jeunes. Je suis sûre qu'il m'aurait épousée. Le malheur est que nous avons été séparés. La conscription, voyez-vous. Mais il m'aimait. Rien n'est de sa faute. Je suis à plaindre, monsieur. Les personnes comme vous, placées si haut, ne peuvent avoir l'idée des choses qui se passent. Et puis on change de nom, on se cache, quand il y a de la honte sur les femmes, les familles se dérobent comme elles peuvent. Vous ne comprenez rien à ce

que je dis. Je dois le dire pourtant. Il est impossible de dissimuler quoi que ce soit quand on marie sa fille. Lui, je ne l'accuse pas. Je le bénis, car il m'a aimée. Non, monsieur, je ne suis pas veuve, quoiqu'on m'appelle la veuve André.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Veuve André!

Ses yeux tombent sur le papier qu'il tient à la main.

Mon écriture!

Il lit la lettre avidement et regarde Étiennette.

ÉTIENNETTE, apercevant la lettre.

Monsieur, comment cette lettre est-elle dans vos mains? Vous avez là un papier qui est à moi.

LE BARON DE PUENCARRAL.

À toi, Étiennette!

ÉTIENNETTE.

Monsieur!

LE BARON DE PUENCARRAL.

Étiennette!

ÉTIENNETTE.

Cyprien!

LE BARON DE PUENCARRAL.

Elle! Ah! tout mon cœur, le voilà retrouvé!

ÉTIENNETTE.

C'est vous!... — C'est donc toi!

LE BARON DE PUENCARRAL.

Quinze millions! Oui, quinze millions! Je les ai, tu les as. Oh! comme tu as souffert! Je te les apporte. Je te les donne. Voilà pourquoi je les ai, c'est parce que tu es là. L'énigme de ma richesse s'explique. C'est ta fortune que je faisais. Oh! tu vas être heureuse. Vingt ans! ne pas s'être vus pendant vingt ans! Tu remarques que j'ai des cheveux gris. Figure-toi que tu es riche, que tu as un hôtel, qu'il ne peut plus rien arriver, que tu as tout ce que tu voudras. Comme tu es belle! tu es toujours aussi belle. André. Ton André! C'est parce que je suis baron que tu n'as pas pu deviner. Moi

IMPRIMERIE NATIONALE.

qui ai tant cherché! Je ne vivais pas, le monde m'enviait, comme c'est étrange, j'étais le désespoir avec une surface de prospérité, des joies, je n'en avais point, je ne pouvais pas sourire, j'avais en moi la nuit de ta destinée, qui eût vu ma pensée eût vu une tombe, et tout à coup, au moment où on s'y attend le moins, la main de Dieu s'ouvre et vous rend votre âme. Des privations! tu as eu des privations! Vois-tu, ma bien-aimée, nous allons ne plus nous quitter. Tu es la baronne de Puencarral. C'est une chose singulière que de se dire que tout ce que les hommes peuvent imaginer n'est rien puisqu'il y a des évènements comme ceux-ci. Vingt ans! Mais nous allons recommencer. Nous ne sommes pas vieux. Je suis éperdu. Dire que j'allais aller à la Bourse comme à l'ordinaire. Étiennette, c'est toi! Je t'adore. Et ta pauvre mère, elle est morte. Vois-tu, je suis sûr qu'elle est ici en ce moment. Nous passerons les étés à la campagne. Nous voilà redevenus Étiennette et Cyprien. Je voudrais tout dire à la fois. Mon cœur déborde. Tu verras comme je t'obéirai. Donne-moi tes mains.

ÉTIENNETTE.

Ma fille, voilà ton père!

LE BARON DE PUENCARRAL, les étreignant dans ses bras toutes deux.

Mon enfant!

Les yeux au ciel.

Oh! Dieu est bon.

ROUSSELINE, à part.

Diable! quel incident!

L'œil sur Glapieu.

Qu'est-ce que c'est que cet individu? Cela va trop vite. La situation prend le galop. Tout peut se briser. Il n'y a qu'un moyen, prendre les devants. Brusquons de notre côté la conclusion.

Haut, au baron de Puencarral.

Monsieur le baron, il m'est impossible de retenir mes larmes...

GLAPIEU, à part.

Crocodile!

ROUSSELINE.

Monsieur le baron, à travers ma profonde surprise, en présence d'un si grand évènement, et si imprévu, dans l'éblouissement de l'honneur immense et inespéré qui en rejaillit jusque sur moi, monsieur le baron, au

milieu de toute cette joie, dont j'ai ma part, permettez-moi, mon illustre beau-père, de me souvenir du malheur...

Bas à Cyprienne.

J'exécute ma promesse, vous voyez.

Haut, au baron de Puencarral.

Monsieur le baron, il y a ici, dans cette redoutable maison de la justice, un infortuné, égaré sans doute, plutôt que coupable, et dont le sort est entre vos mains.

Entre M. de Pontresme, en robe noire, le galon d'or à la toque. — Derrière lui le greffier portant un dossier, et deux appariteurs.

Voici précisément monsieur le substitut du procureur du roi qui entre.

M. de Pontresme se dirige vers le bureau exhaussé, sans regarder personne, et s'assied sur le fauteuil. Le greffier pose devant lui le dossier, puis s'assied à la table basse près du bureau. Les appariteurs se placent à droite et à gauche. L'huissier reste au fond près de la porte. M. de Pontresme prend le code, l'ouvre et le feuillette avec attention.

Monsieur le baron, permettez que j'oublie un moment mon propre bonheur pour songer à la détresse d'autrui, vous voyez devant vous un suppliant, je vous implore pour le malheureux Marc, c'est sur une plainte adressée au parquet en votre nom qu'il est écroué, daignez retirer votre plainte, faites mettre ce jeune homme en liberté, qu'un si beau jour...

LE BARON DE PUENCARRAL.

Une plainte, moi! Est-ce que j'ai porté plainte? C'est à mon insu, alors. Non, non, pas de plainte. Bonheur et liberté pour tous. C'est aujourd'hui le jour de ma propre délivrance.

ROUSSELINE.

Monsieur le substitut du procureur du roi, la plainte est retirée, il n'y a plus de grief, l'écrou doit être levé, monsieur le baron de Puencarral vous demande de faire immédiatement élargir l'inculpé Marc.

M. DE PONTRESME, l'œil sur le code.

La plainte retirée fait disparaître la partie civile, mais non l'action publique. Il n'y a plus grief, mais il y a toujours crime. La justice est saisie et doit suivre son cours.

ROUSSELINE.

Monsieur le substitut...

M. DE PONTRESME, à l'huissier.

Faites entrer l'inculpé Marc.

L'huissier ouvre la porte bâtarde. Entre Edgar Marc entre deux gendarmes.

L'HUISSIER.

Silence.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, EDGAR MARC.

Edgar Marc s'arrête au fond du théâtre entre les gendarmes, les yeux baissés, les bras croisés.

M. DE PONTRESME.

Inculpé Marc, vous êtes ici pour subir la confrontation préalable avec les témoins du fait de cette nuit. Vous avez été arrêté en flagrant délit de vol avec effraction...

EDGAR MARC.

Mensonge! infamie!

M. DE PONTRESME.

N'interrompez pas. Vous aurez à vous expliquer non seulement sur ce fait, mais sur vos antécédents. Vous êtes signalé comme joueur. Une assez forte somme, destinée à un paiement à la banque, paraît avoir été détournée par vous, qui dites l'avoir perdue. Quant au flagrant délit du coffre-fort brisé, il ne saurait y avoir doute pour la justice. La justice, pour cette effraction, n'a que le choix entre deux hommes, vous, joueur et dépositaire infidèle...

EDGAR MARC.

Monsieur!

L'HUISSIER.

Silence.

M. DE PONTRESME.

Et un autre, le gardien même de la caisse, l'honnête Galbieu, recommandé à la confiance de son maître et des magistrats par un acte rare de probité et de délicatesse accompli le jour même, un homme dont le soupçon n'oserait approcher...

GLAPIEU, à part.

Touchante timidité du soupçon! — Mais au fait, ce Marc était là pour voler, moi pas. Donc c'est lui le voleur. Qu'il s'en tire!

M. DE PONTRESME, continuant.

Au milieu de la nuit, un balcon est escaladé, une vitre est brisée, une fenêtre s'ouvre, le coffre-fort est forcé au moyen d'une pesée faite avec le poker de la cheminée, le gardien, réveillé au bruit, se jette sur le délinquant...

EDGAR MARC.

Le délinquant, c'est lui!

M. DE PONTRESME.

Vous entrez là dans un système chimérique. Dans votre intérêt même, prenez garde. Le balcon est escaladé, par qui? Pas par le gardien, évidemment. La vitre est brisée. Par qui? Pas par le gardien. La fenêtre est ouverte. Par qui? Pas par le gardien. Maintenant le coffre-fort est brisé. Par qui? Par le gardien! Impossible. Cherchez une autre explication.

GLAPIEU, à part.

Il aura de la peine à s'en tirer.

EDGAR MARC.

Cela est pourtant. Je me défiais de cet homme...

M. DE PONTRESME.

Pourquoi? Parce qu'il avait fait un acte de probité?

EDGAR MARC.

Justement. Ah, mon Dieu!

M. DE PONTRESME.

Vous répondez au hasard. Réfléchissez. Ne vous pressez pas de répliquer.

EDGAR MARC.

Je voulais surveiller l'homme...

M. DE PONTRESME.

Pourquoi? parce que sa délicatesse vous était prouvée. Et pour cela vous escaladez la maison, vous brisez une vitre, vous enfoncez une fenêtre!

GLAPIEU, à part.

Il aura ses quinze ans.

M DE PONTRESME.

La cour d'assises appréciera.

EDGAR MARC.

Oh! je ne me laisserai pas déshonorer ainsi. Oh! les infâmes apparences! Je prends le ciel à témoin. Ce n'est pas moi le coupable!

M. DE PONTRESME.

C'est vous.

EDGAR MARC.

Ô abîme! Être innocent, et être perdu!

Il aperçoit Cyprienne. Cri de désespoir.

Cyprienne!

CYPRIENNE.

Edgar!

Elle court à lui. Rousseline la retient.

GLAPIEU.

Edgar! C'est Edgar! Il s'appelle Edgar? C'est lui qui est Edgar?

CYPRIENNE.

Mon Edgar!

GLAPIEU.

Pardon. Une minute. Une toute petite minute. Ceci change la question. C'est Edgar.

Il avance au milieu du théâtre, et regarde tout le monde en face.

Y a-t-il quelqu'un ici qui connaisse le Tripot Sauvage?

M. DE PONTRESME.

Quel est cet homme ? Êtes-vous témoin ? êtes-vous cité ? qui êtes-vous ?

A part.

Il me semble que je connais ce visage.

GLAPIEU.

Je suis Glapieu. Et non Galbieu. Le caissier de cette nuit. C'est moi qui ai rapporté les quatre billets de banque.

M. DE PONTRESME.

Que vous avez trouvés dans la rue.

GLAPIEU.

Je ne les ai point trouvés dans la rue.

M. DE PONTRESME.

Où donc les avez-vous trouvés ?

GLAPIEU.

Dans la rivière.

M. DE PONTRESME.

Dans la rivière !

GLAPIEU.

C'est bien simple. On est en carnaval. Il y a un bal. Un bal masqué. Il y a une roulette, masquée aussi. Valses, contredanses, trente et quarante, faites votre jeu, balancez vos dames. Tous les gens du monde, et pas du monde, sont là. Bonne musique. Il y en a qui soupent, il y en a qui chantent, il y en a qui jouent, il y en a qui gagnent, il y en a qui perdent, il y en a qui dansent, il y en a qui se jettent à l'eau. C'est le temps où l'on s'amuse, quoi ! Un bon garçon, pas content du jeu, enjambe le quai, v'lan. Voilà un homme qui se noie ! Un autre bon garçon, avec un faux nez celui-là, fouille dans sa poche et crie : Pour celui qui sauvera l'homme ! Un autre bon garçon, un vagabond, en haillons, sans pain, dit : ça va ! se flanque à la Seine et rapporte l'homme. Et c'est comme cela qu'on trouve quatre mille francs dans la rivière. Toutes réflexions faites, j'avoue que ce n'est pas vraisemblable.

M. DE PONTRESME, à part.

Mais c'est vrai.

GLAPIEU.

L'homme qui s'est jeté à l'eau,

Montrant Edgar Marc.

c'est lui. L'homme qui l'a tiré de l'eau, c'est moi. Le troisième, celui qui a donné l'argent...

M. DE PONTRESME.

Eh bien?

GLAPIEU.

Je m'en tiens à ce que j'ai dit. C'était un bon garçon.

M. DE PONTRESME.

Mais cet argent, trouvé par vous dans la rivière, comme vous dites, vous avez déclaré l'avoir trouvé dans la rue. Il y a là des obscurités. Vous avez menti, à votre préjudice. Vous avez fait cette imposture, pourquoi? Pour vous dépouiller. Et pour vous dépouiller au profit de qui? Vous pauvre, au profit d'un riche. Cet argent, qui est à vous, que vous avez gagné, et bien gagné, certes, vous qui ne mangez pas tous les jours, vous vêtu de guenilles, vous rôdeur misérable de la rue, vous sans pain, sans toit, sans asile, cet argent, vous le donnez à un homme quinze fois millionnaire!

GLAPIEU.

Vous savez, on a comme ça des idées.

M. DE PONTRESME.

Expliquez-vous. Dites tout. Quelle était votre intention?

GLAPIEU.

Je voulais entrer dans la maison.

M. DE PONTRESME.

Pourquoi faire?

GLAPIEU.

Pour faire ce qui a été fait.

M. DE PONTRESME.

Que voulez-vous dire? Cette nuit, le coffre-fort a été brisé par cet homme.

GLAPIEU.

Par lui ? non.

M. DE PONTRESME.

Par qui, donc ?

GLAPIEU.

Par moi.

M. DE PONTRESME.

Par vous !

GLAPIEU.

Par moi.

M. DE PONTRESME.

Pour voler ?

GLAPIEU.

Non. Pour empêcher un vol. — Mais pardon, ceci ne regarde plus que moi. Si quelqu'un m'intéresse ici, ce n'est pas moi. Je suis un récidiviste. Glapieu. Consultez mon dossier. J'ai un dossier. Pas de longueurs. Allons au but. Je vous dirais : J'ai forcé la caisse Puencarral où il y a des millions, afin d'y prendre une très petite somme, et pas pour moi, pour un vieux bonhomme, pour un vieux bonhomme qui ne me connaît pas, et que je n'ai jamais vu, c'était une restitution, une réintégration de propriété dans la poche du propriétaire, j'étais désintéressé dans l'effraction, et je ne voulais pas prendre un centime au delà de l'argent dû, je vous dirais ces folies, vous hausseriez les épaules. Mon serment ? vous ne le recevriez pas. Ma conscience ? vous en ririez. Je suis Glapieu le récidiviste, vous dis-je. Un récidiviste ne peut être qu'un récidiviste. Je passe condamnation. J'ai voulu bien faire. Mais qu'est-ce que cela vous fait ? C'est très difficile à exécuter une bonne action. J'ai fait plus de dégât qu'autre chose. Une bonne action manquée, ça se punit. Donc je me déclare. Il est heureusement encore temps de raccommoder ce qui est cassé. C'est moi le voleur, le vrai voleur. Je connais mon affaire. La nuit, maison habitée. Vingt ans de Toulon. N'en parlons plus. Cela ne s'éclaircira jamais. La vérité finit toujours par être inconnue.

M. DE PONTRESME.

Nous ne comprenons pas. Nous ne devinons pas. Où voulez-vous en venir ?

GLAPIEU.

Mariez-moi ces enfants-là !

Il montre Edgar Marc et Cyprienne.

Ah! vous ne comprenez pas? Eh bien, je comprends, moi. Ah! vous ne devinez pas? Eh bien, je devine, moi. — Monsieur le banquier, je vais vous dire ce qu'a fait ce garçon, — donnez-moi la main, mon ami.

Il saisit et secoue la main d'Edgar.

Voici ce qu'il a fait. Votre famille, à vous, était dans la misère, votre femme, votre fille, étaient sans pain à côté de vos quinze millions, votre femme, vous-dis-je, votre fille, étaient dans les griffes... — pardon, soyons parlementaire, dans les pattes de monsieur. Il les tenait. Il les tenaillait. Il convoitait votre fille pour maîtresse. J'y étais. J'ai vu.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Rousseline!

GLAPIEU.

Fiez-vous à moi. Un monstre.

ÉTIENNETTE.

Oui.

CYPRIENNE.

Oui!

GLAPIEU.

J'ai vu cet intérieur. C'était une chambre de torture. Oui, j'assistais à l'agonie. Les huissiers. Une saisie. Un vieillard mourant, une mère outragée, madame, une jeune fille marchandée, mademoiselle. J'abrège. C'était terrible. Ce jeune homme, Edgar, s'est trouvé là, envoyé à la Banque par vous, qui ignoriez ce qui se passait, envoyé au milieu de cette détresse par la providence qui savait ce qu'elle faisait. Dans le moment même où, vous, aveugle, persécutiez les vôtres, ce jeune homme, avec la clairvoyance de l'amour, les sauvait. Il avait dans sa main une miette de vos millions. Une miette suffit. — Oh! la miette de l'oiseau! la miette du bon Dieu! que n'ai-je toujours eu cette miette! — Avec ces quelques liards à vous, il a sauvé votre femme et votre enfant. Il a payé l'huissier. Votre huissier. C'est à cela qu'il a employé vos quatre mille francs. Allons, tous! dans les bras les uns des autres!

Montrant Étiennette.

Voilà votre femme.

Montrant Cyprienne.

Et voici la sienne.

CYPRIENNE.

Je l'aime, mon père!

LE BARON DE PUENCARRAL, à Edgar Marc.

Tu es mon fils !

Ils tombent dans les bras les uns des autres.

GLAPIEU, à Cyprienne.

Il était écrit : Tu épouseras ton Edgar Marc.

CYPRIENNE.

Edgar !

EDGAR MARC.

Cyprienne !

GLAPIEU, à part.

Ceci arrange tout. Le bon vieux père est sauvé; plus en grand. Tout le monde est content. Moi aussi.

CYPRIENNE, se tournant vers Glapieu.

Ah ! vous êtes le bon Dieu !

GLAPIEU, souriant.

C'est trop d'avancement. Non.

CYPRIENNE.

Restez avec nous.

GLAPIEU.

Impossible. Moi, je suis en dehors. Mademoiselle, vous allez voir le bon Dieu sortir entre deux gendarmes.

Aux gendarmes.

Mes amis, tout ceci n'est pas de votre faute. Emmenez-moi.

LE BARON DE PUENCARRAL, à M. de Pontresme.

Monsieur le substitut, il n'y a pas de plainte portée. Je m'intéresse profondément à cet homme. Je demande sa mise en liberté...

GLAPIEU, au baron de Puencarral avec un geste de refus et un sourire de remerciement.

Contentez-vous d'être heureux. Vous avez assez de vos affaires. Être heureux, cela occupe beaucoup. Ne songez plus à moi.

LE BARON DE PUENCARRAL, à M. de Pontresme.

J'insiste, monsieur le substitut...

M. DE PONTRESME.

Il faut que la justice suive son cours.

Les gendarmes se placent à droite et à gauche de Glapieu.

Les déclarations de cet homme changent la face de l'affaire. Mais soyez tranquille, monsieur le baron. On sera indulgent. On fera ce qu'on pourra.

À Glapieu.

On vous sauvera peut-être du bagne. On aura égard à beaucoup de choses...

GLAPIEU.

Je n'y tiens pas. J'aime le bord de la mer.

Bas à M. de Pontresme.

Je vous ai reconnu. Mais pas tout haut. C'était vous le faux nez. Mais vous avez été un bon garçon dans ce boui-boui du Tripot Sauvage. Je n'ai pas voulu vous compromettre. Je vous ai ménagé.

Se tournant vers le groupe de Puencarral, d'Edgar Marc, d'Étiennette et de Cyprienne.

Adieu la compagnie.

À Cyprienne.

Vous, qui avez été bonne, soyez heureuse. Je vous bénis. Adieu.

À Rousseline.

Au revoir.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

LE MANUSCRIT

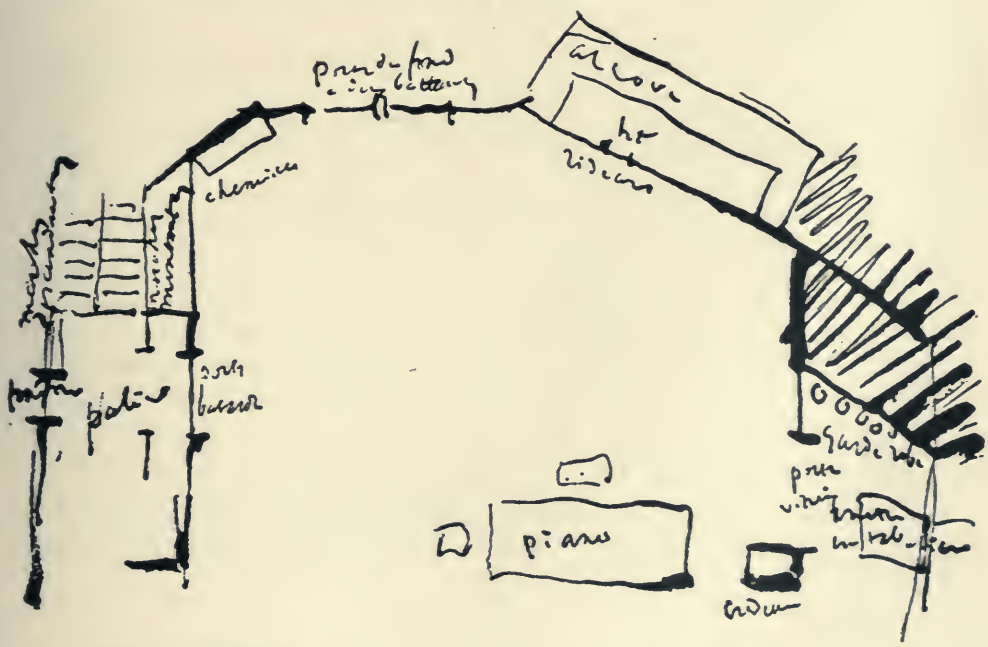
DE

MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE.

Ce manuscrit comprend, pour le texte, cent quarante et un feuillets de papier de fil bleuté grand format. L'écriture ne couvre que le côté droit du recto, laissant le côté gauche libre pour les corrections et les intercalations. Dans l'ensemble, peu de ratures; une revision totale a pourtant été faite, ainsi qu'en témoignent les béquets et les ajoutés en marge. Chaque acte est paginé par Victor Hugo en lettres; le premier acte, le plus long, épuise l'alphabet de A à Z en majuscules, puis commence une série de *a* à *n* en minuscules.

Au verso du titre, tracé sans doute avec la barbe d'une plume d'oie [1], la liste de tous les personnages; l'indication : Paris. Hiver 182 , situant l'époque où se passe le seul drame moderne du théâtre de Victor Hugo; puis, après le titre de chaque acte, la liste des personnages figurant dans cet acte.

En tête du feuillet A, la date : *5 février 1866;* et, en marge, trois esquisses du décor du premier acte; voici la troisième, la plus complète, qui aidera à comprendre les indications de cette plantation un peu compliquée.



[1] Voir le fac-similé, page 211.

ACTE PREMIER. — CHEZ LE MAJOR GÉDOUARD.

Dans les indications précédant la première scène, une ligne nous prouve la spontanéité de cette première rédaction :

Pas de meubles dans la chambre. Pas de feu dans la cheminée.

Tout aussitôt, Victor Hugo a pensé que l'entrée des recors venant enlever les meubles dans la chambre favoriserait le dénouement et que, dans la chambre où repose un malade, des tisanes nécessitent du feu. Et les indications, publiées page 213, s'inscrivent entre les lignes. A noter aussi que Glapieu se nommait d'abord *Gladieu,* et que le vieux grand-père s'appelait le major Léaumont, nom qui a été donné ensuite à l'un des personnages du deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE. — Cyprienne, puis Glapieu.

Dans le premier monologue de Glapieu une importante intercalation en marge concernant la surveillance dont Glapieu est l'objet. Au bas du même feuillet (C) le texte rayé et se continuant, toujours sous des ratures, deux pages plus loin, prouve que la page D a été intercalée. Elle donne les détails de «l'apprentissage» de Glapieu dans «la maison d'éducation de Poissy» où on lui «explique les coffres-forts et la manière de s'en servir».

SCÈNE IV. — Cyprienne, Étiennette, Glapieu; puis Rousseline, puis l'Huissier.

Une ligne lisible sous la rature semble donner une autre orientation au personnage d'Edgar :

Mon père a perdu toutes ses leçons. Il ne lui reste plus *qu'un élève, un jeune homme qui a de l'amitié pour nous.*

Plus loin (feuillet R), important ajouté en marge exposant les principes et la situation de Rousseline, depuis : «Ces règles d'une saine philanthropie...» jusqu'à : «C'est un nom dans ce genre-là». (Voir pages 231-232.)

Au feuillet suivant nouvel ajouté dans le dialogue entre Rousseline et Cyprienne.

On se rend compte, par le texte barré en tête du feuillet T, que les deux feuillets R et S ont été ajoutés à la revision. Dans ces deux feuillets se trouve la déclaration de Rousseline à Cyprienne. A relever sous les ratures cette phrase précisant les intentions de Rousseline :

Quelle jolie maîtreße ça ferait!

Dans le même feuillet T, le texte du bas de la page et de la marge est rayé; sous les ratures on découvre que c'était d'abord au nom de plusieurs créanciers que la saisie était faite. Voici le premier texte :

SCABEAU.

... J'ai sous main racheté toutes les créances.

ROUSSELINE.

Toutes?

SCABEAU.

Toutes. Vous êtes créancier unique.

ROUSSELINE.

Et secret?

SCABEAU.

Et secret. J'opère comme si c'était au nom de tous.

ROUSSELINE.

Bien.

Deuxième version en marge :

L'HUISSIER.

Toutes. Le propriétaire de la maison [1], *qui demeure au premier, a consenti comme les autres. Je l'ai payé, et j'ai remis en ses mains tous les loyers dus. Nous nous sommes substitués à lui.*

D'une écriture plus fine est la troisième version s'enchaînant au texte ci-dessus, et où apparaît enfin le baron de Puencarral :

Vous êtes à cette heure créancier unique.

ROUSSELINE.

Et secret.

L'HUISSIER.

Et secret. Et à ce propos, dois-je continuer d'opérer au nom de Monsieur le baron de Puencarral, banquier?

ROUSSELINE.

Sans doute. Mon nom ne doit pas paraître.

L'HUISSIER.

Vous en prenez la responsabilité.

ROUSSELINE.

Cela se fait tous les jours. Je suis en compte avec M. de Puencarral, et je fais ses affaires. Il y a là une immense complication d'opérations de tout genre, rentrées de capitaux, poursuites, saisies; ce banquier archi-millionnaire ignore tout ce détail, et s'en repose sur moi. Cela me regarde. D'ailleurs peut-être lui dois-je. Il est possible qu'il soit le créancier réel. C'est un compte à faire.

[1] Quelques mots illisibles.

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'HUISSIER.

Soit. Puisque vous êtes son agent, je continuerai d'actionner en son nom. Pour l'instant, quelles sont vos instructions? Dois-je donner suite à la saisie-exécution? c'est annoncé pour aujourd'hui.

Après avoir rayé ce bas de feuillet, Victor Hugo a modifié et développé le plan de Rousseline sur une page intercalaire (feuillet U).

Nouvel ajouté en marge au feuillet suivant (V).

En marge du feuillet Y une intercalation fort importante expliquant les raisons du changement de nom du major Gédouard et prenant de ces mots : «Maître de musique? sous quel nom?» jusqu'à ceux-ci : «La même leçon, donnée...».

Au feuillet suivant (Z), en marge, développement de la théorie de Rousseline sur ce que doit être l'existence d'une femme.

Plus loin, deux passages rayés, modifiant la fin de la scène à partir de la demande en mariage de Rousseline :

CYPRIENNE.

Jamais. J'ai horreur de cet homme.

GLADIEU, à part.

Bien, mon loulou!

ÉTIENNETTE, à Rousseline.

Vous entendez, monsieur...

ROUSSELINE.

J'ai entendu, madame, et je me retire.

Il salue profondément.

À bientôt.

Il va à la porte du fond et l'ouvre. On y aperçoit la tête de l'huissier.

L'HUISSIER, se penchant à l'oreille de Rousseline.

Quels sont vos ordres?

ROUSSELINE.

Saisissez. Vendez.

A part.

Il faut mettre ces gens-là dans un étau.

Il sort. La porte du fond se referme.

ÉTIENNETTE, à Cyprienne.

Tu as bien fait, ma fille, car c'est un monstre. Mais c'est un monstre, et je tremble. Oh! je ferme les yeux pour ne pas voir tout ce qui va crouler sur nous!

Second passage rayé :

ÉTIENNETTE.

Mon enfant...

CYPRIENNE.

Ma mère, vous le savez, j'aime quelqu'un.

ÉTIENNETTE.

Vous entendez, monsieur.

ROUSSELINE, avec un sourire.

Madame, je persiste. Le mariage efface les amourettes.

SCÈNE V. — CYPRIENNE, EDGAR MARC.

Au feuillet *h* ajouté marginal indiquant pour la première fois la résolution d'Edgar de garder, quoi qu'il arrive, le silence sur le secret du major Gédouard.

Au début du feuillet suivant, Cyprienne tutoyait Edgar. Pour préparer les derniers mots de l'acte, Victor Hugo a rayé les deux lignes donnant le tutoiement et, en marge, a prolongé la scène par la petite dispute des amoureux sur les *vous* et les *tu*.

SCÈNE VI. — CYPRIENNE, EDGAR MARC, LE MAJOR GÉDOUARD. Puis ÉTIENNETTE, SCABEAU, LES RECORS.

Légère modification dans le texte à partir du moment où Edgar paie l'huissier :

EDGAR, *pâle, à l'huissier.*

Votre compte?

L'huissier présente à Edgar un papier.

EDGAR, *à part, passant sa main sur son front.*

Oh! j'ai un nuage sur les yeux. Je ne puis lire.

Il tire de sa poche son portefeuille. A l'huissier.

Payez-vous.

L'huissier ouvre et vide le portefeuille, en tire quatre billets de mille francs qu'il déplie, examine les billets et les serre dans sa poche, puis tire de sa bourse sept pièces d'or qu'il dépose sur le piano.

Il vous revient sept napoléons.

En marge de ce passage barré, le texte définitif est écrit.

Les derniers mots de l'acte étaient ceux-ci :

Tu n'étais qu'un ange. Tu es un dieu.

Tout au bas du feuillet (*n*), la date : *19 février.*

Au verso, un passage rayé, et d'ailleurs employé, de la scène IV avec cette seule différence dans la déclaration de Rousseline :

Belle Étiennette, j'aime votre fille.

Sur une page libre précédant le titre du deuxième acte, trois phrases du dialogue des amoureux.

ACTE II. — QUAI DES ORMES.

Pour cet acte, trente feuillets : de A^2 à Z^2, puis de a^2 à g^2.

Après la page de titre et la liste des personnages de l'acte II, un feuillet contenant quatre strophes précédées de cette indication écrite à l'encre rouge :

Commencer l'acte par cette chanson (au lieu de l'autre) chantée par le masque.

Il est donc mort, le doux poëte,
L'ami des bois.
Il dort sous la terre muette.
s'attriste,
Avril s'ennuie, et l'alouette
N'est pas en voix.

Larmes blanches sur la croix noire.
Plus de chansons.
Il riait en nous voyant boire.
C'est à peu près toute l'histoire
Des bons garçons.

céans
Venait-il ici les dimanches?
Je crois que si.
Ô fleur, je sais pour qui tu penches.
Il n'ira plus dans les pervenches.
Saule, je sais pourquoi tes branches
Pleurent ainsi.

L'aubépine à regret bourgeonne.
Hélas, il dort.
L'arbre se tord.
Le vent
La bise est nord.
Le pigeon dit à la pigeonne :
Je te baiserais, ma mignonne,
S'il n'était mort.

Nombreux remaniements dans cet acte.

Dans le haut du feuillet A^2 la date : *21 février.*

Deux feuillets plus loin la même date est répétée, ainsi que la lettre A^2 qui est rayée et près de laquelle est inscrite la lettre C^2; dans cette première version, l'acte commençait par le monologue de Glapieu.

SCÈNE PREMIÈRE. — GLAPIEU. Puis UN INSPECTEUR DE POLICE et UN AFFICHEUR. Puis EDGAR MARC.

Feuillet C^2. — Important ajouté en marge prenant à ces mots : «Bal des Neuf Muses, dit l'Ancien Tripot Sauvage», jusqu'à : «je crois que j'aurais faim si je n'avais pas si froid». De plus, un petit béquet collé sur la tranche donne ce passage : «Dans cette église que j'ai traversée... » jusqu'à : «Je le plains, ce vieillard!»

Aux feuillets D^2, E^2, intercalations, utilisant presque toute la marge, pour le rôle de Glapieu.

SCÈNE II. — M. DE PONTRESME, LE VICOMTE DE LÉAUMONT, puis M. BARUTIN, LE COSTUMIER-HABILLEUR.

Dans cette scène, Victor Hugo a, par inadvertance, fait parler deux fois M. Barutin (qu'il appelle *Rabutin*) avant son entrée en scène.

Passage rayé au feuillet H^2; Barutin entrait avant que M. de Pontresme eût exposé sa théorie sur l'art de perdre au jeu. Son entrée est reportée au feuillet suivant.

Ajouté important tenant toute la marge du feuillet O^2 et continué sur un fragment de papier collé au bas de la page. Ce sont des détails sur la vie et le caractère du baron de Puencarral. Deux feuillets plus loin, nouveau brouillon collé en haut de la marge et mis au net dans la marge même. Cet ajouté a trait à l'opportunité du faux nez indispensable à un magistrat déguisé.

SCÈNE III[1]. — M. DE PONTRESME, M. BARUTIN, CYPRIENNE, MASQUES.

Presque au début de la scène, ajouté dans le rôle de Cyprienne.

SCÈNE IV. — LES MÊMES, GLAPIEU, puis EDGAR MARC.

Intercalations aux feuillets c^2 et d^2, relatant l'intervention du pierrot-médecin et la sortie de M. de Pontresme, sortie qui n'était pas indiquée dans le texte primitif.

A la fin du deuxième acte la date : *27 février.*

ACTE TROISIÈME. — CHEZ LE BARON DE PUENCARRAL.

Vingt-six feuillets pour l'acte III : de A^3 à Z^3 et a^3, b^3.

Deux débuts; la scène s'ouvrait d'abord sur le monologue de Rousseline.

En haut la date : *5 mars.* Victor Hugo s'est contenté de rayer la date et les indications et après avoir ajouté deux nouveaux feuillets : A^3 et B^3, contenant ce qui est relatif à Edgar Marc, il a répété sur le premier de ces deux feuillets la date : *5 mars* et les indications un peu modifiées. Ainsi l'acte commençait le matin :

Au lever du rideau le baron de Puencarral est debout dans le compartiment de droite, accoudé sur un bureau à écrire debout à côté du coffre-fort. Il est entièrement vêtu de noir son chapeau est sur une chaise comme s'il était prêt à sortir.

[1] Par erreur cette scène est indiquée comme étant la deuxième, ce qui amène un retard dans le numérotage des scènes jusqu'à la fin de l'acte.

D'autre part, au feuillet suivant, dans un passage rayé, le baron disait à l'huissier : *Si monsieur Edgar Marc vient ce matin au bureau, qu'on me l'envoie sur-le-champ.*

Dans les indications, quelques mots rayés mentionnaient la présence, à côté du coffre-fort, *d'une haute armoire.* Il était question, dans la scène IV, de cette haute armoire :

> *L'huiſſier ouvre l'armoire; les deux battants laiſſent paſſer un lit tout préparé dont l'extrémité pose à terre sur deux pieds mobiles à charnières. — L'huiſſier arrange le lit.*

Victor Hugo, après avoir renoncé à dissimuler le lit, a biffé cette indication.

SCÈNE PREMIÈRE. — LE BARON DE PUENCARRAL, puis ROUSSELINE, UN HUISSIER DE CHAMBRE.

Presque au début du dialogue entre le baron et Rousseline, on lit ce texte sous les ratures (feuillet D³) :

LE BARON DE PUENCARRAL.

Rouſſeline, mon cher, on dit que je suis bon, vous le savez. Je ne suis pas bon, je suis triſte. Seulement ma triſteſſe vient d'une source si profonde qu'elle me rend indulgent. J'ai eu dans ma vie tout, excepté une chose, et cette chose unique qui me manque eſt la seule que je désire. De là mon tremblement intérieur. Vous ne pouvez pas comprendre ce que je dis là, mais cela me soulage de le dire.

En marge de ce passage rayé, un ajouté dont la plus grande partie est consacrée aux craintes du baron relativement au coffre-fort et à son désir de trouver un «homme-dogue» pour le garder. Au bas du feuillet suivant, ces craintes étaient exprimées ainsi :

Croiriez-vous que je suis préoccupé de la facilité qu'aurait le premier venu de franchir la nuit les murs du jardin, d'escalader ce balcon et d'arriver, en brisant un carreau, dans cette chambre où eſt la caiſſe. Cette inquiétude de financier ne me reſſemble guère, n'eſt-ce-pas? Arrangez cela comme vous voudrez, je l'ai. Trouvez-moi donc quelqu'un, un homme sûr, pour coucher dans cette chambre, à côté du coffre-fort. Et le plus tôt poſſible. Il me faut ici un gardien. Un homme solide ; la probité faite dogue. Je chercherai de mon côté. Cherchez du vôtre. Autre chose. Pendant que j'y suis. Les subalternes chez moi, etc. (Voir page 312.)

Tout ce passage est rayé.

Après ces mots dits par le baron à Rousseline :

En vérité je ne croirai plus personne, si ce n'est vous,

le baron, dans quelques lignes rayées, se défendait de conserver deux qualités dont d'ailleurs il fera preuve dans ce même acte :

Confiant, je l'ai été; indulgent, je l'ai été; je ne le suis plns.

ROUSSELINE, s'inclinant.

Je remercie monsieur le baron de l'exception, et je crois la mériter.

LE BARON DE PUENCARRAL.

Ah! Roußeline, puisque vous voilà, faisons un peu notre ménage. Ce que les affaires ont d'efficace, etc. (Voir page 312.)

SCÈNE V. — GLAPIEU, seul.

Presque au début de cette scène (feuillet V^3), quelques lignes rayées, en marge :

Il y a à Saint-Cloud des filets faits avec le même chanvre que la vieille corde des pendus.

Après les derniers mots de l'acte, quelques lignes au crayon, à peine lisibles, et d'ailleurs rayées, révélaient tout de suite à Glapieu le nom de son adversaire :

LE BARON.

Monsieur Edgar Marc!

GLAPIEU, à part.

Edgar Marc!

Dans un coin, au bas de la page, on lit :

12 mars. Les Travailleurs de la mer paraissent aujourd'hui.

ACTE IV. — AU PALAIS DE JUSTICE.

Daté près du titre : *20 mars.*
Trente-quatre feuillets : de A^1 à Z^1 (manque la lettre O) et de a^1 à $i\text{-}j^1$.
Quelques remaniements sans grande importance dans l'acte IV. Les passages rayés ont été employés.
Au feuillet N^1 (scène IV) petite note entourée, en marge :

26 mars : Un rouge-gorge est sur mon balcon. Le vent du printemps lui hérisse doucement ses petites plumes. Il me regarde. Il chante.

Vers la fin de la scène V, nouvelle note sur le rouge-gorge :

29 mars, 9 heures. Le rouge-gorge est revenu ce matin. Il chante sur le balcon du look-out à côté de moi. Il a une façon d'ouvrir le bec charmante et touchante. À travers mon travail, je l'entends comme une petite âme.

Au dernier feuillet :

Terminé le *29 mars 1866.*
Achevé le dimanche *15 avril.*

La revision du drame avait demandé seize jours de travail.

Après le texte quelques feuillets de brouillon, noms proposés et ébauches de dialogues :

Crochon. — Brugal. — Sanrosso. — Langrepont. — Gambrequin. — Mitregardelle. — Grumontais. — Gambruche. — M. Lebreau. — Galombert. — Adrienne. — Cyprienne. — Cascalmuche. — Lambredaine. — Lestrineau. — Barrastol. — Cannevar. — Briaudorge. — Grachard. — Nicollier. — Buiscollière.

Stupeur et effroi d'Adrienne.

GLADIEU, le doigt sur la bouche.

— Chut! vous êtes jolie. Faites une bonne action.
— Monsieur!
— Ça va aux jolis visages les bonnes actions.
— Monsieur!
— Je commence par vous dire que je ne suis pas Gustave.
— Je le vois bien.
— J'espère que cet aveu me gagnera votre confiance.

À part.

Tu es une bonne fille. Hé bien, tu l'épouseras, ton Gustave, je ne te dis que ça.

— Je suis un bon garçon qu'on ennuie et qui voudrait bien un peu marcher sur les toits.

— Est-ce qu'il y a une saisie? est-ce que c'est ici?

ADRIENNE.

— Non.

Au verso de vers imprimés, ce texte écrit au crayon et rayé. La copie est collée en regard.

— *J'ai payé pour vous les deux tiers de votre étude. J'en suis poßeßeur. Écoutez. Si j'épouse Mlle Zucchimo, je vous abandonne gracieusement les deux tiers payés par moi et vous devenez propriétaire du tout. Donc suivez en tout mes instructions et faites tout ce que je vous dirai. Est-ce entendu?*

— *C'est compris. Je suis votre second.*

Un bras tend 3 billets de 1.000 francs par la fenêtre.

— Trois billets de mille francs à qui sauvera cet homme.

— C'est dit. Plus mon change chez le fripier en face.
— ... Oui.
— Ça va. Brrr! qu'il fait froid.

— Y a-t-il un joueur heureux par là? Allons, un bon mouvement, la compagnie. Il y a un homme qui se noie.

Puis les titres de la copie, qui n'est pas jointe au manuscrit. Sur le premier de ces titres, un changement projeté :

Voir s'il ne convient pas de remplacer ce nom *Roußeline* par *Magaillard.*

NOTES DE L'ÉDITEUR.

HISTORIQUE DE *MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE.*

Contre son habitude, Victor Hugo n'avait parlé de ce drame projeté ni à ses fils, ni à ses deux amis Paul Meurice et Auguste Vacquerie; aucune annonce n'en avait paru sur les couvertures des volumes publiés en exil; il en est question pour la première fois dans une note datée du 1er février 1866 [1] et donnant pour titre primitif : *Cinq cents francs de récompense.* Le 5 février il en écrit les premières lignes, le lendemain 6, *le Soleil* faisait paraître l'entrefilet suivant :

C'est une constante procession de Jersey à Hauteville-house. Tous les directeurs parisiens sont là! Pourquoi?

Victor Hugo a presque terminé deux actes d'un drame moderne!... Moderne? cependant... à soixante-dix ans près.

La scène se passe sous le Directoire, et... un autre jour, nous en dirons davantage.

Autant de lignes, autant d'erreurs.

En feuilletant le carnet de 1866, nous trouvons à la date du 29 mars :

29 mars. — Ce matin jeudi 29 mars à midi, j'ai terminé (non achevé) le drame en quatre actes et en prose commencé le 5 février. Il y a eu entre chaque acte des entr'actes de plusieurs jours. Le drame est intitulé *Mille francs de récompense.*

Le même jour, dans une lettre adressée à Paul Meurice, Victor Hugo précise :

Ce matin, au moment où j'écris la dernière ligne d'un drame commencé le 5 février (en prose), ce n'est pas *Torquemada,* votre douce lettre m'arrive...

Un drame terminé! C'était assez pour éveiller la vigilance de Paul Meurice. Il fait part à Victor Hugo d'une visite fort intéressante et qui semblait devoir donner des résultats :

Lundi, 8 avril [1866].

... Samedi, Marc Fournier [1] est venu chez moi. Il était allé, ce vendredi-là, chez Camille Doucet, lequel s'était prononcé avec énergie contre la rigueur dont le ministère de l'intérieur venait d'user envers vous. L'entretien est venu sur la quarantaine qui arrête la représentation de vos drames. — Il a été absurde de les suspendre, disait Doucet, mais peut-être serait-il dangereux de les reprendre. Là-dessus Fournier a demandé : — Si j'envoyais à la commission d'examen un drame inédit, en vers ou en prose, non signé, comme c'est mon droit, vous le feriez lire, on le trouverait moralement et politiquement sans danger, on me le rendrait, je le jouerais, et, le jour de la première représentation on nommerait comme auteur Victor Hugo, verriez-vous de l'inconvénient à cela? — Vous nous rendriez un grand service, a répondu Doucet, vous rompriez une glace, vous rouvririez une porte qui, fermée, nous gêne; faites cela si vous pouvez.

Fournier, sur cela, est venu me reparler de votre promesse de l'an dernier. Je lui ai communiqué les deux lignes où vous me dites que vous venez d'achever un nouveau drame en prose. Et il m'a envoyé, le jour même, la lettre ci-jointe pour vous. Il fau-

[1] *Torquemada,* Historique, p. 216-217. (Édition de l'Imprimerie Nationale.)

[1] Directeur du théâtre de la Porte Saint-Martin.

drait, en effet, si vous consentez à sa requête, s'y mettre tout de suite et ne pas perdre de temps. Il y aurait des engagements à faire, une époque à fixer. Fournier vous offre novembre ou janvier. (Notez que ce sera l'année de l'Exposition.) Il vous laisse le maître absolu des conditions. Il ne vous demande pas plus le drame en prose que *les Jumeaux,* il vous demande une pièce de vous, voilà tout. Quant à moi, voici mon avis : ou Camille Doucet est sincère, et alors vous reconquérez tout votre répertoire. Ou il se leurre, et alors cette nouvelle persécution vous fait un nouveau triomphe. Aussi suis-je pour qu'on ne biffe pas votre nom de votre manuscrit. Dans tous les cas, vous ne risquez que de gagner. Voyez, réfléchissez, et ayez la bonté de nous répondre le plus tôt possible [1].

*
* *

THÉÂTRE
DE LA
PORTE SAINT-MARTIN.

—

[Avril 1866.]

Monsieur et cher maître,

J'avais depuis fort longtemps l'espérance et le désir d'obtenir de vous une œuvre nouvelle.

M. Vacquerie m'avait autrefois promis d'intervenir auprès de vous en ma faveur, mais la situation difficile du théâtre de la Porte Saint-Martin depuis 1861, situation qui ne m'eût pas permis de vous donner une hospitalité digne de vous, avait fait ajourner ce magnifique projet.

Aujourd'hui le ciel est redevenu serein, et moi, je suis redevenu libre, à la tête d'une entreprise débarrassée de toute dette et appuyée sur une bonne combinaison financière.

Je crois donc le moment venu de reprendre cette grosse affaire, et je profite du voyage que mon ami Paul Meurice fait auprès de vous pour le charger de cette lettre, ainsi que de mes intérêts. Il vous dira lui-même, mieux que moi, non seulement tout le juste orgueil que je ressentirais à être le directeur choisi par vous pour la mise en lumière de l'œuvre presque achevée que vous possédez en portefeuille, mais tous les soins religieux que j'apporterais à ce travail; écoutez-le donc avec bonté, et puisse son éloquence amicale gagner ma cause auprès de vous.

Tous mes respects et toute mon admiration.

MARC FOURNIER.

Nous n'avons pas la réponse de Victor Hugo, mais elle ne dut pas être de nature à satisfaire Marc Fournier qui insista et obtint cette promesse... pour plus tard :

Hauteville-house, 18 avril 1866.

Monsieur et cher confrère,

Votre honorable empressement me touche. J'y sens l'écrivain de talent, en même temps que le directeur-artiste. Je m'empresse de mon côté de vous répondre. Pour que le drame écrit par moi cet hiver [1] pût être joué, il faudrait des conditions de liberté refusées en France à tous, et à moi plus qu'à personne. Je suis donc contraint d'ajourner. Du reste, ce drame est composé pour la représentation et complètement adapté à l'optique scénique. Mais, tout à fait jouable au point de vue de l'art, il l'est moins au point de vue de la censure. J'attends, et mon drame paraîtra le jour où la liberté reviendra.

Si, à cette époque-là, vous voulez bien encore vous souvenir de moi, nous pourrons reprendre cette conversation interrompue. Le théâtre de la Porte Saint-Martin, que vous appelez si gracieusement «mon théâtre», m'est cher, et il n'est pas de scène où je rentrerais avec plus de plaisir.

Recevez, mon cher et honorable confrère, avec l'expression de mon regret *actuel,* l'assurance de ma vive cordialité [2].

A vrai dire, Victor Hugo n'était pas disposé à mettre au jour ce nouveau drame; à Auguste Vacquerie qui lui écrivait : «Et vous avez fait un nouveau drame! Nous vous forcerons bien de le

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

[1] Une note publiée dans la Correspondance indique à tort *Torquemada,* écrit en 1869.

[2] *Correspondance.*

publier!» il répondait par cette lettre inédite :

...Non, même malgré votre cordiale et douce insistance, je ne publierai pas ce drame. Je l'ai fait pour me délivrer de l'obsession d'une idée; mais je n'ai plus beaucoup de temps devant moi, publier un livre me prend autant de temps et me donne plus de peine que d'en faire un. (Et jugez de ce que je deviendrais si je ne vous avais pas!) Il vaut mieux employer les quelques années qui me restent à compléter mon œuvre qu'à publier mes manuscrits. Leur heure viendra plus tard.

Il nous a paru que l'heure était venue.

Le testament de Victor Hugo nous faisait d'ailleurs un devoir de publier tous les manuscrits inédits qu'il laissait et nous n'avions pas le droit de priver les lecteurs de cette édition d'un drame de Victor Hugo.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

IMPRIMERIE NATIONALE.

qu'est-ce que je fais là ? ma tenue man-
que de respectabilité. Dilemme : si je
m'en retourne par où je suis venu, je suis
pris. Si je reste, je suis pris. Pour
bien posée, la question est bien posée.
[redacted]. mais que faire ? (il regarde
la fenêtre) comme c'est drôle les oiseaux !
ça se moque de tout. [redacted]
[redacted] voler, quel
[redacted] de mot ! il a deux sens. l'un signifie
liberté, l'autre signifie prison [redacted]
les oiseaux ! [redacted] quel chef
d'œuvre. c'est ça qui est toujours en
rupture de ban. (rêvant) ah ! ils ont
le chat ! moi j'ai [redacted] monsieur
Delavau. — ([redacted]

[redacted] Anglès ! c'est Monsieur Delavau.
[redacted] monsieur Anglès. Bah !
[redacted] puisqu'on a Delavau, je m'y
[redacted] donc au moins celui là !
[redacted] autant [redacted] ce
préfet de police là qu'un autre.
[redacted] que changer
[redacted] change que de défaut ! — Eh bien
[redacted]
[redacted] préfet de police ? [redacted] nous avions eu tant
peine à [redacted] l'autre ! l'autre n'était que [redacted]
[redacted] d'être Tracassier. C'était Monsieur Anglès, c'est monsieur
Delavau. [redacted] je n'aime pas les nouveaux
visages. [redacted] mon parti de Monsieur Anglès. Allons, maintenant
[redacted] à Delavau, [redacted] le garde donc au moins celui-là ! Puisqu'on [redacted]

Fac-similé du Manuscrit de *Mille francs de récompense*. (Acte I. — Voir page 215.)

Cyprienne

[redacted] Vous avez sauvé Edgar. Quand vous voudrez, demandez-moi ma vie, vous l'aurez.

~~Glapieu~~

Gardez-la pour lui.

Cyprienne

O Dieu, bénissez cet homme.

Glapieu

J'ai un froid ! Hé, le marchand d'habits galons !

[redacted]

Cyprienne

[redacted]

Vous êtes notre bon ange.

[redacted] Glapieu

[redacted] Votre bon diable, tout au plus. je sers dans les irréguliers. (il lui fait signe de s'en aller. Cyprienne sort. le fripier paraît) — Vite, bon feu, et habillez-moi. un costume [redacted] d'honnête homme.

Zephirs du bon Dieu

27 février

Fac-similé du Manuscrit de *Mille francs de récompense*. (Acte II. — Voir page 307.)

PLANS ET PROJETS

PLANS ET PROJETS.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Nous publions ces *Plans et projets* dans l'ordre chronologique, en commençant par *Athélie* (1817), puis en les sériant par période de dix ans. Ces fragments, prose ou vers, et quelquefois prose et vers mêlés, sont rarement datés; heureusement Victor Hugo écrivait sur tout ce qui lui tombait sous la main : faire-part, convocations, factures, bandes et marges de journaux, enveloppes, couvertures des livres qu'on lui envoyait (quelquefois le livre lui-même), pages restées libres ou verso des lettres qu'on lui adressait à ses domiciles successifs (de 1825 à 1851 il en a changé cinq fois), autant d'indications pour nous aider dans notre classement. Quand ces indications manquaient, nous avons dû fixer une date approximative d'après l'écriture.

Nous faisons pourtant toutes réserves sur ce point; il suffit en effet d'une plume très finement taillée (Victor Hugo ne se servait que de plumes d'oie) pour rendre l'écriture, en 1860-1862, aussi menue que celle de 1850; de même, une plume usagée pouvait, en 1855, écraser les lettres et donner l'impression de lignes tracées en 1872-1874. Un exemple, pris dans le manuscrit : *Odes et Ballades,* montre la difficulté d'assigner une date précise : l'écriture de l'ode sur le *Rétablissement de la statue de Henri IV* n'a aucun rapport avec celle de l'ode intitulée; *Premier soupir :* toutes deux sont de 1819.

Au reste, nous avons donné, dans le texte et à l'album de gravures, des fac-similés qui mettront le lecteur à même de comparer et de contrôler les dates.

Il n'y a pas de manuscrit constitué de *Plans et Projets;* les nombreux fragments qui composent cette partie du volume proviennent les uns d'une plaquette classée sous le titre : *Plans et Projets,* ce sont les plus anciennes ébauches; les autres, d'un cahier intitulé par Victor Hugo lui-même : *Feuilles paginées;* d'autres sont extraits du manuscrit des *Quatre Vents de l'Esprit,* des carnets de Victor Hugo; enfin, nous avons repris dans le Reliquat du *Théâtre en Liberté* les ébauches et dialogues que nous avions été contraint

IMPRIMERIE NATIONALE.

de laisser inédits lors de la publication, dans cette édition, du *Théâtre en Liberté,* ce volume dépassant déjà les proportions des volumes précédents.

Faute de pouvoir donner une description uniforme de *Plans et Projets,* nous nous contenterons de mentionner sous chaque fragment sa date, ses particularités et son origine; ceux qui ne portent pas d'indication d'origine appartiennent, et c'est le plus grand nombre, au Reliquat du *Théâtre en Liberté.*

Presque toutes ces ébauches portent le mot *Comédie,* nous l'indiquons ici une fois pour toutes.

M. Spoelberch de Lovenjoul, en donnant, dans ses *Lundis d'un chercheur,* la liste des projets littéraires de Théophile Gautier, écrit : «combien serait précieux un document de ce genre relatif à Molière, à Corneille ou à Racine». Nous ajoutons : et à Victor Hugo. Nous donnons les plans et projets inédits se rapportant au théâtre; on trouvera dans les derniers volumes de prose et de vers les projets de poésie et de romans.

ATHÉLIE

OU

LES SCANDINAVES.

C'est sur un petit cahier de vingt-sept pages remplies au recto et au verso que sont rédigés les deux premiers actes et le plan d'*Athélie*. Cinq actes étaient prévus; Victor Hugo s'est arrêté après le deuxième. En regard de la liste des personnages, une note au crayon :

M. Ader [1] est invité à faire, s'il a le temps, quelques notes en marge. Ses corrections feront le plus grand plaisir à son ami

V. M. H.

Chaque page porte le nombre des vers qu'elle contient et après chaque acte le total est inscrit; 1er acte, 426; 2e acte, 302.

Dans la marge de la page 6, cette tête finement dessinée au crayon :

[1] Ader était un des collaborateurs d'Abel Hugo pour le *Traité du Mélodrame*. (*Note de l'Éditeur.*)

Athélie

ou

Les Scandinaves.

Tragédie

en cinq actes et en vers.

Par

Victor Marie Hugo.

1817

Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo
en tête du manuscrit d'*Athélie*.

ATHÉLIE.

PERSONNAGES.

ATHELIE, reine de Scandinavie.
ALTHUR, guerrier de sang royal, amant d'Athélie.
MORLER, ennemi d'Althur.
ÉNIRLA, confidente d'Athélie.
NYSCAR, barde, ami d'Althur et son écuyer.
THÉROR, confident de Morler.
LE GRAND-PRÊTRE D'ODIN.
GUERRIERS, BARDES, PRÊTRES.
PEUPLE.

La scène se passe au bois sacré de Tornstan, dans l'intérieur du temple d'Odin. — On voit à gauche du tableau un tombeau de marbre noir portant le nom de *Duncar;* dans le fond est l'autel qu'un voile peut couvrir au besoin.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. — ALTHUR, NYSCAR.

ALTHUR.

Enfin, Nyscar, je puis aimer sans me contraindre,
Tu me vois plus heureux que je ne fus à plaindre,
Le ciel, touché des maux que j'ai su supporter,
Me fait chérir le jour qu'il me fit détester;
Il me donne Athélie; Athélie elle-même
Se donne, sans murmure, à ton maître qu'elle aime,
Et je sens, grâce aux dieux, succéder dans mon cœur
Les transports de la joie à ceux de la douleur.

NYSCAR.

Seigneur, que j'aime à voir sur ce noble visage
D'un sort moins rigoureux briller l'heureux présage!
Ce jour, qui semble enfin couronner votre foi,
Ce jour si doux pour vous ne l'est pas moins pour moi.
Mais, seigneur, pardonnez si mon âme inquiète
Ose élever vers vous une voix indiscrète...

ALTHUR.

Parle.

NYSCAR.

Quand je vous vis, pour la première fois,
Dans nos climats glacés gémir de vos exploits;
Quand je vous vis, errant, rongé par la tristesse,
Chercher partout la mort qui vous fuyait sans cesse;
Malheureux avec vous de vos propres malheurs,
Je pleurai, sans savoir sur qui coulaient mes pleurs;
Je jurai de vous suivre; et, vous prenant pour maître,
Je plaignis en secret vos maux sans les connaître.
Dès lors, dans les hasards accompagnant vos pas,
Près de vous mille fois j'affrontai le trépas;
Souvent, de vos douleurs voyant la violence,
Seigneur, j'en respectais le farouche silence,
Mon amitié tremblait, en voulant l'éclaircir,
D'aigrir votre malheur au lieu de l'adoucir;
Mais quand, dans ce beau jour, la reine qui vous aime,
En vous donnant sa main, vous donne un diadème,
De grâce, dans mon sein épanchez vos revers;
On aime à raconter les maux qu'on a soufferts.

ALTHUR.

J'y consens. Oui, Nyscar, je veux à ta prière
Répandre dans ton cœur mon âme tout entière;
En connaissant quel fut l'excès de mon malheur,
Tu verras mieux quel est l'excès de mon bonheur.

Lui montrant le tombeau.

Vois ce tombeau : là dort un prince magnanime
Qui vécut mon rival et mourut ma victime;
Mais ce bras, qu'en son flanc ma rage osa plonger,
Ce bras qui l'immola va du moins le venger.

NYSCAR.

Quoi! seigneur! quoi! c'est vous qui ravîtes la vie
À Duncar, roi si cher à la Scandinavie!
Qu'entends-je? c'est par vous qu'il se vit égorger!...

ALTHUR.

Écoute-moi, Nyscar, avant de me juger.
Athélie eut mes vœux dès l'âge le plus tendre;
Sa main m'était promise et j'osais y prétendre;
Mais Régner, abusant du suprême paternel pouvoir,

À la reconnaissance immola notre espoir;
Duncar avait sauvé sa couronne et sa fille,
Et Régner, à ce prix, l'unit à sa famille,
Lui donna mon amante à ses derniers moments,
Et voulut qu'Athélie oubliât nos serments.
L'infortunée, hélas! trop soumise à son père,
Du vieillard expirant respecta la prière;
Elle obéit... peins-toi, s'il se peut, ma fureur!
Je pris l'amour, le monde et moi-même en horreur;
Nourri de fiel amer, rongé de jalousie,
Le désespoir changea ma flamme en frénésie...
Enfin, lassé de voir ces lieux jadis si chers
Pleins du bonheur d'un autre et pleins de mes revers,
Je m'enfuis, je volai vers vos sombres contrées,
Je demandai la mort aux monts hyperborées;
Mais cette main, partout où je portais mes pas,
Ne trouva que la gloire en cherchant le trépas;
Plus j'exposai le cours d'une vie importune,
Plus l'éclat d'un vain nom accrut mon infortune;
Au sein de mes exploits mon impuissant courroux
Ne voyait qu'Athélie aux bras d'un autre époux.
Te le dirai-je, ami? sans même le connaître,
J'abhorrais ce Duncar, plus grand que moi peut-être;
Mille fois, n'écoutant que l'excès des douleurs,
Sur son front odieux j'appelai mes malheurs
Et mille fois mon cœur, d'un forfait incapable,
Pour pouvoir le punir le souhaita coupable.
Un monstre, que j'aimais autant que je le hais,
Par son feint dévoûment servit trop mes souhaits,
Ce monstre, c'est Morler; parmi ses fiers ancêtres,
Jamais, jusques à lui, l'on ne compta de traîtres;
Dès l'enfance à ce titre à tous mes jeux admis,
Il me devint plus cher que mes plus chers amis;
Le lâche, à la couronne aspirant en silence,
Sut, pour mieux me trahir, gagner ma confiance.
Lorsque je m'exilai, par des courriers secrets,
En paraissant me plaindre il nourrit mes regrets;
Mon cœur à ses conseils se livra sans rien craindre,
Et je crus mon rival tel qu'il sut me le peindre :
Je ne vis en Duncar qu'un despote jaloux,
Le tyran d'Athélie et non pas son époux.
Dès lors je n'écoutai que Morler et ma rage,
La vengeance enflamma mon aveugle courage,
Et, sur la foi d'un traître assassin sans remord,

Pour punir un héros, j'osai jurer sa mort.
À ces affreux desseins livrant mon âme aigrie,
Je revins inconnu dans ma triste patrie,
Et, seul, dans ces forêts nourrissant mon courroux,
J'attendis que le roi vînt s'offrir à mes coups.
Un jour (ce souvenir me fait frémir encore),
Je rencontre en ces lieux le rival que j'abhorre;
Il était seul, sa suite, à travers les forêts,
Lançait un ours horrible échappé de ses rêts.
Je le vois, je m'élance, et, bouillant de colère :
« Tyran, ta mort enfin va donc me satisfaire,
« Il faut combattre, songe à tes forfaits passés,
« Monstre, je suis Althur, ce nom t'en dit assez! »
À ce discours vers lui je vole sans l'entendre,
Mon aveugle fureur le force à se défendre,
Et bientôt cette main, ô remords déchirant!
Sur la poudre à mes pieds le renverse expirant...

NYSCAR.

Grands dieux!

ALTHUR.

Laissant son corps étendu sur l'arène,
Je volais annoncer son trépas à la reine;
Quand tout à coup Morler, s'élançant sur mes pas,
Voit, reconnaît quel sang vient de verser mon bras :
« Quoi! lorsque votre haine est à peine assouvie,
« Aux soldats du tyran vous livrez votre vie!
« Dit-il, où courez-vous? Ah! seigneur, sans secours,
« De votre amante au moins n'exposez pas les jours!
« Arrêtez! croyez-en mon amitié fidèle,
« Du soin de vous servir fiez-vous à mon zèle,
« Regagnez vos déserts sans tarder plus longtemps,
« Vous reviendrez, seigneur, quand il en sera temps. »
À ces mots, m'effrayant du danger de la reine,
Malgré mes vains efforts le perfide m'entraîne,
Et je regagne enfin ces sauvages climats
Où vers moi, cher Nyscar, le sort guida tes pas.
Là du moins je trouvai, loin de la flatterie,
Ce que je n'avais pu trouver dans ma patrie,
J'y connus un ami qui, si j'en crois mon cœur,
Ne me trahira pas!...

NYSCAR.

Que dites-vous, seigneur!
S'il ne faut que cela pour vous prouver mon zèle,
Prenez mon sang; Nyscar sera toujours fidèle!
Quels que soient les dangers qu'il me faille courir,
Vous verrez si pour vous je craindrai de mourir!

ALTHUR.

Arrête! les vertus que tu me fais paraître
Ne sauraient, je le sais, orner l'âme d'un traître;
Pardonne un doute injuste à ce cœur ulcéré,
Ce cœur trop confiant
À ce cœur malheureux qu'un lâche a déchiré.
Apprends quel est Morler, vois quel fardeau m'opprime,
Connais tout mon malheur et connais tout son crime.
Dix fois dans mon exil, l'astre pâle des nuits,
En commençant son cours, avait vu mes ennuis,
Depuis que de Morler la perfide prudence
Enchaînait dans ces lieux ma juste impatience.
Ses messagers secrets, m'arrêtant chaque jour,
Irritaient mon espoir sans hâter mon retour,
Et moi, pensant gémir d'un retard nécessaire,
Quand il me trahissait, je le croyais sincère.
Enfin un bruit douteux, parvenu jusqu'à moi,
Me fit craindre Morler et soupçonner sa foi;
Je sus qu'après sa mort la reine désolée
Avait fait à Duncar bâtir un mausolée,
Je sus qu'elle voulait, seule et livrée au deuil,
Durant deux ans entiers pleurer sur son cercueil,
Et qu'elle avait juré d'immoler le perfide
Qui trempa dans son sang un glaive parricide.
Bientôt de ces récits ne pouvant plus douter,
Je ne vis en Morler qu'un monstre à redouter,
À travers l'amitié qu'il me faisait paraître
J'entrevis ses desseins et reconnus un traître,
Et, trop sûr qu'Athélie avait pleuré sa mort [1],
Je plaignis mon rival et j'enviai son sort;
Dès lors plus de repos, dans la douleur plongée,
D'un sombre repentir mon âme fut rongée;
J'errai dans cent climats, et mon cœur abattu

[1] En regard cette observation, qui est sans doute d'Ader : *De qui?* (*Note de l'Éditeur.*)

Entre mille projets balança combattu;
Tantôt, dans les combats, poursuivi par mon crime,
Je cherchais en mourant à venger ma victime;
D'autres fois, furieux, je voulais de ce bras
Frapper le faux ami qui causa son trépas,
Et, tirant de son sein l'épée encor fumante,
M'immoler sur son corps aux yeux de mon amante...
Vains projets! Dans ces champs où j'appelais la mort,
Je trouvais des honneurs sans perdre le remord.
Enfin, Nyscar, j'allais contenter mon envie,
J'allais finir mes maux en terminant ma vie,
Quand un bonheur, qu'hélas! j'étais loin de prévoir,
Vint me rendre soudain le repos et l'espoir...

NYSCAR.

Quoi!

ALTHUR.

J'appris que du deuil voyant finir l'année,
À de nouveaux liens par son rang condamnée,
La reine, dédaignant cent monarques jaloux,
Leur avait déclaré me choisir pour époux.
J'ai su depuis, Nyscar, que Morler, que ce traître
Avait semé le bruit du trépas de ton maître,
Et qu'ainsi mon amante, en me proclamant roi,
M'avait dans le tombeau voulu garder sa foi.
À ce rapport, j'oublie et Morler et mon crime[1],
Mon âme ne sent plus le fardeau qui l'opprime
Et, rempli seulement des soins de mon amour,
Vers ces lieux fortunés je presse mon retour;
Hier la reine, à la fois étonnée et ravie,
A revu cet amant qu'elle croyait sans vie,
me livrant et son cœur et sa main,
Et ce jour, à mes feux abandonnant sa main,
Doit allumer pour nous les flambeaux de l'hymen.

NYSCAR.

Je le vois trop, seigneur, l'amour cache à votre âme
Est-ce Althur qui me parle? Ah! que viens-je d'entendre?
Le crime d'un hymen trop doux à votre flamme,
Seigneur, à ce discours j'étais loin de m'attendre,
La reine a votre amour, mais, sans honte, irez-vous
Lui tendre cette main qui perça son époux?

[1] En regard de ce vers, la date : *1er septembre 1817*. (*Note de l'Éditeur.*)

Irez-vous, peu content de son sang qui vous souille,
De ce héros en dot mendier la dépouille?
Ô ciel!... Non, bannissez un amour odieux,
Restez digne de vous, n'outragez pas les dieux!...
Je vais trop loin, seigneur, mais ma rudesse austère,
Pardonnez, dans les cours n'apprit point à se taire.

ALTHUR.

Va, ta noble franchise est loin de m'irriter,
Mais entends ma défense, ami, sans m'arrêter;
Tu veux donc qu'insensible à l'amour qui m'entraîne,
Teint du sang de Duncar, je renonce à la reine;
Eh quoi? ne sais-tu pas qui causa son trépas?
Mais un traître a plongé mon glaive dans son sang,
Ce cœur est innocent de l'erreur de mon bras.
Des erreurs de mon bras ce cœur est innocent;
Morler creusa sous moi cet effroyable abîme,
C'est lui seul que le ciel doit punir de mon crime.
En s'unissant à moi par d'éternels liens,
La reine unit encor ses intérêts aux miens,
Morler mourra, son sang, agréable hécatombe,
De Duncar satisfait arrosera la tombe,
Et je veux, de l'hymen allumant les flambeaux,
N'y marcher qu'en foulant son cadavre en lambeaux!...
Il est absent, dit-on, mais si cette journée
Ne voit point son trépas sceller mon hyménée,
Dans le gouffre de mort voulût-il m'échapper,
Va, ma fureur saura toujours où le frapper!
On vient... Que ces desseins que je n'ai pu te taire
Restent ensevelis dans l'ombre du mystère.
À la reine surtout cache cet entretien,
C'est de là que dépend son bonheur et le mien!
Mais c'est elle, Nyscar, le jour est loin encore,
Quel soin dans ces parvis l'amène avant l'aurore?...

SCÈNE II. — ATHÉLIE, ÉNIRLA, ALTHUR, NYSCAR.

ATHÉLIE, à Énirla.

Viens!...
À part.
Ciel! que vois-je?... Althur!...

ALTHUR.

Ô reine, qu'il m'est doux,
Ce jour tant désiré qui va m'unir à vous!

Naguère, dans mon cœur en traits de feu tracée,
Votre image si chère attristait ma pensée,
Mais aujourd'hui qu'enfin vous couronnez ma foi,
Que j'aime en vous voyant à vous revoir à moi!
Ah! quand de vos attraits mon âme était remplie,
Quand ce cœur frémissait au seul nom d'Athélie,
Parlez, reine, pour prix de cet amour si pur,
Songiez-vous quelquefois au malheureux Althur?
Sur mes destins amers versant de douces larmes,
Ai-je été quelquefois nommé dans vos alarmes?
Et, lorsque dans ces lieux je songe à vos appas,
Mon souvenir du moins y suivit-il vos pas?

ATHÉLIE, troublée.

Oui, prince, avant le jour je venais dans son temple
Prier pour notre hymen Odin qui nous contemple,
Et, quand vous m'offensez par vos doutes jaloux,
L'invoquer pour moi-même en l'invoquant pour vous.

ALTHUR.

Ô reine! ô noble amour dont je suis trop indigne!
Pardonnez à ma flamme un doute qui m'indigne,
Ce cœur, longtemps brisé par le poids des malheurs,
N'avait su jusqu'ici que plaindre ses douleurs,
Et quand des dieux pour lui la bonté se déploie,
À peine, en son bonheur, peut-il croire à sa joie!
Chère amante, souffrez que votre heureux époux
Vole hâter l'instant de cet hymen si doux;
Je vous quitte.

Il sort avec Nyscar.

SCÈNE III. — ATHÉLIE, ÉNIRLA.

ÉNIRLA.

À vos yeux il découvre son âme...
Vous soupirez, que vois-je? et vous pleurez, madame!...
Quoi! lorsque votre amant, pour cet hymen si beau,
Semble à vos vœux renaître et sortir du tombeau;
Quand vous voyez pour vous sa tendresse empressée,
De quels chagrins nouveaux êtes-vous oppressée?
Il vous aime...

ATHÉLIE.

Énirla, que ne m'aime-t-il pas!
Que ne le vois-je encor dans l'ombre du trépas!
Mes regrets innocents du moins auraient des charmes,
Et je m'applaudirais de répandre des larmes;
Mais, peut-être, aujourd'hui, triste excès des douleurs!
Je suis coupable, hélas! quand je verse des pleurs!

ÉNIRLA.

Madame, un tel discours a lieu de me surprendre,
Pour la première fois je ne puis vous comprendre;
Hier, transportée encor d'un retour imprévu,
Vous croyiez au bonheur après l'avoir revu,
Tout change en une nuit, le destin vous opprime,
Vous pleurez, et vos pleurs, dites-vous, sont un crime.

ATHÉLIE.

Écoute... un jour affreux commence à m'éclairer...
Sort cruel, que ce cœur n'a-t-il pu t'ignorer!
Énirla, de Duncar tu sais la mort funeste;
Longtemps j'en accusai la colère céleste,
Heureuse erreur!... tu sais que son corps tout sanglant
Fut trouvé dans ces bois, le glaive dans le flanc,
Tu sais que, lui vouant un respect légitime,
Veuve, je lui donnai les larmes de l'estime,
Et que je lui jurai d'immoler de ma main
L'odieux meurtrier qui lui perça le sein.
En vain, un an entier, pour honorer sa cendre,
Je fis chercher quel sang mon bras devait répandre;
Ce gouffre, que les dieux semblaient vouloir couvrir,
De lui-même à mes yeux vient enfin de s'ouvrir...
J'ai vu, prête à sceller un coupable hyménée,
Tressaillir de Duncar la tombe profanée,
J'en ai vu s'élever mon époux et mon roi,
Ses cris accusateurs sont venus jusqu'à moi...
Je connais l'assassin, hélas! et je balance,
Énirla!... c'est Althur qu'exige sa vengeance!

ÉNIRLA.

Quoi! celui que voilait un avenir obscur,
L'auteur d'un tel forfait, madame, c'est Althur?
Que dites-vous? Ô ciel!

ATHÉLIE.

La vérité cruelle;
C'est pour te l'annoncer qu'en ces lieux je t'appelle.
Dans ton sein, Énirla, dès longtemps je gémis,
Viens, connais tous mes maux, connais-les, et frémis!
Des erreurs de l'espoir mon âme était bercée,
Quand Duncar cette nuit s'offrit à ma pensée,
Et je vins, du tribut des pleurs que je lui dois,
Honorer son tombeau pour la dernière fois.
Les noirs pressentiments dont j'étais pénétrée,
De ces lieux en secret me défendaient l'entrée;
J'avance : les autels me semblaient teints de sang,
Leur dieu fixait sur moi son regard menaçant,
Et la pâle lueur des sépulcrales torches
D'un feu sombre et tremblant rougissait ces vieux porches.
Sur ces tristes degrés je m'élance à genoux,
J'invoque en gémissant l'ombre de mon époux;
Soudain... à cette image, Énirla, je frissonne!
D'un sourd gémissement tout le temple résonne,
Et, glaçant de terreur mon cœur épouvanté,
Sort du fond du tombeau Duncar ensanglanté...
Un bleuâtre rayon luit sur sa chevelure,
Il découvre à ma vue une large blessure,
Pâle, après lui traînant son funèbre linceul,
Du sépulcre entr'ouvert il a franchi le seuil,
Sur moi, sur sa blessure, il jette un œil farouche,
Et le nom seul d'Althur échappe de sa bouche!...

ÉNIRLA.

Dieux!

ATHÉLIE.

À ce mot fatal il rentre dans la nuit,
Et le marbre sur lui se referme à grand bruit.
Tout s'apaise; moi seule, égarée, expirante,
De ces lieux pleins d'effroi je m'éloigne mourante,
Et j'y reviens, hélas! t'exprimer ma terreur
Et les affreux soupçons qui me glacent d'horreur.
Tu le vois, pour m'ouvrir cet effrayant mystère,
Le grand cercueil lui-même a cessé de se taire;
Du sang de mon époux j'entends encor les cris,
Au fond de son tombeau mes serments sont écrits;

Dis, que faire, Énirla? C'est ta voix consolante
Qui, seule, peut guider ma vertu chancelante.

ÉNIRLA.

Quoi! pour calmer Duncar n'est-ce donc point assez
De tant de vos beaux jours dans la douleur passés?
Est-ce trop peu d'avoir si longtemps dans les larmes,
Près de sa cendre injuste, enseveli vos charmes?
Faut-il de plus, faut-il, quand un astre plus doux,
Malgré tant de malheurs, va luire enfin sur vous,
Abjurant tous les biens qu'il vous promet encore,
Fuir sa lumière aimable à peine à son aurore?
Faut-il, en des instants prompts à s'évanouir,
Repousser le bonheur avant que d'en jouir?
Obéirez-vous donc au serment qui vous lie?
Althur périra-t-il de la main d'Athélie?
Lui-même, le premier n'eut-il pas vos serments?
Vous les avez rompus, qu'importaient ses tourments?...
Une seconde fois n'osez-vous les enfreindre?
Si Duncar en gémit, bornez-vous à le plaindre...
Et sur son vain tombeau, ne tranchez pas les jours
D'un héros, digne objet de vos premiers amours;
Il vous aimait, madame, avant cet hyménée
Où vous mena Duncar, en triomphe traînée!...

ATHÉLIE.

Arrête! de Duncar respecte le cercueil,
Tu parles, sur sa cendre, à son épouse en deuil;
Tes injustes discours outragent sa mémoire,
Faut-il te rappeler ses bienfaits et sa gloire?
Dans ces murs embrasés il me sauva le jour,
À mon père il rendit sa couronne et sa cour;
Et quand Régner mourant voulut, pour récompense,
De sa fille avec lui cimenter l'alliance,
Par l'hymen d'un soldat craignant de m'abaisser,
À recevoir ma main il fallut le forcer.
Dès lors, sans pénétrer ma douleur solitaire,
Il vécut avec moi moins en époux qu'en père;
Quand un coup imprévu vint soudain me ravir
Cet époux, que mon cœur se plaisait à servir...
Faut-il qu'en m'enlevant un roi que je révère,
Un tel coup soit porté d'une main aussi chère?
Pour le voir criminel, fallait-il le revoir?...

Je le sens trop; l'amour doit céder au devoir,
Je n'en puis plus douter; mon amant est coupable,
Son crime est grand, hélas!

ÉNIRLA, l'interrompant.

Mais il est pardonnable;
Savez-vous ce que peut sur un cœur enflammé
L'horreur d'être trahi quand on a tant aimé,
Des nuits de désespoir la funeste insomnie,
Et, peut-être encor plus, la sombre calomnie?
Qui vous dit qu'en perçant un rival abhorré,
De perfides conseils ne l'ont point égaré?
Qui vous dit même, enfin, qu'il ait commis ce crime?
Qui vous dit que Duncar ait été sa victime?
Si ce nom, si ce bras qu'il portait sur son sein
Indiquaient son vengeur et non son assassin?...
Madame, au nom des dieux, tandis qu'Althur l'ignore,
Craignez le repentir, ne hâtez rien encore,
Interrogez Duncar une seconde fois,
Et voyez si son ombre entendra votre voix.

ATHÉLIE.

Que ton zèle est habile à tromper ma souffrance!
Se pourrait-il, ô ciel! trop flatteuse espérance!
Crois-tu ce que tu dis? Dois-je le croire?... Hélas!
Voyons si mon époux ne nous condamne pas.
Laisse-moi.

Énirla sort.

SCÈNE IV. — ATHÉLIE, seule, à genoux devant le tombeau.

Noble époux, grande ombre que j'honore,
Écoute ces accents, c'est ma voix qui t'implore,
Écoute-moi, d'un mot tu peux tarir mes pleurs,
Viens me rendre la joie ou combler mes malheurs...
Tombeau qui m'as parlé, daigne aussi me répondre...
Qu'entends-je? Quelle horreur vient soudain me confondre?
Ne vois-je pas, ô dieux! cette urne tressaillir?
Arrête, spectre affreux!... je me sens défaillir...
Mais non, je m'abusais; dans cette vaste enceinte
Tout repose, tout dort, rien n'éveille ma crainte...
Ô Duncar! ce silence est bien doux à mon cœur,

Quand tu nommais Althur, tu nommais ton vengeur,
Je le sens, je le vois....Ah! si cet hyménée
Pouvait calmer enfin ta cendre infortunée!...

Pendant ce monologue, Althur s'avance sur le théâtre et la voit à genoux devant le tombeau.

SCÈNE V. — ATHÉLIE, ALTHUR.

ALTHUR, à part.

Que vois-je, ô ciel?

ATHÉLIE, se levant.

Seigneur, je venais à genoux
Consoler un héros et l'invoquer pour nous...
Hélas! puisse bientôt sa grande ombre outragée,
Quand nous serons heureux, se voir aussi vengée!

ALTHUR, à part.

Que dit-elle? grands dieux!

Haut.

Reine, n'en doutez pas;
Le soin de sa vengeance est remis à mon bras,
Je connais le coupable, et dans ce jour propice
Vous verrez ce vil sang couler en sacrifice.
Adieu.

SCÈNE VI. — ATHÉLIE, ÉNIRLA.

ATHÉLIE.

Ce faible cœur, de soupçons déchiré,
Ce cœur tendre, Énirla, s'est enfin rassuré.
Grâce à toi, ce mystère à mes yeux se découvre,
Un avenir riant à mes regards se rouvre,
Cet amant trop chéri qu'accusait mon effroi
Althur, que mes soupçons accusaient malgré moi,
Althur est innocent du meurtre de mon roi,
Lui-même (d'un mensonge Althur est incapable)
Lui-même, il m'a promis de punir le coupable,
Et ce jour, que les dieux marquaient de leur courroux,
Va couronner ma flamme et venger mon époux.
J'y songe en frémissant, quand mon bonheur s'apprête,
Sans toi, que de malheurs j'appelais sur ma tête!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Au lieu des feux d'hymen et de ses doux transports,
J'allais vouer ma vie à de tardifs remords.
Et...

ÉNIRLA.

C'est trop; bannissez ces funestes pensées,
Reine, de votre cœur qu'elles soient effacées.
Il en est temps; d'un peuple, avide de vous voir,
Venez combler la joie et confirmer l'espoir.

FIN DU PREMIER ACTE.

---

14 septembre 1817.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE. — ALTHUR, seul.

Grâce au ciel! le malheur cesse de me poursuivre,
Mon cœur s'ouvre à l'espoir, je commence à revivre.
Toi qui fus si longtemps l'obstacle de mes feux,
Doux hymen, aujourd'hui tu couronnes mes vœux!...
Mais que dis-je? des morts laissons en paix la cendre,
Respectons ces tombeaux qui peuvent nous entendre,
Duncar! ô ma victime! au fond de ce cercueil,
Loin des palais d'Odin tu gémis dans le deuil,
Tu pleures loin des cieux! mais ton ombre affligée
N'y saurait être admise avant d'être vengée.
Tu le seras : Duncar, cesse de t'indigner
Et de me voir heureux et de me voir régner,
Cet hymen fortuné, qui te semble profane,
Punira l'assassin que son crime condamne.
Il m'aveugla, sa mort va te rendre au bonheur,
Trop longtemps aveuglé, je te rends au bonheur,
Je fus ton meurtrier, je deviens ton vengeur,
Je le jure; oui, bientôt, les ombres de nos braves
Te verront dépouiller les terrestres entraves,
Et, dans les coupes d'or, plein de l'éternité,
Boire à longs traits la joie et l'immortalité!
Console-toi, grande ombre, et jette un œil propice
Sur cet hymen, qui seul peut finir ton supplice,

Ce Morler, qui guida mon glaive dans ton flanc,
Va bientôt sur ta tombe expirer tout sanglant;
Le perfide est absent; mais nos chefs intrépides
Hâtent, pour le saisir, leurs escadrons rapides,
Et sa mort, digne prix de ses nombreux forfaits,
Va sceller mon bonheur et te rendre à la paix.

SCÈNE II. — ALTHUR, MORLER.

MORLER, à part.

Althur ici! Que vois-je? Ah! je le sens encore,
Ce sont là de vos coups, dieux cruels que j'abhorre!
Vous m'arrachez ce trône où tendaient mes souhaits;
Me haïssez-vous donc autant que je vous hais?

ALTHUR.

Qui s'avance en ces lieux? Dieux! Morler! frémis, traître!
Va, le masque est tombé, reconnais-tu ton maître?

MORLER.

Oui, seigneur... Étonné de vous avoir revu,
Je cherchais les motifs d'un retour imprévu;
Je comprends moins encor ce que je viens d'entendre,
Seigneur; à ce discours j'étais loin de m'attendre.
Qu'ai-je fait? De quel crime a-t-on pu me noircir?
Ce mystère odieux ne peut-il s'éclaircir?
Prince, dois-je parler? Votre ami dès l'enfance,
Vais-je abaisser ma voix jusques à la défense?...
Vous vous taisez : votre œil respire[1] le mépris;
De mon zèle pour vous est-ce donc là le prix?
C'est moi qui, dans l'exil, vous restant seul fidèle,
Adoucis de vos pleurs l'amertume cruelle,
Et qui, lorsque vos cris viennent de m'insulter,
Vous préparais ce trône où vous allez monter.

ALTHUR.

Tu me le préparais, perfide! et par quels crimes?
Était-ce en l'arrosant du sang de tes victimes?

[1] Ce mot est souligné et, en regard, le mot : *exprime* est proposé. (*Note de l'Éditeur.*)

Tu me le préparais, et mon roi massacré
De cet horrible trône est le premier degré.
Tu me le préparais, lâche! et c'est pour toi-même
Que ton secret orgueil aspire au diadème!
Ah! c'est bien à toi seul, c'est à toi qu'il est dû
Ce bandeau, teint d'un sang par tes mains répandu!
Ne crois plus maintenant, par ta fausse éloquence,
Abuser un vengeur qu'outrage ta présence,
Perfide! trop longtemps elle a su m'aveugler,
Tais-toi! va, je sais tout : tu n'as plus qu'à trembler.

MORLER.

Eh bien, puisque pour vous j'ai trop montré de zèle,
Puisque je suis coupable en vous restant fidèle,
Puisque votre œil perçant a su me dévoiler,
Puisqu'enfin devant vous je n'ai plus qu'à trembler,
Tremblez à votre tour! tremblez pour votre vie,
De funestes effets ma colère est suivie,
Vous le savez; voyez ce roi que, sans efforts,
J'ai plongé par vos mains dans le gouffre des morts...

ALTHUR,

Tu l'entends, ô Duncar! le perfide l'avoue.
Lui-même, au fer vengeur sur ta tombe il se voue;
Sur ta tombe, lui-même au fer il se dévoue;
Ah! bientôt ses forfaits vont tous être expiés,
Grande ombre, vois ce monstre expirer à mes pieds.
Lâche, défends tes jours!...

Il met la main à la garde de son épée.

SCENE III. — ALTHUR, MORLER, LE GRAND-PRÊTRE, ATHÉLIE, ÉNIRLA, PRÊTRES, BARDES.

LE GRAND-PRÊTRE.

Il se met entre les deux guerriers.

Arrêtez, téméraires!
Sortez! n'outragez pas ces marbres funéraires!
Retirez-vous!

ALTHUR, à Morler.

Rends grâce, imposteur odieux,
Au respect que je porte aux volontés des dieux.
L'aspect de leurs autels arrête ma colère,

Suis-moi, loin de ces lieux ta mort pourra leur plaire;
Viens, traître!

LE GRAND-PRÊTRE, à Althur.

Au nom du ciel, modérez-vous, mon fils!

MORLER, à Althur.

Je méprise, seigneur, d'inutiles défis;
Mais ce bras, que bientôt vous pourrez reconnaître,
Va réjouir Duncar et le venger peut-être!

Il sort.

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS, excepté MORLER.

ATHÉLIE, à part.

Le venger! que dit-il?

ALTHUR.

Prêtres, rassurez-vous,
Ce temple qu'il souillait
Il peut fuir; ce saint lieu le dérobe à mes coups;
Mais, si j'en crois ces dieux qui partagent ma haine,
C'est pour le mieux punir qu'ils retardent sa peine.
Vous, reine, croyez-moi, mon trop juste courroux
Ne pouvait, quel qu'il fût, déplaire à votre époux;
Bientôt vous saurez tout... cependant, sans alarmes,
Princesse, jouissez d'un jour si plein de charmes;
Souffrez que je vous quitte et que j'aille apprêter
vous revoir vous
L'instant de nous unir pour ne plus nous quitter.
Aux prêtres.
Vous, tandis que je vais, non loin de ces murailles,
Rassembler mes guerriers, endurcis aux batailles,
Prêtres, par vos concerts répondez à leurs cris,
Et des festons d'hymen ornez ces saints lambris.

Il sort.

SCÈNE V. — ATHÉLIE, ENIRLA, LE GRAND-PRÊTRE, PRÊTRES, BARDES.

LE GRAND-PRÊTRE.

Aux bardes.
Que de vos chants sacrés le temple retentisse,
O bardes; sous vos doigts que la harpe frémisse.

Les bardes accordent leurs harpes.

Arrêtez, attendez... vous, ministres d'Odin,
Apportez sur l'autel la coupe de l'hymen.

Les prêtres apportent la coupe et la placent sur l'autel.

Hâtez-vous; que de fleurs la voûte se décore.

À Athélie.

Reine...

ATHÉLIE, comme réveillée par ce mot.

Que faites-vous? Il n'est pas temps encore...

Au Grand-Prêtre.

Ô mon père!...

LE GRAND-PRÊTRE.

Grands dieux!... Reine, que dites-vous?
Votre époux...

ATHÉLIE, lui montrant le tombeau.

Arrêtez : c'est là qu'est mon époux.

Elle s'avance et embrasse l'urne funèbre.

Aux prêtres.

Laissez-moi seule, avant ce nouvel hyménée,
Baigner de quelques pleurs sa tombe abandonnée.

Les prêtres sortent.

SCÈNE VI. — ATHÉLIE, ÉNIRLA.

ATHÉLIE.

Ô Duncar, toi qui lis dans mon cœur abattu,
Fais taire mon amour et guide ma vertu.
Parle, exauce mes vœux; deviens-moi salutaire,
Que dois-je croire, hélas! de ce sombre mystère?
Vois mes doutes affreux, ma honte, ma rougeur,
Ô Duncar! mon Althur n'est-il plus ton vengeur?
Réponds; les mots cruels, qui pèsent sur mon âme,
Les mots qui l'accusaient condamnent-ils ma flamme?
Ce Morler dont l'aspect m'inspire le remord,
En immolant Althur, doit-il venger ta mort?
Althur coupable, hélas!... entends ma voix plaintive;
Ô mon époux, entends ton épouse craintive;

Viens, terminant d'un mot ma peine et mon effroi,
M'unir à mon amant ou me rejoindre à toi.
Viens...

ÉNIRLA.

Qu'entends-je? Souffrez que je vous interrompe;
Madame, quel soupçon vous tourmente et vous trompe?
Quel mystère nouveau, quelle nouvelle erreur
Dans votre âme troublée éveille la terreur?
Vous ne répondez point; et, pour comble d'alarmes,
Dans vos yeux enflammés je vois rouler des larmes...
Quoi! votre front brûlant se couvre de pâleur!...
Madame, ah! dans mon sein versez votre douleur,
Qui fait couler vos pleurs? Quand votre époux lui-même
Choisit pour son vengeur le héros qui vous aime,
Quand pour votre bonheur tout semble conspirer,
Quel nouveau coup vous frappe et vient vous déchirer?
Vous avez éprouvé si ce cœur sait vous plaindre,
Parlez; quels sont vos maux et qu'avez-vous à craindre?

ATHÉLIE.

Je crains tout, Énirla, mon amour, mon devoir,
Morler, et le secret qu'il m'a fait entrevoir,
Je crains Duncar, je crains ces lieux, ces voûtes saintes;
Je crains que mon malheur ne surpasse mes craintes.

ÉNIRLA.

Quoi! contre cet hymen verriez-vous s'élever
Ces dieux, ces dieux cruels, qui semblaient l'approuver,
Ce tombeau, pour briser votre heureuse alliance,
Une seconde fois romprait-il le silence?

ATHÉLIE.

Énirla, sur mon sort la tombe encor s'est tû :
Un mot, un mot funeste alarme ma vertu;
Hélas! que de malheurs il présage à ma flamme!
Il retentit encor dans le fond de mon âme :
Que te dire, Énirla? pour sentir mon tourment,
Tu n'eus point un époux, tu n'as point un amant;
Tu pus voir sans frémir ce qui cause ma crainte;
Mais Althur, la fureur en tous ses traits empreinte,
Morler, levant vers lui son glaive menaçant
Et jurant de venger mon époux dans son sang,

Tout verse un sombre effroi dans mon âme flottante,
Tout me fait présager... Dieux, trompez mon attente!
Vois mes pleurs, vois mes maux, vois... eh bien! je pressens
Des maux encor plus grands que ceux que je ressens.
Ma première terreur dans mon cœur se réveille,
Ce discours de Morler blesse encor mon oreille.
Hélas! si mon amant a percé mon époux,
Le suivrai-je à l'autel sans honte et sans courroux?
Le verrai-je en ces lieux, sans être épouvantée,
Joindre à ma faible main sa main ensanglantée?
Grands dieux! que de revers prêts à fondre sur moi!
Dans l'obscur avenir que d'horreurs j'entrevoi!
Je le sens trop, il faut que mon sort s'accomplisse,
Si je n'immole Althur, je deviens sa complice,
Je l'ai juré...

A part, tournée vers le tombeau.

Que dis-je? irai-je lâchement,
Quand j'ai causé le crime, en punir mon amant?
C'est moi seule, ô Duncar, qui dois être punie,
Tu vivrais, si l'hymen à toi ne m'eût unie,
J'expirai le forfait qui termina tes jours,
La tombe va bientôt nous unir pour toujours.

ÉNIRLA.

Que dites-vous? ô ciel! Que faut-il que je croie?
Votre amour n'ose-t-il se livrer à la joie?
Voulez-vous, prête à voir finir tous vos malheurs,
Vous-même, vous créer de nouvelles douleurs?
Qu'ai-je vu? de festons la voûte était ornée,
Déjà retentissaient les concerts d'hyménée,
Tout était prêt; vous seule, abandonnée au deuil,
Vous pleurez, vous fuyez l'autel pour un cercueil,
La plainte et les ennuis obscurcissent vos charmes,
Et vous vous rappelez vos premières alarmes.
Aimez-vous donc, madame, à répandre des pleurs?
Pour vous les noirs soucis ont-ils seuls des douceurs?
Qu'a donc fait votre amant? parlez, quel est son crime?
Son crime!... hélas! l'amour le rendrait légitime...
Mais qui peut, quel qu'il soit, fonder votre terreur?
Est-ce un mot qu'inspira l'imposture ou l'erreur?
Suffira-t-il pour rompre une si douce chaîne?
Que dis-je? en croirez-vous les accents de la haine?
Vous le savez, Morler en secret dès longtemps

Abhorrait dans Althur ses exploits éclatants,
Dès ses plus jeunes ans, à son amitié feinte
Le généreux Althur se confia sans crainte,
Et quand ce triste amant s'exila loin de vous,
Morler l'abandonna pour flatter votre époux;
Il noircit près du roi ce rival qui d'un autre
Supportait le bonheur pour respecter le vôtre;
Il rendit à Duncar un héros odieux,
Et fit passer sa haine en un cœur vertueux.
C'est peu; quand de Duncar on eut tranché la vie,
À l'entendre, à ce prince Althur l'avait ravie;
Ses discours furent vains; bientôt n'osa-t-il pas
De votre amant lui-même annoncer le trépas?
Vous le crûtes alors et vous dûtes le croire;
Votre cœur d'un amant honora la mémoire,
Et vous-même, en vos maux habile à vous tromper,
Vous pleurâtes... celui que vous voulez frapper.

ATHÉLIE.

Le frapper, Énirla? Si sa douleur l'égare,
Ce cœur est malheureux, mais il n'est pas barbare;
Non, crains peu les serments que j'ai pu prononcer,
Crains peu les nœuds cruels dont je me vois presser;
J'ai promis à Duncar, j'ai promis à sa cendre
Du sang, coupable ou non, je promets d'en répandre.
Tu frémis... Énirla, je connais comme toi
Quelle est de nos serments la rigoureuse loi;
Je sais qu'ils sont écrits sur les tables célestes,
Je sais tout ce qui peut me les rendre funestes,
Mon devoir, nos dieux, tout me dit de les remplir,
Mais, avant qu'ils le soient, mon sort va s'accomplir.
Alors plus de serment, alors plus d'hécatombe,
Le tombeau peut-il rien exiger de la tombe?
Là, ces tristes liens, parmi nous si sacrés,
Ces liens sont rompus ou du moins ignorés.
À d'horribles devoirs, hélas! obéirai-je?
S'il meurt, je suis barbare, et, s'il vit, sacrilège;
Que faire?... Dieux vengeurs, je vais vous prévenir,
Je puis sauver Althur, mais je dois m'en punir!

ÉNIRLA.

Eh quoi! vous-même, hélas! vous menacer encore!
C'est donc pour vous qu'il faut que ma voix vous implore;

Au nom de tous les dieux, madame, par pitié
Pour vous, pour votre Althur, et pour notre amitié,
Si vous m'aimez toujours, si vous m'avez aimée,
Écoutez, rassurez ma tendresse alarmée.
Si votre amant d'un meurtre est coupable aujourd'hui,
Ses jours sont-ils d'un prix à vous punir pour lui?
S'il s'est chargé d'un crime, êtes-vous criminelle?
Mais non, à la raison cessez d'être rebelle,
Est-ce assez, pour trancher un si noble destin,
Qu'un forfait, dont l'auteur est encore incertain?
Quand Morler contre Althur leva sa voix impure,
Votre cœur repoussa sa première imposture;
Vous ne vîtes en lui pas même un délateur,
Mais l'ennemi d'Althur, autrefois son flatteur;
Ô reine, et dans ce jour vous écoutez vous-même
Ce Morler qui vous hait contre Althur qui vous aime!
Que dis-je! sur un mot d'un monstre méprisé
Vous condamnez Althur, sans qu'il l'ait accusé!
Et dans ce jour, le jour d'un si doux hyménée!...
Ah! voulez-vous donc être encore infortunée?
Je veux même, je veux qu'un bruit injurieux
Autorise en Morler ses discours furieux,
Si Morler d'un héros cherche à ternir la gloire,
Si la haine croit tout, l'amour doit-il tout croire?
Madame, où vous entraîne un triste aveuglement?
Songez que pour vous perdre il suffit d'un moment;
Songez-y; quand on est dans les demeures sombres,
Plus d'espoir, le retour n'est point fait pour les ombres;
On ne peut de ses jours rallumer le flambeau;
Duncar n'est plus... craignez de le suivre au tombeau!
Son assassin?... trop tard on pourra le connaître,
Un obscur meurtrier sera le sien peut-être...

ATHÉLIE.

Non, tes efforts sont vains, je ne puis t'écouter,
Énirla, je le sens, j'ai tout à redouter.
Jadis, je n'ai pas cru les clameurs de la haine,
Ma paisible douleur les entendait à peine;
Mon cœur, fort d'innocence et plein de sa vertu,
Par les soupcons alors n'était point combattu;
J'admirais dans Althur un héros magnanime,
Alors que j'étais loin de l'accuser d'un crime!
Je jurais en secret de lui garder ma foi;

Si j'étais malheureuse, il l'était plus que moi;
le froid cercueil,
Alors, la tombe, hélas! restait dans le silence,
Je ne l'avais point vu me demander vengeance;
Et Duncar indigné, le glaive dans le sein,
Ne m'avait point encor nommé son assassin...
Aujourd'hui, je ne sais, ces présages funestes
Me font craindre, Énirla, les colères célestes;
J'ignore quel instinct, quel dieu, quelle terreur
Guide en secret mon bras... mais j'en frémis d'horreur,
Je voudrais m'arrêter, mais mon destin m'appelle,
Cette tombe m'étonne et m'attire vers elle...
Tout, Morler, sa menace et le courroux du ciel,
Tout ne me dit-il pas qu'Althur est criminel?

ÉNIRLA.

Peut-être je pourrais, sans paraître indiscrète,
Du dieu qui vous effraie être ici l'interprète;
Reine, mais devons-nous, faibles et vils mortels,
Sonder du grand Odin les décrets éternels?
Hélas! imitez-moi; trop de zèle est profane,
Avant de condamner attendez qu'il condamne;
Serait-ce à moi, madame, à vous le rappeler?
Que faites-vous, ô ciel? je vois vos pleurs couler!
Vous détournez la tête... ah! croyez-moi, madame,
Croyez-en mes douleurs, et le cri de votre âme,
Althur est innocent, pouvez-vous en douter?
Ou le jugerez-vous sans vouloir l'écouter?

ATHÉLIE.

Chère amie, il est vrai, va, cours, je dois l'entendre,
Dis-lui... hâte ses pas, je vais ici l'attendre,
Mais non, qu'en mon palais il vienne; je le veux;
Là du moins, je pourrai gémir sur ses aveux;
Ici, l'époux que j'aime et que ma flamme offense,
Ne verrait que mes pleurs et me crirait vengeance.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

15 novembre 1817.

PLAN.

SUJET D'ATHÉLIE.

Régner, roi de Scandinavie, a eu une fille nommée Athélie, qu'il a unie en mourant à Duncar, guerrier qui a sauvé les jours de sa fille. Athélie, pénétrée d'estime et de respect pour son époux, ne lui a pourtant donné sa main que par obéissance pour son père expirant; elle aime Althur, jeune guerrier qui, désespéré de son hymen avec Duncar, va chercher la mort dans d'autres contrées où il ne trouve que la gloire.

Cependant, six mois après son hymen et son avènement au trône de Scandinavie, Duncar meurt assassiné par une main inconnue; Athélie, après avoir donné des pleurs à sa mort, lui élève un monument magnifique dans le temple d'Odin et se consacre à la retraite pendant les deux années de son deuil; ce temps écoulé, son peuple la presse de choisir un époux; Athélie, fidèle à sa première flamme, rejette les vœux *de Morler et*[1] d'une foule d'aspirants, et déclare que c'est Althur qu'elle a choisi pour époux. *Elle fixe en même temps le jour de son hymen.* Ici s'ouvre la scène.

Le vertueux Duncar avait un frère

Un chef puissant nommé Morler, d'un caractère perfide et dissimulé, qui, depuis longtemps, ambitionnait le trône de la Scandinavie. Celui-ci, voyant Althur éloigné, résolut de le faire servir à ses vues ambitieuses; c'est pourquoi, masquant ses desseins du voile de l'amitié, il sut par des lettres artificieuses, alimenter la jalousie du malheureux amant, et lui persuader qu'en donnant la mort à Duncar il ne ferait que rendre un service à la triste Athélie, qui gémissait des persécutions de son époux et soupirait après un libérateur. L'insensé espérait par là se rendre maître du sceptre en engageant Althur à fuir aussitôt après la mort de Duncar et en profitant de son absence pour épouser Athélie, dès l'expiration des deux années de deuil.

Séduit par ce faux ami, égaré par sa haine pour un rival qu'il ne connaissait pas, ébloui par l'espoir de venger celle qu'il aimait et de se rendre par là digne d'elle, assez aveuglé par l'amour pour croire juste un attentat qui ne pourrait être excusé que par l'emportement de la passion, le jeune Althur, six mois après le couronnement de Duncar, retourne en sa patrie, rencontre son roi dans un bois consacré à Odin, et, emporté par la rage, le provoque et l'étend sur la poussière, en lui apprenant de quelle main il expire. Alors il s'enfuit inconnu en Norvège où le bruit des pleurs qu'Athélie avait donnés à son époux, du monument qu'elle lui avait fait élever pour consacrer ses regrets et des deux années qu'elle avait annoncé vouloir passer dans le deuil, retirée dans ce même temple d'Odin auprès duquel Duncar

[1] Les mots mis en *italiques* sont rayés dans le manuscrit.

avait été tué, le bruit, dis-je, et les signes manifestes de la douleur d'Athélie, agite dans son âme le remords et y fait naître le soupçon sur l'amitié feinte de l'artificieux Morler. Ne recevant plus de nouvelles de ce seigneur, ses soupçons se changent en certitudes; alors il démêle ses différents desseins et dans sa fausse amitié reconnaît son hypocrisie. La fureur et le repentir s'allument dans son cœur, il voit d'un côté Morler enlevant à son amour Athélie que son attentat a irritée contre lui, de l'autre il voit son vertueux rival, son roi expirant de sa propre main et la barrière insurmontable de l'honneur le séparant de celle dont il a tué l'époux; sa jalousie et son remords s'enflamment à cet aspect et se disputent tour à tour l'empire sur sa raison.

Enfin, après de longs combats, il se décide à immoler Morler à sa vengeance et à porter sa tête aux pieds d'Athélie, en lui disant : C'est moi dont la main perça votre époux, mais voici celui qui la dirigeait; si, égaré par ce lâche, j'ai attenté aux jours de Duncar, je l'ai du moins vengé; viens dans mon sein; tu vas retrouver en moi l'époux que ce monstre t'a enlevé par mon bras. Calmé par ces pensées, il part et arrive en sa patrie le jour même où la reine, fidèle à son premier amour, venait d'annoncer à ceux qui prétendaient à sa main qu'elle la gardait à Althur, voulant ainsi éluder les poursuites des principaux scandinaves en se consacrant à pleurer un amant dont Morler avait annoncé la mort. Car ce traître, n'entendant plus parler d'Althur, avait répandu ce bruit pour faciliter l'accomplissement de ses desseins, comptant d'ailleurs s'il reparaissait le faire assassiner secrètement avant qu'on eût pu le reconnaître.

Cette preuve de l'amour d'Athélie pour lui [1] et de l'ignorance où elle est des causes de la mort de Duncar, lui rend sa première tranquillité, et fait renaître la joie en son âme. Il revoit Athélie qui, transportée de ce retour inespéré, fixe le jour de l'hymen. Althur apprenant que Morler absent ne devait revenir qu'à peu près vers cette époque, diffère sa vengeance, se promettant d'ailleurs de la rendre plus éclatante en punissant ce monstre au pied des autels mêmes où il aura reçu la foi d'Athélie.

Quand Althur eut étendu Duncar sur la poussière, Morler qui l'observait irrita cet époux expirant qui, d'après ses insinuations, légua, dans un testament qu'il écrivit de son sang, à son épouse sa vengeance et son épouse à Morler. Tels sont les moyens que Morler, voyant Althur sur le point de lui enlever l'objet de ses forfaits, veut mettre en usage pour le perdre.

---

[1] Les neuf dernières lignes étant sur le manuscrit l'objet d'un renvoi, il eût fallu préciser par la suite qu'il s'agissait d'Althur. (*Note de l'Éditeur.*)

ACTE PREMIER.

ATHÉLIE, reine de Scandinavie.
ALTHUR, son amant.
MORLER, seigneur, ennemi d'Althur.
LE GRAND-PRÊTRE D'ODIN.
ÉNIRLA, confidente d'Athélie.
NYSCAR, barde, écuyer d'Althur.
THÉROR, confident de Morler.
GARDES, PEUPLE, PRÊTRES.

SCÈNE PREMIERE. — ALTHUR, NYSCAR.

Althur raconte à Nyscar ses malheurs et lui promet de punir Morler dès qu'il sera roi.

SCÈNE II. — ALTHUR, ATHÉLIE, NYSCAR, ÉNIRLA.

Athélie s'efforce de sourire à la tendresse d'Althur, qui sort pour hâter l'heure de l'hymen.

SCÈNE III. — ATHÉLIE, ÉNIRLA.

Énirla, qui s'est aperçue de la tristesse d'Athélie, la conjure de lui en dire la cause. Celle-ci lui raconte une apparition menaçante qui l'a jetée dans la terreur et dans laquelle son époux lui ordonne de le venger en termes qui font craindre pour son amant. Elle prie Énirla de la laisser seule pour interroger de nouveau le tombeau de Duncar.

SCÈNE IV. — ATHÉLIE, seule.

À genoux devant la tombe, la tête couverte d'un voile noir, elle se prépare à interroger l'ombre irritée du roi...

SCENE V. — ATHÉLIE, ALTHUR.

Soudain Althur qui a démêlé sa douleur à travers sa feinte joie, rentre, l'aperçoit, apprend qu'elle craint les mânes de son époux, la console et sort en lui promettant de punir le coupable.

SCÈNE VI. — ATHÉLIE, seule.

Délivrée par le discours d'Althur de la crainte qu'elle avait qu'il ne fût lui-même l'assassin de Duncar, elle s'abandonne à la joie et à l'espérance de voir bientôt son époux vengé et son amour heureux, elle sort en se livrant à ces douces pensées. Elle doit la vie à Duncar et par conséquent elle doit le venger, et quelle douleur pour elle s'il eût fallu lui immoler son amant Althur, etc., etc.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE. — ALTHUR, seul.

Au pied du tombeau de Duncar il lui promet de le venger de Morler qui est le vrai coupable.

SCÈNE II.

Morler, qui revient de son château, a appris qu'Athélie est libre de son deuil; il arrive dans le temple pour l'engager à l'épouser, puisqu'Althur et Duncar sont morts. Son étonnement en voyant Althur qu'il croyait perdu. Querelle des deux rivaux. Ils tirent leurs épées et Morler reproche à Althur d'être le meurtrier de son roi.

SCÈNE III. — ATHÉLIE, ALTHUR, MORLER, le GRAND-PRÊTRE, ÉNIRLA.

Le Grand-Prêtre ordonne aux deux profanes de sortir. Ils sortent en se menaçant.

SCÈNE IV. — ATHÉLIE, ÉNIRLA, le GRAND-PRÊTRE.

Le Grand-Prêtre prie Athélie de ne pas s'alarmer. Il lui promet d'arrêter de tels désordres en hâtant l'heure de l'hymen. Il sort.

SCÈNE V. — ATHÉLIE, ÉNIRLA.

Athélie a entendu Morler accuser Althur du meurtre du roi. Ses craintes se réveillent. Énirla essaie en vain de rejeter les paroles de Morler sur l'égarement de la fureur, Athélie pour s'en convaincre veut parler à Althur. Elle prie Énirla de le faire venir.

SCÈNE VI. — ATHÉLIE, seule.

Elle exprime ses craintes. Elle sort, se proposant de revenir parler à Althur.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE. — MORLER, THÉROR.

Morler rappelle à Théror le testament de Duncar, il lui dit qu'il a aussi conservé son écharpe ensanglantée et lui promet de s'en servir pour perdre Althur. Morler instruit en même temps Théror de la manière dont il veut perdre Althur, il a fait courir le bruit de sa fuite pour n'avoir rien à craindre du ressentiment de ce guerrier et pouvoir faire ses machinations sans être soupçonné.

SCÈNE II. — Athélie, Morler, Théror.

Morler dit à Théror de s'éloigner, il raconte à Athélie, à son avantage, les derniers moments de Duncar, lui montre les témoins de l'assassinat, le testament et l'écharpe. Il la quitte en lui laissant l'écharpe. Morler engage Athélie à ne pas découvrir à Althur la connaissance qu'elle a de son crime, il craint que ce guerrier, déçu dans ses espérances, ne lui fasse éprouver ses ressentiments, mais sa véritable raison, c'est qu'il redoute l'aveu qu'Althur pourrait faire de la conduite de Morler.

SCÈNE III.

Athélie s'abandonne à sa douleur, elle doit venger son époux, mais elle aime celui que tant de témoins déclarent coupable et qu'elle croit malgré elle innocent. Cependant, ne pouvant douter du crime d'Althur, elle se résout à ne pas lui faire savoir qu'elle a tout découvert et à le sonder pour chercher à le dissuader de l'épouser.

SCÈNE IV. — Athélie, Énirla.

Énirla apprend à Athélie qu'Althur va venir lui parler, elle s'aperçoit de l'affliction de la princesse. Athélie s'obstine à la lui taire. Énirla ne sait que penser du peu d'empressement qu'elle met à voir Althur.

SCÈNE V. — Athélie, Althur, Énirla.

À la vue d'Althur, Athélie se trouble, pleure et ne répond à ses questions que par des gémissements et des paroles entrecoupées. Enfin elle s'enfuit ne pouvant contenir ses pleurs.

SCÈNE VI. — Althur, Énirla.

Althur supplie Énirla de voler au secours d'Athélie et de lui arracher son secret.

SCÈNE VII.

Étonnement et douleur d'Althur.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE. — Athélie, Morler.

Morler reproche à Athélie ses pleurs et ses hésitations, il lui rappelle tout ce qu'elle doit à Duncar et lui fait craindre de le venger lui-même si elle ne consent à punir son meurtrier de ses propres mains.

SCÈNE II. — Morler.

Sa joie en se voyant près de toucher au comble de ses vœux, il aperçoit Althur et se retire.

SCÈNE III. — ALTHUR, NYSCAR.

Althur communique à Nyscar ses sujets de se plaindre d'Athélie, il ne sait d'où provient ce changement dans son sort, puisque Morler, le seul homme qui peut tout découvrir, s'est enfui craignant sa vengeance.

SCÈNE IV. — ALTHUR, NYSCAR, ATHÉLIE.

Athélie, à la prière d'Althur, lui apprend qu'un destin insurmontable les sépare, elle ne peut lui révéler cet horrible secret; mais elle le supplie, s'il a quelque amour pour elle, de renoncer à sa main et de fuir loin de la retraite où elle veut passer le reste de ses jours dans les pleurs. L'impétueux Althur au contraire lui jure qu'il mettra tout en œuvre pour la posséder et se retire dans les agitations du désespoir.

SCÈNE V. — ATHÉLIE, seule.

Voyant qu'elle n'a plus d'espérance de sauver Althur, elle se résout à venger son époux dont elle croit entendre la voix menaçante l'accuser d'ingratitude, mais en même temps elle veut se punir de la mort de son amant; c'est pourquoi elle prend sur l'autel la coupe préparée pour l'hymen et y verse un poison subtil, renfermé dans une bague qu'elle tient de son époux même, alors elle reporte la coupe sur l'autel et s'enfuit de ce lieu plein d'horreur.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE. — ALTHUR, NYSCAR.

Althur qui, sur les rapports de Nyscar commence à douter de la fuite de Morler, s'abandonne à toute la fureur de l'amour et de la haine, il promet d'immoler Morler à sa vengeance et d'épouser Athélie en dépit de l'univers.

SCÈNE II. — ALTHUR, NYSCAR, ATHÉLIE.

Athélie cherche encore à fléchir Althur qui persiste avec plus d'impétuosité que jamais dans ses desseins.

SCÈNE III. — ATHÉLIE, seule.

Elle commence à se repentir d'avoir empoisonné la coupe, et veut être seule la victime qui doit apaiser son époux.

SCÈNE IV. — ATHÉLIE, MORLER.

Au moment où la reine s'avance vers l'autel, Morler revient qui l'avertit que ses amis sont prêts à immoler Althur à l'autel; Athélie ne lui répond que par des gémissements.

IMPRIMERIE NATIONALE.

SCÈNE V. — Athélie, Morler, Nyscar, le Grand-Prêtre, prêtres.

Comme l'instant de la cérémonie approche, le grand-prêtre ordonne de purifier le temple, il fait sortir les profanes, Nyscar seul en qualité de barde reste dans le temple, le voile qui couvre l'autel s'abaisse.

SCÈNE VI. — Nyscar, seul.

La vue de Morler, la tristesse d'Athélie, tout lui inspire les plus sinistres pressentiments.

SCÈNE VII et dernière.

Le grand voile du temple se lève, l'autel paraît brillant de lumières et d'ornements; l'intérieur du temple est pareillement orné, les prêtres et les bardes se placent en chœur à droite et à gauche de l'autel. Althur, l'œil enflammé, vêtu de son armure royale et suivi d'une litière couverte d'un drap noir et portée par ses guerriers, entre d'un côté du théâtre, de l'autre côté, Athélie pâle, tremblante, s'avance respirant à peine et soutenue par ses femmes. Althur, levant son épée vers l'autel, jure à son épouse amour et protection; alors le grand-prêtre lui présente la coupe sacrée, Athélie, voyant son amant prêt à boire la liqueur empoisonnée, pousse un cri, rassemble ses forces, saisit la coupe et avale avidement le poison; alors elle déclare tout à Althur et lui dit de vivre puisque son époux est vengé; Althur, pétrifié d'horreur, dévoile à son tour à Athélie les perfidies de Morler et soulevant le drap noir il montre à son épouse expirante le corps du traître qu'il vient de rencontrer et d'immoler à sa vengeance, il ajoute qu'il voulait tout avouer à Athélie aussitôt après leur hymen et apaiser les mânes de Duncar par la mort du véritable assassin; mais, ajoute-t-il, puisque les dieux en ont autrement ordonné, je vais te suivre, je suis justifié; à ces mots, il tire son épée et tombe sur le corps d'Athélie mourante.

FIN DU PLAN.

1825-1835

PROJET DE DRAME SUR CORNEILLE.

Victor Hugo, dès qu'il avait été en âge de le comprendre, avait aimé, admiré, glorifié Corneille. Il conçut et commença, en 1825, un drame en vers sur «l'homme que les siècles n'oublieront pas»[1]. Quatre scènes seulement en furent écrites, mais le sujet des cinq actes est suffisamment indiqué dans le plan et dans les notes de travail qu'on lira plus loin; ces notes, pour la plupart utilisées au deuxième acte de *Marion de Lorme*, sont reliées à la fin de ce manuscrit; mais elles avaient été prises en vue du drame sur Corneille.

Contre son habitude, Victor Hugo n'a pas dressé la liste des personnages, la voici telle qu'elle se présente dans le texte rédigé, puis dans le plan :

Le duc de Villaflor, neveu du Cid. — Fernand[2], écuyer du duc. — Un Bourgeois. — Un Libraire.

Corneille. — Émilie, sa fiancée. — Le futur beau-père. — L'oncle de Corneille. — Richelieu. — Mairet. — Conrart. — Boisrobert. Un libraire, un comédien, un laquais du cardinal.

En tête de la première scène, la date : *février 1825.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

LE DUC.

Hé bien! y sommes-nous?

GOMEZ.

Seigneur duc, tout à l'heure.
Au coin de cette place on trouve la demeure
pardieu!
Que vous cherchez, ma foi, comme cherche un amant
La porte que sa belle ouvre secrètement.

LE DUC, à part et sans l'entendre.

saluer
Je vais le voir! je vais contempler un grand homme!

[1] Voir le *Journal d'un jeune Jacobite de 1819. — Littérature et philosophie mêlées.*
[2] Fernand, dans le texte, a nom Gomez. (*Note de l'Éditeur.*)

Corneille! que déjà le monde entier renomme!
Le chantre glorieux du Cid, mon noble aïeul!
Je lui dois cet hommage, et le dois à lui seul.
Il a droit aux respects de ma fierté muette.
Je suis le fils du Cid : mais il est son poëte.

À Gomez.

Viens, conduis-moi, Gomez! Hé!

GOMEZ.

Souffrez, monseigneur,
Qu'avant d'aller plus loin, votre écuyer d'honneur
Ose vous demander où va Votre Excellence?

LE DUC.

Puisque tu me conduis, tu le sais bien, je pense.
....[1]

GOMEZ.

Hier, monseigneur, sortant de cette comédie
Qui, grâce à notre Cid, est si fort applaudie,
M'a-t-il pas ordonné de chercher le logis
D'un monsieur Corneille?. .

LE DUC.

Oui.

GOMEZ.

Justement! je rougis
Que Votre Seigneurie à ce point soit trompée
pied-plat
maraud
quidam
croquant
D'aller chez un manant qui ne ceint pas l'épée.

LE DUC.

Qu'est cela?

GOMEZ.

Ce Corneille est un petit bourgeois,

[1] Dans le manuscrit, un blanc a été ménagé pour les deux rimes masculines. (*Note de l'Éditeur.*)

Bourgeois, fils de bourgeois, et des moindres, je crois,
Famille de robins! [1]...

LE DUC.

Qui t'en a fait l'histoire?

GOMEZ.

Je connais une vieille aux yeux gris, à peau noire,
Duègne de la beauté dont votre homme est épris.

LE DUC.

Eh bien! que dit la duègne et que t'a-t-elle appris?

GOMEZ.

Que le monsieur Corneille est un fou ridicule
Qui déclame sans cesse, et toujours gesticule;
A l'air d'un mécréant tourmenté par un sort;
Jamais entièrement ne veille ni ne dort;
Se tait en compagnie, et jette vers les nues
Des yeux hagards, ou dit des choses inconnues;
A le cerveau rempli de tant de noms payens
Qu'il semble quelquefois en oublier les siens;
Bref, un de ces mortels que leur destin propice
Des petites-maisons mène droit à l'hospice.

LE DUC.

Le portrait est joli, pour n'être pas flatté.
Et touchant ses amours, t'a-t-elle rien conté?

GOMEZ.

Il adore une fille, appelée Émilie.

LE DUC.

Qui l'aime?

GOMEZ.

Hélas oui!

LE DUC.

Riche?

GOMEZ.

Hélas non! mais jolie.
À son aise, et jolie.

[1] Ces derniers mots se retrouveront, plus tard, dans *Marion de Lorme*, acte II, scène I. (*Note de l'Éditeur.*)

LE DUC.

Il prétend l'épouser?...

GOMEZ, avec un signe affirmatif et haussant les épaules.

Sans un maravédi!
Mais, par bonheur, le père, un peu moins étourdi,
Contient les deux amants, à leur hymen s'oppose,
Et veut un gendre, enfin...

LE DUC.

Quoi?

GOMEZ.

Qui soit quelque chose.

LE DUC, à part.

L'imbécile!... Ah! mon Dieu! peut-être je pourrais
Du poëte amoureux servir les intérêts!...

Haut.

Corneille n'est donc rien?...

GOMEZ.

Hé! c'est un pauvre diable
Exerçant je ne sais quel métier pitoyable,
Faisant je ne sais quoi, dont il perd la raison,
Et je dérogerais à hanter sa maison.

LE DUC.

Toi!

GOMEZ.

Moi-même! Ai-je pas, comme vous, des ancêtres?
Les miens étaient vassaux, les vôtres étaient maîtres,
Voilà tout. Mon grand-père a chaussé l'éperon,
J'ai droit de porter casque, et dague, et chaperon,
Et je puis, monseigneur, compter, sans trop d'audace,
Trois générations d'alcades dans ma race!
Aller chez un Corneille! un fils de robins!... moi!
Votre écuyer!..

LE DUC.

Tout beau! Calme un peu ton émoi...
Et si j'y vais moi-même?...

GOMEZ.

Ah! monseigneur, quel conte!

LE DUC.

Pourquoi n'irais-je point?

GOMEZ.

Vous! Duc, marquis, et comte!

LE DUC.

Enfin!...

GOMEZ.

Je vous suivrai, mais, seul, je n'irai pas.

LE DUC.

Tu ne m'y suivras point, tu m'y précéderas.
Va savoir de ma part s'il veut que je le voie.

GOMEZ.

Je suis fait pour aller où monseigneur m'envoie,
Pour porter, à son gré d'amour ou de courroux,
Aux dames ses poulets, ses cartels aux jaloux,
Il peut jusqu'à la mort compter sur mon se vice.
Mais, j'en conviens, j'ai peine à remplir cet office
D'aller vous annoncer chez un homme de rien.
Donc ce petit monsieur vous recevrait?...

LE DUC.

Hé bien!

GOMEZ.

Quoi! vous, né grand d'Espagne et de première classe!
À la fois Excellence, et Seigneurie, et Grâce!
Vous! notre ambassadeur à peine descendu
À Paris, où partout vous êtes attendu,
Vous, duc de Villaflor, vous, dont le nom illustre
Des rois goths vos aïeux reçoit un si beau lustre,
Chevalier de Saint-Jacque et de la Toison d'or,
Vous neveu du grand Cid, du Cid campéador!...
Qui du manteau royal, seul, attachez l'agrafe!...

LE DUC.

Pardieu, sire écuyer, dictez mon épitaphe!

GOMEZ.

Vous raillez, monseigneur. Mais que va-t-on penser
Quand près de ce quidam on verra s'empresser
L'illustre ambassadeur dont la hauteur hésite
À rendre au cardinal la première visite!

LE DUC.

Ha!...

GOMEZ.

Le puissant seigneur qui déjà fait trembler
Ce ministre que rien ne pouvait ébranler!
Car on dit, monseigneur, que la reine de France,
Dont vous êtes cousin, a pris votre défense
Contre le cardinal qui prétend recevoir
L'honneur que votre rang refuse à son pouvoir.

LE DUC.

Et que dit-on du roi?...

GOMEZ.

Qu'il écoute la reine
Et que du cardinal la disgrâce est prochaine.

LE DUC, s'approchant du Palais-Cardinal.

De ce fier Richelieu n'est-ce pas le palais?

À part.

Qu'il verra vite fuir ce peuple de valets
Que sa fortune attire autour de sa puissance!
Comme il sera flétri de leur main qui l'encense!
Mais avant de rentrer aux intrigues de cour,
Au génie, à mon cœur, je veux donner un jour!

À Gomez.

Toi, marche où je t'ai dit.

GOMEZ.

Par Saint François d'Assise!
Non! je ne le puis croire! excusez la franchise

D'un ancien serviteur, Excellence! écoutez!
Souvenez-vous enfin du sang dont vous sortez.
Vous êtes fils du Cid! Que ce grand nom réveille...

LE DUC.

Je m'en souviens. Va donc trouver Pierre Corneille.

GOMEZ.

Lequel d'entre nos grands qui vous cèdent le pas
Daignerait...

LE DUC.

Je fais, moi, ce qu'ils ne feraient pas!
J'en suis fier.

GOMEZ.

Mais voyez où cela vous engage.
De nos fiers hidalgos quel sera le langage?
« Il brave un cardinal, ce grand ambassadeur!
Et sous un toit vulgaire il courbe sa grandeur! »

LE DUC.

Tu te vantes, Gomez, d'aller où je t'envoie!

GOMEZ.

Mais songez, monseigneur, que le roi vous tutoie!

LE DUC.

Va chez Corneille...

GOMEZ.

Encor si je n'avais pris soin
De vous peindre combien son rang du vôtre est loin!...
Saint-Jacques monseigneur! les marauds de la sorte
Sont faits pour amuser vos gens à votre porte!
Et c'est là tout l'honneur, pour les traiter fort bien,
Que ceux de votre nom doivent à ceux du sien [1].

LE DUC.

Sais-tu, mon cher Gomez, ce que c'est qu'un grand homme?

[1] Ces quatre derniers vers se retrouveront, à quelques mots près, dans *Cromwell*, acte I, scène I. (*Note de l'Éditeur.*)

GOMEZ.

Un grand homme — oui sans doute! — est celui qui se nomme
... Par exemple... Rodrigue et duc de Villaflor...

LE DUC.

Allons! ne va-t-il pas recommencer encor!...

GOMEZ.

Qui, seigneur suzerain de mainte baronnie,
À l'étendard royal voit sa bannière unie;
A vingt mille moutons, quinze cent dix vassaux,
Force vieux parchemins, tous scellés des grands sceaux,
Des infants pour cousins, des reines pour aïeules,
Et porte trois lions dorés sur champ de gueules!

LE DUC, riant.

Un vieux proverbe, utile en cette occasion,
A dit : Folle réponse à folle question.
Grand homme et grand seigneur te semblent même chose :
Mais le temps qui nous juge autrement en dispose.
De la gloire, Gomez, pour s'ouvrir les chemins,
L'Iliade vaut mieux que tous nos parchemins.

GOMEZ.

L'Iliade!.. ce nom sent encor la roture!
L'Iliade!... est-ce encor quelque gent de roture?...

LE DUC.

Tu n'es qu'un homme simple et de peu de lecture.
Le moindre bachelier te voudrait lapider!
Mais chez Corneille enfin rends-toi sans plus tarder,
Préviens-le...

GOMEZ.

Monseigneur, je sais ce qu'il faut dire.
« Le duc de Villaflor, que Dieu daigne conduire,
« A su que vous comptiez au rang des plus grands fous.
« Son Excellence veut vous parler, et chez vous,
« Pour féler tout à fait votre cerveau malade,
« Monsieur l'ambassadeur m'envoie en ambassade. »
N'est-ce pas bien cela?

LE DUC.

Cesse de plaisanter.
Chez Corneille humblement il faut te présenter.
Dis-lui qu'un étranger, un inconnu, qu'importe,
Que l'admiration pour ses œuvres transporte,
Lui demande l'honneur d'un entretien...

GOMEZ.

Tudieu!
Mons Corneille obtient plus que seigneur Richelieu.
Est-ce donc un sorcier à lire dans les astres?
À changer cuivre en or? maravédis en piastres?
À nous dire, en trois mots et d'un regard expert,
Quel jour Mars ou Vénus dans Saturne se perd?

LE DUC.

Au plus profond respect envers lui je t'invite.
Je vais t'attendre ici. Va, cours, et reviens vite

Gomez sort.

SCÈNE II. — LE DUC, seul.

Mon pauvre vieux Gomez sans doute a le sens droit,
Mais l'étiquette est reine en son esprit étroit.
Il ne peut concevoir qu'ici-bas la nature
Auprès de la noblesse ait placé la roture,
Qu'on puisse être, en dépit de ceux dont on descend,
Noble et grand par soi-même, et qu'un homme en naissant
N'apporte pas écrit, pour lui marquer son rôle,
Sur le front, *gentilhomme,* ou, *vilain,* sur l'épaule.
Bon Gomez! — Et pourquoi viendrais-je point ici
De tant de soins pesants déposer le souci,
Et la France et l'Espagne, et la cour soupçonneuse
Où l'intrigue en rampant suit sa route épineuse,
Causer avec Corneille, et dédaigner l'orgueil
De ce grand cardinal, qui touche enfin l'écueil?
De la morgue des grands ma fierté s'inquiète;
J'humilie un ministre et j'honore un poëte.
Mais aussi, quel poëte! et comme en traits vainqueurs
Sa pensée est puissante à fondre dans les cœurs!
Son Rodrigue est si grand! sa Chimène est si pure!
Quel fier pinceau créa cette noble figure!
Oh! qu'il mérite bien ce triomphe éclatant
De tenir tout un peuple à sa voix palpitant!

Comme au théâtre, hier, les bouches inquiètes
Se taisaient, suspendant leurs haleines muettes!
Quel était mon délire en voyant du tombeau
Mon invincible aïeul se réveiller si beau!
À ces magiques mots d'amour, d'honneur, de gloire,
Des ombres de héros passaient dans ma mémoire,
Levant leurs mains au ciel et leurs fronts radieux
Où les lauriers en foule éblouissaient mes yeux!
Arrière tout mortel dont l'ingrate manie
Marchande ce tribut que doit l'âme au génie!
Et qui ne daigne pas, lorsqu'un grand homme a lui,
Descendre de son rang pour monter jusqu'à lui!
Qui? moi! je n'oserais, froid comme l'étiquette,
De l'Espagne et du Cid payer la noble dette!
Je me refuserais le plaisir généreux,
Peut-être, de servir Corneille malheureux!
Car si j'en crois Gomez... Mais non! la vieille folle
L'a sans doute joué de ce conte frivole,
Ce n'est qu'un piège offert à sa crédulité!
Richelieu fait, dit-on, des vers, et sa fierté
Doit se plaire à combler d'honneurs et d'espérance
Un talent dont l'aurore enorgueillit la France.
C'est bien avec raison que tout ce peuple est vain
De compter dans ses rangs le poëte divin
Que l'Europe jalouse envie à leur histoire!
Qu'ils doivent fièrement se partager sa gloire!
Je serais à ce prix presque français comme eux.
Quel grand nom à citer parmi leurs noms fameux!
— Gomez tarde à venir... et mon impatience...
Devais-je en son esprit mettre ma confiance?
Pourvu qu'il n'aille pas par quelque sot discours
Blesser le juste orgueil de Corneille?... — J'y cours! —
Mais où? je ne sais pas seulement son adresse.
— C'est ici près! — je puis avec un peu d'adresse
La découvrir, chercher de porte en porte...

Il aperçoit un passant.

Eh non!
Tout français doit savoir sa demeure et son nom.

SCENE III. — Le Duc, un Passant.

LE DUC.

Bonhomme! indiquez-moi le logis de Corneille!

LE PASSANT.

Corneille! qu'est-cela?

LE DUC.

Comment! à votre oreille
Ce nom si glorieux partout fameux ne serait pas venu!

LE PASSANT, ironique.

Ce nom, si glorieux partout fameux, monsieur, m'est inconnu.

LE DUC, surpris.

Corneille!

LE PASSANT, se parlant à lui-même.

Ce n'est pas le marchand de morue,
Ni l'épicier qui fait le coin de cette rue,
Ce n'est point Marc l'huissier, ni le libraire Job,
Le libraire voisin ne signe point ainsi
Et notre apothicaire a nom monsieur Jacob.
Et notre apothicaire a nom monsieur Transi.

LE DUC.

Corneille!

LE PASSANT.

Est inconnu du frater qui me saigne,
Et ce n'est point un nom qu'on lise sur enseigne.

LE DUC.

Son logis...

LE PASSANT.

Ah! cherchez! mais vous perdrez vos pas.
Monsieur le quartenier ne vous le dirait pas
Lui-même, j'en suis sûr. Car, sans conter de fables,
Je connais du quartier les plus considérables.

LE DUC.

Corneille est un auteur connu du monde entier.

LE PASSANT.

Illustre dans le monde, obscur dans son quartier!

LE DUC.

Quoi! de l'auteur du *Cid* vous ignorez la gloire?

LE PASSANT.

Du *Cid!* Attendez donc! Ah! j'ai bonne mémoire,
C'est une comédie assez drôle, dit-on.
Mon neveu, l'autre soir, y conduisit Marton,
Ma gouvernante...

LE DUC.

Eh bien!

LE PASSANT.

Marton, qui toujours glose,
Hier pour m'endormir m'en a dit quelque chose.
C'est un vieux qui s'en va quereller, s'il vous plaît,
Un certain fier-à-bras, qui lui donne un soufflet...

LE DUC.

Bien, mais l'auteur...

LE PASSANT.

L'auteur! il ne m'occupe guère.
Adressez-vous, monsieur,
Demandez sa demeure au voisin le libraire.
Mon frater, homme habile et qui parle latin,
Veut que je prenne l'air un peu chaque matin.
Le soleil a déjà blanchi les cheminées,
Adieu donc!

Il sort.

LE DUC.

Dieu vous garde, ami, longues années!
Non, les beaux-arts n'ont rien que puisse apprécier
Gomez, sot gentillâtre, ou ce bourgeois grossier.
Leur bêtise, après tout,
Leur ignorance enfin ne doit pas me confondre,
Et ce libraire au moins saura mieux me répondre.

SCÈNE IV. — LE DUC, UN LIBRAIRE.

LE DUC.

Hé, monsieur le libraire, où pourrait-on trouver
Corneille?

LE LIBRAIRE, du fond de sa boutique.

Ici, monsieur; il vient d'en arriver
Précisément deux cents, tout humides encore.

LE DUC, à part.

Deux cents Corneille! allons! il faut de l'ellébore
Encore à celui-là! que vient-il me chanter?

Il crie au libraire :

Je demande Corneille!

LE LIBRAIRE, toujours du fond de sa boutique.

On va vous l'apporter.

LE DUC.

Me l'apporter! Corneille! il a perdu la tête!

LE LIBRAIRE, toujours dans sa boutique.

Monsieur, voudriez-vous quelque autre chose honnête,
Les amours de Cyrus? les psaumes de David?

LE DUC.

Hein!

LE LIBRAIRE, arrivant sur la scène avec un livre.

Voici le Corneille!

LE DUC.

Êtes-vous fou?

Il ouvre le livre.

Le Cid!
Je vous demande un homme et vous m'offrez un livre!

LE LIBRAIRE.

Un livre et son auteur ne font qu'un.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE DUC parcourt un moment le livre.

Je m'enivre
De ces vers. Calderon en eût été jaloux!

Au libraire.

Ce livre est d'un haut prix!

LE LIBRAIRE.

Non. Deux livres cinq sous.

LE DUC.

Vous moquez-vous de moi?

LE LIBRAIRE.

Vraiment non, je vous jure
Qu'il ne se peut à moins. La saison est si dure!
D'ailleurs, le papier seul vaut dix sous, sur ma foi,
L'impression, avec privilège du Roi,
Vingt. Le brochage, deux. Mon petit profit, treize.
Total, deux livres cinq, comme je suis Job Blaise.
Nous vous donnons les vers par-dessus le marché.

LE DUC.

L'auteur, de ce calcul, doit être fort touché.
Ses vers sont donc mauvais?

LE LIBRAIRE.

Comment! ils sont superbes!
Plus des trois quarts déjà sont passés en proverbes!
Jamais nous n'avons tant vendu de ce papier!

Pendant ce temps le duc coupe avec ses doigts la brochure qu'il tient.

Hé! ne le coupez pas, monsieur, sans le payer!

LE DUC.

Ah!... voici votre argent.

LE LIBRAIRE.

Un louis d'or, malpeste!
Monsieur, je vais vous rendre.

LE DUC.

Hé non! gardez! le reste
Est pour payer les vers que vous donnez gratis.

LE LIBRAIRE.

Ah! qu'ils sont beaux!
Au duc.
Pour tels je vous les garantis.
À part.
Bon! le livre est vendu. Vendons-en la critique.
Au duc.
J'ai d'autres bons écrits, monsieur, dans ma boutique.
Voulez-vous les voir?

LE DUC, lisant.

Non!

LE LIBRAIRE, présentant une brochure.

C'est à propos du *Cid.*
Monsieur est étranger?

LE DUC.

J'arrive de Madrid.

LE LIBRAIRE.

Si vous étudiez notre littérature,
C'est pour vous mettre au fait une bonne lecture,
Car on aime à trouver des jugements tout faits
Pour dire : tel auteur est sublime ou mauvais!
On n'est pas mécontent de paraître un génie.
Cela donne bon air, d'ailleurs, en compagnie.
Voulez-vous, par exemple, un morceau bien fleuri,
Les Observations de monsieur Scudéry
Sur le Cid... Ah! ce sont les doctrines classiques!

LE DUC.

Quelque éloge, à coup sûr! les sots panégyriques
Me font peur. Ces fadeurs, ce pathos d'avocats
M'endorment.

LE LIBRAIRE.

Achetez mon auteur en ce cas,
Il déchire
Il critique *le Cid,* d'un bout jusques à l'autre.

LE DUC.

Se peut-il!

LE LIBRAIRE.

Du bon goût c'est un ardent apôtre.
Il faut voir comme il dit : «Le théâtre est perdu.
«De Mairet à Corneille on est donc descendu!
«C'en est fait du bel art des tragi-comédies[1]!»

LE DUC.

Quoi! l'on peut imprimer de telles rapsodies!

LE LIBRAIRE.

L'Académie, enfin, dit-on, doit aujourd'hui
Décider la querelle entre Corneille et lui.

LE DUC.

Et votre Académie à tout cela se mêle!

LE LIBRAIRE.

Comment!

Bas.

Le cardinal s'en occupe comme elle.
De lui contre *le Cid* vient ce déchaînement.
On voit bien que monsieur est étranger.

LE DUC.

Vraiment!
C'est là...

LE LIBRAIRE.

Tenez, monsieur, si vous voulez vous taire,
Je vais en quatre mots vous expliquer l'affaire.
Notre grand cardinal, qui rime en amateur,
Du succès de Corneille est jaloux en auteur,
Son envie à prix d'or s'est fait mille interprètes.
Il lâche contre lui sa meute de poëtes.
Achetez leurs écrits, ils sont piquants, d'honneur!

LE DUC.

Richelieu!...

[1] Voir *Marion de Lorme*, acte II, scène I. (*Note de l'Éditeur.*)

LE LIBRAIRE.

Chut, monsieur! dites donc *monseigneur*,
Ou parlez moins fort[1]!

Bas.

Oui. C'est lui qui les excite,
beaux esprits,
Académiciens, critiques, chacun cite,
Pour condamner Corneille en ces fameux débats,
Aristote, tout haut, et monseigneur, tout bas.

LE DUC.

De telles pauvretés pour un esprit si vaste!

LE LIBRAIRE.

Monseigneur cependant le protège avec faste,
En public, mais il cherche à lui nuire en secret.

Présentant au duc une brochure.

commandés à Faret
Voici les derniers vers qu'a publiés Faret
Contre *le Cid*.

LE DUC.

Faret! qu'est-ce donc?

LE LIBRAIRE.

Un poëte.

Lisant le titre.

Satire sur Corneille.

LE DUC.

Ah! donnez, je l'achète.

A part.

Je veux faire une fois comme le cardinal!
Avec lui tombera son parnasse vénal.
À tout ce que j'entends ma surprise s'éveille.
Attaquer Richelieu, c'est donc servir Corneille.
Tout me dit d'achever ce projet hasardeux.
Mon prince, mon poëte y gagneront tous deux.

LE LIBRAIRE, au duc.

Nos beaux esprits céans vont venir tout à l'heure.

[1] Voir *Marion de Lorme*, acte II, scène I. (*Note de l'Éditeur.*)

fort amusants,
Ils sont fort curieux, et si monsieur demeure
Il les pourra voir.

LE DUC.

Soit. Qui sont ces beaux esprits?

LE LIBRAIRE.

Ce sont les plus fameux qu'on renomme à Paris.
D'abord le Chapelain, futur poëte épique,
D'abord, l'illustre auteur du grand poëme épique,
Vaugelas,
Chapelain, Scudéry, qui de bon goût se pique,
Conrart, Mairet, Giry, Claveret l'indigent,
Conrart, Faret, Giry, poëte tourangeau,
Saint-Sorlin, et monsieur le comte de Nogent,
Et Mairet, et monsieur le marquis de Dangeau.
Et son frère Bautru, gens dont la gloire est grande!
Tous gens de beau génie et dont la gloire est grande.

LE DUC.

Si j'en connais pas un, je veux bien qu'on me pende!

LE LIBRAIRE.

Ma femme, quand céans ils viennent s'assembler,
Croit entendre à la fois tous mes livres parler.
Les voici.

Le texte s'arrête ici; voici maintenant le plan des cinq actes; çà et là, quelques vers-jalons sont jetés au milieu des indications.

ACTE PREMIER. — PLACE DU PALAIS-ROYAL.

SCÈNE PREMIÈRE. — Le Duc, Fernand.

Le duc témoigne son admiration pour *le Cid*, et pour Corneille, dont il cherche la demeure. — Étonnement de Fernand. — Démêlés du duc et de Richelieu, qui occupent en ce moment la ville et la cour et font chanceler la faveur du Cardinal.

LE DUC.

...Ma fierté que l'orgueil inquiète
Dédaigne le ministre et poursuit le poëte.
Encor! si Richelieu faisait de beaux vers!...

SCÈNE II. — Les Mêmes, un Bourgeois.

— Bonhomme! indiquez-moi le logis de Corneille.
— Corneille? qu'est cela?
— Comment! à votre oreille
Ce nom si glorieux ne serait pas venu?
— Ce nom si glorieux, monsieur, m'est inconnu.
(Je ne sais de ce nom, ni épicier, ni apothicaire.)

LE DUC.

C'est un poëte, un auteur!

SCÈNE III. — Le Duc, un Libraire.

SCÈNE IV. — Le Duc, Beaux Esprits.

SCÈNE V. — Le Duc, le Libraire, Mairet.

SCENE VI. — Le Duc, Fernand.

ACTE II. — CHEZ CORNEILLE.

Un Libraire, un Comédien, un Laquais du Cardinal.

SCÈNE PREMIÈRE. — Corneille, Émilie, le futur Beau-Père.

Corneille a refusé la pension et le logement de Richelieu.

SCÈNE II. — Les Mêmes, le Duc.

Qui bravait son pouvoir, peut flatter sa disgrâce.
Je lui porte en tribut le talent qu'il proscrit.

SCÈNE III. — Les Mêmes, un Oncle de Corneille, arrivant furieux de Rouen.

SCÈNE IV. — Le Duc. — Il emporte le brouillon.

ACTE III. — AU PALAIS-CARDINAL.

SCÈNE PREMIÈRE. — Mairet. — Richelieu est rentré en faveur. Il substitue son écriture à celle de Corneille.

SCÈNE II. — Les Mêmes, Boisrobert.

SCÈNE III. — Les Mêmes, l'Académie.

SCÈNE IV. — Les Mêmes, Corneille.

SCÈNE V. — Les Mêmes, Le Duc. — Péripétie.

ACTE IV. — AU PALAIS-CARDINAL.

SCÈNE PREMIÈRE. — Émilie, l'Oncle, le Beau-Père, Corneille.

SCENE II. — Les Mêmes, Mairet.

SCÈNE III. — Les Mêmes, Boisrobert. — Péripétie, nœud.

ACTE V. — AU PALAIS-CARDINAL.

SCÈNE PREMIÈRE. — Corneille.
Indignation et justice.

SCENE II. — Corneille, sa Famille.
Hé bien! etc.

SCÈNE III. — Les Mêmes, Conrart (faux ami et officieux).

SCENE IV. — Les Mêmes, Mairet, courtisé. — Corneille, indigné.

SCÈNE V. — Les Mêmes, le Duc et Boisrobert. Fin.

Sur la page restée libre, ce vers :

L'Achille de l'Espagne et l'Homère de France.

M. Gustave Simon, dans une étude qu'il a publiée sur ce projet de drame, interprète ainsi ce plan :

«Autant qu'on en peut juger par ce scénario, le premier acte aurait reconstitué le milieu où l'action devait se dérouler : le duc de Villaflor, représentant les admirateurs de Corneille, se serait trouvé aux prises avec les beaux esprits du temps.

«Le deuxième acte, chez Corneille, nous eût fait assister à l'intrigue amoureuse, aux querelles de famille, au désintéressement du poète, repoussant, pour sauvegarder sa dignité, les offres de Richelieu, au risque de perdre, par ce beau mouvement, la fiancée qu'il aime.

«Les trois derniers actes nous auraient dévoilé tous les petits complots de l'Académie, les intrigues et les ruses de Richelieu, allant jusqu'à substituer son écriture à celle de Corneille. Quel tableau de mœurs! quelle galerie de portraits! Il y aurait eu là un beau plaidoyer contre les excès du pouvoir, contre le principe d'autorité dont l'exercice, poussé à l'excès, paralyse les plus robustes génies. Nous aurions vu les courtisans prodiguer leurs platitudes, et la protection d'un ministre assurer à ses favoris la réputation factice qui leur ouvrait les portes de l'Académie; nous aurion

pu admirer, dessinée par la main du jeune maître, la fière et grande figure de Corneille dominant ces intrigues[1]. »

Un autre plan, plus sommaire encore, est commencé au verso d'un billet adressé par M. Foucher à Victor Hugo et à sa femme et daté dimanche 23 janvier :

ACTE Ier. — COMPATRIOTES.

SCÈNE PREMIÈRE. — LE DUC, FERNAND, UN BOURGEOIS.

SCENE II. — LE DUC, LE LIBRAIRE.

Le public l'applaudit, mais le monde le siffle.

SCENE III. — LE DUC, dans un coin, BEAUX ESPRITS, MAIRET.

SCENE IV. — LE DUC, dans un coin, MAIRET, LE LIBRAIRE.

MAIRET, au Duc.

Tu me parais garçon d'esprit, veux-tu faire un libelle!
Contre lui? — J'y songeais!

ACTE II. — FAMILLE.

SCÈNE PREMIÈRE. —

ACTE III. — ACADÉMIE.

ACTE IV. — PÉRIPÉTIE.

ACTE V. — DÉNOUEMENT.

Voici les notes de travail. Sur une double feuille de papier de fil, on lit ces trois vers de l'*Excuse à Arifte :*

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.
.....
Mon travail, *sans appui*, monte sur le théâtre.
.....
Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue. »

[1] Gustave SIMON, *Revue de Paris*, 15 décembre 1909.

Après avoir détaché ces vers de Corneille, Victor Hugo reproduit quelques-unes des injures adressées au poète :

Scudéry, en écrivant contre *le Cid,* se prétendait l'*évangéliste de la vérité.*

La critique *académique* du *Cid* rédigée par Chapelain.

Corneille, *pauvre esprit,* ne sait que copier Sénèque et Guilhem de Castro. Nullité absolue de génie tragique et d'invention.

Donc, fier de mon plumage, en Corneille d'Horace,
Ne prétends plus voler plus haut que le Parnasse.
Ingrat, rends-moi mon *Cid* jusques au dernier mot;
Alors tu connaîtras, Corneille déplumée,
Que l'esprit le plus vain est aussi le plus sot,
Et qu'enfin *tu me dois toute ta renommée.*

Ces mauvais vers, aggravés d'un misérable calembour, venaient en réponse à l'*Excuse à Ariste;* ils étaient signés Don Balthazar de Verdad. Mairet fut soupçonné d'être l'auteur de ce morceau que Claveret s'était chargé de distribuer.

On voit, par ces notes, que la méthode des adversaires contre les grands génies ne s'est guère modifiée depuis 1636; Victor Hugo fut, comme Corneille, volontiers accusé de plagiat et convaincu de n'avoir aucun génie d'invention.

Après quelques notes biographiques sur Corneille et sur Richelieu, les citations reprennent :

Baillet disait que d'Aubignac semblait placé près de Corneille pour l'*obliger à marcher droit.*

Colletet, l'un des premiers membres de l'Académie, né à Paris, le 12 mars 1592 :

Armand, qui pour six vers m'as donné six cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres?

Il se dispute avec le cardinal pour ces vers.

Valentin Conrart, né en 1603 — Godeau — Gombauld — Chapelain — Giry — Habert, commissaire de l'artillerie — abbé de Cérisy — Serizay et Malleville, puis Faret — Desmarets — Boisrobert, abbé.

François Métel de Boisrobert, né en 1592. Il avait le ton de niaiserie affectée qui fait rire, il contait agréablement les petites nouvelles du jour, il se disait *un grand dupeur d'oreilles.* Il contrefaisait. Fut fait conseiller d'état; le cardinal l'appelait ardent solliciteur des muses incommodées. Avait fondé et raillait l'Académie :

Depuis six mois dessus l'F on travaille
Et le destin m'aurait fort obligé
S'il m'avait dit : Tu vivras jusqu'au G.

Aimait la table et le jeu, déclamait fort bien et aimait la comédie. Surnommé «abbé Mondori», du nom du fameux comédien du temps. A fait dix-huit comédies.

Victor Hugo s'est complaisamment documenté sur les ennemis de Corneille, grands hommes d'alors, dont les œuvres et les noms sont pour la plupart oubliés. Il fait dire à l'un d'eux :

Il prétend égaler messieurs de Boisrobert,
Chapelain, Serizay, Godeau, Gombauld, Habert,
Bautru, Giry, Faret, Desmarets, Malleville,
Du Ryer, Cérizy, Mairet et Gomberville,
Toute l'académie enfin, dont ces grands noms
Forment la liste illustre au corps où nous régnons.

On retrouvera ces vers, presque textuellement, dans *Marion de Lorme* (acte II, scène I).

Sur une enveloppe de lettre portant l'adresse de Mme Victor Hugo, 90, rue de Vaugirard, la galerie des portraits d'académiciens continue :

Conrart — avait fait peu de chose. — Épitres dédicatoires. — Ballade en réponse à celle du *Goutteux sans pareil.* — Préface des lettres de Gombauld touchant la religion — Lettres familières à M. Félibien, éditeur d'un ouvrage anonyme de Le Faucheur.

Les premiers vers de Godeau font les premières assemblées de l'Académie. — Appelé *le nain de Julie* (Mlle de Rambouillet). Renommé pour sa galanterie. — Devient évêque de Grasse pour la paraphrase du *Benedicite.* — Son premier ouvrage est un discours sur les œuvres de Malherbe.

Giry, avocat — fait un traité *des Causes de la corruption de l'éloquence,* avec une préface de Godeau, caché sous le nom de *Philandre.* Vaugelas disait que Giry avait transformé les rochers et épines de Tertullien en jardins délicieux.

Gombauld — bel esprit de l'hôtel de Rambouillet, *homme de condition.* — Prononce en 1635 a l'Académie un discours sur le *Je ne sais quoi.* Revit en dernier ressort l'arrêt de l'Académie sur *le Cid.* — Ses écrits : *Délices des ruelles.* — Roman d'*Endymion* (1624), *Amaranthe,* pastorale (1631). — Mlle de Rambouillet s'appelle *l'incomparable Arténice* et Mlle de Scudéry *Sapho.*

Gomberville. — Son père était boursier de la Chambre des comptes. — Publie 110 quatrains à quatorze ans. Défend Malherbe contre l'Académie. Voulait bannir de la langue la particule *car.* — *La Caritie,* roman (1622). — *Polexandre,* idem (1632). — Très intrigant. — Sonnet sur le Saint-Sacrement :

Tel qu'aux jours de ta chair tu parus sur la terre.

[PLANS ET PROJETS.]

Nous avons trouvé dans les *Feuilles paginées* une liste donnant les titres de plusieurs des plans qui vont suivre; l'un d'eux met en scène Cromwell et contient même certains détails du drame écrit en 1827; nous datons donc cette liste de 1825-1826 :

Drames que j'ai à faire :

— *La Mariposa.* — Épisode de D. Pantaléon Sà. (Hist. de Cromwell.)

— *Le Masque de fer.* — (Mazarin. — L'enfant dans la grotte du tigre.)

— *Gennaro.* — L'amour vrai opposé au faux amour.

— *Louis XI.* — Sa mort. (La grande scène avec Olivier le Daim.)

— *Sabina Muchental.* — Le même homme aimé par deux filles, une courtisane et une dévote.

— *L'enfance de Pierre-le-Cruel.* — Fille qui sacrifie son honneur pour sauver son père.

— *La mort du duc d'Enghien.* — Justification de Bonaparte.

— *Louis XVI* [1].

— *Charles Ier.*

— *Philippe II.* — D. Carlos). } Le fils luttant d'empoisonnements avec le père
— *La mort de Charles Quint.* } qui a le dessus à la fin.

— *Néron,* tragédie romaine. — Peinture de la Rome compliquée des Césars.

Quand cela sera fait, je verrai.

---

[1] La lettre publiée dans la *Correspondance,* et adressée en 1831 à Cordellier Delanoue, explique pourquoi Victor Hugo a renoncé à écrire ce drame. (*Note de l'Éditeur.*)

LA MARIPOSA.

Deux sujets sont exposés sous ce titre; on retrouve dans le premier l'idée et le personnage énoncés dans la liste publiée page 448.
Papier du format du manuscrit de *Cromwell*.

I. — LE RAPT.

ELLE. GENNARO.

ELLE. — La guitare, la jalousie.

ELLE, LUI.

II. — LE BATEAU.

GENNARO, LE CHAPELAIN. { J'ai des pouvoirs du pape / Voulez-vous être prêtre? } peut-être. Nous verrons. / Le Soufre.

GENNARO, hideux. — (Pour avoir regardé dans l'enfer.) L'orage.

GENNARO, ELLE, LUI, UN VALET.

ELLE, LUI, GENNARO. — Je dormais.
Ciel! Elle est pure encore! Oh! comme il est aimé!

LUI, GENNARO. — N'est-ce pas? La vilaine est jolie[1].

GENNARO, LE CHAPELAIN.
Chapelain? — Quoi, mon fils? — Faites-moi prêtre. — Viens!

... — Je suis Sicilien. L'Etna
Est de mon pays. — Qui dans Léon t'amena?
— Le hasard. — Dites la Providence.
— Ce serait blasphémer.
Le hasard me tient lieu de destin.

III. — LE MARIAGE.

GENNARO.

GENNARO, LUI. { Le tuer! Il est seul! non il est trop aimé,
Et puis peut-on aller au bonheur par un crime?
Ouvrir le ciel avec une clef de l'enfer? }

[1] Repris dans *le Roi s'amuse*. (*Note de l'Éditeur.*)

DUC DE HERNANI.

Grand de première classe, marquis de Santalvan, etc.

GENNARO, LUI, ELLE. { Quel bonheur! Comment!
Je suis duchesse! — Elle est duchesse! Infortunée!
Allez! je vous bénis. — Ô malédiction!

IV. — LA TOUR.

LUI, GENNARO. — Je ne l'aime plus. Elle est laide et m'ennuie!

LUI, ELLE. — Les ordres. Les enfants. Vous n'êtes pas ma femme.

LUI, ELLE, GENNARO.

ELLE, GENNARO.

GENNARO.

GENNARO, LE ROI, LA PRINCESSE, LUI.

LES MÊMES, ELLE. — Je suis prêtre. Voici mes pouvoirs.

Ce titre je le tien
De mon père, seigneur, qui le tenait du tien.

Nous étions ducs avant que vous ne fussiez rois.

Le joli pied! — Mon pied
Ne vous regarde pas. — Non, mais je le regarde
Moi.

Un gentilhomme perd à se faire poëte...
C'est comme si [1] j'allais mettre des ailes
À mon donjon ducal. J'en ferais un moulin.

V. — LE TOMBEAU.

ELLE, GENNARO. — L'enfant mort.

ELLE, LA MARIPOSA. (La fête.)
Je me lève à midi; mais quelquefois plus tard.

[1] Un blanc est ménagé ici, sans doute pour recueillir plus tard les syllabes qui compléteront le vers. Ces vers, un peu transformés, ont été repris dans *le Roi s'amuse*. (*Note de l'Éditeur.*)

ELLE, LA MARIPOSA, LUI.

ELLE, GENNARO.

(Dans le tombeau.) ELLE, GENNARO.

ELLE, GENNARO, LUI.

Elle est toute portée.
Je suis Gennaro.
Mourons ici tous deux, toi puni, moi vengé!

— Elle est morte,
Et nous aussi! — Quoi donc! tu fermes cette porte?

— ...On n'entend plus rien.
Reprends ton diamant, duc, et rends-moi le mien!
Je suis Gennaro.
— Au secours! — Lise, Élise! [1].

Nous appelons tous deux en vain, rien ne s'éveille,
est fermée ainsi
Cette porte n'entend pas plus que cette oreille.
....
Mourons ici tous deux, toi puni, moi vengé!
— Misérable! — Frappe! tu seras seul.

Démons!
Misérable! — Dormons!

Cette idée de deux hommes enfermés, murés, rappelle la fin du *Travail des Captifs* (*Légende des siècles*), où l'esclave descend avec le roi dans le temple souterrain dont l'unique issue se referme sur eux. Ce qui affirme la similitude, c'est ce fragment de vers :

Frappe! tu seras seul.

Puis voici un autre plan, qui correspond au titre de *la Mariposa* (Histoire de Cromwell), l'action ne se passe plus en Espagne :

...Qui dans Léon t'amena?

mais dans Londres même. À partir de l'acte III, intitulé l'*Ambassade*, Cromwell paraît; il est le principal personnage et se montre déjà insolent envers les ambassadeurs dont la scène est vaguement ébauchée. À noter aussi le puritanisme de Cromwell qui s'offusque de voir la Mariposa habillée en page. Puis, comme dans le drame

[1] Ces deux derniers mots, difficiles à lire, sont douteux. (*Note de l'Éditeur.*)

écrit en 1827, nous voyons une sentinelle apostée et l'alarme donnée par Cromwell qui fait avorter une conspiration. Thurloë, le confident de Cromwell, est nommé. Enfin, l'idée maîtresse du lord protecteur : *Si j'étais roi!* est formulée dans ce plan.

LA MARIPOSA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON PANTALÉON. { ...En moins d'un an tout mon bien y passa!
Comme elle m'a plumé, cette Mariposa!

La sieste. Le manteau qui change de place. — La guitare. — *Fugi de amor.*

SCÈNE II. — D. PANTALÉON, LA MARIPOSA.

C'est la Mariposa
Ou le diable. — L'un et l'autre peut-être.

Vous m'avez fui. — J'ai fui mes créanciers.

Voici tous vos châteaux . — Dieu! quelle économie!

Celui-ci c'est au comte Midellin.
— Vilain! vilain!
C'est de l'ancien.
Vous savez que c'était avant de vous connaître.

Jalouse.
Andalouse!
N'est-ce pas un péché; ce sont des hérétiques.

SCÈNE III. — DON PANTALÉON, LA MARIPOSA, MAÎTRE PIERRE.

SCÈNE IV. — DON PANTALÉON, LA MARIPOSA.

Il nous croit frère et sœur!

Un sous-concierge de la tour! Plaisant protecteur pour le comte de Sever!

Ne riez pas, folle...
Bien en prit l'an dernier au comte de Haro
D'avoir dans ses amis un valet du bourreau.
Car il fut de tous ceux dont on brisa l'épée
Le seul de qui la tête en un coup fut coupée.

Oh! ne parlez pas de cela, se sentir couper la tête, oh! c'est affreux.

La M. — Je ne le vois que trop. Ah! l'amour a des ailes.

Don Pant. — En tout cas, vous savez le plumer.

Deux lignes à peine lisibles dans le sens du travers de la page :

Vous faisiez à merveille Ariane.
— Vous jouiez encor mieux le baron Theseus.

ACTE II. — L'EMBARRAS DE VOITURES.

ACTE III. - L'AMBASSADE.

SCENE PREMIÈRE. — Don Pantaléon, la Mariposa (en page).

Folle!

SCENE II. — Les Mêmes, Cromwell, gai.

SCENE III. — Les Mêmes, Maître Pierre.

Injures à Cromwell. — Son chapeau sur la tête quand toute l'ambassade est chapeau bas.

On m'a tué mon fils.

Des hommes de la lie du peuple qu'on remue.
— Oui, la lie est en bas, mais l'écume est en haut.

SCÈNE IV. — La Mère, survenant.

— Le voici.

D. Pantaléon. — Bah! C'est une plaisanterie.

IMPRIMERIE NATIONALE.

CR. — Avez-vous fait les funérailles de votre fils?

P. — Non.

CR. — Veuillez
Tarder encore. Il faut qu'ensemble on les enterre.

L'AMBASSADEUR. — Quoi! il est aussi ambassadeur que moi.

CR. — Que m'importe!

— Songez, Mylord, avant de toucher cette tête,
Que tout ambassadeur, légat ou député,
Représente le trône, et veut être traité
Comme un roi.

CROMWELL.

C'est à quoi précisément je songe.

Usurpateur!

CROMWELL.

Vous l'irez de ma part dire au duc de Bragance.

CROMWELL.

Prenez garde. M'insulter en pleine Angleterre!

L'AMBASSADEUR.

Ceux-ci l'ont bien fait.

CROMWELL.

Ah! ceux-ci sont anglais!
Ceux-ci sont des anglais.

LA MARIPOSA.

Grâce, grâce, mylord.

CROMWELL.

Effrontée!
Une femme vêtue en homme!

Arrêtez et menez à la Tour D. Pantaléon.

Charles Ier. — Il était bête.

Les suédois ont tué leur roi.

CROMWELL.

Calamité!

— Mais vous! — Ah! nous! c'est différent.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE. — MAÎTRE PIERRE, LA MARIPOSA, en sentinelle.

SCÈNE II. — LA MARIPOSA, dans la guérite, CROMWELL, THURLOË.

SCÈNE III. — CROMWELL.

Si j'étais Roi!...

LA MARIPOSA.

Dieu! C'est Cromwell!

Elle chante :

Fugi de amor. (Répétez!)

SCÈNE IV. — LES MÊMES, D. PANTALÉON.

Cr. voit quelque chose ou quelqu'un là dans l'ombre. — Tire. La Mariposa tient Cromwell en respect. Pantaléon descend. Elle court à lui. Lâche le fusil. Cromwell tire. — Alarme.

SCÈNE V. — LES MÊMES, GARDES, CONCIERGES, MAÎTRE PIERRE.

D. PANTALÉON.

Ah! si vous venez tous!

Il jette son épée.

MAÎTRE PIERRE, le repoussant dans la foule.

Allons, sauvez-vous!

PANTALÉON.

Non, que ferait-il d'elle?

MAÎTRE PIERRE.

Alors nous sommes quittes.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE. — LA MÈRE. — La bière. Roulement de tambour. Joie horrible.

SCENE II. — MAÎTRE PIERRE.

(Il sort pour voir quelle est cette femme que le peuple poursuit.)

SCENE III. — LES MÊMES, LA MARIPOSA, rentrant avec MAÎTRE PIERRE.

Oh! sauvez-moi!
Est-il sauvé?

Bas à la Mariposa. — Oui.
Bas à la mère. — Il est mort.

Il est sauvé, sauvez-moi!

LE PEUPLE, dehors. — La Mariposa!

LA MARIPOSA, à la mère qui veut la livrer.

— Ô ma pauvre mère!
— Que dis-tu? Cache-toi.

LE PEUPLE. — La Mariposa!

Jadis au théâtre on m'appelait ainsi.

Flambeaux et cris.

LE PEUPLE. — La Mariposa!

— Dieu! quelle est cette tête!
Me voici!

Au verso de la dernière page de ce plan sont jetés ces vers dont quelques-uns seront repris, presque mot pour mot, dans *Hernani.*

Peuple d'orphelins et de veuves.

Qui raille après l'affront doit s'être confessé.

Salve, Cæsar sacro sancte!

À votre testament s'il manque une pensée
L'ajouter maintenant serait chose sensée.

Moi, jeune et fort, par toi, fantôme à l'œil sanglant,
Qui rien que de vieillesse est déjà tout tremblant.

Parce qu'on est jaloux de plaire et qu'on déplaît.
Hélas! dérision que l'amour incomplet.

Qui rit après l'affront s'expose à faire rire
Aussi ses héritiers. — Chacun son tour, messire.

[PLANS ET PROJETS.]

Voici un plan, en cinq actes, qui semble écrit en même temps que celui de *la Mariposa;* même papier, même écriture :

TAFALTA, ZEBEDEO.

Ils s'aiment. (Histoire du taureau [1].) Ils s'aiment, te dis-je. — Qu'est-ce que cela te fait? — À moi, rien.

JUANA, LA NOURRICE.

Apercevant Tafalta.

Cet homme me déplaît.
— Madame, gardez-vous de ces français qui ont lu Voltaire.

JUANA, LA DUCHESSE, LE MARQUIS.

Le mari tué. Vengeance jurée. La Chabraque.

LES MÊMES, LE COLONEL, LA CHABRAQUE.

— Restez, monsieur. — La plus belle chambre à M. le Colonel.

LE REPAIRE DE LA GUÉRILLA.

LE COLONEL, JUANA.

LE COLONEL, JUANA, TAFALTA, LE PRÊTRE.

— Seigneur curé, vous allez confesser ce français qu'on fusillera dans une heure et me marier à cette fille qui sera ma femme cette nuit.
(Vingt escopettes braquées sur le colonel.)

LES MÊMES, LA DUCHESSE, LE MARQUIS.

Insultes au français. — Juana est voilée.
Tafalta déclare qu'il l'épouse. Elle lève son voile : Ma sœur!
Injures de la duchesse et du marquis à Tafalta. — Mais il est le maître. — Sa scène avec le marquis et la duchesse.

LES MÊMES, MATHIEU-LA-PIPE.

La maison cernée par les français.
Le baril de poudre et le seau d'eau.

LA DUCHESSE, ZEBEDEO.

— Le plus bel appartement du palais.

[1] Cette histoire sera rédigée en 1832. (Voir pages 465-467.) [*Note de l'Éditeur.*]

ZEBEDEO. — Pour un français! — Il dérange tout.

LE COLONEL, MATHIEU-LA-PIPE (sans gêne).

LES MÊMES, LE MARQUIS.

— Votre nièce en mariage. — Vous êtes marquis, c'est ridicule. On n'est pas marquis. L'empereur ne fait pas de marquis. Comte ou baron, à la bonne heure. Le baron Jean Rolandet.

.....

— Votre père, colonel? — Quincaillier.
— Chancelier? — Non, quincaillier, rue aux Ours, à Paris.

(Il met au feu du bois d'un vieux cadre d'aïeux.)

ZEBEDEO. — Son scandale à la vue de ces profanations.

ZEBEDEO, LE COLONEL, MATHIEU-LA-PIPE.

— Vas-tu bien nous laisser tranquilles avec ton excellence. Tu vois bien que tu embêtes mon colonel.

MATHIEU, LE COLONEL.

MATHIEU, LE COLONEL, JUANA.

— Ne buvez pas, ne mangez pas, ne dormez pas.

MATHIEU, LE COLONEL. (Ils dorment.)

TAFALTA par la porte secrète. Puis LA DUCHESSE.

(Elle lui demande de tuer le français. Il tombe de son haut.)

ACTE DE L'ENLÈVEMENT.

TAFALTA. — Madame la duchesse, il est amoureux d'une fille qu'il veut enlever. Je le sers. C'est le moyen de le faire tomber entre nos mains. Il faut vous y prêter.

V. — L'INCENDIE ET L'ÉCHELLE.

LA DUCHESSE, TAFALTA.

LA DUCHESSE, JUANA. (Tendresse et douleur.)

LA DUCHESSE, JUANA, LE COLONEL.
(Le feu.)

Les Mêmes, Tafalta.

L'échelle est trop faible pour porter plus de deux. Donne-la-moi. Je la sauverai.
— Non, Juana, il te laisserait.

— Scélérat! qu'es-tu donc venu faire ici?

Il rejette l'échelle.

— Mourir avec vous.

On trouvera, page 465, un dialogue, complètement rédigé et daté 1832, qui met en scène deux des personnages du plan précédent.

[PLANS ET PROJETS.]

Voici quelques lignes se rapportant au drame indiqué dans la liste : le père luttant d'empoisonnements avec le fils, etc. [1] :

PHILIPPE II.

LE PÈRE.

...Donne! je suis son père.
Il m'aime. Il boira mieux, Velasquez, de ma main.
Mais est-ce un poison sûr?
— C'est un poison romain.

Après scènes violentes. Il se réconcilie avec son fils et lui porte la fiole qui doit le guérir, dit-il, de sa maladie.

LE PÈRE.

Bois ceci, mon bon fils.

LE FILS.

Mon bon fils! alors c'est du poison, mon père!

LE PÈRE.

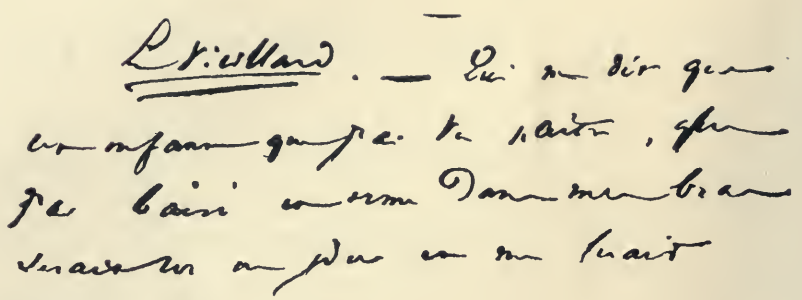
Oui. — Bois.

David Rizzio bossu et vieux. Marie Stuart jeune et belle.

[PLANS ET PROJETS.]

---

[1] Voir page 448.



LE VIEILLARD.

Qui me dit que cet enfant que j'ai vu naître, que j'ai baisé et tenu dans mes bras serait roi un jour et me ferait mourir?

[PLANS ET PROJETS.]

LE PÈRE.

À quoi pensez-vous donc, mon fils?

LE PARRICIDE.

— À rien, seigneur!

Le père revient au 5e acte, le trouve encore rêveur et dit avec douceur :

Mais à quoi penses-tu?

Le fils lui cherche querelle, et le tue.

[PLANS ET PROJETS.]

À partir de 1830 apparaît *Maglia;* on le retrouvera dans chacune des divisions de *Plans et projets,* le dernier fragment portant son nom est de l'écriture de 1874 à 1876. Nous avions déjà fait connaissance avec lui dans le *Théâtre en liberté;* mais dans cette édition le volume était si abondant en inédits que nous n'avons pu y donner tous les aspects de Maglia. Ce qui avait été réservé et ce que nous avons retrouvé dans le dernier classement des inédits de Victor Hugo trouve tout naturellement place dans ces *Plans et projets.*

Maglia et *Don César* sont souvent confondus dans ces notes; il arrive même que le nom de l'un vienne en variante au nom de l'autre; pourtant il existe entre eux une profonde différence; Don César, le personnage de *Ruy Blas,* appartient à une époque et à un pays déterminés : la fin du XVIIe siècle, l'Espagne. Maglia est de tous les pays et de tous les temps; c'est l'homme Protée; il dialogue avec des duchesses de la cour de Louis XIV et certaines de ses réflexions peignent l'état de la France en 1848. Victor Hugo nous trace lui-même le portrait de Don César; c'est «un mélange du poëte, du gueux et du prince, riant de tout, faisant aujourd'hui rosser le guet par ses camarades comme autrefois par ses gens, mais n'y touchant pas; alliant dans sa manière, avec quelque grâce, l'impudence du marquis à l'effronterie du zingaro; souillé au dehors, sain au dedans; et n'ayant plus du gentilhomme que son honneur qu'il garde, son nom qu'il cache et son épée qu'il montre [1]».

On ne conçoit pas Don César sans son épée; on voit souvent Maglia armé d'un bâton; il est quelquefois insolent, mais à la manière de Figaro, non d'Almaviva; il a, comme Don César, des voleurs pour camarades, mais il est leur égal et «travaille» au besoin avec eux; il a un peu du poète, beaucoup du gueux, rien du prince.

MAGLIA.

Août 1830. — Jadis on sacrait les rois; maintenant on les bâcle.

MAGLIA.

C'était un homme étrange, inattendu, absurde; un homme qui eût préféré Desdemona à Zaïre, André Chénier à Boileau, la cataracte du Niagara aux grandes eaux de Versailles, et qui eût tourné le dos à la colonnade du Louvre pour regarder le portail de Saint-Germain-l'Auxerrois.

[FEUILLES PAGINÉES.]

OPINIONS UN PEU HASARDÉES DE MAGLIA.

Locutions auxquelles on reconnaît tout de suite un imbécile :

— *Un tel est bon patriote.* — *Le drame moderne est immoral.* — *Ah! comment peut-on aller voir un feu d'artifice?* — *Feydeau! genre national.* — *Molière.* — *Corneille.* — *Racine et Voltaire.*

[PLANS ET PROJETS.]

---

[1] Préface de *Ruy Blas.*

LE POËTE, à Maglia.

.....

L'Idée est toute nue et toute lumineuse,
Le mot rapide, ardent, éclatant, indompté,
Épris de sa lumière
Amoureux de sa grâce et de sa nudité,
Parfois trop brusquement la saisit et l'attire,
Et la peau de Vénus quelquefois se déchire
Aux charnières d'acier de l'armure de Mars.

amoureux,

MAGLIA, à dona Zubiri.

Le cœur entend, ma chère,
Parler les sentiments avant les intérêts.
On se donne d'abord, et puis on compte après.

on ne compte qu'après.
sauf à compter après.

Je fais cela, dit-elle, moitié par plaisir, moitié par curiosité.

MAGLIA [1].

Et moitié par?... car aux choses que fait une femme, il y a toujours trois moitiés; deux qu'on voit, et une qu'on ne voit pas. — C'est la plus importante.

[FEUILLES PAGINÉES.]

MAGLIA.

Bah! la modestie ne sert qu'à se faire prendre au mot.

[FEUILLES PAGINÉES.]

— Comte, l'avez-vous eue?
— Je vous hais assez pour vous le dire si cela était, mais ce n'est pas vrai.
— Il est trop tard. Je le croyais, et je l'ai tuée.

[Au verso d'une adresse envoyée à Victor Hugo : *9, rue Jean-Goujon*, donc de 1830 à 1832.]

UN LACHE, DRAME.

---

[1] *Maglia* vient en surcharge à *Masfarie*. (*Note de l'Éditeur.*)

ACTE PREMIER.

Une salle du château de Gliche, magnifiquement décorée à la mode de Philippe V. Fenêtres à petits carreaux. Grands fauteuils de tapisserie à dossiers. Lambris sculptés de chêne poli et luisant. Une porte dorée au fond. Deux plus petites de chaque côté.

SCÈNE PREMIERE. — DOÑA JUANA, belle jeune fille, mantille et basquine noires, le reste rose et blanc; MARTINA GY, Vieille, costume des paysannes de Bergara.

D. JUANA, penchée à une fenêtre et regardant au dehors.

Sainte Marie me soit en aide! Martina, c'est lui!

MARTINA.

Qui, lui?

D. JUANA.

Méchante! tu sais bien qui je veux dire.

Frappant des mains avec joie.

Oh! c'est lui! c'est lui!

MARTINA, allant à la fenêtre.

Ils sont deux. Est-ce celui qui descend de cheval?

D. JUANA.

Oui.

MARTINA.

L'officier?

D. JUANA.

Fi! Est-ce que tu crois que j'aimerais un soldat?

MARTINA.

Vous aimez bien un français!

D. JUANA.

Oh! nourrice! ne dis pas cela si haut! On n'aurait qu'à t'entendre! *Si ma mère savait.*

Allant à la fenêtre.

Je te dis que c'est lui! Le voilà qui entre dans la cour du château. Il parle à Zebedeo. Mais conçois-tu ce hasard, bonne nourrice? Lui ici! Moi qui croyais ne plus le revoir!

MARTINA.

Mais vous vous trompez peut-être, doña Juana. Vous croyez voir ce français partout. Vous l'avez dans la tête.

D. JUANA.

Dans le cœur, Martina. — Est-ce que je ne lui dois pas tout? Est-ce qu'il ne m'a pas sauvé la vie?

MARTINA.

Bah! bah! la vie. — Parce qu'un français s'est jeté entre vous et un bœuf *échappé* qui était entré dans l'église de votre couvent.

D. JUANA.

Un bœuf! Tu appelles cela un bœuf! Un taureau des Asturies échappé du combat. Oh! je crois le voir encore, mon Dieu! tout noir, le pied fourchu, des yeux de braise, des cornes!...

MARTINA.

Voilà un beau portrait du diable!

D. JUANA.

Ne ris pas, *j'aurais voulu t'y voir.* Quand cette bête, traversant furieusement l'église, est venue droit à moi, comme si elle me connaissait, nourrice, quand je me suis vue seule avec elle dans le chœur, car tout s'était enfui autour de moi, les religieuses, les prêtres, tout, oh! je suis tombée sur le pavé, bonne nourrice, et j'ai pensé à ma mère et à toi, qui étiez à Valladolid toutes deux, et je me suis crue morte. J'ai fermé les yeux, vois-tu, et quand je les ai rouverts, ç'a été comme un éclair, il y avait là un officier, un français qui affrontait le taureau, qui me sauvait, qui donnait sa vie pour moi. Oh! alors, ma nourrice, je me suis relevée et j'ai attendu ce qui allait arriver en regardant ce combat, c'était effroyable, et quand je l'ai vu enfoncer son sabre dans le cou du taureau, mieux que Pepedillo le matador, Martina, as-tu vu Pepedillo? j'ai poussé un cri et je suis tombée à genoux!

MARTINA.

Sans doute ce jeune homme s'est conduit bravement. Mais il n'est pas d'espagnol en Espagne qui n'en eût fait autant.

D. JUANA.

C'est possible, nourrice. Mais enfin il ne s'est trouvé que ce français pour faire cela dans cette église pleine d'espagnols.

MARTINA.

Et puis, supposons qu'il vous ait sauvé la vie, c'est bien, ce n'est pas une raison pour l'aimer d'amour et en être folle.

D. JUANA.

Il était blessé, Martina.

MARTINA.

Oh! que les hommes savent se faire égratigner à propos!

D. JUANA.

Blessé très sérieusement. — Il est même resté plus d'un grand mois à l'infirmerie du couvent où son colonel l'avait fait transporter, et où j'allais le soigner tous les jours avec mes compagnes.

MARTINA.

En vérité! et les règles du couvent, madame!

D. JUANA.

Ah bien oui! le moyen qu'il y ait à la fois dans un couvent des règles et des soldats français! Le régiment était logé pêle-mêle avec les religieuses!

MARTINA, faisant un signe de croix.

Pêle-mêle! Mon doux Jésus! — Je vois qu'il était bien temps qu'on allât vous chercher.

D. JUANA.

Hélas! à peine guéri, il a reçu l'ordre de repartir, et moi de revenir ici. Voilà trois grands mois que je ne vivais plus, ne sachant pas si je le reverrais jamais. Mais Dieu est pour nous, puisqu'il me le ramène.

MARTINA.

Voilà au moins vingt fois que vous me contez cette histoire, doña Juana. Mais vous ne me dites jamais de quoi vous parliez avec le capitaine, quand vous étiez seule avec lui.

D. JUANA, rougissant.

Oh! de rien.

MARTINA.

Sait-il que vous l'aimez?

D. JUANA.

Je crois qu'il le croit.

17 janvier 1832.

[PLANS ET PROJETS.]

[SCARRON.]

Nous avons trouvé un certain nombre de notes biographiques sur Scarron et sur Mme de Maintenon; elles furent sans doute prises en vue de la comédie projetée ayant pour titre : *Madame Louis XIV*.

Pradon a de mauvais yeux comme Homère.

SCARRON.

Il y a une différence.
Homère était aveugle et Pradon est myope.

Vous savez, *un tel* s'est vendu à Colbert.

SCARRON.

Je ne savais pas que..... (un tel) fût une denrée.

Un mari trompé, un...

SCARRON.

Chut!

LA VRILLIÈRE.

Quoi?

SCARRON.

Mon cher La Vrillière, (Thorillière)
J'ai cru que vous alliez dire un mot de Molière.

LA REINE.

Moi! la reine! sa femme!
Je vous demande un peu si ce n'est pas infâme!

Il l'aime
Plus que tous ses enfants, même que les (ses) bâtards.

M. de Colbert vend ses beaux arbres de Chantilly Seignelay.

SCARRON.

Il fait de jolies affaires. Vendre les arbres de Seignelay pour acheter les vers de Colletet. (Ou autre.)

[Au verso d'une lettre datée *4 août 1832*.]

P., revenant, une énorme perruque à la main.

J'ai cru prendre l'occasion aux cheveux, voilà tout ce qui m'est resté à la main.

SCARRON.

Il me paraît que l'occasion porte perruque.

[PLANS ET PROJETS.]

MAGLIA.

Je comprends. Vous voulez l'amour loin des méchants,
L'amour en liberté, seul à seul, dans les champs,
Où Dieu seul vous écoute, où Dieu seul vous regarde,
L'amour en frac, en blouse, en bottes. Prenez garde.
L'amour est un oiseau qui meurt en liberté,
Les parures qui font plus belle la beauté,
Les fêtes où l'on voit sa maîtresse admirée,
De toutes jalousée enviée et de tous désirée,
Le nom public d'ami, le nom secret d'amant,
L'impossibilité de se voir aisément,
Le tutoiement caché sous le respect, la belle
Qui ne vient qu'en tremblant, toujours un peu rebelle,
L'obstacle, le mari, les trois coups au volet,
Toutes ces choses font qu'une femme vous plaît.
Ôtez-les. C'est fini. L'amour se décolore.
Tout s'éteint.

LÉO, rêveur.

Maglia! si tu connaissais Laure!

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE SECRET.

MAGLIA à Madame Rengaine.

Allez vous promener. C'est bon au mal de tête.
Puis vous rencontrerez quelque sorcière honnête,
Dès l'aube épanouie à sa porte, et debout,
À qui vous trouverez moyen de dire tout.
C'est si doux de trouver en route une vieillarde,
Quelque énorme commère à la coifle hagarde
Qu'on n'aurait point osé peut-être aller chercher,
Et qui, tout en ayant l'air de n'y point toucher,
Vous gratte savamment, avec l'instinct d'un ange,
À l'endroit où dans l'ombre un secret vous démange.

MAGLIA.

Il aimait dans Juanita, qui parlait fort mal français du reste, cette gracieuse prononciation espagnole, qui prononce le *B* comme un V, et réciproquement. Ce qui l'enchantait surtout, c'est que quand elle lui récitait ce vers d'un grand poëte :

Ah! berce, berce, berce encore, etc.

il entendait :

Ah! verse! verse! verse encore!

Charmante métamorphose! Désaugiers au lieu de Lamartine, Comus au lieu d'Apollon, comme eussent dit les grands poëtes de l'an VIII.

[FEUILLES PAGINÉES.]

SILVIO.

Que penses-tu de la tragédienne?

MAGLIA.

Bras maigres. Pathétique.

MAGLIA, rencontré avec une fille. Explique.

Mon cher, le destin joue avec le philosophe;
Il donne, ramassant cela dans le ruisseau,
À Diderot Nanette et Thérèse à Rousseau.

Il dit de Goulatromba :

Ce brigand
...C'est un homme élégant,
Poli, point ordurier. Jamais prude farouche
Ne vit un mot de gueule éclore dans sa bouche.

DON TADEO.

Ma femme a des amants. Voilà! J'en prétends faire
Un éclat, un procès, un scandale, une affaire,
Un tapage! et je veux partout le publier!

MAGLIA.

Je comprends. Vous voulez remplir le monde entier
pousser sur
De tout ce qui vous a pu passer par la tête,
d'un air lugubre et bête,
Et faisant trois saluts, d'une manière honnête,
Afin que chacun soit du fait bien convaincu,
Dire à tout l'univers : Messieurs, je suis cocu.
— J'approuve. — C'est très beau. C'est triste. C'est farouche.
Et je trouve à la chose une grandeur qui touche.

MAGLIA.

...Toute femme, mon cher,
Qu'elle soit pour la fleur, qu'elle soit pour l'avoine,
cueille un doux page broute
Qu'elle choisisse un page ou qu'elle prenne un moine,
Veut avoir l'air rêveur, mélancolique et pur.
Convention, théâtre,
Arrangement, décor,
Affaire de costume, étoile dans l'azur,
Rose par la pudeur et par l'amour rougie,
Nuage dans le ciel, rien de plus. Élégie.

MAGLIA.

Le grec et le latin sont les deux jambes de l'esprit. Sans ces deux pieds il ne peut marcher.

LELIO.

Doña Zubiri
La femme
Béranger ne sait ni le grec ni le latin.

MAGLIA.

On n'a pas besoin de pieds quand on a des ailes.

Maglia.
Le grec et le latin sont les deux jambes de l'esprit.
Ces deux pieds il ne peut marcher.
Lelio.
La femme
Béranger ne sait ni le grec ni le latin
Doña Zubiri
Maglia.
On n'a pas besoin de pieds quand on a des ailes.

MAGLIA. Il vient de se marier.

Duc, l'endroit le plus sot où l'on puisse ici-bas
accorte et familière
Avoir la fantaisie étrange et singulière
De fourrer son museau, c'est une muselière.
Les chiens le font; mais c'est de force seulement.
L'homme, animal plus bête incontestablement,
Le fait de son plein gré, — le jour qu'il se marie.

MAGLIA.

Vous voulez être duc, prince, général des galères, chevalier de l'ordre, grand d'Espagne, pair de France, maréchal de France, courbez-vous, baissez-vous, abaissez-

vous, rampez, à quatre pattes, c'est bien, à plat ventre, c'est mieux! plus la porte est grande, plus il faut se faire petit pour y passer.

MAGLIA, à Pepita.

Une personne de votre sexe, une chatte.

MAGLIA.

Je publierai une satire intitulée :

Les noms propres et les choses sales.

ou

Quelle belle satire impitoyable à faire sous ce titre :

Les noms propres et les choses sales.

LE MARQUIS.

Eh bien, mon drôle, es-tu allé ce matin chez ma femme lui demander de l'argent pour moi?

MAGLIA, en haillons.

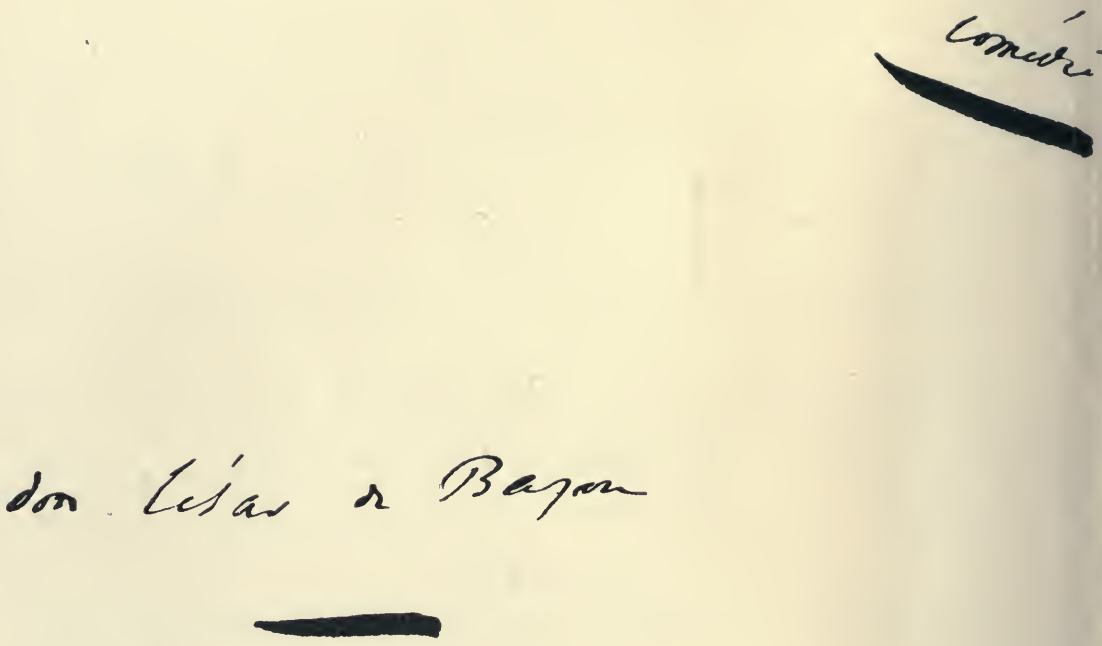
Pas encore.

LE MARQUIS.

Comment, faquin, pas encore?

MAGLIA, impudent.

Ah ça, mon cher marquis, vous êtes excellent!
Quoique trop sérieux pour faire le galant
Et pour aller jetant, comme un don Juan en quête,
Aux moitiés du prochain un regard déshonnête,
Bien qu'ennemi des fats et des voluptueux,
pudique
Je ne suis pas encor chrétien et vertueux,
Pas encore habitant du pur séjour des âmes,
Au point de souhaiter faire horreur à ces dames,
Et de m'en aller voir dès le matin, mon cher,
Une femme de cour, de mode et du bel air,
Jeune comme est la vôtre, et divine, et parfaite,
Avant d'avoir un peu rajusté ma toilette.



Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo
pour le projet de comédie : *Don César de Bazan*.

DON CÉSAR DE BAZAN.

Dans une lettre adressée à Asselineau, le 15 octobre 1841, Victor Hugo annonce son intention d'écrire *Don César de Bazan :*

Il est très vrai que j'ai quelque idée d'une comédie en vers dont César de Bazan serait le héros [1].

D'autre part, Théophile Gautier, dans son compte rendu du mélodrame joué en 1844 et intitulé : *Don César de Bazan,* revendique, pour Victor Hugo, la priorité de l'idée et du personnage et confirme le projet du poète :

«MM. Dumanoir et Dennery sont, à n'en pouvoir douter, de fort honnêtes gens qui ne *feraient* pas le mouchoir et qui *font* l'idée. Au moins ont-ils eu la candeur de ne pas démarquer le foulard dramatique qu'ils ont retiré de la poche de l'illustre poète Victor Hugo. Par ce temps de piraterie littéraire, c'est encore de la vertu... relative.

«...Victor Hugo, lui-même, portant au fils de son cerveau cette affection que Shakespeare ressentit à l'endroit de Falstaff, et Beaumarchais, à l'endroit de Figaro, a fait une comédie intitulée : *Une aventure de Don César de Bazan.*

«La résolution qu'a prise le poète de ne plus faire représenter de pièce l'a empêché de la produire sur le théâtre, mais elle paraîtra un jour sous la forme de livre, et le vrai, le seul don César de Bazan ressuscitera alors avec ses véritables allures.»

Puis nous lisons dans une lettre adressée à Mme Victor Hugo par le poète réfugié à Bruxelles :

Samedi, 14 février 1852.

...Tout à l'heure on a cogné à ma porte. J'ai interrompu ma lettre. C'était le directeur des Variétés, M. Carpier, qui vient de Paris, m'a-t-il dit, exprès pour me voir. Il m'a demandé, avec mille instances et offres, une pièce pour Frédérick, le *Don César.*

...Je lui ai dit qu'après la publication de mon livre [2], *je verrais,* mais que je devais ne rompre maintenant le silence que par un soufflet sur la joue du coup d'état. Il m'a offert de venir faire répéter sa troupe à Bruxelles ou à Londres, où je serais. Je dois le revoir encore [3].

Mais le directeur du Théâtre des Variétés, impatient, avait, en rentrant à Paris, parlé de sa visite à Victor Hugo et, le 28 février 1852, l'*Éclair* publiait cet entrefilet :

On vient de recevoir aux Variétés une pièce de Charles Hugo : *la Femme d'État.* Cette pièce sera représentée immédiatement après celle que Victor Hugo lui-même

[1] Cette lettre a été jointe par Asselineau à son exemplaire de *Ruy Blas.* Elle est citée dans les *Mémoires et Comptes rendus de la Société scientifique et littéraire d'Alais,* 1879. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] L'*Histoire du Deux Décembre,* publiée en 1877 sous le titre : *L'Histoire d'un crime.*

[3] *Correspondance.*

a faite pour Frédérick Lemaître, et dans laquelle ce célèbre acteur doit, au mois de juillet, débuter sur la scène du boulevard Montmartre.

Les amis de Victor Hugo, connaissant les projets du maître, ne comprirent rien à cette précipitation et s'inquiétèrent. Victor Hugo répond à Auguste Vacquerie :

Bruxelles, 11 mars 1852.

...Vous avez bien raison quant à cette annonce de *D. César*. Je n'y comprends rien. M. Carpier ayant Frédérick, je lui avais dit que le jour où j'écrirais *D. César* il l'aurait, mais qu'avant tout, j'entendais ne rentrer dans la publicité que par le livre du 2 x^bre^. Mon premier acte doit être un acte politique. Si vous croyez utile de faire faire la rectification, jugez la chose et faites [1].

Du *Don César* projeté, nous n'avons retrouvé, outre les fragments publiés dans le *Théâtre en Liberté*, que les passages suivants, pour la période de 1830 à 1835, mais, jusqu'en 1876 environ, César (ou Zafari) sera nommé par Victor Hugo.

UNE AVENTURE DE DON CÉSAR.

D. CÉSAR.

Ils marchent sur des vieux endormis dans des fosses
Pour n'avoir pas vidé correctement leurs chausses.

MAGLIA, abordant Zafari qui se chauffe au soleil.

Don César de Bazan, vous êtes un grand homme.

ZAFARI.

Vous croyez?

MAGLIA.

Je veux être un jour l'historien
Qui dira que de tout César sut faire rien.
Que Minerve aux yeux verts de lauriers le couronne!
Né grand d'Espagne, il sut devenir lazzarone.

MAGLIA. — FRONCEGUEULE (ou RINCETRIPE).

Ils se rencontrent aux galères.

MAGLIA.

Nous voilà parvenus aux régions d'en haut,
du bruit
des cours
Loin du monde, au-dessus des passions des hommes.

[1] Lettre inédite à Auguste Vacquerie. — Bibliothèque Nationale.

Haine, rancune,
Haines, fureurs, affronts, sont à nos pieds. Nous sommes
Dans le ciel bleu. Parlons comme deux immortels.

RINCETRIPE.

. . . . . .

GABOARDO, levant les yeux au ciel.

...Ô souvenir du grand Matalobos!

. . . . . .

Tu le sais, je fondis en larmes, ô mon maître,
Quand au pied du gibet, un gros moine béat
T'eut pour le paradis signé ton exeat,
Et pendant huit jours, moi que la haine dénigre,
l'air bête et touchant
J'eus le regard pensif d'un veau qui pleure un tigre.

Le petit plan suivant semble avoir quelque analogie avec *Ruy Blas :*

...Tu connais
Le proverbe, mon cher. L'homme est de feu, la femme
Est d'étoupe, le diable arrive et souffle. — Dame!
Aux galantes façons de quelque enfant de bien,
Si la reine prend feu, moi, je n'y suis pour rien.

M.

Ah! vous avez soufflé sur l'étoupe, il me semble.

— J'aurai mis l'étincelle et le salpêtre ensemble,
Voilà tout.

M.

Rien de plus.
— Innocemment.

M.

Holà!
Que vous avez bien dit cet innocemment-là!
Vieux diable!

L'interlocuteur de Maglia (était-ce le même?) lui proposait une mission :

....Je n'accepte pas. Il est fort difficile
Que quelqu'un ne soit pas pendu dans tout ceci.
Et ce ne sera pas, certes, votre Excellence.

Et puis je n'ai pas d'ambition. Je suis content de mon sort.

Suis-je pas familier de l'Inquisition
Comme vous, Monseigneur?
Tout ce que je demande,
C'est de voir arriver beaucoup d'évènements,
Amusez-moi, messieurs!

— Bah! vous la haïssez!
Pourquoi donc, s'il te plaît?
— Hé! parce qu'elle est belle et que vous êtes laid.
C'est déjà une raison.

Dicté [1].

ZAFARI.

Amours, ennuis, douleurs, trahisons, perfidies,
Plaie au cœur, plaie à l'âme, et de tous les côtés,
Misère, banqueroute, affronts, iniquités,
Toutes blessures sont humaines et possibles.
Le diable est un archer et nous sommes des cibles.

ZUBIRI.

Ta situation?

DON CÉSAR.

Un cloaque de dettes.
Beaucoup de gros rameaux et de branches cadettes
Inextricablement tordus, mêlés, brouillés,
Voilà mes créanciers [2].

---

[1] L'écriture est celle de Mme Drouet.

[2] Au bas de la page ce vers :

L'ombre des bois qui tremble et qui frissonne au vent.

D. CÉSAR, congédiant le bourgeois ivre.

Va! je te recommande à Bacchus, dieu des cruches!

D. CÉSAR.

d'affreux
J'avais de vieux habits, drapés de vieilles toiles,
Troués comme le ciel quand il est plein d'étoiles.

LA VIEILLE, voyant son laquais ivre.

Ah traître! ah malheureux! je t'envoie à l'église
Faire brûler un cierge à l'ange Gabriel,
Et tu me reviens ivre! ivre-mort! Saints du ciel!

MAGLIA[1].

C'est moi qui, dans un bouge où l'on voit fort peu d'anges,
À l'aide de Bacchus, dieu joufflu des vendanges,
Par passe-temps, madame, ai mis votre valet
Dans l'état vénérable où vous voyez qu'il est.

Je monte, je suis grand seigneur.
Je redescends, je suis valet de chambre.

MAGLIA, à Zafari.

Je souffre, je suis noir, j'ai l'âme atrabilaire,
Pleine d'affreux bouillons de haine et de colère,
projets méchants
Mille mauvais conseils me montent au cerveau.
Sieds-toi sur cette chaise
Viens çà, mon vieux, gémis! et pleure comme un veau!
Exclame-toi!
Désole-toi, plains-nous et fais le bon apôtre!
Le chagrin d'un ami sert d'écumoire au nôtre.

D. CÉSAR.

(Dans la caverne de Bombazù. — Caverne de voleurs. Intérieur sinistre et grotesque.)

J'ai le regret
De m'être fourvoyé dans cette coterie.

---

[1] En surcharge : *Don César*. (*Note de l'Éditeur*.)

D. CÉSAR.

...Depuis dix ans, je vis avec des êtres
Ressemblant à des gueux bien plus qu'à des marquis.
Je bois aux cabarets les vins les moins exquis.

...Zafari, c'est-à-dire César,
Comte de Garofa près de Velalcazar,
Sage jaloux,
Seigneur qu'en vain le sort, chien hargneux, cherche à mordre,
Grand de première classe et gueux de premier ordre,
Soupera-t-il ou bien ne soupera-t-il point? [1]

Pouvez-vous m'indiquer où l'on soupe à crédit?

---

[1] Une rime proposée : pourpoint.

1835-1845

[L'EMBUSCADE.]

DON OLIVIO, passant avec son sac d'argent.

J'ai là mille sequins bien ronds et bien sonnants.
(Truands.)
Je suis perdu! des gueux! des gueux! des culs-de-jattes!

SPATRO.

Mon cher monsieur, le mois passé, vous voyageâtes.

GOULATROMBA [1].

Vous avez oublié l'un de vos gîtes.

DON OLIVIO.

Quoi?

GOULATROMBA.

L'un de vos hôteliers.
Souriant.
Vous oubliâtes...

DON OLIVIO.

Moi?
L'un de mes hôteliers?

SPATRO.

L'une de vos auberges.

MOROFEO.

Cherchez.

GOULATROMBA.

Voyez-vous clair? Tenez. Voici trois cierges.

Ils tirent et lui présentent droites leurs trois immenses épées.

SPATRO, d'un air aimable.

Dans la montagne?

[1] Remplacer *Goulatromba* par un autre nom. *Goulatromba* observe. (Note du manuscrit.)

DON OLIVIO, terrifié.

Ah bien!

GOULATROMBA, saluant avec grâce.

Dans la montagne?

DON OLIVIO.

Ah oui!

GOULATROMBA.

Sans solder la rançon, vous vous êtes enfui.

SPATRO.

Nous, cœurs gens hospitaliers...

GOULATROMBA.

Gens polis...

MOROFEO.

Bonnes âmes...

GOULATROMBA.

Trois jours, trois nuits, nous vous nourrîmes et logeâmes.

DON OLIVIO.

Un cachot, de l'eau claire, un morceau de pain sec.

GOULATROMBA, resaluant.

Ça fait dix mille écus et pas un zeste avec.

DON OLIVIO.

Mille sequins! bourreaux! est-ce là votre compte?

GOULATROMBA.

Juste. Prendre un liard de plus, mais j'aurais honte[1]!

[1] La première ébauche dialoguée s'arrêtait ici. Trois lignes suivaient, que Victor Hugo a barrées quand il a continué la scène :

(*Développer la peur d'Olivio qui finit par laisser son sac et s'enfuir.*)

MAGLIA, *qui a tout observé du coin de la rue.*

C'est fait et c'est parfait. Le bonhomme a payé.
Comme on travaille bien dans ce pays.

DON OLIVIO.

Mille sequins!

MOROFEO.

Tout beau!

DON OLIVIO.

Mille sequins!

STAPRO[1].

Tout doux!

DON OLIVIO.

Mille boyaux du diable à vous étrangler tous!

A Stapro :

Mille sequins, pendard!

À Morofeo :

Mille sequins, maroufle!

À Stapro :

Crois-tu, quand Jupiter tonne et quand le vent souffle,
Qu'il pleuve des sequins?

STAPRO.

Non. Voici ce qui pleut.

Il lui donne des coups de bâton.

DON OLIVIO.

Hay! Hay! Hay! Voulez-vous cinq cents sequins?

MOROFEO, bas à l'oreille, lui montrant Stapro :

Il veut
Son total. J'en ai peur. Il est têtu.

STAPRO, tendant la main.

La chère
Et le logis. Trois jours. Payons.

[1] Ici le nom d'un des bandits est légèrement modifié. (*Note de l'Éditeur.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

DON OLIVIO.

Pain noir! eau claire!

STAPRO.

Mille sequins!

DON OLIVIO.

Huit cents?

STAPRO.

J'y perdrais.

DON OLIVIO.

Ces coquins
Pensent que leurs chevaux marchent sur des sequins.

GOULATROMBA, lui présentant le canon du pistolet.

Ils marchent sur des vieux endormis dans des fosses
Pour n'avoir pas vidé courtoisement leurs chausses[1],
Et gisants pour avoir, comme toi dans ce lieu,
Préféré l'or du diable au soleil du bon Dieu!
Veux-tu payer? veux-tu mourir? Ton sac? Ta tête?

Don Olivio donne son sac et s'enfuit avec terreur. Les voleurs s'éloignent et comptent l'argent.

GOULATROMBA, qui a tout observé dans son coin.

donné le sac.
Le bonhomme a payé. Bravo. La chose est faite.
Comme on travaille bien dans ce pays! Ma foi!
Je gage qu'ils sauraient tout aussi bien que moi
Escalader un mur! crocheter des fenêtres!
tu pénètres partout!
Civilisation! en tous lieux tu pénètres!

---

[1] Ces deux vers ont été repris au projet de comédie *Don César de Bazan*. (Voir page 476.) [*Note de l'Éditeur.*]

MAGLIA.

Deux écueils sont à craindre dans les assemblées : avoir toujours tort et avoir toujours raison. Le dernier est le plus dangereux. Ayez toujours tort vous n'êtes que ridicule; ayez toujours raison vous êtes onéreux.

MAGLIA, observant le cardinal.

Sourire de laquais et regard d'espion.
Un traître! — Avant d'être homme, il était scorpion.

L'INFANTE.

Donc votre maître est laid?

GRELOT, la naine.

Tel maître, tel valet.

MAGLIA.

Grelot, vous me manquez.
À l'Infante.
Oui, princesse, il est laid.

L'INFANTE.

Bien laid
Mais là, bien laid, vraiment!

MAGLIA, se drapant.

Vraiment bien laid, madame.
Mais plein des qualités les plus nobles de l'âme.
Il ressemble aux magots dont l'Inde fait ses dieux,
courts,
Qui sont affreux à voir, noirs, difformes, hideux,
Mais partout incrustés de pierres précieuses.

...Je suis un homme éprouvé, sûr et complet. J'ai été
Aux galères, moi!
— Toi, vraiment!

M.

En vérité!
Vous ne le saviez pas?
— Moi? Non!

M.

Qu'a donc la chose
D'étonnant?
— Rien, au fait.

M.

Mais...
— Ce fut, je suppose,
Une injustice.

M.

Non.
— Pourquoi te mit-on là?

M.

Mais je ne sais plus trop. Vous comprenez, cela
Se perd dans mon passé parmi tant d'autres choses.

ou

...Dans mon passé parmi tant d'autres facéties.

LE DUC.

...Qu'est cet homme?

MAGLIA.

Ça? qui semble épier l'endroit où nous allons?
C'est un vieux, cousu d'or et vêtu de haillons;
Riche et vil; grande bourse, avarice plus grande;
Âme en guenilles; juif; gueux dont l'habit demande
Deux sous, et dont le cœur recevrait deux liards.

MAGLIA.

On a les femmes et les académies en se moquant d'elles.

GOULATROMBA, à l'hermite.

Mon père, comme vous je m'abreuve d'absinthe.

MAGLIA.

...Avec ta faim,
Attablé nuit et jour à ton repas sans fin,
Saturne! ô dieu gourmand! ô vieux démon vorace!
Auguste
Toi que craignait Tibère et que bravait Horace,
Brisant rêves, beaux jours, plaisirs, amours, hymens,
Tu rêves, dévorant tous ces tristes humains
Qui s'agitent mâchés dans ta gueule farouche,
Et dont on voit sortir les jambes de ta bouche.

Voici quelques lignes, écrites vers 1837, qui semblent faire pressentir la marquise Zabeth [1] :

Comédie.

Vous ne m'avez jamais aimée. Vous avez pétri mon cœur, vous l'avez fait, non comme le marteau intelligent du ciseleur qui façonne un chef-d'œuvre avec de l'or, mais comme l'homme fait un sentier, avec le pied, en pensant à autre chose, en allant ailleurs.

Au verso, deux pensées, dont une traduite sous deux formes :

Quand j'étais jeune, toute la nature était comme un vin qui m'enivrait.
J'ai rempli les hommes de mes idées comme des coupes pour un festin.
nature coupes
Toutes les choses de la vie se penchaient sur moi comme des urnes pleines de fruits, de vins et de parfums.

[PLANS ET PROJETS]

.....

Oh! je me vengerai! Je veux, ciel et tonnerre!
Que ce bijou de grâce et de beauté, je veux
Que cette douce fille aux superbes cheveux,
Que cette aimable enfant dont la figure fraîche
Joint le parfum du lys au duvet de la pêche,
Que cet être idéal, pur, immatériel,
à qui l'on
Divin, auquel on rêve un palais bleu de ciel,

[1] *Les deux trouvailles de Gallus. — Les Quatre Vents de l'Esprit.*

Que cet ange d'azur, cet astre, cette étoile,
Soleil levant d'amour qu'une humble pudeur voile,
Tombe et se brise au fond d'un malheur de mon choix,
enfin, bientôt, avant un mois,
Et qu'elle envie un jour, avant qu'il soit six mois,
La misère, l'horreur, les haillons, les verrues
Des tondeuses de chiens qu'on voit au coin des rues!

Les deux fragments suivants expriment la même idée à plusieurs années de distance; l'écriture du premier est de 1836 à 1840, celle du second date de 1854 environ :

LE LAQUAIS.

Seigneur!
Monsieur!

LE MAGICIEN.

Eh bien!

LE LAQUAIS.

Un tigre!

LE MAGICIEN.

Eh bien?

LE LAQUAIS.

Daignez me suivre!
C'est un tigre qui vient! Fuyons! Quittez ce livre!
Il approche! Il est là, derrière le rocher!

LE MAGICIEN.

Eh bien, laisse-moi lire et le laisse approcher.

Entre le tigre. Le laquais se cache sous la table. Le magicien lève les yeux et regarde le tigre. Le tigre s'enfuit.

LE MAGICIEN.

Oui, le surnaturel étonne la nature.
fauve hésite en voyant la figure.
La bête au front baissé craint l'ombre
aux champs craint l'ombre
larve
La bête fauve craint la brume et la figure.

La matière vivante aux cent voix, aux cent yeux,
Abhorre l'inconnu, fuit le mystérieux.
L'esprit qui rêve, assis dans des rochers sauvages,
L'œil fixe qui regarde à travers les branchages,
Épouvantent la brute, interdite, aux abois;
Et les lions ont peur des spectres dans les bois.

Deuxième fragment :

Domination de l'esprit sur la matière. L'homme, belluaire du désert. Il est seul. Il dompte tout.

Le magicien passe. Il tient son livre ouvert et lit. Il lève la tête et s'interrompt.

LE MAGICIEN.

...Palmiers de la fontaine,
Quand le lion viendra, je voudrais lui parler
Dites-lui de m'attendre.

Il reprend sa lecture et s'en va.

Le lion vient :

UN DES PALMIERS.

Lion, l'homme voudrait te parler.

LE LION.

Hun!

LE PALMIER.

Ô maître,
Il te dit de l'attendre.

LE LION.

Hun!

LE PALMIER.

C'est le mage.

LE LION.

Après?
N'a-t-il rien dit de plus? Est-ce tout?

LE PALMIER.

Oui.

LE LION.

J'irais,
Palmier, si je savais dans quels trous il se cache.

LE PALMIER.

Ô face du désert, quand il nous parle, sache
Qu'il ne fait même pas un geste de la main.
Il se remet à lire et passe son chemin.

BLASPHÈMES DE MAGLIA.

Le christianisme, c'est le bouddhisme médiocre.
— Réduit aux proportions de l'Europe.

MAGLIA, avec humeur.

Serments, programmes, constitutions, lois, chartes, autant de gobelets. La liberté est la muscade.

COUR DES MIRACLES.

Mendiants. Un tas de choses hideuses sur une étagère. Don Léo questionne : Qu'est-ce que c'est que ça?

MAGLIA.

...Ça? c'est une loterie
Pour les pauvres. Soyez plus ému, je vous prie.
magnifique
Voyez. C'est pathétique. Un crible, un arrosoir,
Un livre à réciter ses prières le soir,
tapis
Fleurs en papier, carrés à mettre sous les lampes,
Paquets de cure-dents, batailles en estampes,
plus beau
Mille objets merveilleux, charmants, du meilleur choix,
Que des gens bienfaisants, de généreux bourgeois,
au prochain
Qui les allaient jeter en hâte au tas d'ordures,

résignent
Se décident soudain, exemple aux âmes dures,
À répandre à grands flots sur les pauvres en pleurs!
C'est touchant, n'est-ce pas?

Il continue : Nous sommes à la tête de cette chose philanthropique. Prenez-nous quelques billets. Six livres chaque.

Quoiqu'ayant eu jadis nous-mêmes des malheurs,
Avec ce vieux gredin mis en valet de pique,
Nous dirigeons cette œuvre humble et philanthropique.
Les souscripteurs sont pris parmi nos compagnons.
Nous avons laissé mettre en tête nos deux noms
Pour donner confiance au public. — Six piécettes
Par billet. Vous plaît-il d'en prendre?

LE POËTE, s'asseyant.

Ah! je suis moulu.

MAGLIA.

Vous êtes plus mou que lu.

MOUSSEFILET, à Maglia.

...Les laquais sont des drôles
Parfaitement heureux chez ce seigneur d'amour.
On y ronfle la nuit, on y bâille le jour.
Moi, j'avais pour emploi de moucher un Sénèque
— De marbre — qu'on voyait dans sa bibliothèque.

MAGLIA.

Quand les femmes entendent dire beaucoup de mal d'un homme, elles ont envie de voir quel amant cela ferait.

Toute la question est entre *par* et *pour*.

Vous voulez le gouvernement *par* le peuple, je préfère le gouvernement *pour* le peuple.

MAGLIA. — LE VICOMTE JUVÉNAL.

MAGLIA.

Voyons, monsieur, quelle est votre position?

LE VICOMTE JUVÉNAL.

Je suis entre deux hommes : d'une part, don Gaboardo le parmesan, d'autre part le marquis de Gojura.

MAGLIA.

Qui sont ces deux hommes? Je ne les connais ni l'un, ni l'autre.

LE VICOMTE JUVÉNAL.

Le marquis est un garçon d'esprit, sagace en diable et ingénieux.

ou

Le marquis est un habile homme.

MAGLIA.

Alors c'est un gredin.

LE VICOMTE JUVÉNAL.

Le Gaboardo est un homme d'honneur, de religion et de vertu.

ou

Le Gaboardo est un honnête homme.

MAGLIA.

Alors c'est un niais.

LE VICOMTE JUVÉNAL.

Comment, faquin! tu ne les connais ni l'un ni l'autre et tu les enguirlandes de la sorte!

MAGLIA.

Dites-moi, si vous le savez, monsieur le vicomte Juvénal, où il y a d'habiles gens qui ne soient pas fripons et d'honnêtes gens qui ne soient pas bêtes.

Donc, partons de là, nous avons affaire à un chenapan et à un imbécile.

LE ROI.

Quel est cet homme mort?

DON GARCI.

L'amant de ma femme.

LE ROI.

Qui l'a tué?

DON GARCI.

Moi.

LE ROI.

Tu as osé violer la loi! tuer un homme dans mon palais! te faire justice à toi-même!

D. GARCI.

...Altesse, ...tu m'as dit : Fais-moi voir
L'homme qui t'a volé ton honneur et ta femme.
Tu m'eusses trouvé lâche, indigne, vil, infâme,
Si je t'eusse montré cet homme-là vivant!

ZUBIRI.

C'est une étrange espèce d'homme et bien aisément effarée des propos qui se peuvent tenir. Le moindre *qu'en dira-t-on* qui souffle lui renverse la perruque.

---

robe
Tomber sans arranger sa chute avec pudeur,
C'est manquer de respect à son propre malheur.

ZUBIRI.

Pendant qu'il me parlait ainsi, j'avais la fièvre.
Vingt fois j'eus mon secret sur le bord de ma lèvre,
Et je fus au moment de lui dire : Eh bien oui!

ZUBIRI.

Ah! tu ne m'aimes plus, c'est bon, je vais mourir.

DOÑA ZUBIRI

Dussé-je baiser les pieds de cette drôlesse,

Qu'il me pardonne et qu'il m'aime et que le mal que j'ai fait de son esprit s'efface.

Il n'est rien pour cela, vois-tu, que je ne fasse,
Quand je devrais mâcher mon cœur avec mes dents.

GRÉSINDE. — ZUBIRI. — GULATROMBA.

DOÑA ZUBIRI, à Gulatromba, en guenilles.

Taisez-vous, vieux bonhomme entièrement fané!

ZUBIRI.

(Furieuse. Torrent d'injures. Jalousie. Colère. Mépris. Emportement. Ironie, etc.) — Quand elle a fini, lui froidement :

Fais des coupures.
C'est long.

ZUBIRI, refusant le diamant que le vieux joaillier veut lui donner.

...J'estime sur ce point
Que c'est payer trop cher que de ne payer point.

ELLE, pendant que tous les seigneurs en habit de cérémonie passent au fond du théâtre pour aller au lever du roi.

...Au dehors, ces beaux sires,
Ils ont l'habit de cour et les propos fendants,
Une enveloppe illustre et superbe, au dedans
Quelque chose d'affreux, de déchiré, d'immonde
Et de traîné partout qu'on cache à tout le monde!
Du velours sur le dos, des haillons dans le cœur.
Oh! passez! passez donc avec votre air vainqueur,
Secouez sur vos fronts l'ombre de vos panaches,
Mes grands seigneurs brodés, courtisans plats et lâches!

Allez mordre et flatter! — Et puis étonnez-vous
Que nous vous méprisions, que nous vous trouvions tous
Plus vils que la poussière empreinte à vos semelles,
Et qu'il nous vienne au cœur à nous autres femelles,
Un instinct violent, profond, tumultueux,
Un appétit vengeur, un désir vertueux,
Quand nous voyons à nu vos perverses natures,
De vous faire cocus sur toutes les coutures!

Flora! dix ans! grand Dieu!
Dix ans! Mais c'est un siècle en ce pays de feu.
Le beau paon a perdu les plumes de sa roue :
Lys du front, jais des cils et roses de la joue,
Hélas! tout est parti. Flora n'a plus d'amant,
De dents ni de cheveux.

MAGLIA.

Quel déménagement!

AMOROSA.

Elle est dévote.

MAGLIA.

Bien. — La femme, pain céleste!
L'homme l'entame, et laisse au bon Dieu ce qui reste.

GOULATROMBA.

L'homme le mange tendre et le bon Dieu rassis.

MAGLIA.

Dur, très dur.

MAGLIA.

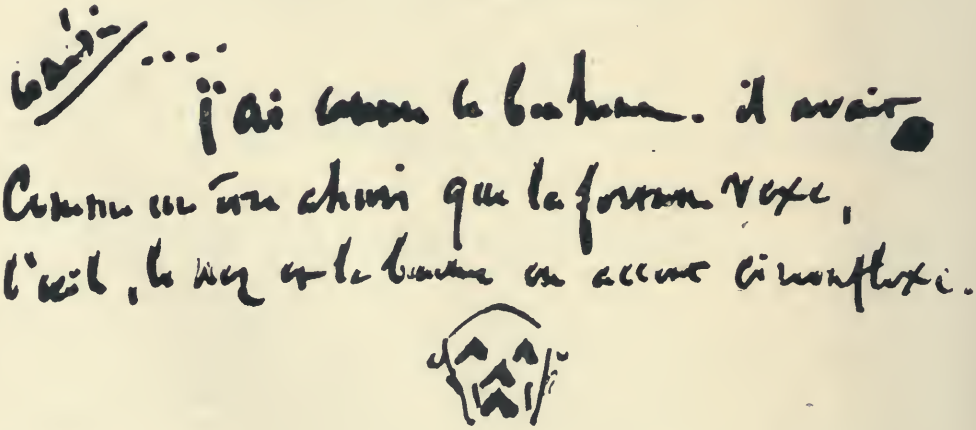
Il est advenu un beau jour que les hommes ont rencontré le bon Dieu lequel ne leur a pas caché qui il était. — Ah! tu es le bon Dieu, ont dit les hommes. Et comme il s'est trouvé qu'ils avaient une potence sous la main, ils se sont empressés de l'y accrocher.

Voici, à plus de vingt ans d'intervalle, la même idée commentée par le même croquis :

Un poëte...
homme perplexe.
Il a deux sourcils noirs en accent circonflexe
Sur deux gros yeux tout ronds qui disent toujours : ô!

[Au verso d'une lettre datée 30 juillet 1838.]

J'ai connu ce bonhomme. Il avait,
Comme un être ahuri que la fortune vexe,
L'œil, le nez et la bouche en accent circonflexe.



[Au verso d'une enveloppe timbrée *13 janvier 1859.*]

Oh! je fus ébloui, pauvre fille des champs,
la
Quand je te vis sortir du fond de ta misère,
Innocente
Ignorante, sans pain, manquant du nécessaire,
Gardant les porcs, la jupe en haillons, les bras nus,
Des sabots à tes pieds, au front l'astre Vénus!

Autrement :

Dix-sept ou dix-huit ans; elle était toute jeune [1].
.....
Elle avait ramassé du pain qu'elle mangeait.
.....
Donc, Fabio, je vis passer la créature,
Et tremblant, ébloui, pâle, je m'arrêtai,
Car la misère cache à peine la beauté,
Car sous le mendiant parfois paraît l'archange,
aux trois quarts englouti
à demi submergé dans la fange,
Car cet être, mangeant un pain souillé de fange,
Cette fille à peu près en haillons qui passait,
Qui, le jupon crotté, sans fichu, sans corset,
Pataugeait dans la rue, à qui le corps de garde
Parlait, qui grelottait sous sa robe hagarde,
Et dont les bas troués montraient les talons nus,
Sans s'en douter
Cette jeunesse avait au front l'astre Vénus!

Sous le lacet qui peut l'étrangler à l'aurore
Schéhérazade est gaie; il faut à l'orient
fantasque
Le charmant conte bleu, limpide et souriant;
Le roman noir n'est pas son fait, et le calife
tordu promptement
Eût en jurant tordu le cou d'Anne Radcliffe.

MAGLIA.

...Je passais. En passant,
Je regarde une vitre où flambe un grand feu rouge.
Que vois-je? Mes coquins attablés dans un bouge,

[1] Au-dessus de ce dernier mot, une rime proposée : *jeûne*.

D'une mèche de cire éclairés chichement,
Chiffonnant jouant, trichant,
Embrassant Jeanneton, riant, criant, fumant,
Vidant les pots, roulant les dés, mêlant les piastres,
tapage
Et faisant un vacarme à décrocher les astres!

L'ESPION.

...Vous m'appelez mouchard,
Et vous me méprisez, tas de bourgeois stupides!
Moi, je vous enveloppe en mes pièges rapides,
mords,
Je vous hais, je vous frappe, et je ne vous crains pas.
J'imite parmi vous, errant sous tous vos pas,
Dans mes mouvements prompts, terribles et superbes,
L'âpre et libre serpent qui glisse dans les herbes.

Ce sera donc en vain

Qu'elle aura souffert, qu'elle aura été pauvre, résignée, courageuse, que du vice elle sera revenue à l'honneur, de la fange au ciel, qu'elle, tombée si bas, elle se sera traînée sur les genoux et sur les mains à travers les ronces et les épines vers l'amour, vers la chasteté, vers le dévouement,

Que jusqu'à ce sommet austère, inhabité,
De vertus en vertus elle aura remonté!
etc...
...qu'elle aura remonté
De vertus en vertus jusqu'à la sainteté.

Voici deux dialogues présentant la même idée exprimée par les mêmes personnages, mais écrits à quinze ans de distance, le premier vers 1840, le deuxième vers 1855 :

L'ALCADE.

Pourquoi
Ne te rencontre-t-on que dans la nuit très sombre?
Réponds, gueux.

GABOARDO.

Je ne sors que quand il fait de l'ombre
Autrement fanerait
De peur que le soleil ne fane mon manteau.

L'ALCADE.

Coquin, combien de gens as-tu sur les grand'routes
Robés, volés, pillés, détroussés à loisir?
Réponds.

GABOARDO.

Je vous ferais ce compte avec plaisir
Si j'étais plus versé dans la mathématique.

Tuer un homme,
Selon mon point de vue à moi, c'est incorrect.

SCÈNE PREMIERE.

DOÑA ZUBIRI.

Marquis, on m'a dit que mon suisse (portier) était votre protégé. Vous lui donnez de l'argent, vous...

LE MARQUIS.

Mon protégé, madame! c'est moi qui aspire à être le sien. Je brigue ses faveurs avec dévotion et je fais mille bassesses pour obtenir ses bonnes grâces. Quel personnage que celui qui ouvre votre porte! ce vieux bonhomme de Saint-Pierre avec son trousseau de clefs n'est qu'un faquin à côté de votre portier!

THE SATIRIST, comédie.

GABOARDO.

Quoi! bravant les bastonnades,
J'ai bâti mon échoppe au pied des colonnades,
Je m'affiche parmi les calomniateurs,
Je suis fille publique au milieu des auteurs,
J'en vis, j'ai mis (J'ai mis gaîment) mon âme en vente dans la rue,
Je me suis établi gredin, plume bourrue,
Pamphlétaire, insulteur, chien aboyant, coquin,
— Messieurs, qui veut de moi? Messieurs, pour un sequin
Je bave sur les gens d'une manière vile!
Et nul ne sait encor mon nom dans cette ville!
Nul ne m'a menacé de me rompre les os!
C'est fort humiliant. J'ai brûlé mes vaisseaux
Sans que personne même en ait vu la fumée!

IMPRIMERIE NATIONALE.

MAGLIA.

Les honneurs de ce monde? ceux qui les méritent ne les demandent pas, ceux qui les demandent ne les méritent pas!

Madame la marquise de la Chaiseaulieux.

Malheur, disait Maglia, à la femme dont le mari a une maîtresse chez laquelle il y a une bonne robe de chambre.

MAGLIA.

Bah! bah! bah! je ne vous écoute pas, vous autres. Le poëte, le philosophe et le prêtre sont les claqueurs de Dieu.

MAGLIA.

Tout est microcosme.

La moindre de nos parties contient, souvent, il est vrai, à l'état embryonnaire et microscopique, tous nos défauts et toutes nos qualités. Une phrase est l'abrégé d'un écrivain.

Les femmes nous disent toutes nos vérités, mais elles nous les disent dans des moments où nous ne sommes pas disposés à les croire.

GULATROMBA.

La lune, qui semblait accrochée dans les feuillages, avait l'air d'une grosse tranche de melon tombée dans des broussailles.

[On lit au verso de ce fragment une phrase sur Fieschi : *La fenêtre de Fieschi est l'antithèse de la croisée de Charles IX.* — Ce passage, publié dans *Choses Vues*, porte la date du 18 avril 1842.]

La marquise est bruyante, et la nonne est obscure.
Venin des deux côtés, dans les deux cas piqûre.
Ici végétant; là rampant, glissant, mordant;
Dard vénéneux, ou poche à poison sous la dent;
Le monde a la vipère et le cloître a l'ortie.

. . . . . .

Plus loin. — Scène entre la marquise et l'abbesse.

L'ortie et la vipère échangent leur piqûre.

Flora, fuyons tous deux! n'attendons pas le jour!
Sois mon ange, mon bien, ma vie et mon amour,
Sois mon épouse! viens! que cette nuit décide...

LE VIEILLARD, au fond, apparaissant.

Don Jorge est meurtrier! Don Jorge est parricide!

D. JORGE.

Ciel!

LE VIEILLARD.

Don Jorge! j'étais ton père!

FLORA.

Ô nuit d'horreur!

D. JORGE, à Flora.

Viens! fuyons! sois à moi!

LE V.

Vous êtes frère et sœur.

Il vient tomber mort entr'eux deux.

Comme le public des 1ères représentations est peu intelligent il faudra peut-être dire *je suis ton père*, mais *j'étais* a un sens supérieur.

[PLANS ET PROJETS.]

DOÑA ZUBIRI.

Je me suis rencontrée aujourd'hui
À la messe du roi dans la même tribune
Avec la Sopetran et cette grande brune
Bibiania, donnant le bras à Léonor
de Gusman,
Marquise d'Eliche, la belle aux cheveux d'or,
La belle aux cheveux d'or, aux yeux d'or, au cœur d'or,

Qui prodigue aux traitants ses grâces efficaces.
Nos chaises se touchaient, mon cher. — Ces trois bécasses
Ne m'ont pas regardée! Est-ce ma faute, à moi,
Si j'ai plus qu'elles fait lever la tête au roi,
Si j'ai des rubans neufs, si je détache d'elles
Tous leurs galants, dadais dignes d'être fidèles,
Et si, l'autre semaine, un regard de mes yeux
Avec leurs trois amants m'a fait trois amoureux!

SCIPION.

De tous trois! quel carnage!

[Page détachée de l'Album de 1843.]

DOÑA ZUBIRI.
SABBAT.
LE PRINCE ABRIGO.
LE PHILOSOPHE CONSANGUINEUS.
CAVALCADOR.
GIFOPONI.
CHÈVREFEUILLE.
PIPOCARNOT.
ORBIFIGOSO.

Le cavalier regarde passer Zubiri sans la saluer.

... Monsieur le duc, dit Sabbat en se cambrant sur la hanche, Madame est une p..... et je suis un poëte, mais la p..... vaut mieux qu'une duchesse et le poëte est plus qu'un empereur.

.....

— Je suis de la maison d'Astorga, j'ai été gouverneur des infants de Castille, reprit le cavalier, et je m'appelle le prince Abrigo.

— Le prince Abrico, s'écria Sabbat. J'aurais dû m'en douter à votre casaque de troubadour. Eh bien, Monseigneur Abrico, ôtez, s'il vous plaît, devant Madame, votre toque ridicule ou je vous l'arrache avec les oreilles rouges et longues que vous avez.

.....

— Vous êtes un cuistre, repartit Sabbat. Je prends pour juge de la chose cet enfant qui conduit cet âne, et je commence par déclarer d'avance, seigneur duc, que vous ne valez pas le pain que mange l'enfant et le chardon que mange l'âne.

.....

— Duc, s'écria Sabbat, si je t'avais pris pour laquais et que je te donnasse pour gages le droit de me tutoyer, je comprendrais ton insolence; mais, ô gou-

verneur des sérénissimes infants, qu'y a-t-il de commun entre nous? avons-nous gardé des princes ensemble?

[ALBUM 1843.]

Monsieur, avez-vous faim?
— Quel est cet homme?
Prince,
Je suis un personnage arrivant de province,
Gentilhomme arriéré, fort à court en deniers,
Qui fera bâtonner
Que laissent sans le sou ses coquins de fermiers.

hidalgo
Un gentilhomme
Jadis haut sur talon, maintenant éculé.

La police? — J'en suis. — À la bonne heure! Donc...

Autre rédaction de la même ébauche :

Gaëtano! quel est cet homme?

— Monsieur Gaëtano, je suis un gentilhomme
Jadis haut sur talon, maintenant éculé.
Ce manteau d'amadou, couleur de rôt brûlé,
Fut jadis de velours, seigneur, comme est le vôtre.
un grand poëte, un
Je suis d'ailleurs bon fils, bon vivant, bon apôtre,
homme d'étrange goût,
Goinfre très agréable, honnête, homme de goût,
Aimant mieux souper mal que souper point du tout.

Prêtez-moi dix louis. Vous en serez content.
— En voilà vingt.

SABINETTE.

Vieillir! nous autres! Vous croyez que nous avons peur de cela? Ah bien oui! que notre peau jaunira, que nos lèvres se faneront, que nos cheveux deviendront poivre et sel, que nos yeux s'éteindront, ces pauvres chandelles à brûler des papillons, qu'il nous tombera des dents, qu'il nous viendra des pattes d'oie, l'horreur! est-ce qu'on songe à tout ça? on espère mourir avant!

Je vis. — Je suis un rien, reste de quelque chose;
Espèce de Falstaff mélangé de Pibrac
vieux
Que Saturne, ce noir marchand de bric-à-brac,
Offre aux passants; caboche indolente et mouillée
Par la grêle et la pluie; âme dépareillée
Que le flâneur rencontre et regarde en rêvant;
Vieux bouquin feuilleté sur le quai par le vent.

PEDAGOGUS, à Consanguineus.

Sous un vêtement sale et qui tombe en lambeaux,
En vain ta vanité hautaine se dérobe.
J'aperçois ton orgueil par les trous de ta robe!

MAGLIA.

Vous appelez cela son orgueil? Sapristi!

TRADUCTION DE MAGLIA :

Pecudesque locutæ. Fondation des Académies.
Aurea mediocritas. La médiocrité vendue.

L'avocat du roi, M. Ternaux, qui est d'une famille de châles fort distinguée, prit la parole.

MAGLIA, chantant.

Si je m'en allais de la ville,
D'Aumale, Montpensier, Joinville,
Moi qui ne veux pas m'ennuyer,
Joinville, Aumale et Montpensier,
Je ne mettrais pas dans ma malle
Montpensier, Joinville et d'Aumale.

[Écrit au verso de la couverture déchirée de La France élégante, *journal des modes, de la littérature et des beaux-arts.* Ce journal a paru à partir de 1840.]

MAGLIA.

Mon cher prince, à vingt ans on est amoureux. Voilà tout. Qu'importe le reste! être amoureux! C'est la vie. On ne demande rien de plus aux arbres, aux étoiles,

aux lacs, au ciel bleu. — A quarante ans, on veut bien être amoureux, mais on ne veut pas être malheureux.

A quarante ans, le cœur ne peut plus faire de dépenses de luxe; il faut aimer droit devant soi.

MAGLIA.

Parmi les choses tristes, je n'en connais qu'une qui ait l'air gai. C'est cette porte de prison qu'on appelle le jour des noces.

BODAFÙ.

Qui me délivrera de l'oncle et du neveu?

Il aperçoit le balcon de Santos.

Santos! belle enfant, toi que Dieu dans sa bonté
Doua d'intelligence et de férocité,
Toi qui n'es jamais sotte et qui n'es jamais vile,
Toi qui plumes vivants les oisons de la ville,
leurs leurs
Toi qui manges les gens, les châteaux, les forêts,
légère
Et n'en es que plus gaie et plus charmante après,
Je t'implore! aide-moi dans ce duel étrange!
Il me faut un dragon qui leur paraisse un ange.
A nous deux, nous vaincrons,
Viens, nous triompherons malgré les envieux.
Tu mangeras le jeune et je tuerai le vieux!

Je suis un épouseur de songes et d'idées.

. . . . . .

Mon costume de cour et de cérémonie
Est, comme vous voyez, des rats déchiqueté.
J'ai le pourpoint lugubre, et l'auguste fierté
le matin
D'un poëte qui sort dès l'aube de son bouge.
J'ai des loques pour veste et pour cape, un bas rouge
Et l'autre noir, piquante irrégularité.
Je vois la vie humaine et je vis à côté,
Aucun justicier
Nul juge emperruqué ne m'a fait pendre encore.
Bref, je suis un gredin amoureux de l'aurore,
Chantant, riant, sifflant, habillé d'amadou,
Faisant je ne sais quoi, venant je ne sais d'où.

LA DUCHESSE.

Est-il possible! ô ciel! mais c'est à n'en rien croire!
je n'en veux

MAGLIA.

Au contraire. Vraiment, c'est une vieille histoire.
Le comte est jeune et beau. La fille a des yeux noirs
deux
Où passent des clartés comme dans des miroirs;
Elle a le bras plus blanc que Vénus, ou je meure!
Le comte traversait toujours la place à l'heure
Où, devant son balcon, la belle se coiffait.
C'est tout simple, cela. Le père éternel fait
Toujours la même pièce avec les mêmes rôles.
Le comte a de l'esprit autant que plusieurs drôles.
Bref, sourires, clins-d'yeux, doux propos, billets doux,
Serments, baisers, transports, bêtises, rendez-vous,
On s'aime! sans avoir congé, devant notaire,
De madame sa mère et de monsieur son père.
On s'est pris, ah! mon Dieu, parce qu'on s'est choisi
Et les choses, Madame, iront toujours ainsi
Seigneur,
Dans cette vie, hélas! de chagrins obstruée,
Sur cette terre,
Jusqu'au grand jour où Dieu viendra sur la nuée
jour sombre
Juger chrétiens, payens, chinois, gentils et juifs,
Dans une grosse grêle et des éclairs très vifs.
Avec beaucoup de

... Ô prudes!
Je vous fuis comme on fuit l'ennui, la mort, le feu!
Ô drôlesses! catins qui vous donnez à Dieu
En haine de l'amour qui vous fit banqueroute,
Qui, brisant et souillant les fleurs qu'on trouve en route,
Bavez sur la beauté, cette fille du ciel,
chose
Qui mordez le prochain d'une bouche de fiel,
Qui semblez plaindre ceux que votre rage immole,
Et cachez un cœur dur sous une gorge molle!

MARQUIS DE VARAGUAS.

Quoi! Voilà
Les choses que tu dis en public, Spinola!
Quoi, tu n'as même pas, faute d'autres études,
La honte de cacher un peu tes turpitudes!
Quoi! ton âme difforme est hardie à ce point
D'ôter tout vêtement
De jeter bas son masque
De relever sa jupe et de montrer le poing
à la justice
À l'honneur, au devoir, à l'innocence en larmes!
d'alguazils,
N'est-il donc plus d'archers, de sbires, de gendarmes
Pour empêcher les gens, sous ce roi Charles deux,
De montrer de vil
D'étaler ce qu'ils ont d'obscène et de hideux!
mauvais,
Cet homme est odieux, abject, ignoble et traître,
Paisiblement, le front levé! Crois-tu donc être
À ce point de puissance et de crédit venu
Que tu puisses aller par la ville tout nu,
avec ta mine exécrable
Montrant, d'une façon malhonnête et cynique,
abject
vil fourbe
Ton lâche esprit, ton cœur mauvais, ton âme inique,
Et toute ta bassesse et toute ta laideur,
Gredin! sans garder même un haillon de pudeur!

MAGLIA.

... Oui, monseigneur, oui, je sais qu'il vous hait,
Qu'il vous suit, et qu'il est, avec ou sans complice,
Capable d'arranger pour vous, dans sa malice,
Beaucoup de cet ennui qui n'est pas le chagrin,
De couper dans vos draps une brosse de crin,
De tacher votre habit avec un pot de graisse,
De vous faire une brouille avec votre maîtresse;
Mais ameuter sur vous et la ville et la cour,
gredins
Vous mettre vingt bandits aux trousses nuit et jour,
d'étranges
d'affreuses
Semer splendidement d'immenses calomnies,
Vous traîner, frissonnant et pâle, aux gémonies
Comme un tribun brisant un empereur romain,

abîme barrer
D'un obstacle effrayant couper votre chemin,
Lui! faire cela! point. Il est trop vieux, trop chiche,
Trop bête
Et trop laid, pour avoir une haine si riche.
ose
Tout ce qu'il fait est bas. C'est un vil talion;
La haine d'un rat, non la haine d'un lion!

MAGLIA.

... Au-dessus de nos têtes,
Dans cette affreuse nuit où le ciel ruisselait,
Nous entendions courir la foudre qui hurlait
Comme une bête fauve au milieu des nuées,
Nos mules, monseigneur, étaient exténuées.
Nous traversions des bois, des gorges, des déserts,
Et mes yeux, par moments, tout éblouis d'éclairs,
Voyaient des deux côtés d'une route effroyable
Des gouffres qui semblaient les narines du diable.

| Nous parvînmes ainsi jusqu'à cette fonda | ?[1]

MAGLIA.

La vie est un brouillard jusqu'au jour où l'on aime.

Parle donc, dit Maglia au pendu.

Le pendu répondit : ma cravate me gêne.

---

[1] Les deux barres, avant et après le vers, indiquent, ainsi que le point d'interrogation, une hésitation. [*Note de l'Éditeur.*]

1845-1855

GROSNEZ.

Ils allaient gaîment. Tout à coup on rencontre une zone de bruyères où tout était griffe et épine.

— Ah! mon Dieu! criait-elle. Qu'est-ce que c'est que cela? nous marchons sur des canifs, nous marchons sur des hallebardes. J'ai les pieds déchirés.

Il lui répondit :

Vous mordîtes tout le jour
De vos belles dents profanes
Nisard, Viennet et Bonjour;
Ce soir mille pertuisanes
Piquent vos pieds à leur tour;
Les chardons vengent les ânes.

Grosnez

.....

Ils allaient gaîment. Tout à coup on rencontre une zone de bruyères où tout était griffe et épine.

— Ah! mon Dieu! criait-elle, qu'est-ce que c'est que cela? nous marchons sur des canifs, nous marchons sur des hallebardes. J'ai les pieds déchirés.

Il lui répondit :

Vous mordîtes tout le jour
De vos belles dents profanes
Nisard, Viennet et Bonjour,
Ce soir mille pertuisanes
Piquent vos pieds à leur tour;
Les chardons vengent les ânes

LE PARC DE VERSAILLES.

LE BOURGEOIS, au voleur.

... En plein jour! voler! chez le grand roi!
Monsieur, vous profanez ce lieu célèbre. Quoi,
Vous me prenez ma bourse et ma montre à musique
Dans le parc de Versaille! ici!

LE VOLEUR.

Je suis classique
Et royaliste, ami. Le siècle alexandrin
Qui vit mourir Louis a vu naître Mandrin.
Inspiré :
Ô grand Alcandre à qui souriait La Vallière,
Chef du grand siècle et roi de la grande volière,
Monsieur de Maintenon, ô Bourbon Apollo,
Ô Phœbus de Racine, ô soleil de Boileau,
Sire, ce soleil-ci
Le soleil de là-haut n'est que votre effigie.
Un jour que je sortais gris de la tabagie,
J'ai vu distinctement et je crois voir encor
Votre perruque, ô roi, dans ce grand louis d'or.

Orgie. — Cour des Miracles. — Gueux. — Guenilles. — Bouteilles renversées et cassées.

Gaboardo a volé. Ce vol entraîne une catastrophe si l'argent n'est pas retrouvé. Maglia vient dans la Cour des Miracles pour tâcher de voler le voleur. Gaboardo boit couché sur sa sacoche pleine d'or.

MAGLIA, survenant.

gouffres!
Ô goinfres! Aurez-vous bientôt fini de tordre
Et d'avaler!

GABOARDO, sous une table.

Seigneur, tout se passe dans l'ordre!
On se soûle. — On n'a pas de haine pour un sou.
Boire comme une éponge et manger
Dévorer comme un gouffre et boire comme un trou,

Voilà mes sentiments chrétiens. Je les affiche.
Je crois en Dieu, je suis paisible. Je me fiche
Des faisceaux des tribuns, de la pourpre des rois,
du gigot
perdreaux
Et j'aime mieux manger des truffes que des noix!

Observant Maglia, à part.

Il est fort populaire ici. — Diable, il s'approche!
Veillons! il se pourrait qu'il me prît ma sacoche.
Un homme populaire est capable de tout.

[Daté au verso 20 décembre 1847.]

MAGLIA, à Fosco.

Nuit, quel mot! Tout y est. Ce n'est pas un mot, c'est un paysage. N, c'est la montagne; V, c'est la vallée; I, c'est le clocher; T, c'est le gibet.
peuplier,

FOSCO.

Et le point?

MAGLIA.

C'est la lune.

MAGLIA.

Les artistes sont des gentilshommes, les poëtes sont des princes.

Melancholia.

MAGLIA.

L'autre jour, je passais non loin de cet hôtel
Qu'après Chateaubriand habita Lamartine,
Où Guizot, assiégé par la foule mutine,
croître
Sentait grandir la haine autour de son dédain,
Et je regardais rire au balcon du jardin
Ce mascaron qui vit sous son regard oblique
D'un coup de pistolet naître la république.

MAGLIA.

La mer unie et calme où le vaisseau s'embosse,
Les sables de l'Égypte et les plaines de Beauce
Sont des objets, mon cher, beaucoup moins plats que vous.

GABOARDO, déguenillé, hideux.

Il demande l'aumône à un passant qui le repousse durement.

C'est sans doute un mari malheureux. Mes succès
Près des femmes me font haïr de tous les hommes.

Son grand feutre comique où flottent, hérissées,
Quatre plumes en croix pendantes ou dressées,
malmené
disloqué
Semble un vieux moulin fou détraqué par le vent.
Son esprit, là-dessous, bizarrement rêvant,
Broie un tas monstrueux de mauvaises pensées.
Ainsi
Hélas! j'ai vu sortir les pleurs, les dents grincées,
Les familles sans pain, la ruine des gens,
Les orphelins pieds nus, frissonnants, indigents,
Les vieillards désolés, les filles enlevées,
Les meurtres, les duels, les procès, les corvées,
Les deuils, et chaque jour quelque malheur nouveau
De la meule qu'il a dans son affreux cerveau!

[Au verso de variantes des *Trouvailles de Gallus* et relié dans le manuscrit des *Quatre vents de l'esprit*.]

SCIPION.

Rien n'est tel que d'avoir quelque part ses entrées
Pour n'y mettre jamais les pieds.

MAGLIA.

C'est vrai, l'argent,
Cet hôte toujours sûr d'un accueil engageant,
Auquel j'ouvre ma bourse avec un doux sourire,
N'y vient aucunement.

Mirette
Mirliton, cousine de Placemaubert.

ORFEO, voyant venir Gaboardo.

Ce bonhomme éreinté doit être un pair de France.

GUEUX.

MESSIEURS LES DRÔLES.

COMÉDIE.

Goulatromba, en guenilles et hautain, distribue de l'argent à un tas de gueux qui se bousculent autour de lui, avec des cris de prière et de joie.

BOMBARDONE, tendant la main avec dignité.

Moi, je dis comme Horace en langage divin :
Si Mécène daignait m'octroyer quelques piastres,
Je serais un faquin camarade des astres,
Et j'irais me cogner la tête au plafond bleu.

Gaboardo leur déconseille le vol.

GOULATROMBA.

Vas-tu te mettre à faire ici de la morale!
Ô le plus monstrueux de tous les animaux!
Tais-toi. Bois, mange et dors. N'ajoute pas trois mots.
Il faut que tu sois gris pour être supportable.
Nous ne te tolérons que couché sous la table.

10 7bre 1851. Matin.

INTERMÈDES.

Cuisinières. — Servantes.
Anses de paniers dansantes.

[Au verso d'une proclamation datée de Jersey : 31 octobre 1852, et publiée dans *Actes et Paroles.*]

IMPRIMERIE NATIONALE.

Minuit. — Les voleurs devant la maison.

NOX, chef de la bande. — Peut être un inconnu, un démon. Peut être un fils de famille qui a pris le...[1] (A examiner).

NOX, inspectant et sondant la porte.

...C'est barré de trois barres de fer
En dedans. Chêne plein. La porte est toute neuve.

GABOARDO, hideux, en haillons.

Au lieu de la voler, si je rendais la veuve
Amoureuse de moi?

DENARIUS, le page, jeune et joli.

De toi!

Il rit.

GABOARDO.

Mais, sans orgueil,
On a tout ce qu'il faut pour égratigner l'œil
Des donzelles qui vont à vêpres les dimanches.

Tirant sa fraise en loques.

On a, je crois, du linge.

Montrant son rictus.

Et les dents assez blanches.

Étalant son mollet.

La jambe est bien.

GOULATROMBA, monstrueux, en guenilles.

Ah ça, vas-tu pas avoir l'air
D'un être qui s'admire, et d'un gaillard tout fier
De ses perfections, rares dans les deux mondes?
Vois-moi, j'ai ravagé les brunes et les blondes,
Je suis modeste et doux; je dis en plein salon :
— Mesdames, je n'ai pas le nez de l'Apollon;

Montrant un horrible sombrero troué :

Mon feutre est quelque peu fané, ma plume est triste,

[1] Mot illisible.

Mon pourpoint se fait vieux.

Il étale toutes ses guenilles.

L'élégance consiste
À faire bon marché de son propre agrément.

NOX, revenant.

La porte cède. Entrons. Dépêchons. Promptement.

[Au verso d'un faire-part de mariage, daté *12 décembre 1852.*]

DOÑA ZUBIRI.

Vous voulez pour cela vous marier, ma chère ?
Prenez donc un amant. C'est bien plus vite fait.

.....

Voyez ce beau garçon, il rit, il jase, il cause,
Il a des dents de perle et des lèvres de rose,
Il se met avec goût, chante, se bat gaîment,
Monte à cheval et fait des vers, il est charmant.
Faites-en votre amant, mais n'allez pas en faire
Un mari. L'on n'est plus charmant devant notaire.

Hyménée

Amour a de l'esprit, Mariage est un sot.
Le galant est coffré dans le mari. Bientôt
Tout s'éclipse; on n'a plus qu'un maître. Oui, le même homme,
Amant, nous ravit d'aise, et, mari, nous assomme.
Cet homme est mon mari, quel horrible défaut !

VITELLIUS.

Débris d'une orgie. Table immense. Plats encore fumants, vins, fruits, etc. Gargantua empereur. — Entre Aper, le bras sous son manteau.

VITELLIUS.

Aper, que tiens-tu là ?

APER, levant le poignard.

La chose que je tiens
Sans passer par ta bouche entrera dans ton ventre.

[Au verso du programme d'un concert donné le 14 novembre 1853]

TITUTI, faisant des vers dans sa mansarde.

La rime est l'hameçon qui me pêche l'idée.

FLAVIO.

...Je prétends être aimé, mon bonhomme.

MAGLIA.

Par qui ? par Margoulette ou bien par Atala ?

FLAVIO.

Je prétends être heureux. Je ne veux que cela.

MAGLIA.

C'est peu.

FLAVIO.

Quoi ! j'ai vingt ans. C'est déjà quelque chose.

MAGLIA.

Avoir vingt ans, c'est être un grand Jocrisse rose
Qui sort d'un sommeil bête et cherche une houri.
Avoir vingt ans, c'est être un dadais ahuri
Qui trébuche, et dont l'aube éblouit les prunelles.
Toutes les passions sont là, mêlant leurs ailes
Dans la création, ce décor d'opéra;
Toutes, le jeu, le vin, l'amour, et cætera,
Au vent, au ciel, aux fleurs, chantant un chant de fête,
Les unes voltigeant autour de notre tête,
Les autres dont l'essaim semble nous épier;
On s'éveille; on entend bourdonner ce guêpier.
Sage qui prend la fuite !

MAGLIA. (Nuit. Hiver. Plein champ.)

Ils voulaient me brûler comme hérétique. — Bon,
J'ai fui, n'ayant nul goût à devenir charbon.
Or j'échappe au fagot pour tomber dans la neige.

Brrr ! quel froid ! À cette heure et dans cette Norwège
Mon bûcher me ferait plaisir. Suis-je vivant ?
Suis-je mort ? Je ne sais. Je suis gelé. Le vent,
Cet horrible filou, me prend mon calorique.
Notre âme est, je l'affirme, une étrange bourrique ;
Quoi donc ? La vie est-elle un si merveilleux don ?
Et pourquoi s'entêter à manger ce chardon ?
Pauvres singes pensants, tout contre nous conspire.
Le mal nous est mauvais et le bien nous est pire ;
Chaussé, la botte blesse, et, pieds nus, le caillou.
Non, je ne me sens pas saisi d'un rire fou.

. . . . . .

En s'apercevant, ils éclatent de rire l'un et l'autre.

MAGLIA.

Ça, qu'ai-je donc en moi qui te rend si content ?
Et qu'as-tu donc en toi qui me fait rire tant !

[Au verso de la couverture d'un volume de vers publié en 1853.]

Comédie
ou
Boîte aux lettres.

. . . . . .

La galerie était de portraits encombrée ;
Les murs poudreux étaient couverts d'un tas d'aïeux,
Que le temps faisait gris comme des camaïeux ;
C'étaient des maréchaux de camp, des chefs d'escadre,
Des abbesses en noir rêvant dans un grand cadre,
Des premiers présidents sous leurs bonnets carrés ;
Sur chaque cadre étaient d'anciens blasons dorés
Auxquels la bonne dame attachait, renfrognée,
Ses grandeurs, son orgueil, ses droits ; et l'araignée
Son fil.

Comédie actuelle.

...Je ne sais pas du tout comment j'ai fait.
Et dès l'abord, monsieur, tous deux nous nous flairâmes.
Comme des nautoniers dont le flot bat les rames,
Nous comprîmes soudain qu'un péril était près,
Moi qu'il refuserait, lui que j'insisterais,
tous les deux
Et dans nos profondeurs à la fois nous sentîmes
Un sourd tressaillement de liards et de centimes.

(Exposition du besoin d'argent.)

Il ne se fâcha point. Il gémit. Il me dit
Des choses dont encor le souvenir me touche :
Qu'il avait pour fermier Mandrin et que Cartouche
Était son locataire, et qu'on ne payait pas.

. . . . . .

... Point d'arrivages.
Que ses vaisseaux étaient mangés par les sauvages.
Qu'il était ruiné tout à fait, pauvre vieux !
Qu'il vous chérissait fort, et qu'il aimerait mieux
Recevoir, dans l'état lugubre où sont ses livres,
Six cents coups de bâton que vous donner six livres.
Je tirai de la gaine alors, dernier recours,
Mon talent de tribun, et je fis un discours
De la force de trois ou quatre cents chambolles.
Je dis à ce vieux être un tas de fariboles,
Je jurai qu'il était connu pour un seigneur
Magnifique, et je fis vibrer patrie, honneur !
Bref, je le fascinai. Sonnez, clairons, cymbales,
Trompettes et tambours, voici les quinze balles !

... Ah ! tu te crois fort et plus fort que la vie ?
Voyons, casse le fil. Voyons, évade-toi
De la douleur, des pleurs, de l'amour, de la loi,
De la femme ! voyons, passe à travers ta claie.
Vole la clef des champs au geôlier Sort. — Essaie,
Essayons ; sauvons-nous, entrons sous les taillis,
Comme un voleur qui fuit gendarmes et baillis.
Vite, marchons, courons, cachons-nous ! — Tristes hommes,
Un œil toujours ouvert sait toujours où nous sommes ;

Où nous cacher? Comment dérouter les chemins
Et comment ferons-nous pour tromper les chemins,
Compteurs mystérieux de tous les pas humains?
Ô terre inattendue aux brusques ouvertures!
Qu'il aille au nord, au sud, au gré des aventures,
L'homme a toujours partout le pied sur son tombeau.
Ô destin, quoi qu'il fasse, humble ou grand, laid ou beau,
L'homme ne peut, oiseau lâché sous le ciel sombre,
S'envoler hors de toi, grande main faite d'ombre!

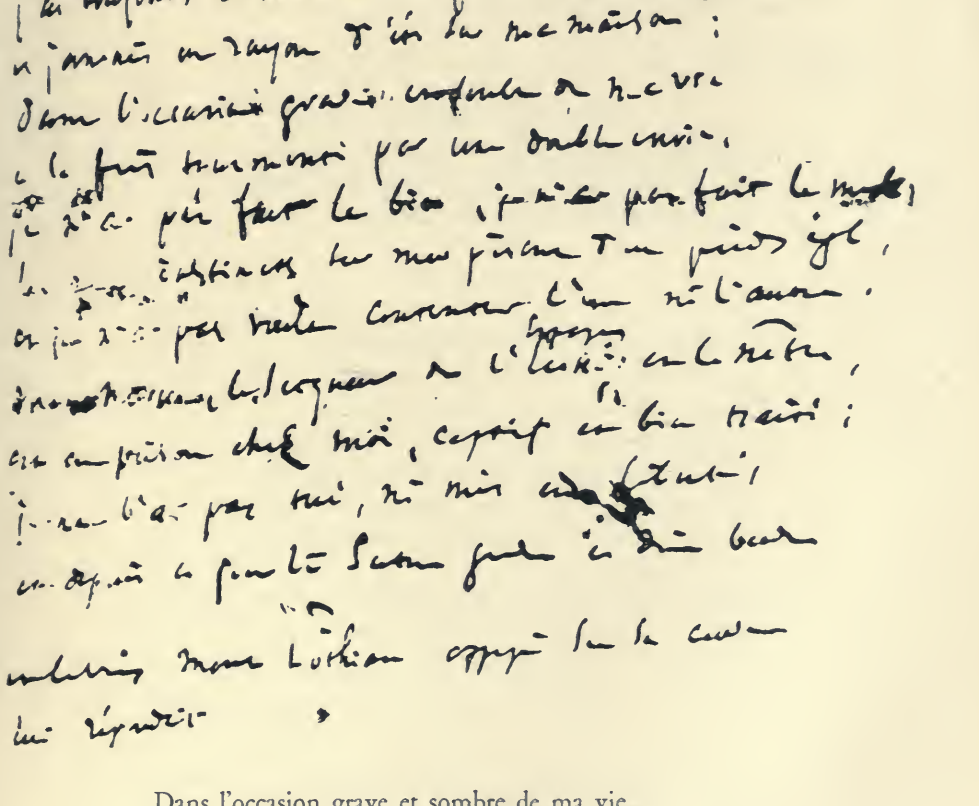
1855-1865

DU STIRLING.

LE ROI D'URBISTONDO.

....

— Oh! je sais bien pourquoi, disait-il à sa femme,
J'ai toujours du tonnerre au fond de l'horizon,
Et jamais un rayon d'été sur ma maison;



Dans l'occasion grave et sombre de ma vie,
À la fois tourmenté par une double envie,
Je n'ai pas fait le bien, je n'ai pas fait le mal;
Les deux instincts sur moi pèsent d'un poids égal,
Et je n'ai pas voulu contenter l'un ni l'autre.

Espagne
Mon neveu, le seigneur de l'Écosse, et le nôtre,
Est en prison chez moi, captif et bien traité;
Je ne l'ai pas tué, ni mis en liberté,
Et depuis ce jour-là Satan gronde, et Dieu boude.

?

Et le vieux mont Lothian appuyé sur son coude
Lui répondit :

[Au verso d'un brouillon de *l'Ane.*]

MARPHUSIUS.

L'âme des bêtes.

...Quoi! les bêtes n'auraient pas d'âmes! pourquoi?

...Quoi, Dieu ferait cette infamie
Dans un but de sordide et plate économie!
Pour mettre de côté quelques âmes! vraiment!
Crois-tu donc qu'Harpagon habite au firmament!

L'oisif est curieux. Aussi quel travailleur
Que l'oisif! Tout savoir, guetter Agnès en fleur,
Se pratiquer partout une étroite fenêtre,
Regarder le dedans des mystères, connaître
Tous les secrets, petits et grands, tâter le pouls
Aux femmes, sur l'amant dont frissonne l'époux,
Aux pères sur la dot, aux filles sur le cloître,
méchant
Voir le mauvais propos germer, l'aider à croître,
Jaser, causer, ruser, calomnier, flâner,
Ce sont là ses labeurs.

---

vieux
Alors le bon saint pape, une tiare en tête,
Aspergea d'eau bénite avec son goupillon
La ville et le passant, la terre et le sillon;
Le diable dans un coin ouvrait son parapluie.

Et toute la science et toute la sagesse
Qui germe en l'âme humaine, et qui végète, hélas!
Sur nos tristes esprits, chancelants échalas,
Semble sortir, souillée, empoisonnée et sombre,
Des entrailles du mal et des fléaux sans nombre
Que sous les traits du diable en tout temps on a peints.
Adam mangea la pomme et Satan les pépins.

... Le diable alors me jeta de sa patte
Une fièvre enragée, atroce et scélérate
Qui ne me laissa plus voir un seul pan du ciel,
Et fit de moi vingt jours un mort officiel.

Vers faits en dormant. Nuit du 26 au 27 7bre 1855.

MAGLIA.

...Don Annibal, d'où vous vient cet air sombre?

DON ANNIBAL.

Cher, j'ai toujours rêvé la vertu dans l'amour.
Jadis, quand la jeunesse, avril, aube du jour,
Chants d'oiseaux, m'emplissait le cœur de ses richesses,
J'avais, page candide, aimé force duchesses;
Je m'étais de leurs bras réveillé échappé, convaincu
Que duc est un mot grec qui veut dire cocu.
Puis j'avais pourchassé les dévotes, les prudes;
J'avais correctement donné dans les Gertrudes...
Toujours trompé! De là je ne sais quoi d'amer
Me rongeait. Que j'avais! Je rêvais un voyage outre-mer,
Je fis de n'aimer plus le projet énergique, l'entreprise
Je dis : lisons Platon, et je devins tragique.
Voilà que, tout à coup, le mois passé, je sens
Mes nuits s'illuminer de bosquets ravissants, rayons
Je sens mon beau printemps me renaître dans l'âme,
Pourquoi? je n'en sais rien. L'idéal de la femme
Reverdissait charmant dans mon cœur desséché.
— J'avais un amour pur à placer! — Je cherchai

À le mettre en bon lieu. Tout en songeant, j'avise
Un ange, une danseuse marcheuse à l'Opéra, Céphise!
Je lui donne ma foi. Je l'appelais Mimi;
Elle était dans les chœurs. — Elle me trompe, ami!
Quelle dérision!
C'est à devenir fou!
Abîme où je me perds! ô femmes! noirs problèmes!
Où se réfugier? Les catins elles-mêmes
Sont des catins!

C'est un niais bougon, morose, étique; un maigre;
Un cornichon confit dans son propre vinaigre.

D. César (ou Maglia) reste là, furieux, contre Felibio. — Vient le m^is^ Platon. Il le prend pour le premier drôle venu, et lui demande de l'aider moyennant finances dans une entreprise. — Contre qui? — Contre l'homme qui demeure là (Felibio). — Contre ce vieux? La colère rage de César éclate :

Tout ce que vous voudrez!
Je le dévorerais! Je le mangerais cru!

Le Spleen.

TITUTI, devant un vieux portrait de Corneille.

Ces poëtes!
Comme tout leur est dû! Comme leur vol est prompt!
Comme ils s'en vont cogner les étoiles du front!
Mais comme on leur détruit l'illusion! et comme
La réalité prend au collet le grand homme!
J'en ris. — Ah! vous disiez : «Nous sommes les esprits.
Il faudra bien qu'après tant d'œuvres entrepris,
Menés à fin, théâtre et poëmes, vers, prose,
Le genre humain nous donne à son tour quelque chose.
Marchons. Prodiguons-nous. Soyons hymne et rayon!»
Oui, c'est vrai, vous étiez remplis d'ambition;
Votre orgueil vous faisait à peine sociables;
Vous étiez affamés, gloutons, insatiables,
Effrénés dans vos vœux, fous, ne doutant de rien,
Ivres; vous vous nommiez Pierre Corneille, ou bien

John Milton, ou Michel Cervantes; vous rêvâtes
Des souliers! ô géants! vous eûtes des savates.

[Carnet 1856. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

L'ANGLAIS DE CARTER.

COMÉDIE.

Sujet :

Il le suit partout, espérant que le dompteur finira par être mangé, et voulant être là.

[Carnet 1856. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

LES MÔMES.

PETIT JACQUOT.

Il prétend épouser Flora. Je hais cet être. —
Signalement : vieux, chauve; un nez immodéré. —
Dès la première fois que je le rencontrai,
Je sentis vaguement que ce bonhomme horrible
Traverserait ma vie en quelque endroit terrible,
Et je le pris en grippe avec férocité.
Il était autrefois drapier dans la cité,
Et c'est évidemment un rogneur de centimes.
Je le hais; et voilà mes sentiments intimes.

[Carnet 1856. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

SERIO.

Tout finit, — crois-tu donc être éternel, jeune homme?
Crois-tu sans fin l'amour où ton cœur est dévot?
Tu fais tous les matins, par Madame Prévost,
Envoyer un bouquet aux yeux que ton cœur aime.
Cette habitude, étant une fleur elle-même,
Se fanera. Demain peut-être, soyons francs,
Tu te diras pensif : mais diable, c'est dix francs!
Et tu sentiras, triste, au fond de ta cervelle,
Deux pièces de cent sous peser plus que ta belle!

[Carnet 1856. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

Le Spleen.

TITUTI.

L'homme joue en riant le grand drame Douleur :
Dieu, l'auteur de la pièce, a Satan pour souffleur.

Ô Comédie!

Spectacle sombre! On sent Satan dans la coulisse,
Et Dieu, le machiniste, au troisième dessous.

[Carnet 1856. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

CARPENTRAS.

COMÉDIE.

PASSIFLORA. — SERIO. — OGREMOUCHE.

BALMINETTE, à son mari, le bourgeois, parlant économie de toilette.

Moi, toujours, le matin, le soir, oui, dans ce trou,
Je prétends être mise à la dernière mode.
Je me fiche que ça vous soit ou non commode.
Ciel! si par impossible, un homme, un élégant,
Si quelque athénien du boulevard de Gand,
Venait ici, passait dans ce coin noir du globe,
Il me rencontrerait, monsieur, avec ma robe
De l'an passé, hideuse, adhérente à ma peau!
Être prise en flagrant délit de vieux chapeau!
Quelle horreur!...

.....

Même dans les pays perdus, glacés, sinistres,
Où l'on ne voit que vous et les bourgeois briller,
Une femme, monsieur, doit toujours s'habiller,
Le matin pour les fleurs, le soir pour les étoiles.

[Carnet 1856. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

Prologue.

TUFFANILBÈS, magicien, évoque le diable et lui fait des questions.

... Quel est ton but?
— Constiper Dieu.
Il a vraiment besoin d'un astringent. Il crée
Trop; c'est inquiétant cette verve sacrée.

.....

D'en bas vous ne pouvez vous figurer l'effet
Que fait cette traînée énorme de désastres,
De chaos, de fléaux, planètes, globes, astres,
Pêle-mêle, le faux, le vrai, le vif, le lent,
Le bien, le mal, le beau, le laid, tombant, roulant,
À travers les rayons solaires et lunaires,
Avec un roulement monstrueux de tonnerres.
Il fait des tas de cieux, d'astres et d'univers,
Il en résulte un tas de cieux et d'univers,
Gros, petits, beaux, vilains, chauds, froids, droits, de travers,
Gros, petits, chauds, brûlants, durs, mous, droits, de travers,
Grouillant d'hommes ou pleins d'anges blancs aux airs rogues.
Je suis l'apothicaire et j'apporte mes drogues,
Je mêle à ce qu'il fait quelques ingrédients,
Et je viens l'assister de mes expédients,
Et lui rendre à genoux mes services immondes,
Dans cette diarrhée effroyable de mondes.

[Carnet 1856. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

On eût cru voir Diane chasseresse.

DENARIUS.

... Là-bas, au bord des cieux,
Refoulant tout au fond des ténèbres les songes,
Les spectres, les effrois, les doutes, les mensonges,
Comme un troupeau de daims à travers la forêt,
La lumière au front blanc, chasseresse, apparaît,
Avec son arc d'aurore et son carquois d'étoiles.

[Au verso d'une enveloppe timbrée : *8 mai 1856.*]

IMPRIMERIE NATIONALE.

Soit. Les guerriers, voilà votre goût personnel,
Un homme n'est pas beau s'il n'est pas colonel;
Vous aimez le harnais, le pompon, l'épaulette;
Un grand sabre vous semble un objet de toilette;
Votre cœur s'égratigne aux éperons dorés;
Mars vous plaît, ô Vénus! c'est dit, vous préférez
Taillebras à Damis, Matamore à Valère.
Je ne suis qu'un pékin. Il faudrait, pour vous plaire,
Brandir comme Turnus un glaive, ou me coiffer
Ainsi qu'Esplandian avec un pot de fer;
J'aime mieux renoncer à vos appas, madame,
Bonsoir.

[Au verso d'une enveloppe timbrée octobre 1856.]

Macedonio
Corintheo } Amis de Maglia.

[Au verso d'une enveloppe timbrée novembre 1856.]

Hommes d'état :

Maravédi. — Farthing. — Liard. — Baïoque. — Para. — Centime. — Nada. Nothing. — Zéro.

[Sur la page restée libre d'une lettre écrite en anglais et datée 1856.]

... Maintenant, appelez à votre aide
Pour recoudre ceci, quoi? tout ce qui possède
Un fil; le poignard, l'eau, la vierge, mon discours.
Ajustez tous ces fils bout à bout (ensemble), longs et courts (ou),
Je vous défie, amis, de faire une reprise
À ce conte, à ce rêve étrange, à cette crise.
C'est irrémédiable, et cela doit rester
Décousu. — Je vous donne une heure pour pester.

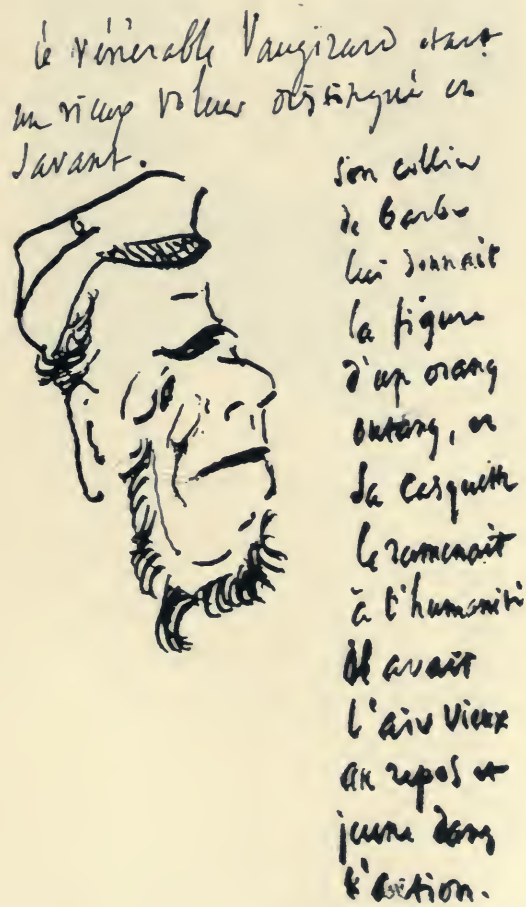
Fin du premier chant.

Commencement du second.

L'heure est-elle écoulée? Oui, montre en main. L'entr'acte
Est fini.

Qu'une fille à dix-sept ans contracte
Orgon
Un mariage avec Géronte ou Bartholo,
Et, cette pierre au cou, qu'elle se jette à l'eau,
Je la plains, mais je plains l'autre, et je dis qu'en somme
fâcheux
C'est triste pour la femme et tragique pour l'homme.

C'est encore à l'obligeance de M. Louis Barthou que nous devons de pouvoir reproduire, d'après un carnet de 1857, ces trois croquis évoquant deux des types créés par la fantaisie de Victor Hugo.



Le vénérable Vaugirard était un vieux voleur distingué et savant. Son collier de barbe lui donnait la figure d'un orang-outang, et sa casquette le ramenait à l'humanité. Il avait l'air vieux au repos et jeune dans l'action.

Voici comment M. Louis Barthou présente Vaugirard :

« Il a réussi à être « un voleur sans défaut », expérimenté, prudent, infaillible dans son art, aussi expert à détrousser un passant qu'à ouvrir un coffre-fort. A l'effraction il est capable d'ajouter un meurtre, s'il faut tuer pour voler, et même un incendie pour faire disparaître les traces du vol et du meurtre [1]. »

Il se dirigeait vers l'objet de sa convoitise (la clef du coffre-fort oubliée) à petits pas, avec précaution, les mains dans ses poches, regardant de côté et sans faire semblant de rien.

[1] *Revue des Deux-Mondes.* (15 décembre 1918.)

Au fond de la cachette, le jeune
Clousavate, qui n'était
encore qu'un humble filou,
regardait travailler son
chef avec quelque horreur.

Cela fait, le vieux bandit, sans se douter de la présence de Clousavate, poussa le cadavre du pied, prit le sac d'argent et mit le feu à la maison.

Au fond de sa cachette, le jeune Clousavate, qui n'était encore qu'un humble filou, regardait travailler son chef avec quelque horreur.

(Carnet 1857.)

FRÉVENT.

. . . . . .

Les grands musiciens, Glück que l'extase enivre,
Tubalcaïn, facteur en instruments de cuivre,
Pergolèse, Mozart...

L'honorable Orpheus duquel Pluton disait :
C'est le premier mari revoulant de sa femme.

FLAVIO, sous le balcon d'Élise.

Élise, ô mon amour, les esprits du ciel posent
Leurs ailes sur ton front adorable et charmant;
Notre œil ne les voit pas, mais on croit par moment
Entendre autour de toi leurs murmures étranges.

MAGLIA, survenant.

Fort bien. Qu'est-ce que c'est qu'Élise? un perchoir d'anges.
Continuez, marquis.

LE MARQUIS ASTOLFO.

. . . . . .

Ah oui! je vous comprends! Beaux conseils! Il faudrait
Pour vous plaire, être un daim tapi dans la forêt,
d'où l'on sort
Oublier qui l'on est et comment on se nomme,
Ne plus même savoir si l'on est gentilhomme;
Ignorer Amadis, Esplandian, Roger;
sage
cuistre
Être un savant; ne plus marcher, ne plus bouger,
croquant,
Devenir paysan, manant, maraud, grenouille,
Croupir! quitter l'épée et prendre la quenouille;
Boire, manger, dormir, et vivre à la maison
À table le matin, le soir en oraison!
Si bien qu'un jour, non plus chevalier, mais hermite,
Ayant ma lâcheté pour chaîne et pour limite,
Fainéant, inutile, ayant toujours tremblé
Devant la grande gloire au cimier étoilé,

Et la guerre, où le brave en riant s'aventure,
Au fond de ce repos sans air, sans nourriture,
Morbleu! je trouverais mon honneur trépassé
Comme on trouve un squelette au fond d'un *in-pace!*

[Au verso d'une facture timbrée 1857.]

Comédie. Le marquis Astolfo –

Ah oui! je vous comprends! beaux conseils! il faudrait
pour vous plaire, être un daim tapi dans la forêt,
oublier d'où l'on sort qui l'on est et comment on se nomme,
ne plus même savoir si l'on est gentilhomme;
ignorer Amadis, Esplandian, Roger;
être un savant; ne plus marcher, ne plus bouger,
devenir sage paysan, croquant manant, maraud, grenouille,
croupir! quitter l'épée et prendre la quenouille;
boire, manger, dormir, et vivre à la maison
à table le matin, le soir en oraison!
si bien qu'un jour, non plus chevalier, mais hermite,
ayant ma lâcheté pour chaîne et pour limite,
fainéant, inutile, ayant toujours tremblé
devant la grande gloire au cimier étoilé,
et la guerre, où le brave en riant s'aventure
au fond de ce repos sans air, sans nourriture,
morbleu! je trouverais mon honneur trépassé
comme on trouve un squelette au fond d'un in-pace!

MASCARON.

Un ruffian de choix. Il est cousin, pardieu,
De ce Saltabadil que tu connais un peu,
Il traîne sa rapière à la façon des reîtres.
Jadis, pour dépêcher ceux qui gênaient ses maîtres,
Il était entre tous terrible et bien faisant;
Mais ce brave travaille à son compte à présent;
C'est un ancien valet de la maison de Guise;
D'un noir sourcil pointu sa prunelle s'aiguise;
Il se bat pour messieurs les poltrons de Paris;
Ailé du manteau noir de la chauve-souris,
Le soir il rôde, ouvrant les bras, fantôme bistre.
C'est dans un joyeux drôle un chenapan sinistre.
Vois, il rit dans sa barbe en feuille d'artichaut.
Il va, vient, et poli, classique, point manchot,
Montrant en plein Pont Neuf l'estoc dont il trafique,
L'offre aux bourgeois cocus d'un geste mustaphique.

TYRANNUS, COMÉDIE.

Ces gens sont querelleurs.
Suis-je un jour sans potence? On nous livre aux voleurs!
Ai-je un gibet garni? Cris : on nous assassine!
Il est fort malaisé de faire une cuisine
convienne à
Qui régale ce peuple et qui soit de son goût.
Quoi que je fasse, comte, ils se plaignent de tout.
Je les entends d'ici glapir dans leur repaire.
Et je leur salerais la tête de mon père
Que tous ces marauds-là ne seraient pas contents.

[Fait en dormant dans la nuit du 22 au 23 novembre 1857.]

RUBIS, montrant D. Onufrio. (Veuf.)

... Cet homme
Eut successivement deux femmes, deux beautés
semant l'amour
Éclatantes, troublant les cœurs de tous côtés,
Les feux,
Semant les passions avec tous leurs désastres;
Deux vrais soleils d'amour et de grâce; ces astres

L'ont fait cocu; ce vieux, tel que nous le voyons,
Comme l'hébreu Moïse, est cornu de rayons.

[Au verso d'une enveloppe timbrée : *22 décembre 1857.*]

BALMINETTE À DENARIUS.

BILLET DE DIANE À BATYLLO.

... « Vous êtes
Un volage, un vilain, tournant toutes les têtes,
Un coureur, un affreux voleur de papillon.
Vous êtes Zéphirus et je suis Cendrillon.
Oh! je suis triste. Il pleut; j'ai peur des autres femmes.
Vas-tu bientôt venir, ô mon beau preneur d'âmes?
Sache qu'en t'attendant ta servante, ô mon dieu,
Fait dans sa cheminée et son cœur un grand feu
Pour réchauffer tes pieds et pour brûler tes ailes. »

DENARIUS.

GORGONIO, rêvant.

.....

Ah! vilain fard qui fait que tout est hypocrite,
Que la femme au dedans fausse, est fausse au dehors,
Et que la vérité n'a plus même le corps,
Comme je te maudis, et que de tours tu joues
Aux amours habitant les fossettes des joues!
Qu'est-ce que Cupidon peut faire, enfariné?
On en est là que, grâce à ce plâtre damné,
Un passant, dont le cœur ne demande qu'à naître,
En voyant une femme assise à sa fenêtre,
Doute si c'est Vénus ou si c'est Deburau [1].

GABOARDO.

Le soir tombait
Et comme je songeais à ma belle maltaise,
Le croissant qui parut ouvrit la parenthèse.

(Peinture de la belle. Dithyrambe. — Enthousiasme.
Dernier mot :

Et qui l'épousera sera cocu d'emblée.
Fermons la parenthèse avec ce croissant-ci.)

---

[1] Mime célèbre, personnifiant Pierrot. (*Note de l'Éditeur.*)

GOULATROMBA.

Plains-moi, j'ai peu de sous.

GABOARDO.

Ton crédit?

GOULATROMBA.

Tout est vain, gloire, honneurs, renommée.
Je penche un front rêveur et je dis : la fumée
bûcheron
Du toit d'un pâtre obscur s'en va moins vite au vent,
ducats
Hélas! que les doublons des poches d'un vivant!
Quelques maravédis me seraient fort utiles.
Le crédit, limaçon aux cornes contractiles,
Se retire de moi, pauvre lys indigent,
Et sans me laisser même une trace d'argent.

CIGARE, le môme en chef
ou : le poltron.
souriant
J'estime un agréable et calme duelliste
Dans le genre français, qui n'est pas spadassin
Et vous tue avec grâce, élégant assassin;
Mais cet être hargneux, brutal, bravache, hostile,
Qui se ruant sur vous sans art, sans goût, sans style,
Sans cause, à tout propos et hors de tout propos,
Vous renfonce du poing sur le nez vos chapeaux,
Vous prodigue une gifle ou vous flanque une gnolle,
Ce n'est qu'un tapageur de l'école espagnole.

LE VIEUX DUC, pensif et gai.

Les révolutions font un gâchis du diable,
Mais d'ailleurs pour un peuple ont cela d'agréable
Qu'il sent pendant la crise un peu moins ses fripons
Surpris par ce
Effrayés du déluge et criant : Décampons.
Jetez un chien à l'eau, vous chagrinez ses puces.

. . . . . .

Pour le prince l'affaire est un peu différente.
On perd du coup pas mal de millions de rente.
Puis la tête parfois par-dessus le marché.

LA MARQUISE ALIZON.

Diane près d'elle eût eu l'air d'une grisette.

... Salomon et Socrate
Eussent, en regardant cette altière Alizon,
Senti que la sagesse et l'homme et la raison
Devant deux beaux yeux bleus ne pèsent pas une once.
Son portrait? Que Watteau le fasse, j'y renonce.
Si La Tour eût passé près d'elle, si Chardin
Eût vu cette déesse errer dans ce jardin,
Nous aurions aujourd'hui des scènes émouvantes
D'acheteurs s'arrachant ce pastel dans les ventes.

.....

Quant à la peindre au bain — Quant à l'y oser regarder

... pour être à ce point indiscret
Il faut être Actéon ou s'appeler Lancret.

Rêvant.

La mort passe, emportant l'homme dans son cercueil,
Comme un musicien, quand la pièce est finie,
Qui s'en va, remportant son instrument. Génie,
le vice
Vertu, le bien, le mal, la beauté qui chantait,
L'orgueil, la gamme entière en cette ombre se tait,
Et toute la fanfare humaine, amour et gloire,
Est là muette, et dort dans cette gaîne noire.
Ô sinistre luthier, que fais-tu de ton luth?
J'en vais jouer ailleurs, dit la mort.

Deux rimes proposées pour finir le vers :

Nuit,
Mort, salut!
Dieu voulut.

Drame.

LE VAÏVODE.

Je les suis.
Je les tiens. Donc ils ont oublié qui je suis.
Ils ne l'oublieront plus désormais, les infâmes.

more
Mon bourreau turc, à qui je donnerai leurs femmes,
À grands coups de marteau, sur leurs fronts impudents,
Enfoncera mon nom écrit avec leurs dents!

LE SPLEEN.

Platitude des cours! cupidité! bassesse!
Opprobre qui s'étale et se montre tout nu!
Tout ce qui vient du Roi toujours est bien venu;
Qu'au beau milieu du front il vous plante une corne,
L'un dira : je m'en moque, et l'autre : je m'en orne.
Le premier est fait comte et le deuxième duc.

[Au verso d'une adresse timbrée : 1858.]

LE SPLEEN.

FARFADET. — LE SPECTRE.

... Mais l'enfer...
— Ah! l'enfer! Les gros mots tout de suite!
L'enfer
Les lieux communs! mon cher, c'est de l'argot jésuite.
Voyons, raisonnez donc, ayez quelque sang-froid.
Qui sait si ce démon auquel Nonotte croit,
Qui sait si cette forme effrayante, cette âme,
Ce fantôme qu'on voit se mouvoir dans la flamme,
Ce satan prétendu que copiait Byron,
saint travail, suprême
N'est pas le travail même, immense forgeron,
Dont le grand spectre noir dans les feux se dessine?
Philosophes, l'enfer est peut-être une usine.

LE SPLEEN.

Essayez un progrès, vous entendrez cent bouches
Crier : — Folle aventure où nous allons entrer!
Catastrophe imminente et prête à dévorer
La sotte nation qui s'y sera fiée!
Révolution! guerre! hydre qualifiée
Au dire de quiconque est expert en dragons!

[Au verso d'une enveloppe timbrée : 1858.]

TITUTI.

Dieu, s'il est, n'est pas bon. Dieu bon? en quoi? nous faire
Mauvais; nous confiner dans cette triste sphère;
Taquiner, tourmenter l'homme à tous les instants;
Nous contraindre à tourner le dos même au printemps;
Rendre à force de pluie avril inacceptable;
Tout cacher; ne jamais jouer cartes sur table;
Mettre un masque à la mort; embusquer sans flambeau
Peut-être le néant derrière le tombeau;
Sont-ce des actions de bon Dieu, je vous prie?

Montmorency. Un âne a désarçonné Fargeau. Il se relève, regarde autour de lui et aperçoit sa maîtresse rôdant au bras de son ami intime.

FARGEAU.

Les ânes ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.
Celui-ci m'a flanqué par terre, devinant
Que j'allais rencontrer ici mon lieutenant
dans l'ombre
Se promenant au bois avecque ma déesse.

TITUTI.

Pourquoi plus de péchés que de sens? que veut dire
Ce duel inégal entre ce qui désire,
Et ce qui satisfait? Pourquoi cinq contre sept?

TITUTI, philosophant.

Ô bon Dieu, ta justice
Rate et manque son coup plus d'une fois par an.
Souvent ça ne prend pas quand sur quelque tyran,
Sur Néron, sur Séjan, sur quelque âme souillée,
Tu frottes ton tonnerre, allumette mouillée.

LE SPLEEN.

BUSINESS, laquais.

Monsieur! quel beau soleil!

LORD SPLEEN.

Le soleil! animal!
Je n'aime pas cet astre. Il fait beaucoup de mal.

Peste. — Arbres vénéneux. — Mouches. — Moustiques.

... Il chauffe un ver de terre
Et voilà le boa, monstre au hideux sommeil.
Le tigre est un gros chat, tout gonflé de soleil.

FRÉVENT.

Soyez femme, et non pas auteur. Soyez génie,
Ainsi que George Sand, si vous pouvez. C'est bien.
Mais femme-auteur, jamais. L'esprit, c'est tout, ou rien.
Vénus se contentait de voguer sur sa conque;
Soyez belles. Mais bah! pour un billet quelconque
Qu'on a sur un vélin bleuâtre égratigné,
On croit avoir aux doigts l'encre de Sévigné;
Pour vingt vers à peu près rimés, on se croit muse.

(Denarius lui répond.)

CHOSE, philosophant, après avoir eu peur de ses systèmes.

.....

Mais si ce que je vois par hasard n'était rien?

.....

Est-ce que par hasard, crétin, je prends la fuite
Devant l'illusion par moi-même construite,
... et vais-je avoir l'effroi
D'un spectre que j'ai fait sans trop savoir pourquoi?

.....

Est-ce toi que je prends pour un astre dans l'ombre,
Vieux cerf-volant, qu'avant d'être un curieux sombre,

Autrefois, gai marmot, j'ai bâti de mes mains,
Dont j'ai courbé l'osier, collé les parchemins,
cabré coursier
Toi qui jadis, fougueux comme un pur sang numide,
Donnais des coups de tête à la nuée humide,
Et maintenant jaunis au fond d'un corridor!
Lune en papier d'argent, soleil en papier d'or!
Léger cheval du vent auquel l'enfant s'attelle!
Et ta queue en morceaux de carton serait-elle
La comète au vol noir que j'ai cru de mes yeux
Voir passer flamboyante au plus profond des cieux?

ou :

fatale
Voir passer, et, sinistre, incendier les cieux!

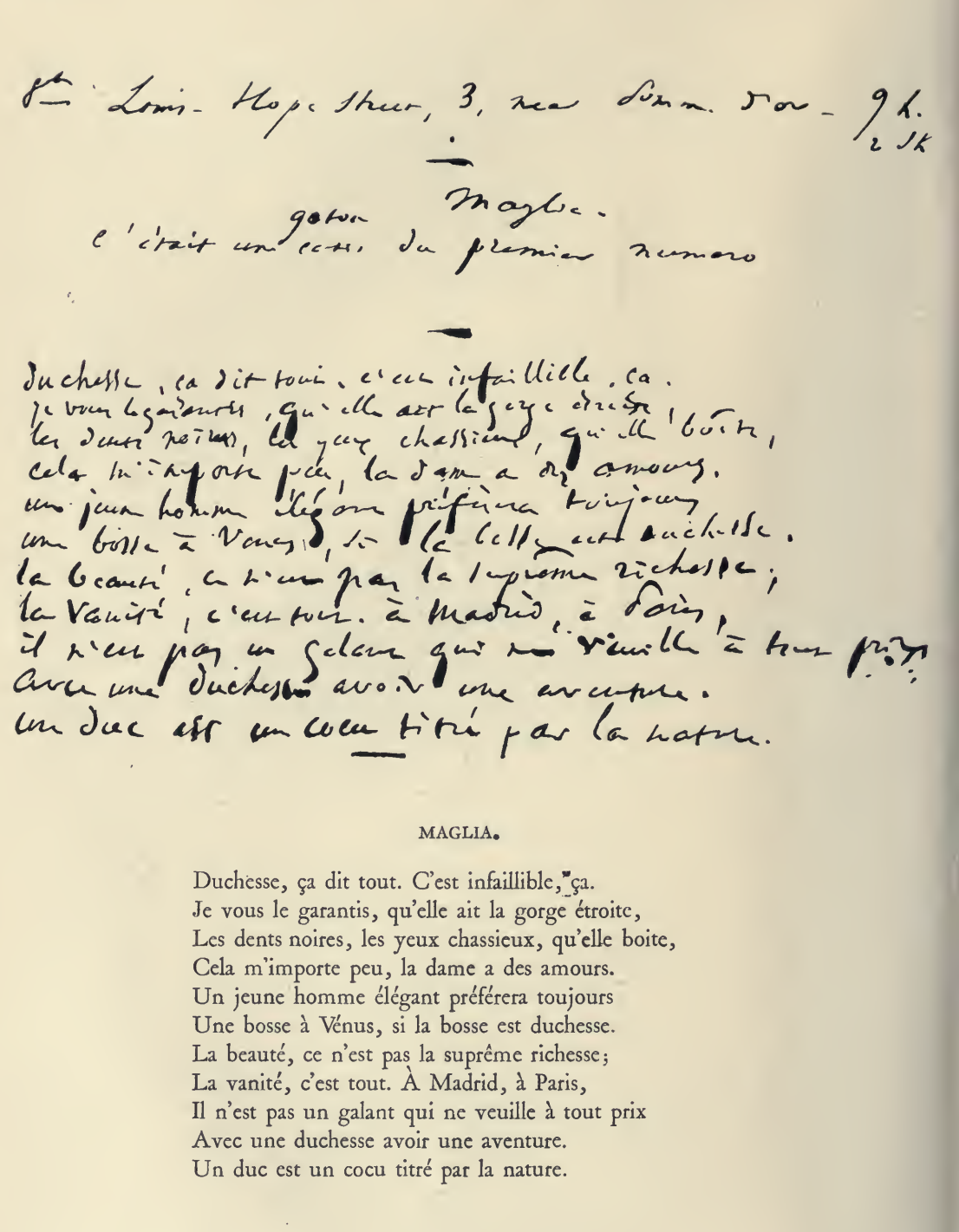
VAUGIRARD, voyant passer une vieille femme. (Mère d'actrice.)

Je blâme ce tartan trop splendide. Il importe
Que l'enveloppe soit avec l'âge d'accord.
Robe éclatante et front ridé, la robe a tort.
Qu'une femme de sens sache vieillir sans faste!
La fleur n'est pas toujours la fleur; le temps dévaste
La beauté que jamais ce voleur n'épargna.
Hélas! quand la doña devient la dueña,
À quoi bon ces chiffons galants, cette dentelle,
Et ces bijoux, les yeux étant sans clientèle?

SATAN, COMÉDIE.

Croit-il pas que je crains sa foudre convulsive.

... Homme, faut-il pas que j'admire
Tes montagnes, tes rocs, ton Etna, ton Liban,
Ton Balkan noir, portant l'hiver comme un turban,
pins
Tes Alpes d'ombre ayant les bois pour chevelures!
m'extasier
Vais-je pas m'ébahir pour quelques boursouflures
Sur la croûte
À la face d'un globe horrible trop chauffé
cet enfer
le feu sombre
Par la fournaise où j'erre, aigle presque étouffé!



MAGLIA.

Duchesse, ça dit tout. C'est infaillible, ça.
Je vous le garantis, qu'elle ait la gorge étroite,
Les dents noires, les yeux chassieux, qu'elle boite,
Cela m'importe peu, la dame a des amours.
Un jeune homme élégant préférera toujours
Une bosse à Vénus, si la bosse est duchesse.
La beauté, ce n'est pas la suprême richesse;
La vanité, c'est tout. À Madrid, à Paris,
Il n'est pas un galant qui ne veuille à tout prix
Avec une duchesse avoir une aventure.
Un duc est un cocu titré par la nature.

GABOARDO, se regardant dans un miroir.

J'ai le nez rouge, hélas!

MAGLIA.

Mon cher Gaboardo,
Vous avez inspiré de l'amour à des femmes
Qui mettaient des prélats et des sergents en flammes,
flambaient, acoquinés,
À d'autres dont des rois demeuraient étonnés,
Comment n'êtes-vous pas content de votre nez?

Festin. Empereur latent. Favorite secrète. Prince vantard. Le laquais qui dit bas et avec empire au prince : Taisez-vous.

(PLANS ET PROJETS.)

MAZUFLETTE, penchée, écoutant.

Ce mouchement de nez a soixante-dix ans.
Sous d'antiques balcons, alors très florissants,
Ce bonhomme a pincé jadis de la guitare.
Tout un siècle enrhumé se mouche en ce catarrhe.
On ne s'y trompe pas. C'est triste et pluvieux.
La toux des jeunes gens ne fait pas un bruit vieux.

[Au verso d'une enveloppe timbrée : *mai 1859.*]

LE CHASSEUR D'OURS.

Si je rencontrais dans la montagne un roi et un ours à la fois, et si je n'avais qu'une flèche

Duc, j'épargnerais l'ours et je tuerais le roi,

ou :

... Et si j'avais le choix,
J'épargnerais les ours et je tuerais les rois.

... brûlement des villages.
Ces puérilités et ces enfantillages.

LA LÉGENDE ÉPIQUE DE L'HOMME [1].

---

[1] L'un des premiers titres donnés à *la Légende des Siècles.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

(PETITE PROVENCE.)

UN VIEILLARD, sur un banc, au soleil, regardant les jeunes gens.

Nous redescendons tous après être montés.
Nos affaiblissements sont autant de bontés
De Dieu qui, pas à pas, nous fait sortir du monde.
Si dans l'âge splendide où le printemps abonde,
Il fallait s'en aller brusquement, quel effroi!
Mourir vieux, sourd, aveugle, et détaché de soi,
d'aller
Quand on est las d'aimer, las de vivre, las d'être,
C'est mieux.

[Au verso d'une bande d'envoi du *Causeur*.]

... Je l'aime. Elle est ma joie.

.....

Couramment, comme un livre, elle lit mon regard;
L'habitude qu'elle a de tout voir dans mon âme
Fait que, sans dire un mot, j'applaudis ou je blâme;
Ma pensée
Mon idée est encor dans mon cerveau souvent
Que son adhésion déjà court au devant;
Je n'ai rien dit encore,
Presque avant que je pense, elle consent.

COMÉDIE-DRAME.

vieux baron
Le vieillard tout en haut de sa tour mettant hors la loi le duc, le roi, l'empereur et le pape[1].

Je viens
Conquérir, prendre, étreindre, et baiser sur la bouche
Et serrer dans mes bras la grande mort farouche.

— Viens à ma cour.

— Je ne serai jamais une bête léchante.

Quoique je sente en moi brûler autant de haine
Qu'il en faudrait pour mettre en feu tout l'univers!

---

[1] Cette indication rappelle *Welf, castellan d'Osbor* (*Légende des Siècles.*)

... Un voile
Sur le front d'un visage, un sein se soulevant,
Cela ne te dit rien?
— J'aime mieux le grand vent.

La nuit. C'est l'heure où l'âme a l'aile déployée.
Alors viennent le sommeil et les rêves.

Dialogue qui a fourni un trait de caractère à M. Géborand (*Les Misérables.* — 1re partie) :

BIGRUBOT.

Je t'achète une place de paradis.

COGRULLE.

Où ça? à l'Ambigu?

BIGRUBOT.

Non. Chez le bon Dieu.

COGRULLE.

Où ça le bon Dieu?

BIGRUBOT.

Nous irons ensemble. Je donnerai un sou à un pauvre, et tu y seras pour deux liards.

Orage. Éclairs.
Tonnerre. Le bon Dieu brûle son lycopode.

Temps charmant. Nous courions...
Toutes voiles dehors, sur la vague aplanie
Comme la boule au mail court sur le boulingrin;
Mais voilà tout à coup qu'il nous arrive un grain;
La bonne humeur du ciel subitement s'altère.
Tout tremble, mer, rochers; il semble que la terre
Va se fendre; on dirait que ce globe dissous
Craque, et qu'encore un peu, nous verrons le dessous
Des talons du chinois jaune, notre antipode.
Tonnerre. Le bon Dieu brûle son lycopode.

LE SPLEEN.

FRÉVENT.

Qui peut se dérober à cette loi, les femmes?
Toujours, car les meilleurs d'entre nous sont infâmes,

Tu nous en donnes deux, amour deux fois vainqueur,
Et l'une est pour les sens, et l'autre est pour le cœur.

FARGEAU.

Çà, fais-moi le portrait du digne marguillier.

MAGLIA.

Œil fauve de pourceau qui se croit sanglier,
Nez en bec, front plat, bouche abjecte et sensuelle
Dont une lèvre semble égout et l'autre écuelle.

SERIO.

... Vous pouvez me cacher un bonheur,
Surtout si ce bonheur est le baiser d'un autre;
Mais jamais un chagrin. Un cœur comme le vôtre
Ne doit jamais verser une larme en secret,
Je veux la voir; je veux vous consoler; discret,
Mais tendre; car je suis l'ami vrai.

SABINA.

Comme il m'aime!

MAGLIA.

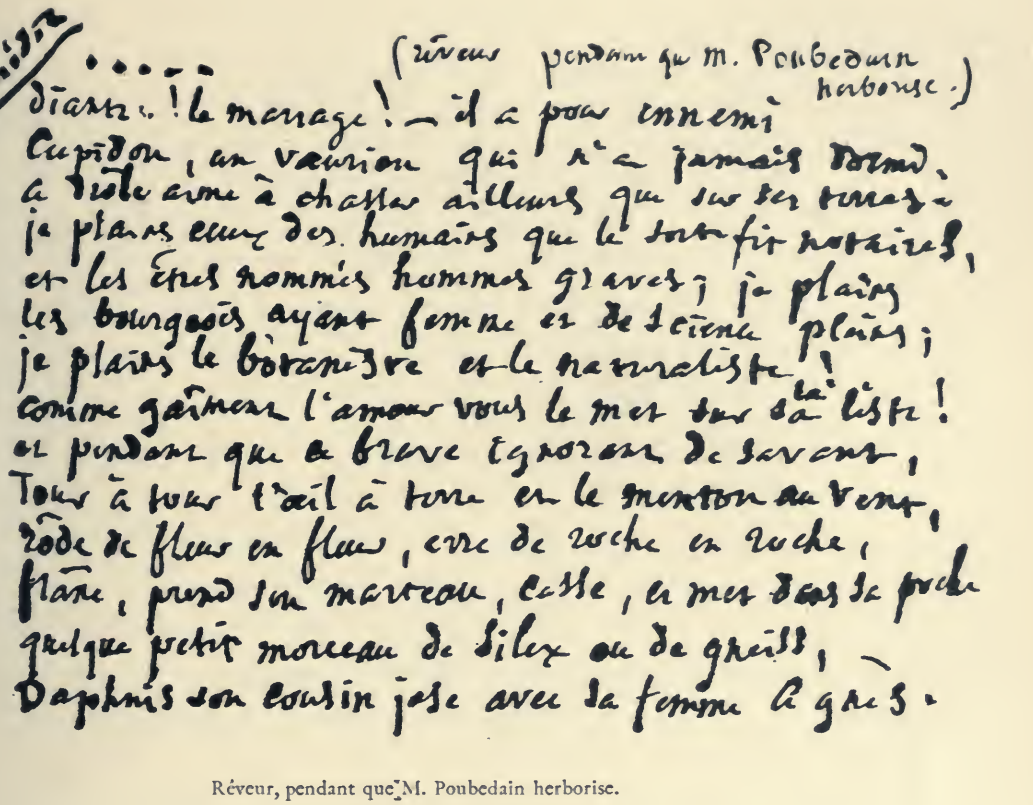
DON SCIPION, parlant de Zubiri.

Soupçonnée et coupable, elle vous foule aux pieds;
Des pleurs de la vertu ses yeux semblent noyés;
Elle prend pour mentir un tel air d'innocence
Que plus de trahison lui fait plus de puissance.
On tombe à ses genoux, repentant.

[Au verso d'une enveloppe timbrée : 7 août 1860.]

GABOARDO, ivre et battant les murs.

Je suis vraiment un ange. — Oui, quelquefois j'oublie
De donner des soufflets dans ma mélancolie
Aux marmots que je vois autour de moi grouiller;
Je bois fort peu; parfois je passe, sans fouiller
Dans leurs poches, auprès des gens qui font la sieste,
Et dans ces moments-là je sens que, sous ma veste,
J'ai des commencements d'ailerons.



Réveur, pendant que M. Poubedain herborise.

. . . . . .

Diantre! le mariage! — Il a pour ennemi
Cupidon, un vaurien qui n'a jamais dormi.
Ce drôle aime à chasser ailleurs que sur ses terres.
Je plains ceux des humains que le sort fit notaires,
Et les êtres nommés hommes graves; je plains
Les bourgeois ayant femme et de science pleins;
Je plains le botaniste et le naturaliste!
Comme gaîment l'amour vous le met sur sa liste!
Et pendant que ce brave ignorant de savant,
Tour à tour l'œil à terre et le menton au vent,
Rôde de fleur en fleur, erre de roche en roche,
Flâne, prend son marteau, casse, et met dans sa poche
Quelque petit morceau de silex ou de gneiss,
Daphnis son cousin jase avec sa femme Agnès.

[Au verso d'une enveloppe timbrée 1860.]

LA FIANCÉE.

... Alors, glacée,
Comprenant qu'il allait mettre à nu sa pensée,
Elle lui dit : Prenez mon âme, et fouillez-la.
L'œil du comte jaloux et sombre étincela.
Pâle, elle se taisait. Le mort épouvantable,
Couché seul dans la nuit et nu sur une table,
N'attend pas avec plus de calme le scalpel.

. . . . . .

Elle songe à l'horreur de ce lit qui l'attend;
Que subir cette nuit de noces, c'est infâme;
C'est, en souillant son corps, découronner son âme;
Et que le plomb fondu, les chevalets, les clous,
Les plus affreux tourments sont ravissants et doux
Auprès du désespoir des baisers de cet homme.

[Carnet 1861. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

MAGLIA.

Dieu! que les femmes sont d'étranges animaux!

[Carnet 1861. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

Corrigé

. . . .
Comment diable as-tu pu t'amouracher de ça ?
Elle a l'œil trop petit, la bouche mal ourlée ;
Elle passe en grondant comme une giboulée ;
Elle embrasse, elle bat ; aime, et montre le poing ;
Chante et rit, pleure à verse ; et je ne prendrais point,
Moi qui ne permets pas qu'une femme m'ennuie,
Ce qu'elle a de soleil pour ce qu'elle a de pluie.

Comment diable as-tu pu t'amouracher de ça?
Elle a l'œil trop petit, la bouche mal ourlée;
Elle passe en grondant comme une giboulée;
Elle embrasse, elle bat; aime, et montre le poing;
Chante et rit, pleure à verse; et je ne prendrais point,

Moi qui ne permets pas qu'une femme m'ennuie,
Ce qu'elle a de soleil pour ce qu'elle a de pluie.

[Au verso d'une enveloppe datée 1861.]

LA VIEILLE, à Gaboardo.

Vieux gredin!

GABOARDO.

Vieux. C'est vrai. Je vieillis, je le sais,
Mais sans en être ému. Je m'argente avec calme.
Pourtant, si l'on donnait un prix d'âge,

Avec un air galant.

la palme
Serait à vous, madame.

... Cette vieille camuse
Si j'étais Apollon ne serait pas ma muse.
Elle serait satyre, et je l'écorcherais.

Écrit au verso d'une lettre adressée à Victor Hugo en exil et dont la teneur est curieuse :

«Monsieur, je regrette vivement de ne pouvoir me rendre à votre aimable invitation : le temps est trop mauvais pour qu'une expérience aérostatique puisse se faire.

«Au prochain beau jour, entre midi et deux heures, je mettrai trois ballons dans ma poche, et nous chargerons le vent du nord de porter à M. Bonaparte une suprême déclaration de guerre.

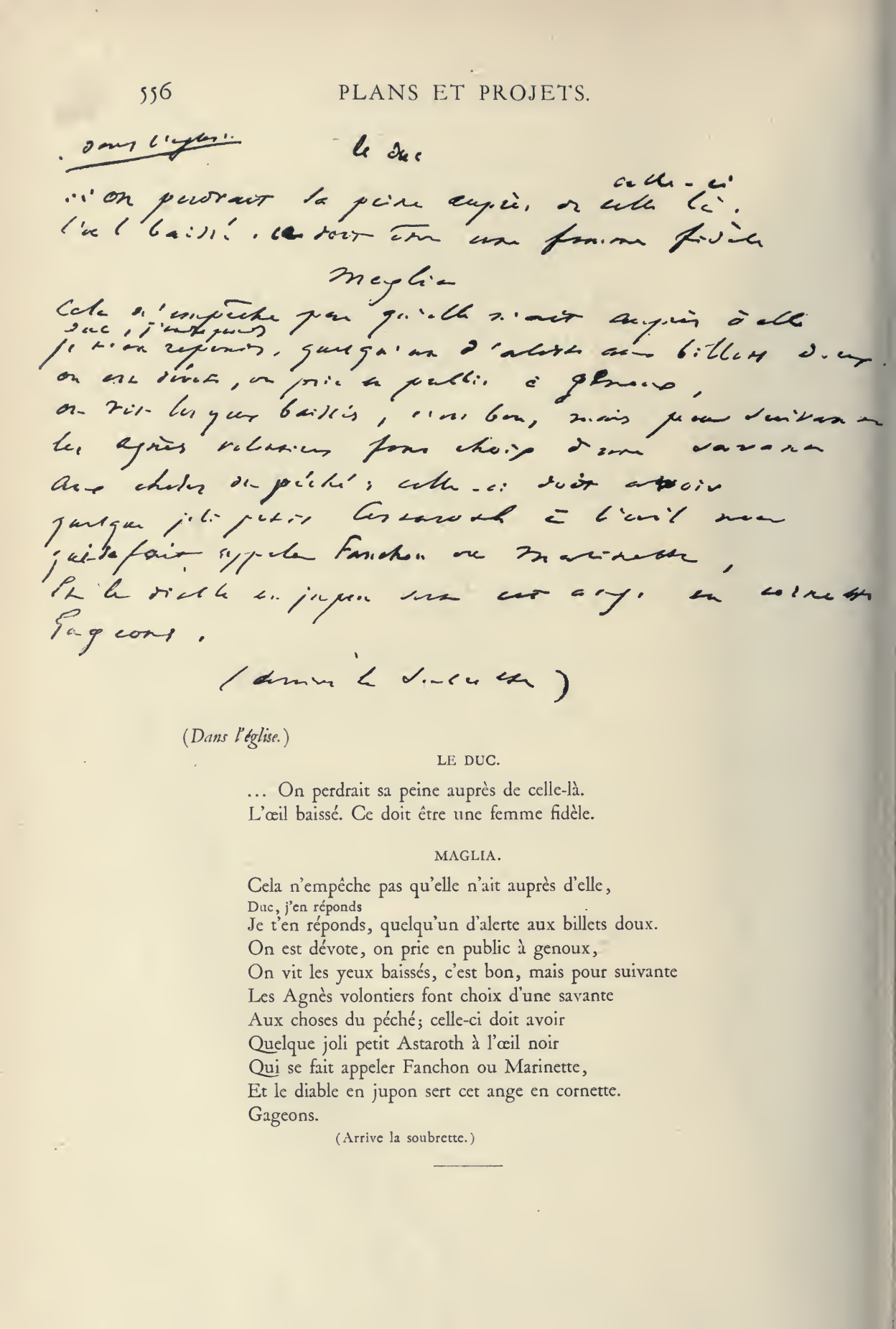
«J'ai l'honneur d'être votre dévoué serviteur.»

«L. Maout».

COMÉDIE OU BOÎTE AUX LETTRES.

Aux diplomates. — Aux hommes politiques. d'état.

... Oui, je hais votre ruse,
Vos mensonges, votre art, votre blanc de céruse,
Le fard qu'effrontément aux crimes vous mettez,
Et vos hypocrisies
votre politesse
Et vos gants de velours et vos déloyautés.



(*Dans l'église.*)

LE DUC.

... On perdrait sa peine auprès de celle-là.
L'œil baissé. Ce doit être une femme fidèle.

MAGLIA.

Cela n'empêche pas qu'elle n'ait auprès d'elle,
Duc, j'en réponds
Je t'en réponds, quelqu'un d'alerte aux billets doux.
On est dévote, on prie en public à genoux,
On vit les yeux baissés, c'est bon, mais pour suivante
Les Agnès volontiers font choix d'une savante
Aux choses du péché; celle-ci doit avoir
Quelque joli petit Astaroth à l'œil noir
Qui se fait appeler Fanchon ou Marinette,
Et le diable en jupon sert cet ange en cornette.
Gageons.

(Arrive la soubrette.)

MAGLIA, seul et pensif.

C'est pour damner les gens que les femmes sont faites.
Voilà ce qu'ont écrit les mages, les prophètes
Qui vivaient cinq ou six cents ans, Osée, Esdras,
Habacuc qui dormait sans paillasse et sans draps, (couchait)
Job à qui Dieu disait : tu penses, je gouverne,
Et Baruch qui rêvait au fond d'une caverne
N'ayant plus sur le corps un poil qui ne fût blanc.

.....

Quand le vent fait rugir la vague et la forêt,
Dans les gros temps des nuits d'hiver, quand on dirait
Que le ciel penche ainsi qu'un navire qui sombre,
Quelquefois, tu le sais, blême et soudain dans l'ombre
Montrant ses trous sans yeux et son ratelier blanc,
Et sortant hors de l'eau son crâne ruisselant,
La mort sur les bateaux pèse avec sa main lourde.
Diable! un moment j'ai cru que cette vieille sourde
Me tenait.

SCENE I. — Une tente. Un camp.

LE ROI DE PRUSSE, sa longue-vue à la main.

... Ils sont pour le moins trente mille.
Je m'éborgne à compter tous ces impériaux.
La belle artillerie et que de chariots!
Je vais être battu stupidement. Nous sommes (je suis perdu.)
Sans chevaux, ni canons, et pas douze mille hommes.

Rêvant.

Devant moi l'ennemi qui doit me croire fou.

Regardant la carte.

À gauche un fleuve, à droite un marais; casse-cou.

Rêvant.

Diable!

UNE VOIX, dans l'ombre.

Quoi?

LE ROI.

Quelqu'un parle?

LA VOIX.

Oui.

LE ROI.

Qui?

LA VOIX.

Moi. Tu m'appelles,
Je réponds.

LE ROI.

Serais-tu Satan?

LA VOIX.

Dans vos chapelles
C'est ainsi qu'on me nomme.

LE ROI.

Eh bien, diable, aujourd'hui,
Prête-moi ton secours, vite, et pour ton appui,
Je te donne mon âme. Est-ce une affaire faite?
À l'aide! accours! J'attends.

LA VOIX.

Je ne puis. Un poëte
Me tire par la queue et me fait reculer.

SCÈNE II. — Un grenier.

LE POËTE.

.....

Dialogue entre les cinq doigts de la main du petit enfant :

PEUCEROT. — Cruauté. (Coup de pouce. Étrangle un oiseau.)
LICHEPOT. — Gourmandise.
LONGI. — Rapine.
MALASSIS. — Paresse.
PETIT-DOIGT-DU-PARADIS. — Esprit. Grâce. Innocence. Ange gardien.

(L'enfant dort.)

Autre liste des *cinq doigts de la main.*

PEUCEROT. — La méchanceté. (Force. Cruauté.)
LICHEPOT. — La sensualité. (Luxure. Gourmandise.)
LONGI. — La rapacité. (Avarice, etc. Vice.)
MALASSIS. — Le dégoût. (Spleen. Suicide.)
PETIT-DOIGT-DU-PARADIS. — Amour. Pardon.

MAGLIA, décrivant la mer à Tituti, le chercheur d'émotions. Une tempête.

... Pour voir comment la mer écume,
La bise en bougonnant, se penchant dans la brume,
Écarte par endroits les nuages flottants,
Comme une vieille au coin du feu, de temps en temps,
De son chaudron qui bout dérange le couvercle;
haut.
Le bout des mâts décrit d'effrayants arcs de cercle;
Sur le pont, que des flots soulèvent les hauteurs,
On voit se colleter ces deux âpres lutteurs
Dont l'un a nom Roulis et l'autre a nom Tangage;
Dans un chaos hurlant le navire s'engage;
Le pâle timonier à la barre est lié...

(Tituti l'interrompant.)

Carnaval. — Une loge de portier. — Spuffardel entre. — Il donne le bras à un carabinier.

SPUFFARDEL, à la portière.

Comtesse!

LA PORTIÈRE.

Citoyen?

SPUFFARDEL.

Je ne saurais nier
Que je n'aie à mon bras ce beau carabinier;
Je ne saurais le faire entrer dans ma tanière,
Car ce carabinier est ma carabinière;

Au carabinier.

Et ton sein au grand jour est trop visible.

A la portière.

Aussi
Je viens la déposer avec ma canne ici.
Je vais revenir.

LA PORTIÈRE, hésitant.

Mais... vous êtes un jeune homme...

Sentant une pièce de cinq francs que Spuffardel lui met dans la main.

Charmant.

SPUFFARDEL, au carabinier.

Un Kiss.

Il sort.

LA PORTIÈRE, au carabinier.

Comment faut-il que je vous nomme,
Madame, ou monsieur?

LE CARABINIER.

Moi? Margoulette.

(La suite ailleurs.)

LES PAUVRES.

— J'ai faim!
J'ai faim!
J'ai faim!
J'ai faim!

LE RICHE.

— Qu'ils sont heureux!

[CARNET 1864.]

MAGLIA.

.....

On se regarde, on rêve, on s'aime, on n'a rien dit.
On n'a pas échangé deux mots, l'âme entend l'âme.
C'est avec des regards qu'amour tisse sa trame,
Doux piège de rayons où tombent nos esprits.
Il ne faut rien de plus pour que deux cœurs soient pris
Dans ce divin filet, fait de gaze étoilée.

[ALBUM 1864.]

Comédie.

Le lord des îles.
Le duc de Medinacœli.
Le prince Aldobrandini.
Denarius.
Aïrola.

Autre comédie.

Elle commence par cette première scène.

Un cabaret. Des officiers. Un étudiant. Les officiers attablés. L'étudiant seul. Un *crâne* parle d'une jeune fille de la ville et l'exécute. Le jeune homme écoute en silence. Le crâne est formidable. L'étudiant est pâle et doux, vêtu de ratine grise. Quand l'officier a fini, l'étudiant s'approche, lui demande s'il a une jolie voix et le prie de chanter. Duel.

panaché
moustachu

Après avoir blessé l'officier, l'étudiant dit : Me voilà amoureux. Il fait connaissance de la jeune fille. Amour.

1865-1878

Fiasque

... Ma la vertu? qu'est-ce? une dinde truffée
de vices qui la font mangeable..

Foin du saint-office! Ah! par mes ancêtres,
l'évêque trompeur,
les confesseurs noirs, les juges, les prêtres,
ne me font pas peur.
De près, sans trembler, l'âme dégagée,
et l'esprit content
je regarderais cette âpre rangée
des dents de Satan.

FIASQUE.

... Ma La vertu? Qu'est-ce? une dinde truffée de vices qui la font mangeable.

.....

Foin du Saint-Office! Ah! par mes ancêtres,
L'évêque trompeur,
Les confesseurs noirs, les juges, les prêtres,
Ne me font pas peur.
De près, sans trembler, l'âme dégagée,
Et l'esprit content,
Je regarderais cette âpre rangée
Des
De dents de Satan.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE MARQUIS VALVERDE, vieux, râpé. — LE DUC TITYRO, jeune, élégant.

LE MARQUIS.

Or çà finissons-en. Duc, je te signifie
La volupté, la joie et la philosophie.
Je viens te déclarer, duc, que mes cheveux blancs
Tiennent tes cheveux noirs pour poltrons et tremblants.
Tu recules devant les belles! à cet âge,
Terre et cieux! Ce muguet a le double avantage,
Étant un grand seigneur, d'être un jeune premier,
Le bois d'amour n'a pas de plus charmant ramier,
Et monsieur ne veut point s'envoler dans ses branches, les
En plein éden, parmi les brunes et les blanches,
Fi! tu n'as pas encor de maîtresse, à vingt ans!
Tu fais, jeune homme en fleur, banqueroute au printemps!
Être Géronte avec la mine de Dorante!
J'admire tes trois cent mille livres de rente,
Tes soupers, d'où l'on sort marchant cahin-caha,
Tes fêtes, tes chevaux, tes chiens, ton brouhaha,
Tes palais, mais je plains ton cœur dans la misère.
Faire une passion est chose nécessaire.
Deviens tendre. Il est temps de pencher du côté
De quelque souveraine radieuse et galante pensive beauté.
Il faut que ce scandale effroyable finisse.
Prends Margot, Mousqueton, Jeannette ou Cléonice,
Mais prends quelqu'un. Il sied d'entrer en sentiment.
Ce n'est pas se conduire ici-bas décemment
Que de garder ainsi son cœur en équilibre.

LE DUC.

Par les dieux immortels, va-t-en! Moi l'homme libre,
Moi, gai, tranquille, heureux et fier fort jusqu'à ce jour,
Courir à la rencontre horrible de l'amour!
Moi, m'abdiquer moi-même aux genoux d'une femme!
Donner mon temps! donner mon sang! donner mon âme!
Aimer! ne plus dormir! me mettre à la merci
De ce vertigineux et stupide souci lugubre!
Me livrer aux hasards de cette frénésie,
Aux regrets, aux désirs, à l'âpre jalousie

guettant
Qui s'approche en rampant du cœur tremblant et las!
Autant aller, au fond des gorges de l'Atlas,
Attendre des lions la nuit dans les ténèbres!

LE MARQUIS.

.....

LE PAGE DENARIUS.

... Lorsqu'en ton sein,
On se plonge, ô nature insondable et superbe,
Quand, gisant sur le dos, on s'enfouit dans l'herbe,
grands rameaux verts
Que des dômes des bois on se fait des plafonds,
Quand on s'égare aux lieux splendides et profonds
Où brillent le ciel bleu, les astres, les eaux pures,
On s'ennuie, — à moins d'être avec des créatures.

L'autre comédie.

Pour m'assurer l'hérédité et leur faire à moi tout seul l'effet d'une dynastie, j'ai pris une précaution, c'est de leur dire : j'ai un fils.

— Eh bien?

— Eh bien, je n'en ai pas.

— Comment allez-vous faire?

— J'en cherche un.

— Avez-vous un fils?

— Je m'en cherche et je dois en avoir laissé par ici.

[Au verso d'un manifeste enjoignant aux proscrits français de créer un journal à Londres.]

— Il ne vous est peut-être même pas étranger.

LE DUC.

C'est quelque galopin local qu'un rien fait naître.
Rien. Un prince qui passe. — Il me touche peut-être.

Je fus jadis étant jeune homme, officier, prince,
Fort coureur d'aventure en ce faubourg charmant.
Qu'il soit mon petit-fils, c'est excessivement
Possible.

L'IDÉAL ET LE RÉEL, PROLOGUE. COMÉDIE.

LE BOURGEOIS.

(Choses de la ville. Choses des champs. Rentes, loyers, maisons, etc.)

Cueillons la fraise en mai, coupons en juin les trèfles;
Laissons mûrir les blés, laissons pourrir les nèfles.
En octobre on ira, fermières et fermiers,
Dire bonjour à coups de gaule aux vieux pommiers,
Et nous récolterons nos poirés et nos cidres.

LE POËTE.

Oh! je vous entrevois, vagues poitrails des hydres,
Noirs chevaux constellés des visions, fuyant,
Bouche en feu, crins épars, l'œil fou, dans l'effrayant!
Ô nuit, je vois l'enfer, et j'entends ses huées,
L'entassement farouche et profond des nuées
M'apparaît, et mon œil distingue vaguement
Des astres inouïs au fond du firmament,
Saphirs vivants, rubis, escarboucles, opales,
Et, debout sur des chars, de grands archanges pâles.

LE BOURGEOIS.

. . . . . .

LE POËTE.

Il faut être réel, dis-tu? Soit. Je regarde
Les blanches nudités des nymphes dans les bois.
J'emplis mon verre avec mes rêves, et je bois.

LE BOURGEOIS.

Tes nymphes, c'est Goton, Mathurine et Javotte.

Dieu
Fit le monde, et, méchant, mit Satan à ses trousses,

Ton regard est d'un riche et le mien est d'un gueux.
J'ai le gland, toi la truffe, et de plus Périgueux.
Où je me pique, toi, tu flaires une rose.
Va, vois-tu,
Et ce n'est pas du tout, ami, la même chose

D'être dans la nature immense sans chapeau,
De sentir par vingt trous l'air vous mordre la peau,
D'avoir, quand il fait froid, quand il pleut, quand il vente,
La misère bougonne et maigre pour servante,
De voir, ayant faim, l'eau bercer les alcyons;
Ou bien de contempler les constellations,
Les saisons, les flots bleus, le gouffre et le mystère,
Dans une redingote à la propriétaire.

[Au verso d'une adresse timbrée : février 1867.]

Sujet à traiter. — Drame.

— Point de départ. — Un homme, un désespéré, jette une lettre à la poste. C'est la nuit. À peine la lettre jetée il la regrette et voudrait la ressaisir. — Que faire? — La rue est déserte. Un réverbère l'éclaire. — Il descelle, brise et arrache la boîte aux lettres. — Il reprend sa lettre, la déchire et va s'enfuir. Une idée lui vient. Il a brisé la boîte aux lettres. Vol et effraction. Il est perdu s'il est découvert. Il ne sera pas plus puni s'il prend les lettres, et les lit. Là il trouvera peut-être des ressources pour sa situation extrême. Il saura des secrets. — Il prend le tas de lettres et s'enfuit. — Au commencement de l'acte suivant, on le voit les lire, (ou les relire). Il sait beaucoup de choses, peut mettre en jeu beaucoup de secrets, et va s'en servir. — La pièce commence.)

[CARNET 1867.]

Me voici aux derniers expédients, comment diable vais-je faire pour dîner?
— Prince...
— Pourquoi m'appelez-vous prince?
— Parce que vous l'êtes. Je vous ai reconnu. Vous êtes le duc de...
— Chut! ne le dites à personne.

(Suit la comédie.)

[CARNET 1867.]

Est-ce un tort à un auteur d'être auteur au point de faire complètement vivre au fond de sa pensée les types plus ou moins réels dans lesquels il incarne ses idées? Le poëte
L'auteur a-t-il le droit de pousser la création jusqu'à faire exister les personnages de son drame en dehors et au delà du drame même? Quand le jeune homme enthousiaste, *qui chantait,* quand l'enfant misérable et joyeux, quand ces deux êtres qui souffraient et chantaient sont tombés, est-il permis d'entr'ouvrir leurs tombes, pour
chansons
en laisser sortir leurs voix, comme des souffles de l'ombre? Si le lecteur répond oui, il ne rejettera pas ce livre.

[PLANS ET PROJETS.]

LES DEUX JOUEURS DE FLUTE.

COMÉDIE.

Duilius. — Il entre précédé des deux flûtes. Leur demande grâce. Point. L'un est son fanatique. Il veille sur la vie du consul. L'autre est son ennemi implacable. Il le surveille. Il veut le désespérer. Mari jaloux. Duilius capitule. À l'un il dit : — On veut me tuer. Prends ma place. Sois Duilius. À l'autre il dit : — Va coucher avec ta femme comme si tu étais moi.

Acceptation des deux joueurs.

Duilius les nourrit chacun d'un pain de flûtiste. Puis va à ses affaires. Chaque faux Duilius part de son côté. Acclamations lointaines du peuple sur le passage de chacun d'eux, puis le vrai Duilius (et le seul) rencontre les deux faux Duilius, l'un revenant d'une noce, l'autre d'un enterrement.

Scènes diverses.

Dénouement.

Duilius de nouveau ressaisi par ses deux flûtes. Vengeance d'une femme.

[Au verso d'une adresse timbrée : *27 janvier 68.*]

LES FORBANS.

Nous sommes sans parents, sans abris, sans appuis,
On nous a condamnés comme voleurs. Depuis,
Nous sommes très heureux. Gloire à la mer farouche!
Nous jurons et sacrons. Ça nous rince la bouche.

— Le dogme est un couteau qui gratte mon peut-être.
— Et te coupe le cou par-dessus le marché.
Quand bon lui semble.

[Au verso d'une circulaire datée : 10 juin 1869.]

LE MARQUIS TURNO.

.. Allons! donne un baiser.

DOÑA ZUBIRI.

Non.

TURNO.

Serait-ce
Que tu n'en as plus?

DOÑA ZUBIRI.

Non.

TURNO.

Plus un seul?

DOÑA ZUBIRI.

Non. Ils ont
Tous pris leur vol ainsi que des oiseaux qu'ils sont.

TURNO.

Bah! laisse-moi chercher sur tes lèvres. Je gage
Que j'en trouve encore un.

.....

Il faut, si par hasard sur la route dans un bois on rencontre
Un pauvre mendiant affamé éploré comme moi,
Qu'une belle toujours ait un baiser sur soi.
Qu'est-ce que de n'avoir pas un sou dans sa poche?
Fi!

GIROSEAU, rêveur.

Chacun prend l'instrument qui plaît à son génie;
Pindare à le phorminx superbe, Polymnie
A le doux barbytos, la cigale se sert

Du muscle tymbalum pour charmer le désert,
Apollon a la lyre, et moi j'ai la guimbarde.

Il montre son instrument.

En créant le kinnor, Jubal créa le barde;
De même qu'en faisant la fleur, Dieu fait le fruit.
La lyre vibre au vent, au hasard, dans la nuit,
L'âme humaine s'y pose, étoilée, infinie,
Et ce qui fut un bruit devient une harmonie.
Et chacun à son rang, dans l'univers fécond,
Arrive, Dieu premier, le poëte second.

LE DIABLE.

Je ne vaux pas beaucoup mieux qu'un autre, mais j'ai
La haine de tout masque et de tout préjugé.
Je pèse la pagode au poids de la mosquée.
Je fais recuire l'âme alors qu'elle est manquée.

.....

En somme... je suis bon diable.
Et j'habite l'enfer, cuisine du bon Dieu.

TOUS LES GUEUX POSSIBLES, COMÉDIE.

Les Comédies et les Idylles de la vie.

JEHOVAH. — JUPITER.

JUPITER, à Jehovah.

Le mieux est de n'avoir pas l'air de nous connaître.

FITREVOUILLE, hideux, en haillons, embrassant la vieille maritorne barbue.

Je m'annexe
Avec effronterie et calme, le beau sexe.

[Au verso d'une lettre datée : *22 novembre 1870.*]

Le plan suivant a été fait à trois reprises, si l'on s'en rapporte aux trois écritures différentes qui semblent dater de 1870, 1872 et 1874 :

L'ÉVASION DE L'ENFER, COMÉDIE.

GOBOCHE, entrant en enfer.

Et d'abord, il me faut mon café le matin.

L'ÉVASION.

NADATODO, voleur. Arrive en enfer. Il entre. Il regarde.

C'est bon. Mais il me faut mon café le matin.

.....

Je veux mes aises.
Je veux lire un journal, savoir ce qui se passe
de temps en temps au bobino
Aller flâner le soir au Bobino local.
Autrement...

Il regarde la fournaise.

Je renonce à vivre en ce bocal.
beaucoup d'or, une bonne,
une chambre, une bonne,
Je décampe. Oui je veux une gentille bonne,
Et ma stalle à l'orchestre,
Et mes quatre repas,
Une chambre au levant, ou je me désabonne.

.....

Je me suis esbigné du bagne de Toulon.
Ficher le camp d'ici, ça doit être possible.

Il avance. Rencontres.
Au marquis de Custine :

Bonjour, marquise.

À Napoléon le Grand :

un peu,
te ressemble en laid,
Je connais un petit qui croit te ressembler,
C'est vague.

À ***

N'es-tu pas le Grand, sire?
Je connais un petit qui te ressemble en laid.

Il aperçoit Satan :

Oh! la bonne binette!

Au verso détails et développements du plan précédent :

Salut la compagnie.

Baisant la main du marquis de Custine.

Bonjour, belle marquise.

À Voltaire :

Est-on bien ici?

VOLTAIRE.

Mieux que là-haut.

C'est bien bas de plafond.

À César :

— Comment ça va?

CÉSAR.

Pas mal. Et toi?

À Nap. le Grand :

Je connais un petit qui croit te ressembler.
C'est vague.

À Cartouche :

... Est-il possible ici de faire
Quelque annexion?

CARTOUCHE.

Oui. Presque comme sur terre.

LA LUXURE.

Mondain!

NADATODO.

Ma biche!

— Des jeux de mots. Fi donc!

Il lui prend les mains et veut l'embrasser de force.

Des jeux de mains, non pas!

— Comment, de la vertu!

À Zoïle :

Bonsoir Fréron, adieu Garasse. Au revoir, Planche.
Good bye, Green.

UN AUTRE DAMNÉ.

Tu te trouves, mon cher, dans un très beau pays
Où la peine de mort est abolie.

l'Innocence :
Il rencontre la Vertu :

Tiens! que fais-tu céans?

des juges.
des tribunaux.
— Erreur de la justice.

Un autre fragment développe ce passage en quelques vers :

de la justice.
Vous ici, l'Innocence? — Erreur des tribunaux.
Monsieur Troplong, étant en paradis, supplée
Minos, et s'est trompé. Donc je suis accouplée
Je pardonne à monsieur Troplong.
Au crime. — Ah! c'est bien beau la justice!
Mes souliers sont mauvais. — Je les déclare bons.
— Des savates! — Respect à la chausse jugée!

Il a soif. Une femme qu'il a sauvée comme elle se noyait lui donne un verre d'eau.

Il rencontre Pauvrediable et Bondiable. Deux amis qu'il a eus sur la terre.

Avec Bondiable il a éteint un incendie après l'avoir allumé parce qu'il a vu dans le grenier de la maison qui allait brûler un berceau avec un enfant endormi.

À Pauvrediable qui était candidat *fruit sec* à l'Académie, il a prêté un jour un sou pour passer le pont des Arts.

Pauvrediable et Bondiable consentent à favoriser sa fuite.

(Péripéties de l'évasion.)

La fumée rabat dans l'enfer.

Le Vésuve fume. Cela rougit les yeux d'Ève [?][1] qui est redevenue la bonne amie de Satan.

Elle est redevenue enfin sa bonne amie.

Nadatodo, grimpereau avant d'être homme, s'offre à aller voir ce qu'il y a. Satan, bête, consent.

Sortie de Nadatodo.

Le cratère. Un anglais touriste.

NADATODO, la tête dehors.

Bonjour, mylord.

L'ANGLAIS.

Qu'es-tu, figure charbonnée?

[1] Le point d'interrogation est dans le manuscrit.

NADATODO.

Je suis le ramoneur de cette cheminée.

L'anglais lui donne 6 pence.

A Goëthe :

Comment vous nommez-vous?

Gueuthe.

— En français Goëthe.

Eh bien, vous êtes donc envieux, grand poëte!

Un passage dialogué entre Ève et Nadatodo indique le moyen d'évasion :

— Vous avez les yeux rouges.
— Tu crois?
— C'est que ça fume ici.
— D'où pourrait venir cette fumée?
— De ce trou qui est là.
— Ce trou. Oui, c'est un tuyau qui donne du côté de Naples.
— Une belle ville.
— Il y a la mer.
— Et le vent rabat la fumée.
— Je comprends.
— Et la fumée vous rougit les yeux.
— Quel ennui! Est-ce que je suis laide?
— Non. Mais si vos yeux n'étaient pas rougis...
— Eh bien?
— Vous êtes jolie. Vous seriez belle.
— Comment empêcher cette fumée?
— Voulez-vous que je regarde? j'étais fumiste sur la terre.
— Essaie.

LES MÔMES, COMÉDIE.

LE MÔME. — BELLE-DE-MAI. — 2e MÔME, confident. — PETIT GOGU. — POUDROM, reître allemand.

PREMIER MÔME, en entrant, au 2e môme.

Crache pas, tu te rendras poumonique.

Apercevant Belle-de-Mai à sa fenêtre.

...Cupidon, vous ornâtes
D'un sourire divin ses lèvres incarnates.

À elle.

Je vous fais un effet de bête un peu féroce.
Eh bien, non.

À la fin de l'acte il reste assis, rêveur, sous les arbres, l'œil perdu dans les branches. L'acte finit par son monologue, d'un seul vers.

Ces satanés petits porrichinels d'oiseaux!

(À son laquais qui est le public.)

...Je viens faire l'annonce de la pièce.

.....

Je suis mystérieux. Je veux être obscur, vague,
Grisâtre, indéfini, flottant, comme un brouillard.
J'entends être un jeune homme avec l'air d'un vieillard.
Ton droit est d'applaudir; je serai, si tu siffles,
Le nuage d'où sort une grêle de gifles.
Bélître, écoute-moi, car je suis ton seigneur.
Acte premier : J'aurai trois affaires d'honneur.
Je vivrai. Je serai prince, en vertu d'un pacte
Avec le diable, avant la fin du second acte.
J'aurai des millions, puis rien, pas un écu.
Au dénoûment, mon cher, je te ferai cocu.

LE VALET.

— Je me marierai donc, monsieur, pendant la pièce.
— Sans doute.

DRAME.

LE CHEVALIER, après quelques paroles calmes et graves, se tourne vers le roi.

.....

Maintenant, puisqu'on vient, à moi soldat, me faire
Comme si je n'étais qu'un page et qu'un dauphin,
Un tas de questions fatigantes enfin,
Je ne vois pas pourquoi je vous cacherais, prince,
Que je n'approuve point le vol d'une province,
Je me regarderais comme un petit garçon
Si je changeais ici d'allure et de façon
Et si je parlais bas ayant la barbe grise;
Je ne vous cache pas, Roi, que je vous méprise;
Que du fond de mon cœur indigné furieux, je vous hais,
Que vous exterminer est un de mes souhaits,
Que si je le pouvais, je t'étranglerais, sire,
Et c'est à peu près là ce que je voulais dire.

[Au verso d'une circulaire datée 28 octobre 1870.]

CHANSON (*Comédie*).

. . . . . .

Je suis l'inconnu qu'on nomme
À Rome
Le diable, et qui là-haut prit
L'esprit.

. . . . . .

J'ai dans mon vers débraillé
Raillé
Quand je m'appelais sur terre
Voltaire,
L'air savant dont s'affublait
Trublet.

[Au verso d'une adresse ainsi libellée : *Monsieur Victor Hugo, Paris.*]

LES COMÉDIENS EN PLEIN AIR.

LES PÎTRES. — LES AMBULANTS.

Hélas! hélas! hélas! nous sommes en guenilles.
pleurons
mourons
Nous rôdons, papillons redevenus chenilles.
Oh! quel délabrement! nous venons de si loin!
Nous sommes poudre et cendre, et nous aurions besoin
D'un bon coup de balai jusque sur nos personnes.
Ô baraque aux rideaux quadrillés, tu frissonnes
Aux quatre vents, parmi les fangeux carrefours.
Et quels décors! nos ciels sont noirs comme des fours,
Nos ors sont vert-de-gris, nos pourpres sont misère.
Tout notre superflu manque du nécessaire.
Un chien maigre et mouillé ressemble à nos plumets.
serai content,
Et je crois tout possible, ô Margot, si jamais
Ton maillot de déesse est mis à la lessive!

. . . . . .

Oh! qui redressera l'orgueil de nos plumets!
J'immole à Jupiter cent brebis, si jamais,
Ô Margoton, qu'adore une foule lascive,
Ton maillot de déesse est mis à la lessive!

MAGLIA.

...Je suis payen!
On est de deux façons dieu sur une montagne,
Cloué sur une croix ou monté sur un char,
En buvant du vinaigre, en buvant du nectar;
Le Golgotha, c'est beau; mais j'aime mieux l'Olympe;
Je préfère Cypris nue à Marie en guimpe,
Et Cupidon gamin à Jehovah barbon.

Taltibio. à l'autre ... (Zafari)
je ne sais pas pourquoi j'ai le pressentiment
qu'un de nous deux un jour doit faire événement,
que l'éblouissement d'une illustre algarade
couronnera ton front ou le mien, camarade;
Oui, je sens qu'un de nous est un prédestiné
qui doit stupéfier l'autre en un temps donné
par un éclat subit et soudain; mais j'ignore
si c'est moi l'imbécile et toi le météore.

TALTIBIO à l'autre. Don César (Zafari).

Je ne sais pas pourquoi j'ai le pressentiment
Qu'un de nous deux un jour doit faire événement,
Que l'éblouissement d'une illustre algarade
Couronnera ton front ou le mien, camarade;
Oui, je sens qu'un de nous est un prédestiné
Qui doit stupéfier l'autre en un temps donné
Par un éclat subit et soudain; mais j'ignore
Si c'est moi l'imbécile et toi le météore.

[Au verso d'une enveloppe adressée à Mme Chenay, belle-sœur de Victor Hugo.]

Le plan suivant est indiqué sur neuf fragments, d'écritures différentes, datant de 1871 à 1874 :

LA COMÉDIE DU ROI. — L'ABDICATION.

LE ROI, se grattant l'oreille.

Je ne suis pas bien sûr de ça, mon droit divin.

[Au verso d'un titre écrit par Victor Hugo et destiné à l'*Année terrible :* Catastrophe de Paris. Mai 1871.]

LE ROI.

difficile.
Jouer la comédie est peu commode. Allons!
C'est fatigant la pourpre, et c'est dur les haillons.
Moi soleil, il m'a plu de sortir de ma sphère
Et de tâter du sort d'autrui. J'ai voulu faire
froid
Le pauvre en conscience, et j'ai faim pour de bon.
C'est bien fait. Cependant, j'enrage.
Brr! Et puis je n'ai pas déjeuné; moi Bourbon
Par ma mère, Habsbourg par mon père, et qu'on nomme
Majesté, je suis prince et j'ai faim comme un homme.
C'est trop fort.
J'enrage.

Bon. Voici le soleil, le soleil pour de vrai.
Il va me réchauffer. Merci soleil.

[Au verso d'une couverture de brochure datée 1874.]

Ah! tu t'es figuré que parce qu'on est roi
On est aimé..... Ami, c'est le contraire,
Ah! les femmes!

LE ROI.

Il vaudrait mieux peut-être
Pas de roi du tout. Mais...
Rêveur.
...Que dirait le prêtre?
Que dirait le soldat? que dirait le juge?

Un prêtre. — Un juge. — Un soldat (général). — Un médecin. — Un fossoyeur.

LE ROI, posant la main sur l'épaule du prêtre et montrant le juge :

Tu damnes celui-là

Il montre au juge le soldat.

qui condamne cet autre.

Il montre au soldat le prêtre.

Toi, tu voudrais couper la tête à celui-ci.

.....

Si le bon Dieu, dont l'œil pensif nous accompagne,
Vous exauçait tous trois

Au soldat.

toi, tu serais au bagne,

Au prêtre.

Toi dans la tombe

Au juge.

et toi dans l'enfer.

[Au verso d'un prospectus sans date, mais annonçant : *la parodie de 93*, par Baric, donc 1874.]

— À propos, je suis roi.
— Vous! — Il paraît. — Roi! — (?) [1].
Oui. Veux-tu toujours de moi?

[Au verso d'une carte de visite.]

On dit que je suis roi.
Il paraît que c'est vrai. Veux-tu toujours de moi?

Une note suit ce dernier vers :

Le prince dans l'exil le jour où il arrive à son dernier écu.

---

[1] Le point d'interrogation est dans le manuscrit.

IMPRIMERIE NATIONALE.

voici la chose.
— Oui, mais voilà le hic. On dit que je suis roi.
— Bah!
— Vive le roi Jean!
— Veux-tu toujours de moi?

[Au verso d'un faire-part daté : *9 juillet 1874*.]

FIASQUE, à Margot.

Me voilà roi.
— On le dit. — Il paraît. — Veux-tu toujours de moi?

LE PETIT PAYSAN.

On dit que je suis roi.

LA PETITE PAYSANNE.

Ah! — C'est bien ennuyeux.

LE PETIT PAYSAN.

Veux-tu toujours de moi?

RÉCLUSANNE, en haillons. Rêveur.

Je suis bohême né. Je suis rempli d'idées.
J'aime Goton. Mon cœur est haut de cent coudées.
Si Jeanne était oiseau, je serais oiseleur.
Je sens que je serais facilement voleur,
Et même conquérant. J'en aurais le génie.
Et si Dieu me donnait dans sa grâce infinie
Une couronne d'or, je la mettrais au clou.

Rêveur.

Oui.

Rêveur.

Qu'est-ce que César? un immense filou.

...Dix-huit Brumaire.
Qu'est-ce que Bonaparte? un escroc grand modèle.

.....

Un peu plus, c'est César, un peu moins, c'est Cartouche
escroc
bandit
larron
Pourquoi sur son format chicaner un voleur?

[Au verso d'une enveloppe adressée à Victor Hugo, 66, rue de La Rochefoucauld. Octobre 1871 à août 1872.]

MAGLIA.

Je ne crois pas beaucoup en Dieu, car Dieu pouvant
Empêcher tout le mal que font les coups de vent
Et ne l'empêchant pas, il s'ensuivrait, en somme,
Que cet honnête Dieu n'est pas un honnête homme.

[CARNET 1872.]

COMÉDIE.

Hiffeu et Plœuf, deux diables, causaient, au coin d'un damné qui rôtissait.

[CARNET 1872.]

DOÑA ZUBIRI.

... Une chose bizarre enfin, c'est que les femmes
Ne s'accoutument pas à l'infidélité
Des hommes.

DON AMILCAR.

Une chose étrange, en vérité,
C'est que les hommes, cœurs pleins de cendre et de flammes,
Aient encor pour souci l'inconstance des femmes.

DOÑA ZUBIRI.

Je t'aime cependant!

DON AMILCAR.

Je t'adore pourtant!

MAGLIA.

Je suis triste, je hais l'univers, je le blâme.
Il pleut sur les carreaux de vitre de mon âme.

LE ROI.

... Sur mon honneur, j'en jure, entends-tu?

MAGLIA.

Ô mon roi, toi qu'au prône avec respect on nomme,
Toi chevalier d'emblée et de droit gentilhomme,
Quand l'huître avalera le requin, quand l'oiseau
Viendra du léopard becqueter le museau,
Quand l'aurore mettra du fard comme une actrice,
Quand Machiavel sera la dupe de Jocrisse,
Quand l'ouragan sera goutteux, l'éclair flâneur,
Le jour noir, je croirai ta parole d'honneur.

LA MORT DE CLAUDE.

L'AFFRONT.

Messaline offre l'empire à Plancus. Il refuse.

Ah! je frissonne
Tant il est vrai que rien n'égalerait l'horreur
D'une si misérable et lâche destinée
Et que, toute la honte humaine étant donnée,
Madame, être empereur pour être votre amant,
C'est le dernier degré de l'avilissement!

[CARNET 1874.]

COUR DES MIRACLES.

GAROUPET. — STALMAZANTE. — GABOARDO.

GABOARDO, à son auditoire.

Très chers, tournez sept fois vos langues dans vos gueules
Avant de dire un mot, car ce sont des bégueules.

[CARNET 1874.]

La vie est un combat dont la palme est aux vieux.

[CARNET 1874.]

La préface promet plus que ne tient le livre.

Ce qu'il pourrait être, tel est le titre que porte sur le manuscrit primitif ce drame de pensée pure. L'auteur a jugé qu'il valait ... [1] offrir sous un titre plus simple et plus direct ce livre à la curiosité du lecteur.

En marge une variante de la fin :

Il a paru après réflexion qu'un titre plus simple et plus direct convenait mieux à ce livre offert par la conscience de l'auteur à la curiosité du lecteur.

[PLANS ET PROJETS.]

DOÑA ZUBIRI.

.....

Je ne sais rien de lui...
Sinon qu'il fut toujours correctement cocu.
Du matin au soir.

---

[1] Le mot *mieux* a été omis. (*Note de l'Éditeur.*)

GABYDOS.

. . . . . .

Oui, je me sens avec les mages, les devins,
Avec Memphis et Delphe, et tout le vieux prodige,
Avec le passé plein de songes, oui, vous dis-je,
Je me sens, moi bohême, on ne sait quel lien.
J'ai dû jadis, bambin perse ou thessalien,
Être un de ces marmots qui versaient aux éphèbes
Du vin d'Éléphanta dans des coupes de Thèbes.
J'ai vécu plusieurs fois depuis lors, mais toujours
Avec un vieux reflet d'Égypte sur mes jours;
Je sens que j'ai rêvé sous les masques antiques,
Et que j'ai dû jadis voir, sous les hauts portiques,
Passer, graves, pensifs, vaguement assoupis,
Les grands bœufs qui traînaient ta charrette, ô Thespis!
Aristophane, Eupole, et Cratinas, poëtes,
Sont les aïeux charmants de nos âmes muettes,
À nous vagabonds, seuls sur terre et fils des nuits.
Je passe songe. À quoi je sers? à rien. À qui je suis?
À personne. Je passe et flotte, et je me nomme
Néant. Je suis une ombre et je regarde l'homme.
? | Ombre aussi. |

Eupoles, atque Cratinas, Aristophanesque poëtæ.

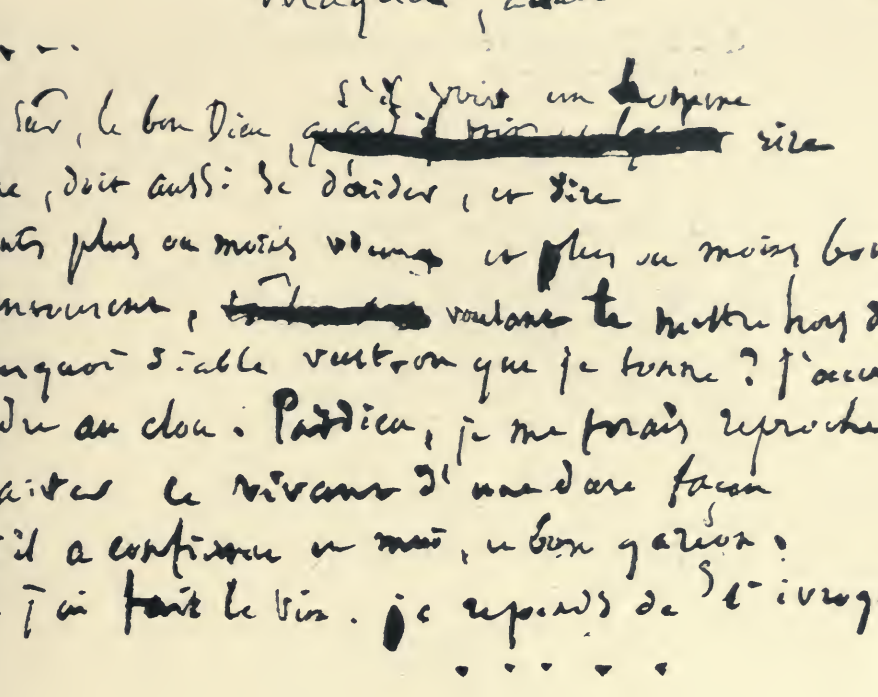
HOR.

Ce qu'on croit imbécile est quelquefois perfide;
Je ne vous cache point qu'il ne m'est pas prouvé
Que l'ours ne soit que bête en lançant son pavé;
Je crois l'ours et Nisard capables de malice.

LA MÈRE MICHEL.

Cantinière décorée de la médaille de Sainte-Hélène, pleure éternellement l'empereur.

Pauvre mère Michel, elle a perdu son tigre.



MAGLIA, attablé.

À coup sûr, le bon Dieu, s'il voit un homme rire
Et boire, doit aussi se dérider, et dire
Aux saints plus ou moins vieux et plus ou moins bougons
Qui l'entourent, voulant le mettre hors des gonds :
— Pourquoi diable veut-on que je tonne? J'accroche
Ma foudre au clou. Pardieu, je me ferais reproche
De traiter ce vivant d'une dure façon
Puisqu'il a confiance en moi, ce bon garçon.
Puisque j'ai fait le vin, je réponds de l'ivrogne —

LES GUEUX.

DON CÉSAR.

Quel cas fait-on ici de toi, mon camarade?
Te connaît-on un peu?

GAUVIRARD.

Dans ce quartier suspect,
Je suis le vaste objet d'un immense respect.
Mon nom dans les discours superbement résonne;
Qui que ce soit ne peut dire au juste à personne
Qui je suis; mais j'ai l'air sérieux et savant
D'un notaire ayant fait banqueroute souvent,
J'ai le regard pensif des filous exemplaires;
Et puis on croit savoir que je viens des galères.

DON CÉSAR.

Cela pose. Pourtant cela ne suffit pas.
As-tu du talent?

GAUVIRARD.

Moi, je fais quatre repas;
Je bois, je dors, je vis; voilà du talent, certe.

.....

DON CÉSAR.

J'en conviens, quand on a le droit d'être pendu.

GAUVIRARD.

Et même sans cela. C'est toujours beau de vivre.

Rêveur.

Je ne suis pas de ceux que la potence enivre.

Quoiqu'il soit beau de mourir entre la terre et les cieux et suspendu comme un astre.

[Au verso d'une adresse portant les signatures de François Coppée, Hector Malot, Edmond About, etc.]

UNE SCÈNE DE TOUS LES TEMPS.

Faire sa soumission.

---

bûcheron
Un bois. — Le conseil des chefs. — Un charbonnier qui travaille.

— Quel est cet homme?
— On peut parler devant ces brutes.

... Cela vit dans les bois.
C'est courbé vers la terre à la façon des bêtes.

... Cela peut-être entend,
Mais ne comprend pas.

(Le conseil.)

Si nous lui demandions, par curiosité, ce qu'il pense.

À votre aise.

.....

Le nom de votre père, homme aussi grand qu'un monde,
Est venu jusqu'à nous dans notre nuit profonde.
Salut à lui. Ce fut un chasseur de tyrans.

[Au verso d'une enveloppe envoyée rue de Clichy, 1876-1878.]

... regardant sa main égratignée.

Donc je mérite encor qu'une femme me griffe!

Il regarde sa main.

C'est beau. — L'égratignure est un hiéroglyphe
bourgeois hideux,
Que le vulgaire obscur, vil, promis au trépas,
Qui boit de l'eau, qui lit Nisard, ne comprend pas,
Mais qui veut dire amour et qui ravit le sage!
La griffe de Vénus qui vous saute au visage,
Quelle gloire! — Je l'ai! —

[Au bas d'une adresse : 21, rue de Clichy, 1876-1878].

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

Février 1825 8

Acte premier.

Scène I —

Le Duc — Hé bien! y sommes-nous?

Gomez — — Seigneur Duc, tout à l'heure

Au coin de cette place on trouve la demeure

~~[illegible]~~...

~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~!

Gomez — ~~[illegible]~~ souffrez, monseigneur,

Qu'avant d'aller plus loin, votre écuyer d'honneur

Ose vous demander où va votre Excellence?

Le Duc. — Tu ne me guides pas sans le savoir, je pense?

puisque tu me conduis, tu le sais bien, je pense

Gomez — hier, monseigneur, sortant de cette comédie

qui, grâce à notre Cid, est si fort applaudie

M'a-t-il pas ordonné de chercher le logis

Un monsieur Corneille?..

Le Duc. — — Oui!

Gomez. — — Justement! je rougis.

Que votre Jeunesse à ce point soit trompée

D'aller chez un ~~marchand~~ vroquarte qui ne ceint pas l'épée..

marchand pied-plat

Le Duc. — Qu'est-cela?

Gomez. — ce Corneille est un petit bourgeois

Bourgeois, fils de bourgeois, et des moindres, je crois,

famille de robins!..

Le Duc. — Qui t'en a fait l'histoire?

Gomez. Je connais une vieille aux yeux gris, à peau noire,

Dévoyée de la beauté dont votre homme est épris.

PLANS ET PROJETS. — FAC-SIMILÉ. (VOIR PAGES 425-427).

IMPRIMERIE NATIONALE.

Acte III du palais-cardinal. —

Sc. 1 — Mairet — Richelieu est rentré en faveur. il substitue son visiteur à celle de Corneille. —

Sc. 2. les mêmes, Boisrobert. —

Sc. 3. les mêmes, l'Académie. —

Sc. 4. les mêmes, Corneille. —

Sc. 5. — les mêmes, le Duc — péripétie. — [illegible]

Acte IV, palais Cardinal.

Sc. 1 — Emilie l'oncle, la beau-père, Corneille —

Sc. 2 — les mêmes, Mairet —

Sc. 3 — les mêmes — Boisrobert — péripétie, nœud.

Acte V id —

Scène 1 — Corneille — indignation — injustice —

Sc. 2 — Corneille. sa famille, Hé bien! &c

Sc. 3. — les mêmes, Condart — (faux amis officieux)

Sc. 4. — les mêmes, Mairet, vertu — Corneille indigné —

Sc. 5 — les mêmes, le Duc et Boisrobert — fin —

Plans et projets. — Fac-similé. (Voir pages 443-444.)

V. le tombeau.

Elle. Germaro. l'enfant mort.

Elle. la mariposa. (la fête) je me lève à midi, mais quelquefois plus tard.

Elle. la mariposa. Lui.

Elle, Germaro.

(dans le tombeau) Elle. Germaro.

Elle. Germaro. Lui.

Elle est [illegible] portée.

Je suis Germaro

Mourons ici tous deux, toi prend, moi Vengé!

— Elle est morte.

Et nous aussi! — Quoi donc! tu fermes cette porte?

— on n'entend plus rien.

Cependant [illegible], dieu, je rends-moi le mien.

Je suis Germaro. —

— au secours! — lise, élise!

Nous appelons tous deux en vain, rien ne s'éveille,

cette porte ~~[illegible]~~ n'entend pas plus que cette oreille.

. . . .

Mourons ici tous deux, toi prend, moi Vengé!

— Misérable! — Frappe! tu seras seul.

. . . . . dormons!

misérable! — dormons!

Plans et projets. — Fac-similé. (Voir pages 450-451.)

Cr. — Avez-vous fait les funérailles de votre fils.

P. — Non.

Cr.

Tandis encore. Il faut qu'ensemble on les entoure

l'ambassadeur. Quoi ! — il est aussi ambassadeur que moi —

Songez, Mylord, avant de toucher cette tête
Que tout ambassadeur, légat ou député
Représente le trône, et veut être traité
Comme un Roi.

Cromwell.

C'est à quoi précisément je songe.

Usurpateur !

Cromwell — Voici — C'est de ma part dire au sein de Bragance

Cromwell. puisque quoi — m'insulter en pleine Angleterre.

l'ambassadeur. Ceux-ci l'ont bien fait.

Cromwell.

Ah ! ceux-ci sont anglais !
Ceux-ci sont des anglais.

La Mairesse. — grâce, grâce, Mylord.

Cromwell

Effrayée !

Une femme vaincue en homme !

Arrêtez en mesure la Cour de Pantalée.

Plans et projets. — Fac-similé. (Voir page 454.)

Acte Premier.

17 janvier 1832.

Une salle du château de Eliche, magnifiquement décorée à la mode de Philippe V. fenêtres à petits carreaux. ~~[illegible]~~ grands fauteuils de tapisserie à dossiers. ~~[illegible]~~ lambris sculptés de chêne poli et luisant. une porte dorée au fond. Deux plus petites de chaque côté.

Scène 1.

Doña Juana. belle jeune fille, mantille et basquine noire. le reste rose et blanc.

Martina Gy. vieille, ~~[illegible]~~ comme des paysannes de Bergara.

D. Juana, penchée à une fenêtre et regardant au dehors.

Sainte Marie me soit en aide !
Martina, c'est lui !

Martina.

Qui, lui ?

D. Juana.

Méchante ! tu sais bien que je veux dire. (frappant des mains avec joie). Oh ! c'est lui ! c'est lui !

Plans et projets. — Fac-similé. (Voir page 465.)

Maglia.
Frénégueule (ou Rinceripe.)

(ils se renvoient aux galères.)

Maglia.

Nous voilà partenaires aux régions d'en haut,
loin du bruit monde, au dessus des passions des hommes.
haïne des cœurs, rancune, fureur, suppressions, sous à nos pieds. nous sommes
dans le ciel bleu. partons comme deux immortels.

Rinceripe.

. . . . .

Maglia, abandonne Jafar, qui se chauffe au Sibis.
don César de Bazan, vous êtes un grand homme.

Jafar.

Vous croyez ? Maglia.

je veux être un grand historien
qui dira que de mal César sans faire rien.
que Minerve aux yeux verts de lauriers le couronne !
né grand d'Espagne, il sut devenir Lazzarone

Maglia, partons du Sibis, qui veut le même prendre
quand les messieurs s'y mettent, en place d'un autre,
ils ne sont pas plaisants à moitié seulement.

Plans et projets. — Fac-similé. (Voir page 476.)

Plans et projets. — Fac-similé. (Voir page 503.)

Comédie

Mme Zubiri

Je me suis rencontrée aujourd'hui
à la messe du roi dans la même tribune
avec la Sopetran et cette grande brune
Bibiana, donnant le bras à Léonor
Marquise de Suisman d'Eliche, la belle aux cheveux d'or,
la belle aux cheveux d'or, aux yeux d'or, au cœur d'or,
qui prodigue aux traitants ses grâces efficaces.
Nos chaises se touchaient, mon cher. — Les trois bécasses
ne m'ont pas saluée regardée ! — est-ce me faire, à moi
si j'ai plus qu'elles fait lever la tête au roi,
si j'ai des rubans frais neufs, si je détache d'elles
tous leurs galants, dadais dignes d'être fidèles,
Et si, l'autre semaine, un regard de mes yeux
avec leurs trois amants m'a fait trois amoureux !

Scipion

de tous trois ! quel carnage !

Plans et projets. — Fac-similé. (Voir page 503.)

(Sujet à traiter — drame.
— point de départ. — un homme,
un désespéré, jette une lettre à la
poste — c'est la nuit. à peine la
lettre jetée, il la regrette, et
voudrait la ressaisir. — que faire
— la rue est déserte. un nombre
l'éclaire. — il descelle, ~~[illegible]~~ et
arrache la boîte aux lettres. — il
reprend sa lettre, la déchire, et va
s'enfuir. une idée lui vient. il
a brisé la boîte aux lettres. vol et
effraction. il est perdu s'il est découvert
il ne sera pas plus puni s'il prend les
lettres, et les lit, là il trouvera
peut être des ressources pour sa
situation extrême. il sauve des
secrets. — il prend le sac de lettres
et s'enfuit. — ~~[illegible]~~ commencement
de l'acte suivant, on le voit les
lire (ou les relire). il sait
beaucoup de choses, peut mettre
en jeu beaucoup de secrets, et va
s'en servir. — la pièce commence.)

Carnet de 1867. — Fac-similé. (Voir page 569.)

IMPRIMERIE NATIONALE.

Comédie

... —

regardant sa main égratignée

Donc je mérite encor qu'une femme me griffe !
(il regarde sa main

C'est beau. — l'égratignure est un hiéroglyphe
que le vulgaire obscur (bourgeois hideux), vil, promis au trépas,
qui boit de l'eau, qui lit hisard, ne comprend pas,
mais qui veut dire Amour et qui ravit le Sage
la griffe de Vénus qui veut sauter au Visage
quelle gloire ! — je vais ! —

Plans et projets. — Fac-similé. (Voir page 589.)

TABLE.

THÉÂTRE DE JEUNESSE :

IRTAMÈNE..... 1

Notes de cette édition :

Le manuscrit d'*Irtamène*..... 63

À QUELQUE CHOSE HASARD EST BON..... 71

Notes de cette édition :

Le manuscrit de : *À quelque chose hasard est bon*..... 127

INEZ DE CASTRO..... 138

Notes de cette édition :

Le manuscrit d'*Inez de Castro*..... 189
Historique du *Théâtre de Jeunesse*..... 191

Illustration des Œuvres. — Reproductions et documents.. 201

Irtamène. – Fac-similé : *Acte II.* — *À quelque chose hasard est bon.* – Fac-similé. — *Inez de Castro.* – Fac-similé : *Acte I.* — *Le Couronnement d'Inez de Castro*, par Saint-Évre.

MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE..... 209

Notes de cette édition :

Le manuscrit de *Mille francs de récompense*..... 367
Historique de *Mille francs de récompense*..... 378

Illustration des Œuvres. — Reproductions et documents.. 383

Fac-similés du manuscrit : *Acte I, acte II.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

PLANS ET PROJETS :

Note de l'Éditeur 389
1817 391
1825–1835 423
1835–1845 481
1845–1855 511
1855–1865 525
1865–1878 563

Illustration des Œuvres. — Reproductions et documents . . 591
Plans et projets. – Dix fac-similés.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
POUR
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS
LE 10 AVRIL 1934

PQ
2279
F04
1904
V.32
C.1
ROBA